

Sous la direction de
Jean Lopez

LA WEHRMACHT
LA FIN D'UN MYTHE

PERRIN GUERRES & Histoire

Sous la direction de

Jean Lopez

LA WEHRMACHT

LA FIN D'UN MYTHE

PERRIN



Direction éditoriale : Christophe Parry
Direction artistique : Marie de Lattre
Coordination éditoriale, iconographie : Marguerite de Marcillac
Fabrication : Sylvie Montgermont
Photogravure : ILC Point11

Perrin, un département de Place des Éditeurs
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

Couverture : Soldats allemands étudiant les positions ennemies, photo d'Arthur Grimm, 1942. © AKG Images EAN : 978-2-262-08328-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION

Par une heureuse initiative des éditions Perrin, voici réunis dans cet ouvrage une cinquantaine d'articles tirés de *Guerres & Histoire*, plus quatre inédits, sur le thème de la Wehrmacht au combat. Le sujet étant complexe et largement renouvelé ces dernières années, la variété des angles d'approche s'imposait – interviews de vétérans, synthèses stratégiques, analyses de batailles et de campagnes, examens des matériels de combat –, de même que le recours à une riche iconographie – cartes, infographies et photos.

La Wehrmacht, que cela plaise ou non, continue de fasciner. Cette fascination s'exerce sur les milieux militaires, mais aussi auprès d'un large public. Elle a parfois quelque chose de morbide, mélange d'esthétisme et de masochisme. Si l'on gratte, le ressort de cette fascination relève de l'alliance du crime de masse avec l'excellence militaire. Pendant longtemps, écrire que la Wehrmacht fut une armée criminelle n'est pas allé de soi, non seulement en Allemagne, ce qui peut se comprendre, mais aussi dans les pays alliés occidentaux. Durant au moins une génération, le mythe d'une « Wehrmacht propre » s'est perpétué grâce à la complicité empressée des occupants/libérateurs américains désireux de bénéficier des compétences militaires de leur ancien ennemi, et plus précisément de son expérience du combat contre l'Armée rouge. C'est un des aspects déplaisants de la guerre froide que d'avoir permis aux généraux criminels d'échapper au châtiment. Ce mensonge de la Wehrmacht propre a été démasqué à partir des années 1990 par les historiens allemands eux-mêmes. La Wehrmacht a été l'armée d'Hitler, le serviteur empressé de sa politique de conquête et d'extermination.

Ce n'est pas de cet aspect du mythe de la Wehrmacht que traite ce livre. Il s'agit de regarder de plus près l'idée selon laquelle l'excellence militaire germanique n'aurait cédé que devant la masse d'hommes et de matériel opposée par les Alliés.

Avec ce distinguo : à l'ouest, l'armée d'Hitler aurait perdu devant un matériel surabondant servi par des combattants médiocres ; à l'est, elle aurait cédé sous d'inépuisables vagues de moujiks déshumanisés, envoyés au hachoir par des maréchaux ineptes. C'est une double fable : d'une part, l'armée des États-Unis, en 1944-1945, est un des plus formidables outils militaires jamais créés ; d'autre part, les chefs soviétiques, s'ils ont été prodigues du sang de leurs hommes, ont mis ce sang au service d'une pratique opérationnelle et stratégique supérieure à celle des Allemands. Il ne s'agit pas non plus, sous prétexte de rééquilibrer la vision, de clamer que la Wehrmacht, dans ses trois armes, était une armée médiocre ! Ce serait se ridiculiser. Quatre-vingts ans après, personne n'a oublié les stupéfiantes victoires de Pologne, de France, de Yougoslavie, de Grèce et de l'opération « Barbarossa » en Union soviétique. Pas plus que les audacieuses opérations interarmes en Norvège (1940) et en Crète (1941), les époustouflantes campagnes d'interdiction de la Luftwaffe un peu partout, ou encore les ravages commis par les U-Boote entre 1939 et 1942. Rendons à la Wehrmacht ce qui lui appartient : elle a été une noix très dure à casser, même dans sa phase de déclin, après 1943, malgré la coalition des États les plus puissants de la Terre. Qu'on aille chercher aussi loin que chez les Assyriens, peu d'outils militaires peuvent aligner autant de faits d'armes.

Cet ouvrage a le mérite d'ancrer la Wehrmacht dans son passé prussien et impérial, qui lui a légué, d'une part, une culture militaire originale, d'autre part, une faiblesse de la pensée opérationnelle et, plus encore, stratégique. La culture militaire allemande possède des forces incontestables : l'excellence tactique, notamment la recherche de la mobilité, la cohésion des unités, une conception remarquable du commandement (commandement orienté mission, ou Auftragstaktik ; commandement de l'avant). Je soupçonne toujours que l'autonomie de décision et la recherche des responsabilités dont les officiers allemands ont souvent fait preuve plongeaient leurs racines dans le modèle pédagogique prussien, à l'avant-garde dès le XVIIIe siècle. Contrairement à ce que l'on croit, la désobéissance, la contestation, la résistance à la hiérarchie sont plus fréquentes dans la Wehrmacht que dans toute autre armée. Le nazisme a renforcé certains aspects de cette culture militaire. Son agressivité, son goût pour la surprise, son mépris du droit ont trouvé des échos favorables dans l'institution militaire, de même qu'un certain égalitarisme entre la troupe et ses cadres, le culte des héros, l'exaltation de la fraternité des combattants. La corruption

des chefs militaires par des cadeaux en tout genre octroyés par Hitler a adouci bien des problèmes de conscience.

La culture militaire allemande présente aussi des points faibles : le primat absolu du combat de destruction, la négligence relative de la logistique et du renseignement, l'aveuglement politique, le mépris du droit, probablement hérités de la longue persistance des valeurs féodales dans la caste des officiers. Tous ces points sont liés entre eux. En Union soviétique, on compte cent trente-trois grandes unités au combat pour seulement neuf divisons de sécurité chargées des arrières. C'est très insuffisant dans un pays aussi vaste. Aussi, comme en Belgique et dans le nord de la France en 1914, la Wehrmacht, et les SS qui la suivent comme le rémora le requin, aura recours à la terreur pour faire tenir tranquilles des populations sous-administrées. Le calcul n'avait de sens que si la campagne durait trois mois, ce que chacun a cru, à l'OKH comme à l'OKW. Au-delà, il s'est révélé formidablement contre-productif, annulant tous les avantages qui pouvaient être tirés de la détestation du stalinisme par une large part des Soviétiques. Le nazisme, degré zéro de la raison politique, a fait son lit dans une armée qui elle-même, par tradition, n'en avait guère témoigné.

La faiblesse de la pensée opérationnelle dont a pu faire preuve la Wehrmacht – qui s'avéra mortelle pour elle en URSS – est liée à des facteurs complexes. Le primat de la tactique en est un. La recherche systématique de la vitesse en est un autre. Le plan de l'opération « Barbarossa » imposa ainsi un rythme et un surmenage effrayants à la troupe et à ses matériels, qui tombèrent littéralement en morceaux devant Moscou, quand la bise fut venue. Depuis Frédéric le Grand, c'était un axiome de la Kriegsakademie : il fallait « mener des guerres courtes et vives » pour se sortir de la calamité géopolitique d'avoir à combattre sur plusieurs fronts avec un appareil militaire sous-dimensionné. En 1914, Guillaume II avait fait l'erreur de laisser les plans du grand état-major démolir toute approche diplomatique, condamnant son pays à une victoire totale ou à une défaite complète. Au nom de l'efficacité militaire immédiate, par soumission au diktat de la vitesse inhérent au plan Schlieffen, les chefs militaires avaient coalisé le monde contre eux. La racine du drame de 1918 était simple : le militaire avait phagocyté le politique. Avec Hitler, la situation est inversée : le politique et son pire volet, l'idéologie, ont entièrement soumis le militaire. Les chefs militaires allemands – à part Ludwig Beck et quelques autres – n'ont pas résisté au magnétisme de leur Führer dont, il est vrai, la baraka a été longtemps

stupéfiante et qui semblait démontrer que l'avenir du monde se dessinerait à l'ombre de la croix gammée. Ils ont donc placé leur professionnalisme au service d'ambitions stratégiques démentes et d'une utopie raciale abominable.

Dès septembre 1939, le modèle allemand perdant est en place : la victoire rapide en Pologne cache le désastre d'avoir déclenché une guerre mondiale sans ressources adéquates. En 1940, l'aveuglement est à son comble : Hitler comme ses généraux se sont persuadés que la liquidation de la France signifie la fin de la guerre. Ils n'ont pas saisi que, par leur projet monstrueux, ils ont déjà coupé les ponts de la politique derrière eux. Pour se sortir de l'impasse stratégique, ils n'ont d'autre recours que la fuite en avant, d'agression en agression, de campagne en campagne. À ce rythme, n'importe quelle autre armée aurait rapidement trébuché. Pas la Wehrmacht, hélas ! Avant de toucher le sol une première fois, devant Moscou en décembre 1941, elle aura soumis les trois quarts de l'Europe et donné la main à la Shoah par balles, en Union soviétique, en attendant pire. Il faudra trois ans et cinq mois aux 86 millions d'hommes mobilisés par la coalition alliée pour achever la bête dans sa tanière, au prix de dizaines de millions de morts.

Jean Lopez

I. LA SUPÉRIORITÉ MILITAIRE ALLEMANDE. ÉTUDE D'UN MYTHE

1745-1945 : deux siècles de fureur et de mythes

Des guerriers invincibles, les Allemands ? Ils ont eu leur heure de gloire, il est vrai, mais pas tellement plus que les autres grandes nations européennes. De Frédéric II – maintes fois défait – à la chute du IIIe Reich, cette réputation mérite un réexamen à travers ses cinq piliers fondateurs.

Par Jean Lopez

Dans l'histoire moderne, il y a peu d'axiomes aussi universellement acceptés que celui de l'excellence militaire prussienne, puis – après la fondation du Reich en 1871 – allemande. La chose semble aller de soi – si l'on parle de la seule armée de terre et, à un degré moindre, de l'aviation – comme la suprématie navale anglaise ou l'hyperpuissance logistique américaine. Un éditeur veut-il vendre un ouvrage sur la Seconde Guerre mondiale ? Trois fois sur quatre, il affichera en couverture un soldat allemand coiffé du célèbre casque d'acier. Le romancier Roger Nimier veut-il définir plaisamment la philosophie ? Il la compare à la Russie, « pleine de marécages et souvent envahie par les Allemands ». Et quand Woody Allen parle de Wagner, c'est pour dire : « Lorsque j'entends trop sa musique, j'ai envie d'envahir la Pologne. » Qu'est-ce que la renommée militaire teutonne ? Un lieu commun, une idée reçue, la séquelle d'un ancien cauchemar ? On hésite.

La Prusse elle-même se voyait comme la nouvelle Sparte. Un État au service d'une armée, a-t-on dit, et non l'inverse. Une nation où la condition militaire regardait de haut celles du clerc, du fonctionnaire ou du professeur. N'est-elle pas le seul pays

de l’ancienne Europe à se targuer d’avoir eu à sa tête le roi-soldat par excellence, Frédéric II ? N’a-t-elle pas réussi à se transformer par l’épée, d’État minuscule sis aux confins polono-germaniques en une puissance européenne de premier plan, covictorieuse de Napoléon à Waterloo ? Au XIXe siècle, rien n’a semblé pouvoir lui résister. Ni l’Autriche, jetée à bas de sa position hégémonique dans les Allemagnes, ni la France de Napoléon III, détrônée comme première puissance continentale. Le plus extraordinaire est encore ceci : même les deux défaites sans appel dans les deux guerres mondiales ont grandi la renommée des armes allemandes, tout au moins dans l’opinion générale. N’ont-elles pas, entre 1914 et 1918, en se battant sur deux fronts, tenu tête cinquante-deux mois à une vaste coalition alliée ? La Wehrmacht d’Hitler n’a-t-elle pas conquis en quelques victoires assourdissantes un empire s’étendant, en octobre 1942, du cap Nord à l’Égypte et de Brest au Caucase ? Il faudrait remonter à Napoléon ou à Rome pour retrouver semblable performance.

Où que l’on se tourne, tout semble jouer la même chanson à la gloire des aigles teutonnes. Excellence doctrinale ? On vous jette Clausewitz au visage, Platon guerrier indépassable. Supériorité technologique ? Et les canons Krupp, les Grosse Bertha, les U-Boote, les V2, les Tigre, les Me 262 de remplir des milliers d’ouvrages laudateurs. Grands capitaines ? La liste des « von quelque chose » s’allonge à n’en plus finir : Moltke, Schlieffen, Hindenburg, Rundstedt, Manstein, ou, sans particule, Ludendorff, Rommel, Model… L’objectif de cet ouvrage est précisément de décaper les épaisses couches du mythe pour retrouver l’histoire. Et d’établir cette idée centrale : la pensée militaire allemande est un brillant… fossile, dépassé dès le début du XXe siècle.

Un pays-île qui veut grandir par des guerres courtes

Avant de critiquer, il faut d’abord établir s’il existe une manière allemande de faire la guerre. Bien entendu, un caractère isolé – disons, par exemple, la vitesse imprimée aux opérations – ne peut pas à lui seul la définir : Napoléon a eu aussi le secret des déplacements fulgurants. Peut-on alors dégager un certain nombre de caractéristiques qui, liées ensemble, traceraient un portrait du Mars gothique ? Annonçons la couleur : il existe bien, selon nous, un art allemand de la guerre que l’on peut faire remonter au moins à Frédéric II.

Au commencement est la géopolitique. La Prusse était pauvre, « la boîte à sable » de l’Europe, ironisait-on encore au XVIIIe siècle. Un pays grand comme une province française, peu peuplé, couvert de pinèdes sablonneuses. Un État de peu de

ressources, donc, qui se trouvera dans la nécessité, pour grandir, d'affronter des voisins plus riches que lui. La parcimonie des moyens engendrera le premier axiome militaire : mener des guerres courtes et rapides – *kurz und vives*, disait le Grand Frédéric. En clair, ne jamais se laisser entraîner dans un combat d'attrition dont l'État n'a pas les moyens. Quand viendra l'heure de la révolution industrielle, la Prusse, puis sa continuation impériale (pour le dire vite), le Reich de Guillaume II, enfin celui d'Hitler connaîtront un problème de dépendance économique : nécessité d'exporter, d'acheter des matières premières dans un monde où les océans sont britanniques, les colonies anglaises, françaises, hollandaises… Là encore, les guerres devront être courtes et rapides, sinon le blocus anglais privera de pétrole, de caoutchouc, de métaux non ferreux, de produits alimentaires…

La Prusse puis l'Allemagne impériale se vivront comme un pays-île, encerclé par de grandes puissances hostiles. Suédois au nord, Russes à l'est, Autrichiens au sud, Français à l'ouest, Britanniques sur les mers… Comment survivre et grandir dans cet univers inamical ? Par la guerre courte, encore une fois : celle du mouvement, des déplacements éclairs qui amènent au plus vite à la bataille. Attention cependant à la caricature : si la guerre a été, on ne peut le contester, une des mères de la Prusse, il y en a eu d'autres, plus positives, l'éducation au premier plan, fermons la parenthèse. Moltke et Bismarck ajouteront : une guerre courte signifie avant tout une guerre sur un seul front, contre un seul ennemi. Mais Frédéric II, Guillaume II, Hitler accepteront bien légèrement de se battre simultanément sur plusieurs points cardinaux.

La pensée militaire allemande place la bataille au centre. Elle doit être décisive. Elle doit infliger une punition telle que l'adversaire soit privé d'un coup du gros de ses forces, ou qu'il ait conçu assez d'effroi pour ne pas y revenir. La recherche de l'Entscheidungsschlacht – la bataille décisive – et de la Vernichtungsschlacht – la bataille d'anéantissement – est l'alpha et l'oméga de la pensée militaire prusso-allemande. L'alpha de ses succès foudroyants. L'oméga de ses limites, vite rencontrées dans les conflits d'envergure, à commencer même par 1870. La liste des victoires spectaculaires mais jamais décisives est longue : Leuthen, Sadowa, Sedan (1870 et 1940), le plan Schlieffen, Tannenberg, les plans Blanc (Pologne 1939), Jaune (France 1940), Barbarossa et sa kyrielle d'encerclements massifs à Minsk, Smolensk, Kiev, Viazma, Briansk, Kharkov… Si l'Angleterre perd toutes les batailles sauf la dernière, l'Allemagne, en tout cas durant « la seconde guerre de Trente Ans » (1914-1945), gagne les plus belles batailles, mais finit par s'engloutir dans des désastres.

Surprise et offensive

Cette recherche de la guerre courte décidée en une seule bataille destructrice s'accompagne d'autres traits qui forment un tout cohérent. La surprise, d'abord. Attaquer vite et avec la puissance maximale, là où l'on n'attend pas : quel meilleur levier multiplicateur des forces ? Les états-majors allemands valoriseront toujours l'audace et le risque, mères des grandes victoires… et des grosses catastrophes. L'importance du déploiement initial ensuite : pouvoir bouger le maximum de troupes avant que l'ennemi ait mobilisé ses gros, ce qui suppose une armée toujours prête et au sommet de ses moyens dès le début des hostilités – 1870, 1914, 1939, 1941 ont fourni quatre illustrations spectaculaires de cette propension.

Le culte de l'offensive encore : chercher la décision par le mouvement et l'attaque, courir au son du canon, contraindre l'ennemi à faire face, poursuivre agressivement, autant d'aspects récurrents de la pratique allemande. À l'opposé, on fuit le grignotage, la guerre de siège, les opérations trop planifiées.

Aller vite, chercher l'ennemi, frapper sans retard : voilà qui nécessite un corps d'officiers très particulier. Des hommes formés à la même école, animés des mêmes réflexes, soumis à une même pensée, pliés aux mêmes exercices. Des responsables sachant prendre des initiatives, interpréter les ordres, trouver des solutions personnelles aux problèmes éternels de la guerre : friction, brouillard, mystère de l'intention ennemie… D'où – peut-être l'essentiel – la formation d'une caste homogène, peuplée de professionnels impeccables autant qu'étroits et de sabreurs toujours au bord de l'indiscipline. Quelle autre armée a su allier ainsi, non sans péril, l'eau et le feu ? Parmi ces sabreurs à la tête chaude, citons Du Moulin (Hohenfriedberg, 1745), Blücher (1815), Frédéric-Charles (1866), Steinmetz (1870), von François (1914), Guderian, Rommel…

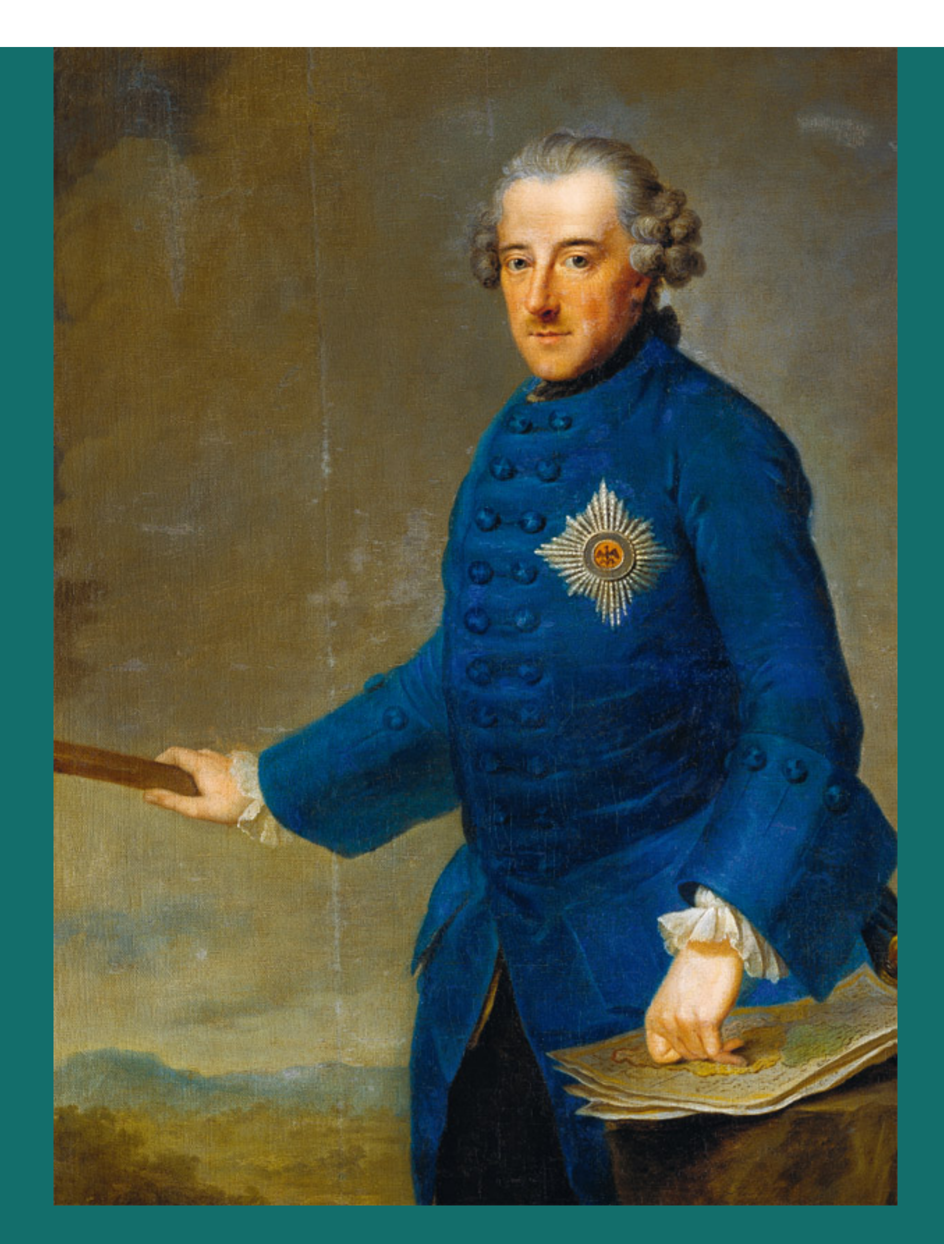
Armés de ces traits principaux, regardons en perspective cavalière deux siècles de fer (1745-1945), qui ont vu la Prusse puis l'Allemagne mener huit conflits majeurs.

Frédéric II est-il un génie de la guerre ?

Quand Frédéric II, peu après son avènement en 1740, se lance dans l'invasion de la Silésie, il dispose d'une armée remarquable, mais qui n'a jamais servi. Lui-même sans expérience, il a eu toutefois de bonnes lectures et de longues réflexions sur les questions militaires : ses grands choix stratégiques sont faits. Ils découlent de la situation de la Prusse, petit État morcelé qui ne peut se permettre d'engager une guerre d'usure avec ses puissants voisins. Il faut donc privilégier la vitesse et la surprise en stratégie

comme en tactique. Le roi réhabilite ainsi l'offensive à une époque où l'art de la guerre est dominé par la prudence et les manœuvres défensives. À cette fin, il restaure un ordre de bataille antique, résolument agressif, l'ordre oblique. Il réussit, comme personne avant lui, à articuler étroitement ordres de marche et de bataille : la progression de l'armée anticipe le dispositif du champ de bataille, ce qui accélère le déploiement et permet de réaliser des effets de surprise qui seront déterminants à Roßbach ou Leuthen. Le roi stratège n'est pourtant pas infaillible : il subit de cuisantes défaites (telle Kolin en 1757), et certaines victoires (Mollwitz en 1741 ou Torgau en 1760) sont des défaites rattrapées *in extremis* par ses généraux. Mais la légende est en marche, bien entretenue par le roi lui-même, avec la complicité d'admirateurs dans toute l'Europe. Les succès ont occulté les échecs. Non sans raison. Frédéric II demeure le stratège du XVIIIe siècle qui a poussé le plus loin les possibilités de la guerre de son temps. Mais il existait des limites qu'il n'a pu dépasser, en premier lieu les contraintes logistiques qui interdisaient, après une bataille gagnée, de se lancer dans une poursuite à la Napoléon. Faute d'une telle possibilité, mêmes ses grandes victoires ne furent pas des batailles décisives.

Thierry Widemann



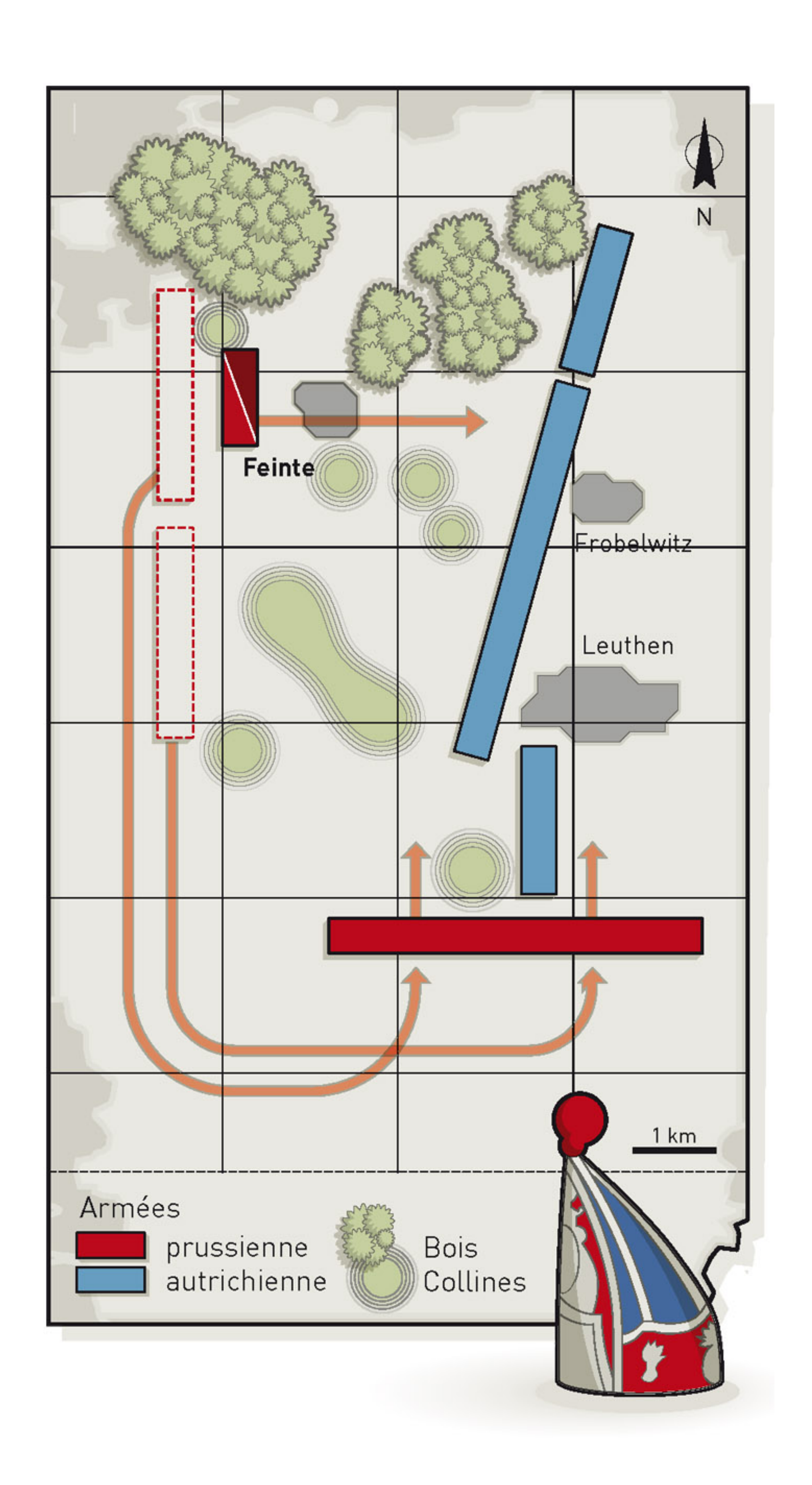
Frédéric II, dit le Grand, roi de Prusse (1740-1786), hérite de son père une armée remarquable. Il saura la manier avec tant d'aisance tactique qu'il mérite de prendre place au panthéon des grands capitaines de son temps.

Frédéric le Grand (1740-1786) : le roi-soldat

Frédéric a mené trois guerres pour gagner une province parmi les plus riches d'Europe, la Silésie : la première guerre de Silésie (1740-1742) contre l'Autriche ; la deuxième guerre de Silésie (1744-1745) contre l'Autriche et la Saxe ; la guerre de

Sept Ans contre l'Autriche, la Saxe, la Russie, la France (1756-1763). Au total, 21 batailles importantes dont 11 victoires, 7 défaites, 3 résultats indécis. Deux batailles sont entrées dans la légende des armes prussiennes : Roßbach et Leuthen, en cette même année 1757. Ce diable de roi a été servi par son audace, son incontestable sens tactique et… la chance. Il a payé cher sa victoire : la Prusse est mal en point à la fin de son règne, plus de 150 000 de ses soldats ont été tués, autant sont invalides. Des pertes considérables pour un pays d'à peine 6 millions d'habitants. Quant à la chance, elle a souri à deux reprises à la Prusse : une première fois en 1762 quand la tsarine de Russie meurt – c'est le « miracle de la maison de Brandebourg » ; une seconde fois, après la mort de Frédéric, quand la Révolution française dissuade l'empereur d'Autriche de tenter de récupérer la Silésie. Les guerres de Frédéric feront l'objet d'une édition en 18 volumes entre 1890 et 1913. Elles seront pieusement étudiées par trois générations d'officiers allemands qui en tireront deux idées fausses pour le XXe siècle : la bataille décisive existe (Roßbach : victoire éclair en 90 minutes, pertes de l'adversaire vingt fois supérieures) ; l'Allemagne peut gagner une guerre sur plusieurs fronts en utilisant la manœuvre sur des lignes intérieures.

LA BATAILLE DE LEUTHEN (1757)



N
Feinte
Frobelwitz
Leuthen
1 km
Armées
prussienne
autrichienne
Bois
Collines

35 000 Prussiens commandés par Frédéric II face aux 65 000 Autrichiens du prince Charles de Lorraine et du feld-maréchal Daun. La marche d'approche de Frédéric est l'une des plus complexes de l'histoire militaire du XVIIIe siècle. Tandis qu'au nord sa cavalerie fixe l'adversaire par une attaque feinte, l'infanterie file plein sud, cachée par le brouillard et par une ligne de collines. Résultat : elle se présente à 5 contre 1 face à l'aile gauche autrichienne pas même en ordre de bataille. En deux heures, tout est plié, la panique fait le reste. On compte seulement 6 000 pertes prussiennes contre 22 000 en face. Le « choral de Leuthen », (*Nun danket alle Gott*, une cantate de Bach) sera chanté lors de toutes les batailles prussiennes jusqu'en 1866, à Sadowa. De Leuthen date l'idée que la force des armes prusso-allemandes réside dans la coopération interarmes et l'autonomie laissée aux chefs d'unité, une fois la manœuvre globalement déterminée.
© Stéphane Jungers

Blücher, vainqueur de Napoléon

À la suite d'une série d'options diplomatiques calamiteuses, Frédéric-Guillaume III se retrouve seul en guerre contre Napoléon. Le 14 octobre 1806 à Iéna et à Auerstaedt, l'empereur et Davout détruisent son armée en quelques heures. La poursuite menée par Murat, une des plus brillantes de l'histoire militaire, livre villes, magasins, unités de réserve et forteresses. L'effondrement est complet, à l'exception de la ville de Kolberg défendue âprement par un jeune officier, Gneisenau. Le 27 octobre, Napoléon entre à Berlin. L'armée prussienne était devenue une relique confite dans le culte du Grand Frédéric, passée à côté de toutes les innovations militaires apportées par la Révolution française, puis par Bonaparte. Bref, c'est 1940 à l'envers.

Après la défaite, une poignée d'officiers et de hauts fonctionnaires entreprennent de moderniser le pays. Sous l'impulsion de Gneisenau et Scharnhorst, un service militaire obligatoire est adopté, le corps des officiers réformé (100 généraux sur 142 limogés), une école de guerre et une école de cadets sont fondées, un manuel de campagne est établi, le système de la brigade interarmes généralisé, le chef d'armée obligatoirement flanqué d'un état-major.

Après le désastre français en Russie, la Prusse s'allie au tsar et prend la tête de la guerre de libération (Befreiungskrieg) des Allemagnes. Durant la campagne d'Allemagne, la nouvelle armée prussienne est battue à Lützen – Scharnhorst, blessé, mourra peu après – et à Bautzen. Elle est de la gigantesque « bataille des nations » de Leipzig (octobre 1813) qui chasse Napoléon d'Allemagne. Malgré les réformes de Gneisenau et de Scharnhorst – dont l'effet a été exagéré –, l'armée prussienne n'apparaît pas meilleure que celles de ses alliés russes, autrichiens ou anglais. Le rôle très important de Blücher à Waterloo servira à masquer que, sans la coalition, la Prusse n'aurait rien pesé face à Napoléon. Après 1815, l'armée redevient la propriété d'une caste aristocratique qui se transforme, par la valorisation de l'étude, en un corps d'un grand professionnalisme.



Le feld-maréchal Gebhard von Blücher (1742-1819), vieux briscard de la guerre de Sept Ans et des guerres révolutionnaires, a gagné le gros lot de la renommée à Waterloo. Surnommé maréchal Vorwärts (maréchal « en avant ! »), il incarne les vertus d'agressivité, d'opportunisme et d'indépendance d'esprit des grands capitaines prussiens, puis allemands.

Les trois glorieuses de Moltke l'Ancien (1864-1871)

De 1864 à 1871, la Prusse réalise l'unité de l'Allemagne par la force, comme le souhaite son chancelier Bismarck, probablement le plus grand homme d'État du XIXe siècle. L'armée a pour cerveau Helmuth von Moltke. Chef de l'état-major général, il renoue avec la tradition de vitesse, d'audace et d'agressivité de Frédéric II, tout en intégrant les techniques et méthodes d'organisation moderne : télégraphe, chemin de fer, planification, section géographique et statistique, section d'histoire militaire, manuel d'instruction pour les chefs des grandes unités, Kriegsspiel, etc.

Après une mise en bouche contre le Danemark en 1864, la grande explication contre l'Autriche pour le contrôle du monde germanique a lieu à Sadowa (Königgrätz pour les Allemands), le 3 juillet 1866. L'affaire est chaude, la victoire chanceuse, une fois encore. Les chefs de corps prussiens se montrent indisciplinés, le système logistique s'effondre. Les Autrichiens avaient de la ressource, mais l'empereur François-Joseph préfère signer la paix à Prague le 23 août. Côté mythe, le rêve de l'Entscheidungsschlacht semble s'accomplir : cette seule bataille décide de la guerre,

vite et à peu de frais. Face à Napoléon III, en 1870, il en va autrement. Pourtant, l'ineptie diplomatique de l'empereur, celle de ses chefs militaires (Mac-Mahon, Bazaine…) sont les meilleurs atouts allemands. La mauvaise surprise est l'absence de bataille décisive. Sedan (2 septembre 1870), qui livre 80 000 prisonniers et l'empereur, ne décide de rien. Les Français avaient encore une carte à jouer, les Allemands présentaient des faiblesses (de nouveau la logistique). La lutte s'est arrêtée, côté français, du fait de la discorde civile et de l'absence d'un véritable état-major capable de coordonner les efforts. Autriche 1866, France 1870 : la Prusse a vaincu difficilement des adversaires isolés dans des guerres limitées. Mais, curieusement, après 1871 et la proclamation de l'Empire allemand, ses chefs se focaliseront sur les batailles déclarées abusivement décisives et élevées au rang de mythes militaires : Sadowa et Sedan.

Moltke et son modèle de réflexion

Né en 1800 dans une vieille famille du Mecklembourg, Helmuth von Moltke débute dans l'armée danoise. En 1822, il passe au service de la Prusse, entre à l'Allgemeine Kriegsschule à Berlin, est détaché au bureau topographique du grand état-major, où il est finalement affecté en 1832. Sa carrière connaît un cours régulier, qui l'amène au poste de chef du grand état-major en 1858. Souvent perçu comme un officier de bureau, ce travailleur infatigable est aussi un homme d'une grande culture, aux intérêts multiples. Un voyage dans les Balkans en 1835 se transforme ainsi, à la demande d'Istanbul, en mission officielle de conseil à la réorganisation de l'armée turque. Il faut attendre la guerre contre le Danemark, en 1864, pour que son talent militaire se révèle. Il monte une opération de contournement des lignes de défense danoises qui contraint Copenhague à l'abandon. Dès lors, il s'impose comme le conseiller militaire de son souverain, rôle confirmé par la guerre contre l'Autriche en 1866 : la marche concentrique des trois armées prussiennes qui viennent se rejoindre à Königgrätz (Sadowa) et y battent l'armée de Benedek est son œuvre. Bien qu'il pense alors à la retraite, le roi le maintient à son poste et lui donne de nouveau l'occasion de prouver son talent dans la guerre contre la France en 1870. Ennemi de tout dogmatisme, Moltke ne laisse pas de doctrine, mais un modèle de réflexion. Il a été l'un des premiers à comprendre l'importance pour la guerre des moyens modernes de communication et de la mobilisation des masses armées par l'industrie. Sur le plan théorique, il se borne à quelques grands principes : la mobilisation et les plans d'opérations initiaux doivent faire l'objet d'une préparation minutieuse ; les armées avancent sur des routes séparées pour se rejoindre sur le champ de bataille ; l'objectif est la destruction des forces adverses, ce qui exclut toute stratégie d'usure ; d'une façon générale, il faudra privilégier la recherche de l'attaque de flanc, le débordement. Pour le reste, le chef doit être conscient de ses limites : au-delà des premiers engagements, la guerre n'est qu'un système d'expédients, qui doit évoluer en fonction de la situation sur le terrain. Le chef est celui qui sait prévoir des adaptations en souplesse à une situation mouvante par essence et sait aussi laisser une large initiative à ses subordonnés mieux à même de juger des réalités sur le terrain.

Pierre Jardin

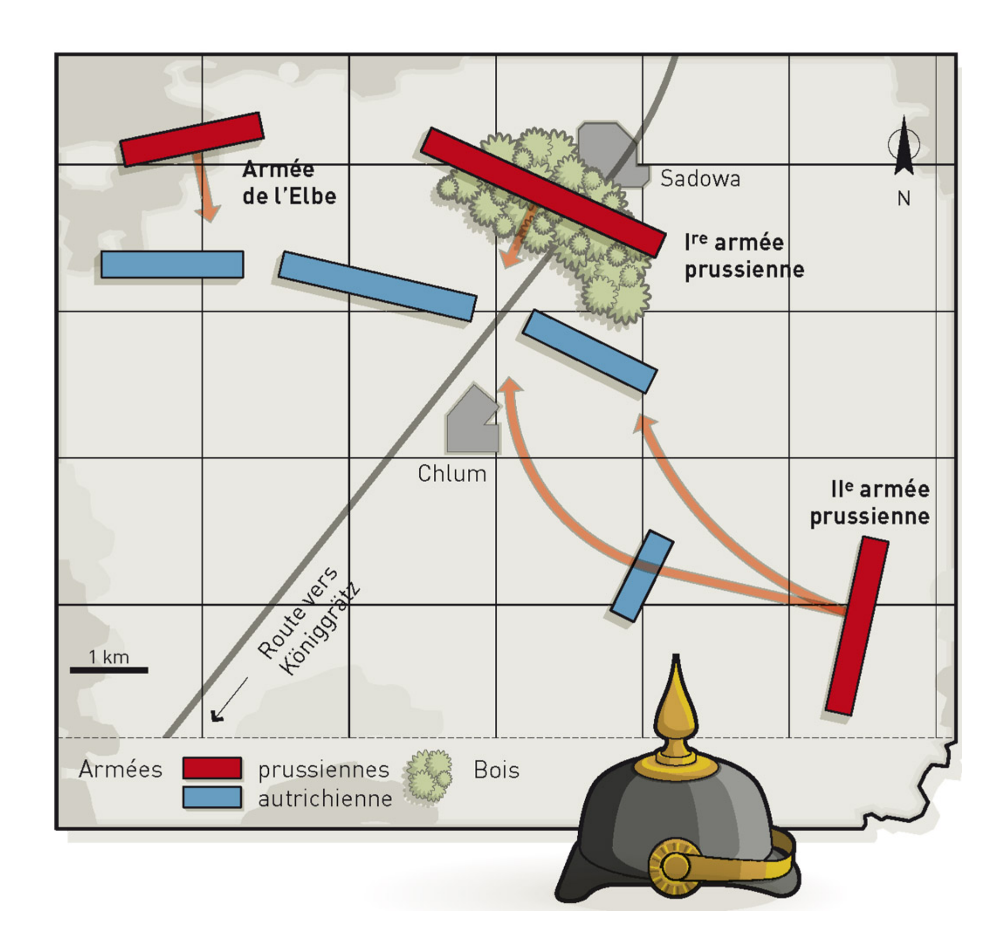


Helmuth von Moltke (1800-1891) est le grand organisateur du Generalstab, l’état-major général de l’armée de terre prussienne. Pour lui, la guerre est d’abord l’affaire des militaires, en tête à tête avec le souverain, et les opérations, celle du grand état-major. Il laisse une tradition faite d’audace, de vitesse, de mouvement et de recherche de la « bataille décisive ». C’est là que se situe la limite de sa pensée.



Cette magnifique photo de 1896 montre la cérémonie du serment au roi et empereur Guillaume II, prêté par les jeunes officiers à la sortie de leur école. Si l'Allemagne wilhelminienne ne se réduit pas au militarisme, ce trait imbibe malgré tout la mentalité de la noblesse et d'une partie de la bourgeoisie.

LA BATAILLE DE SADOWA (1866)



Sur un quadrilatère de 10 km sur 5, 221 000 Prussiens, commandés (théoriquement) par Moltke, affrontent 215 000 Austro-Saxons sous la direction du général Benedek. Les Autrichiens sont adossés à l'Elbe et à la forteresse de Königgrätz. Benedek ne fait rien pour empêcher la concentration des deux armées prussiennes, la IIe (prince Frédéric-Guillaume), et la Ire (prince Frédéric-Charles). Mais Frédéric-Charles décide d'attaquer seul, ce qui met en péril tout le plan de Moltke. Il attire néanmoins sur lui l'attention de Benedek qui réalise trop tard l'arrivée d'une troisième armée prussienne (l'armée de l'Elbe). Benedek ordonne alors la retraite, dont les Prussiens ne peuvent profiter. Sa passivité, les dissensions avec les unités hongroises ont joué un rôle aussi important que la belle manœuvre d'ensemble imaginée par Moltke… et très partiellement réussie.
© Stéphane Jungers

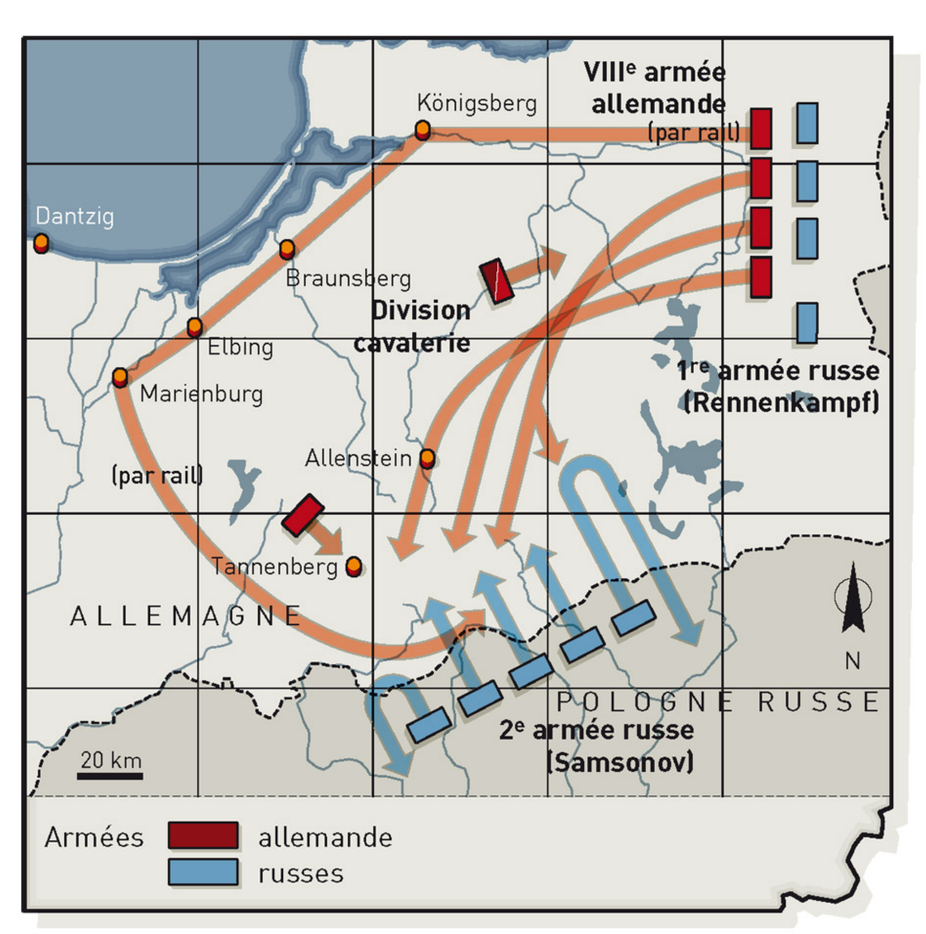
La Première Guerre mondiale : seule contre le monde… et poignardée dans le dos

Les Allemands, comme leurs adversaires occidentaux, sont surpris par le caractère de cette guerre, longue, industrielle et longtemps immobile. Ils croient d'abord pouvoir assimiler la campagne contre la France à une gigantesque et unique bataille d'enveloppement, la manœuvre Schlieffen. Erreur énorme qui leur coûte l'entrée en guerre du Royaume-Uni et une guerre sur deux fronts. Face aux Russes, Ludendorff remporte à Tannenberg, en septembre 1914, une « bataille de Cannes », comme on les aime au grand état-major : bel enveloppement, destruction de l'adversaire, faibles pertes. Mais, dès novembre, c'est l'enlisement dans les tranchées à l'ouest, où, curieusement, l'Allemagne se montre innovante dans la défensive. Elle

s'adonne à sa guerre préférée, celle du mouvement, en Pologne puis dans les pays Baltes et en Roumanie (1916). Au prix de deux ans et demi d'efforts, elle parvient à faire sortir la Russie du conflit ; mais l'aveuglement stratégique de Ludendorff y fait entrer les États-Unis en avril 1917 après qu'il a déclaré la guerre sous-marine à outrance.

Les offensives du printemps 1918 lancées par Ludendorff en France renouent avec le mouvement, mais aucune des impasses opérationnelles n'est levée et l'on n'aboutit qu'à l'épuisement. Finalement, l'Allemagne perd la guerre d'attrition, celle que Frédéric et Moltke s'étaient toujours juré d'éviter. Français et Britanniques lui ont damé le pion sur les plans opérationnel, technique, industriel et stratégique. Mais la défaite de l'Allemagne sera dissimulée par une escroquerie historique toujours signée Ludendorff, le « coup de poignard dans le dos » donné par les politiciens de gauche.

LA BATAILLE DE TANNENBERG (1914)



Deux armées russes de 200 000 hommes chacune, sous Samsonov et Rennenkampf, marchent sur la Prusse-Orientale en août 1914. L'état-major russe est incapable de coordonner leur action, il est vrai précipitée à la demande de la France, pressée par la manœuvre Schlieffen. Si bien que la VIIIe armée (166 000 hommes), commandée par Hindenburg et Ludendorff, peut utiliser ses lignes ferroviaires et sa supériorité dans les moyens de communication pour « traiter » séparément ses deux adversaires et attirer Samsonov dans une bataille de Cannes : le centre plie, les ailes se referment et c'est l'encerclement (26-30 août 1914). Les Russes, écrasés par une artillerie supérieure, perdent 190 000 hommes, les Allemands 20 000. Samsonov se suicide : il avait de quoi, ayant commis toutes les fautes, négligeant même d'utiliser sa cavalerie et ses 42 avions pour savoir où était l'ennemi. La bataille sera nommée d'après la petite ville de Tannenberg pour effacer des mémoires la défaite des chevaliers teutoniques en 1410 face aux Polono-Lituaniens.

Ludendorff, général de légende

Né en 1865 en Posnanie, Erich Ludendorff est issu de la solide bourgeoisie marchande. Après un parcours typique d'officier d'état-major, il est promu en 1904 au grand état-major et, en 1908, il en devient le chef de la 2e section. Il participe aux réformes de 1913 visant à renforcer l'armée par une application plus stricte du principe du service militaire obligatoire. Oberquartiermeister de la IIe armée en août 1914, il se distingue par la prise de Liège. Envoyé en Prusse-Orientale comme chef d'état-major de la VIIIe armée d'Hindenburg, il joue un rôle clé dans l'organisation des manœuvres qui aboutissent à la destruction de l'armée russe à Tannenberg, puis aux lacs Mazures. Faute de moyens suffisants, il ne peut cependant réaliser son rêve : l'encerclement de l'armée russe en Biélorussie. En août 1916, il est appelé avec Hindenburg à la tête des armées en remplacement de Falkenhayn, dont la stratégie à l'ouest est un échec. Il rompt le combat à Verdun et reconstitue ses réserves en reculant son front. Puis il organise la guerre totale : mobilisations industrielle (plan Hindenburg), humaine (loi sur le service auxiliaire), morale (propagande et enseignement patriotique dans la troupe). Après un an de préparatifs, c'est avec une armée profondément remodelée qu'il lance, à partir de mars 1918, la grande bataille de France. Perdant l'initiative en juillet, il livre une défense acharnée, mais doit s'incliner : saignée à blanc, l'armée allemande ne peut plus redresser la situation. Une habile manœuvre politique lui permet néanmoins de faire porter la responsabilité de l'échec au nouveau gouvernement parlementaire… Ayant ainsi jeté les bases de sa légende personnelle de général invaincu, il tente d'en battre monnaie politiquement, ce qui l'amène, pour finir, dans l'opposition radicale, aux côtés d'Hitler avec lequel il tente, en 1923, le putsch de Munich, avant de se voir évincé par les nazis et de mourir en 1937.

Pierre Jardin



Erich Ludendorff (1865-1937) est – avec Hindenburg – l'homme qui dirige l'armée et, en partie, la politique allemande entre 1916 et 1918. Peu d'hommes ont joué, dans l'histoire allemande, un rôle aussi négatif ! Responsable de l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, concepteur de l'inepte « offensive de la paix » en 1918, il est aussi l'homme qui a inventé la légende du coup de poignard dans le dos de l'armée. Il sera un des premiers compagnons d'Hitler.
© akg-images

La Seconde Guerre mondiale : l'apogée du mythe et… la défaite la plus totale

« La Blitzkrieg a mené à la renaissance motorisée de la pensée de Cannes », a puissamment résumé l'historien allemand Karl-Heinz Frieser. En 1935-1936, les Allemands ont cru en effet avoir trouvé les instruments qui rendraient son efficacité à leur conception de la bataille décisive, demandée par Hitler qui veut des campagnes rapides et économiquement peu coûteuses. Ces instruments favorisent à la fois la percée (couple blindé/aviation tactique) et le mouvement (moteur et chenilles tout-terrain, ravitaillement aérien, communications radioélectriques). Cette martingale appelée Blitzkrieg leur permet pendant trois années (1939-1942) de percer où et quand ils veulent et de mener dix encerclements d'anthologie qui donnent 4 millions de prisonniers ! Le mythe de la supériorité militaire germanique s'impose alors,

devenant même une arme psychologique aux mains de Goebbels. Pour autant, cette efficacité tactique ne peut en aucun cas permettre au IIIe Reich de remporter une guerre mondiale. Arrêtons-nous au préalable sur ces dix encerclements (Kessel, « chaudrons », comme les appellent les Allemands), car ce sont eux qui ont établi, y compris chez les Alliés, l'idée que la Wehrmacht a atteint une sorte d'apogée historique qu'aucune autre armée n'égalera jamais. Formidable tour de passe-passe, escroquerie géante opérés par le perdant avec le concours de ses nouveaux alliés américains au temps de la guerre froide.

LA RELIGION DU KESSEL

L'étude des encerclements (Kessel, ou « chaudrons ») réalisés par la Wehrmacht en 1939-1942 couvre quasiment toute la palette des possibilités connues. Ces encerclements sont le résultat d'une recherche systématique opérée par des états-majors qui partagent tous la mystique de la destruction intégrale dans une bataille géante. Toutes les offensives allemandes de la Seconde Guerre mondiale répondent aux injonctions des penseurs prussiens du XIXe siècle, dont Clausewitz : « Nous avons parlé de la victoire totale – elle n'est pas simplement une bataille qu'on gagne, mais la défaite complète de l'ennemi. Une telle victoire exige une attaque par enveloppement, ou une attaque à fronts renversés, chacune assurant toujours un résultat décisif. Il est donc essentiel que tout plan d'opérations veille à pourvoir ce type d'attaque. » Ce dressage monomaniaque de l'élite militaire allemande porte des fruits spectaculaires jusqu'en mai 1942… mais perd son efficacité dès que l'adversaire s'assure d'une vraie défense antichar.

LA CAMPAGNE DE POLOGNE (septembre 1939)

L'encerclement est mené « à l'ancienne » avec des armées d'infanterie, les Panzers servant de détachements rapides. L'armée polonaise est détruite par un quadruple encerclement concentrique lancé depuis des zones de concentration fixes. L'aviation tient essentiellement un rôle d'interdiction du champ de bataille et de ralentisseur des mouvements ennemis.

L'OPÉRATION « BARBAROSSA »

Dans les secteurs des groupes d'armées Centre et Sud, une série d'encerclements croit détruire l'Armée rouge en trois mois. À Bialystok-Minsk (juin 1941), 324 000 hommes sont capturés. Puis plus de 400 000 à Smolensk en juillet, 103 000 à Uman en août, 106 000 sur la mer d'Azov en septembre.

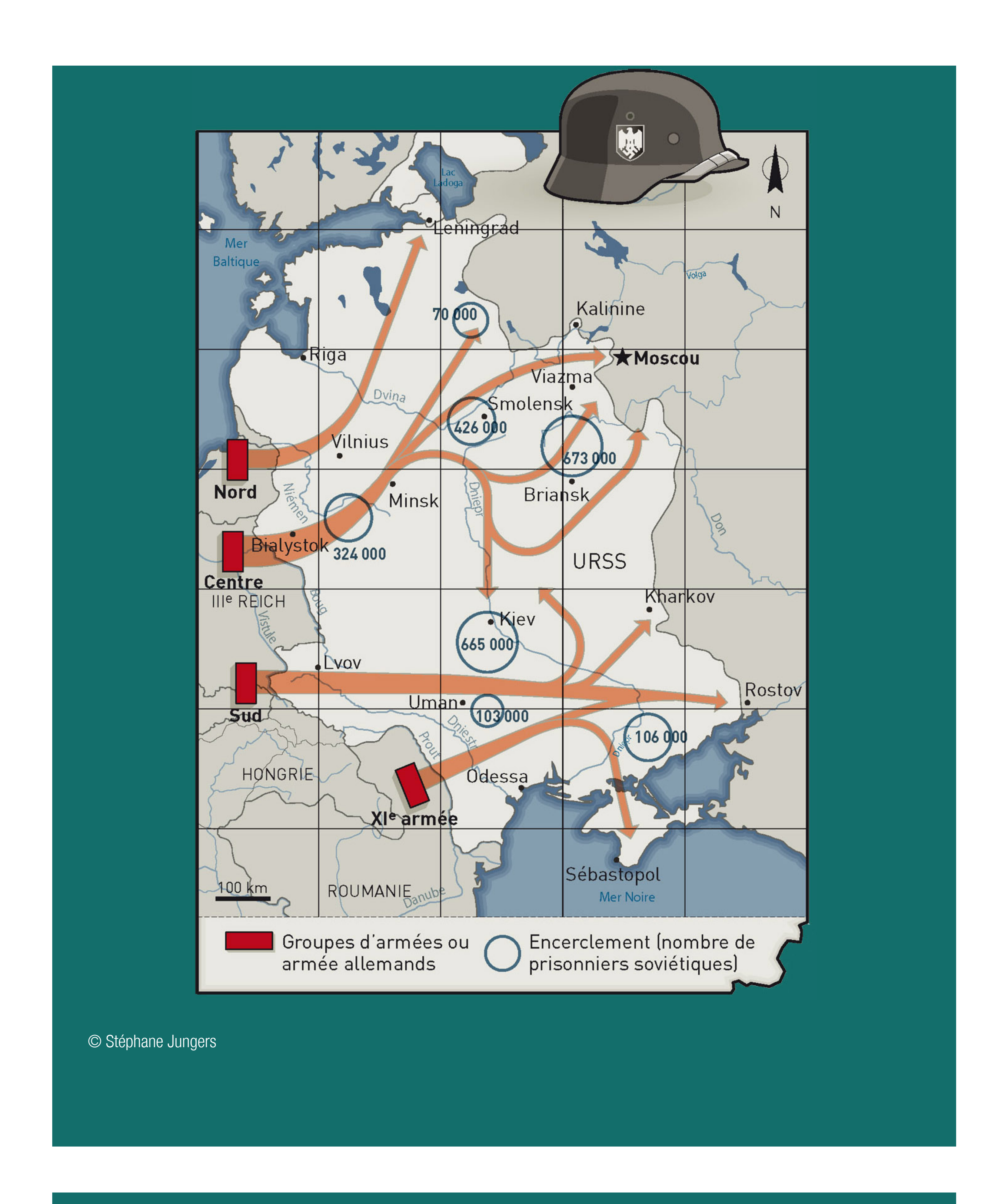
Suivent deux Kessel géants, les plus gros de toute l'histoire militaire. À Kiev, en septembre 1941, le front soviétique du sud-ouest est fixé entre Kiev et Tcherkassy par les assauts du groupe d'armées Sud. Surgi du Nord, depuis le groupe d'armées Centre, le Panzergruppe 2 de Guderian abat 300 km sur les arrières

rouges pour venir sceller le chaudron à Lochviza. L'entêtement aveugle de Staline assure à la Wehrmacht sa plus grosse prise (665 000 prisonniers, un matériel immense).

La marche sur Moscou (opération « Typhon ») démarre au début d'octobre par une autre catastrophe pour les Soviétiques. Cette fois, les Allemands raffinent leur martingale habituelle de double enveloppement par les ailes. Le schéma de l'offensive consiste en effet en un quadruple enveloppement accouchant d'un double encerclement mené sur un front de 600 km. Trois groupes blindés perforent le front soviétique, s'enfoncent dans la profondeur, puis se rabattent de façon à former deux « chaudrons », l'un au nord, autour de Viazma, l'autre au sud, dans la région de Briansk. Résultat : 673 000 prisonniers, le quart de l'Armée rouge détruite.

Le cas de Kharkov (mai 1942) est très particulier. La bataille s'engage à l'initiative des Soviétiques qui tentent une attaque en tenaille contre Kharkov, sans savoir qu'ils devancent de quelques semaines une attaque générale du groupe d'armées Sud. Ils donnent donc dans un nid de guêpes. Le 16 mai, un corps Panzer, deux corps d'infanterie et une puissante aviation cisaillent le saillant formé par l'avance soviétique, prenant au piège ou tuant les 171 000 soldats engagés dans la nasse.

À partir de Stalingrad (novembre 1942-février 1943), et hormis quelques coups de patte en contre-offensive, l'armée allemande, si elle reste tactiquement très bonne, est dépassée par l'art de la guerre soviétique et américain, qui s'accorde bien mieux aux réalités opérationnelles, logistiques et industrielles du monde contemporain. La myopie opérationnelle, combinée à l'irrationalité nazie, accouche, au printemps 1945, du plus grand désastre militaire et moral de l'histoire.



LA CAMPAGNE DE FRANCE (mai-juin 1940)

Un premier enveloppement par une aile marchante – articulée au centre et à une seconde aile de fixation – drosse à la côte le corps expéditionnaire britannique, la partie mobile de l'armée française et toute

l'armée belge. Pour la première fois dans l'histoire, une masse de divisions blindées et motorisées est regroupée sous commandement autonome. L'encerclement n'est pas consommé, le tiers des forces (300 000 sur 1,1 million) s'échappe par la mer. En revanche, dans les Vosges (mi-juin), l'encerclement et la destruction des armées de l'Est sont complets (500 000 prisonniers).

Cannes : la pensée allemande prise à son propre piège

Une mécanique parfaite, qui se déclenche pour piéger l'ennemi et l'anéantir. Les militaires allemands voient dans la tactique d'Hannibal à Cannes un système de victoire automatique. Au point de se faire prendre au piège, eux aussi…

Par Thierry Widemann

Plaine de Cannes, au sud-est de l'Italie, 2 août 216 av. J.-C. Le général carthaginois Hannibal observe la formation de l'armée considérable qui lui fait face : près de 80 000 fantassins massés au centre, 6 000 cavaliers sur les ailes. Tactique classique pour les légions : un centre fort, destiné à percer le centre adverse. Hannibal, lui, n'aligne que 40 000 fantassins et 10 000 cavaliers, rangés en un dispositif inverse de celui des Romains : des ailes fortes, formées d'infanterie et de cavalerie, et un centre faible composé de fantassins en ligne mince, disposés en arc, côté bombé offert à l'adversaire. Comme prévu, l'affrontement des infanteries légères et des cavaleries aux ailes voit la cavalerie romaine refoulée hors du champ de bataille. Comme prévu, les lourdes légions percutent le centre carthaginois, qui plie, mais ne rompt pas. En reculant, sa courbure s'inverse et aspire les légionnaires. Sur lesquels les ailes carthaginoises se referment… Les Romains, encerclés, sont anéantis.

C'est dans Polybe, l'historien grec qui raconte la bataille au II siècle av. J. C., que le général Schlieffen, chef du grand état-major allemand en 1891, découvre le récit de la victoire d'Hannibal. Et Schlieffen est fasciné. C'est que le Grec ne dépeint pas

seulement une simple bataille d'anéantissement remportée par le plus faible. Au moment où les légions se trouvent encastrées entre les deux ailes carthaginoises, Polybe précise en effet : « Les Africains placés à droite opérèrent alors un quart de tour pour attaquer à gauche et ceux qui se trouvaient à gauche, un quart de tour pour attaquer à droite. La situation elle-même leur indiquait ce qu'ils avaient à faire. » La manœuvre, donc, ne consiste plus en une succession de mouvements qui réagissent aux mouvements adverses. Elle devient un piège mécanique où l'adversaire déclenche lui-même le mécanisme de sa destruction : un stratagème.

Recette toute faite pour casse-tête franco-russe

Cannes n'est certes pas le premier exemple. La littérature antique en regorge, à commencer par celui du cheval de bois que les Troyens introduisent volontairement dans leur cité. Mais Cannes n'est pas qu'une curiosité du passé : c'est, pour Schlieffen, une réponse à un cauchemar stratégique nouveau. Consécutivement au choix diplomatique du Kaiser Guillaume II, qui refuse en 1890 de renouveler les traités passés avec la Russie, cette dernière se rapproche des Français… et scelle avec eux une alliance défensive le 27 décembre 1893. L'Allemagne est obligée d'entrevoir une guerre sur deux fronts. Schlieffen pense qu'il est alors indispensable d'obtenir préalablement une victoire à la fois rapide et décisive sur le front de l'Ouest, contre la France. Mais comment ?

Le chef d'état-major cherche son inspiration dans les livres d'histoire. Il songe d'abord à Leuthen, la grande réussite de Frédéric II en 1757. Mais le succès s'est révélé incomplet. Frédéric n'a pu se lancer en effet dans la poursuite nécessaire pour détruire l'armée autrichienne. Cannes, en revanche, s'achève par l'encerclement de l'adversaire : la phase de destruction est donc contenue à l'intérieur de la manœuvre. Cannes, en somme, est une petite guerre en miniature, un modèle parfait qui, via l'aura intellectuelle et le prestige de Schlieffen, va influencer durablement la machine de guerre allemande. Pas forcément à son avantage.



Alfred von Schlieffen (1833-1913) est chef de l'état-major général entre 1891 et 1905. Obsédé par la bataille de Cannes, c'est lui qui invente le plan portant son nom, plan qui devait liquider la France en six semaines en 1914.

Stratagème n'est pas stratégie

Schlieffen, en effet, confond stratagème et stratégie. Cette dernière relève d'un raisonnement dialectique où, dans un jeu continu d'actions et de réactions, on s'adapte chaque fois à la manœuvre adverse. Rien de cela dans la pensée du stratagème : soit il fonctionne et il offre la victoire, soit l'adversaire flaire le piège et c'est l'échec. Si les Troyens avaient écouté Cassandre, qui les avait prévenus que le cheval cachait des guerriers, les Grecs auraient perdu la guerre de Troie… Cette perspective n'échappe pas à Moltke l'Ancien. Le patron des armées prussiennes puis allemandes de 1857 à 1888 est en effet convaincu qu'aucun plan de campagne ne résiste au premier engagement. Pour lui, un général responsable devrait considérer au contraire que la réaction de l'adversaire n'est jamais totalement prévisible et qu'il faut rester sur ses gardes. En stratège véritable, l'artisan des victoires de Guillaume Ier pense la guerre comme un processus dialectique.

Mais Moltke meurt en 1891, et son successeur désigné, Waldersee, est disgracié par le nouveau Kaiser, Guillaume II. Schlieffen, technicien empreint de théorie, perd de vue la dialectique. Il est fasciné par la bataille d'anéantissement, à laquelle il consacre de nombreux articles (publiés de 1907 à 1913 puis réunis sous le titre *Cannae*). Il entreprend aussi jusqu'en 1905 de mettre en application ses principes pour vaincre à l'ouest.

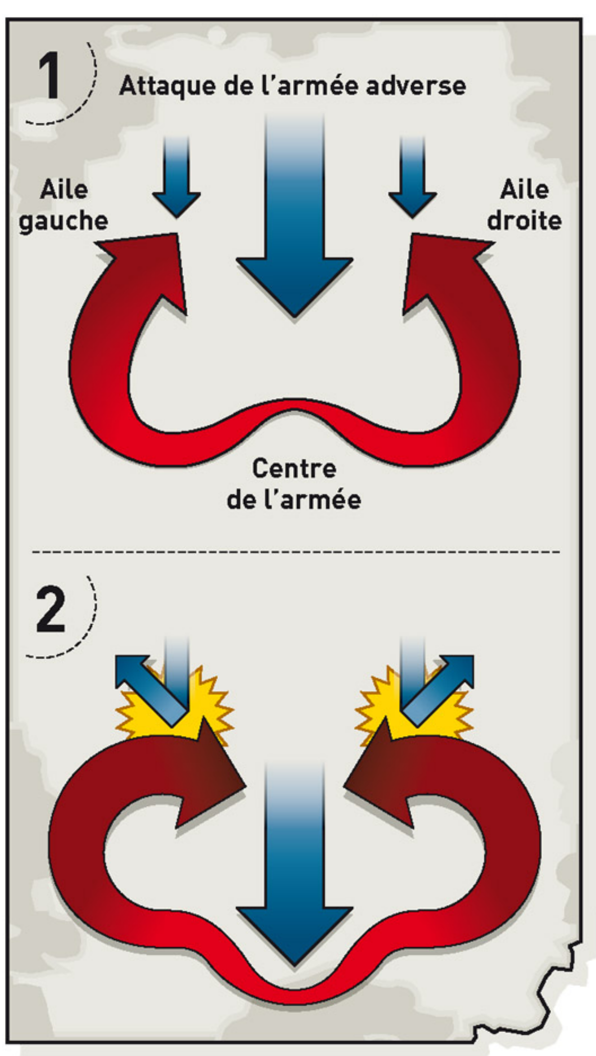
Le plan Schlieffen (concrétisé en une série de mémorandums et non comme un document « prêt à l'emploi ») repose sur l'hypothèse selon laquelle les Français vont chercher l'offensive sur la droite de leur dispositif, afin de reconquérir l'Alsace-Lorraine perdue en 1871. L'aile gauche allemande, faible, doit donc attirer à elle les assaillants, comme jadis le centre carthaginois. L'aile droite allemande se lancera alors dans un vaste mouvement qui, par le Luxembourg et la Belgique, enveloppera l'adversaire et entraînera la neutralisation de son armée. À la symétrie près (il n'y a qu'une aile enveloppante), il s'agit bien du stratagème tactique d'Hannibal, transposé à l'échelle stratégique.

Un échec faussement analysé

Ce plan en principe imparable est celui que Moltke, dit « le Jeune » (neveu du premier), devenu chef d'état-major, applique en 1914, bien qu'il le considère comme trop risqué. L'aura de Schlieffen est telle que nul n'ose remettre ses idées en cause. Mais comme l'aurait prédit Moltke l'Ancien, le stratagème ne résiste pas à la réalité.

Conçu pour un paysage abstrait, dépourvu d'obstacles naturels ou militaires, le plan Schlieffen, dont le succès repose sur la rapidité d'exécution, est ralenti par le passage des fleuves, ainsi que par la résistance prolongée des places fortes belges. En outre, les Russes attaquent plus tôt que prévu, obligeant Moltke à alléger son aile enveloppante, en contradiction avec « l'esprit » de Cannes. Quant à l'aile « faible », au lieu d'attirer l'offensive française, elle résiste et contre-attaque ! Et le piège, éventé début septembre 1914 sur la Marne, va rouiller dans la boue des tranchées.

CANNES, OBSESSION GERMANIQUE



La fascination pour Cannes tient à l'aspect mécanique de la manœuvre d'Hannibal, analogue au fonctionnement d'un piège à double mâchoire. C'est le mouvement même des Romains vers le centre punique – qui doit plier et non pas rompre – qui assure le double enveloppement et l'encerclement. Bien sûr, on ne trouvera pas de bataille menée par l'Allemagne qui obéit strictement à ce modèle parfait. En revanche, aucune autre armée n'a autant cherché à réaliser des encerclements de nature à éliminer d'un coup le corps de bataille adverse.
© Stéphane Jungers

L’échec du plan Schlieffen, attribué aux seules erreurs de Moltke le Jeune, ne remet pas en cause la croyance dans le modèle de Cannes. « Grâce aux écrits de nos ennemis, nous savons à quel point nous avons approché, à plusieurs reprises, le succès final, en dépit de notre infériorité numérique, écrit en 1924 le général von Freytag Loringhoven, ancien chef d’état-major, dans sa préface au *Cannae* de Schlieffen. La doctrine de l’annihilation n’est pas morte dans l’armée allemande. » De fait, le plan Schlieffen inspire toujours le plan originel d’invasion de la France en 1940, abandonné car tombé accidentellement aux mains des Français. Et l’ombre de Cannes plane encore sur la série de manœuvres en tenaille, inlassablement répétées (Minsk, Smolensk, Kiev, Viazma, Briansk, Kharkov…) pendant l’invasion de l’URSS en 1941, cherchant chaque fois – et manquant toujours – l’anéantissement de l’adversaire. Si la dimension du stratagème s’est estompée, l’idéal mécanique est demeuré une obsession. Jusqu’à la sclérose.

Ce que l'art militaire doit à l'Allemagne

Depuis l'avènement de la Prusse au XVIIIe siècle, les armées allemandes n'ont cessé d'innover, fournissant à leurs adversaires un modèle souvent copié, pas toujours égalé. Même si certaines de ces inventions tiennent plus de l'improvisation sur le tas que d'une véritable réflexion théorique.

Allgemeine Kriegsschule

Les réformes engagées par Scharnhorst en 1807 visent l'ouverture du corps des officiers à une nouvelle élite, choisie sur ses capacités intellectuelles. Cela suppose la mise en place d'un système cohérent d'enseignement assuré par l'État, au détriment de la formation individuelle par des précepteurs. Ce système comprend les trois Kriegsschulen (écoles militaires) de Berlin, Königsberg et Breslau, coiffées par l'Allgemeine Kriegsschule (Kriegsakademie ou académie militaire après 1859) à Berlin. On y entre par concours, les bourgeois ont ainsi leur chance face aux nobles. Le principe : si en temps de guerre, l'officier doit se distinguer par ses qualités morales, on ne peut en temps de paix assurer le recrutement qu'en vérifiant la culture générale et la formation intellectuelle des postulants. Les meilleurs élèves des Kriegsschulen peuvent accéder à l'Allgemeine Kriegsschule, qui dispense sur trois ans un enseignement mêlant culture générale, sciences de la nature, langues et matières proprement militaires. Les promoteurs du projet veulent former des officiers capables de penser par eux-mêmes. Avec le temps, cependant, l'enseignement se fait plus technique. Ainsi, en 1907, le second Moltke fait refondre les programmes au profit des seules matières jugées nécessaires à la formation de techniciens de la guerre.

Pierre Jardin

Auftragstaktik

« À la guerre, écrit Clausewitz, les trois quarts des événements sur lesquels repose l'action sont plongés dans le brouillard d'une incertitude plus ou moins profonde. » Tout le problème est de savoir si l'on cherche à surmonter l'incertitude par un raffinement extrême du renseignement qui remonte à la tête, ou si l'on admet qu'elle est une donnée incontournable dont il faut s'accommoder. L'état-major allemand opte pour la seconde attitude. L'idée est que le chef fixe la mission (Auftrag) et laisse à l'exécutant le choix des moyens. Le terme d'Auftragstaktik apparaît tardivement, dans le Règlement tactique du général Otto von Moser, en 1889, mais le principe général a été posé par Scharnhorst et repris par Gneisenau ou Moltke l'Ancien. Quand il cherche à préciser le rôle du chef d'état-major, Scharnhorst définit une méthode de commandement qui sera la marque de l'armée prussienne : le chef doit donner des instructions qui laissent toute leur place à l'initiative et à l'autonomie de l'exécutant, mieux à même de saisir l'évolution de la situation sur le terrain. « Les plans doivent contenir tout ce que le subordonné ne peut décider par lui-même en vue d'obtenir un but précis, mais seulement cela, écrit Moltke. Les situations dans lesquelles l'officier doit agir en se fiant à son seul discernement sont variées. Ce serait prendre les choses à l'envers que de vouloir attendre des ordres dans des situations où des ordres ne peuvent être donnés. » Une telle doctrine suppose un corps d'officiers de haut niveau dont l'indépendance de caractère est encouragée. Car, selon Moltke, « la discipline est un principe, mais l'homme est au-dessus du principe ». Le prince Frédéric-Charles le rappellera à un officier jugé trop conventionnel : si le roi l'a fait officier d'état-major, c'était pour qu'il sache quand il doit ne pas obéir.

Pierre Jardin

Blitzkrieg

Blitzkrieg, guerre éclair… C'est probablement l'« innovation » la plus évidente, la plus citée. Et pourtant… Sa définition reste polysémique et ses origines sont mystérieuses. Parfois perçue comme l'application des principes nazis (innovation, soudaineté, violence, effroi) à la conduite de la guerre ou comme la dimension militaire du plan de conquête mondial voulu par Hitler, fait de campagnes courtes

entrecoupées de pauses, elle est le plus souvent considérée comme une doctrine opérationnelle révolutionnaire où l'action combinée et concentrée des chars et des avions surprend l'ennemi, permet son encerclement et sa destruction rapide. En fait, la dimension idéologique, pure création de la propagande nazie, ne tient pas : mener des guerres courtes et rapides est un axiome depuis Frédéric le Grand. La dimension géopolitique ne résiste pas mieux. Soutenue par les historiens britanniques Klein et Milward, elle implique un plan dont on ne retrouve nulle trace chez Hitler. Il semble bien aujourd'hui qu'il s'agisse d'une fiction construite après coup, cherchant à donner une cohérence à des contraintes et des plans indépendants.

Reste la dimension opérationnelle. Si l'on suit l'Allemand Michael Geyer et l'Israélien Shimon Naveh, la Blitzkrieg est aussi un mythe doctrinal. Rien de théorisé là-dedans : il s'agit plutôt d'une simple expression de l'excellence tactique allemande, remise à l'heure des technologies modernes par quelques meneurs d'hommes opportunistes, Guderian et Rommel en tête. Combinée au plan Manstein – et à la faiblesse de l'adversaire français –, cette improvisation triomphante aboutit à Dunkerque en 1940. Mais en Russie et en Libye, la même tactique sans finalité opérative n'aboutit qu'à épuiser l'attaquant.

Nicolas Aubin



Des chars Panzer III durant la campagne de France, en juin 1940. Ce matériel vaut surtout par l'organisation révolutionnaire dans laquelle il est enchâssé, la division Panzer. Celle-ci représente, à cette date, le meilleur compromis interarmes associant chars, infanterie portée, artillerie motorisée, bataillon de découverte et du génie. Une armée miniature apte à la percée comme à l'exploitation.

Cadets

Frédéric-Guillaume Ier crée en 1716 le Preussisches Kadettenkorps qui doit fournir une éducation aux enfants puînés de la noblesse. Ces derniers ne peuvent en effet hériter des terres familiales et se tournent donc vers le métier des armes. Par définition, on entre donc dans le corps des cadets lorsqu'on est fils de noble, les seules exceptions apparaissant en 1869 pour les fils de sous-officiers morts au combat ou de civils ayant rendu un service exceptionnel et périlleux à l'État. Peu généraliste, très tôt orienté vers une professionnalisation étroite, l'enseignement inculque à de jeunes garçons, dans le cadre plus que spartiate de véritables casernes, le culte du roi, le sens du devoir et le respect de la discipline. Entrés en général vers 11 ans dans le corps, les cadets en sortent à 17 ans après avoir passé un examen leur conférant le titre d'enseigne et leur ouvrant les portes de l'armée. Considéré par beaucoup comme un anachronisme, le corps des cadets est dissous en 1919.

Pierre Jardin

Coup de main aéroporté

Le 10 mai 1940, à 4 h 20, 9 planeurs contenant 69 paras allemands fondent silencieusement sur le toit désert du fort d'Ében-Émael, clé de la défense belge sur le canal Albert, et procèdent à la destruction systématique des coupoles et casemates, appuyés par les Stukas. Surpris, les 650 défenseurs, des artilleurs mal entraînés au combat d'infanterie, tentent de riposter, mais leurs efforts sont vains. Ignorant la faiblesse des assaillants, le fort capitule le 11 mai à 12 h 27. Parallèlement, trois autres commandos ont pris possession d'autant de ponts, ouvrant la voie aux chars. Ce beau succès, payé de 43 tués seulement, est le fruit des réflexions d'un vrai théoricien, le général Kurt Student, patron des paras depuis 1938. Son plan, mûri avec Hitler le 27 octobre 1939, a servi de modèle à toutes les opérations commandos aéro et héliportées montées depuis.

Pierre Grumberg

Défense en profondeur

Par principe, l'armée allemande est dressée à l'offensive. Mais le principe se heurte à la réalité lorsque, à partir de la fin 1914, les armées s'enterrent et organisent des fortifications de campagne. Des deux côtés, on commence par adopter le principe d'une défense maximale en première ligne, supposée briser une éventuelle attaque et éviter de perdre du terrain. Mais à partir de 1916, Ludendorff impose un système articulé en profondeur, constitué de deux lignes séparées par un profond glacis. Une première ligne faiblement occupée freine l'élan adverse et peut être abandonnée en cas de besoin. Le glacis lui-même, battu par l'artillerie disposée très en arrière, n'est tenu que par des groupes de combat mobiles ou des postes fixes d'infanterie séparés les uns des autres. Cette combinaison de moyens absorbe l'énergie de l'ennemi, tout en permettant de discerner la direction générale de son mouvement en vue de la contre-attaque. Celle-ci se déclenche lorsque l'ennemi aborde la seconde ligne ou « ligne de combat principal » (Hauptkampflinie), qui est moins une ligne qu'une zone où peuvent se déployer des troupes de choc. Ainsi, même dans la défensive, le principe offensif reste préservé.

Pierre Jardin



Des cadets d'une école militaire prussienne posent auprès des faisceaux, encadrés par leurs instructeurs, vers 1875. Souvent d'origine aristocratique (sauf pour les armes techniques comme l'artillerie), ces jeunes gens fourniront un encadrement d'excellente qualité, ce que reconnaîtront les Alliés en interdisant ces écoles par le traité de Versailles.

Feuerwalze

À partir de 1915, les artilleurs allemands testent un modèle de liaison entre l'artillerie et l'infanterie : le barrage roulant. Le bombardement massif, destiné à détruire à l'avance les positions ennemies, est abandonné au profit de tirs concomitants de l'attaque, pratiquement sans réglages. Le but est de paralyser l'ennemi par une série de rideaux de feu, déplacés automatiquement dans la profondeur du front adverse, selon un horaire minuté à l'avance, avec des allongements programmés de 200 à 400 mètres. L'infanterie suit au plus près, des plages d'arrêt, également préprogrammées, lui permettant éventuellement de serrer sur le barrage et de reprendre haleine. Au besoin, elle peut demander une accélération du rythme ou au contraire un ralentissement, voire un retour en arrière.

Pierre Jardin

Generalstab

Les déficiences du commandement révélées après le désastre d'Iéna en 1806 amènent les réformateurs groupés autour de Scharnhorst à reprendre la proposition faite en 1801 par le colonel prussien Massenbach : la création d'un état-major permanent. Un tel organe permettrait de regrouper les meilleures têtes de l'armée au sein d'un collectif chargé en temps de paix d'estimer les menaces et de préparer des plans d'opérations. Il jouerait en outre le rôle d'une pépinière fournissant aux différents chefs de corps des assistants chargés de les conseiller et de veiller à l'application d'une doctrine commune. L'idéal est une sorte d'« interchangeabilité », que le général Hans von Seeckt résumera dans l'entre-deux-guerres en disant qu'un officier d'état-major « n'a pas de nom ». Mort en 1813, Scharnhorst ne concrétise pas le projet, créant simplement un embryon de bureau au sein de l'Allgemeine Departement du ministère de la Guerre qu'il dirige. C'est son disciple Karl von Grolman qui établit en 1814 la première structure : trois départements chargés de préparer une guerre contre un des adversaires potentiels de la Prusse (France, Autriche et Russie). Il crée aussi une section historique, élément essentiel de la formation des futurs officiers, et une section spéciale, le Truppengeneralstab, dont

dépendent les officiers détachés auprès des chefs de corps et des divisions – l'organisme berlinois étant dès lors désigné sous le nom de Großer Generalstab (grand état-major), afin d'éviter toute confusion. Enfin, Grolman impose à ses Stäbler d'aller se retremper au contact de la troupe, tandis que de jeunes officiers sont détachés de leur unité à Berlin. Avec le temps, le Großer Generalstab s'étoffe d'une section de cartographie et d'une autre de renseignement, et se ramifie pour s'adapter aux priorités – l'importance de la planification des mouvements de mobilisation renforce ainsi en particulier le rôle de la 2e section qui en a la charge et celui de la section des chemins de fer. Il établit des liens organiques avec la Kriegsakademie, où ses membres enseignent. L'évolution la plus fondamentale est son émancipation progressive par rapport au ministère de la Guerre auquel il reste soumis jusqu'à Moltke l'Ancien. S'imposant par son talent stratégique comme conseiller militaire du roi, Moltke voit sa suprématie confirmée lorsque Guillaume Ier décide le 2 juin 1866 que les ordres concernant les mouvements de l'armée seront adressés directement aux commandants par le chef d'état-major. Ainsi le ministre de la Guerre s'éclipse-t-il devant un chef d'état-major devenu le personnage central du pouvoir militaire en Allemagne.

Pierre Jardin

Invasion aéroportée stratégique

Armés d'une doctrine aéroportée grâce au général Kurt Student, les Allemands appliquent dès le début de la Seconde Guerre mondiale l'enveloppement vertical afin de saisir des objectifs ponctuels, comme les aérodromes norvégiens et danois pris le 9 avril 1940. Les pertes sensibles déjà infligées par des défenseurs mal armés ne découragent pas Student de passer à l'échelon supérieur. Le 20 mai 1941, il lance 22 000 paras à l'assaut de la Crète. Fort mal défendue par les Britanniques, l'île tombe le 1er juin, mais les Allemands ont subi 30 % de pertes et perdu 151 avions de transport… Le prix payé pour cette indéniable victoire stratégique montre bien à Hitler les limites des ambitions paras. Il n'y aura pas d'assaut sur Malte, Gibraltar ou l'Irlande du Nord.

Pierre Grumberg



L'encadrement supérieur du grand état-major prussien en 1871, après la victoire contre la France. Au centre, Moltke. C'est l'apogée des armes allemandes et leur dernière victoire dans un conflit.

Kampfgruppe

D'un volume pouvant aller de celui d'une compagnie à quasiment celui d'une division, un Kampfgruppe (littéralement « groupe de combat » ; on traduirait aujourd'hui par « groupement tactique ») est la jonction temporaire d'unités d'armes variées sous un commandement unique, le temps d'accomplir une mission. Bien qu'ancien dans son esprit, ce n'est que dans les années 1930 que le concept du Kampfgruppe est réellement formalisé. L'innovation repose sur l'idée de constituer pour chaque mission l'unité la mieux adaptée pour la remplir, dans un esprit tant d'efficacité tactique que d'économie des moyens, seuls ceux nécessaires étant réunis. Cette approche « sur mesure » de la tactique s'avère, à l'usage, extrêmement efficace et joue à fond sur l'esprit de corps divisionnaire de la Wehrmacht pour transcender les rivalités interarmes : on appartient à telle unité avant d'appartenir à l'artillerie ou au génie. Bien que séduisant, ce concept se heurte cependant bientôt à des difficultés : réarticuler en pratique les dispositifs en cours de combat se révèle difficile. En outre, les Kampfgruppen exigent des cadres très bien formés, denrée de plus en plus rare à la fin de la guerre. Comme ses adversaires, dont les groupements

tactiques interarmes sont souvent moins spécialisés, l'Allemagne doit délaisser l'optimum pour gagner en flexibilité. Pensés comme du sur-mesure, les Kampfgruppen deviennent alors du « prêt-à-porter », les divisions les créant une bonne fois pour toutes le temps d'une opération, en s'efforçant de les spécialiser sur une catégorie de missions : offensive, défensive, flanc-garde, etc.

Benoist Bihan

Kriegsspiel

Lié au jeu d'échecs par ses origines lointaines, le Kriegsspiel (« jeu de guerre ») trouve sa forme en 1876 avec le modèle établi par le colonel prussien Julius von Verdy du Vernois. Deux partis (rouge et bleu), supposés manœuvrer des forces équivalentes (de l'ordre d'une brigade ou d'une division), s'affrontent au combat sur une carte ou un plan relief. L'unique règle du jeu est la liberté de décision, le but étant de cultiver chez les officiers la rapidité d'analyse et de réaction, en dehors des schémas préétablis. Instruits au préalable des données générales de la situation dans laquelle ils sont supposés se trouver, les deux partis reçoivent un ordre à exécuter, formulé de façon susceptible d'offrir plusieurs options. Chacun doit alors faire ses choix et rédiger ses ordres en conséquence, puis réagir aux mesures adverses. Pour finir, un arbitre dégage la conclusion. Les manœuvres sur le terrain sont un prolongement du Kriegsspiel, où l'on recherche le réalisme, en particulier lors des grandes manœuvres annuelles.

Pierre Jardin



En 1932, un groupe de sous-officiers de la Reichswehr s’entraîne à la « caisse à sable ». Cette représentation du réel sous forme de maquette permet de tester les capacités tactiques de ces hommes, véritable colonne vertébrale de l’armée.

Liaison directe sol-air

Si la Luftwaffe peut s’enorgueillir d’avoir enfanté un vrai théoricien génial, c’est bien de Wolfram von Richthofen (1895-1945) qu’il s’agit. Lieutenant-colonel envoyé combattre en Espagne dans la légion Condor en novembre 1936, il y expérimente ses idées dès l’année suivante ; notamment celle d’intégrer aux états-majors franquistes des officiers de liaison de la Luftwaffe (Fliegerverbindungsoffiziere ou Flivos), dotés de radios. Primitif, ce système est perfectionné à partir de 1940 : des véhicules radio spéciaux sont intégrés aux colonnes de Panzers afin de guider directement les frappes. Richthofen n’a pas tout inventé : la collaboration tactique air-sol est cohérente avec la doctrine édictée en 1935, qui encourage une guerre brutale, donc courte (toujours ce fantasme allemand…). En accélérant et fluidifiant le rythme des opérations, les Flivos jouent cependant un rôle clé dans les succès de 1940 et 1941. Mais faute d’avions en nombre suffisant et à cause de leur faiblesse logistique, les Allemands ne récolteront jamais totalement les fruits de leur innovation.

Pierre Grumberg

Ordre oblique

À Hohenfriedberg, en 1745, Frédéric II surprend les Autrichiens en renforçant l'une de ses ailes, tout en dérobant l'autre, volontairement affaiblie. Cette manœuvre, appelée « ordre oblique », a en fait été inventée par le général thébain Épaminondas à Leuctres en 371 av. J.-C. Peu réutilisé, l'ordre oblique a cependant été oublié… jusqu'à Frédéric, qui s'en fait une spécialité (elle lui obtiendra notamment le succès de Leuthen, remporté à 1 contre 2 en 1757). Lui seul dispose en effet à l'époque de l'audace, du coup d'œil et aussi de l'armée parfaitement entraînée et mécaniquement disciplinée capable de déployer une aile refusée sans se placer en position vulnérable.

Thierry Widemann

Pont aérien

Le 28 juillet 1936, deux trimoteurs Junkers 52 de la Luftwaffe maquillés en avions civils décollent du Maroc pour Séville, inaugurant le premier pont aérien stratégique de l'histoire. Il s'agit en effet de faire franchir le détroit de Gibraltar, tenu par la marine espagnole loyale à la république, aux troupes marocaines, élite des troupes du putschiste Franco. L'opération « feu magique » (Feuerzauber), montée en quatre jours sur ordre d'Hitler, est une toute petite affaire : la vingtaine de Ju 52 (plus quelques avions italiens) s'usent vite à cause des sables d'Afrique du Nord, ne laissant qu'une poignée d'avions opérationnels. N'empêche, les 13 500 soldats chevronnés transportés jusqu'au 11 octobre (soit 180 soldats par jour en moyenne) contribuent à sauver la cause franquiste en péril, au prix d'un unique avion accidenté. Le pont aérien, que le général Arnold, futur commandant en chef de l'aviation américaine, considérera comme la principale innovation de l'aviation militaire de l'entre-deux-guerres, tient plus au brillant talent d'improvisation allemand qu'à la réflexion théorique.

Pierre Grumberg

Panzergrenadier

Dès l'origine, l'armée allemande a su considérer le combat blindé comme un tout exigeant des unités interarmes mécanisées, héritières blindées des Sturmtruppen (troupes d'assaut) de la Première Guerre mondiale. C'est dans le domaine de l'infanterie que cette intégration se révèle la plus aboutie. Connues à partir de 1942

sous le nom de Panzergrenadieren (« grenadiers blindés »), les unités d'infanterie mécanisées de la Wehrmacht font partie intégrante de l'arme blindée. Dotées de semi-chenillés blindés, elles opèrent de concert avec les chars dans les mêmes espaces de combat, et surtout doivent se battre au maximum à partir de leurs véhicules, ne mettant le pied à terre que pour saisir leurs objectifs. Novateur lors de sa mise en place en 1937, ce concept se heurte cependant aux limites des capacités industrielles allemandes. Jusqu'à la fin de la guerre, à l'exception de quelques unités d'élite, pas plus d'un bataillon « mécanisé » sur quatre ne sera en fait doté de semi-chenillés, le reste se déplaçant en camion, ou, pis, à vélo à partir de la fin 1944. Le plagiat étant aussi une forme d'hommage, le concept sera cependant copié après 1945 par l'immense majorité des armées.

Benoist Bihan

Stoßtruppen

La guerre de positions qui figent les fronts fin 1914 impose de créer des troupes spécialisées dans la reconnaissance en profondeur du dispositif ennemi ou dans la rupture pour ouvrir la voie à une attaque. Dans l'armée allemande, la première unité de ce type, formée de deux compagnies de pionniers, voit le jour en mars 1915. Au printemps 1916, elle donne naissance à un bataillon spécialement entraîné pour les attaques surprises, le « Sturmbataillon Nr. 45 (Rohr) », prototype et unité d'instruction de 15 nouveaux bataillons. En 1917, le haut commandement généralise ces unités qui comprennent quatre compagnies d'infanterie, une compagnie de pionniers, une compagnie de mitrailleuses, une section de Minenwerfer, une section de lance-flammes et une batterie de mortiers. Indépendamment des armes de poing et grenades, les hommes disposent d'armes automatiques, et les pièces lourdes sont démontables pour pouvoir être portées avec leurs munitions par deux ou trois hommes. Cette complémentarité donne une formidable puissance de feu. La cohésion et l'efficacité des unités sont dues à un entraînement poussé, une discipline parfaite, une très bonne connaissance du terrain, une préparation méticuleuse des entreprises, une grande rapidité dans l'action et, enfin, une tactique fondée sur l'infiltration en profondeur. Fer de lance de l'armée de Ludendorff dans la grande bataille de France en 1918, les Stoßtruppen y jouent parfaitement leur rôle. Elles constituent le modèle des troupes spéciales que toutes les armées développeront par la suite.

Pierre Jardin

Les officiers, une caste en dehors de l'État

Ses victoires, l'armée prusso-allemande les doit à un corps d'officiers remarquablement formé et compétent, mais victime d'une grave cécité stratégique. Pourquoi ? Parce que cette caste de professionnels de la guerre, jalouse de ses privilèges et de ses intérêts, a toujours échappé au contrôle de l'État, explique l'historien Pierre Jardin.

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Pierre Grumberg. — Le corps des officiers prussiens, puis allemands, a vécu depuis ses origines et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale une existence à part. Pourquoi ?

Pierre Jardin. — La réponse tient en partie à ses origines. Tout démarre entre 1640 et 1688 avec le Grand Électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, l'arrière-grand-père de Frédéric II. Dans l'Allemagne d'alors, ravagée par la guerre de Trente Ans, les structures politiques ont explosé et les souverains n'ont plus guère de pouvoir. Pour rétablir son autorité et reconstruire l'unité du territoire, Frédéric-Guillaume s'appuie sur la noblesse en lui proposant un contrat. Si celle-ci s'engage à assumer des charges administratives et militaires, elle bénéficiera d'une propriété inaliénable, transmise par primogéniture. Le Grand Électeur invente aussi pour les cadets de famille un Kadettenkorps, où son petit-fils Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740) va puiser les officiers de la puissante armée qu'il organise. La carrière militaire devient une fonction naturelle pour les enfants de la noblesse.

Y a-t-il une autre filière pour devenir officier ?

Frédéric II le dit lui-même : « Être officier, c'est être noble. » Et il exclut toute autre source de recrutement. Ces origines impliquent le partage des valeurs et vertus nobiliaires classiques : sens de l'honneur, courage, dévouement au roi. Elles ont également un sens religieux, au sens protestant. Le *Beruf* – la profession –, c'est aussi, littéralement, un appel à remplir une mission indiquée par le doigt de Dieu.

Et pourtant, ce corps idéal va s'écrouler en 1806…

À Iéna, Auerstaedt et dans la campagne qui suit, le corps des officiers prussiens se révèle au-dessous de tout. Cet effondrement physique et moral aboutit à une crise grave à laquelle le roi Frédéric-Guillaume III (1797-1840) s'efforce de remédier. Il confie alors une commission de réforme de l'armée à un militaire brillant, mais roturier et pas même prussien, Scharnhorst.

Quels sont les remèdes que propose Scharnhorst ?

Pour lui, tout le problème vient de ce que « la Prusse n'est pas un peuple avec une armée, mais une armée avec un peuple ». Il faut donc renouer le lien entre nation et armée qui fait la force de l'armée française. Appuyée par August von Gneisenau, lui-même catholique d'origine autrichienne, la réforme aboutit à l'armée nouvelle qui reprend la lutte en 1813. Une armée de revanche, formée à l'aide de corps francs et de milices populaires, où l'on constate bientôt qu'un bon officier n'est pas nécessairement d'extraction nobiliaire. Pour la noblesse, c'est la menace de voir son statut social remis en cause, et elle va défendre ses positions. L'Offizierkorps va donc évoluer de façon dialectique, entre l'armée nationale voulue par Scharnhorst et l'élitisme nobiliaire.

Comment les nobles s'y prennent-ils ?

L'officier qu'envisage Scharnhorst possède des qualités militaires classiques – courage, coup d'œil, sens de la décision… –, doublées d'une formation intellectuelle : il doit avoir assimilé des matières abstraites, comme les mathématiques, mais aussi l'histoire, la philosophie… L'ennui est que la vraie sélection s'effectue toujours par cooptation, au sein des régiments, où la noblesse reste maîtresse.

Il existe pourtant de nouvelles filières…

Il est désormais possible de devenir enseigne en faisant montre de qualités intellectuelles, puis officier par le biais d'écoles préparatoires, les Divisionschulen. Mais cette filière concurrence celle des écoles de cadets. En pratique, la bourgeoisie va dominer les armes savantes – artillerie, génie – où la maîtrise des maths est indispensable. Les armes classiques – infanterie et surtout cavalerie – restent l'apanage des nobles. À de très rares exceptions, seuls ces derniers accèdent aux régiments de la Garde, l'élite qui permet d'obtenir les postes importants.

La bourgeoisie tente-t-elle de réagir ?

Non. Elle adhère au système par osmose. Les officiers bourgeois se laissent gagner par les rituels, la tradition, l'esprit de corps… À la fin du XIXe siècle, le corps des officiers reste coupé de la nation : Scharnhorst a échoué dans son ambition première.

Les gouvernements ne tentent-ils pas de démocratiser le recrutement ?

Tout le problème est que l'armée est séparée de l'État par le droit ! Jusqu'à la réforme constitutionnelle du 28 octobre 1918 qui soumet le ministre de la Guerre au Reichstag, elle échappe totalement au contrôle parlementaire. Le Kommandogewalt, le privilège du commandement, n'appartient qu'au souverain. Le roi (puis l'empereur) confie à son cabinet militaire la gestion des promotions, ce qui joue généralement dans le sens de la tradition.



Gerhard von Scharnhorst (1755-1813) est le reconstructeur de l'armée prussienne après le double désastre d'Eylau et Auerstaedt (1806), où il était présent. Le premier, il a compris que la coupure armée-nation était la cause principale de l'effondrement de la Prusse face à Napoléon. Ses réformes tendront à atténuer cette coupure.

À travers le système de formation, Scharnhorst a tout de même en partie réussi son objectif de faire de l'officier un intellectuel capable de réfléchir.

En partie seulement. Moltke l'Ancien est certes un véritable humaniste qui va à l'opéra, au musée, parle trois langues, écrit… Mais avec le temps, les matières considérées comme « non nécessaires » passent à la trappe. Ainsi, l'enseignement de l'histoire se limite seulement à l'histoire militaire ou celle des fortifications ; on ne propose plus de vision globale propre à ouvrir l'esprit. Ludendorff se vantera ainsi plus tard de n'avoir jamais ouvert un livre traitant d'un sujet autre que militaire. Cette sclérose va faire progressivement de l'officier allemand un pur technicien.

La Grande Guerre engendre-t-elle une remise en cause ?

Le problème en 1914 est de multiplier par dix une armée de 400 000 hommes encadrée par des officiers de carrière. La démocratisation s'impose donc, et se révèle efficace, comme en 1813. Rapidement formés, les officiers d'origine bourgeoise assurent le commandement direct au combat et le maniement des armes savantes. Là-dessus interviennent le désastre de 1918 et le traité de Versailles : la Reichswehr se limite à une force de 100 000 hommes, dont 8 000 officiers ! Cette contraction va jouer au profit de la vieille caste : les officiers issus du front sont pratiquement éliminés.

Le gouvernement ne perçoit-il pas les risques ?

Tous les gouvernements de Weimar veulent revenir sur le traité de Versailles et reconstituer une armée à partir du noyau de la Reichswehr : autant disposer dans ce cas de vrais « pros ». Et puis on leur a inculqué dès l'école le respect du corps des officiers.

Quelle va être l'attitude d'Hitler face au corps des officiers, dont il n'est pas issu ?

Il a besoin de la Reichswehr et ne touche pas à ses privilèges. Il lui sacrifie même ses SA. En échange, il obtient son soutien et son ralliement au régime. Ce qui n'est pas étonnant. Les nazis incarnent les traditions nationales, ils veulent retourner dans le concert des puissances européennes, abattre le traité de Versailles. Et cela plaît aux officiers, même s'il y a des réticents.

C'est Hitler qui, finalement, établit le contrôle politique des officiers…

Oui. Le service militaire est redevenu obligatoire en 1935, et la démocratisation intervient à travers le nombre. Beaucoup de nazis entrent à ce moment-là dans l'armée, qui se politise nettement, surtout au niveau des jeunes officiers. Et à l'échelon supérieur, Hitler remplace les officiers de l'ancienne caste, dont il se méfie, par des roturiers, les Keitel, Jodl, Rommel, Model, Reinhardt, Schörner…

La vieille caste ne réagit que rarement : il faut attendre l'attentat du 20 juillet 1944…

Si certains officiers sont réticents face au nazisme, ils se taisent : comment s'opposer, en tout cas au début, à un chef toujours victorieux ? Il faut attendre 1944 pour que les vieux professionnels de l'ancienne caste réalisent enfin que la guerre est perdue. À Berlin, dans le Bendlerblock, là où Stauffenberg et ses camarades ont été exécutés, la plaque qui porte les noms des conjurés énumère le gotha de l'armée prussienne. Cela n'a pas été facile pour eux, car ils avaient prêté serment de fidélité au Führer. Après cela, il n'y a plus que des durs. Et il faut souligner que, bien qu'ils aient eu des réticences vis-à-vis d'Hitler, les officiers allemands se sont battus jusqu'au bout. Comme des lions.

Comment perdre les guerres mondiales

N'en déplaise à ses admirateurs, l'armée allemande a perdu les deux plus grandes guerres de l'histoire. Les limites de l'art et de l'outil militaire germaniques s'y révèlent alors d'autant plus fatales qu'elles s'aggravent mutuellement, sans être compensées par une intelligence stratégique à la hauteur de l'épreuve.

Par Benoist Bihan

Pensée militaire : l'obsession de la bataille décisive

Après 1918 comme après 1945, les généraux allemands ont su se défausser de leurs défaites, les justifiant par des facteurs extérieurs : le « coup de poignard dans le dos » en 1918 et la responsabilité personnelle et unique d'Hitler en 1945. Pure malhonnêteté intellectuelle ! Si d'autres causes profondes de ces défaites invoquées par les généraux semblent moins contestables, comme l'absence de volonté politique à trouver une issue rapide au conflit ou la disproportion des ressources et des alliances, l'allégation de *victoires perdues* ne résiste pas à l'analyse. En fait, les deux faillites de l'Allemagne sont d'abord celle de son art militaire : si c'est en dernier ressort par le choc des armes que se décident les guerres, c'est bien là que l'Allemagne les a perdues.

Le bon outil pour la mauvaise guerre

L'armée allemande, celle de 1914 à tout le moins, est certainement la mieux préparée techniquement et tactiquement au combat de son époque. Coordination des armes, formation des cadres et des hommes, compréhension de l'effet des armes

modernes et intégration de celles-ci dans la conduite du combat sont meilleures au sein de la Kaiserheer, l'armée de terre impériale, que chez ses adversaires – ou ses alliés. Cette excellence technique se maintient pendant l'entre-deux-guerres, où la Reichsheer, grâce à son faible volume, peut entraîner ses hommes à un niveau de compétence inégalé. Après une baisse de qualité entre 1937 et 1940, due à l'expansion trop rapide de la Wehrmacht consécutive à son réarmement, l'excellence technique et tactique est de retour en 1941 pour l'opération « Barbarossa ». Constat identique dans la marine, excellente techniquement en 1914-1918 et en 1939-1945, ainsi que dans l'aviation dont les pilotes n'ont rien à envier à leurs adversaires, au moins jusqu'en 1943. Ce degré élevé de compétence technique masque cependant l'essentiel : sa légitime obsession pour l'excellence tactique a fait de l'armée allemande de la première moitié du XXe siècle un formidable outil… pour remporter les batailles du XIXe siècle.

Si la tactique joue en effet un rôle majeur dans le succès militaire, il ne suffit plus d'avoir un système de bataille pour l'emporter dans les campagnes modernes, pour ne rien dire des guerres : à partir du moment où les nations sont susceptibles de mobiliser l'ensemble de leurs forces vives, tant humaines qu'industrielles et financières, celles-ci sont en mesure d'alimenter en permanence le combat. Il devient ainsi extraordinairement difficile d'anéantir l'armée adverse en rase campagne pour désarmer l'adversaire et le conduire à la reddition.

Une stratégie à courte vue

Ce changement majeur, l'armée allemande refuse de le comprendre avant 1914, à l'instar, il est vrai, de la totalité de ses adversaires : comme leurs homologues français, britanniques, autrichiens et russes, les penseurs militaires allemands s'emploient trop à éviter une guerre longue, assimilée à une véritable apocalypse autant humaine – les pertes étant à juste titre estimées colossales – qu'économique, mais aussi sociale et politique. La crainte est tellement prégnante que tout conflit long n'entraîne un effondrement des sociétés européennes – voire de la « civilisation » – que les professionnels de la guerre se refusent à considérer autre chose qu'une guerre courte. Ce faisant, ils s'efforcent d'adapter aux armées modernes des méthodes de conduite des opérations d'un autre âge : en Allemagne, celle-ci prend la forme d'une « bataille totale » (Gesamtschlacht) continentale, passée à la postérité sous le nom de plan Schlieffen. La guerre, dans cette perspective, se résume alors à

une séquence stratégique unique d'anéantissement, une Vernichtungsstrategie – mobilisation / déploiement / Gesamtschlacht – devant mener à l'enveloppement de l'armée ennemie suivi de sa reddition ou de sa destruction.

Cette séquence, à répéter contre chaque adversaire, constitue l'alpha et l'oméga de l'art militaire allemand. L'ennui est qu'entre le déploiement des troupes et la fin des hostilités, les méthodes de conduite des opérations demeurent fondamentalement inchangées depuis 1870. Une fois le combat engagé, celui-ci est conçu comme un tout (Gesamt) : il n'existe aucune solution de continuité entre les différentes actions militaires conduites d'une aile à l'autre de l'armée. C'est la force, le flot du mouvement qui doivent emporter la décision. Que ce flot s'interrompe cependant, en raison des actions de l'adversaire ou par effondrement logistique, et c'est la catastrophe : en septembre 1914 sur la Marne, par l'attaque opportune de Joffre, ou en novembre 1941 devant Moscou, à cause d'un étirement logistique devenu excessif.

Voilà bien le défaut majeur de l'art militaire allemand : pensé tout entier en fonction de la bataille, il montre ses limites dès lors qu'il faut s'inscrire dans la durée. Ainsi, une fois la séquence stratégique unique mobilisation / déploiement / enveloppement-destruction passée, l'armée allemande, qu'il s'agisse de celle de Guillaume II ou de celle d'Hitler, peine à s'adapter. Il lui faut ainsi près d'un an et demi, entre la fin de la « course à la mer » d'octobre 1914 et Verdun en février 1916, pour envisager le simple maintien du front en vue d'un combat d'usure qu'aucun camp ne peut remporter. À l'attaque de Verdun ou en résistant sur la Somme en 1916, la Kaiserheer démontre que, en deux ans de guerre, elle n'a pas repensé ses méthodes offensives et défensives, conduisant à des pertes considérables pour un résultat nul. Cette incapacité à changer se manifeste dans la même lignée en 1942 à Stalingrad, où la Wehrmacht continue d'attaquer jusqu'au-delà de ses capacités logistiques – et subit un revers d'autant plus grave que l'adversaire soviétique s'est, lui, incroyablement adapté en un an.



Un groupe de fantassins allemands à Haumont, au nord de Verdun, en mars 1916. Le débat entre historiens n'est pas clos. Qu'a voulu faire Falkenhayn ? Entraîner les Français dans une bataille qui les « saignerait à blanc » ? Ou s'ouvrir la route de Paris ? Dans les deux cas, le commandant en chef a manqué son affaire.

La logistique, groß malheur…

La doctrine stratégique reste-t-elle donc immobile ? Pas totalement : entre 1916 et 1939, la Gesamtschlacht passe bien de deux à trois temps – d'enveloppement-destruction à percée-enveloppement-destruction – et sa logique évolue vers un processus d'optimisation des effets de destruction des armements dans le cadre d'un opportunisme tactique (la manœuvre stratégique dépendant désormais des résultats tactiques). Il ne s'agit cependant que d'un raffinement du même dogme.

Lorsque celui-ci échoue, l'Allemagne est condamnée à la défensive stratégique, faute de savoir – ou de pouvoir – faire autrement. Et les faiblesses structurelles de forces armées entraînées, organisées et équipées en fonction d'une unique forme

d'opération apparaissent alors au grand jour, en même temps qu'elles soulignent les limites intellectuelles de l'art militaire germanique.

Incapable de s'inscrire dans la perspective d'un conflit long, la pensée allemande néglige assez logiquement ce qui fait durer l'effort, à commencer par la logistique de théâtre. Les Allemands improvisent en permanence le redéploiement de réserves qui sont plus tactiques (locales) qu'opératives (à la dimension d'un front) : une division d'infanterie par-ci, une Panzerdivision par-là, un groupe de bombardiers ou de chasse ailleurs… Et encore ce redéploiement n'est-il possible que si l'adversaire néglige d'agir en profondeur. Que l'aviation de bombardement frappe les nœuds logistiques, que les convois de ravitaillement soient menacés, qu'une percée subite désorganise les arrières et la défense s'effondre, comme en 1918 en France ou un peu partout au début de l'année 1944. Le soldat allemand subit alors le rythme qui lui est imposé, jusqu'à la fin, même si son efficacité tactique et technique lui permet d'infliger des pertes terribles.

Qu'il ait fallu autant de temps pour en finir prouve simplement que les adversaires de l'Allemagne n'étaient pas non plus parfaits, et souligne le rôle déterminant des capacités logistiques ; que rien, côté allemand, ne soit venu, même brièvement, renverser le reflux révèle les limites tant opératives que stratégiques du Reich : technocrates de la guerre, les chefs allemands n'ont jamais réussi à l'envisager dans une autre dimension que celle du combat.

Effort de guerre : les mauvaises priorités

Il serait exagéré de dire que la notion d'effort de guerre naît avec la Première Guerre mondiale. L'affrontement naval entre France et Angleterre au XVIIIe siècle est gagné par cette dernière avant tout parce qu'elle n'a besoin d'entretenir qu'une armée de terre minimale. Les guerres napoléoniennes sont autant affaire d'opérations militaires que de lutte entre ressources économiques, financières, humaines et matérielles. La guerre de Sécession (1861-1865), elle, fait apparaître pour la première fois l'importance de l'industrie pour la victoire finale. Si la notion de Materialschlacht (littéralement « bataille du matériel ») n'est donc pas neuve, elle tarde cependant à s'imposer dans la stratégie allemande.

Ces réticences tiennent certes au refus initial, tant en 1914-1918 qu'en 1939-1945, de mobiliser toutes les forces vives de la nation, choix qui découle des orientations stratégiques fondamentales des élites militaires et politiques allemandes, à commencer par le refus d'envisager autre chose qu'une guerre courte. Mais même

une fois la décision prise de s'engager à fond, l'effort de guerre allemand demeure moins efficace que celui de ses adversaires. La raison tient à une conduite déficiente de l'effort de guerre dans les trois domaines clés que sont la recherche et le développement (R & D) technologiques, les choix de conception des matériels, et enfin la gestion de la production industrielle.

La technologie comme fin en soi

Les priorités en matière de R & D et la manière d'articuler recherche fondamentale, industrie et états-majors sont les clés de la conduite d'un effort de guerre moderne. Il s'agit d'introduire le matériel le plus adapté au bon moment, mais aussi de s'assurer que l'ensemble des outils technologiques à disposition demeurent compétitifs par rapport à ceux de l'adversaire. Or, l'Allemagne ne brille guère sur ces deux points.

Pourquoi ces faiblesses ? En 1914-1918, la faute en revient surtout à l'état-major. Conservateur dans ses choix technologiques, il n'encourage pas – contrairement aux Français ou aux Britanniques – des développements susceptibles de transformer le combat interarmes. Trop bons tacticiens, les Allemands estiment pouvoir se passer des chars. En outre, si cuirassés, sous-marins et avions sont aussi bons (voire temporairement meilleurs) que ceux des adversaires, la tendance est déjà manifeste à rechercher la performance technologique pour elle-même. C'est notable en particulier dans l'artillerie, où l'on multiplie, en dépit d'une piètre utilité militaire, les canons lourds sur voie ferrée type Paris Kanonen – une course à la monstruosité que l'influence nazie poursuivra jusqu'au ridicule… Mais, de 1933 à 1945, le problème de la R & D allemande est surtout son caractère désordonné, déstructuré : les efforts sont menés sans priorité, et surtout en ordre dispersé.

La faute en revient à l'incapacité de l'Allemagne à concevoir correctement ses matériels. Pour qu'un effort de recherche appliquée soit efficace, encore faut-il fixer au bon endroit le curseur de la performance recherchée. Or, dès que l'Allemagne surmonte le conservatisme technologique initial du grand état-major après 1917, ce curseur ne cesse de monter jusqu'à aboutir, sous le IIIe Reich, à un vrai culte de la performance. Certes, prompt à succomber à l'attrait des « armes miracles » et persuadé que la suprématie de ses armes reflète la supériorité supposée de la « race aryenne », Hitler aggrave cette tendance. Mais il serait trop facile de lui imputer les ambitions excessives introduites dans le cahier des charges des chars Panther et Königstiger, des avions à réaction Me 262 et Ar 234, des U-Boote type XXI.



Un obusier allemand à Verdun, en 1916. C'est à cette époque que l'armée de Guillaume II perd sa supériorité en artillerie lourde, et que les difficultés de ravitaillement commencent à ronger le moral de ses arrières.
© ullstein bild-Photo12

Gagner un combat, perdre la guerre

Logique avec elle-même, l'armée allemande s'équipe d'armements accordés avec sa doctrine : à terre, dans les airs, sur ou sous les mers, les armes sont destinées à livrer et gagner une seule et unique « Gesamt-Materialschlacht » – la supériorité des armes doit se combiner à celle des tacticiens pour obtenir la décision finale dans un gigantesque processus, limité dans le temps, d'optimisation des moyens de destruction. Sans penser au lendemain, l'industrie s'épuise donc à fournir des matériels complexes, impossibles à produire en nombre par manque d'une main-d'œuvre qualifiée (appelée au front) et du fait de délais de fabrication trop longs – aggravés par des méthodes souvent plus artisanales qu'industrielles et, surtout, par manque de matières premières rares nécessaires aux engins de haute performance. Dans un Reich enclavé et soumis au blocus, le tungstène pour obus antichars ou le nickel pour les aciers viennent à manquer, avec des conséquences immédiates sur la qualité : en 1944-1945, les blindages des chars allemands, en alliages de substitution, deviennent cassants. Ces choix mal avisés entraînent aussi la production d'engins neufs au détriment de pièces détachées, avec les conséquences que l'on peut imaginer sur les taux de disponibilité, etc.

Non seulement l'industrie allemande est victime de la qualité excessive des matériels attendus d'elle, mais elle est en outre handicapée par l'incapacité du gouvernement à rationaliser la production. Là où les États-Unis, la Grande-Bretagne ou, en 1914-1918, la France optimisent leur production autour d'un modèle donné de char ou de camion, et l'organisent pour garantir que, lorsqu'il existe des doublons, ceux-ci renforcent l'efficacité de l'ensemble (en cas par exemple de problèmes sur un modèle donné), l'Allemagne, qui ne dispose pas, répétons-le, de la même capacité de production, met en concurrence de nombreuses firmes pour la réalisation de prototypes, la production d'appareils de série et de sous-ensembles comme les moteurs. Au point culminant de cette gabegie, en 1943, l'industrie aéronautique fabrique 425 types et variantes d'avions, et la Wehrmacht aligne 151 types de camions et 150 de motos : un cauchemar pour des logisticiens déjà fort mal lotis.

Une industrie récalcitrante : la planification

La cause principale de la dispersion industrielle tient à deux facteurs surprenants. D'abord, les interférences des militaires envoyés dans les usines et qui ne cessent de réclamer des modifications de détail pour coller aux demandes du front. Ensuite, et de façon d'autant plus étonnante que l'Allemagne des deux guerres est régie par un État autoritaire, le gouvernement ne parvient pas entièrement à soumettre l'industrie à une planification cohérente. Cela s'explique justement par l'autoritarisme du régime et sa structure féodale, encore aggravée par le nazisme : les barons de l'industrie allemande tiennent des fiefs qui sont autant de groupes de pression, et ils parviennent à préserver jusqu'au bout leurs prérogatives. Contrairement aux démocraties qui, au nom de la primauté de l'intérêt national, préemptent les « intérêts du capital » (pour ne rien dire de l'URSS…), l'Allemagne reste le jouet d'intérêts de castes rivales, le « grand capital » allemand étant, en 1914-1918, l'allié des militaires, puis, à partir de 1933, celui des nazis, pour mieux préserver ses privilèges.

Une industrie qui peine à mobiliser

11 %

C'est le supplément de main-d'œuvre consenti par le Reich à la production manufacturière entre 1941 et 1943, alors qu'elle vient d'attaquer l'URSS et les États-Unis.

1 300 000

C'est le nombre de domestiques qui travaillent toujours en 1944 au sein des foyers allemands, soit 17 % de moins seulement qu'en 1939. Quant au secteur de l'administration et des services, il augmente entre 1940 et 1941 !

54,5 %

C'est le pourcentage de la main-d'œuvre totale destiné à l'industrie de guerre en Allemagne en 1941, contre 50,9 % au Royaume-Uni. Et pourtant, la première produit moins que le second…

Le nazisme, boulet de l'économie de guerre

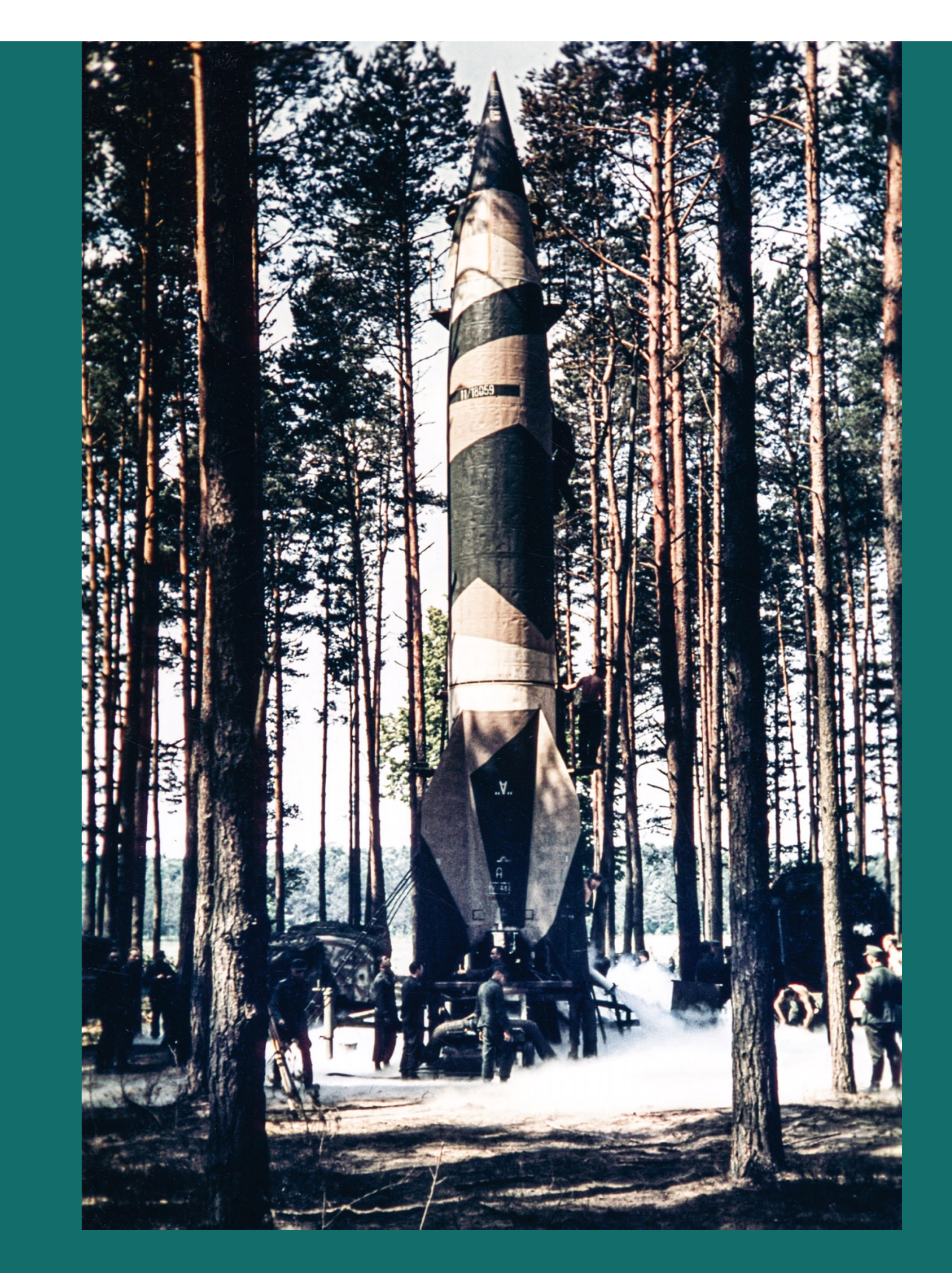
Les lubies d'Hitler n'ont pas à elles seules causé la défaite de l'Allemagne, comme tentent de le faire croire les généraux de la Wehrmacht. En revanche, le nazisme a bien plombé l'inefficacité structurelle de l'effort de guerre allemand. Le pouvoir d'Hitler reposant sur des équilibres complexes entre individus au sein du parti nazi, mais aussi sur des alliances politiques fragiles avec les chefs militaires et les milieux d'affaires, le IIIe Reich a dès l'origine pris l'aspect d'une féodalité compliquée, réduisant la possibilité d'un pilotage centralisé de la mobilisation industrielle du pays. Ce système favorise, quel que soit le mérite de leurs idées, des « chouchous » du régime comme Ferdinand Porsche, inventeur de la Volkswagen Coccinelle mais aussi de monstres ineptes comme le chasseur de chars Ferdinand (72 tonnes) et le char Maus (souris) de 188 tonnes. Il permet également aux dignitaires du parti comme Himmler et Göring de se tailler des empires industriels. Ces facteurs de chaos sont d'autant plus difficiles à maîtriser que la nature totalitaire du régime exclut tout véritable contre-pouvoir : le nazisme entrave les efforts de ceux qui tentent de le sauver en rationalisant l'effort de guerre, à commencer par le nouveau ministre de l'Armement Albert Speer, nommé en février 1942. Ce dernier parviendra certes à améliorer le rendement, mais (heureusement) trop tard : lorsque ses mesures prennent effet au printemps 1944, le Reich croule sous les bombardements.

L'excellence technologique, oui, mais pour quoi faire ?

Chasseur à réaction, aile volante « furtive », missile balistique, sous-marin rapide, missile sol-air, air-air, air-mer, superchar, fusil d'assaut… À lire la liste et les performances de ces « armes miracles », on se demande comment les Alliés ont gagné la guerre. Mais voilà, l'efficacité d'une arme ne dépend pas seulement du calibre du canon ou de la vitesse maximale, mais aussi de sa fiabilité, de la consommation, du soutien logistique, du stock de pièces détachées… Autant de faiblesses de l'armement allemand. Complexes par excès d'ambition, de nombreux programmes sont des échecs, comme l'unique

bombardier lourd de la Luftwaffe, le He 177 ; ou ils exigent des délais de mise au point délirants. Le « fameux » chasseur à réaction Me 262 n'est disponible en unités qu'en avril 1944, trois ans après son premier vol, à cause de la fiabilité pitoyable de son réacteur. Il en va de même pour la plupart des « armes miracles », distribuées au compte-gouttes et trop tard à des troupes d'élite. Son combat, l'armée allemande le mène en fait jusqu'au bout avec des modèles d'avant-guerre (Panzer IV, Me 109…), tandis que le cheval reste le moteur principal de l'infanterie, comme sous Frédéric II ! Enfin, une arme ne vaut que par sa capacité de destruction et celle des armes tant vantées du Reich est surévaluée : aussi « imparable » qu'il soit, le missile V2 emporte 1 000 kg d'explosif à 320 km, soit 5,5 fois moins de charge et 3,3 fois moins loin qu'un bombardier britannique Lancaster… La supposée supériorité technologique allemande est, en fait, une légende. L'armement allemand n'a jamais brillé spécialement avant 1939 (en fait, l'innovation était plutôt française en 1914-1918). Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Alliés étaient très largement en avance dans des domaines clés, comme les moteurs d'avion, l'électronique (radar, brouillage, décryptage automatisé…) et – surtout – la physique nucléaire, seule capable de produire une arme « décisive ».

Pierre Grumberg



Un missile V2 reçoit sa charge d'oxygène liquide lors d'un test en 1944. Formidable prouesse technologique, cette arme est un non-sens économique et militaire. Elle a tué plus de déportés pour la fabriquer que de civils et de militaires alliés.
© ullstein bild-Walter Frentz

Stratégie : l'escalade sans les moyens

Si l'Allemagne a bien été battue en 1918 comme en 1945 par les armes, ces défaites marquent non seulement les limites d'un art militaire mais aussi le symptôme

d'une faillite de sa stratégie d'État. Reposant sur l'emploi exclusif de la force armée pour garantir, par le désarmement de tous ses adversaires possibles, l'obtention de ses objectifs politiques intérieurs comme extérieurs, Berlin se heurte pendant les deux guerres à une succession d'échecs, sans autre réponse qu'une escalade systématique.

Ainsi, à l'automne 1914, l'échec sur la Marne de la bataille décisive prend l'Allemagne au dépourvu. Il faut plus de un an au haut commandement – le gouvernement n'étant vu que comme un fournisseur de moyens – pour concevoir une nouvelle stratégie. Pas question de renoncer à l'emploi de la force : il s'agira cette fois d'atteindre le « moral » des Français, jugé proche de rompre. L'attaque sur Verdun qui résulte de cette nouvelle approche échoue encore et conduit à un nouveau vide stratégique. Non seulement la France n'est toujours pas battue à l'ouest, mais l'armée russe, à l'est, contre-attaque avec succès en 1916, en dépit de deux années de revers sévères.

Faute de solution, les Allemands surenchérissent : la guerre sous-marine devient illimitée en février 1917, puis la société allemande entière est militarisée afin de préparer les offensives dites « de la victoire » en France au printemps et à l'été 1918, avec un piètre résultat. La conception de celles-ci ne va toutefois pas au-delà de la percée initiale : c'est le déchaînement des forces qui doit obtenir par lui-même la décision, la percée devenant un objectif en soi.

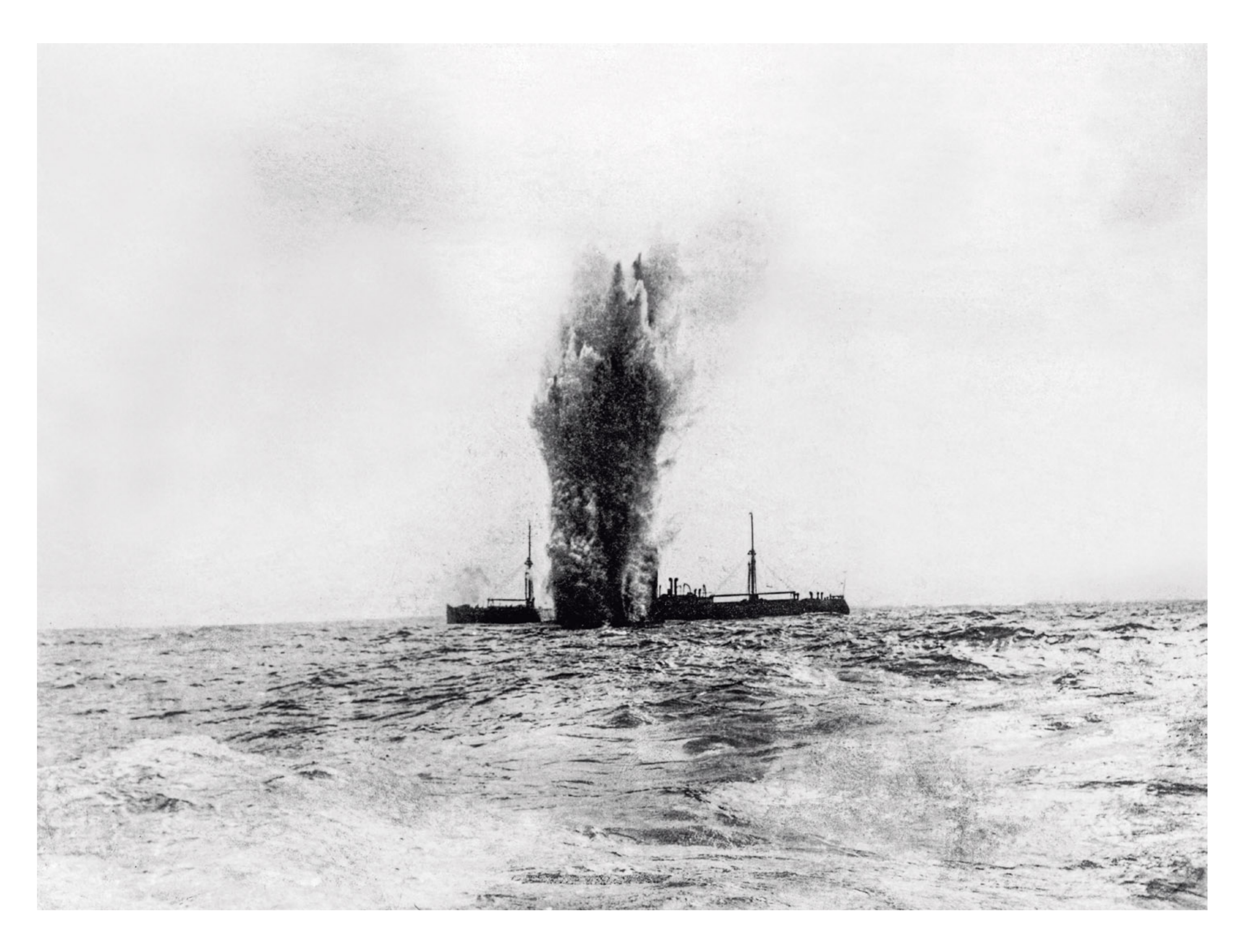
Une surenchère futile et irréaliste

Ainsi, de l'armée ennemie à son commerce, des populations civiles (Londres et Paris sont bombardés) à son tissu social (le haut commandement allemand aide les révolutionnaires russes), le catalogue des « cibles » légitimes ne cesse de se rallonger et la stratégie allemande vise des buts de plus en plus ambitieux… Sans comprendre que cette escalade dans la violence épuise les ressources en les dispersant et renforce celles de ses adversaires : ainsi, la guerre sous-marine illimitée, destinée à étouffer le Royaume-Uni, précipite l'entrée en guerre des États-Unis !

Pourtant, le haut commandement allemand n'en a cure. Plutôt que de regarder en face l'échec des solutions militaires et la dimension autodestructrice de l'escalade, Berlin dénigre la réalité et s'obstine à rechercher la victoire à tout prix. En ramenant brutalement sur terre les décideurs civils et la population, l'échec des « offensives de la paix » du premier semestre 1918 en France fait s'effondrer le régime impérial, et la défaite militaire consacrée par l'armistice met fin, un temps, à l'escalade.

L'entre-deux-guerres marque un retour temporaire à la vision d'avant 1914, mais la Reichswehr n'a pas les moyens de ses ambitions. L'accession d'Hitler au pouvoir en 1933 et le réarmement à partir de 1935 semblent offrir enfin aux généraux la possibilité de renouer avec les projets de Schlieffen, d'autant plus facilement que la Russie, devenue URSS, est désormais considérée comme isolée politiquement d'un conflit européen. Le réarmement annonce une déception cruelle pour les chefs de la nouvelle Wehrmacht.

L'une des raisons du déclenchement des hostilités en 1914 avait été la prise de conscience par les chefs allemands que le temps jouait contre l'Allemagne dans le domaine des équilibres militaires. L'industrialisation de la Russie, en particulier, menaçait de faire définitivement pencher la balance en faveur de l'Entente. Plus de vingt ans après, leurs successeurs doivent se rendre à l'évidence : les efforts de réarmement ne permettent pas de compenser un déséquilibre des forces de plus en plus accentué en cas de conflit généralisé. Comme en 1914 – où l'entrée en guerre avait été préférée à la recherche d'une autre solution au problème du déséquilibre des forces –, la réponse de l'Allemagne sera la fuite en avant.



Un cargo allié frappé par une torpille en 1917. La guerre sous-marine à outrance décrétée la même année pour desserrer l'étau du blocus naval anglo-saxon et à l'inverse asphyxier l'Angleterre possède quatre caractéristiques du *german way of war* : la confiance dans les « armes nouvelles », l'usage de la terreur, la lutte contre la montre, une prise de risque politique énorme.

Un escalier vers l'abîme

Pour Hitler, les deux objectifs politico-idéologiques d'une hégémonie allemande sur l'Europe (particulièrement la conquête d'un « espace vital » à l'est) et d'une « régénération de la nation et de la race allemandes » exigent de conduire une guerre dont les finalités n'ont rien à voir avec les ambitions autocentrées de ses généraux. Là où ces derniers cherchent la victoire militaire – presque comme une ambition de carrière –, le Führer veut une guerre de conquête et d'extermination. En novembre 1937, Hitler force ses généraux à constater l'impossibilité d'atteindre par des moyens conventionnels une position militaire dominante en Europe. Pour échapper à l'impasse, et faute d'autre solution compatible avec leur conception strictement militaire de la stratégie, Hitler leur propose de s'engager dans un projet de

transformation radical de l'ordre européen. Plutôt que d'accepter les limites de la force armée, les généraux allemands choisissent alors de la mettre pleinement au service du Führer.

Tout en faisant disparaître toute possibilité d'opposition sérieuse au nazisme en Allemagne, ce choix coupe une nouvelle fois la stratégie allemande des réalités stratégiques. Les succès initiaux de l'opportunisme stratégique d'Hitler en Europe centrale – annexion (Anschluß) de l'Autriche en mars 1938, puis celle des Sudètes, démembrement de la Tchécoslovaquie en 1938-1939 – achèvent de convaincre l'Allemagne et ses chefs militaires de la validité de la solution stratégique proposée par Hitler. Mais chaque nouveau pas en avant, s'il donne l'illusion du succès, accroît en fait les dangers : après Munich, le démembrement complet de la Tchécoslovaquie conduit à une première escalade, avec la garantie donnée par le Royaume-Uni et la France à la Pologne. L'invasion de celle-ci déclenche la Seconde Guerre mondiale, et l'escalade stratégique s'accélère.

L'Angleterre s'obstine toujours

Après la conquête de la Pologne, l'Allemagne espère un temps que son nouvel opportunisme politico-militaire lui permettra de renouer avec son approche classique de la stratégie, reposant sur l'emploi de la force armée : la défaite de la Pologne permet en effet la concentration des moyens militaires allemands sur un seul front, l'Ouest, et la défaite de la France semble confirmer leur efficacité retrouvée. Le refus politique du Royaume-Uni de céder et de faire la paix fait cependant s'effondrer cette illusion, et, comme après l'échec du plan Schlieffen en 1914, la stratégie allemande est en panne. Hitler répond à ce vide en grimpant une nouvelle marche : la guerre, initialement menée pour refaçonner l'ordre européen, doit désormais accoucher d'un nouvel ordre mondial, dont l'avènement résultera de l'annihilation de l'URSS, suivie de l'instauration d'une hégémonie continentale eurasiatique de l'Allemagne, prolongée par l'allié japonais en Asie.

L'invasion de l'URSS en juin 1941 est l'aboutissement de cette escalade, mais, comme en 1917-1918, la stratégie allemande porte en elle les germes de son échec. L'accroissement permanent de l'enjeu rassemble contre l'Allemagne plus de forces qu'elle n'est capable d'en affronter. En transformant par deux fois une guerre européenne en conflit mondial, la stratégie allemande aboutit à une faillite apocalyptique payée d'un prix terrible. Que l'Europe n'a toujours pas fini de rembourser.

Les trois gaffes majeures de Berlin

« Pour un mot, “neutralité”, si souvent ignoré en temps de guerre, pour un chiffon de papier, la Grande-Bretagne va faire la guerre à une nation parente qui ne désire rien d’autre que son amitié ? »

Ainsi s’interroge le chancelier allemand Theobald von Bethmann-Hollweg devant sir Edward Goschen, ambassadeur britannique à Berlin, le 4 août 1914. Les Allemands, en application du plan Schlieffen, viennent en effet d’entrer en Belgique, dont la neutralité est garantie par Londres depuis 1839. Les Allemands espèrent que les Britanniques, auxquels ils n’ont pas déclaré la guerre, vont rester inactifs. Mais la perspective de voir la flotte allemande à Anvers est un évident *casus belli*. L’Empire britannique entier se retourne contre Berlin, tandis que la Navy instaure un blocus dévastateur…

« Je me fiche de l’Amérique. Que peut-elle nous faire ? Ils ne traverseront pas jusqu’ici. »

C’est ce que rétorque fin 1916 Erich Ludendorff, patron de l’armée du Kaiser et partisan d’une campagne sous-marine sans restriction, au chancelier Bethmann-Hollweg, qui craint une entrée en guerre de Washington. Ludendorff a reçu des assurances des amiraux allemands : l’Angleterre sera mise à mort dans l’Atlantique. Le 31 janvier 1917, l’Allemagne annonce donc qu’elle lâche ses U-Boote. Le 6 avril, Washington entre en guerre. Le 11 novembre 1918, il y a 2 millions de soldats américains en France.

« Je ne vois pas grand futur pour les Américains… C’est un pays décadent […]. Tout dans le comportement de la société américaine révèle qu’elle est moitié judaïsée moitié négrifiée. Comment peut-on espérer qu’un État comme cela tienne debout ? »

Voilà comment Hitler voit l’Amérique le 7 janvier 1942, un petit mois après une déclaration de guerre à laquelle rien ne l’obligeait. Roosevelt, en effet, n’a évoqué que le Japon dans son discours de guerre du 8 décembre 1941. Mais le Führer, convaincu que l’armée américaine, dérivée vers le Pacifique, ne sera dangereuse qu’en 1943, veut paraître maître des événements. La leçon infligée à Ludendorff n’a pas suffi.

Quand les vaincus écrivent l’histoire

« Pourquoi les gens font-ils une fixette sur des militaires allemands qui n’ont pas gagné une guerre depuis 1871 ? », s’étonne le romancier américain Tom Clancy. La réponse se trouve dans une escroquerie historique, qui a permis à la mémoire des vaincus de 1945 de devenir un totem adulé par ses vainqueurs. Comment ce mythe de l’excellence militaire allemande s’est-il construit ?

Par Nicolas Aubin

Été 1946, zone d’occupation américaine, Allemagne du Sud. Le colonel Potter et son équipe de l’Operational History (German) Section interrogent des milliers d’officiers capturés. La mission de Potter : améliorer l’efficacité de l’US Army en tirant profit de l’expérience allemande. Mais il peine à comprendre les arcanes de la Wehrmacht, il lui faudrait un guide. Franz Halder est le candidat idéal : il a été chef de l’état-major général de l’armée de terre (OKH) de 1938 à 1942 et il est fréquentable car emprisonné par Hitler après l’attentat raté de juillet 1944. Ni une ni deux, il est libéré et prend la tête d’un groupe d’officiers chargé de relire, d’annoter et de synthétiser 2 500 documents manuscrits.

L’homme saisit immédiatement les possibilités qu’offre ce poste. Il se rappelle qu’en 1918 l’état-major impérial, en se faisant l’historien de sa propre histoire, a transformé une défaite en un prétendu Dolchstoß, un « coup de poignard dans le dos » planté par les sociaux-démocrates. En 1946, Halder a l’occasion de sauver sa caste ; la sauver de la justice en persuadant les vainqueurs que le corps des généraux a été victime et non complice du régime nazi ; la sauver du déshonneur en rejetant sur Hitler la responsabilité de la défaite et des atrocités commises ; la sauver de l’oubli en

persuadant les Américains que les vétérans de la Wehrmacht leurs sont indispensables dans la lutte contre l'URSS. À titre personnel, il échappe à deux procès et poursuit une guerre contre le bolchevisme, dont il a fait sa raison de vivre.

Halder et son stratagème

Le groupe qu'il a trié sur le volet travaillera de 1947 à 1961, éliminant les passages compromettants, construisant rapport après rapport un mythe cohérent dominé par des chefs qui ont su tirer la quintessence de leurs hommes et du matériel. Avec la guerre de Corée, les autorités américaines lui réclament de nouveaux dossiers. En 1952, Halder est invité à Washington pour évaluer le dernier manuel d'emploi des forces américain. Il a gagné son pari : la Wehrmacht est réhabilitée ; mieux, elle devient la tutrice de son vainqueur.

Convié à plusieurs conférences, il découvre que son stratagème a réussi au-delà de ses espérances. Partout, il est accueilli comme un héros. « On devrait bâtir une statue pour votre carrière de soldat, d'homme et de citoyen du monde », s'exclame un colonel conquis. Le phénomène croît avec la parution des témoignages du tankiste Kurt « Panzer » Meyer (*Grenadiere*, 1957) ou de l'aviateur Hans Ulrich Rudel (*Journal d'un pilote, de la guerre à la paix*, 1954). Il n'y est question que d'exploits, d'excellence technique et tactique, de camaraderie virile, de dévouement à la patrie, voire d'humanisme. Dans leurs Mémoires, Guderian (*Souvenirs d'un soldat*, 1950) et Manstein (*Victoires perdues*, 1955) se dépeignent comme des esprits visionnaires, frondeurs, stratèges et meneurs d'hommes de génie.

Quant à l'armée, jusqu'au bout elle aurait surclassé ses adversaires. Toutefois, écrit Paul Carell, « c'était toujours la même histoire : l'astuce, la bravoure et même l'esprit de sacrifice se voyaient obligés de s'incliner devant la supériorité du matériel ». Tous l'exonèrent d'une quelconque connivence avec le nazisme. De telles hagiographies n'auraient pu être crédibles sans un terreau favorable et d'actifs soutiens. Or l'armée allemande dispose d'un crédit disproportionné depuis 1871, même pas entamé en 1918. Ensuite, durant la guerre, les Alliés se sont souvent abrités derrière le génie de leur adversaire pour justifier leurs échecs. Enfin, après guerre, des personnalités prestigieuses (Eisenhower, Montgomery) et des historiens réputés (Liddell Hart, Blumenson) se font les avocats des vaincus et commettent des préfaces outrageusement favorables, les présentant comme de grands capitaines. En pleine guerre froide, les combattants allemands se muent en défenseurs de la civilisation en lutte contre la « barbarie bolchevique ». Il est possible de les admirer, de

s'identifier à eux. Cette apologie profite aussi du discrédit jeté sur les autres armées, l'Armée rouge méprisée, la française humiliée, l'américaine à l'image écornée par les humoristes et la publication de *Men Against Fire*. Dans cet océan de médiocrité, le combattant allemand n'apparaît que plus rayonnant.

En 1955, la victoire de Halder est totale et la nouvelle Bundeswehr est construite autour d'un encadrement complet de vétérans de la Wehrmacht. La Generalität se retrouve aux affaires. Les jeunes GI sont fascinés par ces icônes qu'ils côtoient au sein de l'OTAN. Manstein, Speidel, honorés, multiplient les mémorandums. Guderian s'enflamme : « Le seul soldat au monde pouvant stopper l'Armée rouge est le soldat allemand. […] L'US Army doit d'urgence adopter le modèle prussien. » Pour autant, l'impact reste marginal : si les Américains imitent la défense mobile « à la Manstein », le temps n'est plus aux grandes opérations mécanisées et les théoriciens se passionnent désormais pour le fait nucléaire et l'aéromobilité.

La science s'en mêle

En 1973, les flottements au sein du contingent envoyé au Vietnam provoquent un regain d'intérêt pour la Wehrmacht. Dans les écoles militaires, on ressort l'étude de Shils et Janowitz sur la cohésion des groupes primaires publiée en 1948. Les historiens militaires rouvrent le dossier. Le colonel Trevor N. Dupuy prétend démontrer mathématiquement la supériorité de l'armée allemande en concevant une contestable *quantified judgment method* (*A Genius for War*, 1977). Il conclut que 100 Allemands sont supérieurs à 155 Américains. L'Israélien Martin van Creveld renchérit (*Fighting Power*, 1982) : « L'armée allemande a été un magnifique outil de combat. Du point de vue moral, de l'élan, de la cohésion des troupes et de la flexibilité, apparemment, aucune ne l'égale parmi les armées du XXe siècle. »

L'excellence militaire allemande devient une vérité scientifique. Karl-Heinz Frieser (*Le Mythe de la guerre éclair*, 1995) arrive à la même conclusion : « La force de combat de la Wehrmacht ne reposait pas sur la "dynamique du national-socialisme", mais au premier plan sur une efficacité et un rendement inhérents au système. Ceux-ci étaient le résultat d'une évolution de plusieurs siècles, lors de laquelle les militaires allemands avaient développé une machinerie fonctionnant avec une extraordinaire perfection. » Ces historiens occidentaux survalorisent l'importance de l'excellence tactique et du professionnalisme, car, comme les Allemands, ils ignorent la dimension opérative de la guerre moderne. Ils sont donc « naturellement » portés à admirer le modèle allemand.

L'armée allemande est ainsi devenue un parangon. Dans les casernes américaines, il n'est plus question que de Schwerpunkt – le centre de gravité –, de Blitzkrieg, d'Auftragstaktik. Les mess se couvrent de portraits de stratèges allemands. La troupe accueille avec enthousiasme le casque « Fritz ». L'Army imitant la Wehrmacht de 1944 se tourne vers la gadgétisation. Le char Abrams s'inscrit dans l'esprit du Panther et le chasseur furtif F-117 dans celui du Me 262 à réaction. Ces bijoux technologiques ruineux, la hantise du mécanicien, sont supposés compenser l'infériorité numérique. Cette « Wehrmachtisation » trouve son aboutissement dans une nouvelle doctrine, l'Active Defense.

La Wehrmachtmania gagne l'opinion publique

À cette date, l'excellence militaire allemande est devenue un cliché dans l'opinion publique. La littérature commerciale s'est emparée avec délice de ce sujet sulfureux. Aux États-Unis et en RFA, on peut citer Richard Landwehr, Mark Yerger et Franz Kurowski. En France, dès 1973, Jean Mabire a lancé la mode des monographies. La maison Heimdal en fait sa spécialité. À la fin des années 2000, elle consacre ainsi 2 200 pages, en six volumes, à la seule Leibstandarte SS Adolf Hitler (LSAH). La presse spécialisée n'est pas en reste, qui lui dédie le plus souvent ses unes. Le lecteur en redemande et le Grenadier vend mieux que le GI. En 1991, elle compare abusivement l'opération « Desert Storm » à la victoire de Rommel à Gazala en 1942. Wehrmachtmania ?

La photo accroche le regard et conspire à la vulgate en marche. Des ouvrages luxueux puisent dans les archives de la Propagandastaffel et « si fascination il y a, c'est d'abord celle des images des matériels et de troupes réputées “d'élite”. Ce n'est donc pas tant un succès de la Wehrmacht qu'un succès du ministère de la Propagande du Reich », constate Jean-Luc Leleu, ingénieur de recherche au CNRS. Le lecteur est ainsi immergé sans recul critique au cœur du formidable travail d'esthétisation de la violence et d'idéalisation du soldat allemand mené par les reporters de Goebbels.

Le texte suscite l'adhésion du lecteur par l'émotion et l'édifie à travers des portraits construits sur le modèle des vies de saints. Franz Kurowski, dans *Panzer Aces* (2002), empile les exploits de manière outrancièrement élogieuse et la Wehrmacht est décrite comme une école guidée par l'idéal chevaleresque. À les lire, les Allemands ne pratiquent pas une guerre de destruction au contraire des Alliés matérialistes, mais un acte de création tant dans la conception des opérations que

dans leur exécution. Ces ouvrages empreints de romantisme sont tout bonnement révisionnistes.

Il n'en est pas de même des monographies de Heimdal. Écrites dans un style sobre sous forme de chroniques et donc, croit-on, sans parti pris, étayées par des archives minutieusement dépouillées, obsédées par la précision des matériels, elles ont l'apparence d'études objectives. Mais à bien y regarder, elles s'inscrivent aussi dans le registre de l'épopée. Nouvelles *Anabases*, elles sont écrites à partir de sources exclusivement allemandes rarement soumises à l'appareil critique. Elles ne proposent en fait rien d'autre que le regard porté par l'unité sur elle-même et contribuent à idéaliser une armée réduite aux Panzertruppen.

Au contact de cette prose, des milliers d'adolescents connaissent la même expérience que le lieutenant-colonel William Astore : « Quand j'étais enfant, je construisais des maquettes allemandes. Elles me semblaient plus “cool”, plus félines que les Sherman. Dans mon imaginaire, l'armée allemande avait été bien plus coriace et agressive. Méticuleux, professionnel, se battant à un contre cent contre les hordes bolcheviques impies, le soldat allemand était un dur à cuire. »

La bagarre contre les idées reçues s'engage

Toute cette littérature nourrit un processus de mémorialisation, c'est-à-dire, pour reprendre l'historien Pierre Nora, « la création d'une vision commune d'un passé fantasmé (un imaginaire) entretenu par un lien affectif propre à une communauté ». Cette mémoire collective s'incarne dans des figures tutélaires (Rommel), des lieux (Kharkov), des dates (22 juin 1941), des objets (décorations), une langue (le jargon technique). Elle trouve un écho dans la suspicion de qualité traditionnellement accolée aux produits *made in Germany*. Aujourd'hui, sa communauté transgresse les âges, les classes sociales et les tendances politiques. Pour Jean-Luc Leleu, « hormis une infime minorité de nos contemporains, la fascination ne m'apparaît pas d'ordre idéologique ». Certains se retrouvent sur des sites internet, *Feldgrau* ou *Croix de fer*, mais la plupart vivent seuls cette addiction en jouant à des wargames, en construisant des maquettes ou en collectionnant des objets.



Le pilote de Stuka Hans-Ulrich Rudel interviewé par un correspondant de guerre. Star de la Luftwaffe et de la propagande, il est le recordman du nombre de missions de guerre et de chars soviétiques détruits depuis le ciel.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

Mais « par essence, la mémoire n'est en rien figée, insiste Jean-Luc Leleu. C'est oublier un peu vite que, depuis deux à trois décennies, les travaux des historiens battent en brèche nombre d'idées reçues – à commencer par celle d'une armée “propre”. Le mythe d'une Wehrmacht de bout en bout efficiente a déjà vécu et les travaux en cours conduiront à réviser ce jugement ». Ainsi en est-il des travaux d'Omer Bartov et Wolfram Wette sur la dimension criminelle de la Wehrmacht, de David Glantz sur la guerre germano-soviétique, de Jean-Luc Leleu sur les Waffen SS. Les revues commerciales nuancent désormais souvent les clichés. Comme toutes les idoles, la Wehrmacht idéalisée est condamnée à être brûlée.

II. LES OPÉRATIONS

1939,
la Wehrmacht en rodage

Campagne de Pologne : la Blitzkrieg, vraiment ?

La campagne de Pologne ? Une simple mise en jambes pour la Wehrmacht ! Le couple blindé/aviation tactique n'a fait qu'une bouchée de ces pauvres Polonais, qui n'avaient plus que le courage de leurs lanciers à opposer aux Panzers. Cette image, toujours vivace, est en fait une construction de la propagande allemande, reprise par les historiens d'après-guerre. La réalité est différente.

Par Jean Lopez

Le film documentaire commandité par Goebbels sur la campagne de Pologne – *Feuertaufe*, « Baptême du feu » – est projeté en avril 1940 dans de nombreux pays. On y voit des masses blindées avançant irrésistiblement, couvertes par des Stukas, faucons omniprésents fondant sur tout ce qui bouge. Ces images ont atteint leur but : terroriser neutres et Alliés. Cette vision de propagande n'a pourtant pas grand-chose à voir avec la réalité. La défaite polonaise de 1939 n'est pas due au couplage technique du char d'assaut et de l'avion en piqué. La première et la principale cause de cette défaite est une situation géopolitique désespérée avant même qu'un seul coup de feu ne soit tiré.

L'état-major général polonais finalise son plan de défense du territoire en février 1939. Il part de prémisses justes : il n'est pas possible de vaincre la Wehrmacht. Il s'agit seulement d'organiser une résistance qui se maintienne au moins trois mois, de façon à permettre aux Franco-Britanniques de lancer leur propre attaque à l'ouest. Des Alliés et d'eux seuls peut venir le salut. Devant 80 millions d'Allemands appuyés

sur une économie quatre fois plus puissante, 34 millions de Polonais ne peuvent tenir longtemps. Deux éléments viennent gâter ce jugement lucide. Le premier est la décision de défendre l'intégralité du territoire polonais, notamment ses régions occidentales pourtant encerclées aux trois quarts par le Reich. Les zones industrielles, le meilleur du réseau ferré et les principaux centres mobilisateurs se trouvent en effet à l'ouest : Silésie, régions de Łódź et de Poznań, Varsovie. L'autre solution consistait à aligner la position de défense principale sur la Vistule et donc à abandonner la moitié occidentale du pays. Second élément, le pouvoir polonais a refusé, par crainte de se trouver adossé exclusivement, tant du point de vue de la profondeur stratégique que de la logistique, à son voisin oriental, l'Union soviétique, avec laquelle il a de mauvais rapports. La décision de couvrir l'ensemble du territoire se traduit par une disposition des armées qui épouse la forme convexe de la frontière occidentale, étirant la ligne de défense sur plus de 700 km. Six des huit armées polonaises se trouvent donc positionnées à l'ouest et au nord de la Vistule, face à la frontière allemande. Dans l'esprit du chef de l'état-major général, le général Wacław Stachiewicz, ces armées devront user l'adversaire le plus possible avant de se replier lentement vers la ligne Narew-Vistule (puis Bug-Vistule). Elles échangeront de l'espace contre du temps. L'état-major polonais introduit là une hypothèse risquée : ses armées seront capables de maintenir un front continu, elles pourront reculer en ordre, l'Allemand ne viendra pas perturber leur mouvement rétrograde.

Les contradictions de la politique polonaise éclairent en profondeur sa situation géopolitique. Depuis la renaissance du pays, en 1918, le mot d'ordre de la politique étrangère a été de ne choisir entre aucun des deux géants voisins, l'Allemagne et l'URSS. Il fallait, autant que possible, entretenir de bonnes relations avec chacun d'eux et soigner l'alliance avec Paris. En réalité, les rapports avec Moscou et Berlin sont exécrables dès l'origine. Varsovie s'en accommode, la faiblesse militaire germanique l'assurant de ne pas être prise entre deux feux. Tout bascule au tournant des années 1920-1930. La France se replie derrière la ligne Maginot ; l'industrialisation de l'URSS, lancée avec le premier plan quinquennal, en 1928, accouche d'une puissante Armée rouge ; l'arrivée au pouvoir d'Hitler, en 1933, aboutit à la naissance d'une Wehrmacht qui réarme rapidement. La Pologne se retrouve prise en sandwich entre deux colosses militaires.

Le plan stratégique polonais s'effondre sept mois avant l'attaque

Le maréchal Piłsudski – qui meurt en 1935 – et ses successeurs, parmi lesquels le colonel Beck, maintiennent la ligne du nini alors même qu'autour d'eux tout a changé. On décide donc de signer des traités d'amitié avec les deux voisins. On flirte avec l'un puis avec l'autre, mais on ne choisit pas. Il est vrai que les perspectives ne sont guère riantes. Hitler veut une alliance militaire avec la Pologne pour attaquer l'URSS. Il veut aussi retrouver Dantzig et obtenir des facilités dans le corridor, en payant ces concessions avec des territoires soviétiques. Dans son esprit, cette alliance signifie la vassalisation de la Pologne. De son côté, Staline vise à récupérer la moitié orientale de la Pologne, qu'il estime devoir revenir aux républiques soviétiques de Biélorussie et d'Ukraine. Sur cette base, il n'est pas hostile à une alliance militaire avec Varsovie, dirigée contre le Reich, alliance qui équivaut aussi à une vassalisation. Entre deux maux, les dirigeants polonais n'ont pas choisi. Dans une vision romantique, on peut penser que c'est tout à leur honneur. Placée sous la lumière froide de la *Realpolitik*, leur décision a abouti à échanger la satellisation de leur État contre sa destruction intégrale !

À peine finalisé, en février 1939, le plan stratégique de l'armée polonaise s'écroule. En effet, l'occupation de la Bohême-Moravie en mars 1939 et la vassalisation de la Slovaquie par Berlin allongent d'un coup le front de 300 km au sud. L'état-major doit prélever sur ses réserves pour constituer une armée des Carpates. L'Allemand, qui a l'initiative puisqu'il est l'agresseur, peut donc attaquer où il veut, à partir du nord, de l'ouest et du sud, sur 1 000 km. Il a en outre une parfaite connaissance du dispositif adverse, étudié depuis 1920 et mis à jour par un vaste réseau d'espions. Enfin, dernier clou du cercueil, le 23 août 1939, la signature du pacte Molotov-Ribbentrop oblige l'état-major polonais à divertir encore des forces (un sixième du total) pour garder un peu moins mal son immense frontière de 850 km avec l'URSS. Voulant tout défendre, les Polonais ne défendent plus rien. Sans faire entrer en compte chars ou avions, la Wehrmacht était déjà certaine de l'emporter pour une raison fort classique, qui n'a rien à voir avec la Blitzkrieg : elle peut concentrer ses forces où elle veut quand l'adversaire émiette les siennes.

Des rapports de force moins déséquilibrés qu'on l'a dit

En termes numériques bruts, au premier abord, le rapport des forces ne semble pas exagérément favorable aux Allemands. Ils alignent 1,5 million d'hommes, répartis en 54 grandes unités (30 autres demeurent à l'ouest, face aux Français), les Polonais 1,3 million en 49 divisions et brigades. Rien d'écrasant, donc, pour les personnels. La

structure des forces offre des contrastes beaucoup plus forts. L'artillerie (tous calibres) est de 7 266 tubes contre 1 667 aux forces de Varsovie ; le rapport qualitatif entre les systèmes de tir est encore plus au désavantage des Polonais. L'élément mobile de l'armée polonaise consiste en 11 brigades de cavalerie, 1 brigade blindée et 2 brigades d'infanterie motorisée ; celui des Allemands, en 6 divisions blindées plus une formation bricolée (le Panzerkampfverband Kempf), 4 divisions légères et 4 divisions d'infanterie motorisées (sans chars). Côté polonais, 340 engins blindés contre 3 478 en face. Bigre, 1 contre 10 ! Un coup d'œil plus approfondi modère ce rapport de forces. Le parc blindé polonais consiste en engins légers : 170 chars 7TP, 50 Vickers de 6 tonnes, 53 Renault R35, 67 Renault FT17. Les engins allemands se répartissent en 2 668 Panzer I et II, 278 chars tchèques type 35 et 38, 98 Panzer III et 219 Panzer IV. Si les Polonais peuvent compter sur les honnêtes canons de 37 mm de leurs 7TP, R35 et de quelques Vickers (soit 240 machines), les Allemands n'ont de bons que leurs chars tchèques 38, leurs Panzer III et IV, soit (véhicules de commandement – non armés – déduits) 368 machines. Les Panzer I et II – 76 % du parc total – sont, en effet, des engins conçus pour l'entraînement, peu armés et peu blindés, qui n'auraient jamais dû voir le combat. Le type I n'est doté que d'une mitrailleuse, le type II d'un canon de 20 mm dont l'obus pèse moins de 200 grammes. Les tourelles sont si exiguës que l'on n'a pu installer qu'une radio réceptrice ; l'émission est réservée aux véhicules de commandement. Si l'on range, comme l'on devrait, n'étaient leurs chenilles, les Panzer I et II parmi les automitrailleuses, il vient un rapport de forces de 240 chars contre 368, ou contre 587 si l'on inclut les très médiocres chars tchèques 35. Soit, au pire, un rapport de forces de 1 contre 2,5.



Des soldats allemands posent devant l'épave d'un avion d'entraînement polonais (sans doute un PWS-26). L'aviation polonaise est très inférieure, sur les plans technique et logistique, à la Luftwaffe. Néanmoins cette dernière est loin d'avoir accompli la campagne parfaite, comme le prétendra la propagande nazie.

Dans cette campagne, toutefois, comme dans les autres, le combat char contre char n'est pas le cas le plus fréquent : ce qui compte, c'est la mobilité et la capacité interarmes. Or, les 15 divisions rapides, fleuron de la Wehrmacht, sont motorisées à 100 % ou à 80 % pour les divisions légères. Les divisions Panzer et les divisions légères marient régiments et bataillons de chars, de motocyclistes, d'automitrailleuses, d'artillerie, de transmissions et du génie. Elles peuvent se déplacer à 30, voire à 40 km/h, éclairer loin devant, s'infiltrer par les routes et les chemins disponibles, si la météo est clémente, ce qui sera le cas en Pologne. Leurs transmissions sont abondantes et modernes. En revanche, elles sont à la peine devant les fortifications et dans les villes. Faute de puissance, les divisions rapides de 1939 ne sont pas capables de crever un front fixe. Si elles ne savent pas rompre, elles peuvent exploiter. Pour augmenter leur capacité d'exploitation, l'OKH en a regroupé 7 en 3 corps. Le XIXe corps, commandé par le général Guderian, appartient au groupe d'armées Nord (1 division Panzer, 2 divisions d'infanterie motorisées). Les XIVe (2 divisions d'infanterie motorisées) et XVe corps (2 divisions légères) sont affectés au groupe d'armées Sud. Il est à noter que les 8 autres divisions rapides sont

saupoudrées sur 4 corps mixtes, où elles se mêlent à de l'infanterie. Les moyens rapides ne sont donc pas entièrement concentrés, loin de là.



La mise sous tutelle de la Slovaquie (mars 1939) détériore la position stratégique de la Pologne. En comptant la frontière de la Prusse-Orientale, la zone de contact potentielle entre les deux armées dépasse 1000 km. Il était impossible de tout défendre, et le repli derrière la Vistule n'avait de sens qu'accompagné du maintien de la neutralité soviétique.

Un plan d'encerclement géant

Le domaine aérien est celui où le désavantage polonais est le plus criant. Avec 433 appareils (159 chasseurs, 154 bombardiers, 120 avions de reconnaissance et de liaison), les forces aériennes à damier rouge et blanc ne font pas le poids face aux 2 152 avions de la Luftwaffe (1 000 bombardiers dont 335 Stukas, 700 chasseurs). Alors que presque tous les appareils allemands sont de type moderne, la force aérienne polonaise ne peut réellement compter que sur 114 bombardiers légers monomoteurs PZL P23B Karas et 36 bombardiers bimoteurs PZL P37 Los. Une misère face aux escadrilles de Me 109, même de types D et E, pour ne parler que de la chasse. Les transmissions, les installations au sol sont infiniment meilleures côté allemand.

Le plan de campagne allemand, simple et classique, prend acte de la forme concave du front pour placer deux groupements puissants aux ailes – 3e et 4e armées au nord, 8e, 10e et 14e armées au sud. Au centre, on se contente de boucher le trou et de faire du bruit. L'idée est de procéder à un encerclement géant en faisant marcher le plus vite possible les deux ailes, en leur donnant pour point de rendez-vous la région de Varsovie. 80 % des forces polonaises devraient ainsi se retrouver prises dans un énorme chaudron.

L'attaque allemande démarre le 1er septembre. Malgré leur connaissance des concentrations adverses, les Polonais sont surpris par l'attaque brusquée d'une armée qui a mobilisé vite et de façon semiclandestine. Immédiatement, les 5 armées allemandes (plus 1 corps slovaque) s'emparent de l'initiative. Au nord, la 4e armée traverse le corridor de Dantzig, puis fait face, au sud, aux côtés de la 3e armée partie de Prusse-Orientale. Derrière l'écran de ces deux armées, le corps de Guderian est envoyé loin devant en solo pour aller traverser la Narew à Łomza. Il doit ensuite marcher vers Brest-Litovsk de façon à se trouver sur la rive est de la Vistule et empêcher les Polonais d'y édifier une seconde ligne de résistance. C'est l'idée originale de la campagne. Au sud, les 8e, 10e et 14e armées doivent se battre durement pour avancer de 70 km en cinq jours. Bousculées, les divisions polonaises laissent apparaître des trous par où s'infiltrent les deux corps rapides, les XIVe et XVe. Marchant plus vite que les Polonais en pleine retraite, ils atteignent la Vistule centrale le 10 septembre et prennent au piège 6 divisions à Radom. Le 8 septembre, une division Panzer parvient à Varsovie. Deux armées polonaises sont encerclées autour de la rivière Bzura et détruites après une semaine de combats violents. On se battra encore jusqu'à la fin septembre, notamment autour de Varsovie assiégée durant vingt jours. Jamais les unités polonaises n'ont pu exécuter leur plan de retraite derrière la

Vistule. Elles ont été trop durement accrochées par l'infanterie allemande, qui les a fixées, et n'ont rien pu faire pour empêcher les corps rapides d'aller loin sur leurs arrières. Le 17 septembre, l'Armée rouge attaque à son tour et occupe en quelques jours ce qui reste de territoire national. Les unités survivantes n'ont plus d'autre choix que de se réfugier en Lituanie, Hongrie et Roumanie, pays neutres. Le 1er octobre, tout, ou presque, est terminé.

« Notre infanterie ne vaut pas celle de 1914 »

La Wehrmacht a gagné en un mois. Est-ce une performance ? Oui, si l'on pense que les Polonais espéraient tenir trois fois plus longtemps. Non, si l'on songe qu'en 1916, en à peine plus de deux mois, von Mackensen avait détruit l'armée roumaine sans une seule division rapide et avec un massif montagneux à franchir dans les pires conditions. Non encore, si l'on songe à l'impossible position géopolitique des Polonais, aux innombrables lacunes techniques de leur armée, à l'indigence de leur aviation ainsi qu'aux fautes de leur état-major général qui n'a pas su ordonner la retraite à temps. Dans son journal de guerre, le général Halder, chef de l'état-major général de l'armée de terre (OKH), fait ce constat amer, partagé par tous les chefs de grandes unités : « Notre infanterie ne vaut pas, et de loin, celle de 1914. Il lui manque l'impulsion de l'avant, tout se fonde sur les chefs, d'où les pertes en officiers. En première ligne, les mitrailleuses se taisent parce qu'elles craignent de révéler leurs positions. » Les pertes sont jugées trop importantes. Plus de 15 000 tués et 25 000 blessés (70 000 et 130 000 chez les Polonais), 819 chars hors de combat (dont 244 définitivement), 564 avions détruits ou très endommagés. Si l'on regarde la campagne dans le détail, les dysfonctionnements n'ont pas manqué. Plusieurs unités rapides sont tombées en panne d'essence, et elles n'ont pu repartir que grâce à des largages aériens en catastrophe. Une seule d'entre elles a réellement été décisive, la 1re division Panzer du général Reinhardt, qui s'infiltre entre les armées de Łódź et de Cracovie et parcourt 25 km le 5 septembre. Le corps de Guderian s'est peu battu : il a roulé, seul, loin de l'action principale. La 4e division Panzer s'est cassé les dents à Varsovie et a dû reculer. Le Panzerkampfverband Kempf n'a pas été capable de prendre Rózan, faute de savoir faire jouer ses armes à l'unisson, et a perdu la moitié de ses chars. Les divisions légères sont un demi-échec.



Une colonne de fantassins en marche vers Varsovie. Comme en 1914, la masse des fantassins va à pied, et sa logistique – comme son artillerie – dépend encore majoritairement des chevaux.

En définitive, c'est l'infanterie allemande qui a fait le gros du travail. Elle a fixé puis percé l'adversaire, l'a contraint à reculer sur 200 km sans lui lâcher la gorge. Elle a mené seule le gros de la bataille d'encerclement de la Bzura, qui lui donne 170 000 prisonniers. Les divisions blindées, surtout la 1re, ont joué un rôle d'infiltration important, certes, mais plus limité que prévu. La coopération entre avions et Panzers est un mythe. En Pologne, on n'a pas vu les Stukas servir d'« artillerie volante », attaquer PC et bunkers, bref déblayer le terrain devant les Panzers. Les quelques tentatives se sont soldées par des attaques sanglantes contre des positions… amies. La raison en est simple : la Luftwaffe n'a pas encore les capacités radio pour guider ses attaques depuis le sol. La formation révolutionnaire édifiée par le général Wolfram von Richthofen – le Fliegerführer z.b.V. – a été sous-utilisée. La Luftwaffe a aussi manqué son attaque surprise du 1er septembre contre les terrains polonais. Sa logistique a toujours été en retard pour aménager les terrains pris à l'adversaire. En revanche, elle a été efficace dans les missions d'interdiction dont, il est vrai, elle avait fait sa priorité : attaque du réseau ferroviaire, des routes, des centres de mobilisation,

des colonnes en marche, de certains ponts. Elle a démoralisé et fatigué les Polonais en les contraignant à se déplacer de nuit.



En Silésie, le premier jour de la guerre, des chars légers franchissent la frontière polonaise. Ces engins, peu armés et peu blindés, destinés à l'entraînement, valent surtout pour la découverte, aidé en cela par leur radio, et par l'effet de stupeur que provoque leur surgissement sur les arrières.

La Wehrmacht sait se remettre en question

Pour le malheur de la France, le haut commandement allemand va tirer toutes les leçons de la fausse Blitzkrieg polonaise. La Luftwaffe la première remet en question son système de communication avec l'armée de terre. Elle décide de doter de liaisons phoniques tous ses appareils d'observation Henschel 126. Elle multiplie les équipes de Flivos – officiers de liaison –, les rend plus mobiles, les dote de meilleures communications. Deux puissants corps de Flak, innovation mondiale, sont créés avec la double mission de DCA et d'intervention dans le combat terrestre. Le ravitaillement

aérien est pensé pour la première fois à grande échelle, de façon à permettre l'avance ininterrompue des Panzers.

Dès novembre 1939, l'armée de terre soumet ses armées pourtant victorieuses à un entraînement d'une très grande dureté, poussant à leurs limites hommes et organisations. On ne connaît aucun effort comparable dans toute la Seconde Guerre mondiale, sauf, peut-être, celui des forces alliées dans le semestre précédant le D-Day. Alors que la majeure partie des unités françaises passent la drôle de guerre à tuer le temps ou à s'entraîner comme en temps de paix, les divisions allemandes sont reprises en main durant trois mois d'enfer dans des camps en Pologne et en Allemagne orientale. On rappelle aux commandants des divisions, régiments, bataillons et compagnies qu'ils ne peuvent, sous peine de lourdes sanctions, envoyer des rapports exagérés sur leurs pertes, la force de l'ennemi ou les difficultés du terrain. On reprend les bases du combat interarmes, du camouflage, de la reconnaissance et de la sécurité des unités en marche ou au bivouac, domaines défectueux en Pologne. On apprend le combat de nuit et en terrain accidenté, où les Polonais se sont montrés les plus forts. Des exercices spéciaux sont imaginés pour dresser l'infanterie à passer de l'attaque à la défense sans solution de continuité, et inversement. Les unités de Panzers reprennent le b.a-ba : masser les chars et non les émietter, ne pas avancer sans infanterie, se trouver toujours près de son artillerie, éclairer dans toutes les directions. Les officiers subalternes et les sous-officiers sont soumis à des programmes spéciaux de leadership. L'accent est porté sur l'autonomie de décision, la capacité à exercer un commandement supérieur si la situation l'exige. De tous, on exige initiative, hardiesse et esprit offensif. Le 10 mai 1940, la Wehrmacht sera fin prête. L'outil est alors bien plus tranchant que celui du 1er septembre 1939. La première vraie Blitzkrieg peut commencer.

Lanciers contre Panzers :
une légende germano… polonaise !

Chevaliers indomptables ou Don Quichottes pathétiques ? La fameuse charge, lance au poing, des cavaliers polonais contre les Panzers a servi toutes les propagandes. Sauf que ce combat légendaire… n'a pas eu lieu. Les Polonais n'étaient tout simplement pas si bêtes !

Par Yacha MacLasha

« L'acte suicidaire le plus romantique et le plus idiot de la guerre moderne. » C'est par cette phrase lapidaire, combinant estime et mépris, que Simon Jenkins, chroniqueur du quotidien britannique *The Guardian*, résumait en 2009 la fameuse charge des lanciers polonais contre les Panzers d'Hitler, sans doute l'un des épisodes les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale dans le grand catalogue des clichés. Folle bravoure ou crétinisme aveugle ? Depuis la guerre, les avis ont toujours varié. Churchill rapporte ainsi comment les Polonais « ont vaillamment chargé une masse grouillante de chars et voitures blindées, mais sans pouvoir leur faire grand mal avec leurs épées et leurs lances ». Le général Guderian, lui, dénigre ses adversaires arriérés : « La brigade de cavalerie Pomorska, ignorant la nature de nos chars, les avait chargés avec des épées et des lances et avait souffert de pertes énormes. »

Selon leurs convictions, les historiens suivent ces deux traces. « Apparemment persuadée que les tanks allemands n'étaient que des maquettes en fer-blanc, la cavalerie polonaise attaqua lances couchées », se moque ainsi le négationniste britannique David Irving dans *Hitler's War* (1977), tandis que la revue de l'armée

canadienne célèbre en 2005 l'esprit de résistance des Polonais qui, « armés de leur seul courage et de lances », ont été massacrés en attaquant les blindés. En France, l'épisode a valeur d'exemple : il illustre ainsi à lui seul la campagne de 1939 dans le documentaire *Apocalypse* (2009). « Une bataille d'un autre âge est [alors] livrée par les lanciers polonais qui se font massacrer en chargeant les tanks allemands », commente Daniel Costelle. D'un autre âge ? C'est pourtant sa vision qui est périmée. « Plus de soixante-dix ans après, le mythe demeure largement admis, même dans les milieux militaires », se désole l'historien Jan Szkudliński, du musée de la Seconde Guerre mondiale de Gdańsk. Car toute cette histoire n'est que légende, pur fantasme.

Construction d'un dossier à charge

Tout démarre le 1er septembre 1939, en début d'après-midi, aux premières heures d'une guerre qui n'est encore que germano-polonaise. Alors que la Wehrmacht s'élance à l'assaut du couloir de Dantzig (aujourd'hui Gdańsk), le colonel Kazimierz Mastalerz, commandant du 18e régiment de uhlans de la brigade Pomorska, surprend à découvert, près du village de Krojanty, un bataillon allemand d'infanterie sortant d'un bois. Chargeant sabre au poing, le colonel repousse dare-dare les envahisseurs stupéfaits. Mais avant que les cavaliers ne se réorganisent, surgissent quelques automitrailleuses à croix noires, accompagnées de troupes motorisées. Leur feu, dévastateur, abat une vingtaine de soldats polonais, dont le colonel Mastalerz. Mais les Allemands, échaudés, se méfient… « Le commandant de la 2e division motorisée allemande avertit son supérieur, Guderian, commandant du XIXe corps, que son unité est attaquée par la cavalerie polonaise et, "face à la pression intense", demande la permission de reculer », raconte Jan Szkudliński.

Jusque-là, rien d'autre qu'une escarmouche de rencontre, banale en début de conflit. Mais cette minuscule affaire va grossir dans des proportions imprévues grâce à l'apparition fortuite sur les lieux, le lendemain, du correspondant italien Indro Montanelli. Journaliste au *Corriere della Sera* en dépit de ses opinions antifascistes notoires, ce dernier rapporte comment la cavalerie polonaise a chargé des chars allemands sabre au poing, soulignant son courage et son héroïsme.



Contrairement à une légende tenace, les lanciers polonais n'ont jamais chargé des chars mais de l'infanterie portée. La plupart du temps les lanciers combattent d'ailleurs à pied.

L'affaire de Krojanty ne serait sans doute jamais sortie de l'ombre sans un second épisode, qui va donner du corps au mythe. « Le 19 septembre, à Wólka Węglowa, près de Varsovie, le 14e régiment de uhlans charge l'infanterie allemande pour briser un encerclement, reprend Jan Szkudliński. Mais il y a des chars et des mitrailleuses derrière les fantassins. Les Polonais subissent donc des pertes, ce qui ne les empêche pas de percer. » Le lendemain, Mario Appelius, correspondant de guerre italien lui aussi, mais fasciste convaincu, décrit à son tour comment la cavalerie a chargé les Panzers.



Une étonnante image prise dans le vif des combats en Pologne. La campagne a été âpre, l'infanterie polonaise se révélant tenace en défense, malgré l'infériorité de son artillerie.

L'affaire est décidément trop belle pour la propagande allemande, ravie de trouver là l'expression d'un de ses mantras d'avant guerre, celui de la supériorité technologique et intellectuelle du IIIe Reich sur le barbare polonais. Dès octobre 1939, la couverture du magazine des jeunesses nazies *Der Pimpf* (« Le Mouflet ») affiche l'épisode. En 1941, les services de propagande réalisent *Kampfgeschwader Lützow* (« Escadron de combat Lützow »). Le film met en scène une colonne motorisée chargée par les cavaliers polonais… promptement exterminés par les seigneurs de la Blitzkrieg. Faute d'archives sur les combats de septembre 1939, ces images sont réutilisées dans plusieurs documentaires, où, mélangées à des scènes authentiques, elles gagnent en crédibilité.

L'épisode s'installe d'autant plus rapidement qu'il quitte l'histoire pour la littérature et le cinéma et recouvre ainsi un aspect positif, souligne Jan Szkudliński.

Dans *Le Tambour*, paru en 1959, le romancier allemand Günter Grass fait ainsi du cavalier une figure romantique. Surtout, les Polonais célèbrent eux-mêmes en leurs uhlans l'exemple du sacrifice de soi et du courage patriotique. Le pseudo-épisode est notamment au cœur du film *Lotna*, réalisé en 1959 par Andrzej Wajda, au message plus subtil qu'il n'y paraît : les T34 maquillés de grossières croix blanches que chargent les cavaliers n'ont-ils pas été fabriqués en URSS ?

Ni obsolètes ni romantiques

Le mythe ne demandait qu'à naître, donc. La réalité, pourtant, est tout autre : les centaures de la brigade Pomorska ne sont ni des chevaliers d'un autre âge ni des Don Quichottes. Pour commencer, la cavalerie polonaise de 1939 n'a rien d'un méprisable anachronisme. Il s'agit d'une composante classique de toutes les armées à l'époque, une force puissante et autonome : ses 11 brigades, totalisant près de 70 000 hommes, représentent non seulement environ 10 % de l'armée, mais aussi son élite. Distingués par leurs bottes et uniformes élégants, les cavaliers sont généralement recrutés dans la classe bien éduquée des propriétaires terriens.

Aussi attachés soient-ils à leurs régiments et leurs traditions, ces militaires n'ignorent rien de la guerre moderne. En 1937, l'armée polonaise a publié au sujet du « combat entre les unités de la cavalerie et des blindés » une directive qui prévoit, compte tenu de l'ampleur du développement des armées mécanisées tant allemandes que soviétiques, d'adapter sa tactique – par exemple, en amenant les engins chenillés à s'engager dans des terrains rocailleux où les neutraliseront canons antichars Bofors de 37 mm (un modèle suédois très efficace contre les Panzers légers alignés en 1939), artillerie à cheval (75 mm) et mitrailleuses dont sont dotées organiquement les brigades de cavalerie. Pas de place là-dedans pour la lance, bien évidemment abandonnée, mais pour une arme originale, légère et puissante : le fusil antichar wz.35. Quant à la charge sabre au clair, elle est formellement déconseillée au profit de l'attaque à pied.



Cette image célèbre a fait le tour du monde à l'automne 1939. Deux half-tracks et des grenadiers d'une division Panzer prennent un village polonais d'assaut. La mécanisation de l'infanterie ne sera jamais aussi poussée dans la Wehrmacht que dans l'armée américaine.



Le maréchal Józef Piłsudski peu avant sa mort en 1935. Héros de l'indépendance polonaise, l'homme qui a battu l'Armée rouge devant Varsovie en 1920 avait pour principe de garder de bonnes relations – sans jamais s'engager trop loin – avec ses deux énormes voisins allemand et soviétique. © SZ Photo/Bridgeman Images

Les œillères du haut commandement

Cette doctrine a-t-elle pour autant été appliquée ? Jan Szkudliński l'affirme : « Il y a eu 19 combats impliquant la cavalerie pendant la campagne de 1939, et dans 90 % des cas les hommes avaient mis pied à terre. En effet, le principal avantage de la cavalerie reposait non dans la puissance de la charge, mais dans la mobilité. Personne n'avait d'illusions sur un éventuel combat contre les chars et la cavalerie n'a nullement tenté de les charger. » Jamais la cavalerie polonaise n'a d'ailleurs démérité pendant la campagne, insiste l'historien : « Elle s'est révélée, au contraire, l'élite de l'armée polonaise en maintenant sa discipline et en menant des opérations performantes. »

Maintenant, pourquoi les Polonais, s'ils connaissaient la menace des blindés, se sont-ils contentés de chevaux ? En raison, d'abord, d'une méprise de leur haut commandement : le rôle inestimable joué par la cavalerie contre la tentative d'invasion russe de 1920 lors de la guerre soviéto-polonaise confirme les chefs dans la conviction erronée que le cheval reste incontournable. Beaucoup estiment que le char est surévalué et qu'il sera possible de le détruire en l'attirant en terrain difficile. Si certains généraux comme Władysław Sikorski, grand vainqueur de l'Armée rouge devant Varsovie en 1920 et future âme de la Résistance en Angleterre, saisissent l'importance de la mécanisation, la malchance veut que l'État soit aux mains d'un autre militaire, le maréchal Józef Piłsudski, jusqu'à sa mort en 1935. Or, le prestigieux « fondateur de l'armée polonaise », qui s'estime seul compétent en affaires martiales, vieillit et perçoit de plus en plus mal les impératifs liés à l'armement et aux doctrines.

Ce retard intellectuel signalé, il faut souligner cependant que l'état-major de Varsovie, à la différence de ses équivalents occidentaux guère plus clairvoyants, n'a pas le choix. En dépit d'un gros effort financier, la Pologne pauvre et sous-industrialisée ne peut consacrer à sa défense sur la période 1935-1939 que 1/30e des sommes investies par le IIIe Reich. Ce manque de moyens limite à environ 300 le nombre des chars (dont une moitié est obsolète) embrigadés par Varsovie, plus 575 minuscules « tankettes » de 2,5 tonnes à mitrailleuse.

Ni charges écervelées, ni lances, ni doctrine périmée, donc… Du vent ! Et pourtant le mythe perdure, et perdurera longtemps. *The Guardian* a certes corrigé son tir, publiant rapidement un correctif et une contre-chronique. Reste qu'en 2011 encore, la « charge de Krojanty » est reconstituée sur place, sous la forme d'un grand spectacle avec blindés, motos, chevaux et figurants en tenue… Comment donc se débarrasser de ce mensonge historique si les premiers offensés s'y complaisent ?

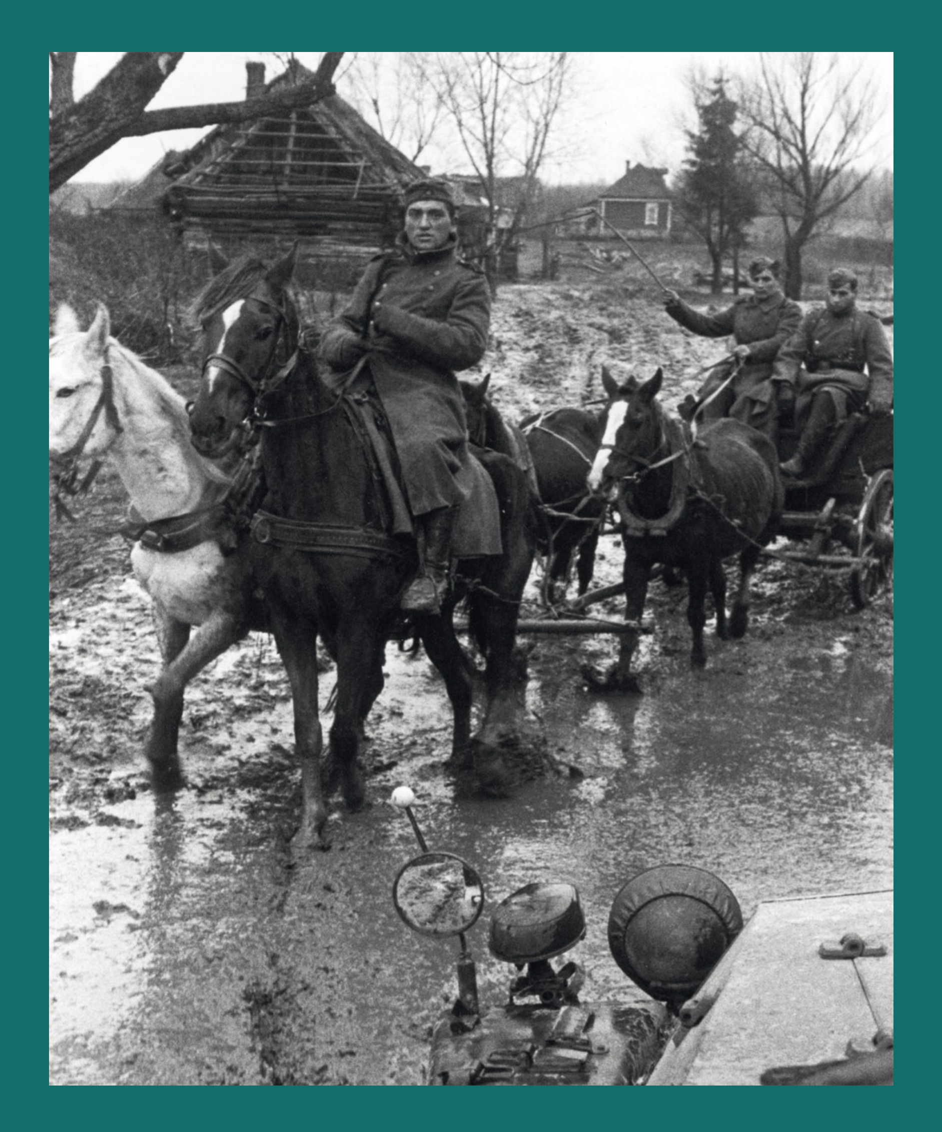
La cavalerie toujours en course en 1945

Les uhlans polonais, guerriers d'un autre âge ? C'est oublier que *toutes* les forces armées intègrent en 1939 de telles unités. En mai 1940, la France aligne en métropole 5 divisions légères de cavalerie (DLC semi-motorisées, dites « essence-picotin »), sans compter des unités indépendantes, qui se battent furieusement, quoique sans grand résultat. Tout au long des années 1930, l'armée britannique, encouragée par le ministre de la Guerre Duff Cooper, maintient son « attachement mystique » à la cavalerie. Aux États-Unis, le général John Knowles Herr prône même en 1939 son développement comme atout tactique pour une guerre future (la dernière unité est démontée en mars 1944). L'Allemagne n'échappe pas à la règle, au contraire : en juin 1941, elle lance 5 divisions de cavalerie (et

625 000 chevaux) à l'assaut de l'URSS. Wehrmacht et SS, confrontées au manque de carburant, ne vont cesser de recruter jusqu'en 1945.

Mais c'est surtout dans l'Armée rouge que le cheval joue un rôle. En 1938, en pleine « motorisation », celle-ci réduit certes le nombre de ses divisions de 32 à 13, mais comme il est impossible de mettre toute l'armée sur roues, la cavalerie prolifère pendant toute la guerre, où sa mobilité « tout-terrain » rend de précieux services. Ainsi, l'Armée rouge arrive à Berlin avec 7 corps de cavalerie, dont 6 unités de la Garde !

Jean Lopez



Un convoi de ravitaillement de la Wehrmacht sous les pluies de l'automne russe, en novembre 1941.
Le climat aura bon dos pour excuser les fautes du commandement et les faiblesses de l'appareil militaire

Qui a chargé le dernier ?

Si l'épisode de Krojanty est un mythe, il est clair, dès 1939, que les jours de la cavalerie sont comptés. Certes, des unités prolifèrent, notamment sur le front oriental, mais elles combattent à pied, comme le souligne dans ses Mémoires le maréchal soviétique Konstantin Rokossovski. Ce qui n'exclut pas de (rares) charges montées – et pas contre des chars. Les Italiens sont crédités de deux charges en 1942, dans la boucle du Don (à Izbusenskij) et en Croatie, contre des partisans. Il semblerait que la dernière charge à cheval ait été menée par les… Polonais de la 1re brigade de cavalerie (sous tutelle soviétique) le 1er mars 1945 à Schönfeld (aujourd'hui Żeńsko), en Prusse-Orientale, non loin de Krojanty. On aurait obtenu ce succès en camouflant l'approche par de la fumée de chars en feu… Ironie de l'histoire et conditionnel de rigueur.

1940,
la plus folle des victoires

Contre la France, le bon alignement des planètes

Parmi les victoires nazies – conquête surprise de la Norvège, ruée dans les Balkans, encerclements géants en URSS –, aucune n'a la charge émotionnelle de celle contre l'armée française, cette armée que l'on pensait être la première du monde et qui a été balayée en six semaines. L'ampleur même du triomphe forge l'image d'une armée nazie surpuissante. Pourtant ce succès doit beaucoup à l'effet démultiplicateur du choc de deux imaginaires guerriers différents et à un concours de défaillances françaises et de circonstances.

Par Nicolas Aubin

« La guerre n'est pas seulement affaire de rapports de forces et de matériels, souligne l'excellent Philippe Garraud, chercheur à l'Institut d'études politiques de Rennes, trop tôt disparu. Elle est aussi fonction de conceptions et de représentations qui orientent et conditionnent l'action militaire et la stratégie choisie. » Des deux côtés du Rhin, l'expérience de la Grande Guerre donne lieu à des enseignements radicalement différents en fonction des ressources et des contraintes propres.

Guerre dissymétrique, temporalité dissonante

Les Français imaginent une « bataille conduite », une bataille où la supériorité du feu sur le mouvement rend impossible toute percée décisive, où la décision passe par une guerre d'usure à travers une succession de combats minutieusement exécutés.

La bataille conduite est une symphonie qui a besoin d'un commandement centralisé et d'une armée homogène pour multiplier les coups sur un large front. Dans cet imaginaire, le tempo est dicté par une minutieuse planification. En effet, dépendant du parapluie de l'artillerie, l'avance se réduit à une succession de modestes bonds sans quête de la percée. Le char y est indispensable pour muscler les assauts ; la France en possède près de 2 600 (chars FT exclus), lents, à faible autonomie, mais bien protégés. Seule la cavalerie met sur pied 3 divisions légères mécaniques (DLM) au format proche d'une division blindée, mais les généraux les émietteront au profit de l'infanterie dès le 14 mai. Il est vrai que les employer en masse et en pointe pour accélérer la manœuvre est, dans la logique française, l'assurance de s'isoler et de s'épuiser sans profit. Ce serait revenir à la doctrine offensive si sanglante et stérile des années 1914-1916. De même, en défense, la priorité est de colmater (c'est-à-dire de reconstruire une ligne continue). Cette doctrine, fille de 1918, n'est pas absurde : les Américains débarqueront en 1944 avec une vision assez similaire. Mais les Français ne l'ont pas correctement actualisée. Ils manquent de mines, de tubes antiaériens. L'aviation est surclassée. Alors que le Reich attaque le 10 mai avec 4 000 appareils aux trois quarts opérationnels, les Français n'ont de disponibles que 1 286 des 4 300 avions en métropole (un taux misérable de 32 %). Où sont les autres ? Le reliquat est pour l'essentiel dans des escadres en cours de rééquipement et d'instruction ou bien teneus en réserve en prévision d'une guerre longue. Cette situation conduit à une infériorité considérable au point et au moment focaux encore aggravée par des procédures de coopération terre-air défaillantes et un déficit d'outils de communication et d'entretien qui ne permettent en moyenne qu'une sortie quotidienne et rarement à l'endroit le plus vital. De plus, l'armée s'est sclérosée. Tankistes et fantassins n'ont plus l'habitude de combattre ensemble tout simplement parce que les manœuvres ou les simples exercices ont été trop rares ou trop scénarisés. Chez les Alliés, la situation est similaire : tous utilisent le même logiciel mal mis à jour.



Un simulacre d'attaque de la ligne Maginot tourné pour les besoins de la propagande. Si la ligne Maginot a été plus tournée qu'attaquée frontalement, il n'en demeure pas moins que l'infanterie et le génie allemands ont su, mieux que personne, percer les lignes fortifiées.
© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

En face, parce qu'ils ne peuvent se permettre une guerre longue, les Allemands ont exploré une autre voie. On a longtemps dépeint leur Blitzkrieg comme une révolution. Il n'en est rien. Elle s'est contentée d'ajouter des innovations qui ont décuplé l'efficacité des tactiques d'infiltration agressives traditionnelles : le char qui amène au plus près l'appui-feu ; le camion, le jerrycan et la radio qui accélèrent le tempo ; la pervitine et des procédures autorisant quatre missions quotidiennes de Stukas comme artillerie volante qui augmentent le rendement de l'outil. Pour autant, une telle doctrine n'est pas simple à mettre en œuvre. Le commandement par objectif (Auftragstaktik) exige un excellent encadrement. Par chance, ce savoir-faire survit à la défaite. Au sein de la lilliputienne armée de Weimar, 4 000 officiers triés sur le volet deviennent des experts. En outre, la Wehrmacht a l'occasion d'aiguiser son épée à plusieurs reprises : en 1938 lors de l'annexion de l'Autriche, en 1939 en occupant la Bohême-Moravie et en envahissant la Pologne. Elle n'est cependant pas exempte de fêlures. Le matériel n'est pas toujours au niveau. Le petit 3,7 cm antichar est obsolète. Les Panzer I et II ne sont que des chenillettes construites en attendant mieux. Moins de 40 % (955) des 2 612 engins blindés engagés peuvent être

considérés comme de vrais chars, et encore compte-t-on les 330 chars de conception tchèque et les 350 Pz III aux performances encore bien décevantes. Seules 4 des 10 divisions de Panzers correspondent aux attentes de Guderian, les autres sont incomplètes. L'armée manque de camions (à peine 120 000, les Français en ont plus du double) comme de semi-chenillés et avance à 90 % à la vitesse du cheval. Sa structure même présente un pari risqué. Les meilleurs officiers, soldats et matériels forgent en effet une pointe de 10 divisions blindées et 6 motorisées parfaite pour une guerre courte et mobile, mais derrière le manche est trop long et trop fin ; seule la moitié des divisions d'infanterie est apte à l'offensive, les autres peuvent au mieux tenir le terrain. Que la guerre s'allonge et la pointe va s'émousser, les unités de faible valeur vont se retrouver exposées. Ainsi, la Wehrmacht ne dispose d'aucune supériorité numérique ; quant à la supériorité qualitative, elle n'est réelle que pour un huitième de l'armée.

Pour Philippe Garraud, la fracture la plus profonde entre ces deux imaginaires réside dans leur temporalité dissonante : lenteur, économie des forces et planification contre vitesse, rendement et initiative. La clé de la victoire repose alors dans la capacité de chacun à imposer son rythme. Pour y parvenir, les plans de guerre sont déterminants.

Remaniements opérationnels aux répercussions considérables

Le 27 septembre 1939, Hitler annonce son intention d'attaquer la France le plus vite possible. Le 9 octobre, il fixe une date : le 25 novembre. Cependant, l'impréparation, la météo ou la fuite de documents conduisent à 29 reports étalés sur huit mois. Les premiers plans étaient sans imagination, reprenant la manœuvre Schlieffen de 1914. Celui du 9 octobre prévoyait un mouvement tournant à travers la plaine belge pour conquérir le plus de terrain possible en Hollande, en Belgique et dans le nord de la France afin de « mener contre l'Angleterre une guerre aérienne et maritime prometteuse, et disposer d'un vaste glacis couvrant l'accès du bassin de la Ruhr ». Hitler n'imaginait pas alors vaincre la France, mais seulement la repousser. À partir du 31 octobre, Manstein, chef d'état-major du groupe d'armées A, après de multiples discussions avec Guderian, conçoit une solution appelée à devenir le « coup de faucille » : attirer les forces alliées en Belgique par une attaque de diversion, tandis que le gros des forces mécanisées traverserait la forêt des Ardennes, franchirait ensuite la Meuse sans attendre les divisons d'infanterie avant de filer plein gaz jusqu'à la mer pour encercler la masse de manœuvre ennemie. Le plan est d'une

audace inouïe : un ippon au premier mouvement. Que cela coince dans la forêt ou sur la Meuse et les Français garniraient les rives escarpées du fleuve de troupes, rendant le franchissement impossible. Pire, la pointe allemande se retrouverait enlisée en terrain défavorable, incapable de peser sur la bataille, tandis qu'en Belgique la Wehrmacht n'aurait pas les moyens de percer les défenses ennemies. Ce serait un retour à la guerre d'attrition de 1914, mais à 100 kilomètres de la région industrielle de la Ruhr. L'état-major n'y croit pas. Manstein est muté en Prusse-Orientale. Tout change lorsque le 17 février 1940 il rencontre Hitler qu'il n'a aucun mal à faire adhérer à son projet. Ainsi, sans ces reports successifs, les Allemands auraient réédité le plan pour lequel les armées françaises s'étaient préparées, et en plein hiver, donc sans l'appui régulier de la Luftwaffe.

Ces neuf mois d'attente conduisent Gamelin à remanier également son plan ; un remaniement qui démultiplie involontairement l'efficacité du plan Manstein. Depuis le milieu des années 1920, les Français imaginent une guerre longue – aucune offensive n'est prévue avant 1941 et une mobilisation totale de l'économie. En attendant, il est vital de garantir l'inviolabilité du territoire national en stoppant l'ennemi sur la frontière du Nord-Est (mission confiée à la ligne Maginot renforcée de 4 armées) et en occupant préventivement la Belgique pour couvrir le nord du pays (avec la masse de manœuvre et le corps expéditionnaire britannique). En 1936, l'accord militaire franco-belge est dénoncé outre-Quiévrain. Il devient impossible d'entrer préventivement en Belgique. Gamelin ordonne alors une motorisation de son corps de bataille dans l'espoir de le projeter d'une centaine de kilomètres le jour où les Allemands violeront la neutralité belge. Il risque une bataille de rencontre pour laquelle l'armée française n'est pas conçue. Pour s'en prémunir, le stratège accélère la mise sur pied des DLM chargées de freiner les Allemands le temps que les gros se retranchent derrière la Dyle. L'ensemble demeure cohérent. Mais en novembre, Gamelin commence, à la demande des Britanniques, à étudier les options pour venir aussi en aide aux Pays-Bas. En mars, l'option retenue est celle d'une avance profonde jusqu'à Breda. Ce pari consomme sa seule réserve mobile (la 7e armée) jusque-là placée dans la région de Reims. Il ne lui reste que quinze divisions dispersées. Trop peu, trop loin. Aux premières heures du 10 mai, la mécanique infernale s'enclenche. L'armée, forte aux ailes et dégarnie au centre, se jette dans la gueule du loup. Ces changements ont creusé la fracture temporelle. Il faudra des jours pour corriger le déploiement français, plus qu'il n'en faut aux Allemands pour réussir leur ippon.



Un char dans les ruines d'un village français, en 1940. L'écrasement rapide du vainqueur de 1918 est inattendu pour les chefs militaires allemands et pour Hitler qui se retrouve, à l'été, sans stratégie pour contraindre l'Angleterre à la paix.

La drôle de guerre pénalise aussi les Français, car au lieu de servir à instruire les conscrits, les mois s'étirent en travaux de fortification. Gamelin identifie bien la Blitzkrieg, mais ne trouve aucun remède, si ce n'est incantatoire. Il inonde ses subordonnés de 145 instructions, mais n'en vérifie pas l'exécution. La troupe ne peut dès lors apprivoiser le matériel moderne livré en quantité (en particulier dans l'armée de l'air) ; 3 divisions cuirassées sont mises sur pied, mais il s'agit d'un regroupement décousu de bataillons. Finalement, ce répit devient néfaste. Il n'en est rien outre-Rhin, où des dysfonctionnements dans l'emploi des Panzers et dans leur coopération avec l'infanterie et l'aviation sont corrigés. Les divisions d'infanterie motorisées sont allégées et gagnent en souplesse. Les 4 divisions légères (leichte-Divisionen) dotées d'un seul bataillon blindé, créées pour satisfaire la Kavallerie, peu performantes, sont rattachées aux Panzertruppen et transformées en Panzerdivisionen (de la 6e à la 9e). Pour la première fois, une masse mécanisée de 80 000 véhicules est regroupée sous commandement autonome. À l'aide du matériel saisi (1 000 pièces d'artillerie

tchèques, 1 400 canons antichars…), 49 nouvelles divisions sont constituées. L'outil est à la fois poli et étoffé.

Concours de circonstances

Les Allemands disposent dès lors d'un jeu excellent et comme la chance sourit aux audacieux, ils en jouissent de manière insolante. Dès le premier jour, le fort d'Ében-Émael tombe quasiment sans combattre à la suite d'erreurs ubuesques de la garnison. *Bis repetita*, au niveau du Schwerpunkt de Sedan : la 55e DI, une division médiocre de série B du non moins médiocre général Lafontaine, s'y est retranchée depuis des semaines, mais a négligé des positions clés où aucune mine n'a été posée. Elle réussit même l'exploit, si j'ose dire, de se faire surprendre en pleine relève par Guderian, perdant l'unique avantage tactique de la défensive : une installation et une connaissance du terrain occupé. Guderian, pour sa part, planifie avec un représentant de la Luftwaffe un bombardement novateur, « une offensive à outrance » avec 1 500 appareils se relayant pendant plusieurs heures. Son supérieur von Kleist, sceptique, lui préfère une frappe plus classique, mais son ordre n'est pas exécuté… pour le plus grand bonheur des Allemands. Le bombardement sidère les défenseurs. Des détachements d'infanterie et du génie en profitent pour passer à bord de radeaux. Les points d'appui, une fois isolés, sont démantelés pour qu'ils ne puissent plus gêner le génie qui commence à faire passer le fleuve aux Panzers. Le 14 mai, des groupements interarmes contournent ce qui peut l'être et écrasent les contre-attaques confuses de quelques bataillons où chars et infanterie combattent séparément. La 1re division cuirassée française rameutée dans le secteur de Flavion est prise en flagrant délit de ravitaillement. Le 15, les Allemands débouchent en terrain libre. Au même instant, les généraux français évoquent une contre-offensive en tenaille, mais l'armée n'en a ni le savoir-faire ni les moyens techniques. Partout, elle est prise de vitesse, sa chaîne de commandement vole en éclats, les unités sont fractionnées, abandonnées à elles-mêmes, incapables de générer du feu. Les sirènes des Stukas sonnent le glas des trois piliers de la bataille conduite : maîtrise du temps, commandement centralisé et puissance de feu.

Au sommet, les généraux sont stupéfiés par cette guerre « scélérate ». Gamelin, dont Jules Romains a dit qu'« il était de ceux chez qui la liaison se faisait mal entre la puissance intellectuelle et la puissance d'agir » – ajoutant : « Ce qui est rare, c'est qu'un rêveur de ce type ait pu devenir général en chef » –, n'est qu'un spectateur.

Quand on lui suggère de prendre le contrôle des opérations, il se contente d'acquiescer en ajoutant : « Bien entendu ; prévenez-moi du moment et de l'occasion. » Ultime atermoiement d'un homme et d'un commandement compassés fonctionnant au ralenti. Nombre de ses subordonnés partagent en effet son déficit de caractère (Huntziger, Garchery, Billotte), plusieurs s'effondrent psychologiquement, sans parler de ceux jetés sur les routes qui finissent par se faire capturer (Giraud) ou tuer (Billotte encore, Bouffet). En face, la Wehrmacht semble une nouvelle fois touchée par la grâce. Alors que plusieurs généraux supérieurs (von Rundstedt, Busch, Kleist) et Hitler en personne tergiversent, craintifs, d'une contre-offensive sur les ailes, leurs chefs de corps et de division (Guderian, Reinhardt, Rommel, Hoth), tacticiens hors pairs, leur forcent la main et foncent vers la Manche, imposant un tempo qui ne laisse aucune chance aux Alliés. Lenteurs françaises et prises d'initiatives allemandes se conjuguent pour accélérer le déséquilibre, en guise d'ultime dissonance temporelle.



Une image d'un film allemand tourné à l'est de Gembloux, en Belgique, le 15 mai 1940. Deux divisions Panzer ont été tenues en échec par deux divisions légères mécaniques françaises (DLM). Mais ce succès défensif tricolore est sans conséquence, la percée allemande ayant lieu plus au sud, à Sedan.
© Bundesarchiv, Bild 146-1988-072-10

L'inégal rapport au temps entre les deux doctrines explique donc profondément la victoire allemande. Elle est celle d'une armée disposant d'un noyau interarmes doté d'une forte cohésion, mobile et faisant preuve d'initiative face à une armée de masse attentiste et dépourvue de réactivité. Mais elle n'aurait jamais été aussi spectaculaire, ni même certaine, sans les lourdes déficiences françaises (erreur de déploiement, lenteur des procédures, commandement défaillant) et un concours fatal de circonstances. Décidément, pour la Wehrmacht, mai 1940 restera comme le mois où toutes les planètes étaient alignées.

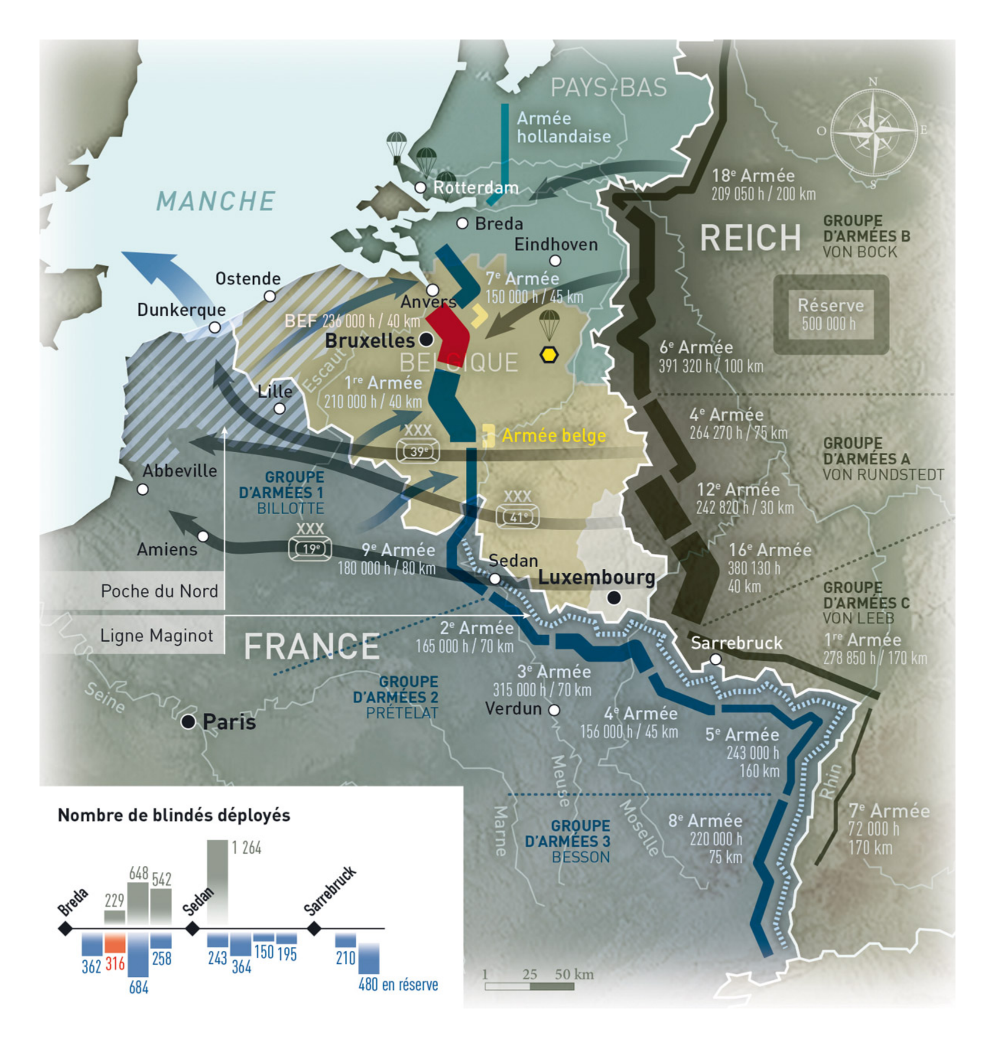
Les divisions d'infanterie, le revers de la Wehrmacht

La structure des armées allemandes rappelle que le réarmement a été précipité et inachevé. Commencé véritablement en 1935, il se matérialise surtout en 1936 avec le retour au service militaire de deux ans (un an après la France) et un plan d'armement pour 50 divisions. Mais malgré les sommes allouées, le réarmement est freiné par l'insuffisante production industrielle et la pénurie de cadres. En 1938, l'armée plafonne à 36 divisions d'infanterie. Pourtant, en 1940, à côté des 16 divisions mobiles, de la division de cavalerie, des 3 divisions de montagne et des 2 divisions aéromobiles, la Wehrmacht aligne 130 divisions d'infanterie (en excluant la poignée d'unités SS), fruits de 9 vagues de mobilisation. Mais seules les 35 de la 1re vague, les 16 de la 2e et les 14 de la 4e, mêlant soldats d'active et jeunes réservistes, sont pleinement opérationnelles. Le niveau baisse avec les 21 unités de la 3e vague, dite de Landwehr (territoriale), et surtout à partir des 5e et 6e vagues (9 divisions équipées d'armes tchèques et juste aptes à défendre un terrain). Les lacunes flagrantes en Pologne d'unités de réservistes conduisent d'ailleurs la Wehrmacht à un vaste programme d'instruction durant l'hiver et à des échanges de personnels et d'équipements pour harmoniser les niveaux et diffuser au maximum l'expérience acquise. Quant aux 36 divisions des dernières vagues, elles ne sont aptes qu'à la sécurité et à l'occupation du terrain tant elles sont pauvres en armes modernes, en artillerie, en radios, en chevaux, et privées de cadres formés. Leur seul mérite est de décharger le reste de l'armée de ces missions. Pour résumer, en mai 1940, l'Allemagne dispose en tout et pour tout à l'ouest de 19 divisions d'élite et de 60 divisions aptes à l'offensive, les 57 restantes faisant nombre. Conserver l'initiative était donc essentiel pour concentrer au bon endroit leurs meilleures unités.

Gembloux, échec à la Blitzkrieg ?

Le 14 mai, l'armée de von Reichenau, appât agité en Belgique, se présente devant la position d'arrêt où l'attendent la 1re armée française et le corps expéditionnaire britannique, à Gembloux. C'est seulement à cet endroit et à ce moment que les deux doctrines se sont fait face dans des conditions d'engagement optimales pour les Alliés. Les jours précédents, deux DLM ont arraché le délai nécessaire au déploiement de l'infanterie ; les effectifs sont importants (5 DI françaises, 3 anglaises) avec des réserves blindées (dont une division cuirassée, DCr) ; l'artillerie est pléthorique (120 pièces à la seule division marocaine). En face, les Allemands se présentent initialement avec 2 divisions de Panzers et 4 DI. Une attaque à la hussarde des Panzers échoue le 14, plusieurs compagnies n'ayant même pas réussi à se déployer, victimes du pilonnage. Le lendemain, afin d'empêcher les Alliés de se redéployer vers la Meuse, von Reichenau ordonne un assaut général. Toute la journée, la bataille est acharnée. Malgré l'engagement de plus de un millier d'appareils, les Stukas ne musèlent pas l'artillerie française. Elle et les 25 mm antichars dispersent plusieurs assauts – un déferlement d'acier « jamais vu pendant la dernière guerre », témoigne le chef du Panzer-Regiment 5. Un bataillon de fusiliers se débande. Les Marocains repoussent la 4. Panzer, tandis que la 2. ID britannique ne cède pas un pouce de terrain. Entre un quart et la moitié des chars allemands sont endommagés. La 3. Panzer perce finalement le soir, mais trop tard et trop timidement pour pouvoir exploiter. Elle fait demi-tour. Le chef du corps motorisé, Hoepner, jette l'éponge. Il lui faudra une journée de repos avant un nouvel assaut. Plus au nord, l'infanterie allemande n'a conquis qu'une tête de pont sur la Dyle. Partout, le front français demeure cohérent et continu sans même avoir fait appel à la DCr. Mais, à 22 heures, coup de théâtre : la 1re armée, tournée par le sud par le « coup de faux », décroche, suivie des Britanniques, actant un recul qui ne s'arrêtera qu'à Dunkerque. Ce repli est bien mené. Reichenau n'a fixé personne.

Faut-il en conclure à la supériorité du couple « infanterie-artillerie » sur le binôme « char-Stuka » ? Pas si vite. La bataille a été extrêmement sanglante côté allié (près de 4 500 pertes, soit trois fois plus que chez les Allemands), les réserves de munitions s'épuisent, les lignes téléphoniques sont coupées et les contre-attaques – processionnaires – se délitent sous les coups des Stukas. À ce régime, l'armée aurait été exsangue en cent heures. Si les Français ont brisé le tempo allemand, il n'est pas certain qu'ils soient sortis vainqueurs d'une telle bataille d'usure si celle-ci s'était prolongée.



La feinte allemande se produit avec l'invasion de la Hollande et de la Belgique. La partie la plus mobile de l'armée française et tout le corps expéditionnaire britannique se ruent en Belgique vers ce que l'on pense être la menace majeure. L'attaque principale des Allemands se produit en réalité au centre, dans les Ardennes. Une fois la Meuse sautée, la masse des panzers parcourt 200 km jusqu'à la Manche, cisaillant le dispositif allié et enfermant dans une nasse les forces aventurées en Belgique

Ében-Émael, mythe allemand et histoire belge

Clé de voûte de la ligne défensive belge, le fort d'Ében-Émael est considéré par les Allemands en mai 1940 comme un objectif à la fois stratégique et symbolique. La facilité avec laquelle ils s'en emparent provient toutefois plus des fautes belges que de leur supposée supériorité.

Par Hugues Wenkin

Dans la grande saga des opérations spéciales, la prise du fort d'Ében-Émael fait figure de cas d'école. Le 10 mai 1940 à l'aube, 69 paras de la Luftwaffe jaillissent par surprise de leurs planeurs sur le toit de l'ouvrage, porte bétonnée de la Belgique. À l'aide de charges creuses, ces surhommes fanatisés, hyperentraînés et dopés à la pervitine neutralisent les puissants canons en quelques minutes avant de repousser des défenseurs dix fois plus nombreux. Les Panzers foncent, et ne s'arrêteront qu'à Dunkerque… Affaire bien connue ? C'est ce que l'on croit. Car il s'agit pour l'essentiel d'un coup stratégique sans importance, monté en épingle par les Allemands. Et dont la responsabilité repose plus sur la nullité de la défense que sur la supposée supériorité tactique et technique venue d'outre-Rhin.

Une clé forgée à Berlin

Le mythe prend source dans l'eau, comme de juste : celle du canal Albert. C'est pour protéger cette barrière artificielle qui sépare la Belgique des Pays-Bas et de

l'Allemagne qu'un fort est érigé en 1932 sur les hauteurs proches de la ville d'Ében-Émael. Considéré comme le plus puissant d'Europe, l'ouvrage est bardé de canons servis par une garnison de 1 200 soldats. Son potentiel est cependant surestimé par le haut commandement allemand qui n'en connaît que la surface et pense réelles trois fausses coupoles que les Belges ont pris soin d'ajouter. Il est d'autant plus surévalué que son abandon est prévu avant même l'entrée en guerre.

Le 10 janvier 1940, en effet, les plans d'invasion du royaume ont été retrouvés dans un avion allemand écrasé… Bruxelles sort alors de son utopique neutralité armée pour s'enquérir des plans franco-britanniques. Or, Maurice Gamelin, grand patron des armées alliées, ne rêve que d'une bataille défensive sur la ligne la plus courte reliant la France aux Pays-Bas. Et celle-ci ne passe pas par Liège, au grand dam des Belges qui concluent, un peu tard, que la position du canal Albert, trop au nord, est intenable. Les Français estiment en effet qu'ils n'auront pas le temps de s'y installer en cas d'attaque brusquée ; et on ne peut leur donner tort. Aussi puissant, aussi coûteux soit-il, le fort – mais aussi la place forte de Liège, qui se transformerait en piège pour ses défenseurs – est condamné à l'abandon. Comment donc considérer comme un désastre la perte de ces défenses devenues inutiles ? De fait, elle n'aura que des conséquences mineures, car c'est dans les Ardennes, entre Dinant et Sedan, que se joue la campagne de mai 1940. Le raid allemand n'y prend donc qu'une importance symbolique : Goebbels le monte en épingle pour accentuer son impact sur les masses populaires, qu'il faut frapper d'effroi.

Friture sur la ligne

Le deuxième ferment du mythe d'Ében-Émael naît du fait que la Belgique n'aurait pas envisagé une attaque aéroportée. Rien de plus faux ! Les potentialités d'un tel assaut sont en fait bien connues du ministère de la Défense nationale dès 1935, quand l'ambassadeur à Moscou assiste aux démonstrations soviétiques en la matière. Si Bruxelles juge alors qu'il s'agit surtout d'un numéro de cirque, l'atterrissage forcé du 10 janvier rend la menace bien réelle : l'ennemi peut surgir des nuages et frapper n'importe où. Les bribes de plans allemands saisis par les Belges décrivent en effet par le menu une opération aéroportée pour s'emparer des ponts sur la Meuse, à hauteur de Dinant.

Sorti de sa léthargie, l'état-major émet plusieurs notes à destination des corps d'armée, en priorité ceux de la zone menacée, mais aussi ceux de Liège. Manquant singulièrement d'imagination, les officiers belges concentrent cependant leur énergie

sur la défense des étendues agricoles susceptibles de servir de zone d'atterrissage. Personne ne pense que les 45 hectares offerts par le glacis sont appropriés pour accueillir des parachutistes.

Le commandant du fort, le major Jean Jottrand, n'est donc pas officiellement informé de l'épée de Damoclès qui le menace. Alors qu'il pourrait aisément se protéger d'un danger aéroporté en semant quelques mines et en installant barbelés et rails verticaux, le major défend le moral des troupes en installant… un terrain de football. Rien de blâmable. Plus ennuyeux pour lui : Jottrand n'effectue pas non plus l'exercice de tir prescrit, au cas où, par son colonel installé à Liège pour contrer une invasion par la voie des airs. Mais ce supérieur n'a, il est vrai, qu'une autorité toute relative sur le fort, la position étant coiffée par le corps d'armée voisin installé à Tongres depuis 1939. Un transfert douloureux : fâchés de perdre le contrôle du fleuron de la défense bétonnée nationale, les Liégeois ont argué de la nécessité d'une mainmise technique et du besoin de commander les tirs en direction de leur dispositif pour garder l'usage des lignes téléphoniques enterrées, ne laissant d'autre choix aux Tongrois que des lignes aériennes pour communiquer avec le fort. Or, ces liaisons seront coupées au premier bombardement, non sans conséquence pour la coordination des opérations de nettoyage du massif fortifié.

Alfred vous passe le bonjour

Pas de surprise technique qui tienne, donc. Et encore moins de surprise tactique pour justifier la chute du fort. Comme l'ensemble des positions de la frontière, ce dernier est alerté de l'imminence d'une menace quatre heures avant l'assaut aéroporté ! Le mot d'ordre « Alerte Alfred » est transmis en effet à Ében-Émael à 0 h 30. C'est l'élément déclencheur d'une procédure qui devrait être rodée pour permettre à la garnison de se mettre en état de défense en moins de trente minutes. Et de fait, les ouvrages sont occupés dans les temps. Le problème réside dans la rigueur avec laquelle les tâches sont accomplies…



Cette photo est tirée du film de propagande de l'OKH *Sieg im Westen,* tourné à la fin de 1940. La scène de franchissement du canal Albert est rejouée sous des tirs d'artillerie... qui n'ont pas eu lieu, les coupoles du fort d'Ében-Émael ayant été neutralisées par une opération d'une audace encore jamais vue.

Il y a tout d'abord les réserves de munitions que l'on n'est pas autorisé à ouvrir sans raison. L'air du fort est humide et le contenu des caisses risque la corrosion si le reconditionnement n'est pas effectué correctement. Lors des alertes précédentes, les malheureux qui avaient osé violer l'enveloppe protectrice s'étaient fait réprimander : on ne les y prendra pas cette fois. La suite est tout aussi ubuesque. Lorsque tout son fort est en état de se défendre, Jottrand ordonne aux équipes occupant les blocs armés de mitrailleuses de revenir à l'entrée. Il s'agit de déménager les archives entreposées dans des baraquements extérieurs qu'il faut incendier pour dégager le champ de tir. Le personnel de piquet, pourtant réglementaire, est également réquisitionné. Les organes de défense du massif sont donc dégarnis sur ordre du commandant !

Quant au rappel des éléments de la garnison dormant à l'extérieur, il n'est ordonné qu'à 2 heures du matin, et exécuté de façon rocambolesque. En principe, vingt coups de canon doivent être tirés aux quatre coins cardinaux pour donner l'alerte. Mais comme la coupole Nord est inoccupée, la mission échoit à la coupole Sud qui, au moment du tir, s'aperçoit que ses percuteurs sont montés à l'envers. Il faut l'intervention de l'armurier pour que les coups d'alarme puissent enfin partir à 3 h 25,

soit trois quarts d'heure avant l'arrivée des hommes du détachement d'assaut allemand. Pour compliquer le tout, la garnison d'alternance qui dort à quelques kilomètres de là n'est pas alertée à temps. Partie trop tard, elle n'arrivera jamais.

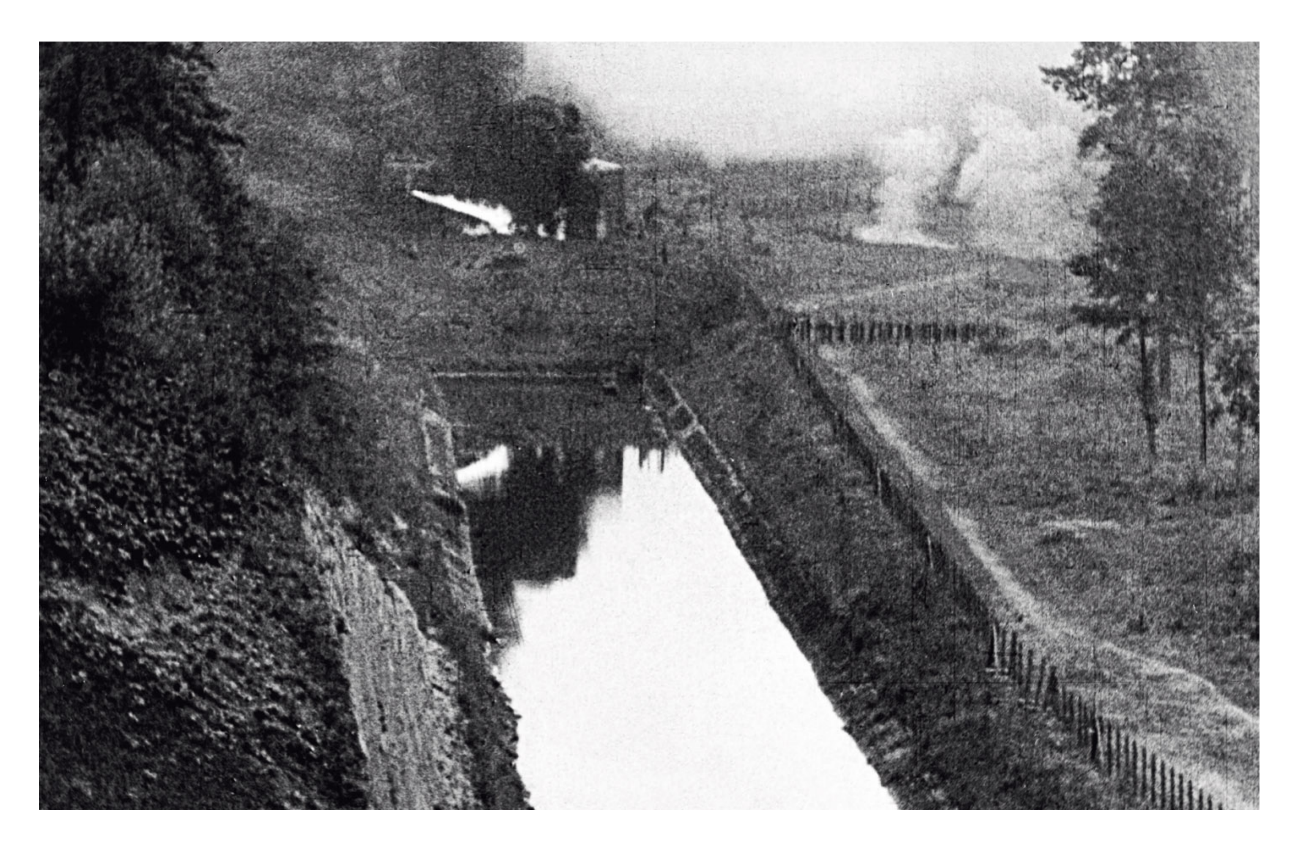
C'est donc un fort bien alerté, mais mal préparé, qui voit tournoyer dans son ciel les planeurs du détachement Granit, le groupe de 86 hommes (en réalité 69, à la suite de défaillances de planeurs) chargés de le neutraliser. L'assaillant veut éliminer les défenses antiaériennes et clouer le bec aux pièces orientées au nord. C'est de là que doivent en effet déboucher les Panzers qui foncent faire leur jonction avec les paras chargés de prendre le contrôle des ponts sur le canal. Soudain, à 4 h 15, neuf planeurs s'abattent simultanément sur le massif et leurs occupants déboulent sur le glacis. Les quatre malheureuses mitrailleuses ne s'y opposent pas : elles n'ont pas reçu l'ordre de tirer… Leurs servants sont rapidement mis hors de combat.

Terrifiés par l'effet des charges creuses

Cela fait des mois – depuis le 2 novembre 1939 exactement – que les paras s'entraînent pour la mission sous le commandement du lieutenant Witzig et l'action se déroule comme à l'exercice. Une minute après l'atterrissage, les deux cloches de guet sautent. Les Allemands inaugurent à cet effet des charges creuses (chaque groupe de 7 à 8 hommes emporte 2 charges creuses de 50 kg et 2 autres de 12,5 kg – sans compter 3 torpilles antibarbelés et 1 lance-flammes). À l'intérieur des ouvrages, l'effet est terrifiant. Les guetteurs sont pulvérisés sous les yeux de leurs compagnons d'armes. Ceux-ci refluent, horrifiés, dans les galeries, communiquant à la garnison le choc traumatique qu'ils viennent de subir. Dans l'urgence de l'instant, Jottrand donne des instructions erronées, neutralisant l'effet des rares armes en état de tirer. Les Allemands s'attaquent ensuite à la cloche d'un bloc périphérique, rendant les défenseurs du massif pratiquement aveugles, et détruisent le bloc mitrailleur Nord, ouvrant une large brèche dans la défense rapprochée de la superstructure.

Au fur et à mesure que les postes tombent, les chances d'enrayer l'attaque s'amenuisent… La conquête n'est plus qu'un jeu de dominos, la prise d'un ouvrage ouvrant la possibilité de détruire le suivant à moindre risque. Les hommes de Witzig déposent une charge à la base d'un tube de Maastricht 2. L'affût est refoulé vers l'intérieur, ouvrant une plaie béante dans laquelle ils s'introduisent, pistolet-mitrailleur au poing, après un grenadage en règle. Dans les minutes qui suivent, le second bloc mitrailleur et Maastricht 1 sont également mis hors d'état de tirer. À chaque fois, les

mêmes scènes se reproduisent : les défenseurs, se croyant à l'abri sous leur masse de béton, sont médusés et refluent paniqués dans les entrailles de la forteresse.



Une autre image tirée du film *Sieg im Westen*. En matière de propagande, les Allemands ont fait, tout au moins au début de la guerre, un effort supérieur à celui des Alliés.

Panique à bord

La mission principale de Granit est accomplie en à peine dix minutes, facilitée par le manque de réactivité et de nombreux dysfonctionnements des armes adverses. La suite n'est plus qu'un harcèlement des défenseurs qui va durer vingt-quatre heures. Tel un géant démembré assailli par un essaim de guêpes,Ében-Émael ne fait plus dès lors que subir les événements, perdant petit à petit ses moyens de défense périphériques. La garnison tente bien des sorties, mais ses artilleurs ne sont pas entraînés au combat d'infanterie. Mal armés, pilonnés par les Stukas à chaque pas, ils sont incapables de reconquérir les casemates occupées par les paras. Ces derniers, en revanche, disposent encore de beaucoup d'explosifs et, enhardis par leurs succès, s'appliquent à grignoter plus avant les possibilités de réplique des défenseurs.

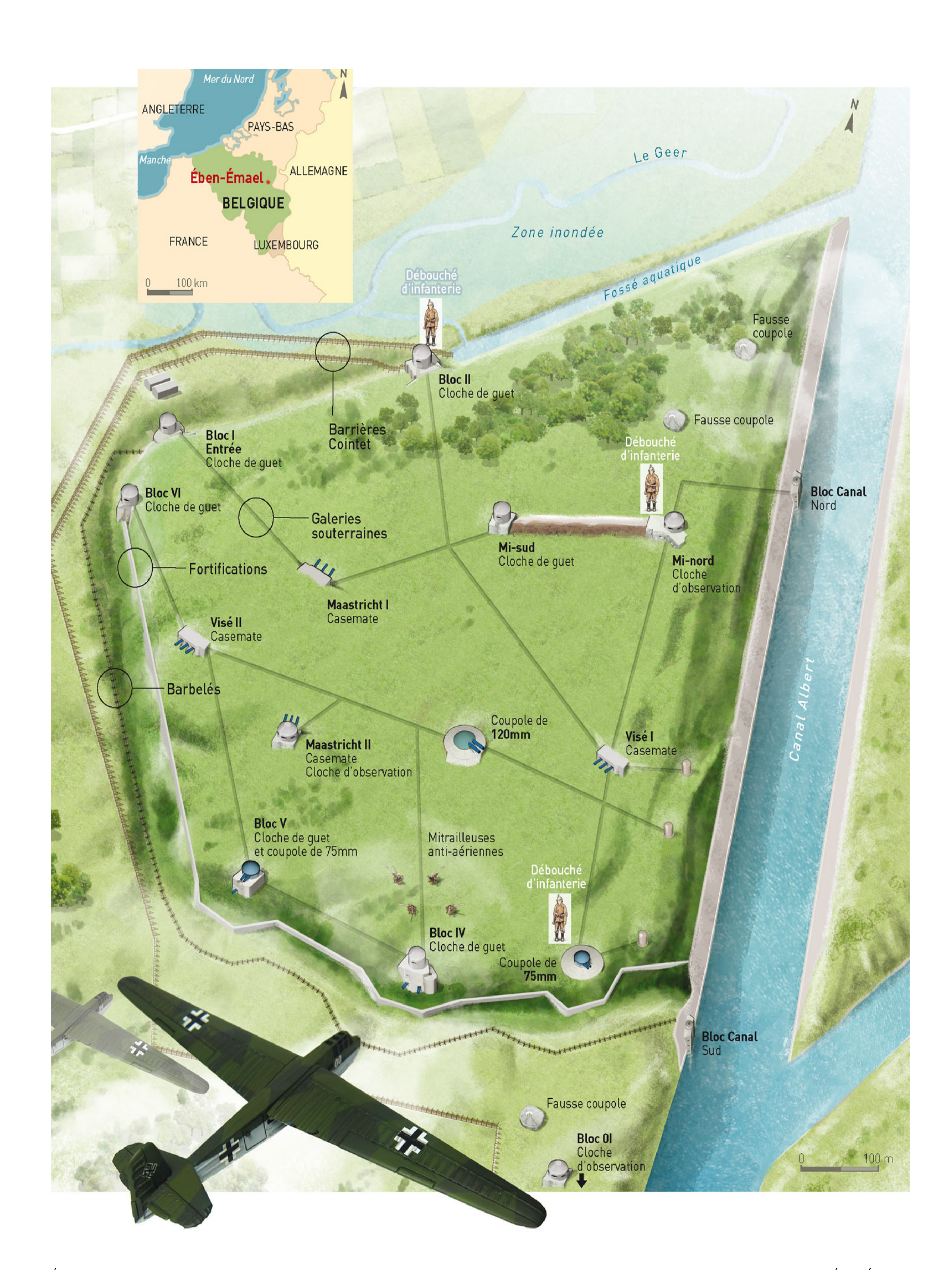
`

À l’intérieur, le major Jottrand ne sort guère de son bureau, même pour coordonner les sorties de sa garnison avec l’unique renfort d’infanterie reçu de l’extérieur. Il ne cesse de réclamer une contre-attaque à la division d’infanterie qui entoure la place. Elle ne viendra jamais, à cause de la mauvaise coordination des forces belges. Les adjoints de Jottrand, pour la plupart jeunes et inexpérimentés, contiennent mal le malaise grandissant. L’infirmerie est surchargée et bientôt les blessés, râlants, s’amoncellent dans les couloirs, ajoutant au sentiment d’effroi. Au matin du 11 mai, un bataillon d’assaut allemand traverse le canal Albert et vient renforcer Witzig. Des canons antichars sont mis en batterie et s’attaquent aux derniers blocs périphériques en état de se défendre. Subissant des coups répétés et dans l’incapacité de les rendre, les soldats belges veulent déposer les armes. Réuni, un conseil de défense décide alors de demander les conditions d’une reddition honorable. Mais lorsque l’officier chargé de la négocier fait ouvrir les portes, les soldats se ruent à l’extérieur, offrant le fort sans autre forme de procès.

Face aux défaillances, une seule réaction : l’omerta

Les autorités belges d’après guerre ont préféré garder le silence sur les nombreuses lacunes présentes à tous les niveaux de la hiérarchie. Elles n’ont jamais démenti la version allemande, accréditant le mythe des surhommes hyperentraînés terrassant le Léviathan, masque opportun aux déficiences calamiteuses de la défense… La vision créée par Goebbels s’est imposée facilement et subsiste encore aujourd’hui. Dans les faits, si les procédures avaient été respectées et les bonnes instructions données, l’ouvrage d’Ében-Émael, alerté dans les temps, était parfaitement capable de repousser l’assaut : rien que le tir de 4 mitrailleuses légères sur les flancs de toile des planeurs aurait pu faire un massacre (le groupe Granit déplore au final 6 tués, contre 25 et 63 blessés aux défenseurs). La forme surprenante de l’attaque aéroportée et la charge creuse ont eu moins d’influence sur le résultat que le choc traumatique provoqué par l’effroi de la bataille sur une troupe peu préparée, mal encadrée et dépourvue d’aide extérieure efficace, faute de coordination.Ében-Émael est, avant tout, une victime de l’armée belge.

2 TONNES D’OBUS À LA MINUTE


Mer du Nord
ANGLETERRE
PAYS-BAS
Manche
Ében-Émael
ALLEMAGNE
BELGIQUE
FRANCE
LUXEMBOURG
0 100 km
N
Le Geer
Zone inondée
Fossé aquatique
Débouché d'infanterie
Fausse coupole
Bloc II
Cloche de guet
Fausse coupole
Barrières Cointet
Bloc I
Entrée
Cloche de guet
Débouché d'infanterie
Bloc Canal
Nord
Bloc VI
Cloche de guet
Galeries souterraines
Mi-sud
Cloche de guet
Mi-nord
Cloche d'observation
Fortifications
Maastricht I
Casemate
Visé II
Casemate
Barbelés
Canal Albert
Coupole de 120mm
Maastricht II
Casemate
Cloche d'observation
Visé I
Casemate
Bloc V
Cloche de guet
et coupole de 75mm
Mitrailleuses anti-aériennes
Débouché d'infanterie
Bloc IV
Cloche de guet
Coupole de 75mm
Bloc Canal
Sud
Fausse coupole
Bloc 01
Cloche d'observation
0 100 m

Edifié à 20 km au nord-est de Liège et 5 km au sud de Maastricht, à proximité des frontières néerlandaise, allemande et belge, le fort d'Eben-Emael occupe une hauteur de 60 mètres surplombant vers l'est le canal Albert et la campagne allemande. L'armement principal est constitué de 3 coupoles doubles (1 au calibre 120 mm, 2 avec du 75 mm), secondées par 12 autres 75 mm dans quatre casemates, 2 pointées vers la Hollande (Maastricht 1 et 2), et 2 tirant vers le sud (Visé 1 et 2). L'ensemble est ceinturé par un mur antichar garni de blockhaus de défense rapprochée, hérissés de tubes de 60 mm antichars et de mitrailleuses. Deux blocs mitrailleurs couvrent la superstructure du fort. Les 4 km de galeries abritent une garnison théorique de 1 200 hommes, réduite en fait à 650 présents (dont 18 officiers) en raison des permissions, maladies et autres détachements extérieurs.

« La Wehrmacht n'avait pas besoin de tanks pour percer dans les Ardennes »

Ce ne sont pas les chars, mais les divisions Panzer – unités mobiles concentrant infanterie, artillerie, génie et appuyées par l'aviation – qui ont battu la France en 1940. Partant de ce constat et revenant sur tous les conflits, Jean-Claude Delhez[1] remet en question le mythe des blindés.

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Guerre & Histoire. — D'où est venue cette idée de réétudier le rôle des chars ?

Jean-Claude Delhez. — Je n'avais jamais écrit là-dessus, excepté deux livres sur Guderian face à la cavalerie française et aux chasseurs ardennais. Et puis, il y a deux ans, je vais faire les courses au supermarché et je trouve une miniature de char B1 bis avec un fascicule. Je l'achète et cela me donne envie de relire des publications sur la campagne de 1940. Je constate alors que les chars français ont été une catastrophe, qu'ils n'ont servi à peu près à rien. Puis je tire sur le bout de laine et me demande si l'on n'a pas exagéré le rôle des blindés alliés, puis des blindés tout court. De là, je systématise mes recherches, en établissant une base de données de tous les engagements et des grilles de lecture chiffrées. Et cela confirme mon impression : les chars sont loin d'avoir été décisifs dans la percée de mai 1940. On est à cent lieues de la méthode miracle où les blindés tiennent le rôle principal.

Ce sont pourtant bien les divisions Panzer qui ont percé le front !

Oui, mais une division Panzer est une unité interarmes, qui encadre des composantes très différentes. Si l'on rentre dans le détail des opérations, que l'on analyse finement la percée au niveau tactique – tout se joue en six jours – et que l'on regarde qui fait quoi comme je le propose dans mon livre, on constate que les chars interviennent très peu, surtout en appui de l'infanterie, comme en 1918. Quand ils agissent seuls, ils échouent la plupart du temps face aux canons antichars, dont on oublie souvent à tort l'efficacité. Dans les engagements qui mènent à la percée du corps Guderian, c'est l'infanterie qui fait le gros du travail. Quant aux engins alliés, leur action n'a guère eu d'effets. Tout cela ne correspond pas du tout à la vision qu'on a de cette phase clé de la campagne et qui a engendré un engouement excessif pour les chars. Tout le monde s'est mis à s'en équiper massivement : les Américains, les Japonais et aussi les Soviétiques, qui avaient freiné leur effort à la suite des performances décevantes de leurs blindés en Finlande.

D'où vient, selon vous, cette surévaluation dans la campagne de 1940 ?

Je pense qu'on n'a pas assez consacré d'études tactiques profondes à la période. On n'a pas suffisamment analysé les archives des deux côtés – quand elles subsistent, car beaucoup ont été détruites – pour savoir comment telle ou telle attaque s'est réellement déroulée. Pour être objectif, il faut également réaliser une cartographie précise, aller sur le terrain et se départir de tout nationalisme ou corporatisme. Faute d'avoir fait ce travail, on a confondu la Panzerdivision et le char pour donner naissance à une vision « tanko-centrée », en ignorant la vraie valeur du canon antichar. Face à une défense correctement établie, on ne passe pas ! Je ne suis d'ailleurs pas le seul à le souligner. Dès 1936, une note sur la conduite des grandes unités rédigée en France explique que le « canon antichar a le même effet sur le char que la mitrailleuse vis-à-vis du fantassin ». Aujourd'hui, les historiens américains Jeffery Gunsburg et Robert Doughty, qui connaissent bien le sujet, pensent également que le char a été surévalué. Mais, comme me l'a écrit récemment Jeff Gunsburg, ma thèse peut gêner beaucoup de gens. Pensez qu'aujourd'hui encore, la campagne de 1940 sert à justifier les budgets destinés aux blindés…

On peut concevoir que le char en tant que tel ne joue pas un rôle clé dans la défaite de la France. Il n'en reste pas moins qu'il est omniprésent par la suite !

Je ne le nie pas, de même que je ne nie pas que le char joue un rôle – utile, mais pas capital. Il connaît même un âge d'or au cours des années 1942 et 1943, quand l'industrie produit enfin des engins mécaniquement fiables et quand l'antichar perd momentanément sa supériorité : la munition à charge creuse n'est pas encore en dotation, la domination aérienne alliée n'est pas établie. En 1944, le char sert essentiellement d'antichar : il n'existe que pour se battre contre lui-même. Il mène une guerre dans la guerre, un combat stérile, déconnecté de la logique générale.

Votre ouvrage livre la même analyse sur l'offensive allemande de fin 1944 dans les Ardennes. Pourquoi avoir choisi cette bataille ?

Parce que la campagne de 1940 se situe au tout début du conflit et l'autre à la toute fin. Entre les deux, il y a une grande évolution dans le matériel et les tactiques. Le but est de voir comment la situation a évolué au terme de la guerre, en présence des matériels les plus puissants, notamment le Tigre, de généraux tel Patton et d'innovations comme la charge creuse. Et je constate alors que les chars ne remportent un succès contre un adversaire qui en est dépourvu que dans 29 % des cas. En dépit d'une évolution technique spectaculaire, le ratio succès/échec, qui était marginalement positif en mai 1940 avec 11 succès pour 9 échecs, est devenu nettement défavorable.

On objectera que le char n'est pas forcément à l'aise dans les Ardennes qui sont un terrain vallonné et boisé, plutôt défavorable.

Je pense qu'on exagère le côté accidenté de la région. Quand on va sur place, on s'aperçoit que le terrain n'est pas tellement différent de ce que l'on voit partout en Europe de l'Ouest. Et puis si le char doit éviter la forêt, les lieux habités, les collines et montagnes, les cours d'eau, les zones humides, les îles, la pluie, la neige et, avec la puissance aérienne actuelle, les déserts, que lui reste-t-il alors ?



Un canon antichar de 75 mm en batterie en URSS en août 1943. Le char russe qui explose à courte distance indique que la scène est rejouée avec une épave pour les besoins du photographe. À cette date, la Wehrmacht a définitivement perdu l'initiative à l'est.

Qu'en serait-il des autres fronts, notamment de l'Est ?

Je n'ai pas pu analyser l'intégralité du conflit, il faudrait vingt ans d'étude pour autant de volumes que personne ne voudra publier. Mais je constate quand même qu'à Koursk, quintessence de la bataille de chars, c'est surtout l'artillerie qui s'illustre. Et quand on parle de la Normandie, on voit que les chars [alliés] restent deux mois sans percer. Après ça, la chevauchée de Patton est facile : les Allemands sont partis. Cela dit, encore une fois, le char a eu son utilité ! Il faut juste la relativiser, car il y a beaucoup de déchet.

Et l'après-guerre ?

Les armadas blindées de la guerre froide n'ont jamais servi et n'ont pas brillé pendant les conflits outre-mer : Corée, Indochine, Vietnam, Afghanistan… Dans les années 1980, Irakiens et Iraniens possèdent des masses de chars et pourtant leur guerre est une guerre de tranchées. Jamais ils ne percent. Quant à la guerre des Six-Jours, on oublie de dire qu'elle est gagnée par Isarël parce que son aviation est maîtresse du ciel : c'est l'avion, pas le tank, qui donne la victoire. En 1973, en

revanche, quand cette maîtrise est contestée, les chars se font étriller le long du canal de Suez par les missiles à charge creuse dont les Égyptiens se sont équipés entre-temps.

Ils sont toujours cependant à la pointe de la doctrine de Tsahal…

Parce qu'ils correspondent bien à la psychologie des Israéliens, qui ont besoin de se sentir protégés. Le blindage du Merkava, le char le mieux protégé au monde, rassure : c'est leur ligne Maginot. Mais utiliser cet engin contre les Palestiniens en combat de rue, c'est une aberration !

Le char est-il obsolète ?

Le char n'est plus la meilleure arme antichar depuis l'arrivée du missile. Tout récemment, au Kurdistan, on a vu des Leopard 2 turcs percés par des armes conçues dans les années 1980 et tirées par des milices locales. Et ces engins ont perdu leur utilité dans des conflits asymétriques, menés souvent en milieu urbain. C'est vrai que l'on observe un regain d'intérêt avec le retour actuel à une logique de guerre froide : les Russes présentent le nouveau tank Armata, les Allemands réclament un nouveau char. Il y a une part de fantasme là-dedans. Et aussi les intérêts du lobby militaro-industriel.

1. Journaliste, passionné d'histoire et collaborateur de *Guerres & Histoire*, Jean-Claude Delhez a écrit plus d'une vingtaine d'ouvrages consacrés en particulier à l'année 1914 et à la Belgique. Il est notamment l'auteur de *Chars d'assaut, un siècle d'imposture* (Éditions Jourdan, 2017).

Dunkerque, le miracle de la défaite

Grâce aux ports et aux plages de la mer du Nord, 380 000 soldats anglais et français échappent aux griffes de la Wehrmacht, résultat improbable d'une opération montée *in extremis* dans le chaos le plus extrême. Mais c'est aussi le résultat d'une débâcle dont la France ne se remettra pas. Jour après jour, en voici toute l'histoire…

Par Pierre Grumberg

Tout commence le 10 mai 1940 par une opération téléphonée. Au château des Bondons de La Ferté-sous-Jouarre, le QG du front Nord-Est commandé par le général Georges, il est 6 h 30 quand la sonnerie retentit. Au bout du fil, c'est Gamelin, le commandant en chef des armées alliées en France.

« Allô, Georges ? Vous êtes au courant ?

— Oui, mon général, dès la première heure. Alors, c'est la manœuvre Dyle ?

— Puisque les Belges nous appellent, pensez-vous que nous puissions faire autre chose ?

— Évidemment, non… »

Que faire d'autre, en effet ? Les Allemands qui viennent d'attaquer deux heures plus tôt la Belgique et les Pays-Bas font exactement ce qu'on attend d'eux. Comme convenu, le groupe d'armées n° 1 du général Gaston Billotte – 776 000 hommes, dont 236 000 Britanniques – s'élance donc au secours des armées du roi Léopold III et de la reine Wilhelmine. C'est le printemps, les oiseaux et les Belges acclament les troupes qui passent la frontière, et pas l'ombre d'un Heinkel pour salir le ciel bleu.

11-18 mai : de la confiance à la panique

Le 11 mai, les 210 000 hommes de la 1re armée commandée par le général Blanchard bordent donc la Dyle, conformément au plan. Ils s'appuient à droite sur les 180 000 soldats du général Corap, chargés de tenir la face ouest des Ardennes, et à gauche sur les Britanniques de la British Expeditionary Force de lord Gort, centrée sur Louvain. À l'extrême gauche, le long de la mer du Nord, la 7e armée – les 150 000 soldats de Giraud – pousse jusqu'à Breda, aux Pays-Bas. Pour ce bond de 200 km, on a choisi d'investir les forces les plus mobiles de l'armée, la fleur des troupes mécanisées qui devait être tenue en réserve, au cas où… Mais quel cas, puisqu'on a tout prévu ?

Le 14, à peine trois jours plus tard, le désespoir succède à la confiance : à 3 heures du matin, affalé devant sa carte, Georges sanglote devant ses officiers atterrés : « Notre front est enfoncé à Sedan ! Il y a eu des défaillances… » Pendant que le groupe d'armées no 1 croyait fermer la grande porte en Belgique, les Panzers sont passés par l'issue de service, dans les Ardennes que l'on disait infranchissables. Hypnotisés par le serpent mécanisé qui se glisse dans le trou béant des lignes, Gamelin, Georges et Billotte restent les bras ballants, se bornant à ordonner de vagues contre-attaques et à réclamer des avions aux Anglais. Le lendemain, à 7 h 30, c'est Paul Reynaud, le président du Conseil, qui réveille Winston Churchill : « Allô ? Nous sommes battus. La bataille est perdue. »

Reynaud croit que les Panzers foncent vers Paris. Il se trompe. C'est vers la Manche qu'ils foncent, à raison de 50 km par jour ; et comme Gamelin l'avoue à un Churchill consterné au Quai d'Orsay, il n'y a pas de réserves mobiles pour les arrêter. Pendant que Georges tente tardivement de replier de Belgique ses troupes accrochées, la British Expeditionary Force (BEF) reste dans l'incertitude. Les officiers de Gort, qui ont vu pleurer ceux de Billotte, comprennent enfin l'étendue du désastre quand, le 17 mai, Georges demande benoîtement si une division à vocation purement ancillaire peut se positionner au sud d'Arleux, soit à 23 km à l'est d'Arras. Le 18 mai, Gort, pressentant le pire, dépêche un officier auprès de l'amiral Abrial, commandant du secteur de Dunkerque, où tombent les premières bombes et les premières victimes civiles. Le soir, Guderian est à Péronne, à 75 km d'Abbeville et de la baie de Somme.

19 mai : le compte à rebours est lancé

Minuit sonne la nouvelle journée quand Gort rend visite à Billotte, au QG du groupe d'armées n°1 à Wahagnies, afin d'évoquer la contre-attaque qui s'impose contre les flancs allemands exposés. « Eh bien, mon général, qu'est-ce que vous avez à me dire ? » « Pas de réserves, pas de plan et peu d'espoir », répond l'autre, avant de lâcher : « Je suis crevé… Et contre ces Panzers, je ne peux rien faire. » Convaincu que les Français ne bougeront pas, Gort fait contacter le War Office dans la matinée, puis à 16 h 30. En termes discrets, au cas où les Français écouteraient, Pownall, chef d'état-major de Gort, explique que ce dernier « étudie une possible retraite vers Dunkerque au cas où il y serait contraint ».

C'est la première fois que l'éventualité est mentionnée et, en accord avec Churchill, le général Ironside, chef d'état-major impérial et patron de l'armée, s'y oppose : mieux vaut tenter une sortie au sud, tant que le rideau allemand reste mince, et encourager les Belges à suivre. Gort encaisse, mais Pownall n'en charge pas moins le lieutenant-colonel Bridgeman de travailler sur un plan d'évacuation. Côté français, le soleil se couche sur une note d'espoir : à 20 h 45, l'énergique Maxime Weygand remplace Gamelin. En réalité, c'est un désastre : le nouveau venu annule les projets contre-offensifs de son prédécesseur pour aller prendre l'avis de ses subordonnés…

20 mai : les Allemands ont un pied dans la Manche

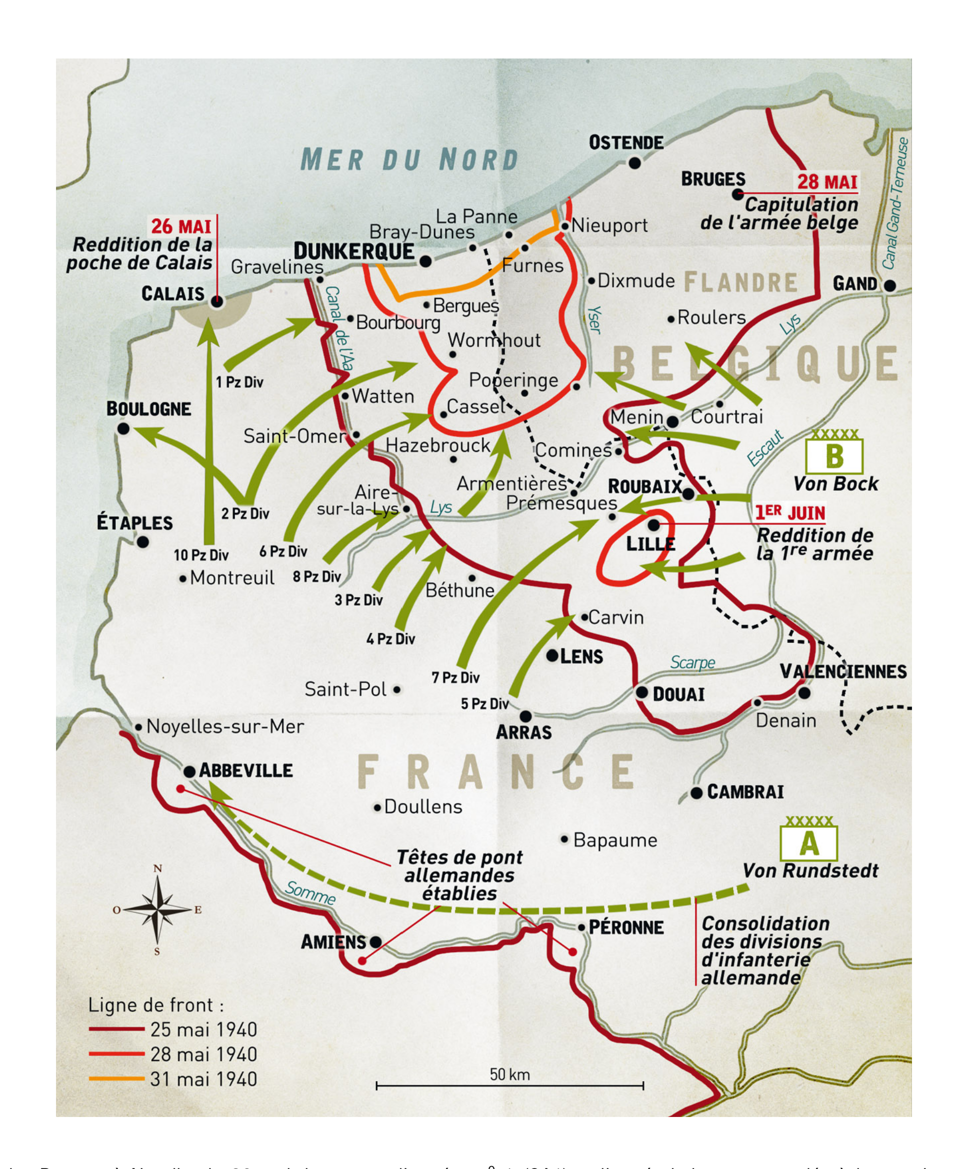
À Londres, dès le matin, Churchill donne ordre de rameuter, au cas où, tout ce qui flotte en vue d'une évacuation de la BEF, que l'amiral Ramsay, commandant à Douvres, a pour mission de planifier. Déjà, les premiers échelons arrière de ladite force expéditionnaire rembarquent dans les ports de la Manche. Parallèlement, Ironside rend visite à Gort, puis va rencontrer Billotte à Lens. Ce dernier marmonne sa litanie : fatigué, rien à faire contre les Panzers… Ironside, qu'on surnomme « Tiny » (« minuscule ») à cause de son imposante corpulence, saisit Billotte par les boutons de sa vareuse et le secoue comme un prunier pour lui arracher la décision d'attaquer. La 1re armée de Blanchard partira du secteur de Cambrai (ville tenue par les Allemands) vers Bapaume le lendemain, tandis que la BEF sortira d'Arras (que Rommel a déjà laissée derrière lui). Mais Blanchard ne rédige qu'un ordre vague et tardif, à la fureur des Britanniques. Pendant que ce beau monde discute, Guderian pousse à Noyelles-sur-Mer. Le groupe d'armées n° 1 est alors coupé de ses arrières et du reste des forces alliées.

21 mai : coup d'épingle à Arras

À 8 h 35, au Bourget, Weygand embarque enfin dans un avion pour sa tournée. Il atterrit à Béthune, où personne ne l'attend. Un pauvre planton offre sa camionnette pour que le nouveau généralissime puisse téléphoner à la poste du coin, puis on déjeune à l'auberge avant de redécoller vers Calais. Weygand parvient ainsi vers 15 heures à Ypres pour rencontrer Léopold III. Billotte, qui le cherche partout, n'arrive qu'en cours de réunion. En dépit des réticences du roi, qui annonce l'écroulement imminent de son armée, on décide d'une double attaque, de Cambrai vers le sud et de la Somme vers le nord. Après quoi, le généralissime rejoint Abrial à Dunkerque, où il embarque à 18 h 30 sur un torpilleur « pour retourner en France ». Il arrivera à 5 heures du matin à Cherbourg. Entre-temps, Billotte se tue dans un accident de la route et Blanchard, son successeur, ne prend pas d'initiatives. Gort, arrivé trop tard lui aussi, est contraint d'acquiescer au plan Weygand.

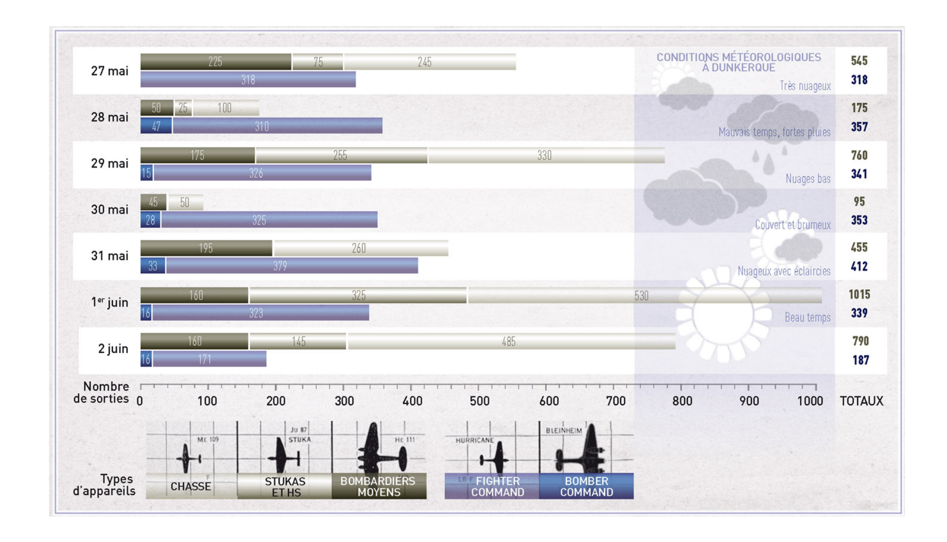
Comme convenu, la BEF lance autour d'Arras l'attaque promise, mais avec 2 000 soldats au lieu des 15 000 prévus, et 74 chars, dont 16 seulement armés d'un canon. Les Allemands, surpris, sont bousculés. Mais les assaillants, vite épuisés et à bout de munitions, n'ont pas la force de percer et se replient en laissant la moitié de leurs engins sur le terrain. La contre-attaque – une des rares à se concrétiser, avec celle du colonel de Gaulle à Montcornet du 17 au 19 – a cependant un effet imprévu : elle avive les craintes de von Rundstedt, commandant du groupe d'armées A dont dépend la ruée sur la Manche.

GA1, PEAU DE CHAGRIN



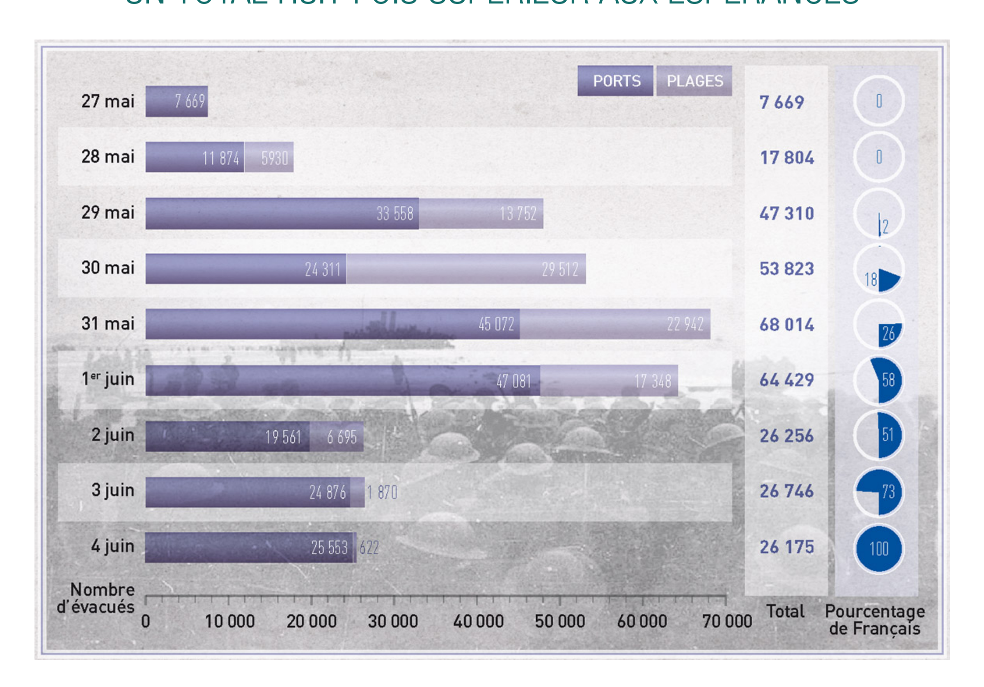
Après l'arrivée des Panzers à Noyelles le 20 mai, le groupe d'armées n° 1 (GA1) et l'armée belge sont acculés à la mer. Les divisions Panzer compriment ensuite la poche contre l'infanterie du groupe d'armées B. La BEF, bien motorisée et dotée d'un plan de retraite clair, s'extirpe de la nasse en dépit de la capitulation belge. Mais le gros de la 1re armée française, trop lente à bouger, se fait piéger à Lille.
© Stéphane Humbert-Basset

AVEC L'AIDE DU CIEL ET DE LA RAF



En dépit des rodomontades de Göring, la Luftwaffe ne peut enrayer « Dynamo ». La faute, surtout, à la météo : nuages, pluie, brouillard, auxquels s'ajoutent les fumées des incendies, tendent sur Dunkerque un écran opaque qui limite le nombre des sorties pendant trois jours cruciaux. Il faut compter également avec la RAF, dont les terrains du Kent sont bien placés et dont l'agressivité surprend : le 27 mai, les Allemands perdent ainsi 24 He 111 et Do 17. Mais le prix payé est élevé. La RAF perd 113 avions (109 chasseurs, 4 bombardiers) contre 92 (37 chasseurs, 45 bombardiers moyens, 10 Stukas) pour la Luftwaffe. Cette dernière parvient tout de même à couler – avec l'aide anecdotique de la Kriegsmarine – 226 embarcations sur les 693 déployées par les Britanniques, dont 6 destroyers sur 38 et 9 gros transports de troupes sur 46. Les autres Alliés (essentiellement français) perdent 8 navires de guerre (dont 3 destroyers de la Marine nationale) sur 49 et 9 unités civiles sur 119.
© WARFOG Julien Peltier

UN TOTAL HUIT FOIS SUPÉRIEUR AUX ESPÉRANCES



Selon Churchill, 338 226 hommes débarquent en Angleterre, chiffre proche de celui donné par Ramsay (338 682), patron de l'opération « Dynamo », qui distingue 215 587 Britanniques et 123 095 Français. L'historien Jean Vanwelkenhuyzen suggère d'y ajouter 27 936 non-combattants de la BEF évacués du 20 au 26 mai, et aussi 16 602 soldats non comptabilisés transportés sur des navires français. Soit plus de 380 000 évacués en tout.
© WARFOG Julien Peltier

22 mai : le serpent resserre son étreinte

À midi, Reynaud emmène Churchill au GQG de Vincennes, où Weygand, reprenant le projet Gamelin après cinq jours de délais, confirme l'idée de fermer le couloir des Panzers par une double attaque depuis Cambrai et Amiens. Churchill approuve, mais stipule que Gort, replié sur l'Escaut, devra garder une route de repli vers la côte. Il n'annonce pas pour autant une intention claire de rembarquement, ce que les Français lui reprocheront à juste titre… À Londres, le Premier ministre convoque le général Spears pour assurer une représentation auprès de Reynaud. Mais ce fin connaisseur de la France a égaré son uniforme et ne parviendra à Paris que le 25… En attendant, les Panzers se réorientent vers le nord. Le soir, ils encerclent Boulogne – d'où 4 368 Britanniques sont évacués, laissant la défense aux Français – et menacent Calais.

23 mai : les Belges à bout

Gort, qui rencontre Blanchard dans la matinée, comprend que la percée vers le sud est de plus en plus illusoire, d'autant que l'armée belge, arc-boutée sur la Lys, est à bout de forces. La BEF est placée en demi-rations, et certaines troupes destinées à piquer au sud pour l'offensive servent à replâtrer le front fissuré. À Dunkerque, où s'active l'énergique Abrial, quelques faibles défenses sont mises en place pour contrer une arrivée des Panzers depuis Calais encerclée.

24 mai : *Halt, Führerbefehl !*

Alors que les Panzers s'apprêtent à bondir jusqu'à Dunkerque, que rien ou presque ne protège, Hitler donne à 11 h 31 (heure française) l'ordre de stopper et même d'abandonner les têtes de pont établies sur les canaux. Ce *Haltebefehl* providentiel fait basculer la bataille, en octroyant aux troupes piégées un répit inespéré. Côté français, Weygand veut toujours sa grande contre-attaque, mais ordonne de créer sur la mer du Nord une tête de pont « aussi étendue que possible enserrant Dunkerque, indispensable au ravitaillement ». Camp retranché à tenir coûte que coûte pour les Français, point d'évacuation pour les Britanniques… La stratégie alliée est écartelée entre deux principes contradictoires, ce qui est immédiatement illustré par une dispute dans Calais assiégée. Partir ? Ou défendre jusqu'à la dernière cartouche ?

25 mai : Gort tranche le nœud gordien

Ce qui devait arriver arrive : sous la pression du groupe d'armées B de von Bock, les Belges craquent à Courtrai et les Allemands menacent de prendre la BEF de flanc pour investir Dunkerque par l'est. Informé des intentions ennemies grâce à des plans capturés, Gort prend à 18 heures la décision fatidique : aveugler la brèche avec les deux divisions de réserve prévues pour l'offensive Weygand – ce qui conduit à son abandon *de facto*. En réalité, Blanchard, qui vient enfin de prendre les rênes du groupe d'armées n° 1, estime que ses troupes sont épuisées et il est soulagé d'avoir à suivre les Britanniques. À 22 h 30, il donne l'ordre de la retraite vers un large périmètre compris entre le canal de l'Aa, la Lys et le canal reliant Gand à la mer, que le général Fagalde est en train d'organiser, sous les bombardements incessants de la Luftwaffe. À Boulogne, les derniers défenseurs, tous français, ont rendu les armes.

26 mai : le fossé se creuse entre Paris et Londres

Gort coordonne ses efforts avec Blanchard quant à la retraite vers la côte, sans que le second, qui donne ordre de « tenir sans esprit de retraite », comprenne que le premier n'a aucune intention de rester. Le hiatus est entretenu à Paris, où les Britanniques, de plus en plus persuadés que la France va sombrer, se demandent comment évacuer le navire. Au War Office, à Londres, Halifax évoque l'idée de négocier avec Berlin par l'entremise de Mussolini (l'Italie est encore en paix), mais Churchill refuse *mordicus*, au moins jusqu'à ce que le sort de la BEF se précise.

À Douvres, l'amiral Ramsay reçoit à 18 h 57 l'ordre de déclencher l'opération « Dynamo ». Objectif : évacuer 45 000 soldats de la BEF dans les deux jours. Faire mieux tiendrait du miracle. Au même moment, les Panzers repartent à l'assaut. Mais il est trop tard : Fagalde et son collègue Barthélemy ont eu le temps de muscler les défenses. Les régiments Großdeutschland et Leibstandarte SS Adolf Hitler (LSAH) apprennent à leurs dépens que le temps des grandes chevauchées est fini : leurs assauts sont repoussés avec de lourdes pertes par une infanterie française bien retranchée et soutenue par une artillerie efficace. Il faudra progresser maison par maison, jusqu'à la fin, face à une défense tenace et courageuse… Pour Calais, en revanche, c'est fini : 3 500 Britanniques et 16 500 Français sont capturés.

27 mai : premiers tours de « Dynamo »

`

À Douvres, marins français et anglais s'accordent sur les modalités du trafic, tandis que les terriens se rencontrent à Cassel pour coordonner la défense du périmètre. Il est grand temps, car le roi Léopold, qui pense la bataille perdue, a envoyé un émissaire aux Allemands dans l'après-midi, mais n'en informe les Alliés qu'à 18 heures. À Dunkerque, « Dynamo » enlève un premier contingent de 7 669 soldats. La Luftwaffe ayant détruit les installations portuaires, on improvise des points d'amarrage sur les brise-lames. Des plages, des jetées de camions sont construites à marée basse. Le ciel, qui éclairait jusqu'à présent les succès allemands, change de camp : si la mer reste calme, les nuages s'amoncellent et gênent les Stukas.

28 mai : les Belges jettent l'éponge

À 4 heures du matin, l'armée belge se rend, laissant un vide béant à l'est de Dunkerque. Les Allemands, gênés par les 200 000 prisonniers et les quelque 3 millions de civils qui encombrent l'ouest de la Belgique, ne démarrent qu'à 11 heures et se heurtent aux restes de la 60e division d'infanterie française, repliée *in extremis* à Nieuport dans des camions belges réquisitionnés. À l'ouest de la poche, les Britanniques tiennent bon à Cassel.

À Houtkerque, à 10 heures, Gort montre à Blanchard le télégramme reçu la veille de Londres, lui enjoignant de sauver les hommes, à défaut des meubles. La surprise passée, Blanchard est forcé en renâclant d'accepter un repli sur le périmètre de Dunkerque, ce qui implique de quitter la Lys, alors que l'essentiel de la 1re armée (commandée par Prioux) se trouve coincée au sud… Les 3e et 4e divisions de la BEF s'extraient vers les plages. Côté français, seul le corps d'armée du général de La Laurencie s'échappe du piège refermé à Armentières dans la soirée. Pendant ce temps, sur la côte, entre Dunkerque et La Panne, la Navy fait des prodiges d'embarquement, le temps exécrable interdisant la Luftwaffe de vol. Hélas pour la suite, une brigade de DCA britannique donne trop vite l'ordre de détruire plus de 100 de ses propres pièces de 94 mm…

29 mai : la Luftwaffe se surpasse

Weygand, enfin, se résout à accepter l'idée d'une évacuation et donne des ordres en ce sens. En dépit du ciel bas, la Luftwaffe effectue 430 sorties de bombardement sur Dunkerque, orage auquel l'artillerie, désormais à portée, joint son feu. La Navy,

qui perd dans la seule journée 10 destroyers coulés (dont 2 par les vedettes et U-Boote de la Kriegsmarine) ou endommagés, commence à paniquer. On embarque cependant, et la journée dépasse au final les objectifs initiaux de « Dynamo ». La pression sur le périmètre est cependant soulagée par un changement radical côté allemand : les Panzers sont rameutés pour la grande offensive sur la Somme et le remaniement d'un front plutôt mal organisé prend du temps.

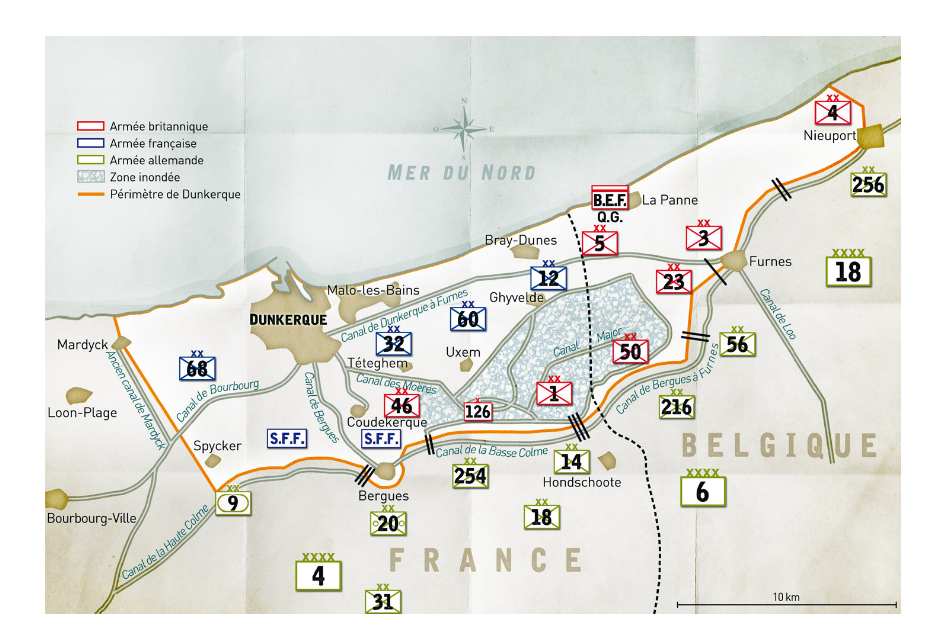
30 mai : défense au coude à coude

Rude journée pour les Allemands qui relancent l'assaut. Non seulement le temps bouché cloue les Stukas au sol, mais les Français tiennent bon, appuyés derrière les canaux, de solides ouvrages et sur le secteur inondé des Moëres. À l'ouest du périmètre, le 225e RI, en dépit du pilonnage, résiste tout l'après-midi et la soirée à un assaut en règle de la 9e Panzerdivision et du régiment LSAH. Au centre, Britanniques puis Français du 137e RI rejettent la 18e division d'infanterie du général Cranz au-delà du canal de la Basse-Colme. À Furnes, une contre-attaque furieuse des Coldstream Guards repousse la 51e division d'infanterie au-delà du canal de Loo. Pendant que les combats font rage, les embarquements vont bon train, Français et Britanniques coopérant plus efficacement.

31 mai : entente de moins en moins cordiale

Le climat se gâte à Dunkerque pour les 92 000 Britanniques et 156 000 Français encore présents dans la poche le matin. La mer qui s'agite pour la première fois et le ciel qui s'éclaire favorisent les 120 000 Allemands, enfin réunis sous commandement unique. Mais si les assauts gagnent du terrain, ils ne percent pas et la journée marque l'apogée des embarquements. Le prix est un affaiblissement spectaculaire de la BEF, très majoritairement bénéficiaire des évacuations, même si Churchill jure à Reynaud de « défendre Dunkerque jusqu'au bout ». Gort est rapatrié, et son successeur Alexander fait sèchement comprendre à Abrial et Fagalde, piqués, qu'il a ordre de partir, pas de tirer les dernières cartouches.

UN RECTANGLE DE 20 KM SUR 10



Le 30 mai, le périmètre est fermé, les Britanniques défendant l'est et le centre (adossés à la zone inondée des Moëres). La 68e division et le secteur fortifié des Flandres (SFF) tiennent l'ouest. Les Allemands, qui n'ont pas unifié leur commandement, dispersent leurs efforts. Les défenses, appuyées sur les murs de Vauban à Bergues et les canaux, tiennent jusqu'au 4 juin.
© Stéphane Humbert-Basset

1er juin : la fête des Stukas

Avec le beau temps reviennent les Stukas, qui coulent 31 bateaux (dont 3 destroyers britanniques et 1 français). L'artillerie lourde se mêle au massacre, et les chefs décident de renoncer aux évacuations de jour. La journée, cher payée, n'en est pas moins un succès, la Navy évacuant pour la première fois une majorité de Français. La défense du périmètre, sous pression, commence à craquer, notamment dans les secteurs britanniques affaiblis par les départs.

2 juin : les Français seuls au monde

Amputé du secteur ex-britannique évacué de La Panne, le périmètre rétrécit alors que les Français, désormais presque seuls, se battent avec acharnement, lançant même à 6 heures les six derniers chars Somua dans une furieuse contre-attaque. À Bray-Dunes, limite est du périmètre, le général Janssen se fait tuer à la tête des restes de la 12e division d'infanterie motorisée. Les Allemands grignotent, arrachent Bergues, défendue bec et ongles derrière les bastions construits par Vauban, mais ne pénètrent pas. Au soir, la BEF est rembarquée, avec son personnel de quai spécialisé,

ce qui en prive les Français. Artillerie allemande, désorganisation et contretemps forcent 6 navires à repartir vides.



L'épave d'un Spitfire de la RAF contraint d'atterrir sur une plage de Dunkerque, le 26 mai 1940. C'est la première bataille du célèbre chasseur, et une des raisons de l'échec de la Luftwaffe à empêcher le rembarquement du corps expéditionnaire britannique.

3 juin : l'armée des ombres

Au matin, 25 000 Français résistent toujours, tandis que 20 000 autres sont prêts à embarquer. Après les combats acharnés de la journée, il est raisonnable d'espérer évacuer tout le monde dans la nuit, quand, des ruines, surgissent au soir 40 000 fantômes imprévus : ex-soldats des services et du train, traînards, semi-déserteurs, survivants d'unités détruites… Cette masse coagule sur les jetées, empêchant les unités combattantes d'accéder aux navires.

4 juin : le mot de la fin

À 2 heures du matin, Abrial et Fagalde parviennent à se glisser dans une vedette. À 3 h 40, le destroyer *HMS Shikari* embarque 383 derniers rescapés, dont le général Barthélemy. Un vapeur est sabordé ensuite pour bloquer l'entrée du port. C'est fini. Dans Dunkerque dévastée et calcinée, il reste 40 000 Français, que les vainqueurs rassemblent au matin, après une avance prudente. « Et les Anglais ? », demande Cranz au général Beaufrère. « Plus là, répond le commandant de l'arrière-garde sacrifiée avec un amer demi-sourire. Ils sont en Angleterre. »

Un bilan humain incertain

Faute de comptes précis tenus dans le chaos de la débâcle, chiffrer exactement les pertes est illusoire. Côté Français, 40 000 soldats sont capturés à Dunkerque (et environ autant dans la poche de Lille), les combats faisant sans doute autour de 6 000 tués. Côté BEF, le bilan officiel est de 3 457 tués, 21 628 blessés et 43 026 prisonniers. Mais ce total englobe la « 2e BEF » qui poursuit le combat jusqu'au 25 juin. Hormis 8 000 soldats de la 51st Highland Division, capturés le 12 juin à Saint-Valery-en-Caux, on peut cependant penser que la grande majorité des pertes précède le 2 juin. Environ 5 000 Franco-Britanniques ont par ailleurs disparu en mer. Les Belges, victimes collatérales du plan Dyle, voient eux leur armée anéantie, au prix de 7 500 tués, 15 850 blessés et 225 000 prisonniers. La Wehrmacht n'a pas laissé de détails sur ses pertes. Mais elle déplore probablement entre 15 000 et 17 000 tués du 10 mai au 2 juin, dont guère plus de 2 000 devant Dunkerque.

Pourquoi Hitler a-t-il laissé échapper la victoire ?

Depuis la spectaculaire et improbable évacuation de Dunkerque, réussie par les Alliés au nez et à la barbe de la Wehrmacht, cette question cruciale taraude les analystes. Manœuvre politique ? Impéritie militaire ? Hésitation fatale ? Les historiens allemands Frieser et Töppel ont des avis partagés.

Par Jean Lopez

Le 24 mai 1940 à l'aube, 7 divisions Panzer, 1 division motorisée et 3 régiments SS motorisés se tiennent alignés de Gravelines, sur la mer du Nord, à Lens, 100 km au sud-est. L'aile gauche de cette masse formidable, constituée de la 1re division Panzer et de deux régiments d'élite – Großdeutschland et Leibstandarte SS Adolf Hitler –, se trouve à 18 kilomètres de Dunkerque. Elle a même formé, au-delà du canal de l'Aa, plusieurs têtes de pont, notamment à Bourbourg, à 15 kilomètres du port flamand. Comme Boulogne et Calais sont en passe d'être enlevées par les 2e et 10e divisions Panzer, Dunkerque demeure la seule porte de sortie à disposition des forces alliées aventurées en Belgique et en cours d'encerclement. En face de la 1re division Panzer ne se trouvent que quelques régiments régionaux de travailleurs appartenant au secteur fortifié des Flandres. Ces unités, constituées d'hommes âgés, dépourvues de moyens antichars et plus généralement d'armes lourdes, ne sont pas en mesure d'interdire aux Panzers d'être sur les quais de Dunkerque dans la journée du 24 mai. La Wehrmacht se trouve donc à la veille de ce qui aurait constitué la plus

grande victoire militaire de tous les temps, détruisant ou capturant la 1re armée française et le corps expéditionnaire britannique (BEF). À 12 h 31, le 24 mai, un coup de téléphone venu du quartier général du groupe d'armées A, commandé par von Rundstedt, fait savoir aux chefs des unités blindées qu'ils ne peuvent en aucun cas dépasser la ligne sur laquelle ils se trouvent : Gravelines - Saint-Omer - Aire - Béthune - Lens. Les unités qui ont déjà franchi la « ligne du canal » entre Gravelines et Aire sont même priées de revenir sur leurs pas. Les commandants des divisions Panzer manifestent leur incompréhension totale, mais cet ordre d'arrêt – *Haltebefehl* en allemand – est un ordre du Führer, qui s'impose à tous et doit être exécuté sans discussion. Pour les Britanniques, il représente le début du « miracle de Dunkerque ». Pour les historiens, il constitue une source d'interrogations jamais tarie depuis soixante-dix-sept ans. Pourquoi Hitler a-t-il donné cet ordre stupéfiant, qui semble frustrer ses troupes d'une victoire totale, et dont les conséquences sont incalculables ?



Dunkerque en juin 1940, après les combats. L'évasion des 220 000 officiers, sous-officiers et soldats britanniques est un exploit d'une grande portée politique. Grâce à elle, Churchill conserve une armée – même sans matériel – et peut refuser les offres de paix de Hitler.
© Interfoto/LA COLLECTION

Un acte délibéré du Führer

Hitler a répondu lui-même à la question, et à plusieurs reprises. Le problème, c’est qu’il a donné plusieurs explications différentes, qui ont varié selon le lieu et l’interlocuteur. La plus folle, la plus provocatrice, mais aussi celle qu’il répète encore dans son testament politique, quelques semaines avant son suicide, est qu’il a volontairement laissé échapper le corps expéditionnaire britannique. Le 2 juin 1940, à Charleville, au QG du groupe d’armées A, il avance cette thèse une première fois devant un aréopage de généraux, notamment devant Blumentritt, le chef des opérations du groupe d’armées, qui rapporte ainsi sa déclaration : « Si les troupes britanniques avaient été faites prisonnières à Dunkerque, cela aurait pu donner aux Anglais le sentiment que leur honneur était souillé et demandait réparation. En les laissant échapper, Hitler espérait se les concilier. » De nombreux historiens ont mis cette magnanimité en rapport avec les déclarations anglophiles dont Hitler n’a pas été avare, il est vrai, depuis la rédaction de Mein Kampf, en 1924-1925. Il a répété des dizaines de fois que, pour des raisons ethniques et géopolitiques, la Grande-Bretagne était l’alliée naturelle de l’Allemagne, que son Empire était la plus belle création de l’homme blanc et son aristocratie un modèle d’orgueil racial. En trouvant un arrangement avec Londres, Hitler aurait attendu en retour qu’elle lui laisse les mains libres à l’est, pour sa grande explication avec le judéo-bolchevisme. Seul le refus de Churchill d’entrer dans cette combinaison aurait réduit à néant l’ouverture diplomatique audacieuse faite à Dunkerque.

Hitler a-t-il vraiment fait un « pont d’or » aux Britanniques pour préparer la voie à un accord avec eux ? « Absurde ! s’emporte Karl-Heinz Frieser, historien militaire allemand, auteur du célèbre Mythe de la guerre éclair (1995). La déclaration du 2 juin intervient le jour où Hitler a compris que les Britanniques ont réussi à échapper à la captivité. Il invente cette thèse pour dissimuler son erreur désastreuse et se dédouaner. Aucun homme politique allemand n’aurait pu être assez stupide pour laisser intentionnellement échapper l’armée britannique, qui aurait représenté une précieuse monnaie d’échange lors des négociations de paix. » Son collègue Roman Töppel, historien à Munich, renchérit : « Loin de vouloir ménager les Britanniques, Hitler a voulu les noyer dans un bain de sang dans la poche du Nord. Pour preuve, quand il apprend que les obus sont peu efficaces dans les terrains sablonneux, il ordonne de les remplacer par des obus de DCA à temporisation. Et Göring dit devant Erhard Milch, inspecteur général de la Luftwaffe, que le Führer veut faire payer une

note salée aux Anglais. » *Exit*, donc, la thèse d'un Haltebefehl dicté par on ne sait quelle magnanimité : Hitler aurait tué jusqu'au dernier Tommy s'il l'avait pu.

Risque d'enlisement

Parmi les raisons d'arrêter ses chars sur le canal de l'Aa, Hitler a également avancé plusieurs fois qu'il craignait de les voir s'enliser dans les marais des Flandres. Il les connaissait bien, dit-il, pour y avoir combattu lui-même durant la Première Guerre mondiale. De la boue, de la boue, de la boue ! Keitel, chef de l'OKW, le haut commandement de la Wehrmacht, vient appuyer en écho, faisant valoir la même expérience. Et Guderian lui-même, qui commande le 19e corps Panzer, aurait déclaré : « Attaquer dans un pays de polders avec des chars est une erreur. » Et il est vrai que les Français ont prévu d'inonder le secteur des Moëres – un polder situé sous le niveau de la mer – en cas de nécessité, comme les Belges l'avaient fait en 1914. Néanmoins, l'argument marécageux ne tient pas plus la route que le précédent. Premièrement, le 24 mai 1940, le terrain autour de Dunkerque est parfaitement solide après trois semaines d'un temps chaud et sec. Si Guderian prononce bien les mots cités ci-dessus, c'est le 28 mai, alors qu'il pleut depuis quatre jours. En revanche, le 23 mai, à minuit, il a bien donné l'ordre à la 1re Panzer d'aller à Dunkerque, sans se soucier du terrain. Deuxièmement, les Franco-Britanniques engageront dans les Flandres des dizaines de milliers de véhicules sans problèmes majeurs, même après que la météo se sera gâtée. Troisièmement, Hitler n'a jamais craint en URSS d'envoyer ses Panzers dans des zones humides autrement plus vastes que les polders du plat pays.

Le troisième argument hitlérien en faveur du Haltebefehl concerne le matériel. Après 350 kilomètres de chevauchée et quatorze jours de combat, les divisions Panzer auraient eu besoin d'une période de repos pour se refaire en hommes et en matériels et préparer ainsi au mieux la seconde phase de la bataille de France. Le général von Kluge, commandant de la 4e armée, la plus puissante à la disposition de von Rundstedt, semble venir au secours de son Führer en faisant rapporter le 23 mai à Halder, chef de l'état-major général de l'armée de terre : « Les divisions Panzer ont perdu jusqu'à 50 % de leurs chars. » Or, de diverses déclarations faites après guerre, il ressort que ce chiffre est très exagéré. En réalité, beaucoup de chars ne souffrent que de problèmes mineurs et seront très vite sortis des ateliers divisionnaires. Sur les 753 qui ont été totalement détruits durant la campagne à l'ouest, à peine 200 l'ont

été entre le 10 et le 23 mai. Peut-être même von Kluge a-t-il noirci la situation, car il est alors hostile à la poursuite de l'offensive vers le nord. Quoi qu'il en soit, la 1re division Panzer, la plus moderne de toutes, aurait pu s'emparer de Dunkerque sans souci, même avec la moitié de ses 256 chars.



Hitler en visite en France le 2 juin 1940, entouré par des officiers, dont Rommel, à gauche. La victoire sur la France est déjà une certitude. Néanmoins, cette bataille qui devait être décisive ne décide de rien et Hitler doit improviser une nouvelle stratégie, qui le mènera en Russie.

Division dans la Wehrmacht

Si les trois principaux arguments donnés par Hitler lui-même pour justifier le *Haltebefehl* ne tiennent pas la route, qu'a-t-on d'autre ? Frieser défend la thèse d'un règlement de comptes entre Hitler et le haut commandement de l'armée de terre. Le problème de Dunkerque viendrait d'un différend entre deux groupes de généraux, les « progressistes » et les « conservateurs ». « Les conservateurs, emmenés par von Rundstedt et von Kluge, pensent, depuis le début de la percée, que les Panzers vont trop vite, explique Frieser. Ils craignent une contre-attaque française venue du sud, ou franco-britannique venue du nord. En revanche, von Brauchitsch, commandant en chef de l'armée de terre, et Halder, qu'on peut alors considérer tous deux comme des “progressistes”, veulent pousser sur Dunkerque sans délai. » Pour dénouer cette opposition, le 23 mai à minuit, von Brauchitsch et Halder décident d'enlever à von

Rundstedt la 4e armée – et toutes les divisions Panzer – pour la confier à von Bock, commandant du groupe d'armées B. Ainsi, von Bock aurait la responsabilité de l'encerclement et de la destruction des Franco-Britanniques, tandis que von Rundstedt surveillerait le front Sud sur la Somme. « Quand Hitler apprend le 24 mai, à l'occasion de sa visite à Charleville, cette décision dont personne ne lui a parlé, continue Frieser, il pique une colère énorme, annule l'ordre et lance son *Haltebefehl*. Il entend ainsi faire comprendre à tous ses généraux qu'il a, lui, et personne d'autre, le dernier mot en matière opérationnelle. »

La thèse de Karl-Heinz Frieser est contestée par Roman Töppel : « Il est sûr qu'Hitler était en colère contre Halder et von Brauchitsch, qui avaient pris une décision très importante sans son accord. Mais cela n'est pas décisif pour rendre compte du Haltebefehl. D'une part, il ne faut jamais oublier que c'est von Rundstedt qui a donné l'ordre, dès le 22 mai, d'arrêter la marche des Panzers vers Dunkerque, et pas Hitler. D'autre part, il faut bien lire le *Haltebefehl* : Hitler accorde toute liberté d'action à von Rundstedt. Ce dernier aurait pu lever le *Haltebefehl*, s'il l'avait voulu ! Il le fera d'ailleurs, le 26 mai, mais il sera alors trop tard. Il est complètement absurde de soutenir qu'Hitler aurait gâché une grande victoire juste pour donner une leçon à l'OKH ! Enfin, si Hitler donne bien une leçon à von Brauchitsch, ce n'est pas par le *Haltebefehl*, mais en confiant directement à von Rundstedt le droit de décider de la suite de la campagne, c'est-à-dire en court-circuitant complètement le commandant en chef de l'armée de terre et son chef d'état-major. L'essentiel à comprendre est qu'Hitler est persuadé que c'est von Rundstedt qui a raison et pas l'OKH. »

Rommel crie au loup

La clé du « miracle de Dunkerque » se trouverait donc dans l'accord entre von Rundstedt et Hitler sur l'analyse de la situation militaire. Or, cette analyse est conditionnée par les contre-attaques alliées des jours précédents : les deux tentatives de De Gaulle à Montcornet, les 17 et 19 mai, et surtout celle des Britanniques à Arras, le 21 mai. Ces trois affaires, misérablement exécutées, et qui ne sont que des coups d'épingle tactiques, ont eu un écho disproportionné chez von Rundstedt, von Kluge, von Kleist et, par ricochet, sur Hitler. « Rommel, ajoute Töppel, a crié au loup quand les Britanniques l'ont attaqué à Arras. Il a envoyé des rapports très exagérés sur ses adversaires. Il a ainsi contribué à nourrir la psychose d'une contre-attaque alliée de niveau opérationnel. » Cette contre-attaque n'a jamais eu lieu, mais ce qui importe, c'est que von Rundstedt et Hitler craignent qu'elle ne se déclenche et qu'un

nouveau « miracle de la Marne », façon 1914, ne frustre une fois de plus les Allemands d'une victoire rapide.

L'excès de prudence de von Rundstedt l'amène donc à sacrifier la progression des Panzers vers le nord. « Il craint, continue Roman Töppel, que les quelques divisions Panzer affaiblies qu'il engagerait vers le nord ne soient elles-mêmes encerclées par les Franco-Britanniques en retraite, dont les forces sont encore considérables. Au lieu de pousser vers Dunkerque avec ce qu'ils ont sous la main, von Rundstedt et son chef d'état-major von Sodenstern choisissent d'assainir la situation autour d'Arras, puis d'attendre que toutes les divisions Panzer soient rassemblées et, enfin, que l'infanterie ait "recollé". » Les deux hommes privilégient donc le renforcement de la face sud de la poche, au détriment de sa fermeture complète à Dunkerque. Cette analyse repose sur une certitude, qui constitue l'autre faute du commandement allemand : aucune évacuation importante des forces alliées par mer n'est envisageable. Von Rundstedt, pur terrien, ne connaît rien aux choses de la mer et il ne voit pas plus loin que son secteur. Hitler, en revanche, aurait pu avoir un doute sur cette hypothèse. Mais ce doute est balayé, dès le 23 mai, par Göring qui certifie à son Führer que la Luftwaffe peut, à elle seule, empêcher les troupes alliées de rembarquer à Dunkerque.

Göring s'avance beaucoup, appuyé il est vrai par Jeschonnek, son chef d'état-major, toujours très optimiste. Que la grande victoire qui s'esquisse revienne avant tout à la Luftwaffe, l'armée créée de toutes pièces par le régime nazi, suscite son enthousiasme. En réalité, Göring engage son arme dans une bataille qu'elle ne peut pas gagner. Et il sous-estime les Britanniques : les Spitfire de la RAF, basés dans le sud de l'Angleterre, sont proches et pourront disputer ardemment à la Luftwaffe la maîtrise du ciel. « Personne, Hitler comme les autres, n'a pensé que les Britanniques pouvaient, d'une part gagner la côte si vite, d'autre part organiser une évacuation de cette ampleur en un temps record », conclut Roman Töppel.

Finalement, tout bien pesé, le « miracle de Dunkerque » s'explique par la conjugaison de la vigoureuse célérité britannique – qui tranche avec la mollesse générale des Français – avec une triple erreur d'appréciation allemande : une surestimation des capacités de réaction des Français au sud, une surestimation des moyens de la Luftwaffe, une sous-estimation de la RAF et de la Royal Navy. Le *Haltebefehl* n'est ni une manœuvre politique cachée ni la manifestation du dilettantisme militaire d'Hitler. Il résulte de cette triple erreur d'appréciation, partagée entre une partie du commandement sur le terrain, Hitler et Göring. Après tant de

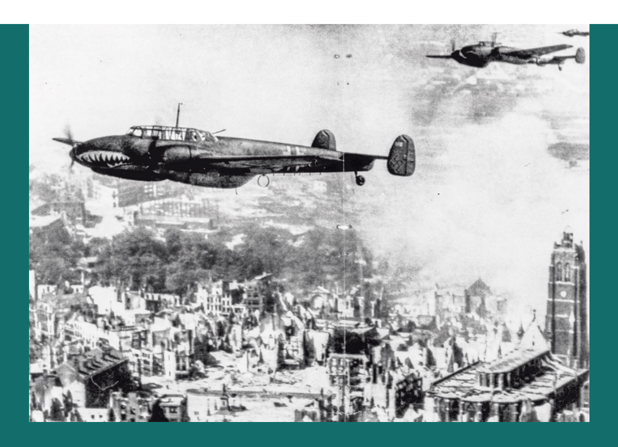
fautes et de malchance côté allié, il était plus que temps que le brouillard de la guerre masque un peu la bonne étoile des chefs de la Wehrmacht.

Quand Hitler sème la zizanie chez ses généraux…

Le commandement des forces armées allemandes est une pétaudière, situation qui résulte à la fois d'un héritage historique et de la volonté d'Hitler de diviser pour régner. Hitler est le chef suprême de la Wehrmacht, c'est-à-dire de l'ensemble des forces armées. L'armée de terre est sous les ordres du général Walther von Brauchitsch, choisi en 1938 par Hitler, et sa gestion opérationnelle est assurée par un état-major général (OKH) dominé par la figure de son chef, le général Franz Halder, pénétré de l'héritage de l'ancien grand état-major prussien. Les trois groupes d'armées A, B et C engagés à l'ouest sont sous les ordres directs de von Brauchitsch et de Halder. Par ailleurs, la Luftwaffe est commandée par le Reichsmarschall Göring, et la marine de guerre par le grand amiral Raeder. En théorie, les trois armes sont coordonnées par un haut commandement de la Wehrmacht (OKW), dont le chef est Wilhelm Keitel et la tête pensante Alfred Jodl. Mais, dans les faits, l'OKW n'est en rien comparable au Chiefs of Staff Committee britannique : elle ne peut contraindre les trois armes à coopérer, n'a que 25 officiers à sa disposition et se contente d'être une sorte d'état-major personnel d'Hitler. Le « scandale » de Dunkerque tient au fait que, pour la première fois, Hitler donne un ordre à un échelon – le groupe d'armées A – auquel il est censé n'avoir accès qu'en passant par von Brauchitsch et Halder.

Le ciel plombe la Luftwaffe

Sans même revenir sur les conditions météo, qui se renversent le 24 mai, ni sur la réapparition en force de la RAF, l'armée de l'air allemande se trouve en mauvaise posture pour accomplir la tâche que lui assignent Göring et Hitler (directive n° 13, 24 mai) : écraser les forces alliées dans la nasse du Nord, les empêcher de rembarquer à Dunkerque. Après quinze jours d'engagement intensif, la Luftwaffe est épuisée. Le 24 mai au soir, elle a déjà perdu 1 005 appareils, dont 810 définitivement ; nombre de ses formations n'ont plus que 50 % de leurs moyens. C'est elle, et non les Panzers, qui aurait eu besoin d'une mise au repos. La campagne est allée si vite que l'essentiel de ses bases demeure en Allemagne, à 400 km de Dunkerque. L'ordre d'intervenir au-dessus de la Manche survient comme un coup de tonnerre et soulève les protestations des deux meilleurs aviateurs d'Hitler, les généraux Kesselring et von Richthofen : aucun plan n'est prêt, rien n'a été prévu pour un engagement de ce type. Il y a très peu de bombes antinavires disponibles. Engager efficacement la meilleure formation, le VIII. Fliegerkorps, aux ordres de von Richthofen, nécessite d'acheminer toute sa logistique de Saint-Quentin à Saint-Pol, ce qui demandera presque une semaine, tant les routes sont embouteillées. Le résultat est une chute drastique du nombre quotidien de missions par avion, d'autant plus que la Luftwaffe ne peut, à l'époque, attaquer la nuit, alors que les Alliés, eux, rembarquent 24 heures sur 24. Enfin, la faible efficacité des bombes dans les terrains sablonneux n'a pas été anticipée, de même que la difficulté à toucher une masse de petites cibles protégées à la fois par les nuages très bas, la chasse britannique et les fumées venues de l'incendie de Dunkerque.



Des chasseurs bimoteurs lourds Messerschmitt Bf 110 au-dessus de Dunkerque, le 4 juin 1940. Les troupes franco-britanniques sont déjà parties, il ne reste que 40 000 prisonniers et un immense matériel. L'énorme victoire génère des illusions sur une fin proche de la guerre.

La guerre a-t-elle été gagnée à Dunkerque ?

« Nous combattrons sur les plages, nous combattrons sur les terrains d'atterrissage, nous combattrons dans les champs et dans les rues… Nous ne nous rendrons jamais ! » Ce défi proclamé le 4 juin par Churchill martèle la détermination britannique à poursuivre la lutte. Mais aurait-il choisi ces mêmes mots si les 220 000 hommes de la BEF avaient été capturés ?

Par Nicolas Aubin

Imaginons un instant le désastre. Les chars de Guderian surgissant sur les plages de Zuydcoote et Bray-Dunes ; l'armée française, sur laquelle les Britanniques avaient placé tous leurs espoirs, décapitée ; la BEF forcée à une humiliante reddition ; les meilleurs combattants anglais en route pour les stalags – laissant les îles désarmées, sans espoir de secours à court terme de la part des États-Unis ou de l'Empire. Face à cette situation en apparence désespérée, le gouvernement ou le Parlement britanniques n'auraient-ils pas discuté l'option de liquider une guerre si mal engagée ? Répondre à la question impose tout d'abord de se pencher sur la politique, sur la personne de Churchill, irréductible ennemi de tout compromis. Or, sa position est précaire. Sa personnalité fantasque ne fait pas l'unanimité dans le sérail politique, ni même dans les rangs conservateurs dont il vient. Trois jours après sa nomination hésitante comme Premier ministre, à la suite de la désastreuse campagne de Norvège, son discours du 13 mai promettant « du sang, de la peine, de la sueur et des larmes » est froidement accueilli par son parti, dont le leader est son

prédécesseur Chamberlain, devenu *lord President* et numéro 2 du gouvernement. Churchill, francophile défenseur d'un Paul Reynaud fort décrié à Westminster, doit en outre accepter Halifax, principal apôtre de l'*appeasement*, au poste clé de secrétaire des Affaires étrangères.

Les *appeasers* exercent toujours une influence considérable et, à en croire l'historien britannique Ian Kershaw, Churchill n'a pas les moyens de leur imposer sa volonté. La destruction de la BEF aurait provoqué sa chute, et tout porte à croire qu'Halifax l'aurait remplacé pour prendre contact avec la diplomatie allemande, à la plus grande satisfaction d'Hitler, tout prêt à la modération pour sortir l'Empire britannique de la guerre et se retourner au plus tôt contre Staline. Le cours de la guerre en aurait été bouleversé, et pas dans le bon sens. Pour autant, ce scénario est moins lié que l'on ne croit au succès de Dunkerque. « La Grande-Bretagne aurait poursuivi la guerre, quels que soient les effectifs rembarqués » affirme François Kersaudy, biographe de Churchill, en accord avec Ian Kershaw et avec Christian Destremau , auteur d'une excellente étude : *Churchill et la France*.

La BEF tenue pour perdue

Cet avis unanime des historiens se fonde sur un fait incontestable : le refus de négocier avec Hitler *précède* l'évacuation. Il souligne d'abord la position des militaires : dans sa note « *A Certain Eventuality* », le Chiefs of Staff Committee, instance interarmes supérieure, recommande la poursuite du conflit avant même de connaître le sort du corps expéditionnaire : RAF et Royal Navy feront barrage à l'envahisseur. Cette attitude est d'autant plus importante que les grands chefs ne se font guère d'illusion. Dès le 23 mai, le général Ironside note : « Je ne crois pas que nous ayons grand espoir de tirer la BEF de là. » « Dans la meilleure hypothèse, une grande partie de la BEF et de son équipement sera inévitablement perdue », confirme lord Gort sur le continent. Le 26 mai, quand démarre l'opération « Dynamo », l'armée espère sauver 45 000 hommes. À la confiance des forces militaires, les politiques répondent par des sentiments plus flous. Halifax, encouragé par la diplomatie française, sonde les Italiens encore en paix, espérant voir Mussolini jouer les intercesseurs : après tout, le Duce ne voudrait certainement pas d'une Europe allemande. Lors des réunions décisives des 26, 27 et 28 mai et face aux propositions d'Halifax, Churchill doit louvoyer. Christian Destremau constate : « Le *Prime Minister* [répond] simplement qu'il est hors de question d'arrêter le combat, de se laisser entraîner sur une pente glissante par les Français car les propositions de l'Allemagne seront trop dures et

inacceptables pour le Royaume-Uni. Il faut donc poursuivre la lutte. » Un consensus émerge alors sur le fait que le prix de la paix sera trop élevé. « Il n'était pas pensable, note Chamberlain au soir du 26, qu'Hitler consentît à des conditions que nous pourrions accepter, quoique, si nous pouvions nous sortir de ce pétrin en abandonnant Malte, Gibraltar et quelques colonies africaines, il [Churchill] sauterait dessus. » Ainsi, poursuit Christian Destremau, « Churchill n'exclut pas formellement de négocier un jour, mais il veut que ce soit en meilleure position. C'est donc paradoxalement le désastre possible pour le corps expéditionnaire qui le conduit, au cours de ces journées, à refuser provisoirement toute idée de négociation ».

Le 28, les accablantes nouvelles du front ne font que confirmer les craintes. Chamberlain est abattu. « Je n'avais guère d'espoir de les sortir de là, mais il existait une chance qui s'est presque évanouie. » Les Belges, en effet, capitulent et la défaite de la France est maintenant certaine. C'est alors qu'Attlee et Greenwood, les deux membres travaillistes du War Cabinet à cinq têtes où se joue la stratégie, adhèrent à la position de Churchill : négocier de concert avec des Français aux abois ne pourrait qu'amener le Duce à exiger l'inacceptable, sans même parler d'Hitler. Les Britanniques seraient contraints de rejeter l'offre, donnant l'impression de laisser tomber l'allié français incapable de faire de même. Chamberlain se rallie. Isolé, Halifax résiste, met sa démission dans la balance – geste qui pourrait faire tomber le gouvernement –, avant de finalement s'incliner. Il sera préférable d'attendre une proposition sans la quémander, une fois les Français hors jeu et quand Hitler aura compris qu'il lui est impossible de débarquer en Angleterre.

Combattre sans négocier

Sûr de son cabinet de guerre, Churchill peut ainsi déclarer aux 25 ministres qui n'en sont pas membres que « même si nous ne ramenions que 50 000 soldats, 100 000 étant un magnifique exploit, il serait vain de penser que, si nous essayions de faire la paix maintenant, nous obtiendrions de meilleures conditions de l'Allemagne que si nous persistions à nous battre. Les Allemands exigeraient notre flotte […], nos bases navales, et bien d'autres choses encore. Nous deviendrions un État esclave ». Et le Premier ministre de conclure : « Bien entendu, quoi qu'il advienne à Dunkerque, nous continuerons le combat. » À ce moment, seulement 17 000 hommes ont été évacués.



Des soldats britanniques pris sous les bombardements de la Luftwaffe sur une plage de Dunkerque. Les Alliés aussi ont commis des erreurs, comme celle de détruire prématurément leur DCA.



Churchill et l'amiral Ramsay devant la table à cartes. C'est à Dunkerque que le Premier ministre commence à bâtir sa légende. À la différence d'Hitler, il sait comment la guerre peut être gagnée : en y impliquant les États-Unis.

Le 4 juin, une fois le miracle accompli, Churchill sort de l'épreuve considérablement renforcé. Il n'est désormais plus question de négocier, même en meilleure position. « *We shall never surrender* [Jamais nous ne nous rendrons] ! », tonne le Premier ministre aux Communes, dans un discours exaltant, summum de sa rhétorique. Certes, la tempête n'est pas totalement passée. « Le moment le plus dangereux, rappelle François Kersaudy, est intervenu au moment de la capitulation de la France, trois semaines plus tard. » En effet, Halifax noue de nouveau des contacts discrets, cette fois en direction de Berlin via des intermédiaires en Suède. Quand Churchill l'apprend, les fils sont immédiatement coupés et le « vieux lion » clôt le débat en faisant tirer sur la flotte française à Mers el-Kébir, le 3 juillet. L'heure des *appeasers* est alors passée : Chamberlain, atteint d'un cancer, est hors jeu. Halifax, n'étant pas député aux Communes, ne peut monter à la tribune et se retrouve isolé, alors que Churchill gagne le soutien des travaillistes et d'une partie des conservateurs. Quant à Hitler, qui attendait en juin les immanquables ouvertures de Londres, il se force le 19 juillet à appeler publiquement à une « paix de raison ». Sa proposition, aussi tardive que floue, est immédiatement rejetée. Diplomatiquement, donc, la perte du corps expéditionnaire n'aurait pas raffermi la position de Churchill.

Perdre la BEF aurait eu de gravissimes conséquences

Mais elle ne l'aurait pas affaibli, car il l'avait anticipée ; et le refus de négocier au pied du mur serait resté d'actualité début juillet. Assurément non, la guerre ne s'est donc pas jouée dans les sables du Nord : elle a basculé le 10 mai, quand Churchill a été nommé Premier ministre. Tout cela n'empêche pas que la perte de la BEF aurait eu pour l'Empire britannique des conséquences militaires gravissimes.

À la différence de la Heer allemande et de l'armée de terre française, énormes machines mobilisant des millions de soldats citoyens, la British Army est le parent pauvre des trois « services » britanniques. Londres ne veut pas répéter l'holocauste de la Grande Guerre, ressenti comme une erreur, et compte sur la France pour fournir les gros bataillons. Avec un budget inférieur à celui de la Navy et une conscription (limitée) imposée seulement en avril 1939, la British Army n'aligne à l'entrée en guerre que 890 000 soldats, organisés autour d'un noyau d'environ 230 000 professionnels, dont une partie est stationnée en Inde et en Extrême-Orient. Ces derniers, mieux formés et disponibles, constituent la moitié des 10 divisions combattantes de la BEF en mai 1940, en fait l'essentiel des troupes capables de se battre : il ne reste que 3 divisions prêtes au combat outre-Manche, ainsi qu'une

brigade de chars légers. Le reste est en formation et manque de cadres et d'équipements.

Pour autant, la perte de quelque 220 000 soldats de la BEF aurait-elle tellement changé la donne ? À court terme, on peut en douter. Le matériel a été perdu, et les rescapés désarmés n'auraient pu freiner Guderian dans sa marche sur Londres : le général Ironside le sait bien, l'avenir dépend de la Royal Navy et de la RAF. Et à moyen terme, qu'aurait pu faire une armée diminuée ? Compter sur l'Empire, comme c'est le cas en Égypte, où l'essentiel des troupes vient des Dominions. Peut-être la pénurie aurait-elle même évité la désastreuse expédition en Grèce. Mais c'est à plus longue échéance que le bât aurait blessé. Tout au long de la guerre, l'armée doit affronter le manque d'effectifs et son vivier démographique est épuisé en juin 1944.

Sans les rescapés de Dunkerque, et même en ponctionnant ses services arrière, la British Army aurait dû réduire la voilure d'au moins 4 à 6 divisions à l'automne 1944. Avec des conséquences stratégiques probables : Churchill n'aurait sans doute pu imposer aux Américains les débarquements en Sicile et en Italie en 1943 ; et s'il l'avait fait, il aurait pris alors le risque de réduire sa participation à « Overlord » et à la campagne de France au niveau de l'armée française renaissante. La capacité du Royaume-Uni à peser dans la Grande Alliance aurait souffert : à Téhéran, à Yalta, Churchill, déjà en difficulté, n'aurait plus fait que de la figuration au côté des deux Grands. La surreprésentation des Dominions dans l'ordre de bataille n'aurait rendu que plus difficile la cohésion du Commonwealth. Dans les dunes du Nord, ce n'est donc ni la guerre ni la victoire finale qui se sont jouées, mais plutôt l'après-guerre d'Albion.

Il fallait sauver le soldat Monty

La minuscule armée britannique ne dispose en 1940 que de quelques centaines de cadres supérieurs professionnels, pour l'essentiel au sein de la BEF. Certains (trop ?) démontrent immédiatement leur incompétence, rendant d'autant plus précieuse la survie des autres – parmi lesquels se cachent de futurs talents irremplaçables : le commandant de corps d'armée Alan Brooke (futur commandant en chef de la British Army, influent conseiller de Churchill et cheville ouvrière de la Grande Alliance au sein du Comité des chefs d'état-major anglo-américains), le commandant de brigade Miles Dempsey, futur commandant de l'armée britannique en Normandie, et la moitié de ses chefs de corps, ainsi que son supérieur Bernard Montgomery, alias Monty, divisionnaire en 1940, dont on sous-estime aujourd'hui encore la contribution. Jusqu'à sa prise de commandement fin 1942 à El-Alamein, les Britanniques, dont la doctrine tactique est obsolète, ne réussissent en effet jamais à s'adapter au rythme de la guerre mécanisée. Or, Montgomery sait trouver *in vivo* le mode d'emploi pour utiliser cet outil imparfait. Tenant compte des fondamentaux de la pensée de l'Army – importance du feu et de l'intendance, goût pour les réponses techniques à des

problèmes tactiques, conviction de contrôler le déroulement de la bataille au lieu de jouer avec sa dimension mouvante, préservation du moral et du sang –, il ouvre une voie britannique à la guerre moderne, ce qui le rend difficilement remplaçable. Certes, le War Office aurait pu exfiltrer ces officiers précieux par avion, comme les Allemands à Stalingrad. Mais la perte toujours possible d'un Brooke ou d'un Montgomery aurait été inappréciable. Au contraire de celle de Harold Alexander, divisionnaire en mai 1940 et commandant des forces terrestres en Méditerranée d'août 1942 à 1945, dont Alan Brooke dit qu'« il fallait un chef d'état-major capable de penser pour lui ».

1941,
un empire à l’est

Balkans, 1941 : dernier sans-faute d'Hitler ?

En avril 1941, la Wehrmacht remporte une victoire éclair qui lui livre la Yougoslavie et la Grèce. Ces deux opérations, que l'on réduit souvent à une seule, sont nées en réalité de deux crises très différentes et obéissent à des visées également distinctes. La préparation des Allemands est remarquable, du point de vue militaire et diplomatique. Mais qu'en est-il des conséquences de cette campagne charnière ?

Par Jean Lopez

Le 31 juillet 1940, Hitler décide de liquider l'Union soviétique « au printemps 1941 ». Immédiatement, il fait connaître qu'il ne saurait être question d'attaquer à l'est avec un flanc sud – les Balkans – à découvert. À cela deux raisons majeures. La première réside dans l'importance économique de la région : le Reich en tire le tiers de son pétrole (champs de Ploieşti, en Roumanie), le gros de son cuivre et de son chrome (Yougoslavie), des quantités de denrées alimentaires. Ces produits empruntent le Danube, artère essentielle qui traverse ou longe quatre pays notoirement instables : Hongrie, Roumanie, Yougoslavie, Bulgarie. La seconde raison tient au souvenir du camp retranché de Salonique, en Grèce, écharde enfoncée dans le flanc de la Triple-Alliance durant la Première Guerre mondiale, qu'Hitler, en bon rejeton du monde danubien, considère avec justesse comme une des causes de l'effondrement militaire du IIe Reich. Pas un soldat britannique ne doit mettre les pieds dans les Balkans, pas une base aérienne ennemie ne doit s'implanter à moins de 500 km des pétroles de Ploieşti : telle est la ligne rouge tracée à Berlin.

L'Italie met fin à la *pax hitlerica*

Le Führer n'entend pas soumettre les Balkans par la force militaire, génératrice de tensions nouvelles dans une région compliquée. Il s'emploie à lier les États au Reich par des traités d'amitié et des intérêts économiques multiples. S'il concède à son allié italien la domination du monde méditerranéen, il prévient plusieurs fois Mussolini d'avoir à respecter la « tranquillité » des Balkans. Mais le Duce cache mal son désir de dépecer la Yougoslavie et d'arracher à la Grèce une partie de ses îles ainsi que les territoires limitrophes de l'Albanie, occupée depuis avril 1939.

Hitler met alors lui-même en branle un mécanisme qui, de proche en proche, va bouleverser ses plans et l'engager dans une campagne militaire qu'il ne souhaitait pas. Le 12 octobre 1940, inquiet d'un possible coup de main soviétique ou britannique contre les pétroles roumains, il dépêche à Bucarest les généraux Hansen et Speidel. Accompagnés d'unités de DCA, d'une centaine d'avions de combat et d'une division motorisée, les deux hommes ont pour tâche première de protéger les puits sans lesquels la guerre ne peut être poursuivie. Quand il apprend l'événement, Mussolini s'écrit, indigné : « Hitler me met toujours devant le fait accompli ! Cette fois, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce. C'est par les journaux qu'il apprendra que j'ai occupé la Grèce. Ainsi, l'équilibre entre nous deux sera rétabli. » Le 28 octobre, sur un front de 140 km, 700 000 Italiens attaquent 300 000 Grecs.

La campagne se déroule en Épire, région montagneuse frontalière de l'Albanie. Mal commandées, mal équipées et encore plus mal ravitaillées, sept divisions italiennes progressent difficilement par des chemins muletiers dans la boue et la neige. Épuisées au bout d'une semaine, elles sont contre-attaquées à partir du 14 novembre par des Grecs particulièrement mordants et reculent de 60 à 70 km en territoire albanais. Fou de rage, Mussolini devra boire la coupe jusqu'à la lie en demandant l'aide de la Luftwaffe. En assurant un pont aérien entre Foggia, dans les Pouilles, et Tirana, 53 Ju 52 évitent aux Italiens d'être rejetés à la mer ; 30 000 hommes de renfort et 4 700 tonnes d'approvisionnements sont acheminés. La catastrophe italienne n'en est pas moins complète : 38 000 tués, 50 000 blessés, 64 000 hommes gelés et malades en cinq mois d'une campagne qui devait être une promenade.

De ce désastre datent la disparition de l'Italie comme grande puissance et sa soumission entière au IIIe Reich. Pour Hitler, la « tranquillité » des Balkans a vécu. La Grèce a en effet demandé une aide – très mesurée, pour ne pas braquer Berlin – à la Grande-Bretagne, qui envoie quelques troupes en Crète et une unité (symbolique) de la

RAF à Athènes. Pour Berlin, c'en est trop. Le spectre de Salonique est de retour, les champs pétrolifères de Ploieşti reviennent dans le rayon d'action des bombardiers britanniques.

Hitler réagit en émettant la directive n° 18 (12 novembre 1940) : l'armée de terre doit immédiatement concentrer 10 divisions en Roumanie et, en cas de besoin, aller s'emparer de la Thrace et de Salonique (opération « Marita »). Il ne s'agit encore que d'empêcher les Britanniques de se mettre à la portée de Ploieşti et d'affecter à l'opération le minimum de forces. Mais la Kriegsmarine et la Luftwaffe veulent plus : il faut occuper toute la Grèce et la Crète si l'on cherche à menacer vraiment les Britanniques en Méditerranée et à défendre le flanc sud du Reich. Hitler hésite : Staline ne va-t-il pas attaquer s'il investit trop de troupes en Roumanie ? Néanmoins, les préparatifs pour « Marita » sont poussés. Le Feldmarschall List est responsable de l'exécution du plan qui, lui dit-on, pourra être déclenché à partir de mars 1941. On lui confie à cet effet la 12e armée.

Le problème essentiel est diplomatique : pour attaquer la Grèce, il faut acheminer la 12e armée depuis le Reich à travers la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie. Des tractations aboutissent à faire adhérer ces trois pays au pacte tripartite. Le 28 février 1941, Hitler prévient Staline, dont il redoute la réaction, que la 12e armée va franchir le Danube et entrer en Bulgarie pour prendre position à la frontière grecque. À la stupéfaction des Allemands, Molotov, commissaire soviétique aux Affaires étrangères, se contente d'exprimer ses « regrets » d'une voix faible. Cette capitulation diplomatique fournit à Hitler une information décisive pour la suite : Staline a peur, il fera tout pour ne pas provoquer le Reich. Le 25 mars, la 12e armée a achevé sa concentration.

Sans autre choix, les Grecs acceptent l'aide britannique

Les Grecs observent de près ces manœuvres. Que faire ? Appeler les Britanniques au secours ? Ces derniers ne demandent pas mieux, mais ils n'ont pas grand-chose, disent-ils, à envoyer. Athènes ne peut donc que rechercher l'*appeasement*. Le Premier ministre Ioánnis Metaxás, puis son successeur, Aléxandros Korizís, en accord avec le roi Georges II, font savoir à Berlin leur désir de mettre fin aux hostilités avec Rome sur la base d'un retour au *statu quo ante* ; l'offre d'alliance de Churchill est repoussée. Mais Hitler se montre insensible à ces bonnes manières. Avec l'entrée des Allemands en Bulgarie, les Grecs n'ont plus le choix. Ils acceptent l'aide britannique. Le 7 mars, les premières troupes de l'Empire débarquent au Pirée. Quinze jours plus tard, on

compte 35 000 soldats et 80 avions. Le 17 mars, Hitler prend sa décision définitive : toute la Grèce sera conquise, le corps expéditionnaire britannique jeté à la mer.

Pour la 12e armée, cela s'annonce difficile. L'armée grecque de Macédoine a massé ses trois meilleures divisions et le gros de ses canons lourds sur la ligne de fortifications Metaxás, qui court sur 200 km entre la frontière yougoslave et l'embouchure du Nestos. Bien conçue, cette ligne verrouille l'accès à la Grèce intérieure à quiconque se présente depuis la Bulgarie. L'armée de List est forte de trois corps : les XXXe, XVIIIe de montagne, XXXXe motorisé[1]. Au XXXe, à gauche du dispositif allemand, échoit la tâche la plus aisée : conquérir la Thrace orientale, non protégée par la ligne Metaxás. Le XVIIIe corps de montagne reçoit la mission principale : crever la ligne Metaxás entre la passe de Rupel et le lac Doïran et s'emparer de Salonique. Le XXXXe corps motorisé, en réserve, sera jeté en exploitation une fois la percée obtenue. L'affaire se résume à une attaque frontale de fortifications en zone montagneuse. Panzers et aviation seront de peu d'utilité dans la première phase et List se montre, à raison, préoccupé. Son inquiétude augmente lorsqu'on l'informe que le corps expéditionnaire britannique se masse, avec des armes antichars, derrière le fleuve Vardar. Le débouché du XXXXe corps motorisé n'est donc même pas garanti.



Un canon en action en Grèce, en avril 1941. L'artillerie doit être employée surtout au début de la campagne pour percer la ligne Metaxás, fort bien conçue, qui court le long de la frontière bulgare.

Reste le problème yougoslave. Que fera Belgrade en cas d'attaque allemande en Grèce ? Malgré la répugnance profonde qu'il éprouve envers ce pays, Hitler essaie de l'attirer dans son alliance. Mais le prince régent Paul et le ministre-président Cvetković préféreraient un statut de neutralité, ce qui exclut que l'armée allemande puisse utiliser le territoire yougoslave pour frapper les Grecs. Le 4 mars 1941, Hitler convoque le régent à Berchtesgaden et le soumet à un chantage menaçant. Paul cède et entre « dans l'amitié germano-italienne », non sans quelques compensations secrètes au détriment des Grecs. Le 25 mars, Cvetković paraphe à Vienne l'adhésion de son pays au pacte tripartite. Hitler est satisfait : la Grèce est isolée.

L'opération 25, chef-d'œuvre de l'OKH

Mais ce succès diplomatique est aussitôt remis en question par la fragilité même de l'État yougoslave. Le pays est miné, depuis sa création en 1918, par l'antagonisme entre Croates et Serbes. Les premiers se sentent attirés vers l'Allemagne et l'Italie qui les encouragent à l'indépendance ; les seconds tiennent à un État unitaire et leurs sympathies vont à la Russie et aux Franco-Britanniques. Dans la nuit du 26 au 27 mars 1941, des officiers serbes, appuyés par le général Simović, déclenchent un coup d'État. Le régent Paul doit quitter le pays, Cvetković est arrêté. Les Belgradois manifestent devant l'ambassade allemande. Simović annonce le retour de son pays à une stricte neutralité, tout en assurant… qu'il honorera les engagements de son prédécesseur. Le sens de ce coup d'État est ambigu ; il semble surtout obéir à la nécessité d'un rééquilibrage entre Croates et Serbes.

Hitler apprend l'événement à 9 h 30. Humilié, certain que les Britanniques sont derrière, pressé par le temps, il réagit avec une violence mauvaise conseillère. À 13 heures, il décide d'écraser la Yougoslavie « entre le 8 et le 15 avril ». L' OKH démontre alors qu'il est le plus remarquable instrument de guerre du moment en réalisant un tour de force. Le 27 mars, il n'a pas l'ombre d'un plan contre la Yougoslavie. En vingt-quatre heures, il dessine celui de l'opération 25 ; en trois jours, l'opération « Marita » est repensée de façon décisive ; en dix jours, 21 divisions, formant la 2e armée, sont acheminées, parfois sur 1 200 km, dans une zone difficile, et la coordination est assurée avec les trois armées alliées (Hongrie, Bulgarie, Italie) ; enfin, après douze jours d'opérations (6-17 avril), la Yougoslavie capitule, une armée de 1 million d'hommes disparaît du champ de bataille au prix de… 151 tués allemands.

L'ensemble de l'opération – de la décision à l'exécution complète – aura duré vingt-trois jours !

La Yougoslavie ne peut raisonnablement pas défendre ses 3 000 km de frontières terrestres. L'OKH l'y contraindra en portant la menace partout : le XXXXe corps motorisé et le 1er groupe Panzer du général von Kleist frapperont au sud, face à la Macédoine ; les XXXXIe et XXXXVIe corps motorisés (trois divisions Panzer) partiront de Roumanie et de Hongrie, en direction de Belgrade ; le LIe corps et le XXXXIXe corps de montagne se rassemblent en Autriche, face à la Slovénie et à la Croatie. Un triple mouvement convergent n'aura pas de peine à crever les quatre armées yougoslaves étalées de Niš à Vukovar, puis à en détruire les 22 divisions. À cela s'ajoute la 2e armée italienne qui doit longer l'Adriatique depuis Trieste jusqu'à Dubrovnik. Au total, 500 000 hommes, 576 avions (Luftflotte 4) et un millier de chars face à 1 million de Yougoslaves équipés comme en 1914, à l'exception de 200 chars antiques et d'une aviation hétéroclite de 468 appareils. Plus important, l'OKH perçoit bien que le seul parti sensé de l'armée yougoslave consiste à se retirer vers le sud, par les vallées de la Morava et du Vardar, pour se lier aux Grecs et aux Britanniques. C'est la raison d'être du groupement Panzer de Macédoine : il foncera sur Skopje – centre de gravité stratégique de son adversaire – et s'emparera de l'interfluve Morava-Vardar, enfermant les Yougoslaves en Bosnie et en Serbie centrale. Simović est moins lucide : il n'affecte que 5 divisions d'infanterie à sa 3e armée chargée de défendre Skopje. La peur de voir se dissoudre l'entité yougoslave le contraint à en défendre toutes les parties.

Si le coup d'État yougoslave oblige Hitler à affecter de nouvelles forces à la campagne balkanique, il arrange néanmoins la direction de son armée de terre. En effet, List a désormais la possibilité d'envoyer la 2e division Panzer (XVIIIe corps de montagne) faire un crochet par le territoire yougoslave jusqu'à la ville de Strumica. La ligne Metaxás sera ainsi débordée par l'ouest, puis les chars fonceront directement sur Salonique par la petite vallée du Gallikos. Autre nouveauté due à l'ouverture du front yougoslave, à la droite de la 12e armée, le XXXXe corps motorisé aura à démolir la 3e armée yougoslave et à prendre Bitola qui ouvre la porte sur les arrières des forces grecques d'Épire, prises dès lors en étau entre Allemands et Italiens.

Face à 300 000 hommes aguerris, supérieurement armés, appuyés par 1 000 chars, les Grecs ne nourrissent guère d'illusions. Leurs 150 000 hommes disponibles dans ce secteur manquent d'armes lourdes, de canons antichars, et ne peuvent que tenir une série de positions fortifiées, de plus en plus faibles à mesure que l'on va vers le sud, ligne Metaxás, lignes Aliakmon 1 et 2. Surtout, l'armée grecque va devoir

affronter le VIII. Fliegerkorps, la plus aguerrie et la plus innovante formation de la Luftwaffe. Fort de 414 appareils (dont 120 Stukas), commandé par le redoutable Wolfram von Richthofen, ce corps n'a rien à craindre des 99 appareils de la RAF (dont 19 Hurricane et 74 bombardiers Blenheim) et des 150 avions des forces aériennes royales helléniques, méli-mélo de chasseurs polonais PZL P24, Bloch MB151, Gloster Gladiator… Quant aux Britanniques, s'ils ont environ 60 000 hommes en Grèce, leurs forces combattantes, commandées par Wilson, se composent seulement d'une division australienne, d'une néo-zélandaise et de la 1re brigade blindée. Regroupées au sein d'une « Force W », elles stationnent en Macédoine centrale, gardant l'espace entre les 300 000 Grecs d'Épire (face aux Italiens) et les 150 000 de Thrace (face à la 12e armée allemande).

En quarante-huit heures, la ligne Metaxás est percée

Le 6 avril 1941, la 12e armée commence l'attaque contre la Grèce et le sud de la Yougoslavie. Comme prévu, le XXXe corps perce aisément les défenses grecques en Thrace orientale, rejetant les défenseurs de l'autre côté du fleuve Nestos. Le 8, la mer Égée est atteinte. Au centre, en revanche, le XVIIIe corps de montagne n'est pas à la fête. Ses divisions tentent de forcer la passe de Rupel pour déboucher dans la vallée du Strymon. En quarante-huit heures, malgré des pertes sensibles, l'avance ne dépasse nulle part 8 km. C'est le succès de l'aile droite de List qui décide de tout. La 2e Panzer pulvérise les faibles unités de couverture de la 3e armée yougoslave, avance de 30 km jusqu'à Strumica et tourne brutalement à 90 degrés vers le sud. Le 7 avril, la frontière grecque est franchie près du lac Doïran.

Devant la catastrophe, le général Bakopoulos lance sa réserve, la 19e division motorisée, contre les chars allemands. C'est un massacre. Les débris de l'unité parviennent à passer le fleuve Axios au moment où y arrive la 1re brigade blindée britannique. On ne peut faire mieux que de dynamiter les ponts. Au soir du 8, la 2e Panzer est déjà dans les faubourgs de Salonique. Les 60 000 soldats grecs de la ligne Metaxás capitulent le 9 avril.



L'armée grecque est coupée en deux, entre Macédoine orientale, face à la 12e armée allemande, et Macédoine occidentale, face aux Italiens. Entre les deux, la trouée de Neapolis, mal défendue. C'est évidemment par là que passeront les Panzers, contraignant le corps expéditionnaire britannique à reculer jusqu'aux Thermopyles, puis à rembarquer dans les ports du Sud. Une erreur initiale d'Hitler – qui distrait la moitié des chars vers l'Albanie – et des difficultés de ravitaillement en essence empêchent la Wehrmacht de capturer la totalité des Britanniques.



Une colonne de la 7e division Panzer entre dans un faubourg de Niš, en Serbie, en avril 1941. Travaillée par des dissensions nationales, mal équipée, chargée de garder des frontières démesurées, l'armée yougoslave n'était pas un adversaire à la taille de la Wehrmacht. En revanche, l'occupation du pays va se révéler beaucoup plus problématique.

Le XXXXe corps motorisé s'élance aussi le 6 avril au matin. Sa mission est double : couper les Yougoslaves de la Grèce, tomber sur les arrières des forces grecques qui tiennent les Italiens en respect en Épire. Malgré le sacrifice d'une division serbe, la 9e Panzer et la Leibstandarte s'emparent de Skopje. Où s'engager ensuite ? Vers l'Albanie, ordonne Hitler qui tient à se lier au plus vite aux Italiens, attaqués par les Yougoslaves et les Grecs. Vers le sud, où se trouvent les Britanniques, voudrait List. Hitler tranche, préférant sauver ce qui reste de prestige à son allié fasciste. List n'aura qu'un bout des deux unités blindées pour prendre Bitola le 10 avril et franchir la frontière grecque près de Florina. Où les SS s'arrêtent, stoppés net par la résistance des Britanniques qui espèrent défendre la péninsule derrière les lignes Aliakmon.

La deuxième phase de la bataille s'engage le 11 avril. Le XXXe corps et le XVIIIe corps de montagne franchissent l'Axios et avancent dans la plaine de Thessalie jusqu'à Edhessa. Les Grecs comprennent que leurs 14 divisions massées en Épire risquent d'être prises à revers. En hâte, avec l'aide de la Force W, on tente de garnir la ligne

Aliakmon. Mais les généraux grecs discutent l'ordre d'abandonner l'Épire et la portion d'Albanie qu'ils ont de si belle façon gagnées sur les Italiens. Un temps précieux est perdu.

Si les Britanniques, entièrement motorisés, arrivent à gagner leurs positions sur la ligne Aliakmon 2, les Grecs échouent à se renforcer devant Florina. Le 12 avril, la 9e Panzer réussit à passer et avance dans le dos de l'armée d'Épire. Craignant d'être coupé de sa voie de retraite vers le sud, Wilson ordonne le recul jusqu'aux Thermopyles. Les 16 divisions de Macédoine occidentale et centrale décrochent trop tard et leur retraite tourne à la déroute sous les coups de l'aviation allemande. Elles capituleront le 21, à l'initiative du général Tsolakoglou : il désobéit à son roi et à son commandant en chef, Papágos, qui voulaient retenir le maximum d'unités allemandes au nord pour protéger la retraite des Britanniques.

Le reste de la campagne de Grèce est une poursuite sur 300 km. Les unités allemandes tentent d'empêcher le corps expéditionnaire britannique d'aller rembarquer à Athènes et dans le Péloponnèse. Les difficultés de ravitaillement des Allemands ainsi que des actions de retardement (Australiens et Néo-Zélandais aux Thermopyles) permettent aux troupes de l'Empire d'atteindre Athènes et le canal de Corinthe. Marchant de nuit pour éviter la Luftwaffe, elles gagnent Le Pirée et les ports du Péloponnèse (Nauplie, Kalamata) où l'embarquement commence le 21 (opération « Demon »). Von Richthofen a alors trouvé assez d'essence pour tenter d'empêcher ces opérations maritimes. Il coule 60 unités, mais le gros des 62 000 soldats de Sa Gracieuse Majesté parvient à s'échapper. Cependant, 8 500 demeurent en arrière. Les forces royales helléniques signent leur capitulation générale à Salonique le 23 avril. Le 30, la 5e Panzer atteint le port de Kalamata, au sud du Péloponnèse. Au loin s'éloignent les derniers cargos britanniques.

Belgrade est bombardée, Hitler tient sa vengeance

La campagne de Yougoslavie revêt un tout autre caractère. Les Allemands commencent les opérations sans déclaration de guerre, par deux jours de bombardement de terreur sur Belgrade. La ville, dépourvue de défense antiaérienne, a pourtant été déclarée ouverte. Mais Hitler veut venger l'affront du coup d'État de Simović. Les 6 et 7 avril, 500 bombardiers détruisent le quart de la cité, tuant entre 1 500 et 30 000 personnes, selon les diverses estimations.

La Yougoslavie est indéfendable malgré l'appel de 1 million d'hommes sous les drapeaux. Les combats sont peu vigoureux, sauf en Serbie, devant Niš, que la 9e Panzer met deux jours à prendre. Les avions de la Luftflotte 4 écrasent les rassemblements de troupes, interdisent routes et aérodromes, démoralisent aisément les unités croates et slovènes peu attachées à l'État yougoslave. Dès le 7 avril, Simović ne tient plus ses unités et la moitié de l'armée est déjà capturée ou évaporée. Zagreb tombe le 10 et Ante Pavelić vient y proclamer l'indépendance de la Croatie. Le 11, les Hongrois se ruent à la curée, s'emparant d'une partie de la Voïvodine. Le 14, Belgrade, encerclée par une triple pince, tombe sans combat et, le lendemain, le général Kalafatović, à qui Simović a abandonné ses fonctions de chef militaire, demande un armistice. Il n'aura droit qu'à une capitulation générale, le 17 avril.

Le succès allemand est extraordinaire, tous les contemporains s'accordent à le penser. Les Britanniques, en revanche, n'ont pas été à la hauteur, ni stratégiquement ni du point de vue opérationnel. Seule leur marine, comme d'habitude, a sauvé l'affaire en réussissant un second Dunkerque à l'échelle de 1/5e. Les Grecs se sont bien battus, mais, par haine et mépris de l'Italie, les généraux regroupés autour de Georges Tsolakoglou, futur collaborateur du Reich, n'ont pas tiré tout ce qu'ils pouvaient d'un repli d'Épire réalisé à temps. Les Yougoslaves ont été inexistants. Leur volonté de résistance a été, dès avant la bataille, paralysée par la colère d'Hitler et le risque de désintégration de leur État. Ils n'éviteront ni l'une ni l'autre. Ajoutons, à la décharge des soldats de Pierre II, que le bombardement de Belgrade semble avoir détruit d'un coup tout le système téléphonique du pays, plaçant Simović dans l'impossibilité de faire parvenir ses ordres.



Le centre de Belgrade après le bombardement de la Luftwaffe, les 6 et 7 avril 1941. Plus de 500 appareils attaquent une ville déclarée ouverte et dépourvue de DCA, tuant des milliers de civils. Ce crime de guerre s'inscrit dans une stratégie de terreur délibérée.

Le bilan est-il cependant 100 % positif pour l'Allemagne ? Écartons comme secondaires un certain flottement opérationnel à Skopje et la surestimation évidente des forces yougoslaves (la moitié des unités allemandes engagées aurait suffi). Traditionnellement, les historiens relèvent deux conséquences négatives, pour les Allemands, de la campagne des Balkans : la naissance d'une résistance yougoslave efficace et un retard de cinq semaines sur le déclenchement de l'invasion de l'URSS, retard que les Allemands auraient payé cher (ce n'est toutefois pas démontré) devant Moscou en décembre 1941. L'efficacité de la résistance yougoslave est à relativiser. Le jugement porté sur elle a été obscurci par le « roman national » inventé par Tito pour replâtrer le pays dans l'après-guerre. Jusqu'en septembre 1943, date du retrait italien, la Wehrmacht tient la Yougoslavie avec 4 divisions de troisième ordre et une unité de SS locaux. L'activité économique n'est guère perturbée par les hommes de Tito ou ceux de Mihailović. Le Reich ne parvient-il pas à quadrupler ses extractions de pétrole local ? En réalité, les Yougoslaves se sont plus combattus entre eux qu'ils n'ont combattu les troupes de l'Axe.

GUERRE ÉCLAIR
EN YOUGOSLAVIE



Deux choses apparaissent clairement sur la carte. *Primo*, les Yougoslaves ont dispersé leurs six armées tout le long de leur immense frontière. *Secundo*, les Allemands engagent leurs gros au sud, pour empêcher toute jonction des forces yougoslaves avec les Grecs et les Britanniques ; des efforts secondaires visent Zagreb et Belgrade, les centres politiques majeurs. L'attaque contre la Yougoslavie a aussi, pour les Allemands, le grand avantage de leur permettre de déborder, au sud, la ligne fortifiée grecque, dite ligne Metaxás.

Le second problème est complexe et loin d'être réglé, car les témoignages allemands sont contradictoires. Laissons ici la parole à Rolf-Dieter Müller et Gerd Überschär, auteurs d'une colossale étude historiographique sur le conflit germano-soviétique : « La thèse ancienne postulait qu'à la suite de la campagne des Balkans, l'attaque [contre l'URSS] avait dû être repoussée et un temps précieux avait été gâché […]. Des études récentes ont conclu, cependant, que très peu de temps avait été perdu et ont relevé que la date d'attaque initiale, le 15 mai, n'aurait pu en aucun cas être tenue à cause, entre autres choses, des conditions météorologiques et des retards dans l'acheminement des matériels. » Ajoutons à cela nos propres interrogations : l'opération « Marita », qui mobilise la 12e armée, a-t-elle, à elle seule, conduit l'OKH à modifier le plan d'attaque en Ukraine ? Cela a-t-il vraiment affaibli l'aile droite

allemande ? Quelles en ont été, si elles existent, les conséquences opérationnelles de cet affaiblissement sur l'avance vers Moscou ? Une véritable enquête reste à mener sur tous ces points.

Le plan yougoslave

Quand les Italiens pénètrent en Albanie en 1939, l'état-major yougoslave élabore un plan R40 qui place un gros cordon défensif sur la frontière nord et prévoit une défense en profondeur sur la frontière bulgare afin d'éviter une séparation d'avec les Grecs et les Britanniques. Dans une seconde étape, l'armée se retirera en combattant par la vallée du Vardar jusqu'à Salonique. En mars 1941, quand les Allemands entrent en Bulgarie, un plan R41 est dessiné hâtivement. Il choisit de défendre les passages clés tout au long de l'immense frontière terrestre et d'attaquer les Italiens en Albanie. La défense de la vallée du Vardar perd donc la priorité. R41 comme R40 reposent sur trois hypothèses qui se révéleront fausses. 1° Le coup principal arrivera par le nord : les divisions Panzer se sont présentées surtout par l'est et le sud. 2° La Yougoslavie sera membre d'une coalition aux côtés des démocraties occidentales. Mais, le 3 avril, une rencontre avec les Grecs et les Britanniques n'accouche d'aucun plan coordonné. 3° Les Allemands auront besoin de quatorze à vingt et un jours après la déclaration de guerre pour organiser une invasion. Mais il n'y a pas eu de déclaration de guerre et la concentration n'a pris que dix jours.

Les pertes

L'ensemble de la campagne en Grèce et en Yougoslavie coûte aux Allemands 1 100 tués, 3 750 blessés et 390 disparus. Plus de la moitié des pertes ont été encaissée par le XVIIIIe corps de montagne face à la ligne Metaxás. Les Grecs ont laissé 10 000 hommes face à la Wehrmacht, qui s'ajoutent aux 76 000 (dont 13 408 tués) perdus face aux Italiens en six mois de campagne. Les pertes militaires yougoslaves ne sont pas connues avec précision, les estimations variant de 10 000 à 20 000. Les troupes impériales britanniques comptent 3 480 tués et blessés.

1. La Wehrmacht note toujours les numéros de ses corps d'armée en chiffres romains et écrit « quarante » avec quatre « X ».

Alfred Liskow, le soldat allemand qui voulait sauver l'URSS

Communiste devenu soldat de la Wehrmacht, Alfred Liskow déserte le 21 juin 1941 pour annoncer à l'Armée rouge l'attaque générale du lendemain. Hélas, révèle notre enquête, répudier un démon pour en sauver un autre ne mène pas forcément au paradis.

Par Yacha MacLasha

Connaissez-vous Alfred Liskow ? Il y a peu de chances. Ce que l'on sait de lui se résume généralement à la simple mention de son nom dans les ouvrages traitant du conflit germano-soviétique. Il aurait été ce soldat allemand passé dans les lignes soviétiques pour prévenir du déclenchement imminent de l'opération « Barbarossa », l'invasion de l'Union soviétique en juin 1941. Héros pour les uns, traître pour les autres…

Qui donc était cet « inconnu célèbre » ? Son nom surgit en 1969, quand paraît à Stuttgart l'édition en langue allemande des souvenirs du maréchal Joukov, chef de l'état-major général de l'Armée rouge à l'été 1941. Il rapporte : « Vers minuit, le 21 juin, M. P. Kirponos, commandant du district militaire de Kiev, qui se trouvait à son PC de Ternopol, m'informe qu'un autre soldat allemand, celui-là du 222e régiment de la 74e division, vient de se présenter aux gardes-frontières après avoir franchi le fleuve à la nage. Selon ses dires, à 4 heures du matin, les troupes allemandes passeront à l'offensive. »

Si Liskow est bien caporal dans la compagnie du génie du 222e régiment, il appartient à la 75e division d'infanterie, et non à la 74e. Cette unité est intégrée au XXXXVIIIe corps de la 6e armée du Feldmarschall von Reichenau. Elle est en position sur la frontière entre l'URSS et le Gouvernement général (Pologne occupée par le Reich), à l'ouest de la ville ukrainienne de Sokal, à 140 km à vol d'oiseau de l'actuelle Lviv. Le 21 juin 1941 au matin, Liskow et sa division cantonnent encore sous camouflage à 5 km du Boug méridional, le fleuve qui matérialise la frontière à cet endroit.

Nombre de sources, notamment deux télégrammes du NKVD et les Mémoires du général Fediuninski, commandant du 15e corps de la 5e armée, permettent de reconstituer la désertion. Ainsi, dans l'après-midi du 21 juin, Alfred Liskow apprend de son chef de compagnie, le lieutenant Schulz, que son unité doit gagner ses positions de combat. Bateaux et pontons sont approchés du Boug, dont le franchissement le lendemain, à la faveur d'une préparation d'artillerie, est l'objectif du génie régimentaire. Tout le monde s'active et Liskow en profite pour gagner la berge basse. Puis il traverse le fleuve à la nage (large ici de 60 mètres) vers 20 h 30, heure de Moscou. À 21 heures, il se rend à une patrouille de gardes-frontières du 90e district, unité appartenant au NKVD.

Liskow est alors en uniforme, mais n'a pas d'armes, ce qui lui épargne le sort réservé à ses camarades des unités spéciales chargées du renseignement et du sabotage en territoire soviétique, tués ou capturés, et dont les interrogatoires confirment une attaque le 22 juin. Emmené sous bonne garde à l'état-major du 90e district frontalier, Liskow attend jusqu'à 1 heure du matin, le temps qu'arrive un interprète. Il déclare alors être un ouvrier communiste, ancien membre de l'organisation paramilitaire du Parti, le *Roter Frontkämpferbund*. Il dénonce les dures conditions de vie du prolétariat allemand et vient prévenir ses camarades soviétiques que le Reich attaquera à l'aube du lendemain, vers 4 heures.



Alfred Liskow..

Staline ignore l'alerte

Si le commandant local du NKVD est surpris, ses chefs, auxquels la nouvelle est aussitôt transmise, le sont moins. On l'a vu, des « saboteurs » ont déjà parlé. En outre, d'autres soldats ont déjà déserté en juin : deux le 4, un le 18 et un quatrième

le 21. Tous communistes déclarés, tous rapidement fusillés comme provocateurs. Staline le sait-il ? Pas sûr. Tout dépend de l'enquête préalable réalisée par le NKVD. Les Mémoires du colonel Fediuninski révèlent ainsi que le déserteur du 18 juin n'avait pas été cru car « sa personnalité n'inspirait pas confiance » et parce qu'il avait avoué qu'« il avait frappé son officier alors qu'il était en état d'ébriété, qu'il risquait d'être fusillé et s'était donc enfui pour cette raison ». L'arrivée de Liskow, en revanche, est connue de Staline : Joukov l'en informe lui-même par téléphone dans sa datcha de Kuntsevo. Mais le dictateur ne réagit pas et raccroche sèchement…

Le sort des malheureux prédécesseurs de Liskow n'a, en réalité, rien d'étonnant. Staline a en effet décidé d'ignorer les innombrables avertissements adressés par ses informateurs à l'étranger, mais aussi par Churchill et Roosevelt. Il considère qu'Hitler ne peut pas vouloir attaquer l'URSS, à laquelle il est lié par le pacte Molotov-Ribbentrop du 23 août 1939. En conséquence, tout soldat de la Wehrmacht prétendant avertir d'une attaque surprise ne peut être qu'un agent de « factions » à l'intérieur du parti nazi désireuses de brouiller l'URSS et le Reich et de trouver ainsi prétexte à une attaque.

Pourquoi donc Liskow s'en tire-t-il ? Parce qu'il déserte tardivement. L'armée ou les différentes officines de renseignement et échelons hiérarchiques soviétiques (NKVD, NKGB) perdent plusieurs heures à échanger des télégrammes pour savoir que faire de l'Allemand. À 3 h 10, Liskow, transféré à Vladimir-Volynski, subit un contre-interrogatoire avec un nouvel interprète, un professeur d'allemand de la ville, tiré de son lit. Le déserteur répète la même histoire : chars, infanterie, génie, toutes les unités sont déjà en position d'attaque. Son interrogateur, le major du NKVD Bytchkovsky, a déjà transmis l'information au général Potapov, commandant la 5e armée stationnée en arrière du Boug méridional, qui a déclaré ne pas croire aux dires du déserteur. Bytchkovsky affirme dans ses mémoires que, malgré ses doutes, il a « convoqué tous les commandants de secteur et ordonné de renforcer la défense de la frontière et, pour cela, de placer partout des postes d'écoute ». Trop tard : l'interrogatoire est encore en cours quand la Wehrmacht ouvre le feu.



Le 22 juin 1941, les troupes d'assaut se saisissent de la plupart des ponts intacts (ici, sur le Boug). La surprise du défenseur, les tergiversations de la direction soviétique ont fait le jeu d'une infanterie habile aux coups de main.

Un communiste convaincu

Ainsi donc, Liskow a échoué dans la mission qu'il s'était fixée… Car sa désertion n'avait rien d'une décision de dernière minute : elle obéit à la logique du personnage, sur lequel s'est penché l'historien polonais Hieronim Kroczyński. « Alfred Ernst Emil Liskow a presque 31 ans lorsqu'il déserte. Il est originaire de Drenow, près de Kolberg, en Poméranie, l'actuelle Kołobrzeg. Son père Hermann meurt durant la Première Guerre mondiale et la famille sombre dans la misère. Sa mère Minna vient s'installer avec lui à Kolberg, peut-être pour profiter des œuvres de bienfaisance de l'église baptiste locale. Alfred devient menuisier sitôt après l'école primaire et est embauché à la grande scierie de Kolberg. En 1933, il épouse une ouvrière en couture, Clara Frank. Le couple a un fils, Detlef, qui mourra à 20 ans, juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Alfred est appelé sous les drapeaux en 1939. »

Aucun doute sur les idéaux d'Alfred, insiste Hieronim Kroczyński : « Il est membre, absolument convaincu, du Parti communiste allemand, jusqu'à son interdiction en 1933. J'ignore s'il a continué par la suite à militer clandestinement. Les gens qui l'ont connu disaient de lui que c'était un type honnête et très sociable. En dehors de son métier, il se passionnait pour la poésie. » Idéaliste, Liskow est naturellement très attaché à l'URSS. Au point de préparer avec soin sa trahison. « Le 20 mai 1941, un mois avant la désertion, les Liskow ont divorcé, note l'historien polonais. Peut-être n'était-ce qu'une affaire intérieure au couple. Mais on peut aussi penser que Liskow a voulu ainsi ne pas exposer sa famille à la répression de la Gestapo, qui ne manquerait pas de s'abattre contre elle s'il était reconnu déserteur. »

Célébré par la propagande soviétique…

Quoi qu'il en soit, dès les premières salves de l'artillerie allemande, le 22 juin 1941 à 4 heures, Liskow « le provocateur » devient Liskow « le héros ». Au lieu de passer devant le peloton d'exécution, il est envoyé en grand secret à Moscou. On repère sa trace dans l'environnement du Komintern, l'Internationale communiste, où les Allemands sont nombreux. Il participe à des meetings à Moscou, Kiev et Kharkov. La propagande soviétique, encore internationaliste dans les premières semaines du conflit, a en effet besoin d'une icône du « bon Allemand ». Communiste et ouvrier, issu d'une famille misérable, Liskow colle parfaitement au profil. La *Pravda* et les *Izvestia* du 27 juin 1941 publient des appels signés de son nom où l'on peut lire : « Je viens d'une famille d'ouvriers, mes parents haïssaient Hitler et son pouvoir. L'URSS est pour nous un pays ami. Nous ne voulons pas nous battre contre le peuple soviétique. En Allemagne, il y a beaucoup de familles semblables à la mienne. »

Ces tracts de juin 1941 semblent avoir profondément marqué les Soviétiques. Plusieurs décennies après ces événements, l'écrivain de Leningrad Dimitri Chtcheglov s'en souvient : « Le 28 juin, les murs de notre ville étaient recouverts d'affichettes où l'on lisait : "Alfred Liskow, un soldat allemand qui n'a pas voulu la guerre contre le peuple soviétique, a fait volte-face !" Une autre affiche était titrée : "Selon Alfred Liskow, l'abattement règne parmi les soldats allemands !" »

Liskow est donc instrumentalisé par la propagande soviétique. C'est de bonne guerre. Qu'en est-il côté allemand ? Pour la 75e division d'infanterie, il est… le tout premier soldat tombé à l'est pour le IIIe Reich ! Thomas Menzel, spécialiste des archives de la Wehrmacht à Coblence, confirme que le nom d'Alfred Liskow figure

dans tous les états de pertes du 22 juin 1941 et ajoute : « Ce qui est intéressant, c'est que rien n'est écrit sur les raisons de sa mort, à la différence de la plupart de ses camarades. Le commandement a sans doute considéré qu'il s'était noyé dans le fleuve Boug. »

En juillet, en Ukraine, dans un avion soviétique abattu, une unité allemande trouve des centaines de paquets de tracts portant un appel d'Alfred Liskow aux soldats de la Wehrmacht. L'ex-menuisier de Kolberg y exhorte ses anciens camarades à se rendre à l'Armée rouge : « Le bâton d'un officier, la menace d'être fusillé obligent le soldat allemand à se battre, mais il ne veut pas cette guerre. Il aspire à la paix, comme la nation allemande tout entière. » À l'heure où la Wehrmacht tue ou capture les soldats soviétiques par centaines de milliers et avance de 40 km par jour, le texte a dû faire sourire les destinataires. La dénonciation de la coercition militaire tombe à plat dans une armée où soldats et officiers partagent largement les objectifs nazis de soumission et de colonisation de l'Est européen. La peur et la haine du judéo-bolchevisme les soudent plus sûrement que celle des tribunaux militaires.



À l'aube du 22 juin 1941, 3 millions de soldats allemands attaquent l'Union soviétique (ici un groupe d'assaut porte un canot pneumatique jusqu'au Boug). Pensée pour durer trois mois, l'opération « Barbarossa » échoue devant Moscou, Leningrad et Rostov six mois plus tard, inaugurant un gigantesque combat d'attrition que le Reich ne pouvait gagner.

Cela n'empêche pas la Gestapo d'enquêter immédiatement sur Alfred Liskow. On interroge sa mère Minna, son ex-épouse Clara, ses amis, ses collègues. « Même parmi les communistes, il se distinguait par son extrémisme. Avant guerre, il nous appelait aux barricades et il affirmait que nous devions le vénérer comme un Führer », lit-on dans la déposition d'un certain Paul Schröder, un ami du futur déserteur. L'image cadre mal avec celle du poète amical dépeinte par Hieronim Kroczyński.

… puis effacé de l'histoire

En octobre 1941, quand les troupes allemandes approchent de la capitale soviétique, les services du Komintern sont évacués en Bachkirie, à 1 500 km au sud-est de Moscou, vers l'Oural. Liskow, avec ses camarades communistes allemands, est chargé de faire de la propagande parmi les (rares) prisonniers de la Wehrmacht. Et puis… « Son nom disparaît alors presque instantanément de tous les journaux, comme s'il n'existait plus, souligne Hieronim Kroczyński. En réalité, Liskow se retrouve lui-même dans un camp du NKVD. Ce revirement s'expliquerait par un conflit que ce simple ouvrier allemand aurait eu avec Walter Ulbricht, chef de la section allemande du Komintern, ou avec Dimitrov. » Rien d'impossible si l'on considère le Liskow caractériel décrit par Paul Schröder. On peut ajouter que le virage de la propagande soviétique de l'internationalisme vers l'ultrapatriotisme ôte beaucoup de valeur au personnage.

L'enquête de la Gestapo dure trois ans. Le dernier interrogatoire de la mère date d'août 1944. Selon le compte rendu qui en a été conservé, Minna est contrainte de renier son fils. Alfred n'était alors probablement plus en vie. A-t-il été exécuté ? Est-il mort dans un des camps du vaste archipel du Goulag ? « On l'ignore, répond Hieronim Kroczyński. Mais je ne désespère pas que les archives du FSB [service secret russe qui a succédé au KGB dissous en 1991] soient ouvertes un jour et que la lumière soit faite sur le destin d'Alfred Liskow. »

Molotov-Ribbentrop, le pacte entre deux diables

Le traité de non-agression entre l'Allemagne et l'Union soviétique conclu le 23 août 1939, connu sous le nom de pacte Molotov-Ribbentrop, d'après les deux ministres des Affaires étrangères signataires, est en réalité le produit d'accords entre deux dictateurs : Hitler et Staline. Il proclame un renoncement au conflit entre les deux dictatures, ainsi qu'une position de neutralité dans le cas où l'un des deux signataires serait attaqué par une tierce partie. En fait, le traité va bien plus loin : ses protocoles secrets délimitent en

effet les sphères d'influence de l'Allemagne et de l'URSS et le partage des territoires pris en sandwich, Pologne, pays Baltes et Roumanie en premier lieu. L'accord est en outre complété, le 11 février 1940, par un important volet économique qui permet l'approvisionnement du Reich en matières premières stratégiques, pétrole et céréales en tête, en échange de produits manufacturés et de machines.

La campagne de tous les records

Lors du déclenchement de « Barbarossa », 6 millions d'hommes, 18 000 chars et 12 000 avions se font face. L'Armée rouge est un colosse doté de matériels bien meilleurs qu'on ne l'a dit. En revanche, la Wehrmacht, pour imposante qu'elle soit, additionne de nombreux bricolages qui sont autant de faiblesses graves à moyen terme.

Par Jean Lopez

La Wehrmacht

La faiblesse des réserves humaines du Reich et l'insuffisante mobilisation de son économie ne permettent pas à la Wehrmacht d'être vraiment plus forte qu'elle ne l'était face à la France en mai 1940. Si l'on compte 1 200 chars supplémentaires, il n'y a que 8 divisions de plus (150 contre 142), pas plus de canons et 1 000 avions de moins. Encore ces chiffres masquent-ils le recours massif au matériel capturé en France. 84 divisions d'infanterie, 3 motorisées et 1 Panzer (soit 58 % du total) sont équipées de camions français, dont 13 000 unités sont livrées par Vichy au printemps 1941. Dans ces formations de deuxième ordre, l'artillerie antichar est aussi française (canons de 47 mm), les tracteurs sont souvent des Laffly, les engins de découverte des Panhard. L'approvisionnement de ces véhicules de capture en pièces de rechange et munitions se révélera insoluble. La moitié des Panzers ont des blindages et/ou des canons bien trop faibles. Faute de camions, 70 % de la traction et des transports dans l'infanterie se font à cheval. Ainsi, les divisions de piétons avanceront à 5 km/h, contre 40 km/h pour les Panzers. Les stocks d'essence, de munitions et de pièces détachées permettent d'assurer seulement de quatre à six semaines de combat.

Malgré son hétérogénéité, l'armée allemande possède un outil – son couple corps blindé/aviation d'appui – unique au monde par son efficacité tactique, son expérience et son moral. La division Panzer est alors le seul type d'unité à pratiquer à ce degré la coopération interarmes. Le corps des officiers allemands est supérieurement formé, les sous-officiers sont d'un niveau sans égal. Les tactiques de pénétration, de débordement et d'encerclement sont rodées. Les moyens de communication radio sont remarquables par leur densité et leur qualité technique, notamment les liaisons sol-air. Les 3 millions de soldats allemands ont confiance en leurs armes et en leurs chefs ; ils sont persuadés d'une victoire facile et leur moral est au plus haut.

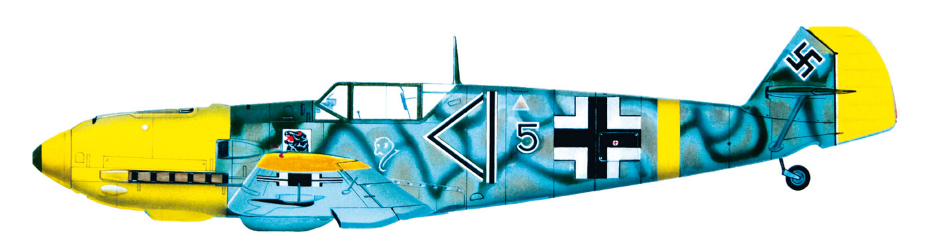
L'Armée rouge

L'Armée rouge est gigantesque, bien plus que les Allemands ne le supposent. Elle dispose d'un matériel de combat abondant et souvent de qualité, de munitions et de carburant à suffisance. L'artillerie tractée est supérieure à celle des Allemands. De nouveaux matériels, en cours d'introduction, n'ont aucun équivalent au monde : le char T34, le système de roquettes Katioucha, le bombardier tactique Sturmovik.

Mais ce gigantisme cache de très graves faiblesses, techniques et humaines. L'infanterie va à pied, comme en 1914 : il n'y a pas 150 camions par division. Mais c'est là le moindre problème, car cette armée est traversée par quatre failles majeures qui vont la précipiter au fond du gouffre. Premièrement, les officiers bien formés sont très peu nombreux. L'Armée rouge a grossi trop vite, la formation n'a pas suivi ; le moral des cadres est au plus bas, après les purges sanglantes entamées en 1937 et toujours en cours. Les hommes, largement d'origine paysanne, sont travaillés par un sourd ressentiment contre un régime terroriste. Deuxièmement, l'Armée rouge a dédaigné de développer ses moyens radio, elle fonctionne toujours au téléphone et aux coureurs. Les exécutions par le NKVD du général Longva, chef des communications, et du remarquable ingénieur Aksenov, parmi cent autres, ne sont pas pour rien dans ce retard catastrophique, qui entrave la coordination des armes et la direction du combat. Troisièmement, la seule doctrine enseignée est celle de l'offensive. Personne, dans l'infanterie, ne sait comment se défendre contre une attaque des blindés et de l'aviation. Quatrièmement, la mise sur pied de l'arme blindée s'est faite de façon anarchique. Les 29 corps mécanisés levés à la hâte en 1940 et 1941, forts théoriquement de 1 031 chars chacun, sont aveugles, sans logistique ni entraînement sérieux, accablés de malfaçons et de non-finitions. Leur valeur au combat est sans commune mesure avec celle des Panzers.

L'Armée rouge est un géant inefficient, accablé de maux, mais un géant qui peut apprendre et s'appuyer sur un pays immense, armé jusqu'aux dents… pour peu que l'adversaire lui en laisse le temps.

MESSERSCHMITT 109 CONTRE POLIKARPOV I-16



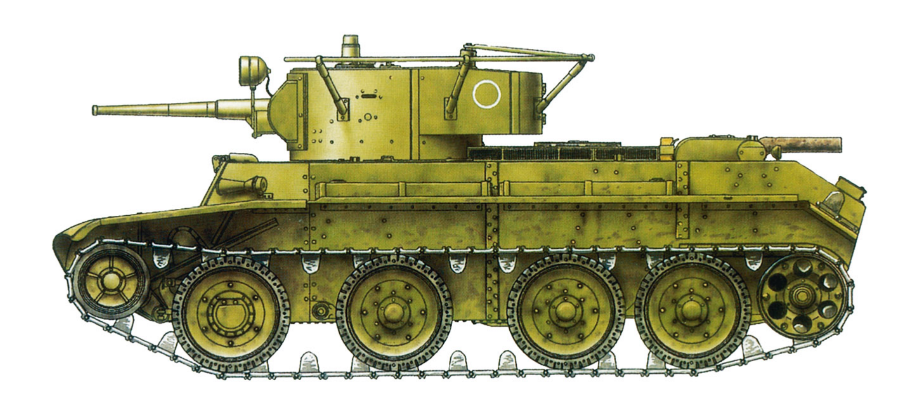
Les deux appareils qui forment l'ossature de la chasse des deux adversaires ne sont pas séparés par un gouffre technique, comme on l'a souvent dit. Certes, le Messerschmitt Bf 109 E, avec 570 km/h, est plus rapide de 145 km/h à 5 000 mètres, mais les deux avions sont presque à égalité pour l'armement (2 mitrailleuses et 2 canons de 20 mm, mais de qualité supérieure sur le Bf 109), pour l'autonomie et pour la vitesse ascensionnelle. L'I-16 type 17 se révèle plus maniable. Techniquement, les 1 762 machines de ce type avaient de quoi mener la vie dure aux 650 Bf 109. Leur pitoyable prestation tient à l'inexpérience des pilotes, non aux matériels *stricto sensu*.



PZ III CONTRE BT7



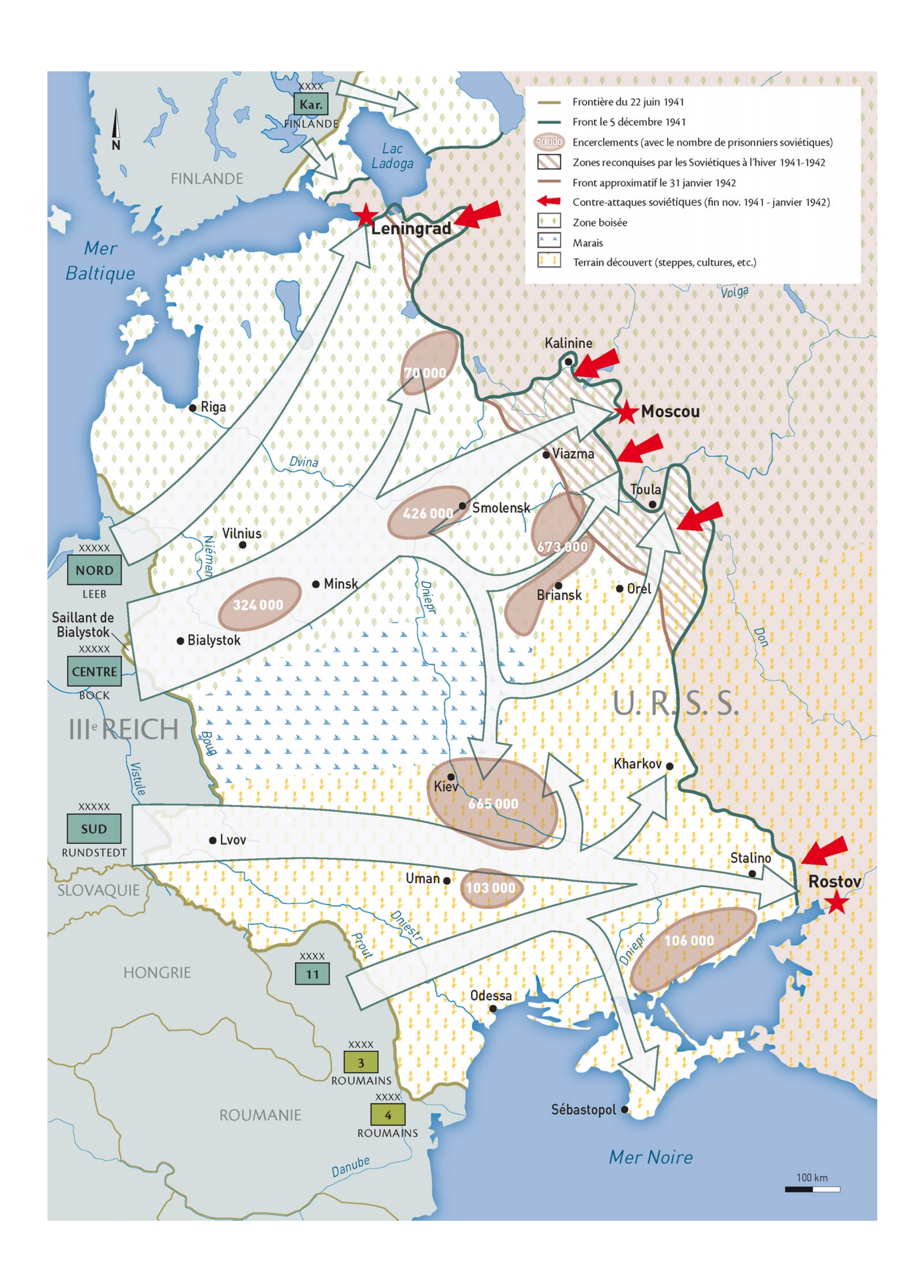
Les chars allemands sont obsolètes pour la moitié (types I, II, 35 et 38). Le cheval de bataille est le Pz III à canon court de 50 mm. Chez les Soviétiques, 40 % du parc consistent dans des T26 dépassés, mais 20 % des machines (soit 2 840 engins face à 979 Pz III !) sont des BT7 qui tiennent fort bien la route sur le plan technique. Un peu moins lourd que le Pz III, le BT7 possède un bon canon de 45 mm capable de percer la faible cuirasse frontale de son adversaire. Il est aussi incroyablement véloce (73 km/h) et possède une autonomie deux fois supérieure. Aucun de ces deux tanks ne supporte les tubes antichars d'entrée de gamme de 37 mm (allemands) et 45 mm (soviétiques). En réalité, la différence entre les deux armes blindées ne tient pas au matériel, mais à la doctrine d'emploi, à la qualité de l'encadrement et de l'entraînement. Les corps mécanisés rouges n'avaient aucune chance face aux Panzerdivisionen aguerries et disposant d'un appui aérien.





Des Panzergrenadiers (6e division Panzer), appuyés par un char de type IV, aux abords d'un village soviétique, au début de juillet 1941. Cette infanterie des troupes blindées est une des meilleures qui aient jamais existé. Mais, en termes d'effectifs, elle ne représente pas 5 % de la masse des piétons engagés dans la campagne.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

HUIT ENCERCLEMENTS DÉVASTATEURS



Frontière du 22 juin 1941
Front le 5 décembre 1941
Encerclements (avec le nombre de prisonniers soviétiques)
Zones reconquises par les Soviétiques à l'hiver 1941-1942
Front approximatif le 31 janvier 1942
Contre-attaques soviétiques (fin nov. 1941 - janvier 1942)
Zone boisée
Marais
Terrain découvert (steppes, cultures, etc.)
N
XXXX
Kar.
FINLANDE
FINLANDE
Lac Ladoga
Mer Baltique
Leningrad
Volga
Kalinine
70 000
Moscou
Riga
Dvina
Viazma
Toula
426 000
Smolensk
673 000
Vilnius
Niémen
XXXXX
NORD
LEEB
Minsk
324 000
Dniepr
Briansk
Orel
Saillant de Bialystok
XXXXX
Bialystok
CENTRE
BOCK
Don
U. R. S. S.
IIIe REICH
Boug
Vistule
Kharkov
Kiev
665 000
XXXXX
SUD
RUNDSTEDT
Lvov
Stalino
Uman
103 000
Rostov
SLOVAQUIE
Dniestr
106 000
Prout
Dniepr
XXXX
11
HONGRIE
Odessa
XXXX
3
ROUMAINS
XXXX
4
ROUMAINS
ROUMANIE
Sébastopol
Mer Noire
Danube
100 km

Les troupes d'Hitler avancent, à des vitesses variables selon les trois grandes directions d'attaque, durant 150 jours. Elles balaient tout devant elles. Début décembre, elles se sont enfoncées, en moyenne, de 800 à 1 300 km vers l'est, assiègent Leningrad, atteignent la grande banlieue de Moscou et poussent brièvement jusqu'à Rostov, porte du Caucase. Elles occupent alors un territoire grand comme trois fois la France, qui recèle entre le tiers et la moitié du potentiel industriel et agricole soviétique. Quant à l'Armée rouge, ses pertes sont proprement hallucinantes. Les estimations officielles donnent 3 987 700 hommes, dont 2 841 900 tués, disparus et prisonniers. « On ne connaîtra sans doute jamais le chiffre exact, estime l'historienne américaine Cynthia Roberts, mais il est probablement supérieur à 5 millions de tués, blessés et disparus. » Les quantités de matériels détruits ou capturés sont vertigineuses : 101 000 canons et mortiers, 20 500 chars (89 % de tout le parc !), 21 200 avions ! Jamais campagne, dans l'histoire militaire, n'a atteint de tels résultats quantitatifs en un temps si court. Les Soviétiques ont été constamment troués, tournés (*voir les encerclements sur la carte*), surpris, incapables d'une riposte coordonnée. Les interventions de Staline dans la bataille ont été désastreuses : c'est lui qui est directement responsable de la défaite géante de Kiev en refusant d'ordonner la retraite. Mais ses généraux n'ont pas mieux réussi. La pagaille, l'improvisation, la panique, l'incompétence ont régné en maîtresses de leur côté. Cynthia Roberts a retrouvé dans les archives russes ce télégramme du 30 juin, envoyé par l'état-major de la 11e armée stationnée sur le Niémen, et qui résume bien le drame russe de l'été 1941 : « L'armée n'a pas de carburant, pas d'obus, pas de rations, pas de fourrage. L'armée ne connaît pas la situation et elle ne sait pas ce qu'elle doit faire. »
Et pourtant, cette formidable victoire allemande est un mirage. L'offensive elle-même vient mourir de froid et d'inanition au début de décembre 1941 sans avoir atteint ses objectifs. Pis encore, le 5 décembre 1941, à la stupéfaction de l'état-major allemand, l'Armée rouge, ressuscitée, entame un cycle de contre-attaques qui durera quatre mois et ramènera son adversaire de 150 à 250 km vers l'ouest. Moscou est sauvée. Au 31 janvier 1942, « Barbarossa » et la contre-offensive d'hiver soviétique auront coûté aux Allemands 1 million d'hommes (dont 35 000 tués), 3 900 chars, 75 000 véhicules, 7 600 canons, 2 505 avions totalement détruits. Hitler n'a pas seulement perdu le meilleur de son armée et la campagne de Russie : il a perdu la guerre.

Chronologie

22 juin 1941, 3 h 15	Début de l'opération « Barbarossa ». Au soir, les Panzers ont déjà avancé de 60 km.
26 juin	La Finlande déclare la guerre à l'URSS. Un second front, long de 1 800 km, s'ouvre de l'Arctique à l'isthme de Carélie.
3 juillet	Grand discours de Staline à la radio. Appel à la mobilisation de tous pour la « Grande Guerre patriotique ». Les mots « parti communiste » ne sont pas prononcés.
8 juillet	Hitler décide que Leningrad et Moscou seront rasées au sol.
16 juillet	Chute de Smolensk. Déjà 500 000 prisonniers.
2 août	Premières livraisons américaines à l'URSS.
7 août	Staline devient commandant en chef de l'Armée rouge.
8 septembre	Début du siège de Leningrad.
19 septembre	Chute de Kiev. Destruction des armées soviétiques du flanc sud.
2 octobre	Début de l'opération « Typhon », la marche sur Moscou. En deux semaines, destruction à Briansk et Viazma des armées soviétiques du front centre. Déjà 3 millions de prisonniers.
16 octobre	Le gouvernement soviétique, sauf Staline qui demeure à Moscou, abandonne Moscou et se réfugie plus à l'est à Kouïbychev (actuelle Samara).

24 octobre	Chute de Kharkov.
16 novembre	Chute de la Crimée, à l'exception de Sébastopol.
28 novembre	Début de la crise du commandement allemand avec le limogeage de von Rundstedt, commandant le groupe d'armées Sud. Puis une douzaine de généraux et de maréchaux suivront.
5 décembre	Les Allemands sont à 30 km de Moscou. Début de la grande contre-offensive d'hiver des Soviétiques. Les Allemands reculent partout pour éviter la destruction. « Barbarossa » a échoué.
19 décembre	Hitler prend en personne le commandement de l'armée de terre.

L'avance la plus rapide : en soixante-seize heures, le LVIe Panzerkorps de von Manstein parcourt en combattant 270 km et s'empare par surprise des ponts sur la Dvina.
La pire hécatombe de chars : du 22 juin au 2 juillet, en Ukraine occidentale, dans le « triangle sanglant » Lutsk-Dubno-Brody (près de Lvov), 650 Panzers détruisent 1 100 chars soviétiques pour 80 pertes.
La plus grosse bataille d'encerclement, Kiev : coût pour les Soviétiques : 665 000 prisonniers, 100 000 tués, 884 chars, 3 718 canons, 30 000 véhicules divers, 729 avions.
La plus meurtrière frappe antiaérienne : Le 22 juin, la Luftwaffe détruit 1 811 appareils soviétiques – 322 en vol et 1 489 au sol – à la suite d'une série de frappes surprises sur 31 aérodromes. Au prix de 35 avions abattus, la Luftwaffe s'assure en une journée la supériorité aérienne.

Les causes de la déroute soviétique

Comment peut-on détruire si vite la plus grosse armée du monde ? La première raison du désastre, celle qui est au cœur de toutes les autres, s'appelle Staline et son régime de terreur.

Par Jean Lopez et Yacha MacLasha

L'effet de surprise

Staline s'est laissé totalement surprendre par l'attaque allemande. Il a refusé de croire jusqu'au dernier moment à ce qui était une évidence pour tous. « Staline flotte dans une sorte de vide depuis l'été 1940 parce que tous ses plans de guerre se sont effondrés d'un coup, explique Cynthia Roberts, professeur de sciences politiques au Hunter College (université de New York). Il a cru faire une excellente affaire en signant le pacte avec Hitler en août 1939 parce qu'il était certain que la France allait résister longtemps, que les pays capitalistes allaient s'épuiser mutuellement comme en 1914-1918 et qu'à la fin, c'est lui qui tirerait les marrons du feu. Ainsi pourrait-il réaliser ses visées expansionnistes, notamment récupérer tous les territoires ayant, à un moment ou à un autre, été sous la domination tsariste, et même au-delà en exportant la révolution sous contrôle soviétique. Mais ces plans opportunistes ont volé en éclats avec l'incroyable défaite française : Staline s'est retrouvé avec une Allemagne beaucoup plus forte et non beaucoup plus faible. »

Dès lors, le Vojd, qui n'a aucun doute sur l'infériorité de l'Armée rouge, est prêt à tout pour éviter une attaque allemande. Le 10 janvier 1941, il signe un accord commercial qui multiplie les livraisons au Reich de produits stratégiques : pétrole, caoutchouc, coton, manganèse, céréales. Et quand il apparaît que les Allemands ne

livrent pas les machines et armements prévus en contrepartie – et pour cause –, Staline avale la couleuvre et continue à renforcer son ennemi. « Ces livraisons ont considérablement augmenté le potentiel militaire allemand et pas seulement pendant la première année de la guerre. Même durant la phase de préparation de l'opération « Barbarossa », Hitler ne put y renoncer ! » écrit l'historien allemand Rolf-Dieter Müller. Situation proprement extraordinaire : l'ours russe nourrit le loup qui va le dévorer…

Pourquoi cette cécité du chef soviétique ? Parce qu'il s'obstine à penser dans les termes purement rationnels de la diplomatie classique. Il n'est pas dans l'intérêt d'Hitler de l'attaquer, répète-t-il. Le Führer n'obtient-il pas tout ce qu'il veut de l'Union soviétique ? Ne serait-il pas insensé d'ouvrir un second front alors que la Grande-Bretagne n'est toujours pas battue ? « Selon l'ambassadeur américain Averell Harriman, rappelle Cynthia Roberts, Staline ne pouvait penser qu'Hitler l'attaquerait sans chercher à lui parler une dernière fois. Il était aussi persuadé que l'Allemand lui adresserait au moins un ultimatum. »

Sourd aux avertissements

Staline s'est donc bercé d'illusions. Son attitude est d'autant plus incroyable, ajoute Cynthia Roberts, « qu'à aucun autre moment au XXe siècle, un chef d'État n'aura reçu – et ignoré – une telle masse d'avertissements et de preuves qu'une attaque se préparait contre lui ». En tout, pas moins de 87 avertissements venant de sources séparées et fiables ! Y compris Churchill lui-même, l'espion soviétique Richard Sorge à Tokyo, les agents du NKVD aux quatre coins du monde, les rapports de l'aviation rouge et des gardes-frontières…

Sa réponse à ces informations qui contredisent ses certitudes sera de faire arrêter en juin 1941 puis fusiller Ivan Proskurov, patron du renseignement militaire. Et de le remplacer par Filipp Golikov qui, terrorisé, s'empressera de ne dire au dictateur que ce qu'il veut entendre : il ira jusqu'à nourrir son patron d'éléments de désinformation fabriqués par les services allemands. Dans son livre Le Premier Cercle, Soljenitsyne a ces mots clairvoyants : « [Staline] n'avait fait confiance qu'à un homme au cours d'une vie de défiance sans faille. Et cet homme était Adolf Hitler. » Molotov, commissaire aux Affaires étrangères, exprimera bien ce sentiment de confiance trahie. Lorsque l'ambassadeur allemand von der Schulenburg lui présentera la déclaration de guerre, il s'écriera : « Nous n'avons pas mérité ça. »

Une doctrine militaire inadaptée

Cet aveuglement de Staline n'aurait pas eu de conséquences aussi catastrophiques si, par ailleurs, l'Armée rouge n'avait opté pour une doctrine sans rapport avec ses moyens réels et la nature de son ennemi. Laissons de nouveau la parole à Cynthia Roberts, auteur d'un article de référence sur cette question : « C'est la déconnexion entre l'objectif politique de Staline – ne pas provoquer Hitler – et la doctrine hyper-offensive de l'Armée rouge qui est la véritable racine du désastre de 1941. Les archives soviétiques ouvertes en 1990 confirment qu'en juin 1941 l'Armée rouge était massivement déployée en avant. Dans le saillant de Bialystok, elle s'était même placée dans une situation impossible, qui invitait à son encerclement. Dans le même esprit, la déclassification d'une série de plans de déploiement des forces datant de 1940 et 1941 révèle les attentes irréalistes de l'état-major soviétique : l'armée serait capable d'absorber le premier choc d'une invasion avant de passer très rapidement à la contre-offensive pour porter le combat sur le sol ennemi. Jusqu'à la veille de l'attaque, la planification reposait sur la fausse certitude qu'un intervalle de dix à quinze jours séparerait les premières actions sur la frontière de l'engagement du gros des forces. »

La « non-provocation » défendue jusqu'au bout

« Avec les victoires allemandes en Pologne et en France, certains analystes militaires soviétiques – dont Gueorgui Isserson – et les rapports d'un espion russe à Paris avaient annoncé que l'élément clé de la Blitzkrieg était la réalisation de la mobilisation, de la concentration et du déploiement de la plus grosse part des forces dès le premier jour des hostilités, poursuit Cynthia Roberts. Mais la transcription sténographique de la dernière grande conférence d'état-major, en décembre 1940, nous montre une véritable aversion à l'idée de tirer des conclusions stratégiques de cette innovation germanique. L'expression qui revient le plus souvent est : “Ça ne peut pas arriver chez nous.” Les généraux soviétiques ont demandé une mobilisation complète pour faire face à la menace. Mais Staline a refusé parce que cela contredisait sa politique de “non-provocation” de l'Allemagne. Il approuva certains déploiements de troupes, qui amorçaient une mobilisation partielle et secrète, mais refusa jusqu'au bout de mettre les forces en état de préparation maximale. Cette contradiction entre les moyens militaires et les objectifs politiques est l'explication centrale du désastre initial subi par l'Armée rouge. »



À Białystock, en Biélorussie occidentale, sous les caméras du service de propagande, l'occupant fait chuter une statue de Staline. Les jours précédents, plus de 2 000 Juifs de la ville ont été massacrés de façon abominable par la 221e division de sécurité, une unité de la Wehrmacht.

Concrètement, les aérodromes de l'avant étaient bondés de milliers d'avions alignés comme à la parade, sans camouflage ni DCA. La Luftwaffe n'aura qu'à les cueillir à l'aube du 22 juin. Les unités d'artillerie n'avaient pas leurs stocks d'obus à proximité et pas de camions pour aller les chercher. Les corps mécanisés manquaient de tout : carburant, radios, pièces détachées, viseurs, épiscopes. Les unités s'éparpillaient au petit bonheur des cantonnements sur des distances atteignant 40 km pour la même division…

Quelles auraient été les options soviétiques ? Une frappe préemptive visant à désorganiser les préparatifs allemands, comme Joukov le demandera le 15 mai ? Mais, vu l'impréparation globale, l'échec était assuré. Une contre-offensive massive partie des arrières proches, comme prévu par les différents plans établis en 1940 ? Mais il a été impossible de la déclencher, car la Luftwaffe a détruit tout le système de communication et les Panzers ont avancé trop vite, atteignant déjà à J + 4 les forces de second échelon. Ne restait qu'une possibilité, la défensive stratégique avec échelonnement des forces en profondeur. Mais cette position – défendue par le théoricien Alexandre Svetchine, ancien général tsariste fusillé en 1938 – a été

excommuniée dès le début des années 1930 par Toukhatchevski, apôtre de l'offensive à outrance. « C'est pourtant la stratégie à laquelle la Russie a historiquement recouru lorsqu'elle était faible, remarque Cynthia Roberts, par exemple sous Pierre le Grand ou face à Napoléon. La défense mobile était en fait la solution la meilleure pour contrer la Blitzkrieg, comme certains généraux soviétiques, dont Joukov, le reconnaîtront… après la guerre. »

Un encadrement terrorisé

En 1937, pour des raisons de politique intérieure, Staline lance une gigantesque purge de l'Armée rouge, qui va durer jusqu'en 1941. Elle entraîne la disparition de la majeure partie de l'encadrement supérieur : 3 maréchaux (dont Toukhatchevski) sur 5, 11 commissaires adjoints à la Défense sur 11, 14 commandants d'armée sur 16, 60 commandants de corps sur 67, 136 généraux de division sur 199, les deux tiers des chefs de brigade et la moitié des commandants de régiment. Ainsi sont morts, au Goulag ou sous les balles du NKVD, les chefs les plus expérimentés, les plus imaginatifs, ceux qui, au début des années 1930, avaient placé l'Armée rouge à l'avant-garde en matière de mécanisation et de doctrine.

Au total, 54 714 membres des forces armées sont passés par les tribunaux militaires. Sur ce nombre, selon Roger Reese, professeur à l'université du Texas, 20 000 ont été exécutés, les autres déportés. Beaucoup, comme le futur maréchal Rokossovski, seront abominablement torturés, avant d'être relâchés et réaffectés à une unité sans autre explication. Si l'on rapporte le nombre d'officiers généraux tués à l'ennemi entre 1941 et 1945 au nombre des exécutés par le NKVD en 1937-1938, on obtient le ratio de 1 pour 2,5 !

Hommes sans expérience

Il n'est plus possible, après les travaux de l'Américain Roger Reese, de faire de cette purge la cause unique du désastre de 1941. Mais il est pour autant impossible de nier qu'elle soit pour quelque chose dans ledit désastre. En 1941, Staline est surtout entouré d'hommes sans expérience, tout dévoués à sa personne, peu disposés à l'initiative et rarement capables de l'affronter. Que pouvait attendre l'Armée rouge d'incapables comme Vorochilov et Boudienny, placés aux plus hautes fonctions ? Que pouvaient peser face au Vojd – le chef suprême – les jeunes promus comme Joukov, Vassilevski ou Vatoutine ? Peut-on tenir pour nuls et non avenus les milliers de procès-

verbaux d'interrogatoires menés par la Wehrmacht et qui parlent d'officiers résignés, terrorisés par leurs commissaires politiques, peu enclins à prendre initiatives et responsabilités ?



Près de Smolensk, en août 1941, des dizaines de milliers de prisonniers de l'Armée rouge marchent vers leur mort, comme 2 millions de leurs camarades. De ce crime de masse, la Wehrmacht porte la responsabilité, faisant de « l'honneur du soldat allemand » une abjecte moquerie.

Comment expliquer, par exemple, que les Allemands relèvent 189 officiers parmi les déserteurs et prisonniers volontaires de la 289e division ? Le NKVD lui-même n'a-t-il pas arrêté pour attitude défaitiste, du 5 juillet au 1er septembre, 31 officiers supérieurs et 226 autres officiers rien qu'à la 26e armée ? Ce n'est que très progressivement que l'encadrement de l'Armée rouge retrouvera son équilibre. Et ce ne sera pas chose faite avant Stalingrad, à l'automne 1942.

Une troupe en crise morale et politique ?

Comment interpréter le fait que la Wehrmacht ait saisi 3 800 000 prisonniers en 1941 ? Empruntant le pas à Staline, de nombreux auteurs, à l'instar de Robert Conquest ou Joachim Hoffmann, ont estimé que c'était là le signe d'un refus de se battre explicable par un rejet du système terroriste stalinien. D'autres, tels Robert Thurston et les historiens soviétiques des années 1970 et 1980, y ont vu le simple résultat d'un commandement inepte et du manque de préparation.

Les premiers ont notamment relevé dans les archives que 1 prisonnier soviétique sur 16 est en réalité un déserteur passé à l'ennemi, une proportion trois cent trente fois plus importante que dans les armées française, britannique et américaine. L'historien russe Mark Solonine déclare pour sa part : « J'en suis venu à la conclusion que le moral défaillant de l'armée est une des causes majeures de la débâcle de 1941. J'ai essayé d'évaluer statistiquement ce fait. Par exemple, comment expliquer la perte de 6 290 000 armes individuelles en 1941, si ce n'est par abandon ? Comment rendre compte que de 60 à 80 % des voitures individuelles ont été sauvées de l'anéantissement et qu'on les a retrouvées en moyenne à 500 km du front ? Et que dire des 1 625 000 hommes qui ont omis de se faire enregistrer dans les bureaux de mobilisation en Ukraine, en juin et juillet 1941 ? *A contrario*, si la 14e armée a tenu bon devant Mourmansk face à l'élite des chasseurs alpins allemands et à 1 contre 1, c'est parce que les hommes, dans l'environnement hostile de la toundra, n'avaient nulle part où s'enfuir ! »

Des percées allemandes fatales à la cohésion russe

L'historien Roger Reese a pris ce problème sous un angle très différent. Il s'est demandé pourquoi proportionnellement si peu de soldats soviétiques s'étaient rendus pendant la guerre contre la Finlande durant l'hiver 1939-1940 – où ils ont été souvent encerclés – et autant en 1941 ? Il relève que, dans le premier cas, les unités encerclées étaient de petite taille et qu'elles se sont formées en cercle autour de leurs officiers pour résister jusqu'au bout. Dans le second cas, les encerclements ont été gigantesques et les troupes ont reçu l'ordre de percer, alors qu'en Finlande elles avaient à rester sur place en attendant leur délivrance.

« Or, explique Roger Reese, la percée est un acte qui détruit très souvent la cohésion des unités, la chaîne de contrôle et de commandement. Quand les officiers sont tués ou que le système de communication s'effondre, les unités se fragmentent en petits groupes qui tentent de fuir par leurs propres moyens. C'est dans ces circonstances que les Allemands les attrapaient. Il est parfois paradoxalement plus

facile de capturer un demi-million d'hommes désorganisés qu'un bataillon groupé autour d'un chef qui n'a pas à attendre d'ordres ou à coordonner ses actions avec d'autres unités. »

Une armée en crise de croissance

Au début de 1941, l'Armée rouge doit faire face à des tâches écrasantes. Il lui faut en effet, *primo*, gérer son expansion numérique de 1,3 million (en 1939) à 5 millions d'hommes (en 1941). *Secundo*, s'apprêter à accueillir une nouvelle génération d'armes complexes, comme le char T34, le bombardier tactique Il-2 Sturmovik ou le système de lance-fusées multiple Katioucha.

Tertio, analyser et rectifier les causes de sa misérable prestation face à la minuscule Finlande en 1939-1940. *Quarto*, analyser aussi le défi lancé par la Blitzkrieg en Pologne, puis en France, et trouver des solutions. Tout cela pose de formidables problèmes d'entraînement et de leadership à tous les niveaux. En d'autres termes, la montée en puissance de l'Armée rouge repose sur la quantité et la qualité de son encadrement.



Un sous-officier soviétique capturé le second jour de la campagne à l'est. A-t-il survécu aux épreuves qui l'attendent : marches à pied interminables, sous-alimentation, exécutions sommaires, typhus,.. ?
© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

Un manque cruel d'officiers

Or, les travaux de Roger Reese montrent que la situation, à la veille de la guerre, est catastrophique. L'Armée rouge n'a pu trouver les 255 000 nouveaux officiers nécessaires qu'en recourant à des expédients qui se révéleront fatals face à la Wehrmacht. Où trouver en effet pareille masse de spécialistes instruits dans un pays qui sort à peine du tiers monde ? Dans le corps d'officiers de réserve ? Il n'y en a pas : sont considérés comme tels les hommes ayant passé un examen supérieur quel qu'il soit et fréquenté l'armée entre un et quatre mois. Chez les sous-officiers ? Mais, à l'image de sa devancière tsariste, l'Armée rouge ne dispose pas d'un corps de sous-officiers professionnels. Tout – notamment l'entraînement, la formation de l'esprit de corps – repose sur l'officier.

Alors, pour boucher les vides les plus criants, on rappelle au service des anciens de la guerre civile complètement dépassés, on réduit le temps de formation de un an, on accepte un abaissement du niveau des enseignements donnés dans les écoles militaires en y laissant entrer des hommes dont le bagage scolaire équivaut à notre certificat d'études. En dépit de cela, le 22 juin 1941, il manque encore 70 000 officiers… 75 % de ceux qui sont présents aux armées occupent leur poste depuis moins de un an ; 68 % des lieutenants et capitaines ont reçu en tout et pour tout… cinq mois de formation. Le résultat, notamment dans l'infanterie, frappera les Allemands : une masse d'hommes sous-entraînés, sous-encadrés, qui ne sont habitués ni à leurs chefs, ni à leurs armes, ni à leurs camarades. Face à la meilleure armée du monde, cela ne pardonne pas.

La théorie du brise-glace, un canular idéologique

Staline s'apprêtait-il à attaquer l'Allemagne en 1941 ? L'agression d'Hitler n'a-t-elle fait que devancer celle du dictateur du Kremlin ? C'est la thèse provocante soutenue à la fin des années 1980 par un certain Viktor Suvorov, qui en fera un livre à succès (*Le Brise-Glace*, paru en France en 1989). De son vrai nom Vladimir Rezun, Suvorov est un officier du GRU passé à l'ouest. Son ouvrage s'est bien vendu, surtout en Russie. En Occident, quelques auteurs germaniques et anglo-saxons ont enfourché le même cheval après… Goebbels, qui avait développé le premier cette idée pour justifier l'invasion du 22 juin 1941. Empressons-nous de dire qu'il n'y a aucun fait précis, rien de solide qui soutienne l'opinion de Suvorov et consorts, contredite en revanche par tous les spécialistes du conflit germano-soviétique (Glantz, Erickson, Gorodetsky, Müller…), mais aussi par le journal personnel du général Halder, chef d'état-major de l'OKH,

et par une masse de faits documentés. La théorie du « brise-glace » repose entièrement sur des spéculations concernant les intentions de Staline et de fausses interprétations de certaines pièces d'archives déclassifiées en 1990, notamment le plan de frappe préemptive dessiné par Vassilevski et proposé par Joukov le 15 mai 1941. À ce propos, Joukov parle dans ses Mémoires de discussions « longues et échauffées » avec Staline, sans que l'on ne sache rien de ce qui s'est dit. On peut simplement renifler une atmosphère de panique engendrée par la certitude que la Wehrmacht peut attaquer à tout moment. Et un effort désespéré pour convaincre Staline de faire enfin quelque chose. Mais Staline a rejeté non seulement le plan de Joukov, mais aussi la proposition de mobilisation générale. Et il a ordonné, encore et toujours, « d'éviter toute provocation ».

Les erreurs des Allemands

En 1941, la Wehrmacht n'a, dans le cadre d'une campagne courte et sur un théâtre limité, aucun adversaire à sa taille. Et pourtant… L'OKH a bâti le plan « Barbarossa » sur une série d'hypothèses plus qu'optimistes. Il a négligé l'espace russe et le facteur temps, tenu son adversaire pour quantité négligeable et renoncé à toute forme de pensée opérative. Ces fautes majeures témoignent d'une cécité intellectuelle et d'un délire d'orgueil rarement rencontrés dans l'histoire à pareil degré.

Par Jean Lopez et Yacha MacLasha

Des objectifs délirants

Le calendrier des opérations imaginé par la Wehrmacht s'articule de façon très vague en deux ou trois phases :

1° Destruction du gros de l'Armée rouge à l'ouest de la ligne formée par la Dvina et le Dniepr. Une série d'encerclements menés à vive allure doit permettre de conclure cette phase essentielle dans un délai estimé entre quatre à huit semaines.

2° S'il reste quelques armées ennemies en état de combattre, elles se rangeront très certainement derrière cette même ligne Dvina-Dniepr, pour protéger le cœur du pays ; elles seront détruites le mois suivant durant la marche sur Leningrad, Moscou et Rostov. Cette deuxième ligne sera atteinte au plus tard à la mi-octobre.

3° Une phase de simple poursuite et d'occupation amènera l'armée allemande au plus tard au 31 décembre sur une troisième ligne Arkhangelsk-Gorki-Astrakhan. La suite demeure floue, mais Hitler estime que, les ressources pétrolières, minières et agricoles de l'URSS étant entre ses mains, il aura les moyens de bâtir une marine et

une aviation assez puissantes pour amener l'Angleterre à reconnaître l'hégémonie continentale de l'Allemagne.

Un simple coup d'œil à la carte montre que la direction allemande de la guerre ne recule pas devant l'idée de réussir à arracher en 21 semaines 3,5 millions de kilomètres carrés et 130 millions d'habitants à son adversaire, soit quatorze fois l'espace et six fois la population conquis en France en six semaines. Personne, dans les états-majors, ne hausse le sourcil à l'idée de faire parcourir aux 3 groupes d'armées entre 1 600 et 2 000 km (à vol d'oiseau), à travers un territoire difficile, favorable aux chars seulement en Ukraine.

Réalisable… en temps de paix

Ces objectifs supposent tout simplement que toute opposition ait disparu dès août, car le seul acheminement en temps de paix de centaines de milliers de véhicules et de chevaux, sur un espace aussi dilaté et aussi mal pourvu de routes, exigerait à lui tout seul le laps de temps que s'accorde la Wehrmacht. Enfin, personne, à l'OKH ou ailleurs, ne tique à l'idée d'attaquer *simultanément* et *partout* sur un front de 1 200 km (3 000 avec le front finnois) qui, du fait de l'évasement de la grande plaine russe, s'allongera à 1 900 km (distance Leningrad-Rostov).

Ces visées fantasmagoriques sont-elles le reflet de la mégalomanie du Führer ? Absolument pas. C'est le général Halder, chef d'état-major de l'OKH – le meilleur cerveau de l'armée allemande, dépositaire de l'héritage de deux siècles d'une brillante pensée militaire –, qui pose, en juillet 1940, le pronostic que « l'affaire devrait être réglée en quatre à six semaines ». Il propose même à Hitler de déclencher l'attaque à l'automne 1940. Il faudra l'intervention de ses rivaux de l'OKW, Keitel et Jodl, pour faire remarquer que rien n'est prêt pour affronter un pays connu pour ses boues d'automne, et qu'il conviendrait d'attendre le printemps 1941…

Nous avons vu plus haut que les moyens alloués à « Barbarossa » sont globalement à peine supérieurs (et même inférieurs pour la Luftwaffe) à ceux dévolus à la France et au Benelux en mai 1940 – alors même que la longueur du front est cinq fois plus étendue et la profondeur de la pénétration cinq fois supérieure ! Pis, ces contraintes d'espace s'aggravent de la contrainte de temps que se donne la direction allemande de la guerre. Il *faut* que le Russe soit vaincu avant la fin 1941, car, ensuite, le Reich n'aura plus assez de moyens économiques et humains pour faire face à un prolongement de la lutte sur deux fronts. C'est tout le dilemme de l'armée d'Hitler : ses moyens limités ne lui permettent d'envisager que des campagnes courtes et peu

coûteuses. Si la guerre à l'est tourne à l'attrition, elle sera perdue, comme le montre le précédent de 1914-1918. Mais personne à Berlin n'envisage que l'Union soviétique puisse se remettre du coup de massue porté par l'opération « Barbarossa ».

L'absence de priorité opérationnelle

Dans l'immensité russe, quel doit être l'objectif prioritaire, celui dont la perte provoquerait la mise hors de combat de l'adversaire ? Seule la réponse à cette question permet de déterminer le centre de gravité des forces, c'est-à-dire la direction dans laquelle la poussée doit être le plus violente. Or, depuis le tout début de la planification de l'opération « Barbarossa », en juillet 1940, il y a une sourde mésentente entre Halder et Hitler.

Pour Halder, il n'y a qu'un objectif qui vaille : Moscou, la capitale politique et spirituelle, le grand carrefour ferroviaire, le centre industriel majeur. Hitler, en revanche, ne voit en Moscou qu'une « simple expression géographique ». À ses yeux, les objectifs les plus importants sont sur les ailes. Au nord, c'est Leningrad, berceau du bolchevisme, clé de la Baltique, porte vers Mourmansk et Arkhangelsk, les deux ports par où ne manquera pas d'arriver l'aide britannique. Au sud, ce sont l'Ukraine et le Caucase. L'Ukraine pour ses richesses agricoles et minières, pour la gigantesque zone industrielle du Donbass (la « Ruhr soviétique »), pour les côtes de la mer Noire. Le Caucase, pour son pétrole et pour gagner l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne.

Ce manque d'unité sur l'objectif majeur de la campagne explique le compromis boiteux finalement adopté. Dès le début, le centre de gravité n'est pas clairement dessiné. Le groupe d'armées Centre reçoit 41 % des divisions (mais 50 % des chars), le Sud 41 % aussi (mais 33 % des chars), le Nord 18 %. Bref, l'effort est écartelé entre trois directions.

Marchandages permanents

Le pire, pour les Allemands, est que l'on demeure dans le non-dit. Halder pense qu' il parviendra à imposer son choix de Moscou. Hitler, lui, prévient qu'« à un moment ou à un autre », la priorité passera à la poussée vers Leningrad ou à celle vers l'Ukraine. Si bien que, durant l'été et l'automne, la priorité opérationnelle sera l'objet de marchandages permanents. Le Panzergruppe de Guderian, par exemple,

recevra en août six ordres et contrordres sur la direction à prendre et il ne fera rien d'autre, durant un mois, que d'exécuter marches, contremarches et repositionnements pour, à la fin, imposer sa solution : aller chercher l'encerclement à Kiev. En juillet, Leningrad semblera prioritaire ; en août, ce sera Kiev ; en septembre, Moscou ; finalement, aucun des trois objectifs ne sera atteint.



Hitler félicite le général Franz Halder pour son anniversaire, le 30 juin 1941, sous les yeux du feld-maréchal Keitel. Halder est le cerveau de l'opération « Barbarossa » et un des responsables de son échec, quoi qu'il en dira après la guerre lorsqu'il sera passé au service des Américains.

En réalité, Hitler avait partiellement raison en fixant la priorité sur Leningrad et la zone nord-ouest. C'était probablement le premier objectif opérationnel, raisonnable et fructueux à atteindre. Le contrôle de la Baltique aurait permis de ravitailler par mer et d'amasser les moyens pour une seconde phase de la campagne.

Mais cela supposait deux choses : 1° que la Wehrmacht se place en défense sur les deux tiers du front (centre et sud) ; 2° que l'état-major soit capable d'accoucher d'un véritable concept opératif séquençant les objectifs en fonction des moyens. Au lieu de cela, la Wehrmacht s'est usée très vite à attaquer partout et constamment. La campagne a été pensée comme un enchaînement frénétique d'encerclements visant à la destruction biologique de l'ennemi. Halder a considéré l'espace russe non comme le lieu de déploiement d'un système militaire, mais comme un espace abstrait où l'on

peut répéter mécaniquement des « batailles de Cannes » autant de fois qu'il le faudra. La Wehrmacht a, certes, accumulé des succès tactiques extraordinaires, mais elle débouche pourtant sur un fiasco stratégique sans appel.

Moscou, clé de la victoire ?

Si Halder avait réussi à convaincre Hitler de tout miser sur Moscou, la capitale pouvait-elle être prise ? Et cela aurait-il mis fin à la résistance soviétique ? À la seconde question, on peut répondre que, si le régime n'est pas tombé dans les premières semaines, il aurait aussi survécu politiquement à la perte de sa capitale. L'attaché militaire allemand à Moscou, le général Köstring, avait prévenu Halder au printemps 1941. En substance : la chute de Moscou ne signifiera en aucun cas la victoire. Les Russes pourront rétablir leurs liaisons ferroviaires plus à l'est, entre Gorki et l'Oural, où ils ont construit d'énormes usines. En revanche, le problème logistique posé aux Allemands paraît tellement insoluble qu'on peut vraiment douter qu'ils aient été capables d'alimenter une très grande bataille autour de Moscou et encore moins de la remporter avant l'hiver. Par ailleurs, ils se seraient retrouvés dans une situation bien plus dangereuse que celle qu'ils ont connue. Leur pointe lancée vers Moscou aurait eu à se défendre contre les entreprises du million de soldats soviétiques massés au nord, vers Leningrad, et celles des 2 millions demeurés au sud, en Ukraine. Comment, avec pareilles menaces sur les flancs, la Wehrmacht aurait-elle pu sécuriser 1 500 km de lignes logistiques ?

La cécité logistique

Hitler s'est persuadé que la Blitzkrieg se gagne avec une logistique motorisée. Elle seule ferait preuve – à la différence du chemin de fer – de la puissance, de la souplesse et de la vitesse compatibles avec la progression des Panzerdivisionen. Cette vision moderniste se heurte à la dure réalité : l'Allemagne ne possède pas, alors, une puissante industrie automobile. Résultat, en prévision de « Barbarossa », on ne parvient à motoriser à 100 % que la logistique des Panzers. Le reste comptera en tout ou partie sur les charrettes à chevaux. Pour motoriser l'ensemble de l'armée allemande « à l'américaine », il aurait fallu 1 million de camions, alors qu'il n'en existe que 404 500, civils et militaires, dans tout le Reich. Autre évidence : la Wehrmacht aura besoin des trains pour ses transports. Là aussi, la réalité est amère : les chemins de fer allemands – la Reichsbahn – n'ont reçu aucun investissement dans les années 1930. Ainsi, quand éclate la Seconde Guerre mondiale, leurs moyens sont inférieurs en quantité à ceux dont l'armée du Kaiser avait bénéficié en 1914 : 21 700 locomotives contre 26 830, 700 000 wagons contre 835 000.

Les généraux allemands, quant à eux, ne s'alarment pas de ces contradictions. Ils ont reçu une formation qui met au premier plan la conduite des opérations, partie « noble » de l'art militaire, et relègue au deuxième ou troisième rang les questions d'approvisionnement et de transport. Cette attitude n'est pas trop gênante en France ou en Pologne, lorsque les distances à parcourir n'excèdent guère 500 ou 600 km, avec un réseau routier correct et des conditions météorologiques optimales.

Mais qu'en est-il de l'Union soviétique ? Les experts de la Wehrmacht rassemblent des chiffres alarmants. Le réseau ferré est de quatre à dix fois moins dense que celui de l'Allemagne. Il est isolé du reste du continent par un écartement des rails supérieur (1,524 mètre contre 1,435 mètre). Le réseau routier est épouvantable. On compte seulement 4 000 km de routes asphaltées ou bétonnées. Tout le reste sombre dans un océan de boue lors des pluies d'automne et de la fonte des neiges au printemps.

Face à ces conditions très défavorables, quelles performances peut-on attendre des camions ? Les calculs des experts de l'époque situent à 300 km au maximum la « distance de transport critique ». Au-delà, les poids lourds de 20 tonnes consomment trop d'essence et ne peuvent plus faire assez de rotations. Quant aux besoins, pour 3,4 millions d'hommes, 600 000 véhicules et 600 000 chevaux, ils s'élèvent au minimum à 60 000 tonnes par jour, rien qu'en essence, munitions et matériels indispensables, à l'exclusion même des produits alimentaires.

« Pas de destructions à grande échelle à redouter »

Sur le plan logistique, « Barbarossa » s'appuie sur les hypothèses suivantes :

1° Le gros de l'Armée rouge devant être détruit à l'ouest de la ligne Dvina-Dniepr, les camions assureront, seuls, tous les besoins durant quatre à six semaines jusqu'à 500 km des dépôts placés en Pologne. Ce qui fait déjà 200 km plus loin que la « distance de transport critique »… Chacun des trois groupes d'armées reçoit à cet effet une « colonne » d'environ 5 000 à 10 000 camions lourds, pouvant transporter 20 000 tonnes jusqu'à des dépôts de l'avant où chaque unité viendra s'approvisionner à son tour avec ses moyens propres.

2° Une pause opérationnelle de trois semaines permettra ensuite de rétablir le réseau ferroviaire jusqu'à la ligne Dvina-Dniepr. Le contenu des trains sera déchargé dans de nouveaux dépôts avancés, où les « colonnes » viendront piocher pour repartir vers le front. Ce rétablissement du réseau ferroviaire est indispensable à la poursuite de la campagne. Mais les questions essentielles ne sont pas tranchées : faut-il mettre

le réseau ferré soviétique à l'écartement allemand ? Ou faut-il espérer que la campagne sera si rapide que le réseau russe sera capturé intact et pourra donc être aussitôt utilisé ? Il est décidé d'employer les deux méthodes. On prévoit de placer, par groupe d'armées, au moins une voie double et une simple à écartement européen, le reste à l'écartement russe. Ces voies devront permettre l'acheminement de 108 trains quotidiens au minimum. Quant au réseau russe, Göring affirme que l'état soviétique va « s'effondrer aussitôt comme un château de cartes et qu'il n'y aura pas de destructions à grande échelle à redouter ». Aussi ne s'inquiète-t-on pas de la faiblesse numérique des unités du génie ferroviaire, environ 40 000 hommes, à peine 20 % de plus que durant la campagne de France.

3° En se branchant sur ces dépôts avancés, les camions pourront de nouveau nourrir l'offensive sur 300 à 500 km, jusqu'à Leningrad, Moscou et l'Ukraine orientale.



La gare de Berditchev, en Ukraine, le 20 août 1941. Wagner, le patron de la logistique, avait prévu que l'acheminement du ravitaillement de l'armée reposerait en partie sur du matériel ferroviaire capturé. Mais les Allemands ne saisiront que 500 locomotives et 21 000 wagons, dix fois moins que prévu.
© Bundesarchiv/Bild 101I-00026/Neubert

4° La suite de la campagne devant être une promenade militaire, les unités avanceront vers les objectifs finaux en suivant les lignes de chemin de fer qui leur serviront de nourrice.

Aux esprits chagrins qui trouvent que toutes les hypothèses de ce plan sont extraordinairement optimistes, Wagner, responsable logistique de l'OKH, répond par la phrase magique ciselée par la propagande : « Au soldat allemand, rien d'impossible ! »

Sabotage des réseaux ferroviaire et électrique

Voyons comment se déroule la campagne du point de vue logistique. La première mauvaise nouvelle vient des chemins de fer soviétiques, qui devaient être saisis en bon état. Or, presque partout, les troupes rouges, au milieu d'une retraite sanglante, trouvent « l'intelligence stratégique » de détruire des centaines de kilomètres de rails et de ballast, des milliers de ponts, de gares, de dépôts, d'ateliers, de points de ravitaillement en eau et charbon, des dizaines de milliers de kilomètres de lignes électriques et téléphoniques, le gros de la signalisation. Sur un million de wagons, les Allemands n'en capturent que 53 000, chiffre dérisoire. Quant aux 20 000 locomotives, 18 000 s'échappent vers l'est.

Pour la Wehrmacht, c'est une véritable catastrophe qui va avoir deux conséquences. Premièrement, il faut faire venir le matériel roulant du Reich : 4 800 locomotives sont affectées à l'est, ce qui a pour effet de ralentir… la production des usines de guerre en Allemagne même ! Deuxièmement, non seulement il faut remettre les voies à l'écartement européen, mais il faut reconstruire presque à zéro les infrastructures ferroviaires. Avec quelle main-d'œuvre ? D'urgence, il faut envoyer 10 000 hommes de l'organisation Todt, rappeler les personnels retraités de la Reichsbahn, affecter des dizaines de milliers de prisonniers de guerre et de civils réquisitionnés à ce chantier titanesque et imprévu. Mais les effectifs ne suffiront jamais à la tâche. Au 31 décembre, certes, 23 387 km de voies auront été mises à l'écartement européen. Mais c'est un travail bâclé, incomplet, qui ne laisse passer que des trains légers (moins de 30 wagons et des locomotives de 16 tonnes à l'essieu), roulant à 20 ou 40 km/h, souvent beaucoup moins, avec d'interminables arrêts, d'innombrables accidents, des embouteillages dantesques. En octobre 1941, on comptera 1 200 trains bloqués à Varsovie ! Aussi étonnant que cela puisse sembler, les ingénieurs de la Reichsbahn s'aperçoivent tardivement que le charbon russe ne peut pas être utilisé dans les chaudières : il faut le mélanger à du charbon silésien et à de l'huile pour pouvoir le brûler. Résultat, un train sur six entrant en URSS transporte… du charbon pour les trains !

Des colonnes motorisées en plein surmenage

L'autre problème gravissime résulte du surmenage des colonnes de transport motorisées. Les routes sont pires que prévu. À la moindre pluie, tout ce qui n'est pas chenillé doit s'arrêter, enfoncé dans la boue sur 80 cm. Les essieux cassent, la poussière bouche les radiateurs, ce qui détériore les joints de culasse. Réparer ? Impossible ! Il y a 2 000 types de véhicules, 1 million de pièces détachées différentes et… aucun stock.

Le problème des pneus se révèle insoluble : les 100 000 prévus en secours sont dévorés en un mois. Aussi les pertes grimpent-elles régulièrement. Au 31 décembre, 40 000 camions seront définitivement hors service. Les livraisons neuves (27 535) laissent un déficit de plus de 12 000 véhicules, soit 60 % des colonnes qui s'alignaient le 22 juin.

Le résultat de ce double désastre – ferroviaire et routier –, c'est que le rythme de « Barbarossa » est entravé par celui de la logistique. Par deux fois, à la mi-juillet puis autour du 8 août, le Panzergruppe 4 doit s'arrêter, en panne sèche sur la route de Leningrad, laissant aux Soviétiques le temps d'organiser la défense de la ville. Au centre, dans l'axe de Moscou, tous les camions sont mis au service des Panzergruppen 2 et 3, laissant l'infanterie sans rien. Mais ça ne suffit pas, la Luftwaffe doit parachuter de plus en plus souvent de l'essence et des obus. Arrivés à Smolensk, les Panzers s'arrêtent. Les camions doivent faire 750 km aller et 750 km retour pour aller chercher le nécessaire à Varsovie. Une des grandes causes de la résistance russe à Smolensk est bien le manque de carburant et de munitions des Allemands. L'intendance ne suit pas !



Le plein des véhicules, à la veille de l'attaque de l'URSS. L'Allemagne se trouve dans une situation pétrolière d'autant plus défavorable qu'elle se prive elle-même des livraisons consenties jusque-là par Staline.

Pour assurer les besoins minimaux, il aurait fallu 24 trains par jour au groupe d'armées Centre. En août, il en arrive entre 8 et 15, et pas plus de 12 en septembre. Au sud, même situation : 195 trains en septembre au lieu des 724 nécessaires. Pas d'autre solution que de restreindre les mouvements et de rationner les munitions.

À partir du 15 octobre, les pluies d'automne bloquent complètement le trafic routier. Les chemins de fer sont bien entendu incapables de faire face au surcroît de charge que l'on exige d'eux. Il aurait ainsi fallu 29 trains de carburant par jour pour l'ensemble des groupes d'armées. En novembre, il n'y en aura que 90, soit 3 par jour ! Face à ce chiffre, toutes les spéculations sur les chances de réussite de l'opération « Typhon » (l'encerclement de Moscou) ne pèsent pas très lourd : à part les 900 chars qui lui restent, toute la Wehrmacht est bel et bien en panne sèche.

En novembre, le froid arrive. Les routes gèlent et le trafic routier reprend au ralenti. Mais c'est alors le réseau ferré qui se met à genoux. Les chutes de neige bloquent ou ralentissent le trafic. Les locomotives allemandes, prévues pour supporter –20 °C, refusent le service à –35 °C. L'huile épaissit, la graisse se fige. Au 1er décembre, 70 % des motrices sont hors service ! C'est une armée allemande

frigorifiée, sous-alimentée, sous-équipée et revenue au cheval qui se lance vers Moscou, dans une dernière tentative mort-née.

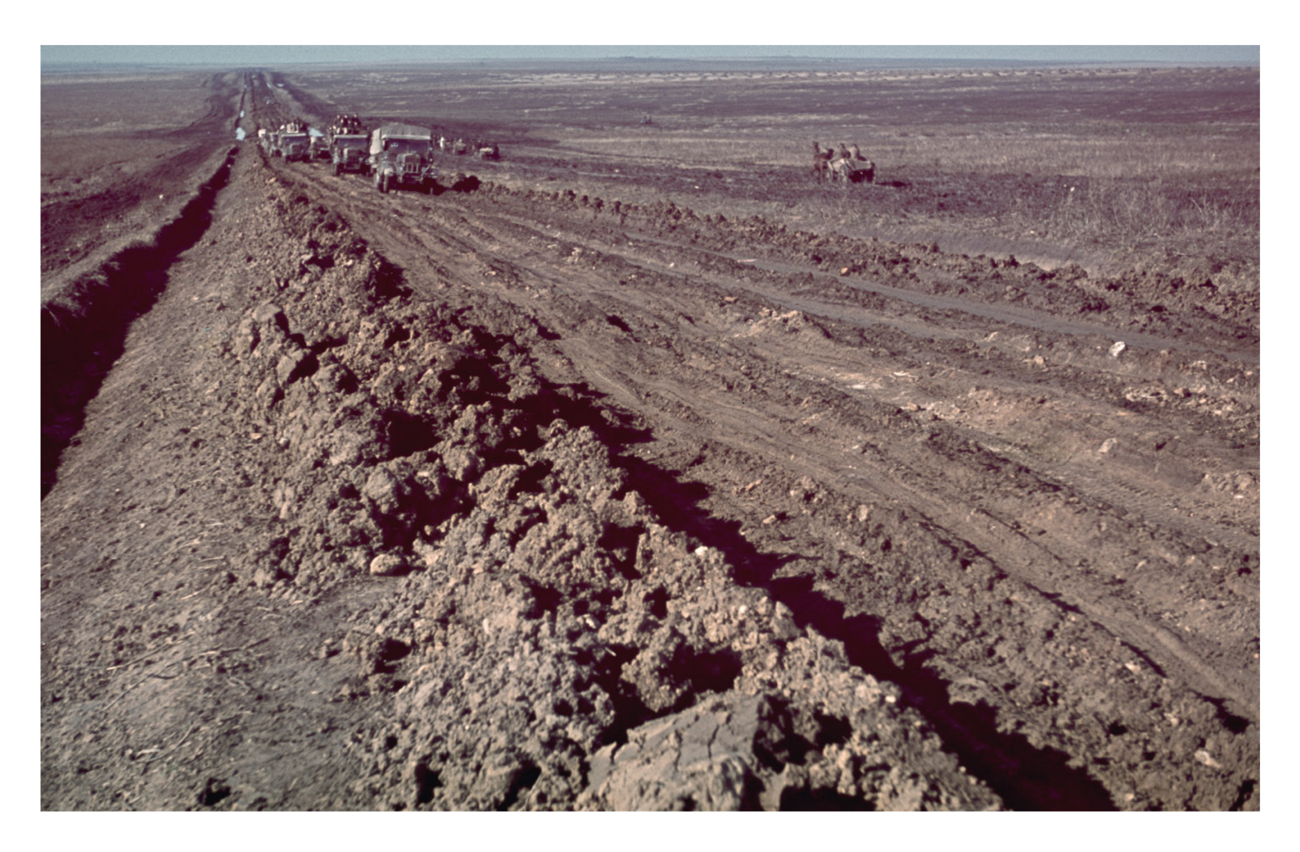
Laissons à Andreas Hillgruber, le plus grand historien allemand de la Seconde Guerre mondiale, le mot de conclusion, net et sans bavures : « La question logistique est, sur le plan militaire, la plus décisive des causes de l'échec de l'opération "Barbarossa". »

L'AUTO N'EST PAS REINE DANS LE REICH

Nombre d'habitants par véhicule enregistré

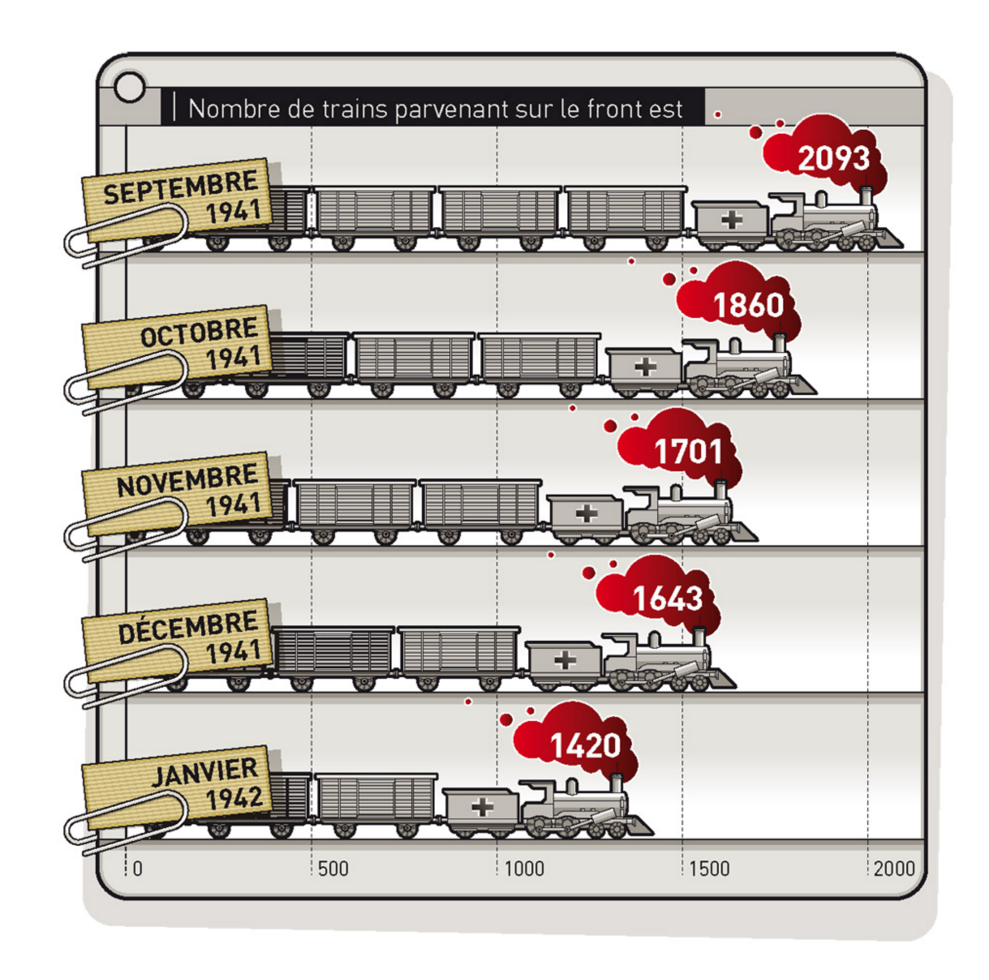
	1914	1930
ÉTATS-UNIS	77	4,6
GRANDE-BRETAGNE	206	30
FRANCE	318	28
ALLEMAGNE	720	95

Contrairement à l'époque actuelle, l'Allemagne ne possède pas d'industrie automobile puissante en 1939. Elle ne sera jamais en mesure de motoriser plus de 20 % de ses unités et le gros de la logistique devra, jusqu'en 1945, prendre le train ou suivre le pas du cheval.



Une Rollbahn près de Tiraspol, à l'automne 1941. C'est sur ces pistes que circule le gros de la logistique de la Wehrmacht, grâce à 500 000 véhicules de 2 000 types différents, capturés aux quatre coins de l'Europe.

LE RAIL NE TIENT PAS LA CADENCE



De septembre 1941 à janvier 1942, alors que la logistique automobile allemande s'effondre, le chemin de fer se révèle incapable de prendre la relève. Si, en septembre, les deux tiers des trains nécessaires arrivent au front (2 093 sur 3 000), en janvier 1942, ce sera moins de la moitié. Dans ce domaine, toutes les prévisions germaniques se sont révélées fausses.
© Stéphane Jungers

Les équipements d'hiver bloqués faute de trains

L'effondrement des transports militaires a des conséquences dramatiques sur l'acheminement des équipements d'hiver. Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, Hitler a prévu ces équipements, mais pour 56 divisions seulement (plus les SS et la Luftwaffe), qui représentaient… l'armée d'occupation après la victoire définitive. Pour les envoyer en première ligne, les besoins en fret sont gigantesques : 255 trains rien que pour les baraques préfabriquées et les poêles ! Dès octobre, 371 trains bourrés d'équipements hivernaux attendent à Berlin et Cracovie. Ils n'arriveront jamais où l'on a besoin d'eux, car les convois sont réservés en priorité aux munitions et au carburant. Exception : 30 convois pour les 30 000 Juifs allemands déportés vers la Russie. Même les indispensables pièces détachées doivent céder la place aux munitions et à l'essence. Aussi, au 15 novembre, sur les 600 000 véhicules que comptait l'armée de l'est, 275 000 sont en attente de réparations (150 000 ont été totalement détruits).

L’absence d’intelligence politique : la guerre d’anéantissement

Pour les Allemands, la seule chance réelle de l’emporter tenait à la possibilité d’un effondrement du régime stalinien, comme, avant lui, s’était écroulé le régime du tsar. Les chefs militaires et Hitler ne doutent pas de la rapidité de cet effondrement. Mais ils le voient comme un sous-produit de leurs victoires, non comme une arme majeure à faire jouer en travaillant l’opinion.

Les premières semaines se passent dans l’euphorie. La majorité des populations de l’Union soviétique occidentale accueille les Allemands comme des libérateurs. Dans les pays Baltes et en Bessarabie, on sort juste de quatorze mois d’une violente soviétisation, qui a fait disparaître une large partie des élites. En Ukraine, où l’on a en mémoire l’horrible famine de 1932-1933 et la collectivisation des terres, on voit disparaître sans regrets l’appareil répressif stalinien.

En Russie même, la population rurale est attentiste, nullement hostile ; elle demeure dans ses foyers, refuse d’exécuter les consignes de terre brûlée lancées par Staline. Les maquis de partisans sont faibles et rares, souvent alimentés par des bandes de soldats qui ont échappé aux encerclements en se réfugiant dans les forêts et les marais. Les historiens russes sont actuellement en train de relativiser « l’héroïsme de masse » dont aurait fait preuve le peuple soviétique, unanimement prêt à « résister au mépris de sa vie à l’invasion et à l’exploitation fascistes ».

« Il y a eu, dès 1941, de 1 à 2 millions de collaborateurs sur 80 millions de Soviétiques passés sous administration allemande, estime ainsi Boris Kovalev, professeur d’histoire politique à l’université d’État de Novgorod. La propagande communiste a largement gonflé les actes de résistance. Ainsi, elle affirmait que l’Institut du sport de Leningrad avait formé 13 unités de partisans en 1941 qui ont héroïquement combattu. En réalité, la plus grande partie s’est rendue immédiatement, et la majorité s’est même ralliée aux Allemands ! De même, à Pskov, toute la rédaction du journal *Le Kolkhozien de Pskov* passe aux Allemands et continue la publication, rebaptisée *Pour la Patrie*. Un des facteurs de ces ralliements est que tout le monde croyait à ce que martelait la propagande soviétique : si une guerre éclate, elle se livrera sur le territoire de l’ennemi. Or, en quinze jours, l’ennemi prend Minsk et, en six semaines, Smolensk ! Les gens ont été complètement déboussolés et beaucoup ont cru à la victoire de l’Allemagne. »

Ce capital de sympathie et de neutralité, dû au rejet du système stalinien, les Allemands auraient pu le faire fructifier, même au milieu des contraintes inhérentes à

une occupation militaire. Encore aurait-il fallu donner quelques gages, comme la dissolution des kolkhozes et le retour à une certaine liberté économique.

Fusillades de masse

Mais si Hitler avait procédé à ces réformes, il n'aurait pas été Hitler. La réalité de l'occupation allemande apparaît vite dans son horreur aux populations. L'extermination de plus de 1 million de Juifs soviétiques a probablement prévenu la majorité que l'occupant de 1941 n'était pas l'armée du Kaiser en 1918 (lire ci-après l'interview de Christopher Browning). « Les gens voyaient tout, explique Ilya Altman, coprésident du Centre russe de recherche et d'éducation Holocauste. Les fusillades de masse, mais aussi les communautés enfermées dans les synagogues auxquelles on mettait le feu (Bialystok, Riga), les Juifs noyés dans les rivières, emmurés vivants dans des carrières, jetés dans des puits… »

La terrible agonie de 2 millions de prisonniers de guerre, elle aussi connue de tous, a donné un second signal négatif. Le vol à grande échelle, les expropriations massives, bientôt les crimes liés à la lutte antipartisans ont achevé de monter la majorité des populations soviétiques contre l'occupant. Enfin, la carte politique, sans doute la plus efficace pour abattre Staline, perdra beaucoup de son efficacité après la contre-offensive soviétique de décembre 1941. La victoire d'Hitler se faisant moins certaine, la prudence l'emportera chez beaucoup.

La sous-estimation de l'adversaire

Quelles sont les forces réelles de l'Armée rouge ? À cette question essentielle, les chefs de la Wehrmacht ne sont pas vraiment capables de répondre. Pour preuve, leurs estimations sont sans cesse revues à la hausse, quasiment d'un mois sur l'autre. La réalité est encore pis pour les Allemands, puisqu'en décembre 1941 l'Armée rouge alignera l'équivalent de 390 divisions, plus 140 en réserve !

« Le plan "Barbarossa", qui postule que l'on saisisse des millions de prisonniers, a complètement négligé leur prise en charge »

Entretien avec l'historien allemand Christian Streit, auteur de *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen (1941-1945)*

Combien y a-t-il vraiment eu de prisonniers en 1941 ?
En décembre 1941, l'OKH annonce 3 350 000 prisonniers depuis le 22 juin. Le chiffre plus élevé, 3,8 millions, précédemment cité par l'OKW, a été attribué par les autorités allemandes elles-mêmes à une erreur. Mais 500 000, c'est trop pour une erreur. Ces soldats soviétiques ont en fait été capturés et déclarés comme tels, mais ils ont été abattus en route – trop faibles pour marcher – ou ils se sont enfuis avant d'arriver aux camps de l'arrière, où on les a recomptés.

Quel était le taux de mortalité en 1941 ?
Selon les données de l'OKW, à la fin janvier 1942, 2 millions de prisonniers étaient morts. Cela donne un taux de 60 %.

De quoi sont morts ces hommes ?
De famine principalement. À partir de l'automne, s'ajoute le froid, car l'immense majorité dort à ciel ouvert, dans des trous.

Cette hécatombe a-t-elle été intentionnelle ou bien est-elle due à des difficultés logistiques ?
Les deux. Durant l'automne et l'hiver 1941-1942, la Wehrmacht a connu d'énormes difficultés logistiques : comment nourrir une telle masse d'hommes ? Mais en même temps, le plan « Barbarossa », qui postule que l'on saisisse des millions de prisonniers, a complètement négligé leur prise en charge. Les Allemands espéraient finir la campagne en six à dix semaines, vers fin septembre au plus tard. Il n'y a pas eu de calcul à long terme de la part de la Wehrmacht car, après la victoire, c'est le pouvoir civil qui devait administrer les territoires conquis. Par exemple, aucun camp de prisonniers n'a été prévu en URSS, seulement des camps transitoires. La responsabilité de l'état-major allemand ne fait aucun doute dans cette hécatombe.

Est-ce que les Allemands opéraient des distinctions entre nationalités ?
Oui. Ils ont libéré les Allemands de la Volga et autres *Volksdeutsche*, les Baltes, les Ukrainiens, les peuples du Caucase et seulement une petite partie des Biélorusses. Mais, à partir de septembre-octobre, ces libérations ont cessé, surtout dans les régions où le mouvement des partisans se développait. Pas mal d'ex-prisonniers ont même été réinternés. Jusqu'à mai 1944, environ 800 000 prisonniers ont été libérés. La majorité ont servi comme auxiliaires de la Wehrmacht (Hilfswilliger ou Hiwis) ou bien ont fait la guerre aux côtés des Allemands. En 1941, si je ne me trompe pas, il y a eu environ 290 000 prisonniers libérés.

Quel a été le taux de mortalité des prisonniers allemands dans les camps soviétiques ?
Sur les 3 millions de prisonniers pris jusqu'en 1945, mon confrère Rüdiger Overmans donne le chiffre de 700 000 décès, c'est-à-dire 23,3 %.



© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

« Pensant la route de Moscou ouverte, en octobre 1941, les nazis franchissent le pas : ils organisent l'extermination des Juifs »

Entretien avec Christopher Browning, professeur à l'université de Caroline du Nord

Quel est le lien entre « Barbarossa » et la Shoah ?
Hitler a annoncé à plusieurs reprises que la guerre à l'est serait une guerre d'extermination, et cela a donné le signal aux planificateurs de la SS pour élaborer des projets tout à fait nouveaux. Les lois qui protégeaient la population civile et les prisonniers de guerre, tout cela devait être dorénavant ignoré ; les spécialistes d'économie envisageaient la famine pour réduire la population civile ; « l'ordre des commissaires » exigeait que les communistes soient exécutés sur-le-champ. C'est dans ce contexte meurtrier que va naître la « solution finale ».

Voulez-vous dire qu'avant le 22 juin 1941, les Juifs n'étaient pas déjà assassinés, notamment en Pologne ?
Non, bien sûr. Il y a eu, entre septembre 1939 et le 22 juin 1941, des massacres en Pologne, aussi bien de Juifs que de Polonais. Mais il s'agit de massacres occasionnels et non systématiques. En outre, il y a la famine dans les ghettos, surtout à Łódź et à Varsovie. Mais à cette époque, il n'y a pas de plan d'extermination. En revanche, ce que les nazis ont envisagé en URSS, avant l'attaque, c'est le meurtre préventif de Juifs pour « pacifier » les territoires occupés. Il ne s'agissait pas de tuer tous les Juifs, mais seulement ceux qui menaçaient la présence allemande. L'ordre d'Heydrich, daté du 2 juillet 1941,

spécifiait que le rôle des Einsatzgruppen consistait à exécuter les Juifs qui occupaient des positions dans l'État ou dans le parti. Souvent, certes, les Einsatzgruppen tuaient également les leaders des communautés juives. Mais, je le répète, en ce début juillet 1941, il ne s'agissait pas de tuer tous les Juifs.

Alors quand les nazis ont-ils décidé de liquider tous les Juifs ?
À la mi-juillet 1941. C'est le moment où Himmler augmente considérablement le nombre des unités de tueurs derrière les Einsatzgruppen : deux brigades de cavalerie et d'infanterie SS, 11 bataillons de police, soit 16 700 hommes. Le 25 juillet, il obtient d'Hitler l'autorisation de recruter encore d'autres équipes dans la population locale, Baltes et Ukrainiens (33 000 hommes en décembre). Fin juillet-début août, les enfants et les femmes juifs deviennent à leur tour les cibles de ces groupes. Il y a donc déjà mise en œuvre de la Solution finale pour les Juifs soviétiques. À ce stade, il ne s'agit pas encore des Juifs d'Europe occidentale, uniquement des soviétiques.

Pourquoi cette décision mi-juillet ?
Parce que c'est une période d'euphorie côté allemand. Après la bataille des frontières et l'encerclement de Minsk, ils se croient sûrs de battre l'Armée rouge et ils se sentent dès lors libres d'accomplir le plan de « révolution démographique en Europe orientale » présenté par Himmler en août 1939.

Et quand décide-t-on du sort des autres Juifs d'Europe ?
L'autre période d'euphorie intense chez les nazis est en septembre-début octobre, quand deux encerclements géants (Kiev et Viazma-Briansk) livrent 1,3 million de prisonniers. À ce moment, ils pensent que la route de Moscou est ouverte. C'est dans ce contexte qu'est accompli le pas suivant. La chronologie parle d'elle-même. Himmler et Globocnik, chef des SS et de la police du district polonais de Lublin, se rencontrent le 13 octobre pour discuter, probablement, des résultats des premières expériences de gazage au monoxyde de carbone. Le 25, ordre est donné de construire des chambres à gaz à Belzec et Chełmno en Pologne. La construction du camp de Belzec débutera le 1er novembre. Le 15 octobre, les nazis commencent la déportation des Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême et de Moravie. Il leur est dorénavant interdit d'émigrer. Avant le 15 octobre 1941, les nazis laissaient encore partir ceux qui le pouvaient. Après le 15, leur sort est scellé.





Trois aspects de la barbarie des occupants. À gauche, des prisonniers de guerre soviétiques entassés dans un camp de transit à ciel ouvert. Au centre, Himmler inspecte, le 24 juillet, une compagnie cycliste d'un des deux régiments de cavalerie SS. Ces hommes inaugurent la Shoah quelques jours plus tard, en exterminant les communautés juives du Pripet, femmes et enfants compris. Ci-dessus, des « partisans », ou prétendus tels, pendus dans un hall d'immeuble à Kharkov.

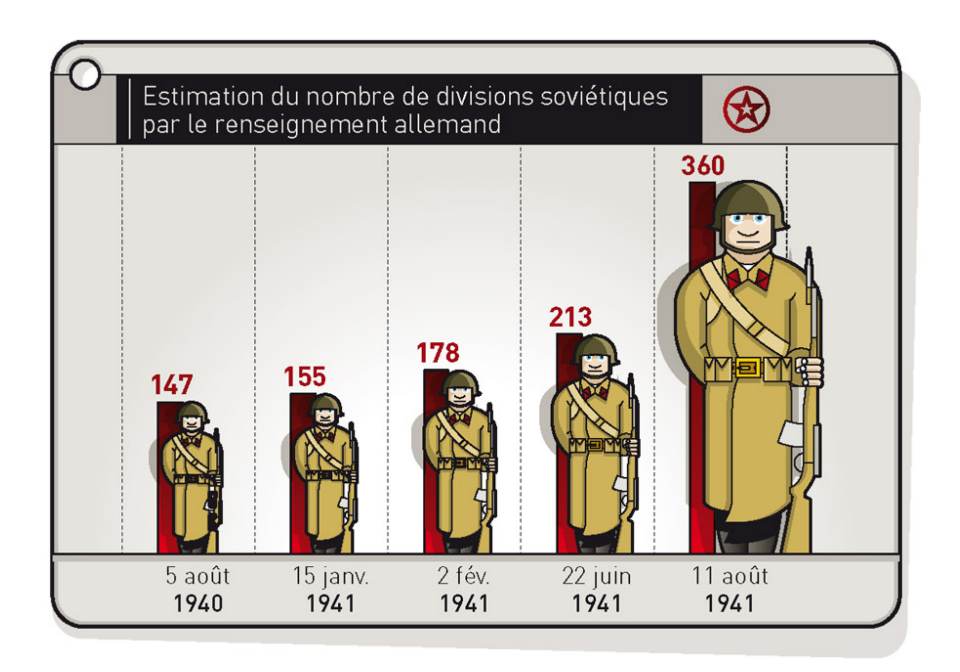
À l'autre question essentielle – quel est le potentiel des industries d'armement soviétiques ? –, la direction du renseignement n'est pas non plus capable de répondre. L'on sait, à Berlin, que les trois premiers plans quinquennaux ont mis l'accent sur l'industrie lourde ; l'on connaît le développement des hauts-fourneaux dans les villes nouvelles de l'Oural. Mais, pourtant, la quantité d'avions, de chars, de canons que produit réellement l'URSS est sous-estimée… de la moitié aux deux tiers ! En réalité, l'URSS est armée jusqu'aux dents et, dans quasiment tous les domaines, la production allemande est surpassée.

Le Russe, « culturellement inférieur »

Par ailleurs, pensant au précédent de 1917, la direction de l'armée allemande s'est persuadée que le régime s'effondrera sous les révoltes nationales, ethniques et religieuses. L'idée que le régime ait pu se doter d'une vraie base sociale est écartée.

Enfin – et c'est une certaine tradition allemande bien antérieure au nazisme –, le Russe est perçu comme un être « culturellement inférieur », primitif, « près de la nature ». Aucune des qualités nécessaires à l'organisation d'un conflit moderne ne lui est reconnue. Pourtant, plusieurs batailles acharnées auraient dû mettre la puce à l'oreille des chefs allemands : les Soviétiques sont et seront un adversaire tenace, dangereux, capable d'improvisations extraordinaires. Un adversaire à ne sous-estimer en aucun cas, comme la suite le prouvera.

UNE MÉPRISE DU RENSEIGNEMENT



Le renseignement allemand a induit l'OKH en erreur en sous-estimant de façon grossière les réserves des Soviétiques et leur capacité à mobiliser, instruire et équiper à grande échelle. Jusqu'en 1945, Hitler s'obstinera à juger l'Armée rouge « saignée à blanc ». Mais le général Gehlen, brillant chef du FHO (Fremde Heere Ost), le service de renseignements de l'armée en Russie, ne se fera jamais, lui non plus, une idée juste du potentiel adverse.
© Stéphane Jungers

LES GRAINS DE SABLE



Voici quelques-unes des batailles où les troupes soviétiques ont montré leur valeur en 1941.

Trouée de Lvov : du 22 juin au 10 juillet, le général Kirponos, commandant le front du Sud-Ouest, mène la vie dure au groupe d'armées Sud du maréchal von Rundstedt. Reculant lentement, il empêche la percée durant presque trois semaines.

Brest-Litovsk : du 22 au 30 juin, 10 000 soldats soviétiques défendent avec acharnement la vieille forteresse sur le Boug. La 45e DI allemande aura 500 tués et 1 000 blessés.

Sud du Pripet : par ses contre-attaques lancées depuis les marais, entre le 28 juin et la mi-juillet, la 5e armée du général Potapov gêne considérablement l'avance de la 6e armée allemande du maréchal von Reichenau vers Kiev.

Staraya Russa : seconde contre-attaque de Vatoutine qui, en lançant des assauts du 8 au 23 août, aggrave le retard allemand à marcher vers Leningrad.

Sol'tsy : du 10 juillet au 7 août, le général Vatoutine contre-attaque le groupe d'armées Nord et lui fait perdre un temps précieux.

Tikhvin : prise par les Allemands le 8 novembre, la ville contrôle la seule ligne de chemin de fer permettant de ravitailler Leningrad via le lac Ladoga. À partir du 12 novembre, les Soviétiques mènent une série d'attaques qui infligent 45 000 pertes aux Allemands et les forcent à abandonner la ville le 9 décembre.

Toula : le 18 novembre, la 2e armée Panzer de Guderian se lance à l'assaut de cette ville qui contrôle la route sud vers Moscou. Contre-attaquée, bousculée, elle ne peut y parvenir et doit reculer à partir du 13 décembre sous peine d'encerclement.

Rostov : le 17 novembre, contre-offensive des 9e et 37e armées contre la 1re armée Panzer, qui doit abandonner la ville le 28 et se retirer de 200 km vers l'ouest.

Mzensk : le 11 octobre, la 4e brigade blindée soviétique, commandée par le général Katoukov, malmène la 4e division Panzer. Pour la première fois, le général Guderian se montre inquiet de la supériorité du T34. « Les Russes apprennent. […] Leurs pertes ont été cette fois très inférieures aux nôtres. »

Smolensk : lieu d'une énorme bataille, du 10 juillet au 10 septembre. Quatre fronts soviétiques opposent 1,2 million d'hommes au gros du groupe d'armées Centre (900 000 hommes), les bloquant sur la route de Moscou. On a compté jusqu'à 40 contre-attaques importantes des Soviétiques dans ce secteur.

Odessa : la ville tient contre tous les assauts roumains puis allemands, du 13 août au 16 octobre. Les 5 divisions qui la défendent seront finalement évacuées dans l'ordre par la flotte de la mer Noire.

Les raisons de la résistance soviétique

Durant la planification de l'opération « Barbarossa », les Allemands escomptaient de durs combats pendant quatre à six semaines. Ils imaginaient qu'ils n'auraient plus ensuite qu'à poursuivre des débris d'armées fuyant au milieu d'un pays abandonné par sa direction politique. Dès la mi-juillet 1941, l'optimisme de mise jusque-là fait place à une plus juste évaluation des choses : le colosse rouge n'a pas des pieds d'argile.

Par Jean Lopez et Yacha MacLasha

Une mobilisation économique bien orchestrée

L'Union soviétique est prête pour une guerre longue, qu'elle anticipe depuis dix ans.

Le régime bolchevique est né de la Première Guerre mondiale, plus exactement de l'incapacité du régime tsariste à faire face à la pression militaire allemande et à la pression politique intérieure. Fort de ce précédent, Staline se persuade que l'Union soviétique n'a aucune chance de survie si elle ne s'arme pas jusqu'aux dents. Pour cela, elle doit s'industrialiser à toute vitesse. Les deux objectifs ne sont pas dissociables dans son esprit. Voici un extrait du discours prémonitoire que Staline tient en février 1931, juste dix ans avant l'attaque d'Hitler : « Un des traits de l'histoire de l'ancienne Russie tient aux défaites continuelles qu'elle a endurées à cause de son arriération. [...] Tout le monde la battait à cause de cette arriération politique, militaire, culturelle, industrielle, agricole. On la battait parce qu'on pouvait le faire en toute impunité. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons plus rester en arrière.

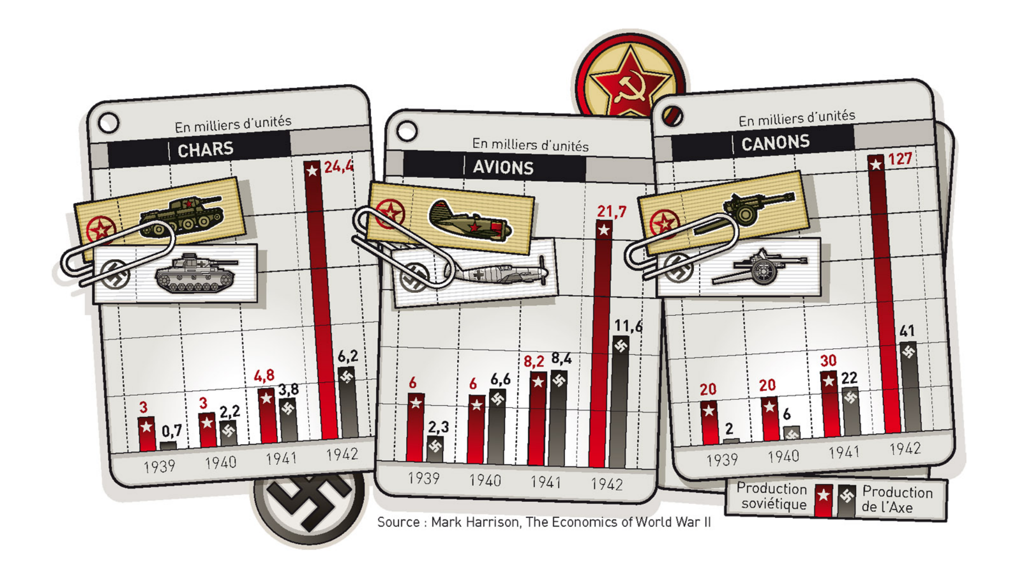
Nous sommes cinquante ou cent ans derrière les pays avancés. Nous devons les rattraper en dix ans. Ou nous y arriverons, ou ils nous écraseront. »

L'URSS s'arme dès 1930

C'est peu dire que l'URSS s'est armée. Elle le fait dès 1930, bien avant les futurs belligérants de la Seconde Guerre mondiale. Et à grande échelle. En juin 1941, les Allemands attaquent un pays dont ils ne savent pas qu'il produit chaque mois 230 chars, 700 avions, 4 000 canons et 1 million d'obus. Et qu'il possède de quoi multiplier en un an ces chiffres respectivement par 8, 5, 3 et 19 ! Bref, à Moscou, tout est prêt pour une guerre longue, y compris et surtout les esprits des dirigeants. À la différence des Allemands, les chefs soviétiques ne croient pas à la « guerre éclair ». Leurs penseurs d'avant guerre, notamment Svetchine et Isserson, ont tous prévenu que la guerre moderne est une affaire industrielle de longue haleine. Après leurs deux campagnes de Pologne et de France, les chefs de la Wehrmacht croient, eux, avoir trouvé la martingale qui permet de faire l'impasse sur une mobilisation en profondeur de la population et de l'économie.

Par ailleurs, au milieu des batailles de l'été 1941, les éclaireurs de la Luftwaffe ont plusieurs fois signalé que d'immenses convois ferroviaires soviétiques se dirigeaient bien vers l'est jour et nuit. Pour autant, les chefs de l'aviation allemande n'ont pas distrait leurs unités de bombardiers de leurs tâches d'appui tactique. Il aurait pourtant été fort rentable pour le Reich d'affecter toutes les forces aériennes à l'interdiction du trafic ferroviaire soviétique. Cela lui aurait évité de subir une défaite, invisible sur le coup, un véritable « Stalingrad économique » avant la lettre, dont l'effet se fera pleinement sentir en 1942. En effet, ces milliers de trains repérés par la Luftwaffe transféraient tout simplement vers l'est les usines d'armement menacées.

LA BATAILLE DE LA PRODUCTION



L'URSS réussit l'exploit de battre la deuxième puissance industrielle du monde dans la production de la plupart des matériels de combat, et ce malgré la perte de 40 % du potentiel de production passé sous occupation germanique. Plus étonnant, l'économie soviétique rivalise aussi avec le IIIe Reich pour la qualité des chars, des canons et des avions, alors que son adversaire est à la pointe de toutes les technologies.
© Stéphane Jungers

Entretien avec Nikolaï Simonov, historien de l'économie soviétique des années 1920-1950, et Mark Harrison, du département d'économie de l'université de Warwick (Grande-Bretagne)

Quand et par qui la décision d'évacuation a-t-elle été prise ?
N.S. — La première décision d'évacuer 11 entreprises d'aviation des zones menacées date du 29 juin 1941. Deux jours après, le Conseil des ministres et le Comité central du parti ordonnent de faire partir de Leningrad 10 entreprises du commissariat aux Munitions. La toute première décision générale du GKO, comité d'État à la Défense, a été prise le 5 juillet 1941 : elle concerne l'évacuation de toutes les usines de moteurs diesels pour les chars. Puis les directives vont pleuvoir jusqu'à la fin de l'année. Le processus a été dirigé par le Conseil de l'évacuation, au sein du Cconseil des ministres de l'URSS, dirigé par Nikolaï Chvernik et son adjoint Lazare Kaganovitch. À partir du 11 juillet 1941, l'évacuation est contrôlée par une équipe d'inspecteurs dirigée par le tout jeune Kossyguine, qui deviendra aussi membre du Conseil.

L'évacuation a-t-elle eu un nom de code ?
N.S. — « La panique ! » Kaganovitch, commissaire du peuple aux Chemins de fer, a écrit dans ses Mémoires : « Il n'y avait pas de plan de mobilisation. Le calendrier ne prévoyait pas non plus les transports pour procéder à une évacuation d'une ampleur aussi incroyable et de manière aussi précipitée. Déjà, en juillet 1941, on en était à 300 000 wagons mobilisés. » Pourtant, un décret du 29 avril 1927 avait prévu l'évacuation des entreprises vers l'est. Mais, après la terreur des années 1937-1938 – qui a fauché l'ensemble des dirigeants responsables du département de la mobilisation militaire au sein du commissariat du peuple à l'Industrie lourde –, le seul fait d'envisager une évacuation était devenu synonyme de « sabotage » et de « défaitisme ». Tout a donc été improvisé dans les pires conditions imaginables.

A-t-on évacué seulement le matériel ?
N.S. — Non. Sont partis aussi de 30 à 40 % des ouvriers et des cadres, avec leurs familles. Début août 1941, 450 trains ont quitté Kiev en direction de l'est, emportant l'équipement de 197 grandes entreprises et plus de 350 000 habitants. L'évacuation a pris une énorme ampleur à l'automne 1941, en raison de la menace qui pesait sur Moscou. Fin novembre 1941, les 498 entreprises les plus importantes ont été évacuées de la capitale et de sa région ; 2 millions de Moscovites sont partis avec elles. Tout le pays était sur les rails ! Les ouvriers démontaient sous le contrôle du personnel envoyé par les commissariats économiques. Ils assuraient aussi l'emballage, le chargement et le déchargement des wagons, puis le remontage sur le site affecté à l'usine. Ils étaient épaulés par des sections ferroviaires de l'armée. La localisation des trains était quotidiennement rapportée aux commissariats. À la jonction des lignes de chemin de fer fonctionnaient des centres de régulation. Ils recevaient les trains et les faisaient repartir, leur assuraient nourriture et service médical. La chaîne de ces centres s'étendait sur des milliers de kilomètres, depuis les gares limitrophes de la première ligne du front jusqu'à l'est de la Sibérie, au Kazakhstan, à l'Asie centrale.

Quel a été le délai moyen entre l'évacuation et la reprise de la production ?
N.S. — Tout dépendait de l'éloignement de la destination finale. Rendez-vous compte qu'entre Kiev et Tcheliabinsk, par exemple, il faut parcourir 2 200 km ; en réalité beaucoup plus, car les voies étaient encombrées à l'extrême et l'on déviait par tous les itinéraires possibles. En théorie, les trains devaient couvrir entre 500 et 600 km en vingt-quatre heures, mais vu l'absence de voies ferrées doubles dans beaucoup de régions, ils n'ont guère dépassé 100 km par vingt-quatre heures. Certains convois sont donc restés plus de un mois sur les rails, délai auquel s'ajoutaient le remontage, la construction des logements, etc.
M.H. — Personne n'a calculé le temps moyen de remise en route. Il se situe quelque part entre six semaines et dix-huit mois ou plus.

Sait-on quel a été le nombre d'usines évacuées ?
N.S. — De la zone limitrophe du front, de juillet à décembre 1941, 1 523 entreprises, parmi lesquelles 1 360 grandes usines, ont été entièrement ou partiellement délocalisées vers l'est. Parmi elles, 226 vers la région de la Volga, 667 dans l'Oural, 244 en Sibérie occidentale, 78 en Sibérie orientale, 308 au Kazakhstan et en Asie centrale. Dans ses Mémoires, Kaganovitch rapporte qu'entre 1,5 et 2 millions de wagons ont été employés pour le transfert.

Qu'ont représenté ces déménagements pour l'effort de guerre soviétique ?
M.H. — Les 1 523 usines déménagées étaient des géantes et leur signification économique est sans commune mesure avec leur nombre. Par exemple, il y a dans ce total cent usines aéronautiques. Les plus grandes occupaient de 150 000 à 200 000 mètres carrés au sol et employaient de 25 000 à 30 000 ouvriers ! Pour déménager un établissement de cette taille, il faut remplir 1 million de camions de 10 mètres de long. Mis bout à bout, cela représente 10 000 km ! L'ensemble du processus de transfert a représenté environ 13 % des capacités industrielles de l'URSS. C'est énorme.



Ouvriers et soldats démontent et chargent les matériels les plus importants d'une usine soviétique menacée par l'avance allemande. Ils seront remontés dans l'Oural ou en Sibérie. Le déménagement de centaines d'usines en urgence absolue a constitué un formidable exploit que la direction allemande n'avait pas cru possible.





Montage de chars T34 dans une usine de l'Oural (1942). La vitesse de mise en route de la production soviétique d'armement, la quantité et la qualité des matériels livrés n'ont pas été correctement anticipés par les chefs allemands.

La terreur dans les usines

Quand il s'agit de mettre un peuple au travail et d'obliger ses soldats à mourir, Hitler est un enfant à côté de Staline…

Dès la première semaine du conflit et jusqu'à sa disparition en 1991, l'Union soviétique a pieusement entretenu le mythe de la « Grande Guerre patriotique ». Ainsi, au premier jour de l'invasion, les 180 millions de Soviétiques se seraient levés comme un seul homme pour résister à l'envahisseur. Combattants, ouvriers et paysans auraient fait preuve d'un esprit de sacrifice sans pareil, d'une résolution sans faille, bref d'un véritable « héroïsme de masse ».

Il n'est pas question de nier l'ardeur du patriotisme russe, ni même du patriotisme soviétique. « Quand la guerre a commencé, j'en étais à ma quatrième année d'études supérieures. Moi et tous mes copains, nous sommes allés en chœur nous inscrire à la milice populaire. C'était le 4 juillet 1941. Aujourd'hui, on dit que les gens étaient forcés de s'inscrire dans la milice. C'est faux ! » se souvient Daniel Al', un historien et écrivain de Leningrad. Et il n'exagère pas : Staline a pu créer dans les

années 1920-1930 une couche sociale nouvelle – des citadins, jeunes et éduqués, qui aimaient l'URSS, où ils étaient nés et où ils avaient grandi.

Pour autant, le régime ne s'est pas contenté de susciter l'adhésion et l'enthousiasme. Il a aussi utilisé des moyens de coercition si extrêmes que le IIIe Reich fait figure de pouvoir faible en comparaison. Ces moyens, le peuple soviétique les a acceptés, de gré ou de force, parce qu'il avait une habitude inouïe de la souffrance, ainsi que l'explique le vétéran Constantin Vanchenkin : « Il y avait des gens qui se rappelaient comme la vie était belle avant la révolution. Mais nous, nous avons été élevés de telle façon que nous considérions notre réalité comme la seule possible. Nous avions l'habitude d'une vie qui oscillait entre le mauvais et le pire. Ainsi, nous étions préparés au sacrifice. Même avant la guerre, la famine était la norme pour nous. Notre horrible niveau de vie était la norme pour nous. La chasse aux paysans, la politique de dékoulakisation, les migrations forcées des peuples, les purges, le Goulag, le convoi, les chiens, tout cela était en nous. Nous avions été programmés pour une surtension mortelle de nos forces. Nous étions prêts à survivre et surmonter des souffrances et des privations inhumaines. Nous étions prêts à nous traiter nous-mêmes d'une manière inhumaine. »

Les premières mesures de coercition concernent la discipline au travail. Le 26 juin 1941, une série de décrets abolissent les congés, portent la durée hebdomadaire du travail à cinquante-quatre heures, avec possibilité d'aller jusqu'à soixante-douze heures. L'absentéisme – défini comme un retard supérieur à vingt minutes – est puni de six mois de « travail correctif », avec perte de salaire et d'avantages. Trois condamnations de ce type valent entre deux et quatre mois de prison, entre cinq et huit ans dans les usines de munitions. Entre 1 et 2 millions de travailleurs seront, chaque année de guerre, victimes d'une de ces punitions et 300 000 partiront au Goulag pour de longues peines.

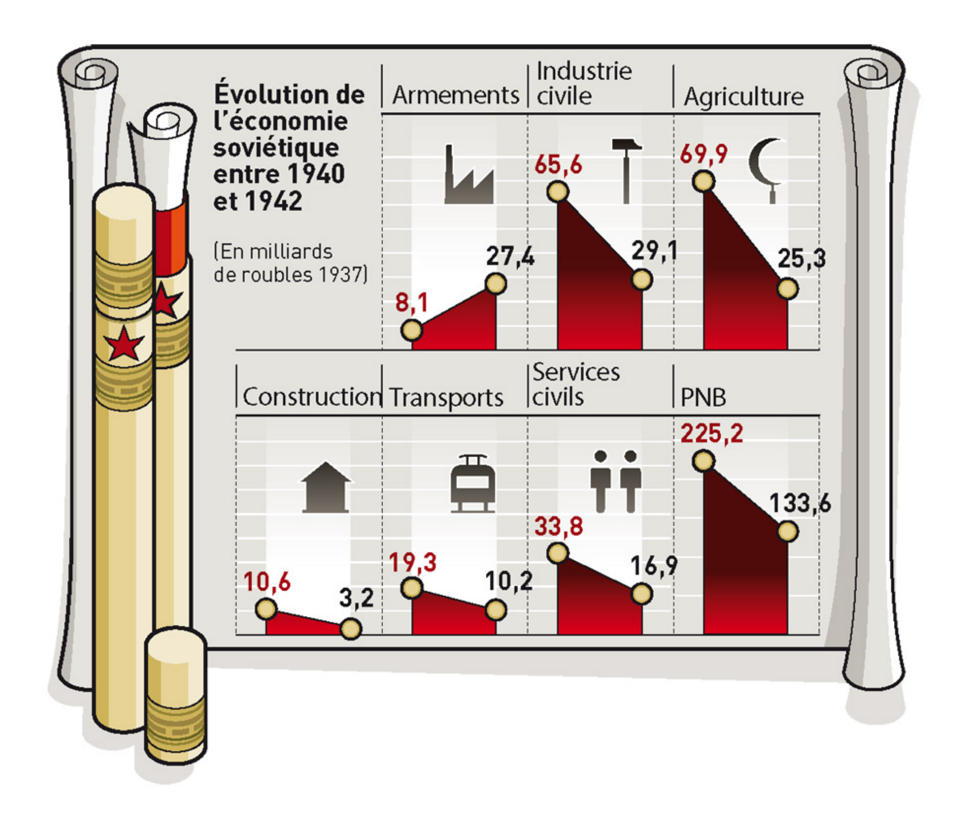
Le niveau de vie tombe au plus bas possible. Des millions d'hommes vivent jour et nuit dans les usines ou regagnent des baraquements de bois surpeuplés. La consommation, déjà très basse avant guerre, chute à un niveau inimaginable pour un Occidental, parce que toutes les ressources sont mises au service du front. La ration de pain pour un employé tombe à 400 grammes par jour, plus 400 grammes de sucre et 300 grammes de graisse par mois. La maladie fauche sans frein les organismes affaiblis : le taux de mortalité triple.

La terreur aux armées, 140 000 déserteurs fusillés

Les mesures de coercition sont encore plus radicales vis-à-vis des soldats. L'ampleur de la débâcle, le nombre énorme de prisonniers amènent le régime à établir une véritable terreur aux armées. Dès le 27 juin, un décret autorise le NKVD à dresser des barrages à l'arrière des troupes pour arrêter « déserteurs et fuyards ». Le 19 juillet, chaque armée, division, régiment, doit lui fournir hommes et armes pour l'épauler dans cette tâche. Le 28 septembre, Joukov fait savoir par télégramme aux chefs d'unités du front de Leningrad : « Expliquez à tout l'effectif que les familles des militaires qui se sont rendus à l'ennemi seront exécutées et que ces soldats seront eux aussi exécutés à leur retour de captivité. » En outre, le 16 juillet, Staline a rétabli le double commandement : chaque officier est étroitement surveillé par un commissaire politique (le *politruk*) qui contresigne tous les ordres.

Enfin, le 17 novembre 1941, Beria, patron du NKVD, obtient pour ses hommes le droit de court-circuiter la justice militaire et de fusiller sur place tous ceux qui reculent. Selon un rapport d'Alexandre Leontiev, adjoint au chef du NKVD, rien qu'à l'automne 1941, les hommes aux casquettes rouges arrêtent 710 755 déserteurs et 71 541 insoumis. Durant toute la guerre, environ 140 000 soldats soviétiques seront fusillés pour abandon de poste, soit les effectifs de 20 divisions. Cette statistique ne comptabilise que ceux qui sont passés devant les tribunaux militaires. Il est impossible de chiffrer le nombre de ceux qui ont été abattus au hasard des retraites de l'an 1941. Pour mémoire, la Wehrmacht exécutera environ 9 000 de ses soldats durant tout le conflit.

LE SACRIFICE DES CIVILS



Que l'URSS produise plus de matériels de combat que le Reich s'explique par cette série de graphiques : les civils paient la note. Leurs besoins sont comprimés au maximum, la misère est atroce, notamment dans les campagnes, et le pays n'évite la famine que grâce aux livraisons américaines accordées au titre de la loi du prêt-bail votée en mars 1941.
© Stéphane Jungers

Gueorgui Isserson, le prophète inconnu

Ce théoricien, qui avait compris la nature profonde de la guerre moderne, a inspiré les principaux artisans de la reconstruction de l'Armée rouge.

En 1941, après six mois de combat, il ne reste pratiquement rien de ladite Armée rouge qui s'alignait en juin. Aucune autre puissance continentale que la Russie n'aurait pu se remettre d'un coup pareil. Seules son immensité, ses richesses matérielles et humaines, la dureté sans égale du pouvoir stalinien lui ont permis de retrouver progressivement son équilibre, moyennant un flot de sang et l'abandon à l'ennemi du tiers le plus riche de son territoire ainsi que de 88 millions de ses habitants.

Pour revenir aux frontières du 22 juin 1941, il faudra sacrifier 7 millions d'hommes et mener une quarantaine d'opérations s'étendant sur plus de trois longues années. Cette victoire si cher payée ne peut s'expliquer par les seules raisons matérielles évoquées. Pour se hisser au niveau de son adversaire, puis le dépasser,

l'Armée rouge a suivi un modèle théorique mis au point par un homme demeuré largement inconnu en Occident, Gueorgui Isserson.

Ce penseur a exploré un niveau intermédiaire entre stratégie et tactique, le niveau opératif, où les chefs allemands ne se sont pas aventurés, à l'exception notable d'Erich von Manstein, durant la campagne de France. Cherchant, comme les Allemands, à éviter l'enlisement dans une guerre de positions, Isserson a défini, entre 1928 et 1932, les principes de la conduite de « l'opération dans la profondeur » en lui donnant deux outils privilégiés, l'échelon d'attaque (*eshelon ataki*) et l'échelon d'exploitation de la percée (*eshelon razvitiia proryva* ou ERP). Le premier s'incarne dans « l'armée de choc », combinaison d'infanterie, d'artillerie et de chars d'accompagnement ; le second dans des formations blindées et d'infanterie portée. Les deux sont actionnés par une structure typiquement soviétique, le front, outil opératif qui correspond en gros au groupe d'armées occidental.

L'ERP consiste dans des formations blindées, dont les corps mécanisés de 1941 étaient de monstrueuses caricatures. Mais en perdant 18 000 chars et au moins 40 000 spécialistes en quelques mois, l'Armée rouge s'est vue contrainte de déconstruire les corps mécanisés en divisions blindées. Celles-ci, encore trop difficiles à manier pour des cadres peu formés et sans réels moyens de contrôle, ont à leur tour cédé la place à la brigade, puis au régiment. Durant la contre-offensive de l'hiver 1941-1942, l'Armée rouge ne saura mettre en ligne que des bataillons de 20 à 30 machines ! Du coup, elle se trouve privée de l'instrument majeur des opérations en profondeur, telles qu'Isserson les avait envisagées, et la contre-offensive n'aboutit pas à son objectif : la destruction du groupe d'armées Centre. Il faudra toute l'année 1942 pour reconstruire des corps blindés utilisables – ce sont eux qui gagneront à Stalingrad –, puis toute celle de 1943 pour accoucher des armées de tanks, outils des grandes victoires de 1944 et 1945. À ce moment seulement, l'art opératif formalisé par Isserson sera devenu réalité sur le terrain.

Paradoxalement, la direction politico-militaire germanique n'a pas, à la différence de celle de l'URSS, compris la nature profonde de la guerre moderne. La lecture des œuvres d'Isserson aurait pu servir aux chefs de la Wehrmacht, notamment son ouvrage de 1932, *L'Évolution de l'art opératif*, tiré à 10 000 exemplaires. Les Allemands s'en procureront un, chroniqué avec mépris en 1935 dans le *Militär-Wochenblatt*. Que dit Isserson (après d'autres théoriciens comme Svetchine, soulignons-le) ? Que les grands États industrialisés disposent de moyens si gigantesques qu'il est devenu impossible de les abattre d'un seul coup. Aucune bataille, aussi grande soit-elle, ne peut avoir raison d'eux. Ils se rétabliront sur une

deuxième ou une troisième ligne, mobiliseront de nouveaux moyens et poursuivront la guerre. Celle-ci sera forcément longue : toute recherche du K.-O. est illusoire.

Or, c'est précisément le K.-O. qu'Hitler et ses généraux ont cherché en 1941. Plus exactement, ils sont restés fidèles à un concept du XIXe siècle, celui de l'Entscheidungsschlacht, la bataille décisive, celle qui décide de la campagne. Face à l'énormité de l'objectif, Halder a simplement postulé qu'au lieu d'*une* Entscheidungsschlacht, il y en aurait trois, toutes situées à l'ouest de la ligne Dvina-Dniepr et menées par trois groupes d'armées. Ce qui suppose, chose incroyable, que le système militaire soviétique n'existe pas au-delà de cette ligne, qu'il n'a aucune profondeur. Les chefs allemands savaient que le Reich n'avait pas les moyens de mener une guerre longue face à une coalition disposant des ressources de la terre entière. De ce point de vue, « Barbarossa » a joué le destin de l'Allemagne sur un coup de dés. Bismarck a dû se retourner dans sa tombe…

La seconde erreur profonde des Allemands, c'est d'avoir cru que le couple blindés-aviation d'assaut pouvait conférer à la tactique des vertus stratégiques, c'est-à-dire faire donner à la bataille un rendement décisif en garantissant la destruction intégrale de l'adversaire. Ils ont pensé le plan « Barbarossa » comme une bataille géante, d'une durée de six à huit semaines. Une bataille brouillonne, sans objectif autre que la « destruction de la substance biologique » de l'Armée rouge obtenue, croyait-on, grâce à une série d'encerclements géants. Les moyens matériels et humains étaient insuffisants pour atteindre un but aussi extravagant, le culte de la vitesse a fait fi des contraintes logistiques.

Les Soviétiques, sous l'influence d'Isserson, n'ont commis aucune de ces deux erreurs-là. Ils ont compris les premiers que, pour triompher dans un conflit moderne, il faut s'engager dans une série d'opérations consécutives, soigneusement préparées du point de vue logistique, enchaînées les unes aux autres, servies par un outil économique mobilisé en profondeur. Leur doctrine, certes, ne leur a été d'aucune utilité en 1941 : l'Armée rouge avait trop d'insuffisances tactiques et humaines pour espérer aborder le niveau opératif de la guerre. En revanche, la pensée d'Isserson a servi de guide à ses anciens élèves, les six artisans majeurs de la reconstruction de l'Armée rouge en 1942-1943 : Novikov pour l'aviation, Voronov pour l'artillerie et Fedorenko pour les blindés ; Vassilevski, Antonov et Chtemenko à l'état-major général.

Sur le terrain, petit à petit, sans le dire, d'autres chefs soviétiques (Joukov, Bagramian, Rokossovski, Koniev…) ont mis en application ce qu'ils avaient appris en

assistant aux cours d'Isserson au département opératif de l'Académie de la rue Bolchoï-Trubetskoï. Leurs capacités démentiront de façon cinglante le jugement d'Hitler qui voyait en l'Armée rouge un « colosse sans tête ». Staline a fermé les yeux sur cette réhabilitation rampante d'une doctrine qu'il avait lui-même envoyée à la ferraille en confiant les rênes de l'Armée rouge à des nullités comme Boudienny ou Vorochilov. Gueorgui Isserson ne saura rien de l'arrivée de ses poulains aux commandes : il survit alors dans un camp de la taïga avec 600 grammes de pain par jour…

Le doctrinaire de l'art opératif

Né en 1898 à Kaunas, en Lituanie, Gueorgui Samoilovitch Isserson vient d'une famille judéo-russo-allemande de la petite bourgeoisie. Communiste convaincu, il participe comme commissaire politique à la guerre civile. Puis, à l'exception de brèves mutations dans des régiments, il fera l'essentiel de sa carrière comme professeur à l'Académie militaire Frounzé et, de 1936 à 1940, à l'Académie de l'état-major général où il est chargé de diffuser et développer l'art opératif. Isserson est le plus notable des théoriciens militaires soviétiques du XXe siècle. Il a notamment recueilli l'héritage intellectuel de Vladimir Triandafillov, mort précocement dans un accident d'avion en 1931. Ses livres et ses articles ont exercé une influence énorme sur la génération qui formera l'encadrement supérieur de l'Armée rouge durant la Seconde Guerre mondiale. Arrêté le 7 juin 1941 pour « conspiration antisoviétique », condamné à mort, il échappe au peloton on ne sait pour quelle raison et part pour le Goulag. Durant son emprisonnement provisoire à Moscou, il aura la joie amère de voir sa prédiction de 1940 vérifiée : « Un nouveau phénomène est apparu avec la campagne de Pologne en 1939 : on ne déclare plus la guerre ; on la déclenche brutalement avec tous ses moyens concentrés. » Libéré après la mort de Staline, le 14 juillet 1955, Isserson luttera pour sa réhabilitation intellectuelle jusqu'à sa mort en 1976. Son maître livre – *Les Fondamentaux des opérations dans la profondeur* – n'est connu que par extraits, car il demeure à ce jour classifié !

La descente aux enfers de l'arme blindée soviétique

1932	Création du premier corps blindé au monde. 8 965 hommes, 348 chars légers de type BT, 20 tubes d'artillerie et 1 944 véhicules distribués en deux brigades mécanisées et une brigade de mitrailleurs.
1935	L'Armée rouge possède 4 corps mécanisés, rebaptisés corps blindés en 1938. Création des 3 premières divisions Panzer en Allemagne.
Septembre 1939	La Wehrmacht jette sur la Pologne deux corps motorisés, dont l'un à 3 divisions.

Novembre 1939	Les 4 corps mécanisés soviétiques sont supprimés consécutivement à une mauvaise analyse de l'emploi des chars dans la guerre civile espagnole.
Mai 1940	Pour percer dans les Ardennes, les Allemands regroupent 5 divisions Panzer en un Panzergruppe d'un niveau équivalent à celui d'une armée.
Juillet 1940	Pris de panique devant les succès allemands, Staline ordonne la mise sur pied de 9 corps mécanisés géants (36 000 hommes, 1 031 chars, 358 canons, 5 800 véhicules), puis de 20 autres au printemps 1941.
Juillet 1941	Les corps mécanisés survivants sont démantelés au profit de divisions blindées de 180 tanks, à leur tour supprimées au profit de brigades allégées de 1 471 hommes et 46 machines. L'arme blindée soviétique a alors touché le fond.



Des fantassins soviétiques en tenue d'hiver embarquent sur un char durant la contre-offensive de Moscou, en décembre 1941. Ce mode de transport primitif est rendu nécessaire par l'absence de matériels de type half-track, un des handicaps de l'Armée rouge.

1942,
la fin du commencement

Le plan grandiose des Quatre Planètes

À l'été 1942, l'Armée rouge paraît au bord du gouffre. Six mois plus tard, c'est son adversaire qui semble à la dérive. Pour spectaculaire qu'il soit, ce rétablissement déçoit les Soviétiques : ils visaient plus haut !

Par Jean Lopez

Le premier acte de la guerre germano-soviétique s'achève en mars-avril 1942 dans l'océan de boue qui marque l'arrivée du printemps en Russie et en Ukraine. Les Allemands ont saisi un territoire grand comme trois fois la France, qui abrite un tiers de la population et du potentiel industriel de l'Union soviétique. Pourtant, l'opération « Barbarossa », lancée le 22 juin 1941, a échoué. Moscou n'a pas été prise, l'Armée rouge n'a pas été détruite. Les Soviétiques ont même réussi à repousser leur adversaire de 100 à 300 km vers l'ouest au cours de quatre mois d'une contre-offensive sanglante et largement improvisée (décembre 1941-mars 1942).

Si l'on regarde la ligne de front telle qu'elle apparaît en ce printemps 1942, on est frappé par l'existence d'un gros saillant dans la partie centrale de la Russie, dont la pointe s'avance jusqu'à 200 km de Moscou. Large de 200 km et profond de 180, ce saillant porte le nom de la ville principale qu'il contient, Rjev. Son existence et les combats dont il est l'enjeu constituent une clé majeure pour comprendre les événements dramatiques des douze mois qui suivent.

Hitler bluffe autour de Rjev et Staline voit rouge

Pour Staline, le saillant de Rjev est « un poignard pointé sur Moscou », selon l'expression de Joukov, commandant du Front de l'Ouest. Il est leur souci stratégique numéro 1. Tous deux constatent que 40 % de la Ostheer – l'armée de terre allemande en URSS – sont concentrés dans ou immédiatement autour du saillant, sous la forme du groupe d'armées Centre commandé par le Feldmarschall von Kluge. Cette disposition les persuade qu'Hitler va tenter de nouveau de s'emparer de Moscou à l'été 1942.

Le Führer, en réalité, ne vise pas Moscou, mais le sud de la Russie et le Caucase, parce que s'y trouvent les trois objectifs économiques majeurs qu'il convoite dans son vaste dessein impérial : le bassin industriel du Donbass (Ukraine orientale), la zone céréalière du Kouban et les pétroles de Bakou. Hitler saisit intuitivement l'angoisse de Staline vis-à-vis du saillant de Rjev et de sa capitale. Il décide de l'utiliser pour détourner le regard des Soviétiques du Sud où il entend frapper à l'été 1942. Il imagine à cet effet une opération d'intoxication baptisée « Kremlin ». Staline mord à l'hameçon et renforce l'axe de Moscou au détriment de l'Ukraine. Afin de gêner les préparatifs allemands en direction de sa capitale, il fait même lancer une série d'offensives dans le Sud, en Crimée et autour de Kharkov, en avril et mai 1942. Les deux opérations s'achèvent en désastre majeur, l'Armée rouge perdant près de 500 000 hommes et un matériel immense. On arrive donc à ce résultat paradoxal qu'à l'entrée de l'été, le flanc sud des Soviétiques est très affaibli précisément au moment où les Allemands vont le frapper !



Un observateur allemand au-dessus du Don, le 23 août 1942. C'est ce jour-là qu'un corps Panzer atteint la Volga, isolant Stalingrad par le nord. Ce coup d'audace inaugure une terrible bataille urbaine de six mois que les Allemands n'auraient jamais dû accepter.

L'été 1942 est passablement inattendu pour les Allemands. Ils lancent leur grande offensive stratégique (plan Bleu) le 28 juin et avancent en deux mois de 400 à 800 km vers l'est et le sud. Voronej est prise, Stalingrad atteinte, Rostov tombe et le flot des véhicules du groupe d'armées A se déverse vers le Caucase. Face à cette avalanche, et sachant que dans les grandes steppes du Sud ils n'ont aucune chance de neutraliser le couple blindés-aviation de leur adversaire, les Soviétiques choisissent une stratégie indirecte qui se manifeste sous trois formes :

1° Reculer pour éviter les encerclements géants. Ils laisseront certes 500 000 prisonniers, mais on est loin des 3,5 millions saisis l'année précédente.

2° Arrêter la retraite sur les grands obstacles naturels, Don, Volga (plus précisément la ville de Stalingrad), Caucase.

3° Empêcher les Allemands de renforcer leurs forces dans le Sud en attaquant le saillant de Rjev. En juillet et août, une série d'offensives violentes menées par le Front de Kalinine et le Front de l'Ouest malmène la IXe armée allemande retranchée dans le saillant. Son chef, le colonel-général Walter Model, doit céder du terrain et appeler ses troupes au sacrifice. Ses pertes sont si lourdes que, le 16 août, il apostrophe son supérieur, Kluge, patron du groupe Centre : « La IXe armée peut être considérée comme finie et elle doit recevoir trois divisions supplémentaires. Si on ne pouvait les lui donner, le groupe d'armées devrait prendre la responsabilité de ce qui s'ensuivra. » Model n'évite la rupture qu'en gardant – et usant – 3 divisions blindées et 3 divisions d'infanterie qui étaient prêtes à partir pour Stalingrad. Pire, alors que le général Paulus souffre mille morts dans sa marche vers Stalingrad et la Volga, Berlin doit envoyer des chars et des avions au groupe Centre pour éviter une retraite. De ce fait, le groupe d'armées Sud, dont l'offensive doit être décisive selon Hitler, ne commande qu'à 40 % des forces allemandes en Russie et n'a que 17 des 34 grandes unités blindées présentes sur ce théâtre !

Malgré l'usure de Model à Rjev, les Russes sont déçus. Dans ses Mémoires, Joukov parlera d'une occasion manquée de peu : « Si nous avions disposé d'une ou deux armées supplémentaires, il aurait été possible […] non seulement de battre le groupement de Rjev, mais encore la totalité du groupement de Rjev-Viazma et d'améliorer sensiblement la situation opérationnelle sur toute la direction stratégique de l'ouest. Malheureusement, le commandement suprême laissa échapper cette

réelle possibilité. » Le lien entre la bataille de Rjev et celle de Stalingrad est dès lors établi : Paulus ne recevra pas les moyens nécessaires à la capture rapide de Stalingrad, parce que ces moyens sont donnés à Model dans le saillant de Rjev. Hitler aurait pu faire évacuer le saillant et créer ainsi une réserve en raccourcissant ses lignes. Mais il ne le fait pas, pour deux raisons : lui aussi veut fixer le maximum de forces soviétiques devant Moscou en maintenant la menace, et il ne renonce pas à l'idée de s'emparer de la capitale soviétique l'année suivante.

Alerte rouge à Stalingrad

La stratégie indirecte des Soviétiques ne peut leur suffire pour renverser la vapeur. Il leur faut trouver autre chose. Le développement de la situation à Stalingrad va donner à l'état-major général de l'Armée rouge et à la Stavka le temps d'élaborer un formidable plan de contre-offensive stratégique passé dans l'histoire sous le nom des « Quatre Planètes ».

Revenons au 27 août 1942. Ce jour-là, le général d'armée Gueorgui Joukov se trouve devant le saillant de Rjev. Un coup de téléphone du secrétaire de Staline l'informe qu'il devient adjoint du chef suprême, c'est-à-dire numéro 2 dans la hiérarchie de l'Armée rouge. Pourquoi cette promotion exceptionnelle ? Joukov l'apprend le 29 au Kremlin. Staline est mortellement inquiet : la situation à Stalingrad tourne mal et Joukov sera son pompier, doté de pouvoirs exceptionnels. Le 23 août, la VIe armée de Paulus est en effet arrivée à la Volga, isolant par le nord la 62e armée – qui combat dans la ville – du reste de l'Armée rouge. Même chose au sud, où la IVe armée Panzer est en route pour renforcer Paulus. Staline informe Joukov qu'il lui confie trois armées de réserve (sous-équipées) avec lesquelles il lui faut coûte que coûte percer depuis le nord (région de Kotluban) pour reprendre contact avec la 62e armée coincée dans la ville. « Vous devez attaquer dans quatre jours, dit Staline, sinon nous perdrons Stalingrad. »

La bataille de Kotluban, peu connue, se résume à une série de 15 (!) attaques frontales menées par Joukov (puis, à partir du 12 septembre, par Eremenko) contre le meilleur corps Panzer de Paulus, le XIVe, et 2 divisions d'infanterie. Le bilan est terrible. Un tiers des 250 000 hommes engagés par les Soviétiques sont tués, blessés ou disparus, 300 des 400 chars engagés sont détruits. Les Allemands parviennent à conserver le gros de leurs positions, mais cette bataille oubliée a un effet décisif sur celle de Stalingrad. Elle a empêché Paulus de mettre en œuvre son plan de conquête

de la ville qui supposait la participation du XIVe corps Panzer. Elle l'a ainsi privé d'un quart de ses moyens. Au lieu de trois directions (nord, ouest et sud), son offensive de conquête de Stalingrad ne partira que de l'ouest et du sud. L'absence d'effort dans le nord est catastrophique pour Paulus, car il ne pourra s'emparer du quartier des usines – l'objectif du XIVe corps Panzer – et n'y parviendra, incomplètement, qu'à l'issue de soixante jours d'affrontements qui ruineront la capacité combative de son armée. Plusieurs fois il lui faut interrompre ses assauts vers le centre-ville pour détourner son aviation et le feu de son artillerie vers les unités de Joukov. Si le 29 août Staline croit que Stalingrad va tomber, un mois plus tard, il sait par un rapport du général Tchouïkov, commandant de la 62e armée, que « les Allemands ont perdu leur punch. Ils ne sont plus aussi coordonnés ni aussi rapides qu'ils l'étaient ».

Paulus a manqué sa chance d'une victoire rapide. La bataille a dégénéré en une conquête épuisante, immeuble par immeuble, rue par rue, usine par usine, dans laquelle la Wehrmacht perd ses avantages traditionnels : mobilité, manœuvre, soutien aérien tactique, tirs d'artillerie précis. C'est à ce moment que Joukov comprend que la bataille de Stalingrad est un énorme hameçon fiché dans la gorge des Allemands. Les Soviétiques n'ont plus qu'à faire durer cette bataille urbaine. Ce qui leur laisse le temps de coucher sur le papier la contre-offensive stratégique des Quatre Planètes.

C'est entre le 26 et le 30 septembre que Joukov et Vassilevski, chef de l'état-major général, dessinent les Quatre Planètes. Il s'agit d'une quadruple opération gigogne visant à détruire le groupe d'armées Sud et le groupe d'armées Centre, soit 85 % de la Ostheer, en une campagne d'hiver.

Quatre Planètes pour une victoire

Décomposons. L'opération « Uranus » veut encercler la VIe armée du général Paulus autour de Stalingrad, par l'action conjointe des Fronts du Sud-Ouest, du Don et de Stalingrad. Sa réussite déclenchera une opération gigogne, « Saturne », dont l'objectif est la ville clé de Rostov, sur la mer d'Azov : sa prise isolerait dans le Caucase la totalité du groupe d'armées A, soit la Ire armée Panzer et la XVIIe armée. Les Allemands auraient alors le choix entre périr ou tenter un rembarquement périlleux par la péninsule de Taman, un gros Dunkerque bis qui, comme l'original, laisserait tout le matériel sur les plages.

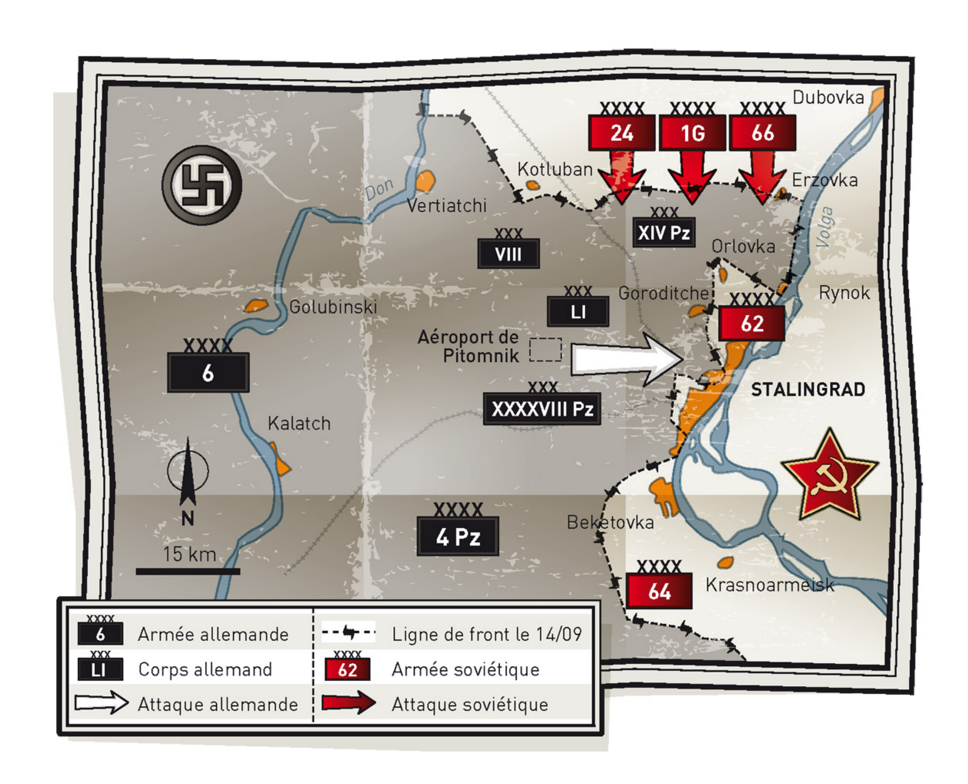
L'opération « Mars » utilise le même principe qu'« Uranus » : deux frappes à la base du saillant de Rjev viennent sectionner celui-ci, ce qui assure l'encerclement de

la IXe armée de Model. Les frappes sont menées par les Fronts de Kalinine et de l'Ouest. L'opération gigogne, « Jupiter », exploite le succès de « Mars » pour mettre la main, par une double attaque concentrique, sur Viazma puis Smolensk. La prise de ces deux clés de voûte du système logistique allemand condamnerait à mort le gros du groupe d'armées Centre, soit, outre la IXe armée, la IIIe armée Panzer.

L'état-major soviétique a gagné sa partie d'échecs

Que penser de ce plan des Quatre Planètes ? Ce qui frappe d'emblée, c'est l'ampleur du travail réalisé par l'état-major général et la Stavka. Les quatre opérations impliquent une vingtaine d'armées, cinq Fronts, plus de 2 millions d'hommes, une masse formidable de matériels et d'approvisionnements. Les séquences de combat sont finement agencées – pénétration par les armées combinées, introduction des corps mobiles, exploitation –, les axes de pénétration bien définis, les calendriers d'exécution raisonnables. C'est la première fois qu'un ensemble d'opérations aussi complexes est pensé, dessiné et mis en œuvre par l'Armée rouge.

LES OFFENSIVES DE KOTLUBAN



Les Soviétiques ont d'abord tenté de dégager par le nord, entre Don et Volga, la 62e armée piégée dans les ruines de Stalingrad. Il sera impossible aux trois armées engagées de parcourir les 8 ou 10 km qui les séparent de la ville. Le XIVe corps Panzer repousse tous les assauts, mais, privé de son aide, le LIe corps ne parviendra pas à rejeter la 62e armée au-delà de la Volga. Après un mois d'efforts infructueux, Joukov devra imaginer autre chose. Ce sera l'attaque en pince de l'opération « Uranus », de l'autre côté du Don.
© Stéphane Jungers



Au centre, assis, le feld-maréchal Kluge, commandant en chef du groupe d'armées Centre, près de Rjev. La région, défendue par la 9e armée du général Model, verra échouer plusieurs offensives soviétiques. La Wehrmacht se révèle aussi bonne en défense qu'en attaque.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

La deuxième observation a trait à l'ambition du plan. Il ne s'agit rien de moins que de détruire le gros des deux groupes d'armées majeurs de la Ostheer. Est-ce raisonnable ? Remarquons d'abord, avec David Glantz[1], le grand historien américain du conflit germano-soviétique que nous avons longuement interviewé, que « le choix de deux opérations stratégiques en des points éloignés n'est pas le fait de l'état-major général, mais du seul Staline. Il imposera la même chose jusqu'en 1945 ». Or, l'Armée rouge, si elle possède beaucoup plus de réserves que les Allemands, n'a néanmoins pas assez de moyens modernes pour mener deux opérations conjointes : elle manque de chars, d'explosifs, d'unités aériennes opérationnelles. À courir deux lièvres, les Soviétiques ne risquent-ils pas d'en attraper aucun ? Le paradoxe de l'offensive des Quatre Planètes est que, malgré tout, la division des efforts soviétiques va, finalement, leur être bénéfique à Stalingrad.

La troisième observation concerne le problème de fond du conflit germano-soviétique et apporte un élément de réponse à la question précédente. En gros,

l'Armée rouge a une tête mieux faite que son adversaire, mais un corps bien moins performant. L'état-major général – et Staline – a compris en profondeur la nature de la guerre moderne. Mais l'instrument militaire lui-même est encore bien piètre en 1942 et demeurera inférieur tactiquement à celui des Allemands jusqu'en 1945. À l'inverse, les Allemands sont les maîtres de la guerre mécanisée et aérienne sur le terrain ; mais, d'une part, ils héritent, comme on l'a vu, d'une conception de la guerre datant du XIXe siècle et, d'autre part, ils sont incapables de dessiner correctement une campagne, série d'opérations tendues vers un but clairement défini et séquencées en fonction des moyens réels. « À partir de Stalingrad, très progressivement, les Soviétiques dominent intellectuellement la Wehrmacht, confirme David Glantz. C'est très simple, les Allemands sont incapables de voir plus loin que la profondeur tactique. On s'en aperçoit dès l'été 1941. Pour faire sentir ce fait, j'utilise souvent la métaphore des échecs et du jeu de dames. La Wehrmacht ne sait jouer qu'aux dames, incapable qu'elle est de désigner les objectifs stratégiques ou opérationnels. Les Soviétiques, eux, jouent aux échecs. Sur le plan tactique, ils sont lamentables ; sur le plan opérationnel, ils sont mauvais ; sur le plan stratégique, ils sont excellents. »

L'ambition de ce dossier est d'expliquer comment cette supériorité stratégique accouche, en dépit de toutes les faiblesses, d'une grande victoire à Stalingrad. La bataille de Rjev est au cœur de cette explication.



La 23e division Panzer sur une piste du Caucase en septembre ou octobre 1942. L'objectif de la campagne est de se saisir des pétroles du Caucase, afin de donner au Reich les moyens de développer marine et aviation pour faire face aux Anglo-Saxons.

UN PLAN AMBITIEUX



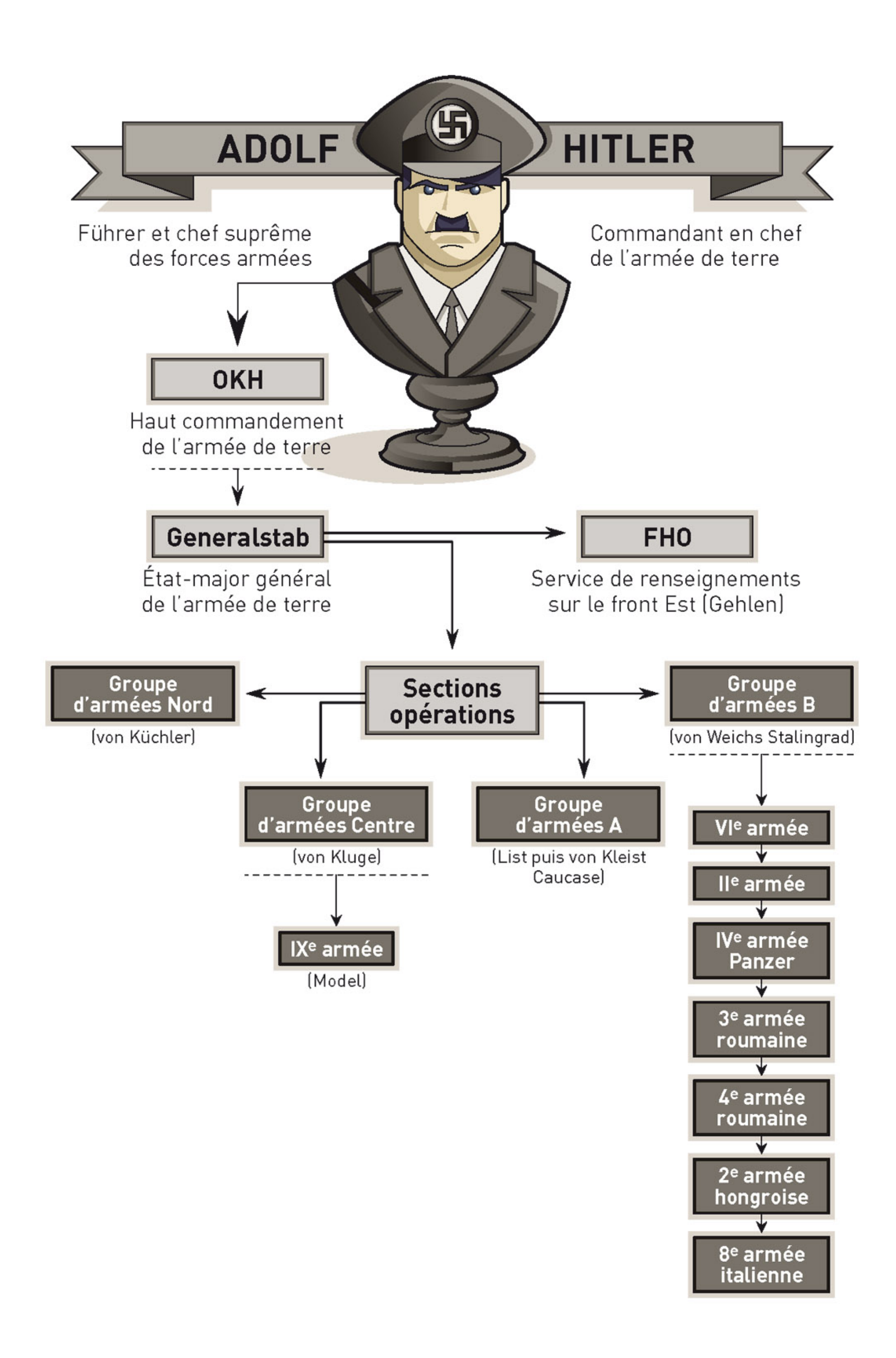
Le plan des Quatre Planètes tente de faire ce que Staline a manqué en janvier-février 1942, c'est-à-dire détruire deux groupes d'armées allemands. En partant du constat que les Allemands ont très peu de réserves, l'idée est d'attaquer en deux points éloignés, de façon à empêcher les transferts de forces. « Mars » et « Uranus » sont à égalité du point de vue de leur importance stratégique et des moyens alloués. C'est l'échec de « Mars » qui a amené les mémorialistes (Joukov, au premier chef) et les historiens soviétiques à affirmer que « Mars » n'était qu'une diversion ou à passer carrément l'offensive sous silence.

Stalingrad, une guerre des nerfs entre Paulus et Tchouïkov

28 juin 1942	Lancement de l'opération « Braunschweig » en exécution du plan Bleu.
28 juin-18 juillet	Conquête de l'Ukraine orientale.

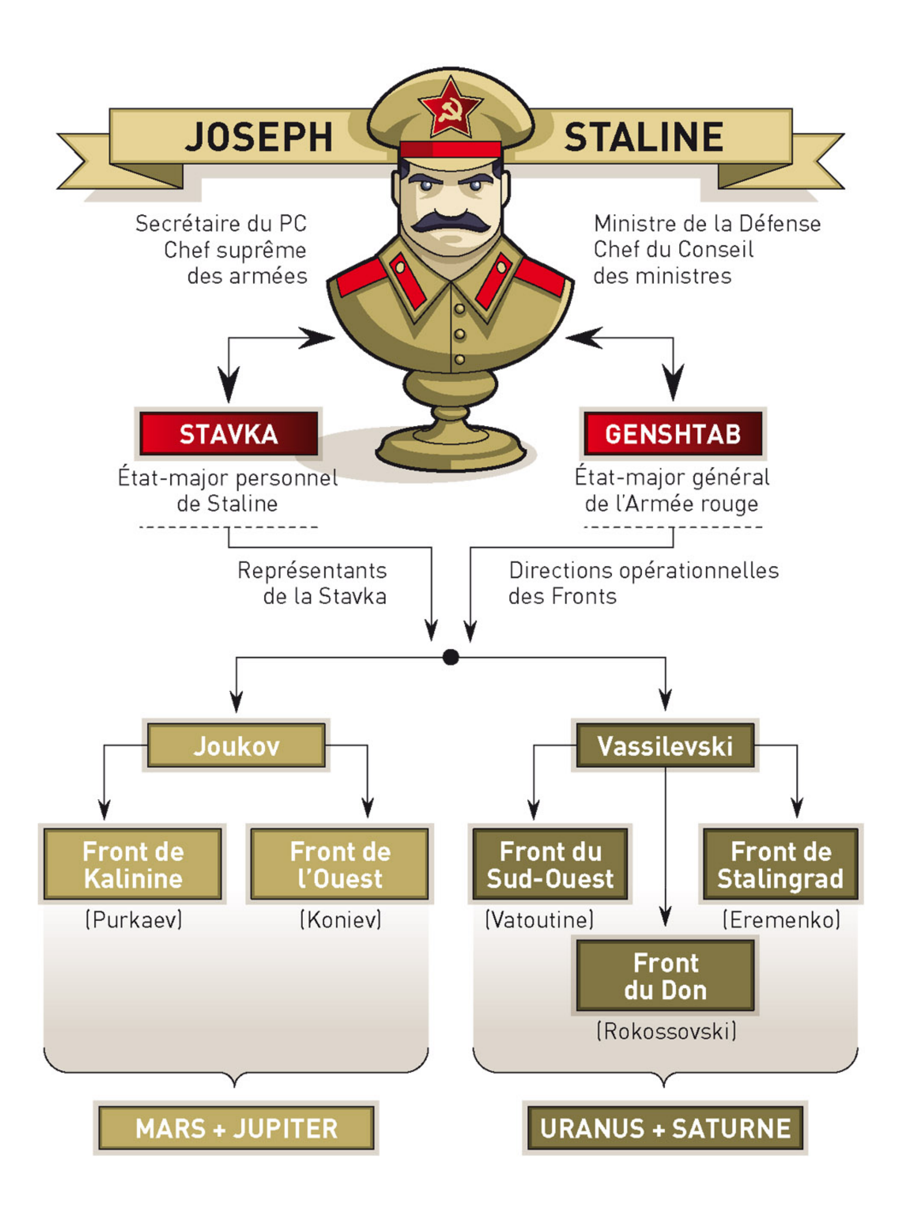
23 juillet	Chute de Rostov, porte du Caucase.
23-28 juillet	La VIe armée nettoie la grande boucle du Don.
21 août	La VIe armée traverse le Don à Kalatch.
23 août	Un raid aérien massif détruit Stalingrad. Les Allemands atteignent la Volga dans les faubourgs nord de Stalingrad.
13-26 septembre	Début de la bataille urbaine. La VIe armée conquiert le centre de Stalingrad et toute sa moitié sud.
27 septembre-7 octobre	Les cités ouvrières du nord sont prises d'assaut.
14 octobre-10 novembre	Combats épouvantables pour conquérir le quartier des usines au nord.
11-13 novembre	Dernier effort allemand pour chasser la 62e armée de la ville. Échec. Si Paulus tient 90 % du terrain, la 62e armée de Tchouïkov contrôle encore deux poches totalisant 18 km de rives.

LA OSTHEER



L'armée de terre allemande en URSS (Ostheer) est commandée directement par Hitler depuis décembre 1941. Dans le détail des opérations, suivant en cela la tradition prussienne, une large autonomie est laissée aux groupes d'armées et aux armées, du moins à ce moment de la guerre. La grande faiblesse du plan Bleu – l'offensive stratégique de l'été 1942 – est l'insuffisance (1,6 million d'hommes et 17 divisions blindées et motorisées) des moyens engagés et leur hétérogénéité (600 000 Roumains, Italiens et Hongrois), particulièrement visible dans la composition du groupe d'armées B.
© Stéphane Jungers

L'ARMÉE ROUGE



Si Staline est le patron de l'Armée rouge, la Stavka est le petit état-major qui assure sous sa direction la conduite politico-militaire de la guerre. L'état-major général est le cerveau opérationnel qui traduit, en plans et directives, les missions stratégiques confiées par la Stavka. Ses représentants sont les yeux et les oreilles de Staline auprès des Fronts, des hommes à l'autorité indiscutée. Les Fronts sont responsables de l'exécution des opérations sur une direction donnée.
© Stéphane Jungers

1. Ex-officier artilleur et vétéran du Vietnam, David Glantz devient en 1969 un pilier de l'enseignement sur l'Armée rouge dans l'US Army. Spécialiste du front de l'Est, il démontre à travers de nombreux ouvrages que les Soviétiques valaient bien mieux que le piètre portrait qu'en ont dressé les Allemands. Fondateur en 1993 du *Journal of Slavic Military Studies*, David Glantz est aujourd'hui en retraite, mais continue inlassablement à publier.

Anatomie comparée de deux batailles géantes

Staline met plus de moyens sur « Mars » – la bataille de Rjev – que sur « Uranus » – la bataille de Stalingrad. Pourtant, la première opération est un désastre, la seconde, un énorme succès. Pourquoi ?

Par Jean Lopez

Voici deux opérations soviétiques menées avec un rapport de forces global moyen de 2,5 contre 1. L'une est un succès entré droit dans l'histoire militaire, l'autre un échec si honteux qu'on a tout fait pour le dissimuler. Comment expliquer des résultats aussi divergents ?

« Mars » et « Uranus » se déroulent dans des conditions radicalement différentes. Le terrain d'abord. Autour de Stalingrad, une steppe plate et découverte, sans couvert végétal, sans abri pour la troupe. Un vrai « charodrome » où les tranchées offrent au défenseur sa seule protection contre les feux. Dans le saillant de Rjev, le paysage est boisé, vallonné, dissimulant le défenseur et ses dépôts aux observations aériennes. Les vallées sont marécageuses, encaissées, malcommodes pour les chars qui peuvent se faire allumer de tous côtés.

La forme du front, ensuite. Paulus, à Stalingrad, a des flancs démesurément allongés : 500 km ! Il maintient des liaisons précaires avec les unités chargées de les tenir. En cas de pépin, ses forces mobiles, concentrées dans la ville de Stalingrad, auraient de longues distances à parcourir pour juguler une éventuelle pénétration… et pas d'essence pour le faire ! Les organisations défensives sont diluées, dénuées de

profondeur : un champ de mines discontinu, deux lignes de tranchées, une arme antichar, visible de partout, tous les 2,5 km sur l'aile gauche, tous les 7,5 km sur l'aile droite. À Rjev, le saillant développe 200 km de circonférence. Avantage classique des lignes intérieures, aucun point n'est à plus de 60 km du PC du général Model et de ses réserves : toute pénétration russe peut être immédiatement étouffée. La défense est établie en profondeur, concentrée autour des villages transformés en hérissons où abondent mines et blockhaus. Tous les axes de progression de l'attaquant sont battus par des armes antichars lourdes ou par l'artillerie de campagne.

La question des réserves est fondamentale. À Stalingrad, Paulus n'a de réserve notable que le XXXXVIIIe corps Panzer : 20 000 hommes, une centaine de tubes antichars lourds, 182 chars. Rassemblés, ces moyens auraient pu obtenir un résultat. Mais ils sont éparpillés sur 75 km derrière la 3e armée roumaine. Les chars appartiennent aux 22e et 14e divisions Panzer (celle-ci sans infanterie portée) et surtout à la 1re division blindée roumaine (108 chars, dont 87 chars tchèques de 38 tonnes obsolètes). Model, en revanche, dispose de moyens blindés importants, performants et concentrés. À côté de 15 divisions d'infanterie (plus 1 de cavalerie SS), il a sur le front 4 divisions Panzer, plus 1 en réserve d'armée et 3 autres en réserve de groupe d'armées. Parmi elles, le gratin de la Ostheer : Großdeutschland, 1re, 5e et 9e Panzer.

Des forces allemandes déséquilibrées

Le plus important maintenant : les hommes. À Rjev, Joukov va se heurter à une troupe 100 % allemande, commandée par Walter Model : 20 divisions, 300 000 hommes, tous aguerris, sûrs d'eux et motivés. « Uranus », en revanche, s'en prend au maillon faible du dispositif de Paulus, les 2 armées roumaines qui gardent ses flancs. À gauche, étirées sur 160 km, les 10 divisions de la 3e armée du général Dumitrescu. À peine 90 000 hommes, dotés de trois fois moins d'armes antichars que leurs Alliés allemands. Ceux-ci ont promis 300 000 mines antichars et en ont livré… 50 000. Le moral est calamiteux. L'encadrement est germanophobe, corrompu et incompétent. Sur le flanc droit, les 104 000 hommes de la 4e armée roumaine (l'état-major est en formation et sera confié au général Constantinescu) montent la garde sur 250 km de front à travers une steppe épouvantable. Vivant dans des trous en plein air, ces Roumains crèvent de froid et de faim dès avant l'offensive soviétique. Quant au gros

des forces allemandes de Paulus – la VIe armée et la IVe armée Panzer –, il se bat dans Stalingrad ou en garde les abords immédiats.

Du côté des chefs allemands, peut-on trouver plus différents qu'un Paulus et un Model ? Le premier est un intellectuel raffiné, prudent, modeste, hésitant, souvent reclus dans ses quartiers. Il préfère le travail d'état-major, dans lequel il excelle, au front, où sa santé fragile ne lui permet pas de se montrer souvent. Le second est un reître intuitif, agressif, dur en tout, toujours devant, un grand chef de guerre – peut-être le plus grand de ceux qui ont servi Hitler.

La situation logistique a aussi lourdement pesé. La VIe armée est chroniquement sous-approvisionnée, ses stocks sont bas ; on relève déjà des morts d'inanition dans les rangs roumains. La IXe armée en revanche est directement branchée sur l'artère majeure Berlin-Varsovie-Smolensk. Elle dispose de munitions et d'essence en abondance, alors que Paulus est déjà rationné *avant* l'encerclement.

Le renseignement joue un rôle crucial

Enfin, les Soviétiques vont bénéficier d'un réel effet de surprise à Stalingrad, ce qui n'est pas le cas à Rjev. Les services de renseignements de Model ont détecté le dispositif offensif soviétique depuis la mi-octobre. Des déserteurs informeront du jour et de l'heure de l'attaque une semaine avant le 25 novembre. Il semblerait aussi – mais l'affaire n'est pas claire – que les services secrets allemands aient été prévenus, peut-être par Max, leur agent à Moscou, dont on n'est toujours pas parvenu à percer l'identité. Model a le temps de bouger ses réserves blindées en position centrale, d'accumuler les défenses et les munitions. Trois autres Panzer, en réserve, sont mises en alerte maximale. À Stalingrad, en revanche, Reinhard Gehlen, chef du FHO, le service de renseignements à l'est, commet sa plus grosse bévue en affirmant, jusqu'à J – 2, que les Soviétiques n'ont pas les moyens de mener deux offensives stratégiques en même temps. Comme il tient l'attaque sur Rjev pour certaine, il en déduit que Paulus n'a pas grand-chose à redouter sur ses ailes et peut se consacrer à sa bataille urbaine. Résultat : les forces de Model sont sur le pied de guerre, celles de Paulus n'ont pas idée de l'ampleur du coup qui va s'abattre.

Du point de vue de l'information disponible, les Soviétiques sont aussi mal lotis. Ils anticipent que la réussite d'« Uranus » prendrait au piège de 85 000 à 90 000 hommes et ils dessinent en conséquence la suite de leur opération. En réalité, il y en

aura trois fois plus dans la nasse et cette erreur ruinera la transition d'« Uranus » à « Saturne ». À Rjev, Joukov est aveugle. Un mois d'octobre pourri ne lui a pas permis de procéder à des repérages aériens. Les systèmes d'écoute de ses armées sont mauvais. Si bien qu'il ignore la présence de 8 divisions Panzer dans le saillant ou à proximité. L'aurait-il su qu'il aurait tiqué : les corps blindés soviétiques ne sont pas (encore) à la hauteur des divisions Panzer. Bref, il va attaquer du fort au fort, alors qu'en s'en prenant aux Roumains, l'opération « Uranus » est une attaque du fort au faible. Ajoutons enfin qu'en s'enferrant dans une bataille d'attrition dans les ruines de Stalingrad, les Allemands font un cadeau inespéré aux Soviétiques. Coincer ses 12 meilleures divisions dans un dédale de ruines et confier ses flancs à des unités de troisième ordre constitue en effet, selon Halder, chef de l'état-major de l'armée de terre jusqu'en septembre 1942, « une véritable impossibilité militaire ».

L'examen des moyens consacrés par les Soviétiques aux deux opérations est en soi éclairant. Les trois Fronts chargés de réaliser « Uranus » parviennent à un rapport de forces de 2,2 contre 1 pour les hommes et 2,7 contre 1 pour les chars. À Rjev (en comptant les moyens réservés à « Jupiter »), Joukov aligne deux Fronts qui obtiennent 2,6 contre 1 pour la troupe et pour les chars. Deux observations s'imposent : premièrement, Rjev reçoit plus de moyens qu'« Uranus » ; deuxièmement, en réalité, l'avantage qualitatif et opérationnel de Model sur Paulus est écrasant.

« Uranus » : cent heures pour un encerclement géant

L'opération « Uranus » est un classique soviétique. Certes, le double enveloppement par les ailes s'achevant en encerclement n'est pas original : les Allemands en ont réalisé de plus gros. La méthode, en revanche, est une application de la doctrine de « l'opération dans la profondeur » développée par le théoricien Triandafillov à la fin des années 1920 et inscrite dans la pratique par le maréchal Toukhatchevski entre 1932 et 1936. Les deux pinces soviétiques sont dissymétriques : la pince nord, qui attaque le 19 novembre 1942, est plus grosse que la pince sud, qui s'ébranle le lendemain. Au nord, la percée des lignes de la 3e armée roumaine est confiée à l'artillerie, l'infanterie et les chars d'accompagnement du Front du Sud-Ouest commandé par le général Vatoutine (1re armée de la Garde, 5e armée de tanks, 21e armée) qui tient le rôle principal. À sa gauche, le Front du Don sous le général Rokossovski (65e, 24e et 66e armées) fixe deux corps de la VIe armée allemande par des attaques frontales afin de les empêcher de venir au secours des Roumains. Au

sud, le Front de Stalingrad commandé par Eremenko lance, vingt-quatre heures plus tard, l'infanterie des 64e, 57e et 51e armées contre la 4e armée roumaine. Le schéma est symétrique de celui de la pince nord : les deux armées de droite fixent les Allemands ; l'armée de gauche, la 51e, cherche la percée décisive aux dépens des seuls Roumains.

Au nord, la percée de la première ligne roumaine est obtenue en trois heures. Vatoutine engage aussitôt 4 corps blindés et 2 corps de cavalerie qui désintègrent la seconde ligne roumaine et avancent de 35 km dans la journée. Trois heures après le début de l'attaque soviétique, les Allemands réagissent en donnant l'ordre à leur seule réserve, le XXXXVIIIe corps Panzer, de cisailler l'axe de progression des corps blindés de Vatoutine. Mais, faute d'essence, un tiers des chars ne peuvent démarrer ! De plus, le plan soviétique a prévu trois axes de marche pour ses corps afin de diviser la réaction allemande, ce qui se révèle être un calcul fort habile. Résultat, les Panzers, réduits à de petits paquets, n'arrivent à rien et reculent en désordre. À 21 h 30, l'OKH, à Berlin, et Hitler, qui se repose à Berchtesgaden, prennent conscience du sérieux de la situation. Paulus reçoit l'ordre de retirer de Stalingrad toutes ses unités rapides et de partir battre les corps blindés de Vatoutine. Mais, comme il a aussi ordre de ne rien céder de ses positions, il ne peut dégager ses Panzers qu'après les avoir fait relever par de l'infanterie et… avoir trouvé de l'essence. Les corps blindés rouges n'attendront pas. À 6 heures du matin, le 22 novembre, ils s'emparent du pont de Kalatch sur le Don, artère vitale de la VIe armée.



Un obusier de 105 mm tire à vue sur le gigantesque silo en béton qui domine le sud de Stalingrad. Même si son infanterie s'est montrée, comme toujours, courageuse, la Wehrmacht n'est pas à l'aise dans le combat urbain où ses atouts principaux sont affaiblis (mobilité, transmissions, couple char/avion).



Une division Panzer attaque vers Kline, à 80 km de Moscou, en novembre 1941. Cette dernière offensive vers la capitale soviétique est une erreur majeure, qui va laisser la Wehrmacht sans forces au seuil de l'hiver. La responsabilité que portent sur ce point Halder et Bock – commandant du groupe d'armées Centre – est plus lourde que celle d'Hitler.

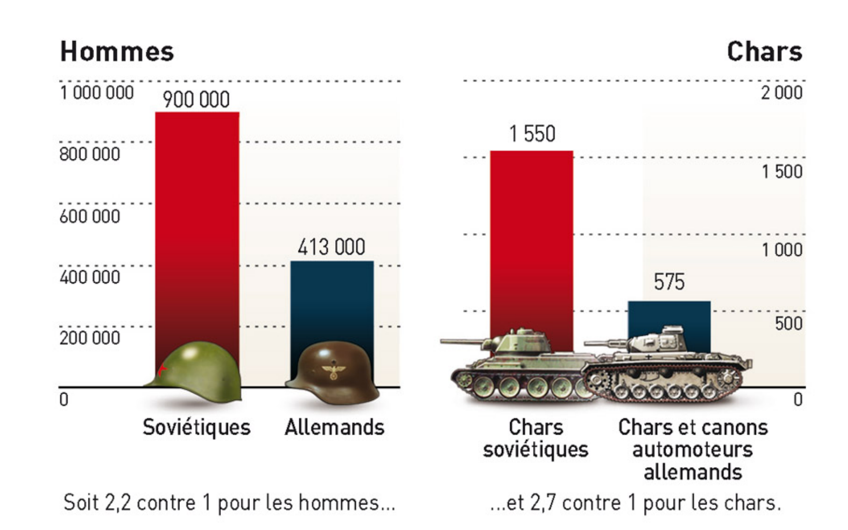
Au sud, les forces d'Eremenko pataugent un peu. La percée réalisée par l'infanterie précède l'introduction d'un corps mécanisé et d'un corps de cavalerie. L'on progresse moins vite, mais l'on n'a que 80 km à parcourir pour rejoindre la pince nord, qui elle en a avalé 130. L'encerclement est scellé au sud de Kalatch le 23 novembre à 16 heures.

Conformément à leur doctrine, les Soviétiques entreprennent aussitôt d'édifier un front extérieur – destiné à repousser toute opération de secours – le plus loin possible du front intérieur qui, lui, presse les divisions de Paulus vers l'est, c'est-à-dire vers la ville de Stalingrad. L'exécution rigide de ce plan fait manquer aux Soviétiques une chance historique de liquider la poche dans la foulée. Au lieu de marquer l'arrêt après la prise du pont de Kalatch, auraient-ils lancé leurs corps blindés en avant qu'ils se seraient emparés sans coup férir des principaux dépôts de munitions et de carburant et, surtout, de l'aérodrome de Pitomnik, seul lien de Paulus avec le monde extérieur. Celui-ci eût été contraint de déposer les armes en soixante-douze heures. Peut-être les Soviétiques ont-ils été trompés par leurs services de renseignements qui estiment

à 80 000 ou 90 000 le nombre de soldats allemands encerclés quand il y en a 260 000 en réalité. La noix sera bien plus dure à casser que prévu.

Paulus tergiverse puis demande à tenter une sortie vers l'ouest, en abandonnant Stalingrad. Hitler refuse, entre autres parce que Göring lui donne l'assurance que la Luftwaffe peut lancer un pont aérien pour ravitailler la VIe armée en attendant une opération de dégagement. Du 24 au 29 novembre, Paulus n'a d'autre choix que de former son armée en hérisson. Celle-ci doit tenir une poche ovoïde de 60 km de grand axe et 170 km de périmètre, centrée sur l'aéroport de Pitomnik. Il faudra aux Soviétiques 7 armées et deux mois d'efforts intenses pour détruire la VIe armée. Le désastre allemand est complet. Jusqu'à aujourd'hui, les historiens polémiquent pour savoir si, oui ou non, Paulus avait les moyens de tenter une sortie en force et si, oui ou non, Manstein pouvait délivrer Paulus lors de l'opération « Wintergewitter », « Orage d'hiver », décidée dès le 23 novembre et déclenchée le 12 décembre. La clé de l'échec de Manstein se trouve en réalité à… Rjev !

« URANUS » : LES FORCES EN PRÉSENCE



Ces rapports de forces sont habituels sur le front de l'Est. À 1 contre 3, les Soviétiques ne sont pas assurés de l'emporter sur les Panzers, tactiquement bien meilleurs. Mais, plus que le nombre, c'est la concentration qui fera la différence. La vitesse d'exécution des Soviétiques ne laissera pas à Paulus la moindre chance de rassembler ses chars.

PERTES LIÉES À « URANUS »,
À LA LIQUIDATION DE LA POCHE ET À L'OPÉRATION « WINTERGEWITTER »



(sources : Krivosheev, *Grif sekretnosti snyat* ; Manfred Kehrig, *Stalingrad*.)
Allemands : 150 000 tués, 110 000 prisonniers (5 000 survivront) dont 1 Feldmarschall, 22 généraux et 2 500 officiers ; 100 % de l'équipement de 21 divisions et des services arrière perdus, 500 chars et canons d'assaut, 650 avions.
Roumains : 100 000 pertes définitives.
Soviétiques : 154 000 pertes définitives, 2 900 chars et 700 avions.

LES PINCES D'« URANUS »

Les trois idées de base d'« Uranus » sont :
1° De frapper les Roumains.
2° De placer la pince la plus forte de l'encerclement à l'ouest du Don, gros obstacle physique, de façon à ne pas laisser aux Allemands le temps d'accourir de Stalingrad.
3° D'avoir prévu un enveloppement intérieur (pointé vers Kalatch) et un enveloppement extérieur (ligne Tchir-Kourmoïarski).

« Mars » : trois semaines de carnage

Le plan de l'opération « Mars » et de son prolongement stratégique, « Jupiter », est dû à Joukov, Purkaev, commandant du Front de Kalinine, et Koniev, à la tête du Front de l'Ouest. Il prévoit trois séries d'opérations, elles-mêmes dépendantes de plusieurs batailles, à leur tour subdivisées en pénétrations et exploitations. Tout l'édifice stratégique (« Jupiter ») dépend évidemment du succès de la première opération (« Mars ») qui voit 4 armées attaquer le saillant de Rjev sur trois côtés. Au Front de l'Ouest, la 20e armée doit porter le coup principal près de la rivière Osuga, au nord de Sychevka, sur le versant est du saillant. Elle dispose pour l'exploiter de 2

corps blindés et de 1 corps de cavalerie. À l'opposé, côté ouest, au Front de Kalinine, la 41e armée frappe le plus fort, près de Belyi (avec un corps mécanisé), épaulée par la 22e armée dans la vallée de la Lutchesa. Sur la face nord du saillant, la 39e armée cherche une percée secondaire près de Molodoï Tud.

La bataille débute le 25 novembre à 7 h 50. Le temps est abominable. Nuages bas, averses de neige, brouillard dense, –10 °C. L'artillerie tire à l'aveuglette : mauvais départ pour les Soviétiques qui comptaient sur leur point fort traditionnel. Pis, l'aviation est clouée au sol alors même que Joukov a réussi à drainer plus de 1 000 appareils contre moins de 200 aux Allemands. L'affaire est immédiatement difficile. L'infanterie soviétique se retrouve devant des points d'appui bétonnés, truffés d'armes automatiques et couverts par une artillerie puissante. Il lui manque des unités du génie équipées de charges spéciales et de lance-flammes ainsi que de l'artillerie en tirs directs. À grand-peine, les forces soviétiques avancent durant quatre jours, de 15 à 45 km selon les secteurs. Malgré ces conditions défavorables, Joukov donne l'ordre d'introduire les groupes mobiles. C'est une violation flagrante de la doctrine de la « bataille en profondeur » : les chars sont introduits seulement après la percée de la totalité des défenses tactiques. Partout, les pénétrations des chars se font en « doigts de gant », corsetées par des villes et villages fortifiés par les Allemands et rendus imprenables. Le terrain est affreux pour les chars : marais, forêts, ravins, peu de routes, toutes minées. Les rivières ne sont pas assez gelées pour leur permettre de passer et des embouteillages dantesques empêchent l'arrivée des pontonniers. En quarante-huit heures, plus des deux tiers des matériels sont hors service, la plupart par avarie mécanique ou enlisement. Le retard s'accumule, laissant à Model tout le temps d'amasser des réserves.

Coincé, Joukov s'agite frénétiquement

Dès le 29 novembre, les Soviétiques cessent de progresser : l'arrivée des réserves allemandes commence à se faire sentir. Joukov fouette Koniev et Purkaev, demande sans arrêt que l'on monte de nouvelles attaques. Les pertes sont très élevées, pour des gains dérisoires ; les Allemands ne cèdent plus rien. Dans la semaine qui suit, les Panzers contre-attaquent et cisaillent les pénétrations soviétiques. Un corps blindé et un corps mécanisé sont encerclés et détruits. Dès le 30, il est évident que la bataille est perdue pour les Soviétiques. Mais Joukov s'entête. Il commence par croire que les 41e et 22e armées du Front de Kalinine

peuvent réussir là où Koniev a échoué avec la 20e. Puis, quand les 41e et 22e armées ont échoué à leur tour, il se met à penser que la 39e armée, au nord, peut écrouler le front allemand. Puis il se tournera de nouveau vers la 20e armée. En vain.

L'activité de Joukov devient frénétique. En petit avion Po-2 ou en voiture, il court d'un PC à l'autre, du Front aux armées, des armées aux corps, des corps aux divisions. Il cajole, flatte, menace, hurle. Il limoge des généraux, en promeut d'autres, mais sa furie ne l'amène qu'à renvoyer à l'assaut une infanterie plus morte que vive et des corps blindés qui n'ont plus que 20 ou 30 chars au lieu de 200. C'est un carnage sans rime ni raison.



À Rjev, en juillet 1942, sur une artère logistique du groupe d'armées Centre. Même les pluies d'été transforment, pour quelques heures, les pistes en cloaques.

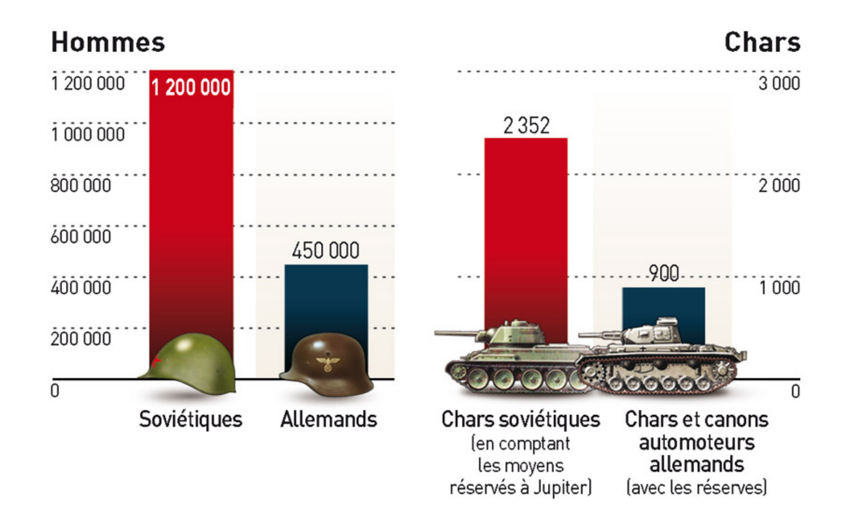
Le 1er décembre, Staline a compris. Il abandonne toute illusion sur « Mars » et donne à Vassilevski les moyens que Joukov s'était réservés pour « Jupiter ». Le 7 décembre, Joukov obtient néanmoins de pouvoir lancer une nouvelle attaque générale. « Si je réussis cette fois, nous pourrons déclencher "Jupiter". » Staline fait semblant d'y croire, car l'obstination de son adjoint lui plaît ; elle maintient surtout

autour de Rjev une masse de Panzers qui devraient être à Stalingrad. Joukov reçoit donc encore quelques renforts, on rappelle des officiers trop âgés ou malades de l'arrière, on incorpore de malheureuses recrues venues d'Asie centrale sans aucune formation, des conducteurs de chars qui n'ont pas cinq heures de pratique à leur actif…

Joukov relance le hachoir à viande le 11 décembre. On avance de 1 500 mètres… qu'on perd à la première contre-attaque ennemie. Le 13 décembre, Staline enlève à Joukov le dernier atout maître de l'opération « Jupiter », la 3e armée de tanks de Rybalko, et l'envoie vers le sud. Mortifié, Joukov gesticule et continue d'ordonner des attaques durant six jours. Le 14 décembre, perdant tout contrôle de lui-même, il vient en personne démettre le chef de la 41e armée, le général Tarasov, terrorisé, et le malmène devant ses subordonnés. Il prend lui-même le commandement de la 41e. Son action – réussie, il faut bien le reconnaître – permettra à 2 corps de sortir de l'encerclement réalisé par 4 divisions Panzer et de sauver le tiers de leur effectif. Mais pas question de reprendre l'offensive. Joukov ne consent à arrêter le massacre que le 20 décembre.

L'opération « Mars » est un terrible échec. De 70 000 (selon le colonel Krivosheev) à 100 000 tués (estimation de David Glantz) ; de 200 000 à 230 000 blessés et malades ; 1 600 chars perdus. Le Front de Kalinine est exsangue, il ne peut plus rien entreprendre.

« MARS » : LES FORCES EN PRÉSENCE

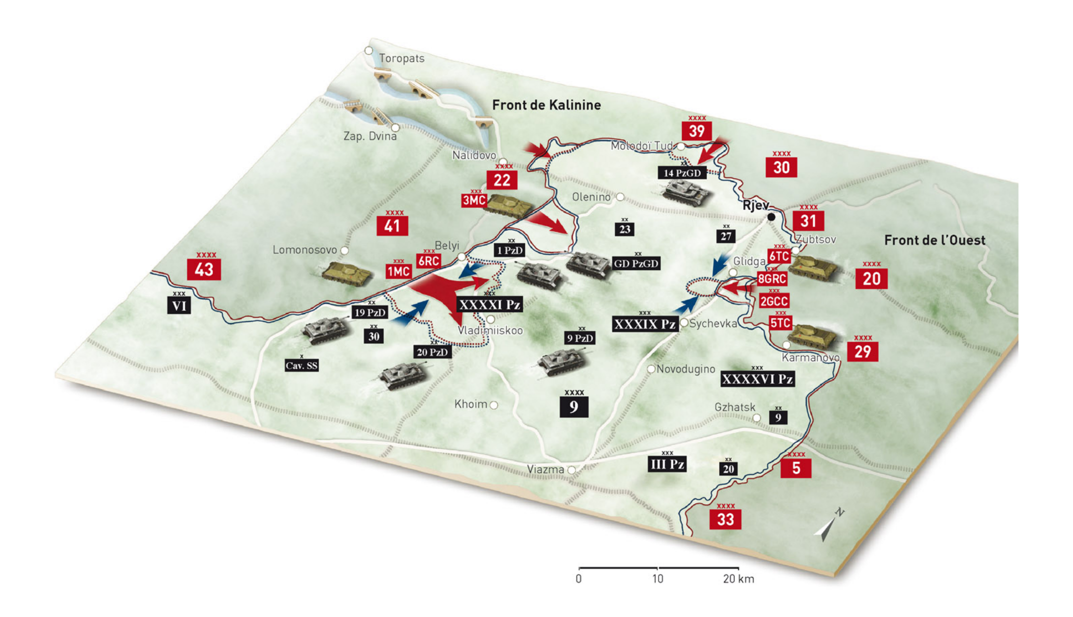


2,6 contre 1 pour les effectifs et les chars. En réalité, l'infanterie allemande a l'avantage d'une défense solide. Elle s'abrite dans des points d'appui fortifiés dans une zone accidentée, et les Soviétiques n'ont pas assez d'unités du génie d'assaut pour les déloger. Pour les chars, Model a profité à fond de l'atout de disposer d'une réserve centrale, inconnue de ses adversaires.
© ANYFORMS DESIGN

Rjev, terre de sang

Finalement, Model rendra le saillant de Rjev aux Soviétiques… sans combats. En mars 1943, en effet, Hitler abandonne tout espoir d'aller à Moscou et ordonne l'évacuation : c'est l'opération « Buffle ». Capturé en 1945 par les Soviétiques, le général Weidling, un des divisionnaires de Model, la décrit ainsi : « L'ordre que j'ai reçu de Model enjoignait de brûler et détruire tout le bâti et de chasser toute la population vers l'ouest. Les habitants qui refusaient de partir étaient fusillés sur place. […] Rjev est vraiment devenu une "zone désertique". » Le nombre des victimes civiles s'estime en dizaines de milliers, sans doute beaucoup plus sachant que femmes, enfants et vieillards sont laissés à ciel ouvert par –20 °C. Weidling ajoute que ce plan n'était dicté par aucune nécessité militaire et que si l'opération « Buffle » est restée unique, c'est parce qu'ailleurs l'avance des troupes soviétiques a été trop rapide. Ajoutons que le crime de Rjev est une des raisons du suicide de Model en avril 1945 : il craignait d'être remis aux Soviétiques.

L'INATTEIGNABLE « MARS »



Quoi de mieux qu'un saillant pour procéder à un encerclement ? Encore faut-il avoir les moyens de percer. Or, à aucun moment les Soviétiques n'ont fait de trou assez large dans la défense allemande, suffisant pour y introduire leurs corps blindés. Y seraient-ils parvenus que les divisions Panzer en embuscade auraient très certainement fait valoir leur supériorité tactique. Joukov ne pouvait pas gagner cette bataille-là.
© ANYFORMS DESIGN

L'Armée rouge a changé l'art militaire pour l'emporter

Comment une armée inférieure en presque tout sur le papier peut-elle vaincre celle qui passe pour la meilleure du monde, la Wehrmacht ? La réponse tient en quelques mots : la mise en œuvre de l'art opératif.

Par Benoist Bihan

Stalingrad, victoire garantie ? Soixante-dix ans plus tard, il serait facile de le croire. Et pourtant… En novembre 1942, lorsque l'Armée rouge s'engage dans les Quatre Planètes, ce plan grandiose ne peut que laisser dubitatif. Comment une armée, dont l'état matériel est largement perfectible – le T34 ne fait pas tout –, l'encadrement subalterne insuffisant, les cadres supérieurs encore sous le coup des purges de la fin des années 1930, la coordination interarmes et interarmées globalement médiocre, peut-elle espérer l'emporter sur une Wehrmacht au sommet de son art ? Il faut plus qu'un certain culot pour envisager d'infliger aux « hordes hitlériennes » une débâcle de l'ampleur de celle de Stalingrad, encore plus pour espérer leur en faire subir deux, suivies de deux autres pires encore. Et il n'est guère surprenant que nul, au sein des armées allemandes, ne pense, fin 1942, les Soviétiques capables d'un tel exploit.

La croyance côté allemand en un engagement décisif…

C'est que pour un officier allemand, la guerre se joue de coup en coup, d'engagement en engagement. Ce que la Wehrmacht appelle « opérations » est un enchaînement, le plus habile possible, de batailles livrées l'une après l'autre. Héritier d'une tradition quasi napoléonienne remontant à la première moitié du XIXe siècle, un général allemand n'envisage ses manœuvres que comme le gigantesque préliminaire à un engagement généralisé voulu décisif. Logistique et renseignement y sont des arts auxiliaires à la déesse tactique. Aussi la stratégie allemande est-elle conditionnée au résultat militaire : du triomphe sur le « champ de bataille » – notion très floue quand on considère que la guerre germano-soviétique se joue sur des millions de kilomètres carrés – est supposée découler la victoire. L'immensité de l'*Ostfront* importe finalement peu : la Wehrmacht poursuivra l'Armée rouge jusqu'en Sibérie si nécessaire, l'accumulation de ses succès garantissant sa victoire finale. Fin 1942, cette logique l'amène jusqu'aux rives de la Volga.

… face à la combinaison d'actions des Soviétiques

L'officier supérieur soviétique – Joukov, Vassilevski, mais aussi les étoiles montantes, comme Koniev à Rjev ou Rokossovski et Vatoutine autour de Stalingrad – appréhende et pense son métier autrement. Depuis les années 1920, l'Armée rouge, sous l'impulsion de penseurs visionnaires au premier plan desquels Svetchine, a rompu avec le XIXe siècle. Contrairement à son adversaire, elle ne voit plus les opérations comme une *succession* de combats échelonnés dans le temps, mais comme une *combinaison* d'activités militaires de nature variée – combats, raids aériens ou frappes d'artillerie, manœuvres, flux logistiques – distribuées à la fois dans l'espace et dans le temps et dont la réussite ponctuelle importe moins que les possibilités stratégiques qu'elles créent.

Car pour les Soviétiques, remporter une bataille n'a qu'un intérêt réduit. Partant du principe qu'une armée moderne, adossée à une population, un État et un appareil de production totalement mobilisés, dispose d'une endurance considérable (sauf en cas de disproportion extrême de la puissance des deux adversaires), l'Armée rouge considère que l'action militaire est le moyen de réaliser une stratégie d'ensemble, et pas une fin en soi : il y aura de toute manière plus d'un engagement, et il ne sera jamais décisif. C'est la raison pour laquelle, dans la seconde moitié des années 1920, l'Armée rouge cesse définitivement de considérer l'action militaire sous l'angle

tactique. Cette dernière est au contraire ramenée à une simple technique, celle de la manœuvre des masses et des feux.



Le général Joukov en avril 1942. Une des pires erreurs des chefs allemands est d'avoir postulé que l'encadrement soviétique était inepte. C'était en partie vrai pour les échelons subalternes, mais certainement pas pour les centaines d'officiers passés par l'académie Vorochilov et dotés d'une vision opérationnelle plus saine que celle de leurs ennemis.



Le général Konstantin Rokossovski devant Stalingrad, en janvier 1943. C'est lui que Staline a chargé de liquider la 6e armée de Paulus enfermée dans la cité sur la Volga. Il a été, avec Joukov, Koniev et Malinovski, un des plus doués des généraux rouges.

Quand la théorie bouleverse la portée du succès opératif

La discipline centrale de la science militaire devient en fait *l'art opératif*. Cette innovation théorique majeure de la pensée soviétique a pour objet de combiner l'ensemble des activités militaires relevant de techniques différentes – la tactique, la logistique, le renseignement, son corollaire la désinformation (*maskirovka* en russe) et le « contrôle des troupes » (on dirait aujourd'hui « commandement et contrôle ») – pour créer à partir de celles-ci des séquences d'actions, les opérations, dont l'orientation et l'enchaînement sont déterminés *a priori* en fonction de l'objectif poursuivi. C'est ainsi à l'aune des perspectives stratégiques qu'elle ouvre que se juge la valeur d'une opération, plutôt qu'à celle de ses réussites militaires *stricto sensu*.

Cette conception de la guerre moderne bouleverse la manière de concevoir la pratique des opérations militaires. L'Allemagne fait découler la victoire de ses succès tactiques, et suppose donc qu'il existe une continuité directe entre les deux domaines : un groupement adverse défait est nécessairement un pas vers le succès stratégique. Pour l'Armée rouge, la défaite des forces adverses n'est pas l'instrument du succès, mais seulement le moyen de créer les conditions de celui-ci. C'est par la

transformation de la configuration dans l'espace – y compris dans la profondeur – et dans le temps des forces adverses que se crée le succès opératif, et c'est celui-ci, et non tel ou tel succès local, qui constitue un pas vers la victoire. La mesure du succès opératif ne se fait pas à l'aune des pertes humaines ou matérielles subies par l'adversaire, mais bien en comparant la situation stratégique entre le déclenchement d'une opération et son terme. Et encore, pour être tout à fait complet, faut-il considérer chaque opération comme un élément d'un tout plus grand.

« Mars » et « Uranus », un système dans une même campagne

Les offensives « Mars » et « Uranus » ne peuvent donc pas être appréhendées indépendamment l'une de l'autre ou des autres opérations soviétiques de l'hiver 1942-1943. Elles forment un tout, un système au sein de la même campagne d'hiver. Il faut donc lier leur bilan en considérant le bouleversement qu'elles provoquent dans l'agencement du front germano-soviétique dans son ensemble. Bouleversement très clairement à l'avantage des Soviétiques, en dépit de l'échec immédiat manifeste que représente l'opération « Mars ». Telle n'est pourtant pas la perception allemande : Model a remporté un succès, Manstein aussi dans sa contre-offensive de février-mars 1943, certes après un trimestre entier de revers. Aussi la Wehrmacht considère-t-elle avoir repris l'initiative sur le front de l'Est au début du printemps 1943 et décide-t-elle en conséquence de s'engager dans une nouvelle offensive d'été, à Koursk.

Cette lecture, fondée uniquement sur le bilan tactique des derniers combats hivernaux, est pourtant profondément biaisée. Au contraire, comme ils le comprennent bien, leurs opérations combinées de l'hiver 1943 ont placés les Soviétiques dans une situation globalement favorable, et ce sont eux qui disposent de l'initiative stratégique. Mais, considérant sagement qu'il leur faut user les moyens encore formidables de leurs adversaires avant de pouvoir exploiter cet avantage, ils décident de s'installer dans un premier temps sur la défensive. La différence radicale d'analyse de la même situation s'explique par le fait que le fossé qui sépare les deux belligérants n'est pas qu'idéologique. Il est aussi et peut-être surtout intellectuel et cognitif. Les deux armées ont beau se battre au même endroit, elles ne font plus la guerre dans le même univers.

La bataille de Stalingrad s'est jouée à Rjev

Pensées ensemble, les offensives « Mars » et « Uranus » sont également liées par leurs suites : la première garantit le succès de la seconde, en fixant au nord les forces allemandes nécessaires pour briser le siège de Stalingrad. Sans empêcher cependant la contre-attaque improvisée de Manstein vers la poche. Ni cette dernière de perturber la suite des plans soviétiques.

Par Benoist Bihan

24 novembre 1942 : le Generalfeldmarschall von Manstein s'installe à l'état-major du nouveau groupe d'armées « Don », son nouveau commandement. Pour le vainqueur de Sébastopol, la mission est double : stabiliser le flanc sud du front de l'Est et dégager au plus vite Stalingrad, encerclée depuis la veille par l'offensive « Uranus ». La tâche semble à ce moment faisable. L'OKH lui a promis pour fin novembre, début décembre au plus tard, 4 divisions Panzer, 3 (puis 5) d'infanterie, 3 divisions de campagne de la Luftwaffe et 1 division de montagne, ainsi que 2 états-majors de corps d'armée avec leurs appuis et soutiens. Avec ces forces rassemblées, Manstein ne doute pas d'avoir de quoi balayer les forces soviétiques qui enserrent Paulus et perfuser à sa VIe armée les moyens nécessaires pour tenir comme le réclame Hitler ou s'échapper. Cependant, plus encore que contre l'Armée rouge ou l'hiver, Manstein se bat contre la montre. Non seulement les Soviétiques s'efforcent de réduire la poche au plus vite, épuisant rapidement les forces de Paulus, mais ils s'apprêtent à déclencher la seconde phase de leur offensive, « Saturne ». Pour

stabiliser le sud du front de l'Est, Manstein doit donc dégager la VIe armée rapidement : si sa contre-attaque, « Wintergewitter » (« Orage d'hiver »), n'est pas lancée au plus tard dans les premiers jours de décembre, Stalingrad et les troupes qui s'y terrent sont perdues.

La tempête de Manstein se mue en grosse averse

En théorie, la tâche est à la portée de Manstein et de la Wehrmacht : au 24 novembre, il y a en réserve sur le front de l'Est 4 divisions Panzer à effectifs pleins ou presque, seules capables par leur mobilité et leur puissance de pouvoir mener à bien l'offensive (en 1942, une division Panzer comprend de 150 à 200 chars). Mais le lendemain, Joukov déchaîne l'opération « Mars » sur la IXe armée de Model, et tout est bouleversé : en quelques jours, 3 des 4 précieuses unités blindées sont envoyées dans le saillant de Rjev. « Mars » a beau échouer, pas moins de 7 divisions Panzer ainsi que la division d'élite Großdeutschland sont désormais fixées à Rjev : Manstein vient d'être privé des deux tiers de ses renforts en chars.

Pour appuyer la seule division Panzer qui lui reste (la 11e), il lui faut dégager la 23e du Caucase et faire venir la 17e d'Orel (à 800 km de Stalingrad). Mais leur redéploiement prend du temps : elles doivent être remplacées sur la ligne de front, réorganisées, puis acheminées par rail sur un réseau ferroviaire russe dans un état déplorable. En outre, les 2 unités sont affaiblies : la 23e Panzer est à mi-puissance, la 17e Panzer à 60 %, et cette dernière est de surcroît conservée quelques jours supplémentaires en retrait…

Et les seules autres réserves blindées de la Wehrmacht sont à ce moment… en France, d'où accourt bien la 6e division Panzer, fraîche et à pleine puissance, en à peine dix jours. Un bel exploit, mais c'est fini : l'Allemagne n'a plus rien à envoyer pour dégager Stalingrad. Ses autres divisions Panzer sont en Afrique (où vient d'être expédiée en pure perte une division supplémentaire, la 10e, avec d'autres unités dont un bataillon de chars lourds Tigre), ou coincées dans le Caucase qu'Hitler s'obstine à vouloir conserver, ou encore en reconstitution jusqu'au début 1943, au mieux.

Avant même la fin novembre, « Wintergewitter » a déjà du plomb dans l'aile : au lieu des 4 divisions Panzer fraîches promises, Manstein n'en a plus que 3, dont 1 à mi-puissance seulement, pour secourir Stalingrad, ainsi qu'une quatrième (la 17e), elle aussi affaiblie et destinée à rallier après le déclenchement de l'offensive. Ce poing blindé, concentré, peut cependant encore fonctionner. Mais les Soviétiques n'ont pas

l'intention de laisser l'initiative aux Allemands. Incapables de réduire Stalingrad en une semaine – ils ont considérablement sous-estimé l'ampleur de leur prise –, ils s'efforcent de consolider leur succès en prévenant toute tentative de dégagement, tout en préparant l'opération « Saturne » à venir. À partir du 2 décembre, ils frappent avec la 5e armée de tanks les têtes de pont allemandes sur la rivière Tchir, tremplin vers Stalingrad, et s'efforcent d'y acquérir eux-mêmes des emprises sur la rive allemande – que Manstein doit protéger en y expédiant sa 11e Panzer. Ainsi fixée au nord, elle bloque certes les tentatives soviétiques, mais s'use dans des combats défensifs.



Le 14 novembre 1942, Erich von Manstein dans son train de commandement, au sud de Leningrad. Dix jours plus tard, Hitler l'enverra sauver les groupes d'armées A et B menacés de destruction par la contre-offensive soviétique autour de Stalingrad. Manstein a été le meilleur cerveau opérationnel de la Wehrmacht.



Un char léger soviétique T60 dans la région de Rjev, à la fin de l'été 1942. Joukov s'est plusieurs fois cassé les dents en tentant d'encercler la 9e armée dans cette région. Il a trouvé face à lui un expert de la défense, Walter Model.

C'est donc seulement le 12 décembre qu'attaque, depuis Kotelnikovo, au sud de Stalingrad, le LVIIe corps Panzer, dont le chef de la IVe armée Panzer, Hermann Hoth, expert des blindés, prend directement le commandement. Mais ce corps est réduit aux seules 6e et 23e divisions Panzer : l'équivalent d'une division et demie – un tiers des forces planifiées –, à peine renforcées par de l'infanterie, dont une partie est en outre constituée de débris d'unités roumaines corsetées d'unités de la Wehrmacht. Ces deux semaines de retard passées en combats acharnés ont, en outre, épuisé Paulus. Et la VIe armée, à court d'obus et surtout sans essence, est incapable d'aider à sa délivrance. Les dés sont jetés : en fixant à Rjev les blindés qui manquent à Manstein, « Mars » a bien scellé le sort de Stalingrad.

L'orage allemand douche les ambitions russes

Aussi mal partie soit-elle, l'offensive « Wintergewitter » intervient cependant au moment où le général Vassilevski, qui coordonne l'action des forces soviétiques

autour de Stalingrad, met la touche finale à l'opération « Saturne » : la destruction programmée de la 8e armée italienne, qui tient le flanc gauche du groupe d'armées Don, puis l'exploitation de la percée ainsi créée jusqu'à Rostov et la mer d'Azov. De quoi piéger et détruire non seulement l'essentiel du groupe d'armées Don, mais aussi et surtout le groupe d'armées A, aventuré dans le Caucase. Plus de 1 million d'hommes au total.

La mise sur orbite réussie de « Saturne », troisième « planète » soviétique après « Uranus » et « Mars », dépend cependant de la capacité de l'Armée rouge à impulser à son opération une poussée initiale suffisante. Pour Vassilevski, cela veut dire percer avec trois armées (6e, 1re et 3e de la Garde), avant que la 5e armée de tanks mais surtout la 2e armée de la Garde, véritable clé de l'opération, n'exploitent la nouvelle brèche créée dans le front de l'Axe. Malheureusement pour les Soviétiques, cette puissante unité ne sera jamais en mesure de jouer ce rôle.

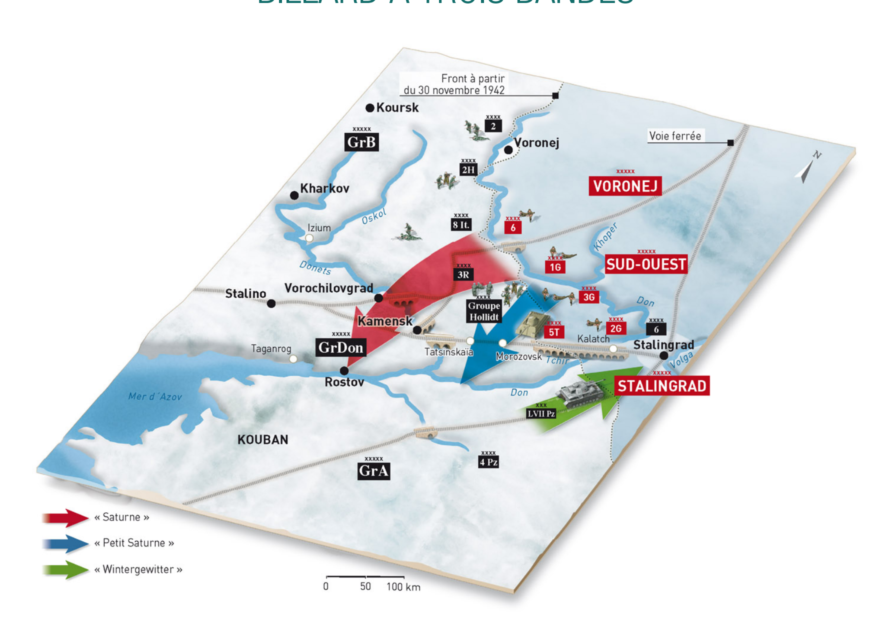
En effet, quand les Soviétiques se rendent compte fin novembre que leur prise à Stalingrad est trois fois plus importante que prévu, Vassilevski se résout à demander à Staline l'engagement de la 2e armée de la Garde pour aider à la réduction de la poche. À condition d'aller vite, « Saturne » reste encore faisable et demeure programmée pour le 16 décembre… Mais le 12, quatre jours avant son déclenchement, Manstein lance « Wintergewitter ». Les progrès initiaux des Panzers sont rapides : ils n'ont en face d'eux que la 51e armée soviétique, la plus faible de celles qui forment l'anneau extérieur encerclant Stalingrad. En quarante-huit heures, Hoth progresse de plus de 50 km, un tiers du chemin qui mène à Paulus !

Vassilevski comprend alors qu'il doit renoncer à « Saturne » sous peine de compromettre « Uranus ». Alors qu'au nord « Mars » piétine dans la neige et le sang, gâcher une nouvelle offensive d'hiver après le bilan en demi-teinte de l'hiver 1941 est impensable. La mort dans l'âme, le général soviétique bascule alors face aux Panzers de Hoth l'ensemble de la 2e armée de la Garde. Le 13 décembre, après plusieurs conférences téléphoniques entre Vassilevski et Staline, « Saturne » devient « Petit Saturne ». Il ne s'agit plus désormais que de s'emparer des bases de départ de Manstein et de celles du pont aérien allemand vers Stalingrad.

En dépit de sa faiblesse, l'opération « Wintergewitter » est donc parvenue à contrarier les plans soviétiques. À la mi-décembre 1942, l'Armée rouge a renoncé à deux des planètes de son programme offensif. Il n'est cependant pas question d'abandonner l'initiative aux Allemands, mais de faire plus clairement de Stalingrad le pivot des opérations sur le front de l'Est. Réduire la poche immédiatement est le seul

moyen de dégager les réserves dont les Soviétiques ont besoin pour poursuivre leur attaque dans le Sud : pas question de laisser l'agonie de la VIe armée s'éterniser. En la coupant de ses derniers soutiens extérieurs, « Petit Saturne » doit lui asséner le coup de grâce, et vite.

BILLARD À TROIS BANDES



Manstein tente de délivrer Paulus encerclé autour de Stalingrad. C'est l'opération « Wintergewitter », lancée le 12 décembre 1942. Elle échoue à Noël du fait de moyens insuffisants, bloqués à Rjev par la poursuite de « Mars ». En revanche, le coup de tête de Manstein oblige Staline à enlever à « Saturne » son meilleur atout, la 2e armée de la Garde. « Saturne » – qui devait prendre Rostov et encercler le groupe d'armées A dans le Caucase – se mue en « Petit Saturne ». Plus modeste, cette opération vise Morozovsk, soit les arrières de « Wintergewitter ».
© ANYFORMS DESIGN

« Petit Saturne », l'anneau qui étrangle Stalingrad

Les préliminaires de la nouvelle offensive s'engagent bien. La contre-attaque de la 2e armée de la Garde stoppe définitivement « Wintergewitter », à moins de 50 km des lignes de Paulus. À vrai dire, Hoth, après un départ en trombe, avait vu son avancée vite entravée par une résistance de plus en plus âpre d'unités soviétiques jetées pêle-mêle sous ses chenilles, et il ne lui reste guère d'énergie lorsque Vassilevski déclenche « Petit Saturne » le 16 à l'aube. Comme sa « grande sœur » abandonnée, l'opération doit initialement disloquer la 8e armée italienne, au nord de Stalingrad. Soixante-douze heures suffisent : sans moyens antichars ni artillerie modernes, sans réserves, sans appui allemand (la Wehrmacht a tout investi au sud et

dans « Wintergewitter »), les Italiens s'effondrent le 19 décembre, après une résistance aussi acharnée que désespérée. La seule réserve disponible, la 27e Panzer, sans doute la plus mauvaise de toutes, est balayée dans la foulée.

Cinq corps mobiles soviétiques, « tractant » 3 armées (6e, 1re et 3e de la Garde), s'élancent alors dans l'énorme trou et progressent de près de 250 km. Manstein, à ce moment, n'a plus rien pour s'opposer à la ruée des T34. Ses dernières réserves sont engagées au nord, sur le Tchir, et au sud, dans « Wintergewitter ». Refusant d'annuler l'opération de dégagement, qui lui ferait endosser la mort de la VIe armée, il libère d'abord la 11e division Panzer du nord, mais c'est l'ensemble de son flanc gauche que les Soviétiques menacent désormais de tourner. Sans réserves en vue (la 17e Panzer a elle aussi été engagée sur le Tchir lorsque les Soviétiques y ont poursuivi leurs efforts), le maréchal se résout enfin à sauver les meubles : le 22 décembre au soir, il obtient finalement l'autorisation d'Hitler de retirer une division de l'opération « Wintergewitter » – dès lors condamnée à l'échec – et de l'expédier à son tour au nord.

L'Armée rouge pèche par arrogance et bâcle la fin

Les hommes de Paulus, dans Stalingrad, sont désormais livrés à eux-mêmes, leur sort définitivement scellé. Mais la menace n'est plus seulement la perte de la seule VIe armée. Lorsque la 2e armée de la Garde frappe à son tour ses pointes affaiblies, en effet, Hoth doit se retirer au plus vite, au risque d'isoler, à 500 km au sud dans le Caucase, le groupe d'armées A ! Fin décembre, les Soviétiques caressent de nouveau l'espoir d'accomplir leurs grandioses objectifs originels. Le 13 janvier, ils déclenchent à cet effet une nouvelle offensive, l'opération « Galop » – complétée au nord d'une poussée secondaire, l'opération « Étoile » –, dont les ambitions dépassent celles de « Saturne » : il s'agit cette fois de foncer vers le Dniepr pour y prendre de vitesse les forces allemandes et les acculer au fleuve.

La percée initiale culbute les débris de la 8e armée italienne, puis pulvérise la 2e armée hongroise, autre médiocre alliée des Allemands… Cette fois, cependant, les Soviétiques ont bâclé leur affaire et péché par arrogance. Déployant des trésors d'habileté, Manstein parvient non seulement à extirper *in extremis* du Caucase les unités du groupe d'armées A, entre les dernières semaines de décembre et début février, mais en outre à les relancer sans transition dans la fournaise. Pis, le maréchal enfin convenablement renforcé actionne entre mi-février et mi-mars, autour de

Kharkov, une contre-offensive meurtrière qui raccompagne l'Armée rouge sur 150 km vers l'est, avant que les boues ne mettent fin aux opérations jusqu'à l'été.

En dépit de ce coup de revers, l'hiver 1942-1943 s'achève sur un clair succès soviétique. Sans l'offensive de Joukov contre Rjev, toutefois, l'enchaînement décrit plus haut n'aurait pas été possible. Si l'opération « Mars », poursuivie avec acharnement jusqu'au 20 décembre, n'avait en effet fixé jusqu'au moment crucial – le déclenchement de « Petit Saturne » – de considérables moyens allemands, Manstein, renforcé de deux ou trois formations mécanisées supplémentaires, aurait probablement pu rejoindre Paulus. Mais il aurait surtout disposé des réserves nécessaires pour arrêter « Petit Saturne ». Solidement campée sur le Don au printemps 1943, la Wehrmacht aurait alors pu aborder sa troisième campagne d'été à l'est en force. Pour l'Armée rouge, ce succès d'ensemble aura certes été payé excessivement cher, mais il l'aura aussi incitée à davantage de modestie opérative et stratégique, une leçon que tant Staline que Joukov auront à cœur de retenir et qui permettra aux Soviétiques, l'été suivant, de parachever à Koursk la défaite allemande à l'est.

Hitler, seul responsable du désastre ?

Hitler est-il responsable de l'encerclement de Paulus et de sa VIe armée ? A-t-il eu raison de leur interdire de tenter une sortie de Stalingrad ? L'historien américain David Glantz apporte son éclairage sur le rôle d'Hitler, mais aussi de Manstein dans la gestion allemande de la bataille.

Propos recueillis par Yacha MacLasha

Yacha MacLasha. — Après la guerre, les généraux allemands ont rejeté sur Hitler toute la responsabilité de la destruction de la VIe armée. Qu'en pensez-vous ?

David Glantz. — Il est évident qu'Hitler est responsable de l'encerclement de la VIe armée. Avec le plan Bleu, il a voulu faire beaucoup avec peu de moyens. En fait, il a répété la faute de « Barbarossa », quand il a assigné à ses forces des objectifs démesurés. L'erreur fondamentale se produit en septembre-octobre 1942, quand les Allemands se retrouvent dans une situation qu'ils n'avaient jamais envisagée avant le début de la campagne. Entre parenthèses, il s'agit là d'une erreur gravissime de planification de leur part. Cette erreur, c'est d'avoir placé, sur les flancs de la VIe armée, la 2e armée hongroise, la 8e armée italienne et la 3e armée roumaine. Rien que des troupes de deuxième ou troisième ordre sur plus de 300 km de long ! C'est la faute fondamentale. La décision d'aller en même temps vers le Caucase et vers Stalingrad a également violé les préceptes de base du plan Bleu qui prévoyait d'abord de prendre Stalingrad avec toutes les forces, puis ensuite d'aller dans le Caucase avec toutes les forces.

Certes, mais il s'agit là de causes lointaines. Hitler a-t-il eu tort d'interdire à Paulus de rompre l'encerclement dès que les Soviétiques l'ont réalisé ?

C'est sa gaffe majeure. Il a refait le coup du *Standbefehl* devant Moscou en décembre 1941 : on reste sur place, on se forme en hérisson et on attend les secours. Mais, à Stalingrad, il était impossible d'assurer le ravitaillement de la VIe armée par la voie aérienne. Il n'y avait pas assez d'avions et le tonnage minimal à apporter était trop énorme. Hitler a été trompé par Hans Jeschonnek, le chef d'état-major général de la Luftwaffe, qui lui a dit pouvoir assurer le pont aérien. Mais Jeschonnek ne croyait pas vraiment ce qu'il disait.



Une colonne de prisonniers de la 6e armée part vers la captivité après la chute de Stalingrad, le 2 février 1943. Dans les mois qui suivent, 95 % d'entre eux mourront. La défaite de Stalingrad a ébranlé la confiance de la population allemande dans la victoire.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK



Friedrich Paulus, commandant de la 6e armée, en septembre 1942, alors qu'il entame la conquête de Stalingrad. Le général – un des cerveaux de l'opération « Barbarossa » – a été décontenancé par la bataille qu'on lui demandait de livrer.

Hitler est-il donc seul responsable ?

Non, Manstein a sa part de responsabilité – mais il a tout fait pour le cacher. Dans ses Mémoires, *Victoires perdues*, il reproche à Paulus de n'avoir pas tenté la percée. Mais Manstein, au moment de sa nomination à la tête du groupe d'armées Don [le 21 novembre 1942], est le seul chef allemand, parmi tous ceux qui se trouvent dans le Sud, qui ne réclame pas une percée immédiate, c'est-à-dire entre le 24 novembre et le 1er décembre. Tous les commandants de corps de la VIe armée étaient pour la percée, Paulus aussi, comme Weichs [commandant du groupe d'armées B, dont dépend Paulus]. Tous, sauf Manstein ! Quand il comprend son erreur, il est déjà trop tard. Pis encore, Manstein ment dans ses Mémoires de façon éhontée pour mieux charger Paulus. Entre le 19 et le 23 décembre, ce dernier monte une opération de percée, baptisée « Donnerschlag », pour aller à la rencontre du LVIIe corps blindé qui avance vers lui pour le délivrer. Il demande sans arrêt à Manstein : « M'accordez-vous le droit de réaliser la percée ? » ; « Le LVIIe corps blindé parviendra-t-il jusqu'à nous ? » Manstein ne répond jamais : « Oui, je vous autorise », ou : « Oui, le corps arrivera jusqu'à vous. » Il écrit que, le 28 décembre, le LVIIe corps blindé est battu par les Soviétiques. Mais en réalité, cela s'est passé le 24 décembre. Manstein

recule la date pour laisser entendre que Paulus a eu beaucoup plus de temps pour sortir qu'il n'en a eu en réalité. J'ajoute que la dernière demande de percée de Paulus date du 20 janvier 1943. Manstein la transmet à Hitler, qui refuse. Le 24 janvier, Paulus demande la permission de capituler ; Manstein transmet, Hitler refuse. Dans ses Mémoires, Manstein ne mentionne pas, à mon avis délibérément, la demande de percée de Paulus, mais il écrit que le 20 janvier Paulus a demandé à capituler ! Distorsion majeure des faits !

Pensez-vous, comme l'historien russe Alexeï Issaïev, qu'Hitler a eu raison d'interdire à Paulus de percer afin de fixer sept armées soviétiques autour de lui ?

Après le 24 décembre, quand le LVIIe corps blindé a commencé sa retraite, il n'y avait plus aucune chance de sauver la VIe armée. Après cette date, la décision d'Hitler paraît « raisonnable ». C'est d'ailleurs pour cela qu'il a refusé toute reddition, qu'il a demandé dix fois à Paulus de se battre jusqu'à la dernière goutte de sang. Manstein a été d'accord avec cette vision du Führer. Près de 500 000 Soviétiques et une artillerie considérable ont été bloqués jusqu'au début de février. Les Soviétiques en auraient bien eu besoin ailleurs.

Mais, même avant le 26 décembre, une percée de la VIe armée aurait coûté très cher. En d'autres termes, combien d'hommes les Allemands auraient-ils pu sauver s'ils avaient percé, et à quelle date ?

C'est une question que j'ai étudiée de près. Entre le 24 novembre et le 1er décembre, donc tout de suite après l'encerclement, Paulus ne peut compter que sur ses propres moyens. Son pronostic est que cela lui aurait alors coûté la moitié de ses 260 000 hommes. Je suis d'accord avec lui. J'ajoute qu'il aurait aussi perdu toutes les armes lourdes. Les Allemands ont vécu cette situation à Korsun-Tcherkassy en février 1944. On a donc de toute façon une très lourde défaite allemande. Par la suite, le nombre de rescapés probables se réduit drastiquement. Entre les 18 et 20 décembre, Paulus aurait pu sauver entre 20 % et 30 % de ses forces au maximum. Après le 24 décembre, seuls des groupes isolés auraient pu s'en sortir. Imaginez qu'il aurait fallu à ces hommes parcourir entre 40 et 60 km à pied, avec peu de munitions, la faim au ventre, dans une steppe glacée, au milieu des troupes soviétiques, des

meutes de T34, sous le feu de l'artillerie et des orgues de Staline… Cela aurait été un carnage.

Généralement, Stalingrad est considérée comme le tournant de la Seconde Guerre mondiale. Êtes-vous d'accord avec ce jugement ?

Non, je ne suis pas d'accord. Le tournant décisif, c'est la bataille de Moscou, dans l'hiver 1941-1942. Parce qu'elle élimine la seule chance qu'avait Hitler de gagner la guerre, c'est-à-dire de détruire l'Armée rouge en une seule campagne et d'atteindre la ligne Arkhangelsk-Astrakhan, objectifs de l'opération « Barbarossa ». Pour autant, que le Reich n'ait plus aucune chance de l'emporter ne signifie pas que Staline a gagné. Et c'est là toute l'importance de Stalingrad : cette victoire garantit à Staline qu'il sera en bonne position à la table des vainqueurs. Les questions qui demeurent après Stalingrad sont : *quand* les forces allemandes seront-elles totalement éliminées et *où* se situera alors le front ? L'Axe a perdu à Stalingrad et dans les batailles connexes, entre le 19 novembre 1942 et le 2 février 1943, 800 000 soldats des VIe armée allemande, 3e et 4e armées roumaines, 2e armée hongroise et 8e armée italienne. À mes yeux, c'est un miracle que la Wehrmacht réussisse, en mars 1943, à stabiliser le front dans le Sud. La bataille de Koursk, en juillet 1943, est la troisième pierre blanche : il devient clair pour tous qu'il n'y aura aucun compromis, aucune demi-mesure, bref, que la défaite allemande sera totale.

1943,
la Wehrmacht perd l’initiative

Koursk, l’illusion qualitative

Quelques centaines de chars invincibles et un commandement tactiquement supérieur peuvent-ils tenir pour rien le nombre, la détermination et la vista opérationnelle de l’adversaire ? C’est le pari de la Wehrmacht à Koursk. Qu’elle perd en beauté.

Par Jean Lopez

Après de nombreuses tergiversations, la Wehrmacht se décide à l’été 1943 pour l’opération « Citadelle », la liquidation du saillant de Koursk. Du point de vue de l’ampleur géographique, elle est bien plus limitée que le plan Bleu, lancé en juillet 1942, qui devait donner au Reich les pétroles de Bakou, pour ne rien dire de la colossale opération « Barbarossa ». « Citadelle » postule en effet que chacun des deux groupements de forces chargés de la liquidation du saillant centré sur la ville de Koursk avance d’une centaine de kilomètres en une semaine, soit une quinzaine de kilomètres par jour. Une misère, comparativement aux chevauchées de 1941 et 1942.

Pour remplir cette mission *a priori* raisonnable et limitée, l’armée de terre et la Luftwaffe rassemblent ce qu’elles possèdent de meilleur. En revanche, elles renoncent à un atout qu’elles ont pourtant toujours recherché depuis 1939 : la surprise, tant dans le choix du secteur que dans la date de l’attaque. « Citadelle » est en effet une évidence opérationnelle (voir carte). Il ne saurait être question de dissimuler les préparatifs qui s’accumulent durant quatre mois sur les faces nord et sud du saillant. L’Armée rouge, grâce à ses écoutes électromagnétiques, ses groupes de partisans, ses observations aériennes, sait, dès avril 1943, que la 9e armée va attaquer le saillant par le nord et la 4e armée Panzer par le sud. En déclenchant une attaque partielle le 4

juillet pour occuper des positions de départ favorables, le Feldmarschall Manstein, qui commande l'attaque sud, renonce aussi à surprendre l'adversaire en le mettant en alerte maximale. Que les Allemands n'aient rien fait pour tromper les Soviétiques peut s'expliquer de deux façons : d'une part, ils sont certains de l'emporter ; d'autre part, en ne dissimulant pas le lieu et la date de l'attaque, ils espèrent amener leur ennemi à concentrer toujours plus de forces dans le saillant. Ainsi Hitler et ses maréchaux pensent-ils détruire en une opération près de un tiers des moyens offensifs soviétiques et stabiliser enfin le front de l'Est. La rectification du saillant libérerait par ailleurs une quinzaine de divisions qui viendraient nourrir une réserve centrale, laquelle fait désespérément défaut.



Hans-Ulrich Rudel montre à de jeunes pilotes comment attaquer les chars soviétiques. La bataille de Koursk a été un immense affrontement aérien dont la Luftwaffe, numériquement inférieure, s'est bien tirée.

La qualité et la vitesse valent mieux que la quantité

La Wehrmacht renonce aussi à obtenir une supériorité numérique dans les secteurs d'attaque. Capables de se regrouper vite et de se placer encore plus vite en position de combat, ses unités blindées ont toujours réussi à obtenir la supériorité en hommes et en matériel sur le Schwerpunkt, le centre de gravité – ou le centre d'application, comme on voudra – de leur effort majeur. Les conditions particulières du saillant de Koursk ne le permettent plus : les secteurs d'attaque sont en effet faciles à déterminer par les Soviétiques, qui peuvent les cadenasser. Aux 3 400 chars et canons automoteurs allemands présents autour du saillant, les Soviétiques opposent 5 600 machines. Aux 780 000 hommes, 1 800 avions et 7 400 canons et mortiers, ils répondent en massant 1,9 million de soldats, 3 600 appareils et 31 400 tubes d'artillerie. Ces moyens considérables ne sont pas éparpillés sur les 500 km de périmètre du saillant – comme cela aurait été le cas en 1941 et 1942 –, ils sont judicieusement concentrés sur les deux secteurs de 50 km de long où les Allemands produiront forcément leur effort.

La durée de préparation de l'opération – décidée le 13 mars par Hitler, elle n'est déclenchée que le 5 juillet – et l'exiguïté du champ de bataille ont laissé tout loisir aux Soviétiques de modifier encore le rapport de forces en leur faveur en transformant le saillant en forteresse. Pour parvenir à Koursk, les Allemands devront percer six ceintures défensives au nord et autant au sud, constituées de champs de mines profonds, de réseaux de tranchées et de casemates, de centaines de points d'appui antichars farcis de tubes de toute nature. En certains secteurs tenus par le Front de Voronej du général Vatoutine, on compte jusqu'à plus de 2 000 pièges par kilomètre ! Environ 480 (!) brigades et régiments – chars, canons automoteurs, sapeurs, artilleurs, lance-fusées, DCA utilisable en combat terrestre – s'échelonnent sur une profondeur de 100 km, prêts à contre-attaquer et à colmater les brèches. La tâche est formidable. Sur quoi compte donc la Wehrmacht pour la remplir ?

Sur sa supériorité qualitative. Qu'importent le nombre des unités soviétiques, leurs retranchements et leur puissance de feu, la Ostheer et la Luftwaffe se disent certaines que la qualité, multipliée par la vitesse, l'emportera sur la quantité, elle-même amenuisée par la lourdeur supposée du commandement adverse. Cette *deutsche Qualität* se décline en trois versions : commandement, combat interarmes et

technologie. Les Allemands sont persuadés depuis au moins la Première Guerre mondiale qu'ils disposent du meilleur encadrement au monde. Les officiers, supérieurs et subalternes, ont tété aux deux mamelles de la culture militaire germanique, le commandement de l'avant et le commandement par objectif (Auftragstaktik). Le premier postule que le chef – de la compagnie à la division – doit, par un usage constant des transmissions, se porter au point décisif de l'action, de façon à pouvoir réagir au plus vite aux développements de la situation. Soit en arrêtant les frais si l'ennemi est jugé trop fort, soit, au contraire, en exploitant la moindre occasion tactique, tout en la faisant connaître immédiatement à l'échelon de commandement supérieur.

Encore faut-il que les chefs sachent susciter, reconnaître et saisir l'occasion favorable. Dressés à penser le chaos, la fluidité, l'impermanence, les officiers allemands se voient reconnaître par leurs supérieurs une large autonomie de décision. Ils sont, bien entendu, liés par des ordres. Prendre telle position est un ordre qui dépend d'un plan, connu et accepté par tous ; comment prendre cette position, avec quelles forces, en prenant quel chemin, avec quelle combinaison interarmes, tout cela ressort, en revanche, du jugement de l'officier. Celui-ci sait qu'il ne sera pas puni pour un excès d'audace, même en cas d'échec ; il le sera en revanche avec certitude s'il attend passivement les ordres et demeure inerte. Il faut bien reconnaître, malgré des ratés – il y en aura à Koursk –, que l'encadrement allemand a plus souvent que tout autre, au moins jusqu'en 1944, su maîtriser les situations tactiques les plus complexes et les exploiter à son avantage. Sans cette donnée fondamentale, on ne comprendrait pas pourquoi, dans les deux guerres mondiales, il a pu tenir tête si longtemps à des coalitions disposant de moyens supérieurs aux siens.

Pour la première fois depuis 1941, les Allemands ont la supériorité technologique

L'autre point de supériorité des Allemands tient à leur maîtrise de deux secteurs tactiques essentiels, la concentration et la combinaison des moyens. À l'inverse, ces deux points constituent les grandes faiblesses des Soviétiques. Au moins jusqu'à Koursk, ils dilapident souvent leurs moyens en attaques partielles, dépensant par exemple leurs corps blindés en trois ou quatre assauts discontinus des brigades qui les composent. Quant à la combinaison des moyens, si les Soviétiques ont progressé dans l'appui de l'artillerie à l'infanterie lorsque celle-ci attaque à partir de positions fixes, ils ne parviennent toujours pas à harmoniser l'action de la piétaille, de l'artillerie, des blindés et de l'aviation dans les situations fluides. Des chaînes de commandement

rigides et une faiblesse pas encore complètement surmontée des moyens de transmissions sont à l’origine de ces dysfonctionnements. Souvent, le chef soviétique renonce au mouvement pour rechercher le choc frontal. Comme il n’a pas confiance en ses hommes, mal formés, souvent peu motivés, il craint de ne plus pouvoir les contrôler s’il manœuvre. Il répugne à s’éloigner de la lettre des ordres qu’il a reçus par peur de la sanction. Les Allemands, eux, mettent l’accent depuis 1914 sur la conjonction des armes, l’entraînement individuel et collectif, le recours permanent à l’échange d’informations. Durant les trois mois précédant la bataille de Koursk, les divisions sont soumises à un entraînement très dur où, sans cesse, on reprend les bases de la collaboration entre chars et infanterie d’accompagnement, artilleurs et aviateurs. Le général Model se plaint de devoir parfois sacrifier ces entraînements au profit de la chasse aux partisans, souci que le Feldmarschall Manstein n’a pas sur la face sud du saillant.



Un officier d’infanterie en discussion avec un équipage de char Tigre, vers Bielgorod, en juillet 1943. Les Allemands ont cru que ce type de matériel, sans équivalent dans l’Armée rouge à ce moment-là, pouvait leur assurer de percer les formidables défenses du saillant de Koursk.

La supériorité humaine n’est pas tout. À Koursk, et pour la première fois depuis 1941, la Wehrmacht va pouvoir jouer de la supériorité technologique. Cela reste vrai de l’aviation, bien que dans une moindre mesure, et sans doute la supériorité des escadrilles de Messerschmitt Bf 109 G et de Focke-Wulf Fw 190 A tient-elle plus à l’expérience des pilotes, à la qualité de leur formation et de leurs tactiques qu’à

l'appareil lui-même. Avec leurs nouveaux modèles – La-5 FN, Yak-7B, Yak-9 –, les Soviétiques auraient dû faire mieux à Koursk que ce qu'ils ont réussi. Encore aurait-il fallu, entre autres choses, qu'ils cessent d'évoluer à basse altitude – où leurs moulins donnent, il est vrai, leur meilleur rendement –, s'offrant ainsi aux piqués fulgurants des *Experten* qui dégringolent de 3 000 mètres en moins de 20 secondes.

Bien plus que dans l'aviation, c'est dans le domaine des blindés que la Wehrmacht voit s'ouvrir une vraie fenêtre de supériorité : 85 % des 5 600 blindés soviétiques présents dans le saillant de Koursk consistent en T34/76, en T70 et T60. Les deux derniers sont des chars légers armés, respectivement, d'un canon de 45 mm et de 20 mm, incapables de percer, même à 100 mètres, les cuirasses des nouveaux modèles allemands. Le T34/76, qui avait provoqué en 1941 quelques mémorables paniques dans les rangs allemands, n'est plus à la hauteur des nouveaux chars germaniques. Ses 60 mm de blindage avant, même inclinés, sont percés à 2 000 mètres et plus par les obus à haute vitesse du canon de 75 mm du Panther, et des canons de 88 mm des Tigre et des Ferdinand. À cette distance, le canon F34 de 76,2 mm du T34 n'a de chance de percer qu'en se présentant par les côtés à moins de 600 mètres contre le Panther et de 350 mètres contre le Tigre. Le reste des blindés soviétiques consistent en canons automoteurs SU76, SU122 et SU152. Les premiers sont trop légers avec leur canon de 76 mm Zis3 et leur habitacle ouvert. Le SU122 pourrait démolir un Tigre avec son gros calibre, mais seulement à courte distance et avec une munition spéciale. Le SU152 tire un obus de 50 kg dévastateur, mais sa vitesse de tir est d'une lenteur désespérante et il émet tant de fumée qu'il n'a aucune chance de survivre à un premier tir manqué. Il n'y a pas 40 SU152 en dotation à Koursk. Quant aux canons antichars des Soviétiques – hippotractés bien souvent –, les calibres 45 mm et 76 mm (70 % des tubes) ne percent ni Tigre ni Panther, et le 45 mm ne peut rien non plus contre le Panzer IV. Malheureusement pour les Soviétiques, les excellents canons antichars tractés de 85 mm et de 57 mm sont peu nombreux.

Cinq avions et six chars rouges pour détruire un avion et un char bruns

Côté allemand, il s'en faut de beaucoup que les 3 600 matériels disposés autour du saillant soient tous modernes. Contrairement aux promesses d'Hitler, la majorité est même vétuste. Selon le décompte effectué par Roman Töppel, sur les 2 840 engins réellement engagés dans l'opération « Citadelle », les matériels nouveaux, quasiment indestructibles en combat char/char ou antichar/char dans un paysage ouvert, sont au nombre de 489 machines (89 Ferdinand, 147 Tigre, 198 Panther et 55 Sturmpanzer),

auxquels on peut adjoindre, pour leur optique et leur puissance de feu, 685 Panzer IV des types G et H. C'est donc exactement sur 1 174 chars de dernière génération – ou améliorés, comme le Pz IV – que la Wehrmacht compte pour battre l'Armée rouge. Elle s'accroche si fort à l'idée d'obtenir une supériorité technologique déterminante qu'elle accepte de retarder plusieurs fois le déclenchement de l'attaque, pour laisser le temps aux usines du Reich d'en produire plus ; mais, ce faisant, elle accorde aussi plus de temps aux Soviétiques pour se fortifier. Elle concentre un tiers de ces matériels dans les quatre meilleures unités blindées jamais rassemblées : les divisions de Panzergrenadiers Großdeutschland, SS Das Reich, SS Totenkopf et Leibstandarte SS Adolf Hitler.

La supériorité allemande – commandement, technologie, entraînement, tactiques – va se traduire par une boucherie. À Koursk et dans les batailles qui l'accompagnent sur les ailes, les Soviétiques devront sacrifier 5 avions et 6 chars pour démolir une machine homologue en face. Sur le plan humain, on comptera 5 ou 6 soldats soviétiques hors de combat (tués, blessés, prisonniers, disparus) pour un feldgrau. La différence est que les Soviétiques peuvent se permettre ces pertes terrifiantes, pas les Allemands, leurs classes d'âge mobilisables étant deux fois et demie moins nombreuses.

Ce sont les moyens ultra-classiques des Soviétiques qui ont gagné

À ce prix exorbitant, les Soviétiques gagnent la bataille de Koursk. Sans discussion aucune. Les Allemands n'ont atteint aucun de leurs objectifs. Ils voulaient capturer 1 million d'hommes (pour les envoyer dans les usines du Reich) : ils en prennent 40 000. Ils voulaient rassurer leurs alliés roumains, finlandais, italiens, etc. : ils les mettent au comble de l'angoisse. Ils pensaient détruire le meilleur de l'Armée rouge et lui enlever ainsi les moyens de lancer une offensive d'été : l'Armée rouge reprend l'initiative le 12 juillet et ne la lâchera plus jusqu'à la fin de la guerre. Qu'est-ce qui n'a pas marché pour la Wehrmacht ?

D'abord, la noix était plus dure à casser que prévu. Ce ne sont pas les brigades, corps et armées blindées soviétiques qui ont pesé : elles ont été éreintées. Ce ne sont pas non plus les deux armées aériennes : elles n'ont jamais été en mesure d'empêcher la Luftwaffe d'obtenir une supériorité locale au moins temporaire. En revanche, la densité des feux d'artillerie, la profondeur des champs de mines, l'agilité du génie adverse ont été sous-estimées : ce sont ces moyens ultraclassiques qui ont vaincu. La ténacité des combattants soviétiques a par ailleurs étonné les chefs

allemands. Peu de paniques, peu de prisonniers, pas de répugnance à contre-attaquer dès que possible, et toujours cette étonnante capacité à lutter jusqu'à la mort. L'échec de la 9e armée de Model est complet. Sa pénétration n'atteint nulle part 25 km et la 3e ligne soviétique demeure intacte. Manstein fait mieux en marchant 70 km vers le nord et en perçant les trois premières ceintures fortifiées. Mais, l'échec de Model consommé, il n'avait pas les moyens de couper, seul, le saillant.



Des Panzer IV avec leurs jupes de protection à l'assaut du saillant de Koursk. Sur ce charodrome dénudé, la moindre ondulation cache un système défensif soviétique. Les trois lignes majeures ont été percées au sud par Manstein, quoique dans un secteur étroit, mais les Soviétiques ont su réagir en déclenchant des offensives de diversion.

L'échec allemand vient avant tout d'une insuffisance de moyens, de la supériorité du nombre et de la planification opérationnelle soviétique. Pour concentrer la crème de la crème dans les deux poussées vers Koursk, les Allemands ont dû déshabiller les armées disposées autour du saillant d'Orel – au nord de celui de Koursk – et sur toute la moitié nord du front germano-soviétique. Les divisions d'infanterie étaient trop peu nombreuses, ce qui a gêné l'occupation efficace du terrain. Le nombre de chars par division blindée était insuffisant : 10 des 15 unités engagées n'avaient que 1 bataillon

blindé par régiment au lieu des 2 prévus. Ces points de fragilité ont été très vite repérés par les Soviétiques qui ont enchâssé leur opération défensive dans trois opérations offensives préparées de façon à se déclencher dès que l'Allemand approcherait trop de la ville de Koursk. Ces trois opérations ont été baptisées « Koutouzov » (liquidation du saillant d'Orel), « Général Roumiantsev » (reprise de Kharkov) et « Donets-Mious » (libération de la région industrielle du Donbass). Cette planification constitue un modèle du genre. Les Allemands étaient au courant de ces préparatifs – Model avait d'ailleurs gardé en arrière une partie de ses blindés pour faire face à « Koutouzov » et Hitler avait un corps blindé en réserve près du Donbass. Soustraits à l'opération « Citadelle », ces moyens ont contribué à son échec.

Supériorité tactique contre supériorité opérationnelle

Les chefs allemands avaient donc intégré ces contraintes et ces menaces. C'est la certitude d'être frappés dans le dos qui les avait amenés à se donner seulement six jours pour arriver à Koursk. Ce délai tenu, les Soviétiques pouvaient déclencher leurs assauts latéraux, des rocades de blindés auraient permis de les priver de tout succès significatif. Six jours pour battre un ennemi supérieur en nombre, motivé, bien retranché, avancer de 100 km dans son dispositif, battre ses réserves accourues de l'est et empêcher les armées prises dans le « chaudron » de s'en échapper : ce programme était infaisable, même avec quelques centaines de bijoux blindés et les meilleurs avions d'appui au sol. C'est cela l'illusion de Koursk : imaginer qu'une supériorité humaine et technologique, forcément relative, puisse, à elle seule, l'emporter sur la supériorité numérique fortifiée par une intelligence opérationnelle supérieure. La Wehrmacht a cru échapper à son cauchemar, la bataille d'attrition, en réinventant une opposition tranchée entre qualité et quantité, profondément inscrite dans la culture militaire germanique depuis le XIXe siècle, avec un parfum de supériorité raciale et culturelle prononcé. Elle avait pourtant déjà été battue en décembre 1941, devant Moscou, et au tournant de 1942-1943, à Stalingrad, par une Armée rouge qu'elle jugeait qualitativement inférieure. Il est vrai que cette réalité avait été cachée par de fausses excuses, en l'espèce le général Hiver et le lâchage des Roumains. Model est le premier, après cinq jours d'attaque vers Koursk, à reconnaître l'erreur fondamentale sur laquelle repose l'opération « Citadelle » : « Cette bataille a le caractère nouveau d'une bataille de matériel et d'usure, qui dépend des hommes, des armes et des munitions qui doivent être acheminés en quantités suffisantes et à temps

», écrit-il dans le journal des marches de sa 9e armée. À ce jeu-là, il le reconnaît implicitement, les Soviétiques ne pouvaient être battus.

Les armes miracles chenillées

La Wehrmacht compte sur quatre nouveaux engins blindés pour détruire les forces soviétiques entassées dans le saillant de Koursk. Le Tigre n'est pas tout à fait nouveau, puisqu'il opère sur le front de l'Est depuis dix mois. Ce char lourd de 54 tonnes possède un blindage frontal de 100 à 120 mm, à l'époque le plus épais. Les équipages apprécient surtout la puissance de feu de son terrible canon long de 88 mm, son habitabilité, sa manœuvrabilité (il possède un volant au lieu des leviers habituels). Au passif, son profil de caisse à savon et sa maintenance compliquée. Le Panther, char moyen de 45 tonnes, a été développé en réponse au T34 et devait devenir le char de bataille principal de la Wehrmacht. Très bien blindé à l'avant, il dispose d'un remarquable canon long de 75 mm, mais de nombreux défauts de jeunesse abaisseront beaucoup sa performance lors de sa première sortie opérationnelle, à Koursk précisément. Le Sturmpanzer monte un obusier court de 150 mm sous une casemate fortement blindée et sur un châssis de Panzer IV. Un seul de ses obus peut dévaster un point d'appui antichar. Quant au Ferdinand, monstre de 68 tonnes, blindé à 200 mm devant, équipé du plus redoutable canon de la guerre – le 88 mm de presque 6,3 mètres de long –, il est un chasseur de chars sans rivaux possibles et se comportera à Koursk bien mieux qu'on ne l'a dit. Tous ces engins partagent le défaut d'être très chers à fabriquer et d'engloutir une quantité d'essence invraisemblable (1 200 litres aux 11 km pour le Ferdinand !), ce dont la Wehrmacht n'a pas vraiment les moyens.



Une rame de chars Panther flambant neufs en attente de départ pour l'URSS. Malgré des maladies de jeunesse, ce char se révélera un des meilleurs de la Seconde Guerre mondiale. Mais qu'importe aux Soviétiques qu'il faille sacrifier cinq T34 pour éliminer un seul Panther, s'ils en produisent dix fois plus.
© Bundesarchiv/Bild 183-H26258



FRONT DE L'OUEST
Ligne de front au 15 juillet 1943 et gains territoriaux de l'Armée rouge au cours de l'opération Koutouzov du 18 août
2e PzA
61e
FRONT DE BRIANSK
Don
Ligne Hagen
9e Armée
3e
3e GT
Orel
GROUPE D'ARMÉES CENTRE
63e
48e
70e
13e
Opération Citadelle du 5 au 16 juillet 1943
65e
FRONT DU CENTRE
2e T
FRONT DE LA STEPPE
Koursk
60e
FRONT DE VORONEJ
Desna
2e Armée
5e G
4e G
6e G
5e GT
Prokhorovka
1ere T
38e
40e
27e
69e
Ligne de front au 15 juillet 1943 et terrain abandonné par la Wehrmacht le 2 août 1943
4e PzA
7e Gd
Kharkov
57e
Ligne de front au 4 juillet 1943
Ligne de front au 2 août 1943 et gains territoriaux de l'Armée rouge lors de l'opération Rumiantsev
FRONT SUD-OUEST
6e
1er G
Donets
12e
Izioum
46e
57e PzK
8e G
40e PzK
3e Gd
24e PzK
Gains territoriaux de l'Armée rouge durant l'offensive Donets-Mious du 17 au 24 juillet 1943
1re PzA
GROUPE D'ARMÉES SUD
51e
2e G
FRONT SUD
5e Choc
Stalino (Donetsk)
28e
6e Armée
44e
Taganrog
Dniepr
MER D'AZOV
MER NOIRE
1
50
100 km

L'opération Citadelle des Allemands ne concerne qu'un court moment (15 jours) et un espace restreint (le saillant de Koursk). En revanche, le plan de contre-offensive soviétique s'étale sur 2 mois et met en mouvement toute la moitié sud du front, du nord d'Orel à la mer d'Azov, soit 1100 km.

À L'EST, D'UN ÉTÉ À L'AUTRE

À l'été 1943, la Wehrmacht perd définitivement l'initiative sur le front de l'Est ; un an plus tard, elle est détruite aux deux tiers par les offensives d'été de l'Armée rouge. Entre ces deux dates, les combats se sont succédé sans interruption.

5-17 juillet	Opération « Citadelle » (bataille de Koursk).
12 juillet	Début de la contre-offensive soviétique en direction d'Orel (opération « Koutouzov »). Orel tombera le 5 août.
17 juillet	Les Fronts du Sud-Ouest et du Sud déclenchent l'opération « Donbass », visant à reconquérir cette puissante région industrielle. C'est un échec.
3 août	Les Fronts de Voronej et de la Steppe déclenchent l'opération « Roumiantsev ». Kharkov, son objectif, est libéré le 23.
16 août	Nouvel effort du Front du Sud, rejoint par le Front du Sud-Ouest le 6 septembre, pour reconquérir le Donbass. Stalino (actuelle Donetsk) tombe le 8 septembre.
8 septembre	Manstein convainc Hitler d'abandonner toute l'Ukraine orientale et de faire repasser le Dniepr aux troupes allemandes qui se retranchent derrière la ligne Panther.
10 septembre	La Wehrmacht évacue ses dernières positions du Nord-Caucase (Novorossiysk, Kouban).
17 septembre	Le Front de Briansk reprend la ville du même nom, au centre du front germano-soviétique.
21 septembre	Le Front du Centre, commandé par Rokossovski, conquiert deux têtes de pont au-delà du Dniepr, au nord de Kiev. Le lendemain, Vatoutine saute à son tour le fleuve au sud de Kiev. La ligne Panther est crevée.
24 septembre	Le Front de l'Ouest reprend Smolensk.
15 octobre	Le 2e Front d'Ukraine passe à l'offensive sur la rive occidentale du Dniepr. L'ensemble du Front, de Krementchouk à la mer Noire, s'embrase. La 17e armée allemande est bientôt isolée en Crimée.
6 novembre	Kiev est reprise par l'Armée rouge, qui pousse jusqu'à Jitomir, mais se fait sèchement arrêter par une contre-offensive des Panzers.

28 novembre-1er décembre	Conférence de Téhéran entre Staline, Roosevelt et Churchill. Annonce du Débarquement en France. Staline promet une offensive concomitante.
13 décembre	Début d'une série d'offensives soviétiques pour reconquérir la Biélorussie. Elles échouent toutes.
4 janvier 1944	L'Armée rouge atteint à Sarny l'ancienne frontière soviéto-polonaise.
14 janvier	Début de l'offensive qui aboutit au dégagement complet de Léningrad.
28 janvier	Sept divisions allemandes sont encerclées dans le chaudron de Korsun-Tcherkassy. Elles sont libérées le 17 février par une contre-attaque, mais au prix de lourdes pertes.
4 mars	Début de l'offensive générale soviétique en Ukraine sur un front de 1 100 km. Le 10 avril, la frontière roumaine est atteinte.
19 mars	La Wehrmacht et les SS occupent la Hongrie.
7 avril	Le 4e Front d'Ukraine entame la reconquête de la Crimée, achevée le 9 mai.
3 mai	Après l'échec d'une tentative soviétique de pénétrer en Roumanie, le calme s'installe sur la majeure partie du front germano-soviétique.



Des T34 contre-attaquent au sud de Koursk. Les chars soviétiques, devenus inférieurs à ceux de leur adversaire, se feront massacrer par milliers. Mais la victoire demeure néanmoins à l'Armée rouge, qui conquiert définitivement l'initiative opérationnelle à Koursk.

1944, la Wehrmacht écrasée

Au 5 juin 1944, un rapport de forces en trompe-l'œil

Hitler se prépare à un débarquement à l'ouest. Et pense pouvoir rejeter les Alliés à la mer, avant de projeter ses armées à l'est. Le Führer oublie que ses ennemis ont la maîtrise du ciel et que la Wehrmacht est dispersée sur plus de 4 000 km de côtes et de fronts.

Par Jean Lopez

Le 6 juin 1944 au matin, Hitler est d'humeur joyeuse. Rejoignant la salle des cartes de l'OKW, il arbore « la composition d'un homme qui avait enfin trouvé l'occasion longtemps attendue de régler ses comptes avec son adversaire. Il s'approcha de la carte et lâcha ces trois seuls mots dans un gros dialecte autrichien tout à fait inhabituel : "Enfin, les v'là !" ». Ce témoignage du général Warlimont, adjoint de Keitel, s'explique si on le replace dans la stratégie globale du IIIe Reich à l'été 1944. Depuis novembre 1943, Hitler a cessé d'envoyer des renforts à l'est. Hommes, chars et munitions sont allés en priorité à l'ouest. Car Hitler est certain que les Anglo-Saxons vont débarquer au printemps quelque part entre la baie de Seine et le Cotentin. Il se croit capable de les écraser en quelques jours, de les contraindre à un nouveau Dunkerque, puis, après un déplacement de 1 500 km, d'aller monter une tenaille contre les Russes entre Biélorussie et Ukraine du Nord.

Inutile de dire que ce plan n'est plus en prise avec le rapport de forces réel. Il ressemble plus à un bégaiement propitiatoire : l'état-major allemand répète une de ces rocades qui ont fait la gloire des armes germaniques, l'avantage des lignes

intérieures ayant toujours été jugé décisif. Cela ferait un joli Kriegsspiel sur carte, mais, en réalité, il faudrait que les adversaires de la Wehrmacht fassent montre d'une rare incompétence pour permettre l'exécution de ce plan.

Plusieurs facteurs s'y opposent : 1° Occidentaux et Russes ont la maîtrise complète de l'air au-dessus du champ de bataille et de ses approches. 2° La Wehrmacht est dispersée sur les 4 000 km de côtes et de fronts qui délimitent son empire ; 55 % de ses moyens blindés sont à l'est ; comment, avec ce qui reste, Hitler peut-il espérer arriver aux plages ? 3° Les services de renseignements allemands sont dans l'erreur. Erreur relative à l'ouest : on attend un assaut dans le Pas-de-Calais, mais d'autres voix, dont celle d'Hitler, penchent pour la Normandie. Erreur absolue en URSS : l'OKH est certain que le centre de gravité de l'offensive russe d'été se situe en Ukraine du Nord, sur l'axe Lvov-Cracovie. Il ne se trompe pas tout à fait, d'ailleurs : Koniev attaquera bien sur cet axe le 12 juillet. Mais, entre-temps, quatre Fronts soviétiques auront frappé dans le ventre mou du groupe d'armées Centre (opération « Bagration ») où il n'y a aucune concentration sérieuse de Panzers.



Le Premier ministre hongrois Sztójay en visite chez Hitler le lendemain du débarquement en Normandie. Autour d'Hitler, debout, de gauche à droite, Ribbentrop, Korten, Warlimont, Göring, Keitel, Jodl. C'est l'OKW qui gère le front occidental, l'OKH se réservant l'est.

Bien sûr, la Wehrmacht ne pourra pas parer les deux coups qui l’attendent en juin 1944. La seule solution rationnelle aurait été de négocier la paix. Or, les Alliés se le sont interdit à l’initiative de Roosevelt, qui prend très au sérieux la croisade de l’Oncle Sam contre l’empire du mal. Si les Alliés ne sentent pas clairement cette fragilité militaire, en revanche ils sous-estiment la résilience du régime nazi. Dans leurs prédictions, ils se trompent sur deux points fondamentaux. D’abord, la bataille pour la percée sera plus longue que prévu pour les Américains (deux mois au lieu d’un) et plus courte pour les Soviétiques (douze jours pour prendre Minsk au lieu de cinquante-cinq). Ensuite, contrairement aux attentes des Occidentaux, l’Allemagne n’implosera pas sous le choc de la double défaite, comme en 1918. Londres et Washington espéraient être à Berlin pour Noël. Staline, lui, n’y croyait pas : ses objectifs sont tangibles, l’occupation des territoires balte, polonais et roumain. Une chute rapide du nazisme, soupçonne-t-il, ne pourrait que favoriser un petit arrangement sur son dos entre Occidentaux et Allemands. La résilience du régime nazi va donc paradoxalement contribuer à l’extension de l’Empire soviétique.



La garde des côtes méditerranéennes et des Balkans immobilise 77 divisions allemandes dont 11 Panzer. A part en Italie, il s'agit néanmoins des troupes les plus médiocres. Même constat pour la Norvège, qui maintient dans une attente stérile plus de 15 divisions. Hitler n'a jamais pu se résoudre à les évacuer tant il craint un basculement de la Suède dans le camp allié, ce qui lui ôterait le fer de Kiruna et la maîtrise de la Baltique qui demeure le dernier « roc » de sa stratégie. Le gros abcès de fixation des forces de la Wehrmacht demeure bien sûr l'URSS : 60 % des divisions d'infanterie, 55 % des divisions Panzer et Panzergrenadier, environ 30 % des moyens aériens. Les réserves disponibles dans le Reich sont très faibles, et impossible de compter sur ce qui reste des armées roumaine, hongroise et finnoise. Le seul point où Hitler aurait pu lâcher du terrain, raccourcir ses lignes, épargner des forces pour reconstituer une réserve centrale, c'est bien entendu le front russe. Ses généraux le lui ont proposé en Biélorussie et dans les pays Baltes. Il a refusé sèchement. N'a-t-il pas engagé cette guerre pour se bâtir un empire à l'est ?
© Stéphane Jungers

Une alliance teintée de méfiance

Staline s'est engagé à déclencher une offensive à l'est contre la promesse d'un débarquement anglo-américain en France. Cette coordination est plus politique qu'opérationnelle : il n'existe aucun organe militaire commun aux trois Grands. Surtout, Moscou redoute l'attitude de Londres et Washington une fois la victoire assurée. L'après-guerre est déjà dans les têtes.

Par Jean Lopez

Les deux plus grandes opérations alliées de la Seconde Guerre mondiale sont déclenchées à quinze jours d'intervalle et à 2 500 km de distance, le 6 et le 22 juin 1944. Ce n'est bien sûr pas l'effet du hasard. Il y a eu coordination entre Américains, Britanniques et Soviétiques pour casser la Wehrmacht. Cette coordination constitue, dans l'histoire de l'alliance des trois puissances, une grande première. Elle résulte d'un processus diplomatique, politique et militaire très complexe qui s'étire sur quasiment trois années. Il y a deux questions à examiner : 1° Comment Anglo-Saxons et Soviétiques coordonnent-ils leurs efforts militaires en vue de la double offensive de 1944 ? 2° Quels changements cette coordination introduit-elle dans la planification de chacun ?

Observons tout d'abord, pour répondre à la première question, qu'il y a un énorme contraste entre, d'une part, la relation anglo-américaine et, d'autre part, la relation entre Anglo-Saxons et Soviétiques. Le lien Londres-Washington est précoce, très poussé, personnalisé à l'extrême, sans cesse revitalisé par des conférences bilatérales (11 au total), l'échange d'une multitude de missions, d'observateurs, de comités et surtout de 2 000 lettres et messages entre Churchill et Roosevelt, qui

auront passé cent treize jours ensemble durant le conflit. Malgré toutes les divergences de vues entre les deux Alliés – et elles sont considérables –, jamais la solidité de l'alliance n'a été mise en péril. Militairement, elle se concrétise dans un organisme commun de direction de la guerre, le Combined Chiefs of Staff, ainsi que dans la répartition des responsabilités sur les différents théâtres d'opérations.

Le lien entre Moscou d'un côté, Londres et Washington de l'autre est plus problématique. Il est empreint d'une énorme méfiance réciproque, legs de vingt ans d'antibolchevisme et de deux années de pacte Hitler-Staline. Chacun soupçonne l'autre de méditer un renversement d'alliances. Le gros de la coordination stratégique entre les trois puissances se fait par lettres personnelles entre Staline et Roosevelt (300 au total) et entre Staline et Churchill (500). La demande de Roosevelt en 1943 d'intégrer l'état-major général de l'Armée rouge dans la machinerie du Combined Chiefs of Staff, idée reprise par Staline en juin 1944, ne débouche sur rien. Il n'y a donc pas d'organe militaire commun aux trois Grands, pas plus qu'il n'y en a entre Berlin et Tokyo.

Des échanges d'informations limités

Pour maintenir un minimum de liaison, les Américains envoient néanmoins à Moscou en octobre 1943 une grosse mission militaire, dirigée par le général Deane. Son but : « promouvoir la coordination la plus étroite possible des efforts militaires des États-Unis et de l'URSS ». Les résultats qu'elle recueille ne sont pas aussi minces qu'on l'a dit. Ils contrastent même positivement avec l'absence quasi totale de coopération opérationnelle qui caractérise la période antérieure (1941 et 1942). Deane tentera d'obtenir l'aide des Soviétiques en matière de bombardement stratégique, de météorologie, de transport aérien, de renseignement. Au positif, citons l'opération « Frantic » – même si son issue est désastreuse –, une participation soviétique à « Bodyguard », la communication par Moscou des ordres de bataille allemands à l'est et japonais en Mandchourie, de l'analyse allemande de l'échec du raid sur Dieppe (1942) et des caractéristiques du Jagdpanther, terrible chasseur de chars encore inconnu des Anglo-Saxons. Les Soviétiques, eux, reçoivent des Britanniques, le 13 décembre 1943, la preuve que leur trafic radio opérationnel est décrypté par la Wehrmacht, information décisive en partie à l'origine du silence radio absolu qui préside à l'opération « Bagration ». Le surprenant accord de coopération entre NKVD et OSS (fin 1943) est quant à lui torpillé, moins par les Soviétiques que par des Américains peu désireux d'accueillir des espions rouges sur leur sol.

En revanche, concernant les échanges d'informations opérationnelles sur « Overlord » et « Bagration », la coopération est très faible, voire quasi nulle. Ce n'est pas du fait des Anglo-Américains, qui communiquent (tardivement, il est vrai, en avril 1944) sur les moyens alloués à « Overlord », les secteurs d'attaque et la date ; l'état-major de l'Armée rouge sera quotidiennement tenu informé des progrès de la bataille en Normandie et l'amiral Kharlamov sera même invité à faire le tour de la tête de pont normande en juillet 1944. Les Soviétiques quant à eux ne livrent rien de précis sur leurs intentions opérationnelles pour l'été 1944. Il sera impossible aux Anglo-Américains de connaître la date du déclenchement de « Bagration » ainsi que le secteur d'offensive concerné. À leurs demandes et protestations répétées, Staline répondra en leur reprochant leur incapacité à garder un secret : opinion d'expert ! S'il y a donc eu coordination des efforts prévus à l'est et à l'ouest, elle s'est effectuée uniquement au plus haut niveau politique et n'englobe pas l'aspect opérationnel. La méfiance est trop grande entre deux systèmes aux antipodes et qui ont déjà un pied dans l'organisation de leurs intérêts antagonistes pour l'après-guerre.

Le second front en balance

Finalement, les décisions majeures concernant « Overlord » et « Bagration » se sont prises lors de la première rencontre entre Roosevelt, Churchill et Staline, à Téhéran, du 28 novembre au 1er décembre 1943. Qu'ont en tête les trois chefs de guerre en arrivant dans la capitale iranienne ? Churchill veut, une fois de plus, éviter un débarquement en France. Depuis 1942, il lutte victorieusement sur ce point contre les militaires américains et Staline. Il réussit à imposer une stratégie indirecte (bombardements du Reich) et périphérique (actions au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et en Méditerranée). Le débarquement en France ne serait, en 1945, que le coup de grâce donné à une Allemagne en cours d'effondrement. Mais le général Marshall, chef de l'état-major général de l'US Army, d'une part ne croit pas à l'action décisive de l'arme aérienne, et d'autre part dit et redit depuis 1942 que battre l'Allemagne ne peut se faire qu'en allant sectionner son artère jugulaire – la Ruhr – en passant par la voie la plus directe, un débarquement au nord de la France.



La conférence de Québec, en août 1943, réunit Churchill et Roosevelt, en présence de leur hôte Mackenzie King, Premier ministre canadien. Malgré des tiraillements dus à des intérêts divergents, la solide alliance des puissances anglo-saxonnes est le facteur numéro un de la victoire alliée. Les deux hommes conviennent de rencontrer Staline à Téhéran, à la fin novembre 1943, pour lui annoncer la date du jour J.

Roosevelt choisit d'abord d'appuyer Churchill en 1942 (débarquement en Afrique du Nord) et jusqu'à la mi-1943 (débarquements en Sicile et au sud de l'Italie) en attendant que monte en puissance la mobilisation économique et militaire de son pays et que l'avance japonaise soit bloquée en Asie. Pour compenser l'absence d'appui militaire direct, et conscient que l'Armée rouge porte tout le poids de la Wehrmacht, il délivre une énorme aide matérielle à l'URSS qu'il a admise *de facto* au bénéfice du prêt-bail par une lettre à Staline du 26 juillet 1941, alors que son pays n'est pas encore entré en guerre !

Quant au dictateur du Kremlin, il ne cesse depuis le 29 juin 1941 – une semaine à peine après l'attaque surprise des Allemands – de réclamer l'ouverture d'un second front – qui pour lui ne peut être qu'en France. Le reniement par les Anglo-Saxons des promesses d'ouvrir ce second front en 1942 et 1943 est certes payé au prix du sang par l'Armée rouge. Mais lesdites promesses fournissent néanmoins à Staline un levier moral et diplomatique pour tirer le plus grand bénéfice possible de la loi du prêt-bail et compenser ainsi certaines faiblesses de son appareil économique et militaire (camions, essence d'avion, moyens électromagnétiques…). Les victoires soviétiques

de Moscou (1941), Stalingrad (1942) et Koursk (1943) convainquent par ailleurs Roosevelt que l'URSS est la puissance de l'avenir et qu'il faut dorénavant l'admettre à s'immiscer dans le tête-à-tête anglo-américain. C'est lors de la conférence iranienne que se noue la nouvelle constellation stratégique qui élève Staline, abaisse Churchill et accouche directement d'« Overlord » et « Bagration ».

Churchill finit par céder, un débarquement aura lieu

Lors d'une série de réunions tenues dans l'ambassade soviétique à Téhéran, Roosevelt s'allie à Staline pour contraindre Churchill à cesser de faire obstruction à l'opération « Overlord ». La mort dans l'âme, se sachant militairement le plus faible, le Premier ministre accepte de renier toute sa stratégie antérieure. Dès lors, il ne visera plus guère qu'à maintenir dans des limites acceptables le déséquilibre entre forces américaines et britanniques dans la libération de l'Europe, sans pouvoir en réalité l'empêcher de se creuser. Il s'opposera toutefois jusqu'en 1944 au débarquement en Provence, l'opération « Dragoon », au profit d'un effort en Italie, voire en Yougoslavie ou en Grèce.

Pour Staline, le voyage à Téhéran est payant : il a enfin en poche la promesse directe, ferme et définitive, les yeux dans les yeux, d'un débarquement en France au printemps 1944. Lors de la négociation, pour aider Roosevelt à fléchir Churchill, il promet que l'Armée rouge lancera une offensive concomitante. C'est l'origine lointaine de « Bagration ». « Overlord » et « Bagration » sont donc toutes deux filles d'un accord direct entre Staline et Roosevelt, les deux « grands ».

Quels changements stratégiques entraîne la double promesse de Téhéran ? Pour les Anglo-Saxons, une puissante offensive soviétique est la certitude que les Allemands ne pourront pas les rejeter à la mer. Ou plus exactement la quasi-certitude, car, jusqu'au dernier moment, les chefs militaires et politiques, surtout britanniques, seront hantés par la possibilité d'un nouveau Dunkerque. Leur grande crainte est qu'Hitler puisse transférer en France plusieurs corps Panzer. Ces formations font indéniablement peur aux chefs britanniques et américains dont les forces n'arriveront qu'au compte-gouttes, vu l'étroitesse des infrastructures portuaires disponibles lors des premières semaines de la bataille. Le général Deane l'a dit sans ambages lors de la conférence de Moscou en octobre 1943 : « Pour entreprendre un débarquement au printemps 1944, il faut que soient observées les conditions suivantes. Un, qu'il y ait une réduction substantielle de la chasse allemande ; deux, que les réserves allemandes en France et aux Pays-Bas le jour de l'assaut ne soient pas supérieures à

12 unités mobiles de première qualité à effectifs pleins […] ; trois, qu'il soit impossible aux Allemands de transférer plus de 15 divisions de première qualité durant les deux premiers mois d'opérations. » Les vœux des Alliés seront exaucés : du front russe, la Wehrmacht ne pourra retirer que 2 divisions Panzer (9e et 10e SS) sur 25, mouvement annulé par le transfert dans l'autre sens des 6e et 19e Panzer.



L'ambassadeur des États-Unis à Moscou, Averell Harriman, et le général Deane, chef de la mission militaire américaine en URSS, attendent l'atterrissage des forteresses volantes américaines sur une base mise à disposition par Staline (opération « Frantic »). Cette ébauche de coopération militaire directe se terminera mal, du fait d'une attaque surprise de la Lufwaffe.
© Usis-Dite/Leemage

Moscou se réjouit et se méfie

Du côté soviétique, si, dans l'immédiat, les annonces faites à Téhéran ne bousculent pas la planification, à moyen terme elles en bouleversent les bases politiques et militaires. Ce débarquement réclamé depuis trois ans constitue à la fois une occasion et une menace.

L'occasion est évidente pour les chefs soviétiques. Pour la première fois, ils savent que les Allemands vont être privés de réserves stratégiques : Hitler va tout engager à l'ouest durant l'été 1944 pour rejeter les Anglo-Saxons à la mer. Il n'a pas d'autre choix. De ce fait, une offensive stratégique de première grandeur s'impose à l'esprit des membres de la Stavka. Il ne s'agit plus de programmer des reculs allemands de 100 ou 200 km, souvent suivis de contre-attaques dévastatrices, mais

d’obtenir des percées profondes, exploitées sur une ligne de 400 à 600 km, que rien ne viendra freiner ou contrecarrer. « Overlord » doit permettre de doubler ou tripler le tempo sur lequel l’Armée rouge ronge l’espace stratégique du IIIe Reich depuis Stalingrad. De formidables occasions pourraient naître de ces opérations en profondeur. Ce nouveau paysage stratégique explique l’énorme ambition de la planification soviétique pour l’été 1944 : six opérations majeures sont prévues en cascade sur 2 700 km de front, de la Finlande à la mer Noire, entre le 10 juin et le 12 septembre (dont l’opération « Bagration » forme une des clés de voûte). L’ensemble des moyens est mobilisé pour profiter à fond de l’effet « Overlord » : 11 Fronts encadrent 6,5 millions d’hommes, environ 10 000 chars et 12 000 avions. L’effort est tellement massif que la préparation logistique en souffrira quelque peu.

Reste que, vu du Kremlin, ce surgissement des Alliés à l’ouest du continent européen est aussi gros d’une menace. Comment vont réagir les Allemands ? Leurs chefs militaires ? Le Führer ? Il est bien entendu hasardeux de spéculer sur les réflexions de ce sphinx qu’est Staline. Néanmoins, s’il est vrai que le trait premier de sa personnalité est une méfiance pathologique, une inclination à voir partout complots et noirs desseins, on ne peut guère douter qu’il ait pensé froidement aux divers scénarios possibles. Que, le Débarquement réussi, les chefs de la Wehrmacht se débarrassent d’Hitler pour proposer un armistice et ouvrir les portes de l’Europe aux Anglo-Américains – et à eux seuls – est une possibilité. L’attitude de Rommel, Rundstedt et Kluge lui donnera rétrospectivement raison sur ce point. Le complot du 20 juillet et les desseins de ses instigateurs démontreront aussi que l’histoire aurait pu prendre un tout autre chemin.

À Téhéran, Staline a semblé rassuré par l’attitude de ses alliés. Ceux-ci ont confirmé leur engagement de lutter jusqu’à la reddition inconditionnelle de l’ennemi. Mais, la victoire acquise, ne seront-ils pas tentés de revenir à leur hostilité fondamentale vis-à-vis de l’URSS ? N’ont-ils pas déjà, en 1918, permis à l’armée allemande de rentrer intacte au pays pour écraser la révolution qui se répandait à la vitesse d’un feu de steppe ? Bref, face aux Alliés, la prudence impose à Staline de pousser au plus loin les gains territoriaux soviétiques, bien au-delà de la frontière de 1941 avec, au minimum, prise de contrôle de la Prusse-Orientale, de la Pologne et de la Roumanie, les trois bases de départ de tout agresseur passé et futur. Staline garde sans cesse à l’esprit le coût monstrueux de la guerre, sur le plan démographique comme économique. L’URSS, il le sait, sera exsangue au moment de la victoire. Tout ce qui ne sera pas pris aux Allemands par les armes risque de ne pas être repris aux

Alliés autour du tapis vert. L'annonce d'« Overlord » marque bien le début de la course à la sécurité pour l'après-guerre et, *de facto*, plante les racines de la guerre froide.

Deux opérations géantes, mais différentes

Le piège conçu par les trois Grands se déclenche. Deux mâchoires distantes de 2 500 km mordent le Reich et, en se refermant, l'acculent à ses frontières. Mais la nature des opérations est différente : l'une consiste en un assaut combiné des trois armes sur un étroit secteur côtier, l'autre est une succession d'offensives aéroterrestres sur deux milliers de kilomètres de front.

Par Benoist Bihan et Jean Lopez

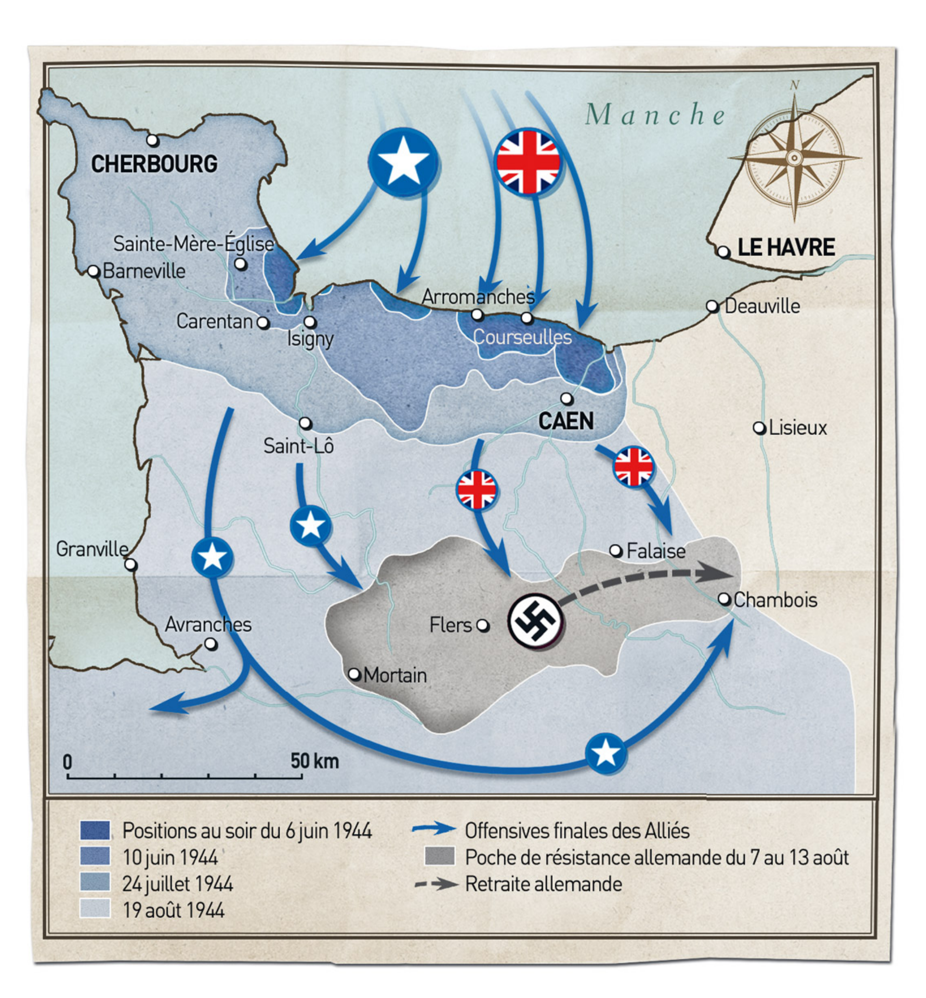
« Overlord », la combinaison d'une opération amphibie et d'une offensive stratégique

L'opération « Overlord » est déclenchée dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Sous ce nom évocateur se cachent en fait deux concepts différents. Le premier est celui d'une offensive stratégique qui doit, après un franchissement de la Manche, permettre aux Alliés occidentaux de débarquer plus de 3 millions de soldats – des dizaines de divisions (47 au 1er août) et une myriade d'unités associées – dans le nord de la France, au plus près de la frontière allemande. Le second est l'opération de franchissement proprement dite, que les Alliés ont baptisée « Neptune » et qu'ils considèrent sans surprise comme la partie la plus difficile d'« Overlord ».

« Neptune » est une opération amphibie massive, l'une des plus complexes de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'organise en trois phases distinctes, concentrées sur soixante-douze heures de temps. Dans la nuit du 5 au 6 juin, 3 divisions aéroportées, 2 américaines et 1 britannique, doivent tout d'abord être larguées par 1 200 appareils

de part et d'autre de la future tête de pont, située entre l'estuaire de la Seine et la péninsule du Cotentin. Leur mission est de s'assurer des flancs du débarquement et d'entraver l'acheminement de renforts allemands. Cette première étape est un relatif succès, en dépit d'une dispersion très marquée des unités parachutistes américaines en particulier. Leur dissémination involontaire sur des zones plus larges que prévu se révèle même bénéfique, les paras isolés livrant une véritable guérilla sur les arrières de la Wehrmacht, qui ne sait plus où donner de la tête.

NORMANDIE : UNE BATAILLE EN TROIS GRANDES PHASES



La campagne qui se déroule dans les départements du Calvados et de la Manche du 6 juin au 19 août 1944 s'articule en trois phases distinctes. Les opérations du Débarquement, le « jour J », voient les Alliés mettre pied à terre et briser les premières contre-offensives des Panzers. La deuxième phase voit les Alliés progresser très péniblement, tout au long de juin et juillet : les Américains dans le bocage et vers Cherbourg, les Britanniques dans le terrain ouvert autour de Caen. Puis, du 25 au 31 juillet, tout se débloque avec l'opération « Cobra » : les Américains percent au sud de Saint-Lô et coincent l'ennemi via Avranches autour de Falaise. Hélas ! le piège est mal refermé et au moins 30 000 Allemands s'échappent. Mince cadre à partir duquel la Wehrmacht battue va ressusciter…

156 000 hommes et 13 000 véhicules mis à terre

Au matin du 6 juin, ensuite, 6 divisions d'infanterie sont mises à terre par une flotte de plus de 6 000 navires et embarcations, du cuirassé au chaland, sur cinq plages, dont les noms de code sont entrés dans l'histoire : Utah (4e DI) et Omaha Beach (1re et 29e DI) dans le secteur américain ; Gold (50e DI), Juno (3e DI canadienne) et Sword (3e DI) dans le secteur britannique. Le terme de « divisions » est sans doute inapproprié, tant celles-ci sont renforcées : bataillons de rangers (commandos), de chars, du génie, de chasseurs de chars côté américain, 1 brigade de chars par division côté britannique et canadien, où débarquent également 2 brigades de commandos – dont fait partie la seule unité française du jour J, les 177 hommes du 1er bataillon de fusiliers marins commandos de Philippe Kieffer. Chaque unité vaut bien un corps d'armée allemand, et les Britanniques disposent également d'une division entière – la 79e blindée – composée d'engins blindés spécialement développés pour le « bréchage » des défenses allemandes, les Funnies.

Là encore, le succès est au rendez-vous. En dépit d'un débarquement plus difficile que prévu à Omaha Beach, d'où les Américains ne débouchent qu'en milieu d'après-midi, les forces alliées ne sont jamais réellement menacées par des défenses allemandes qui peinent à s'organiser. Certes, les objectifs fixés pour le jour J ne sont pas atteints : Caen, en particulier, échappe aux Britanniques, en butte dans la soirée à des contre-attaques blindées – qui échouent cependant. Mais l'essentiel est fait : les Alliés sont solidement installés en France et rien ne peut plus les en déloger.

Enfin, dès l'après-midi du 6, commence une phase de consolidation et d'unification des secteurs de plage en une tête de pont unique, qui dure jusqu'au 12 juin. Dès le 6 au soir, plusieurs divisions supplémentaires ont commencé à débarquer, portant à 156 000 le nombre d'hommes mis à terre le premier jour, avec plus de 13 000 véhicules de tous types.

Le succès de « Neptune » assure la réussite de l'opération « Overlord », mais voit cette dernière entrer dans une nouvelle phase : les contraintes d'un assaut à travers la Manche imposent en effet aux Alliés une percée en deux temps. Après « Neptune », qui permet de surmonter les défenses côtières, il faut désormais enfoncer les défenses terrestres que la Wehrmacht érige rapidement en Normandie, appuyée sur un terrain favorable, tout en organisant la logistique de forces qui continuent à débarquer au rythme de plusieurs divisions par jour.



Le 6 juin 1944, des C47 larguent des planeurs au-dessus du Cotentin. La supériorité navale et aérienne des Anglo-Américains les assurait de réussir le Débarquement. La Luftwaffe avait été balayée du ciel au printemps précédent (opération « Pointblank »).
© Usis-Dite/Leemage

Effondrement rapide

Là où « Neptune » dure trois jours, il faut aux Anglo-Américains jusqu'à la fin juillet pour assurer cette seconde percée. Celle-ci est finalement obtenue par l'opération « Cobra » déclenchée le 25 juillet, deuxième temps fort d'« Overlord » qui voit les Américains rompre le front allemand et déboucher en terrain libre à la base de la péninsule du Cotentin, à Avranches, le 31. Cette brèche est fatale à la défense, qui était jusqu'ici toujours parvenue à se rétablir. Matraquées par l'aviation, manœuvrées par des Alliés plus mobiles, les forces allemandes des 7e armée et 5e armée Panzer cèdent. Pressées par des effectifs alliés atteignant désormais 4 armées – 1re et 3e américaines, 1re canadienne, 2e britannique –, enveloppées par les deux flancs, elles sont prises au piège à partir du 17 août dans une nasse autour de la petite ville normande de Falaise, pilonnées par l'aviation, atout maître des Anglo-Américains, pressées par les forces terrestres. Elles ne parviennent à s'échapper, *in extremis*, que par l'inconséquence tactique des généraux alliés, Bradley et Eisenhower en tête, qui n'avaient pas anticipé un effondrement aussi rapide et manquent l'occasion d'infliger à la Wehrmacht l'un de ces « chaudrons » (*Kesselschlacht*), batailles d'encerclement, dont elle a fait sa spécialité.

Cet impair opérationnel ne remet toutefois rien en cause sur le fond : avec 47 divisions débarquées en Normandie fin août, « Overlord » – qui prend formellement fin

le 1er septembre avec l'arrivée en France de l'état-major d'Eisenhower pour devenir « campagne d'Europe du Nord-Ouest » – est un succès stratégique d'une ampleur rarement égalée. Succès renforcé et conforté par un second débarquement en Provence (opération « Dragoon ») mené le 15 août. Celui-ci permet, à terme, d'insérer 2 armées supplémentaires – 7e armée américaine et 1re armée française de De Lattre de Tassigny, 19 divisions dont 10 françaises début 1945 – sur le flanc droit des Alliés, mais aussi, tout aussi vital, de libérer Marseille, qui va devenir l'un des ports essentiels à la logistique alliée. À partir du 20 août, les Alliés sont partout engagés dans la poursuite des forces allemandes en retraite, exploitant le succès obtenu sur plus de 500 km depuis la Normandie, 650 km depuis la Provence, pour ne s'arrêter à l'automne qu'aux frontières du « Grand Reich ».



Des éléments de la 1re division d'infanterie américaine débarquent le 6 juin 1944 sur la plage d'Omaha. Le feu de la 352e division allemande causera les plus fortes pertes du Débarquement.

Un succès préparé depuis janvier 1943

Il est tentant, avec le recul, d'expliquer ce succès par les simples rapports de forces. C'est vrai, ils sont fondamentalement déséquilibrés en faveur des Anglo-Saxons, et ce d'autant plus que le front germano-soviétique absorbe et consume l'essentiel des forces allemandes. Mais les moyens d'« Overlord », considérables, ne sont pas pour autant pléthoriques. Et la réussite de l'opération n'est pas seulement

celle de la force brute des Alliés : elle combine une préparation minutieuse, une planification exemplaire et une exécution opérationnelle certes parfois maladroite, mais globalement plutôt saine.

Le triomphe d'« Overlord » se prépare ainsi depuis janvier 1943, lorsque la conférence interalliée de Casablanca arrête les grandes lignes du plan et en fixe les conditions. Y figurent notamment la victoire sur les U-Boote, garantie dès le printemps 1943 ; l'anéantissement de la Luftwaffe, obtenu à la fin de l'hiver 1943-1944 ; l'indispensable coopération avec les Soviétiques, assurée après la conférence de Téhéran fin 1943 ; enfin, la matérialisation de l'opération « Bagration ».

Ces prérequis sont mis à profit par le général américain Eisenhower, patron du SHAEF et chef d'orchestre d'« Overlord », à qui il reste néanmoins la tâche la plus complexe : assurer la coordination opérationnelle – la coopération stratégique étant garantie au niveau politique et à celui du Comité des chefs d'état-major – des efforts des nations alliées, Américains et Britanniques au premier chef, mais aussi des forces terrestres, navales et aériennes. Avec autorité, tact et diplomatie – qualités rares qui favoriseront indéniablement la carrière politique à venir du futur président des États-Unis –, Eisenhower y parvient.



Une batterie de lance-roquettes Katioucha montés sur des camions américains Studebaker, dans les Carpates, en septembre 1944. Les Allemands disposent d'un matériel équivalent, le Nebelwerfer, mais plus sophistiqué, plus cher et, de ce fait, moins produit.

Il peut ainsi présider à la planification d'une opération pour laquelle les moyens mis en œuvre sont sans précédent dans leur complexité. Il faut en effet articuler, le jour J, une flotte comprenant, outre tous les types de navires sauf le porte-avions – les aérodromes anglais jouant ce rôle –, une incroyable batellerie de débarquement, une force aérienne allant de l'avion d'observation d'artillerie (plus proche de l'ULM) et du planeur pour troupes aéroportées au bombardier lourd quadrimoteur, et enfin des forces terrestres composées d'une myriade d'unités et de véhicules créés spécialement pour le Débarquement. Mais il faut aussi articuler dans le temps et l'espace : premièrement, la préparation de l'espace d'opération, accomplie par une combinaison d'actions d'interdiction aérienne sur les communications allemandes et de sabotages par la Résistance ; deuxièmement, une opération d'intoxication, « Fortitude », qui permet aux Alliés – ils créent à cette fin un faux groupe d'armées composé d'unités factices et confié à Patton – de faire croire aux Allemands jusqu'au bout que le débarquement en Normandie est une opération *secondaire* au « vrai » Débarquement ; troisièmement, le Débarquement lui-même ; quatrièmement, les opérations à terre. Seules ces dernières ne seront pas une pleine réussite, tant en raison d'une planification pour le coup maladroite que d'une exécution hésitante.

Celle-ci ne laisse toutefois aucune chance aux Allemands, dont les errements stratégiques, tant avant le débarquement qu'après, du fait ou non d'Hitler d'ailleurs, ne sont pas compensés sur le plan tactique : s'ils continueront jusqu'à la fin de la guerre de surestimer leurs adversaires, les alliés anglo-saxons prouvent dans la conduite d'« Overlord » que leurs soldats n'ont rien à envier à leurs ennemis redoutés. Planification dans l'ensemble remarquable, intox réussie, conduite brillante, exécution efficace : « Overlord » répond à « Bagration » sur ses points forts, avec un résultat également désastreux pour les armes allemandes.



Des soldats soviétiques du 2e Front de Biélorussie sortent de leur tranchée en août 1944, dans la phase finale de l'opération « Bagration ». La destruction du groupe d'armées Centre est la pire défaite jamais enregistrée par les armes germaniques.

« Bagration », une attaque aéroterrestre sur 1 000 kilomètres de front

A priori, « Overlord » et « Bagration » semblent n'avoir aucun point commun. D'un côté, un assaut combiné des trois armes sur un secteur côtier étroit (100 km), de l'autre, une attaque aéroterrestre sur 1 000 km de front dans une zone humide, truffée de forêts et de marécages, barrée de multiples fleuves et rivières. Les forces terrestres engagées initialement sont sans commune mesure : 8 grandes unités anglo-saxonnes (en comptant les paras), l'équivalent de 200 côté soviétique. Pourtant, les ressemblances sont nombreuses.

Dans les deux cas, il s'agit de s'en prendre à un ennemi retranché. Dans les deux cas, cet ennemi a été victime d'une manœuvre d'intoxication qui assure en partie la surprise. Les deux assaillants disposent d'une maîtrise complète du ciel. Et ont pour inquiétude principale le déclenchement d'une puissante contre-attaque blindée allemande.

L'opération « Bagration » est déclenchée le 22 juin 1944. Rétrospectivement, et eu égard à ses formidables résultats, elle a été considérée comme la plus importante des opérations de l'année 1944. La réalité est sensiblement différente. La Stavka a choisi de frapper en Biélorussie orientale d'abord et avant tout pour profiter de la quasi-absence de Panzers dans ce secteur tenu par le groupe d'armées Centre (une seule division en réserve !) et obtenir une percée profonde qui doit alarmer l'ennemi.

Moscou s'attend à voir l'OKH (Oberkommando des Heeres) envoyer au secours des divisions d'infanterie menacées d'anéantissement son corps de bataille mobile situé plus au sud, en Galicie, dans la région de Lvov. Cette masse de 1 millier de Panzers modernes (11 divisions) étant envoyée vers le nord, la Stavka a prévu de déclencher trois semaines après « Bagration » une autre offensive stratégiquement plus importante précisément sur l'axe Lvov-Sandomir. Sans craindre une contre-attaque d'envergure, celle-ci vise à sauter le dernier obstacle physique majeur protégeant le Reich et le cœur de la Pologne, la Vistule. Entre les opérations « Bagration » et « Lvov-Sandomir », l'opération « Kovel-Lublin » fait jonction et assure la protection des ailes. Il est donc impossible d'analyser « Bagration » sans se préoccuper des offensives latérales déclenchées à sa gauche.

Intox et silence radio

En Biélorussie, les rapports de forces en faveur des Soviétiques sont écrasants pour les chars et l'aviation, beaucoup moins pour l'infanterie devenue denrée rare dans l'Armée rouge après trois années d'hécatombe. L'attaque des 22-23 juin frappe par surprise le groupe d'armées Centre. Hitler, l'OKH et le service de renseignements à l'est (FHO) se sont en effet persuadés que le « Rouge » attaquera en Galicie, d'où le positionnement à cet endroit de 11 divisions Panzer. Faute d'unités mobiles en quantité suffisante, la direction allemande de la guerre a tout misé sur cette hypothèse. Aidée en cela par différentes manœuvres d'intoxication et par un silence radio complet côté soviétique.

La disposition des unités d'infanterie allemandes est par ailleurs mauvaise : 5 d'entre elles sont préposées à la défense de Vitebsk, 5 autres sont au-delà du Dniepr, Hitler rêvant de déclencher une nouvelle offensive à partir de ces positions une fois les Anglo-Américains rejetés à la mer. Toutes les demandes de recul préventif, qui aurait fait tomber dans le vide les obus soviétiques, sont rejetées par le Führer. Par ailleurs, cinq villes situées près du front (Polotsk, Vitebsk, Orcha, Moguilev, Babrouïsk) sont déclarées « forteresses » et ont ordre de tenir quoi qu'il en coûte. Cette décision, jointe au manque chronique de véhicules, rend le groupe d'armées Centre quasiment statique.

Le planning d'attaques des Soviétiques est complexe. Voyons ses effets. Le 1er Front de la Baltique, commandé par le colonel général Bagramian, écrase en quarante-huit heures le corps le plus à gauche de la 3e armée Panzer et progresse

vers l'ouest le long du fleuve Dvina pour séparer le groupe d'armées Centre du groupe d'armées Nord. Le 3e Front de Biélorussie, aux ordres du colonel général Tcherniakhovski, encercle autour de Vitebsk 5 divisions allemandes, entièrement détruites en quatre jours, écrase un autre corps d'infanterie dans la région de Boguchevsk, puis introduit dans la déchirure la 5e armée de tanks dans la direction de Borissov, sur la Bérézina.

Plus au sud, le 2e Front de Biélorussie et l'aile gauche du précédent peinent à repousser la 4e armée allemande. Cette difficulté inattendue va jouer en faveur des Soviétiques. En effet, au sud, une moitié du 1er Front de Biélorussie, commandé par le bientôt maréchal Rokossovski, réussit une percée impressionnante sur un terrain infect au sud de Babrouïsk. Une partie de la 9e armée allemande est encerclée et détruite autour de cette ville, tandis qu'un corps mixte (cavalerie et infanterie mécanisée) exploite la percée plein ouest vers Baranovitchi. La 4e armée allemande est donc tournée à la fois au nord (Tcherniakhovski) et au sud (Rokossovski).

Le groupe d'armées Centre poussé à la retraite

Le 28 juin, malgré les atermoiements d'Hitler, l'ensemble des quatre armées du groupe Centre est en pleine retraite vers l'ouest par d'impossibles chemins, harcelé par les partisans et par une aviation rouge omniprésente. Le 4 juillet, les Soviétiques prennent Minsk, serrant ainsi le nœud de la nasse où est prise la 4e armée au complet. Le 10 juillet, toute résistance cesse dans les différentes poches d'encerclement. En trois semaines, 28 divisions allemandes ont été détruites selon des proportions variant entre 75 % et 100 % ; 25 généraux sont capturés avec 170 000 hommes. Au centre du dispositif allemand à l'est, 430 km de front ne sont plus tenus que par une douzaine de divisions et une poussière de petites unités ; 155 km sont entièrement dégarnis, laissant ainsi toute latitude d'exploitation aux formations mobiles soviétiques. C'est sans contestation possible le pire désastre de l'histoire militaire allemande, bien supérieur à celui de Stalingrad. En plusieurs occasions, la troupe a paniqué, a évacué sans ordres et s'est rendue par unités entières. Des comportements jusque-là inconnus dans la Wehrmacht, indices d'une rupture morale.

Le 12 juillet, l'opération « Lvov-Sandomir » débute à son tour avec l'assaut du 1er Front d'Ukraine aux ordres du maréchal Koniev contre le groupe d'armées Nord-Ukraine du colonel-général Harpe (1re et 4e armées Panzer, 1re armée hongroise). Ce

second groupement soviétique se caractérise par la présence de trois armées blindées. Les percées sont obtenues avec plus ou moins de facilité en trois à cinq jours au nord et au sud de Brody. Une fois lancée, plus rien ne peut freiner la 1re armée blindée de la Garde jusqu'à la Vistule, au niveau de Sandomir, atteinte le 1er août. Au sud, les choses sont un peu plus difficiles, mais les Carpates sont bordées à la mi-août, l'important champ pétrolifère de Drohobytch pris le 6 août. Les deux armées allemandes ont subi d'énormes pertes, mais elles n'ont pas été détruites et vont se retrancher derrière la Vistule et sur les Carpates. À noter qu'autour de Brody, un corps allemand encerclé se rend au bout de quarante-huit heures (40 000 prisonniers), chose également nouvelle.

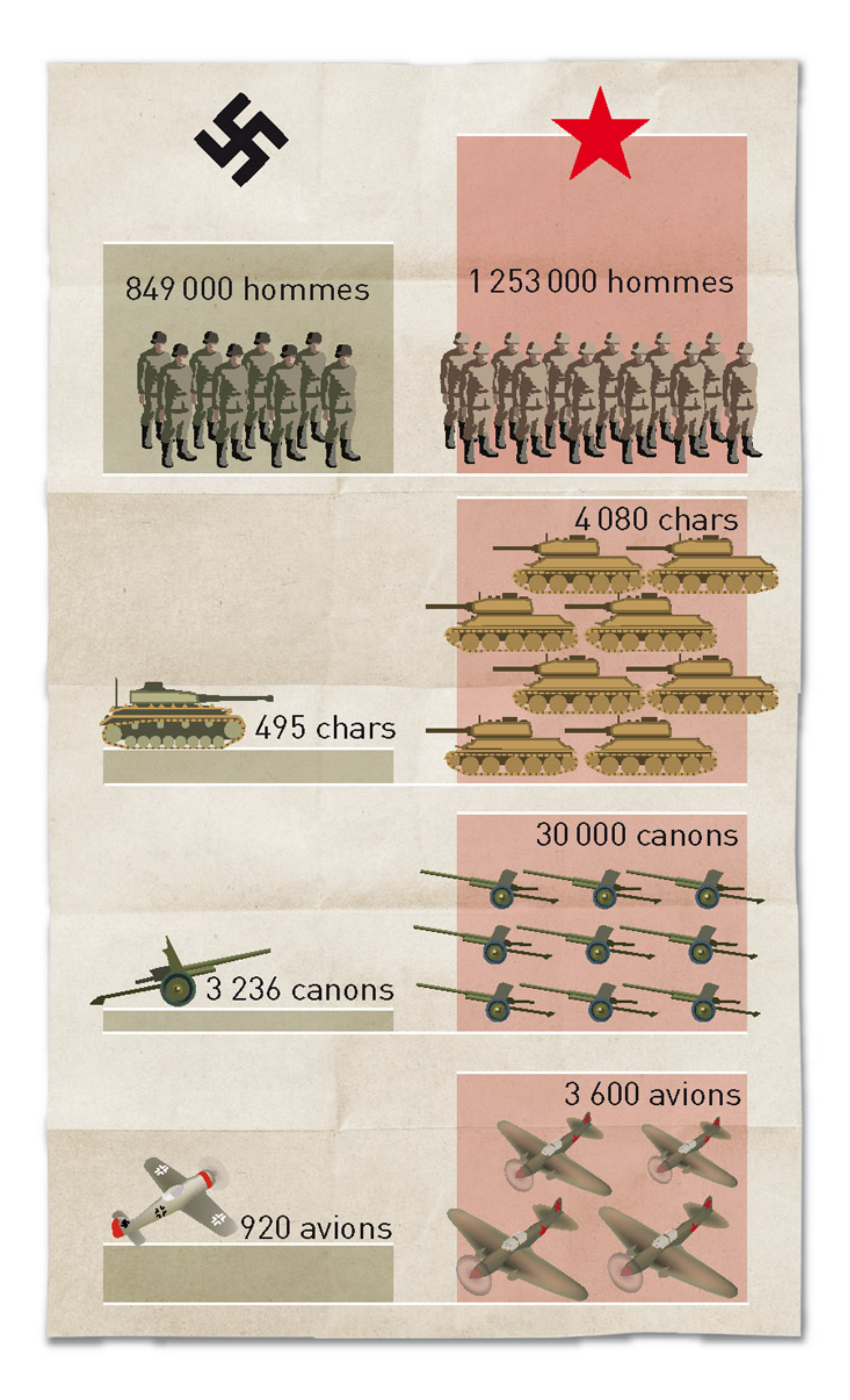
En deux mois, une percée de 250 à 600 km vers l'ouest

Le 18 juillet, la seconde moitié du 1er Front de Biélorussie, tenue jusque-là en réserve, attaque à son tour vers l'ouest à la jonction entre les groupes d'armées Centre et Nord-Ukraine. Porté par la 2e armée blindée de la Garde, le succès est facile et l'exploitation se fait rapidement sur 200 km, libérant Lublin. Le 30 juillet, cette formation se trouve déjà devant les faubourgs orientaux de Varsovie. Deux têtes de pont très importantes, à Puławy et Magnuszew, sont formées au-delà de la Vistule. Au total, entre le 22 juin et le 29 août 1944, l'offensive des 5 Fronts soviétiques a progressé de 250 à 600 km vers l'ouest. La Biélorussie, l'Ukraine, une bonne partie des pays Baltes et un quart de la Pologne ont été libérés. La frontière du Reich est atteinte en Prusse-Orientale. Une énorme tête de pont est conquise au-delà de la Vistule, à Sandomir, que les Allemands ne pourront jamais réduire, et d'où partira un des tentacules de l'opération « Vistule-Oder » en janvier 1945.

Comment expliquer l'énormité de la défaite germanique ? Les erreurs ont été nombreuses. La faillite du renseignement a été totale : on s'est persuadé à Berlin que la Biélorussie était impropre à une offensive d'envergure. Par sa directive du 3 novembre 1943, Hitler s'était promis d'échanger à l'est, si nécessaire, de l'espace contre du temps : il n'en a rien fait, donnant toujours trop tard les ordres de retraite. L'efficacité de l'aviation rouge, désormais dotée de moyens radio modernes, a été une surprise complète. Enfin, sur le plan stratégique, l'abandon des pays Baltes s'imposait, les 30 divisions qui y étaient stationnées auraient pu contre-attaquer vers le sud et bloquer l'Armée rouge 200 km plus à l'est qu'elle ne l'était en réalité.

Au-delà des erreurs allemandes – aggravées par la disproportion des forces en blindés, artillerie et aviation –, l'Armée rouge a acquis une mobilité plus grande (deux fois plus de camions américains qu'à Koursk) et corrigé beaucoup de ses déficiences (moyens radio, coordination interarmes, efficacité aérienne, intégration systématique d'unités de soutien dans les divisions et corps d'infanterie). Ses points forts habituels (planification remarquable, intoxication, capacité d'improvisation) ont pu ainsi donner à fond.

LA PUISSANCE DE FEU EST DU CÔTÉ DE L'ARMÉE ROUGE

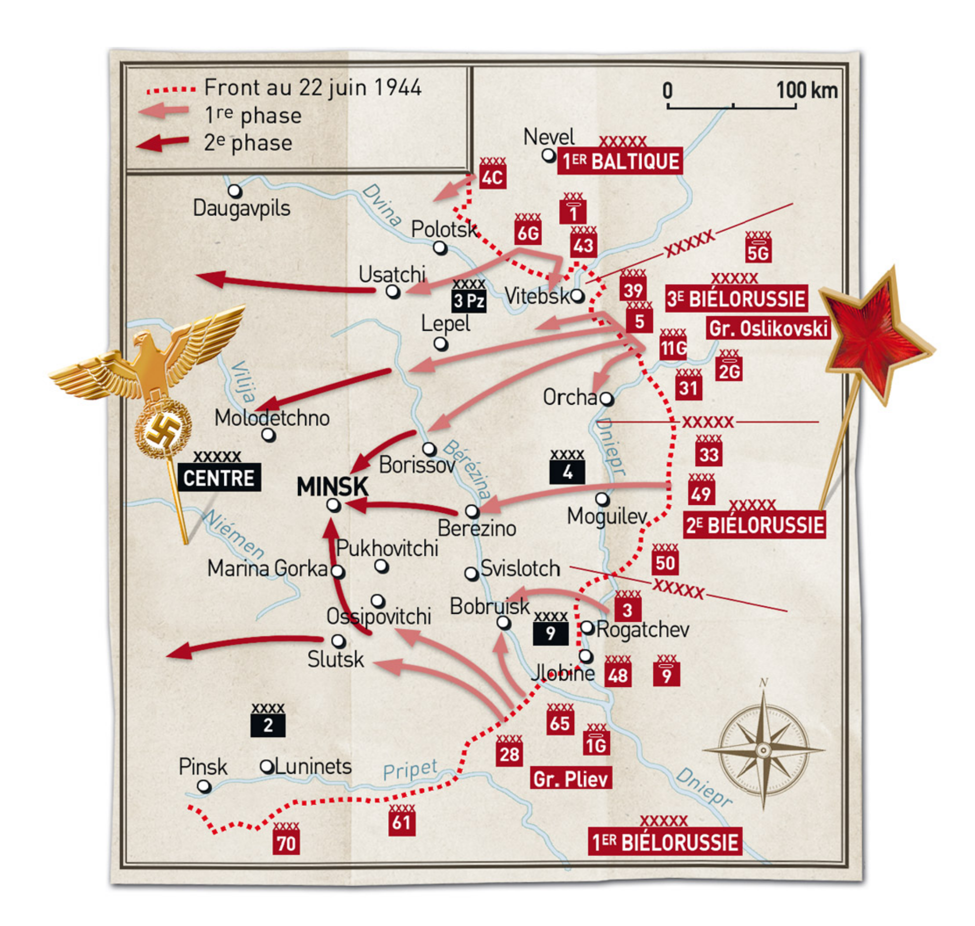


L'Armée rouge n'a plus de supériorité formidable quant aux effectifs (1,5 contre 1).
En revanche, du côté de la puissance de feu, elle en est à 8 contre 1 pour les chars et les canons d'assaut, 9 contre 1 pour l'artillerie et 4 contre 1 pour l'aviation !
Environ la moitié des chars soviétiques sont regroupés en une armée de tanks, 4 corps et 2 groupes mixtes mécanisés-cavalerie, le reste faisant du soutien d'infanterie. Les 495 chars allemands sont saupoudrés sur 3 armées : il n'y a que 1 division Panzer en réserve tactique.



Devant un Panther en feu, des fantassins soviétiques progressent dans les forêts de Biélorussie occidentale, au cours de l'opération Bagration, en juillet 1944.

« BAGRATION », UN PIÈGE ARMÉ… PAR LES ALLEMANDS



La carte fait sauter aux yeux le « balcon biélorusse » qui place trois armées allemandes en position avancée en territoire soviétique. Une véritable invitation à l'encerclement ! La place forte de Vitebsk, défendue par 5 divisions, est aussi aux trois quarts enfermée avant le début des combats. Les trois pénétrations majeures des Soviétiques sont :

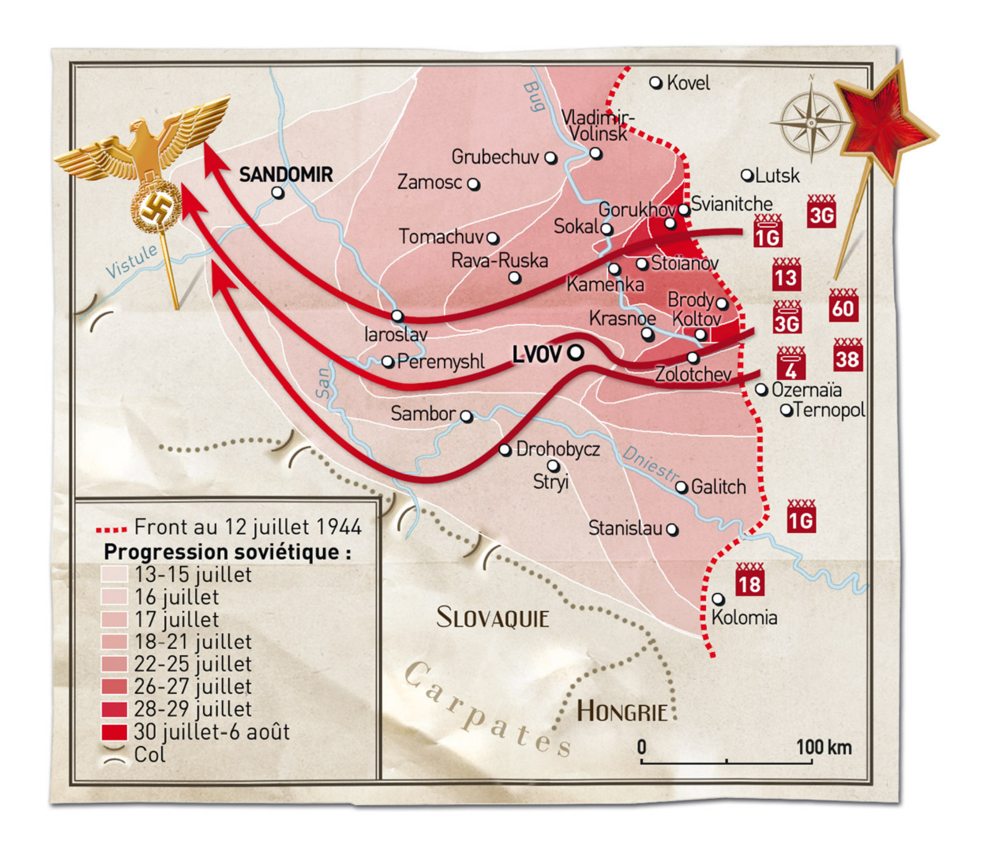
1° L'axe nord : le 1er Front de la Baltique vise à séparer le groupe d'armées Centre du groupe d'armées Nord et fonce vers la Baltique.

2° Au centre : le 3e Front de Biélorussie porte une estocade directe sur Minsk par Borissov.

3° La frappe sud, brillante idée de Rokossovski, a deux objectifs : une pince s'en va vers Minsk encercler la 4e armée loin sur ses arrières, une seconde éventre plein ouest (axe Slutsk-Baranovitchi) la profondeur du dispositif allemand.

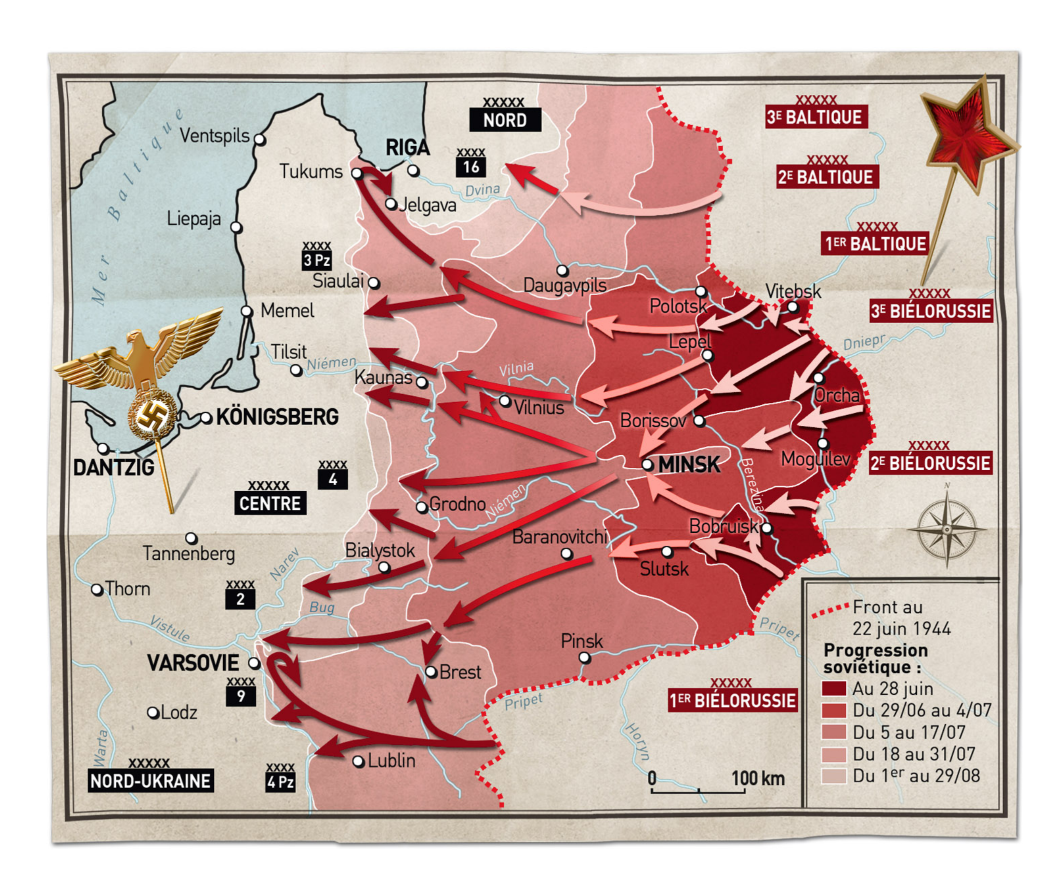
© Stéphane Humbert-Basset

OPÉRATION « LVOV-SANDOMIR »



La 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev vise la ville de Sandomir au confluent de la Vistule et du San. Ayant à sa disposition 3 des 6 armées de tanks de l'Armée rouge, il parvient à ses fins en deux semaines au cours de durs combats qui détruisent à 40 % le groupe d'armées Nord-Ukraine du colonel-général Harpe. Le relief montagneux de la partie sud a cependant permis aux Allemands et à leurs alliés hongrois d'éviter l'effondrement complet du front et de rétablir une position favorable protégeant la Slovaquie.
© Stéphane Humbert-Basset

LA PLUS LOURDE DÉFAITE DE L'ALLEMAGNE



« Bagration » et ses sœurs emmènent l’Armée rouge de Vitebsk à Varsovie via Minsk d’un seul élan. 700 km à vol d’oiseau ! La ruée vers l’ouest s’enlise cependant devant Varsovie, pour le plus grand malheur des Polonais…
© Stéphane Humbert-Basset

Deux blessures fatales pour le Reich ?

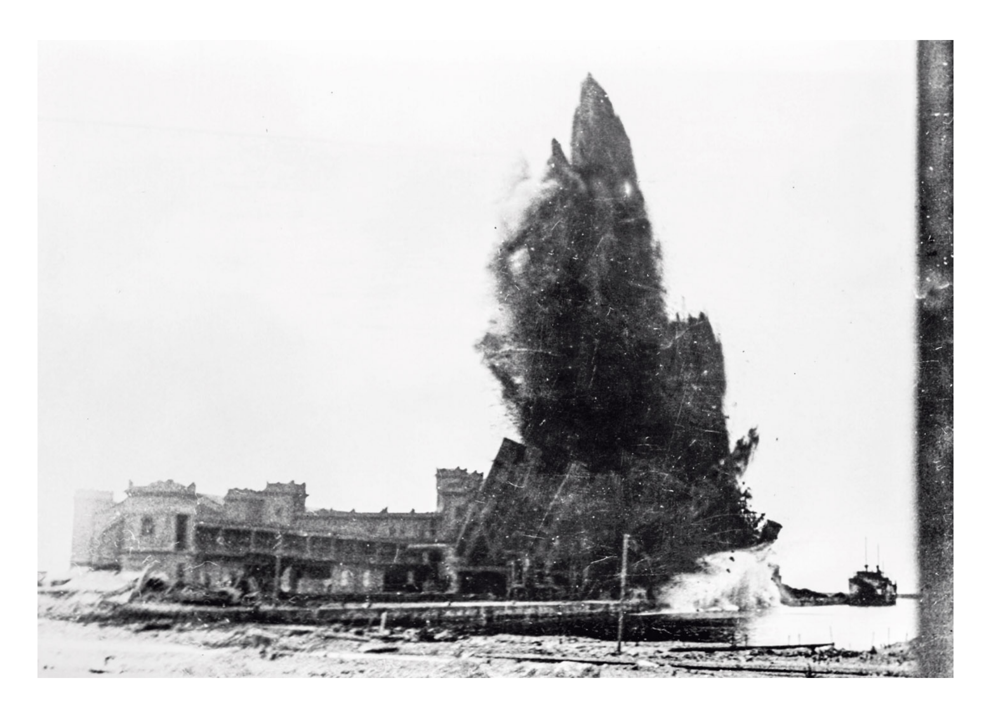
Le succès des offensives de l'été peut donner aux Alliés l'illusion d'un effondrement rapide. Mais la Wehrmacht n'est pas encore battue. Elle va même relever la tête dès l'automne, grâce à un tacticien hors pair, le maréchal Model. Cet ultime et meurtrier sursaut où la bête jette ses dernières forces ne fait cependant que retarder l'inévitable.

Par Benoist Bihan

Pour l'Allemagne, l'été 1944 commence par deux orages, vite transformés en catastrophes : après le succès d'« Overlord », assuré dès le soir du 6 juin, le déclenchement de « Bagration » le 22 juin marque le début d'un enchaînement de désastres. À la mi-septembre, les Anglo-Américains sont à la frontière du Reich, les Soviétiques devant Varsovie. Les Alliés se voient fêter Noël à Berlin. Vain espoir… Malgré l'amputation de près d'1,6 million de soldats depuis juin, en effet, la Wehrmacht tient encore debout. Fin septembre, son redressement est même manifeste ! Miracle du nazisme, comme l'attentat raté du 20 juillet ? Non. L'explication tient en trois points rationnels et complémentaires : l'essoufflement des offensives, la résilience étonnante de l'ennemi et le talent du maréchal Model.

L'offensive soviétique de l'été 1944 meurt aux portes de Varsovie fin juillet. Certes, le 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev réussit à établir, après un galop de 250 km, une vaste tête de pont sur la Vistule près de Sandomir. Fin août, après deux mois de progression, c'est fini. Curieusement, c'est exactement le laps de temps qui va du début de l'opération « Cobra », la percée américaine en Normandie déclenchée le 25 juillet, à la stabilisation du front fin septembre 1944, avec les échecs de

Montgomery devant Arnhem, de Bradley dans la forêt de Hürtgen et de Patton devant Metz. Entre soixante et soixante-dix jours d'exploitation continue : voilà donc la limite empirique que semble imposer la logistique aux ambitions alliées. Les conditions dans lesquelles opèrent les deux composantes anglo-américaine et soviétique de l'alliance contre le Reich sont pourtant très différentes, et cette symétrie apparente masque le fait que l'épuisement de l'offensive ne répond pas aux mêmes ressorts à l'est et à l'ouest du Reich assiégé.



Vers le 20 juin 1944, le génie de la Kriegsmarine fait sauter les quais et les grues du port de Cherbourg, afin de le rendre inutilisable par les Alliés. Entrés le 26 dans la ville, les Américains se rendront compte que les Allemands sont devenus des maîtres dans l'art de la terre brûlée.

Le rail et les ports, deux problèmes épineux

Côté soviétique, l'épuisement est réel. Les cinq Fronts engagés de la Baltique aux Carpates ont subi des pertes sévères, probablement supérieures à 40 % dans les unités de combat. Une perte sur quatre est définitive, tandis que la chaleur – jusqu'à 38 °C –, le sous-développement des infrastructures et les combats eux-mêmes ont éprouvé autant les organismes (50 % des pertes temporaires sont des malades) que les machines : en dépit de l'appréciable rusticité des matériels soviétiques, les pertes matérielles approchent, voire dépassent 100 % des chars pour les 5 armées de tanks

engagées (ce qui veut dire que certains blindés ont été mis hors de combat plusieurs fois et réparés entre-temps).

Il n'y a pas que les pertes : toute la logistique est à bout de souffle. Malgré l'afflux de véhicules américains (400 000 Jeep et camions en tout jusqu'en 1945), l'Armée rouge s'appuie surtout sur le rail. Or les infrastructures doivent être remises en état et au bon écartement, différent entre trains russes et allemands. On répare de 1 à 1,5 km par jour au mieux, et aux voies s'ajoutent les ponts, les gares, les aiguillages… Résultat : un écart de plusieurs centaines de kilomètres sépare le front des têtes de ligne, fossé que les logisticiens n'ont pu anticiper. Car l'avancée est par endroits deux fois plus importante que prévu : de 500 à 600 km au lieu de 200 à 300. Les chars sont en panne sèche, les artilleurs à cours d'obus, les terrains d'aviation trop éloignés du front ou pas encore remis en état. Avançant à marche forcée, l'infanterie est épuisée. Les Soviétiques, qui maîtrisent désormais tactiquement leurs opérations dans la profondeur, doivent encore en perfectionner la logistique. Mais ils n'y parviendront pas avant leur offensive de l'hiver 1945, l'opération « Vistule-Oder ».

Côté occidental, les raisons de l'épuisement semblent identiques. Car en dépit d'un luxe logistique colossal, de compétences cultivées de longue date et de routes françaises infiniment supérieures au misérable réseau biélorusse, les Alliés manquent cruellement de ports. Celui de Cherbourg, pris le 30 juin, n'est pas opérationnel avant la mi-août. Brest, assiégé, tombe le 19 septembre, mais se trouve à près de 900 km du front. Saint-Nazaire et Lorient capituleront… après Berlin. Anvers tombe certes intact le 4 septembre, mais les Britanniques négligent d'en nettoyer les approches et le port n'est accessible que début novembre au prix de durs combats. Le port de Marseille, libéré dès le 28 août, ne peut être remis en service qu'à la mi-septembre. Une grosse part du ravitaillement doit donc continuer de passer par les plages normandes, où l'unique port artificiel d'Arromanches est mis à rude épreuve. À ce problème d'entrée se greffe celui du flux : Eisenhower, pas plus que l'Armée rouge, ne peut compter sur un réseau ferré que son aviation a savamment dévasté *avant* et *pendant* la bataille de Normandie. La reconstruction est en cours, mais, en attendant, tout repose sur la route.



La garnison du fort du Roule vient de se rendre à la 79e division américaine, ouvrant ainsi la porte de Cherbourg. De la pointe de Grave aux Pays-Bas, les Allemands s'accrocheront désespérément à quatorze poches constituées autour des ports, dans l'espoir d'étrangler les flux logistiques alliés.

Erreurs d'appréciation des Anglo-Américains

Pour autant, ce tableau logistique masque l'essentiel : les difficultés anglo-américaines sont en fait plus doctrinales que matérielles. Passé une phase amphibie remarquablement maîtrisée, l'avancée dans les terres révèle une conduite maladroite des opérations. Une fois la tête de pont assurée, en effet, le plan envisage de pousser progressivement et en permanence le front allemand vers l'intérieur, jusqu'à sa décomposition et l'effondrement espéré du Reich. Cette réédition des offensives de Foch en 1918, qui surestime les capacités défensives allemandes, ne distingue pas, comme le font les Soviétiques, entre la percée (qui doit entraîner la dislocation des défenses) et son exploitation dans la profondeur… et dans le temps. Bien que maîtres stratégiques et égaux tactiques des Allemands, les Anglo-Américains paieront ainsi en octobre leur incapacité à fermer en août la nasse de Falaise. Abusés par les destructions, il leur échappe que la Wehrmacht a sauvé l'essentiel, c'est-à-dire les cadres des divisions encerclées qui formeront l'armature de nouvelles unités. Cette

incapacité à séquencer les opérations en phases de nature différente – les Anglo-Saxons ne pensent qu'en termes de « campagne », comme au XIXe siècle – conduit à un planning irréaliste au début d'« Overlord », suivi d'un déphasage temporel. Ainsi, à la veille de « Cobra », fin juillet, Montgomery et Bradley ont trente-quatre jours de retard sur leurs prévisions, avant de se retrouver fin septembre avec deux cent dix jours d'avance, sur une position envisagée pour… mai 1945 ! Incapables de prévoir une progression aussi fulgurante, les planificateurs ne se sont pas dotés des moyens – pourtant disponibles dans l'absolu – de soutenir une exploitation sur 500 ou 600 km par la route (900 km pour Patton, arrivé en Lorraine en passant par la Bretagne).

Les camions qui soutiennent l'avancée, trop petits, sont conçus pour des parcours inférieurs à 200 km et destinés à ravitailler des unités progressant de moins de 5 km par jour… Un rythme de six à dix fois plus lent que celui adopté par les Sherman de la 3e armée US après le 1er août. En dépit d'une organisation remarquable, la noria interminable de camions appelée *Red Ball Express* peine de ce fait à suivre les pointes d'une armée alliée presque entièrement motorisée… et qui ne veut pas se restreindre.

L'ajustement logistique est en effet empêché par une nouvelle erreur d'appréciation. Passant de la surestimation à la sous-estimation, les Anglo-Américains croient avoir asséné à la Wehrmacht un coup mortel : début septembre, Eisenhower annonce ain si la fin de la guerre sous trois mois. Rien n'est fait, du coup, pour prioriser le ravitaillement, rationner les unités, et, surtout, accorder la priorité à l'une ou l'autre des armées alliées. Eisenhower, qui s'efforce de préserver l'équilibre politique entre Britanniques et Américains, temporise lorsque Montgomery lui demande de choisir clairement un axe principal d'avance (le sien, évidemment). Même la priorité apparente concédée à Monty lorsqu'il valide l'opération « Market Garden » n'est pas totale : en dépit des récriminations de Bradley après guerre, son groupe d'armées est tout autant ravitaillé que celui de Monty. Hélas pour les Alliés, si ses défenses se sont effondrées en Normandie, l'Allemand est loin d'être battu. Il va le prouver de façon spectaculaire.



En août 1944, une unité américaine observe le bombardement d'une position allemande dans la poche de Falaise. Cet épisode termine la bataille de Normandie et contraint la Wehrmacht à évacuer le gros du territoire français. Les Alliés peuvent alors croire que la guerre sera terminée à la Noël 1944.

L'aigle de la Wehrmacht est un phénix

Difficile de dire que la Wehrmacht est en forme à la fin de l'été : elle a perdu, on l'a vu, 1,6 million d'hommes ! Deux mesures vont cependant enrayer (temporairement) l'hémorragie et rallonger la résistance : la première consiste à sacrifier la qualité des troupes, la seconde à lancer une réorganisation massive. Pas de soucis, en effet, côté matériel : les bombardements aériens du printemps 1944 ont visé surtout la Luftwaffe. Puis l'aviation alliée s'est concentrée sur les préparatifs et l'appui d'« Overlord », laissant les usines allemandes fournir en masse un équipement ultramoderne – mitrailleuses, fusils d'assaut, roquettes antichars jetables Panzerfaust, chasseurs de chars… – à l'armée de terre. C'est d'un manque d'hommes que souffre la Wehrmacht.

En raclant les fonds de tiroirs – malades, réformés, « volontaires » étrangers (jusque dans les unités « allemandes »), etc. –, en mobilisant en avance la classe 1927 (17 ans…) et les plus de 40 ans, en vidant les usines des spécialistes préservés de la conscription, l'armée de terre reconstitue partiellement ses effectifs.

Le « peignage » régulier des unités de l'arrière, la démobilisation de la marine de surface, le déclin de la Luftwaffe et son recentrage quasi exclusif sur la chasse et l'assaut dégagent encore plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Ces efforts considérables permettent de reconstituer les divisions Panzer de l'armée de terre et des Waffen-SS éprouvées par les combats, de compléter les divisions d'infanterie et de créer de nouvelles unités, divisions de Volksgrenadieren (« grenadiers du peuple ») et Panzer-Brigaden. Le résultat est qu'en dépit de la perte totale de huit états-majors de corps d'armée et 28 divisions pendant « Bagration », la Wehrmacht maintient 291 divisions en ligne fin 1944 contre 308 au printemps.

Les chiffres, cependant, ne trompent qu'Hitler. Ces forces reflètent dans leur organisation les choix imposés par les pertes subies, particulièrement en cadres subalternes. La hausse spectaculaire de la puissance de feu ne compense pas la baisse de qualité. Dans le même temps, mobilité (half-tracks), armes offensives (chars) et services de soutien (ateliers) sont sacrifiés pour privilégier les défenses de première ligne (antichars d'infanterie, chasseurs de chars), illustrant la nouvelle posture stratégique du Reich assiégé. En dépit des efforts déployés, la Wehrmacht replâtrée de fin 1944 n'est plus, en fait, qu'un ersatz d'elle-même. En septembre, les Panzer-Brigaden engagées hâtivement se font étriller en Lorraine par les chars de Patton, dont ceux de la 2e DB de Leclerc qui détruisent à Dompaire la 112e Panzer-Brigade dans un engagement exemplaire. L'unité a beau disposer d'un bataillon de Panther flambant neufs, ses équipages formés trop vite manœuvrent maladroitement. Dans l'infanterie, c'est pis encore : toute offensive d'envergure est désormais hors de portée. Raidie cependant par l'imminence d'une invasion du *Vaterland*, fanatisée autour du Führer par l'angoisse de la vengeance soviétique, la troupe conserve son mordant en défense. Ce qui lui permet d'infliger aux Alliés de sévères coups d'arrêt. Surtout quand elle dispose d'un tacticien de génie.



Des soldats d'une division de Volksgrenadiers devant Aix-la-Chapelle, le 18 octobre 1944. Ces jeunes gens récemment incorporés montrent une combativité élevée aux abords du territoire national. Mais leur inexpérience se traduit par des pertes de plus en plus lourdes.

La défense de Model, modèle de défense

Toutefois, lorsque Walter Model prend les commandes du groupe d'armées Centre en Biélorussie, le 28 juin 1944, l'idée qu'il faudra redresser la Wehrmacht est encore bien éloignée. Les Anglo-Américains piétinent en Normandie, « Bagration » a débuté il y a à peine une semaine. Mais le maréchal, chargé de contrer la poussée soviétique, comprend vite qu'il a deux adversaires à vaincre pour enrayer la déroute fatale qu'il pressent : le temps et le Führer. Pour battre la montre, Model commence par ralentir les T34 en jetant sous leurs chenilles des « unités d'arrêt » de bric et de broc. Pour donner le change à Hitler, il fait mine de livrer la bataille d'arrêt ordonnée sur la Bérézina (en sachant que la rivière ne fera que retarder les Soviétiques), tout en consacrant ses efforts réels à dresser ligne de défense après ligne de défense, qui vont peu à peu gripper l'offensive et stabiliser le front. Ce fait d'armes à peine accompli, Model est muté à l'ouest le 17 août 1944 où, face à la ruée de Patton, il applique la même méthode, infligeant deux mois de combats retardateurs à ses unités parfois engagées depuis le 6 juin.

La méthode Model, caractéristique de l'homme, est cher payée. Laminées par le combat, les grandes unités sont en outre morcelées en groupements de circonstance expédiés à tous les vents du front et perdent à long terme leur cohérence. Pour

donner des gages de sa bonne foi face à Hitler, l'impitoyable « pompier du Führer » éteint volontiers le feu en sacrifiant des unités dans des contre-attaques qu'il sait inutiles et abandonne sans états d'âme les unités d'infanterie que l'OKW maintient dans les villes-forteresses que sont les Festungen. Il sait que ces forces peu mobiles n'ont aucune chance d'échapper aux pointes alliées et se contente d'intégrer froidement à ses calculs les unités adverses qu'elles fixent.

La guerre n'est pas finie

Reste que le Feldmarschall sauve bel et bien – une dernière fois – les deux fronts de la Wehrmacht. D'improvisation en sacrifice, il gagne le temps nécessaire pour organiser le repli de ce qui est susceptible d'être sauvé et user l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts qui se constituent à l'arrière. Et lorsque les forces alliées s'essoufflent et que ses forces sont (en partie) reconstituées, il concentre tous ses moyens offensifs sur une poignée d'objectifs soigneusement choisis. Puis il frappe. Devant Varsovie, entre le 31 juillet et le 2 août, Model jette 5 divisions Panzer sur la 2e armée de chars soviétique : stoppée, encerclée en partie, celle-ci est assommée jusqu'à l'hiver. À Arnhem, passage sur le Rhin visé par l'opération aéroportée « Market Garden » déclenchée le 17 septembre, Model lance les restes de deux Panzer SS renforcées de groupements *ad hoc* sur les flancs des Alliés, qui progressent imprudemment, imaginant la guerre finie. Résultat : la 1re division aéroportée britannique est détruite, le 30e corps malmené. Le pont était trop loin et Montgomery n'y passera pas.

Lorsque la Wehrmacht sort du « traitement Model » à l'automne, son rétablissement est patent. À l'est, fin août, une contre-offensive rétablit contre toute espérance le lien avec le groupe d'armées Nord, isolé fin juillet. À l'ouest, l'avance cale début octobre devant Aix-la-Chapelle, livrée après dix-neuf jours de combat. Pendant trois mois, du 19 septembre au 16 décembre, la 1re armée américaine s'embourbe également dans le massif forestier de Hürtgen, toujours à l'ouest du Rhin. Elle y perd un quart de ses GI : 33 000 tués, blessés et disparus sur 120 000 engagés… Et Hitler peut même reconstituer une réserve blindée. Quand l'hiver approche, ce n'est donc pas Berlin qui tombe, mais les premières neiges sur les Ardennes et la Pologne. Model a réussi l'impossible.

Blessures terribles, ni « Overlord » ni « Bagration » n'ont donc été fatales. Hitler, grâce au répit et aux forces qui lui restent, va même relancer deux ultimes offensives

: le 19 décembre dans les Ardennes, en mars 1945 en Hongrie… Leur échec parallèle témoigne cependant des limites du rétablissement allemand.

Si la Wehrmacht a tenu, elle a perdu à l'été 1944 son dernier véritable atout : l'ascendant moral qu'elle exerçait jusqu'ici sur ses adversaires. À l'hiver, l'Allemagne ne recule que pour mieux sauter dans la pire défaite militaire jamais subie par un État dans l'histoire européenne.

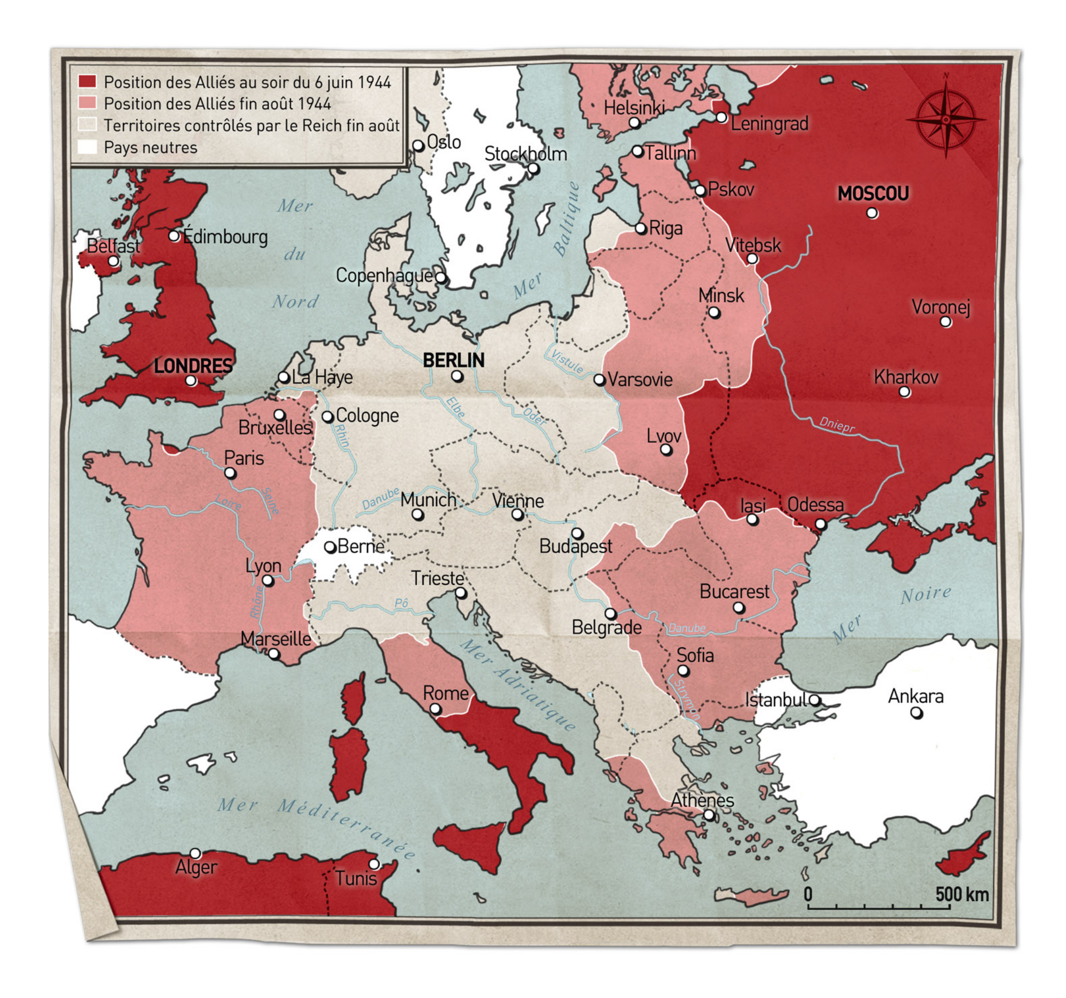
Model : le meilleur du militaire, le pire de l'homme

Né en 1891, Walter Model n'a pas le profil type du Feldmarschall allemand : il n'est ni aristocrate ni prussien, mais issu d'une famille de banquiers et de musiciens de Magdebourg, en Saxe-Anhalt. La bravoure de ce vétéran de Verdun lui vaut en 1916 un poste à l'état-major, élite intellectuelle de l'armée. Comme Rommel ou Guderian, Model a le mérite de ne pas appartenir aux castes anciennes dont Hitler se méfie, et sa carrière en profite. Général dans un état-major en 1939, Model se fait offrir en novembre 1940 la 3e division Panzer, qui vole de succès en succès en Russie. Promu à la tête d'un corps d'armée Panzer en novembre 1941, puis chef de la 9e armée, Model inflige à Joukov sa pire défaite devant Rjev en novembre 1942. Certes, la 9e armée échoue à Koursk en juillet 1943, mais survit à la débâcle qui suit. Et Model grimpe encore : en mars 1944, il est fait maréchal à 53 ans, et commande à la veille de « Bagration » le groupe d'armées Nord-Ukraine, le mieux doté de l'Ostfront. Le « style Model » qui s'illustre alors se résume en un mot : mépris. Celui de la chaîne de commandement, qu'il viole vers le haut (en ignorant les ordres d'Hitler qui lui déplaisent, liberté dont il est seul à profiter sans pâtir) comme vers le bas. Mépris pour l'organisation des unités, qu'il désarticule à sa guise en groupements de circonstance. Mépris pour la vie des soldats sacrifiés pour soigner sa cause. Mépris pour les populations occupées qu'il fait exterminer pour priver les partisans de soutien. Mépris pour ses pairs officiers, humiliés et dépouillés de ressources à son profit. Mais il sait aussi commander de l'avant, ce qui lui gagne, malgré tout, la sympathie du soldat. Hélas pour lui, l'étoile de Model atteint son firmament dans les Ardennes. Ce qui l'attend ensuite, l'orgueilleux et criminel maréchal le sait bien. Encerclé dans la Ruhr, il se suicide le 21 avril 1945. Ainsi disparaît le meilleur capitaine de la Wehrmacht, toujours loyal au IIIe Reich, sinon à Hitler… comme l'immense majorité de ses collègues, qu'il aura dominés par son talent sans jamais faire preuve de davantage de discernement politique.



Le général Model durant les combats du saillant d'Orel, à la fin de juillet 1943. Agressif, dur, impitoyable, Model commande volontiers de l'avant, dans la tradition allemande.

L'EMPIRE NAZI RONGÉ



Entre le 6 juin et le 31 août 1944, le Reich perd un gros tiers de son espace stratégique. Les précieux pétroles de Roumanie et de Galicie, les bitumes d'Estonie sont capturés par les Soviétiques. La Bulgarie et la Roumanie passent dans le camp allié.
La perte de la France signe quasiment la fin de la guerre sous-marine et offre aux Anglo-Américains les bases rapprochées permettant à leurs aviations tactique et stratégique d'écraser l'Allemagne. Enfin, les neutres – Suisse, Turquie, Suède – durcissent leur attitude face à Hitler. Ankara finit même par déclarer la guerre à Berlin le 25 février 1945.

Le paradoxe du 20 juillet : l'inévitable cataclysme final

Comment la conjonction du double effondrement de l'été 1944 force l'opposition allemande à l'action. Et comment son échec à éliminer Hitler pousse la guerre jusqu'à la destruction complète de la Wehrmacht.

Par Jean Lopez

Après la réussite du Débarquement – effective le 1er juillet 1944 avec la prise de Cherbourg –, la cause est entendue : pour l'Allemagne, les carottes sont cuites. Les chefs militaires – Rommel, Rundstedt, Kluge – le savent. Le Reich se trouve au point où en étaient les armées du Kaiser en août-septembre 1918. Ludendorff avait alors annoncé la défaite certaine à Guillaume II et réclamé une solution politique. À l'été 1944, tout le monde en Allemagne a en mémoire ce scénario de sortie de guerre – scénario rationnel, classique, qui consiste à prendre langue avec l'adversaire pour s'enquérir des conditions de la paix.

L'intransigeance alliée

Hitler, lui, ne demandera pas la paix : depuis *Mein Kampf* (1925), il a dit et redit qu'il n'y aurait jamais un nouveau novembre 1918 ; que, lui au pouvoir, ce serait tout ou rien, *Sieg oder Untergang*, « la victoire ou l'anéantissement ». Avec quelques autres, au premier rang desquels le colonel Henning von Tresckow, en poste sur le front russe, le colonel Claus von Stauffenberg a tiré la bonne conclusion dès 1943 : la

seule façon d'éviter la destruction de l'Allemagne et la défaite totale est de tuer Hitler. Les quelques conspirateurs – des militaires de carrière à 98 %, dont la moitié sont des aristocrates – ont tout contre eux. En janvier 1943, Roosevelt leur a scié la planche d'appel lors de la conférence de Casablanca : pas de négociation avec le III[e] Reich, seulement une reddition inconditionnelle. Churchill et Staline avaient tiqué : n'était-ce pas pousser les Allemands à se battre jusqu'au bout ? L'idée du président américain – imprégné d'une culture militaire qui pense mal le compromis – avait l'avantage de cimenter l'alliance contre Hitler en éloignant les vilaines tentations d'arrangement séparé. Mais elle était une catastrophe pour la résistance allemande qui, du fait de l'intransigeance alliée, aura bien du mal à recruter et aucun moyen de préparer la transition avec ceux d'en face. En outre, la réussite du débarquement en Normandie compromet le plan des conjurés : pourquoi les Alliés négocieraient-ils avec une armée battue ou en passe de l'être ? Mais c'est le déclenchement de « Bagration », le 22 juin, qui met en branle le processus décisif.



Le 15 juillet 1944, à la Tanière du Loup, en Prusse-Orientale, cinq jours avant l'attentat, Hitler vient saluer le général Fromm et celui qui veut l'assassiner, le colonel von Stauffenberg (à gauche).

Le 3 ou le 4 juillet, Stauffenberg, qui a accès au plus haut niveau de la direction militaire, connaît l'ampleur du désastre en Biélorussie : le groupe d'armées Centre est

anéanti aux trois quarts, la route de Varsovie et celle de la Prusse-Orientale sont ouvertes. Ce désastre sans précédent rend vraisemblable le pire scénario : l'arrivée de l'Armée rouge à Berlin. Les conjurés doivent agir au plus vite, tuer Hitler, prendre le pouvoir, tenter de négocier avec les Anglo-Saxons pour mieux contenir les Soviétiques. Ils s'illusionnent sans doute, mais quelle autre carte jouer ? La combinaison de l'urgence et du faible nombre de conspirateurs accouche d'un plan d'assassinat abracadabrant. L'exécuteur – Stauffenberg lui-même – devra quitter les lieux de l'attentat, sans pouvoir vérifier son succès, et rentrer à Berlin pour prendre la tête du putsch. Et quel exécuteur : manchot et borgne ! Résultat, le 20 juillet 1944, le malheureux ne pourra amorcer qu'une des deux bombes, Hitler s'en tirera et le plan de soulèvement militaire s'effondrera en vingt-quatre heures.

Une fidélité au Führer renforcée

De façon paradoxale, les résultats catastrophiques de l'opération « Bagration » et l'attentat contre Hitler vont encore plus souder le peuple et l'armée autour du Führer. L'immense majorité des Allemands rejettent les conspirateurs et applaudissent à la féroce répression qui écrase toute opposition interne et promeut Himmler. Si le succès de l'opération « Bagration » est une des causes du vacillement du pouvoir hitlérien, elle explique encore plus sa consolidation : en aggravant la peur du bolchevik assoiffé de vengeance, en amenant le « Russe ensauvagé » aux frontières de la Prusse, le rouleau compresseur soviétique a dissuadé nombre de conjurés ou de leurs proches d'agir contre le régime.

Personne, en Allemagne, ne désire une fin de conflit analogue à celle de 1918 : la défaite et, en prime, la révolution communiste venue dans les fourgons de l'Armée rouge. En d'autres termes, l'attentat arrive trop tard, et au pire moment, c'est-à-dire quand la digue du groupe d'armées Centre cède totalement. La masse des Allemands, pas seulement le haut commandement, donc, a choisi de rester fidèle au « faiseur de miracles », à l'homme qu'elle a idolâtré pour ses succès et dont elle espère encore, contre toute logique, qu'il saura mettre fin aux hostilités. Le ciment de cette fidélité est la peur panique de cette Armée rouge qui vient de bondir de 600 km vers l'ouest en huit semaines.

Les conjurés du 20 juillet 1944 eux-mêmes ont rendu service au pouvoir nazi, cela dit sans cynisme aucun : ils lui ont fourni un bouc émissaire des défaites – la trahison des généraux – et, en manquant leur cible, ont en même temps raffermi le mythe du Führer protégé par la « divine Providence ». Le dimanche qui suit l'attentat

voit la quasi-totalité des églises célébrer la survie miraculeuse. « La population respire, soulagée que le Führer n'ait pas succombé au coup. Presque sans exception, le lien au Führer s'est approfondi et la confiance dans le pouvoir s'est renforcée » rapporte le SD (Sicherheitsdienst, le service de sécurité de la SS) dans une étude sur l'état moral des Allemands à la suite de l'attentat.

La peur du Russe fait le reste. Il est à cet égard remarquable que Goebbels n'ait pas cherché à cacher à la population les conséquences du désastre en Biélorussie (mais non les pertes qui, elles, demeurent un secret d'État). Pour la première fois, les Allemands n'ont pas à lire entre les lignes des communiqués pour deviner la situation militaire réelle. Ils apprennent ainsi l'arrivée de l'Armée rouge devant Varsovie avec seulement quarante-huit heures de retard. Le calcul du ministre de la Propagande est simple : plus la menace apparaît immédiate, plus le niveau de peur augmente et plus la mobilisation populaire sera efficace.

Liquider les « traîtres »

De haut en bas de la société, dans l'armée comme à l'arrière, à partir de septembre 1944, on serre les rangs face au danger surgi de l'Est, on s'identifie plus que jamais au régime, on se tourne vers le Führer comme vers un mage seul capable de conjurer les menaces. Pour donner un gage de sa fidélité, la Wehrmacht introduit sans un murmure l'obligation du salut nazi en lieu et place des formes traditionnelles de reconnaissance hiérarchique. Gestapo et SS en profitent pour liquider toute forme de résistance au régime. Jamais l'hitlérisme n'a vécu autant en symbiose avec l'Allemagne qu'en cet été 1944.

Le résultat est catastrophique. L'Allemagne est privée de toute option politique : elle boira le calice jusqu'à la lie. On se battra jusqu'au bout, il est vrai plus à l'est qu'à l'ouest. On se battra dans les villes avec des enfants de 15 ans et des grands-pères de 60, avec des bataillons de sourds et d'ulcéreux, sous les pluies de feu des quadrimoteurs. L'orgie de crimes, de destructions continuera encore pendant neuf mois. Il en coûtera entre 3 et 4 millions de morts supplémentaires. Tel est le résultat paradoxal et monstrueusement irrationnel de la conjonction de l'attentat contre Hitler et de la double pince militaire appliquée à l'ouest comme à l'est.



La pièce où a explosé la bombe. Hitler n'est que légèrement blessé. Stauffenberg a tenté de sauver ce qui pouvait l'être avant la percée des Alliés en Normandie. Son échec contraint les Alliés et la Wehrmacht à se battre jusqu'à la mort d'Hitler.

« Market Garden », septembre 1944 : un bond trop loin

Météo désastreuse, coups du sort à répétition, négligences, chef suprême bouffi d'orgueil… Les explications conjoncturelles ne manquent pas pour expliquer le « magnifique désastre » d'Arnhem, au risque d'occulter l'essentiel : le fiasco est lié à la conception même de l'opération. L'arme aéroportée n'est tout simplement pas faite pour gagner seule une bataille. Et encore moins une guerre !

Par Nicolas Aubin

« La chance sourit aux audacieux. » C'est souvent ce qu'on dit après coup pour qualifier un succès militaire inespéré, comme l'attaque des Panzers dans les Ardennes en 1940 ou le débarquement en Normandie, en ignorant souvent à quel point les vainqueurs ont travaillé dur pour limiter au minimum dans leurs plans les éléments aléatoires. De « Market Garden », on retient souvent le « pont trop loin » d'Arnhem, immortalisé en 1977 dans le film de Richard Attenborough. Comme si l'opération se résumait à une demi-défaite due, essentiellement, au manque de réussite. Il n'en est rien. L'échec de « Market Garden » et, au-delà, l'écroulement du grand rêve de terminer la guerre avant Noël sont contenus dans l'organisation fracturée, dans les plans bâclés et, surtout, dans la croyance que l'arme aéroportée est un outil décisif.

« Market Garden » marque de fait une rupture dans la pensée militaire. Jusqu'à l'été 1944, les Alliés avaient employé les paras comme des commandos ou comme un joker tactique destiné à favoriser des débarquements (Sicile, Normandie, Provence). L'opération tentée aux Pays-Bas du 17 au 25 septembre va au-delà. C'est la première

tentative d'enveloppement vertical à finalité stratégique : 35 000 paras sont chargés de s'emparer d'un corridor étroit par lequel l'armée britannique se projettera comme un poignard au cœur du Reich. L'investissement est aussi considérable (les 1 128 planeurs investis coûtent à eux seuls l'équivalent des chars de 7 divisions blindées) que le pari est audacieux : un seul échec sur un des trois ponts et l'opération perd tout son sens. Réussir, en revanche, ouvre la voie à une révolution militaire : celle de l'emploi banalisé et en masse de forces aéroportées pour ouvrir des fronts dans la profondeur. En ce qui ressemble furieusement à une fin de guerre, il est urgent de valider le concept. Et pas seulement pour des raisons militaires.



Une vue des largages de parachutistes durant l'opération « Market Garden », en septembre 1944. Audacieuse, l'opération échoue du fait d'une exécution maladroite et d'une résistance allemande plus forte qu'espérée.

Une manœuvre à portée politique

« Urgence » n'est pas un vain mot à l'été 1944 : fin juillet, les Alliés ont détruit le gros des forces allemandes en Normandie et avancent à raison de 50 km par jour sur un large front. Plein est, l'armée de Patton s'approche de la Lorraine. Orientée nord-est, celle de Hodges aborde le corridor d'Aix-la-Chapelle. Les Anglo-Canadiens de Montgomery filent, eux, plein nord : le 4 septembre, ils sont à Anvers. La route de Berlin semble ouverte et chacun des Alliés s'active pour figurer à son avantage dans

l'après-guerre. Or le Royaume-Uni, épuisé par le combat, a vu son leadership supplanté par celui des États-Unis. Pour conserver l'illusion de la puissance et peser politiquement à l'avenir, l'idéal serait de devenir l'acteur final de la chute du Reich. Montgomery en est parfaitement conscient, tout comme il est conscient d'être le seul à pouvoir encore agir sur les événements. Mais comment réussir avec une armée à bout de souffle ? En prenant de vitesse les Américains sur le Rhin ! Une fois Monty de l'autre côté, ils n'auront d'autre choix que de lui confier la mission de porter l'estocade.

Encore faut-il agir vite, dans le tempo de la poursuite. Le 3 septembre, Bruxelles à peine libérée, Montgomery pense déjà franchir le Rhin dans cent heures alors que le fleuve est à plus de 200 km ! Il néglige sciemment de dégager le port d'Anvers, indispensable à la logistique américaine – mais pas à la sienne (il estime que Dieppe, Boulogne et Calais suffiront) –, et active les forces aéroportées. Il en a besoin pour empêcher la destruction des trois passages obligés sur la Meuse, le Waal et le Rhin inférieur, et ces hommes seront autant de renforts – denrée rare en septembre chez les Britanniques. Alors que toutes les grandes opérations aéroportées ont été montées après des semaines ou des mois de préparation en vue de l'ouverture d'un front, Monty improvise un plan en quelques jours. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, des planeurs déposeront des commandos au pied des ouvrages, comme à Pegasus Bridge dans la nuit du 6 juin. À l'aube, une division et demie sera larguée en renfort pour tenir jusqu'à l'arrivée du 30e corps (la division blindée de la Garde, unité d'élite, plus 1 brigade en renfort, 2 divisions d'infanterie, le tout commandé par Brian Horrocks) par voie de terre. Les Allemands, en fuite, n'auront pas la force de s'y opposer.

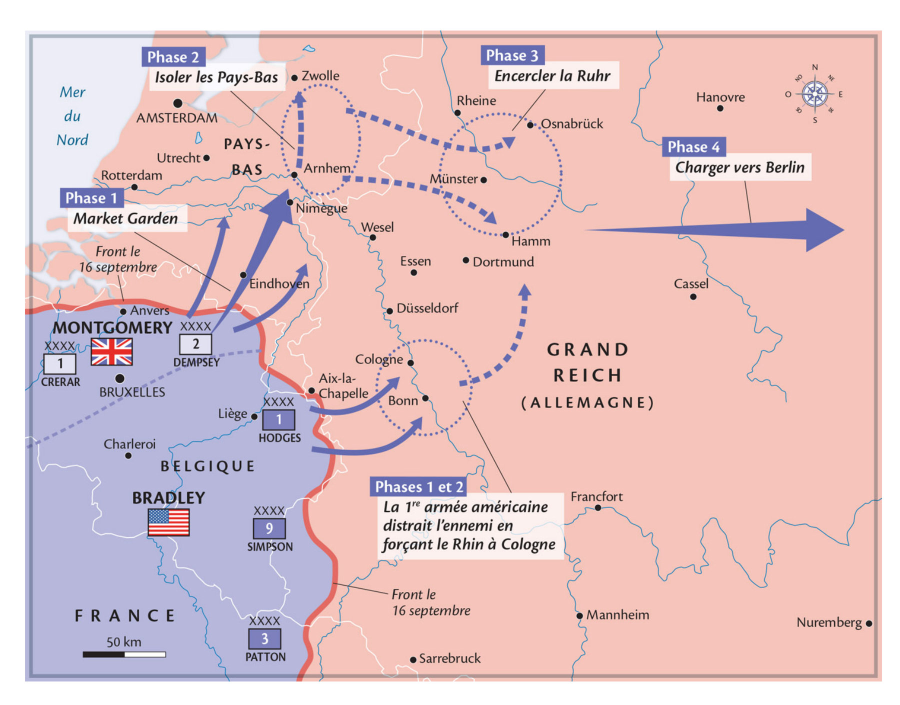
Trois ponts, trop vite…

Malheureusement, une opération aéroportée ne se bricole pas à la va-vite. Étudier le terrain, trouver les zones de largage, planifier les vols et leurs itinéraires, les escortes et les appuis tout en tenant compte de la météo (au décollage, en vol et au-dessus de l'objectif) et bien sûr de l'adversaire… Tout cela exige du temps. Au terme des trois jours, rien n'est prêt. Le 7, un coup de vent excuse un report. Montgomery est contraint de revoir sa copie. Il ne s'agit plus dorénavant de fondre sur un ennemi en fuite, mais de percer un front qui s'est reconstitué et de sauter sur des objectifs mieux défendus. Le 10, prenant acte du « renforcement des défenses allemandes autour de Nimègue et d'Arnhem », Montgomery triple les effectifs engagés ! Les paras ne doivent plus simplement sécuriser les objectifs lointains : 3 divisions seront

larguées en tapis pour ouvrir un corridor (opération « Market ») et faciliter ainsi la pénétration du 30e corps (opération « Garden »). L'importance des effectifs et la qualité de la troupe assureront la marge de réussite contre quelques milliers de SS mal armés et des territoriaux sans valeur offensive.

Mais tenir compte du changement impose aux planificateurs de reprendre leurs calculs. Montgomery leur octroie une semaine, ce qui lui laisse le temps de rassembler quelques stocks et de rameuter des divisions supplémentaires pour sécuriser les flancs. Mais cette semaine s'ajoute à celle déjà écoulée… Une éternité dans la poursuite et un répit inespéré côté allemand. L'autre inconvénient est que la programmation de « Market Garden » ralentit les opérations et les rend parfaitement lisibles pour l'ennemi. Tandis que le 30e corps s'efforce d'établir sa base de départ au-delà du canal Meuse-Escaut, les combats sur les autres fronts de la 2e armée britannique sont suspendus pour économiser les munitions, ce qui met la puce à l'oreille des Allemands et leur permet de concentrer leurs forces. Le front se fige. L'Américain Bradley n'a pas tort quand il martèle que dans une bataille fluide, l'aviation de transport est bien plus utile en ravitaillant les pointes blindées.

LE PLAN DE MONTGOMERY POUR FINIR LA GUERRE



Pour en finir avant l'arrivée des Soviétiques, il faut passer l'ultime barrière : le Rhin. Arnhem est un point idéal. De là, Monty débouchera en terrain plat, favorable aux manœuvres motorisées et mal doté en défenses naturelles. Il isolera les forces allemandes aux Pays-Bas et foncera sur la Ruhr, cœur industriel du Reich, puis sur Berlin. Quant aux Américains, ils joueront les seconds rôles…

À ce stade, la pertinence de l'opération aurait dû être remise en cause. Il n'en est rien. La proposition de Montgomery obtient l'aval d'Eisenhower. C'est que l'enveloppement vertical a de puissants avocats outre-Atlantique. Depuis plusieurs semaines, en effet, les généraux Marshall et Arnold inondent Ike de courriers l'invitant à valider le concept qui justifie la mise sur pied en août 1944 d'une coûteuse 1re armée aéroportée alliée (FAAA, First Allied Airborne Army). Cette force est unique. Non seulement par sa taille – 6 divisions aérotransportables et 2 brigades –, mais surtout parce qu'elle est internationale et interarmes, les groupes de transport aérien étant intégrés à la structure. L'opération est donc pour Ike une occasion à saisir. Artificiellement, il l'inscrit dans sa stratégie du large front. Mais il la considère en fait comme une attaque secondaire… qui facilitera l'offensive principale confiée à la 1st US Army de Hodges ! Tout cela est bien éloigné du grand projet de Montgomery. Les soldats vont payer cher le jeu de dupes auquel se prêtent les grands chefs alliés.

États-majors éparpillés, logistique écrasante

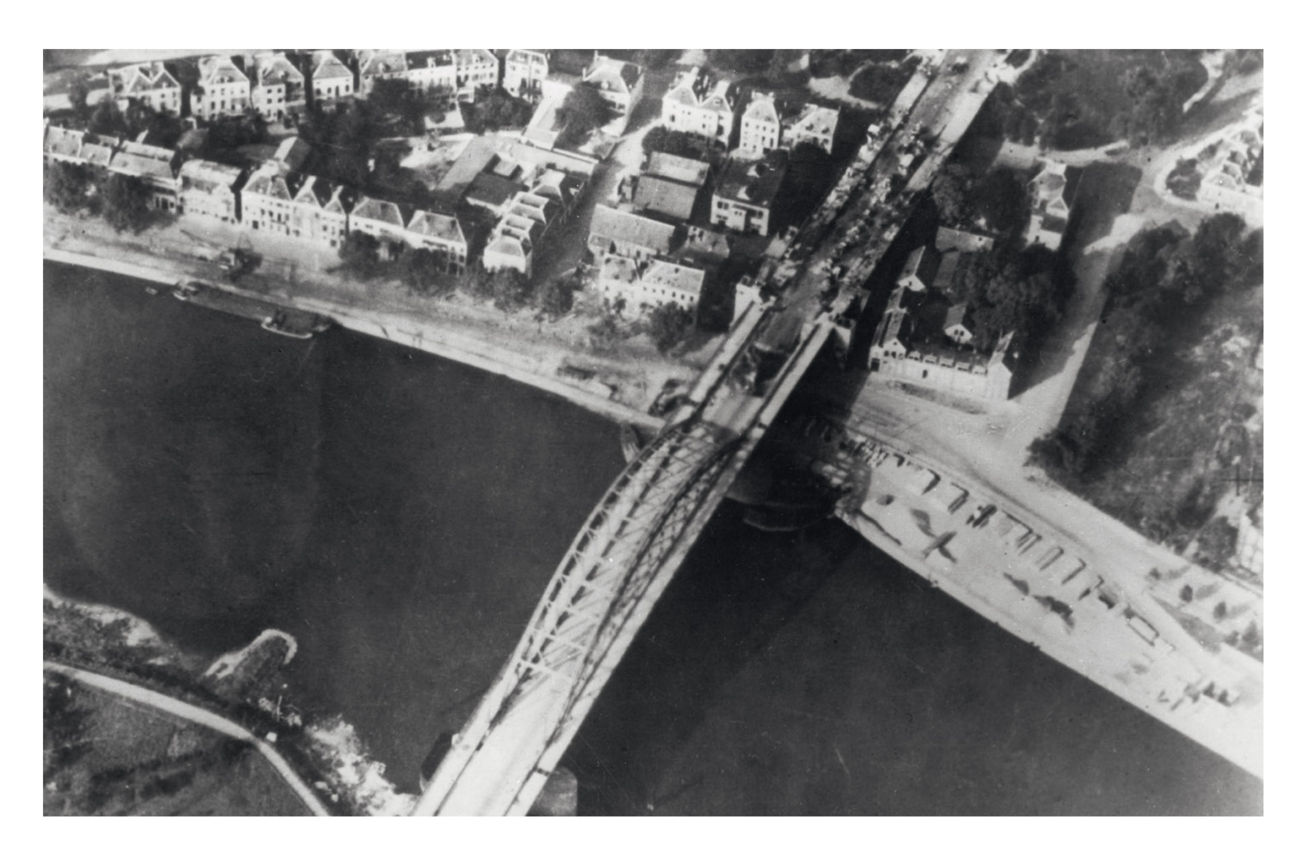
Par définition, un assaut aéroporté est une bataille aéroterrestre. Il implique une synergie entre l'aviation, les paras et les forces terrestres. Les Alliés l'ont compris après les quasi-désastres de Sicile et de Normandie, et c'est pourquoi Eisenhower a accepté la création de l'armée aéroportée alliée. Hélas ! son chef, le général américain Lewis Brereton, intrigue pour que l'état-major – en charge de la planification – ne compte que des aviateurs… qui ne manquent pas de se focaliser sur la composante aérienne. Ce hiatus est aggravé par l'éloignement des états-majors, sans communications directes. Montgomery et Dempsey (le chef de la 2e armée britannique dont dépend le 30e corps) planchent en Belgique sur la progression de la 2e armée. La FAAA, elle, travaille indépendamment en Angleterre, tandis que l'état-major des forces aériennes tactiques chargées de l'appui au sol se trouve en France – bien loin d'Arnhem où elles devront intervenir. Eisenhower pourrait, seul, jouer les coordinateurs, mais il est à Jullouville, au pied du Cotentin, un genou en vrac après un atterrissage raté.

Ainsi, la structure unifiée, point fort des Alliés le 6 juin, s'est fracturée pour satisfaire des ambitions personnelles et des intérêts politiques. Mais le commandement doit en outre gérer des forces à la limite de la masse critique. À la

suite de plaintes des paras, qui ont souffert au sol avec leur équipement léger, les divisions aéroportées se sont considérablement alourdies : chacune est dotée de 78 pièces antichars et de 62 obusiers – avec leurs véhicules. Leur transport exige de ce fait un tiers d'avions de plus qu'en Normandie, des centaines de planeurs et d'immenses zones d'atterrissage dégagées. Même l'opulente aviation américaine ne peut couvrir les besoins. Or, ils sont déjà trop nombreux pour partager les étroits couloirs d'approche : il faut procéder à des largages échelonnés.

Trop embrasser pour mal étreindre

D'autres compromis, aussi logiques que funestes, suivent en cascade. Il faudrait en principe enchaîner les sauts rapidement, deux par jour au moins. Mais pas de nuit, l'expérience normande ayant été désastreuse, ni en début de journée à cause du brouillard matinal anglais. Avec des objectifs situés à 500 km de Londres, on se résout à un unique parachutage quotidien, dans l'après-midi. Trop tard, donc, pour secourir les commandos largués dans la nuit, et les experts recommandent donc d'annuler les coups de main nocturnes. Pourrait-on les compenser par un largage au plus près des objectifs ? Non, car l'échelonnement des parachutages exige d'économiser les avions. Il devient donc indispensable d'éviter les zones couvertes par la Flak, donc les zones à proximité des ponts. Quant aux terrains capables d'accueillir des centaines de planeurs, ils sont nécessairement éloignés des zones urbaines où se trouvent les objectifs : à plus de 10 km pour Arnhem. L'effet de surprise sera assurément perdu.



Une vue du pont routier d'Arnhem, pris par la RAF le 19 septembre 1944. En haut, sur la route, des épaves de véhicules allemands détruits par les défenseurs britanniques.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

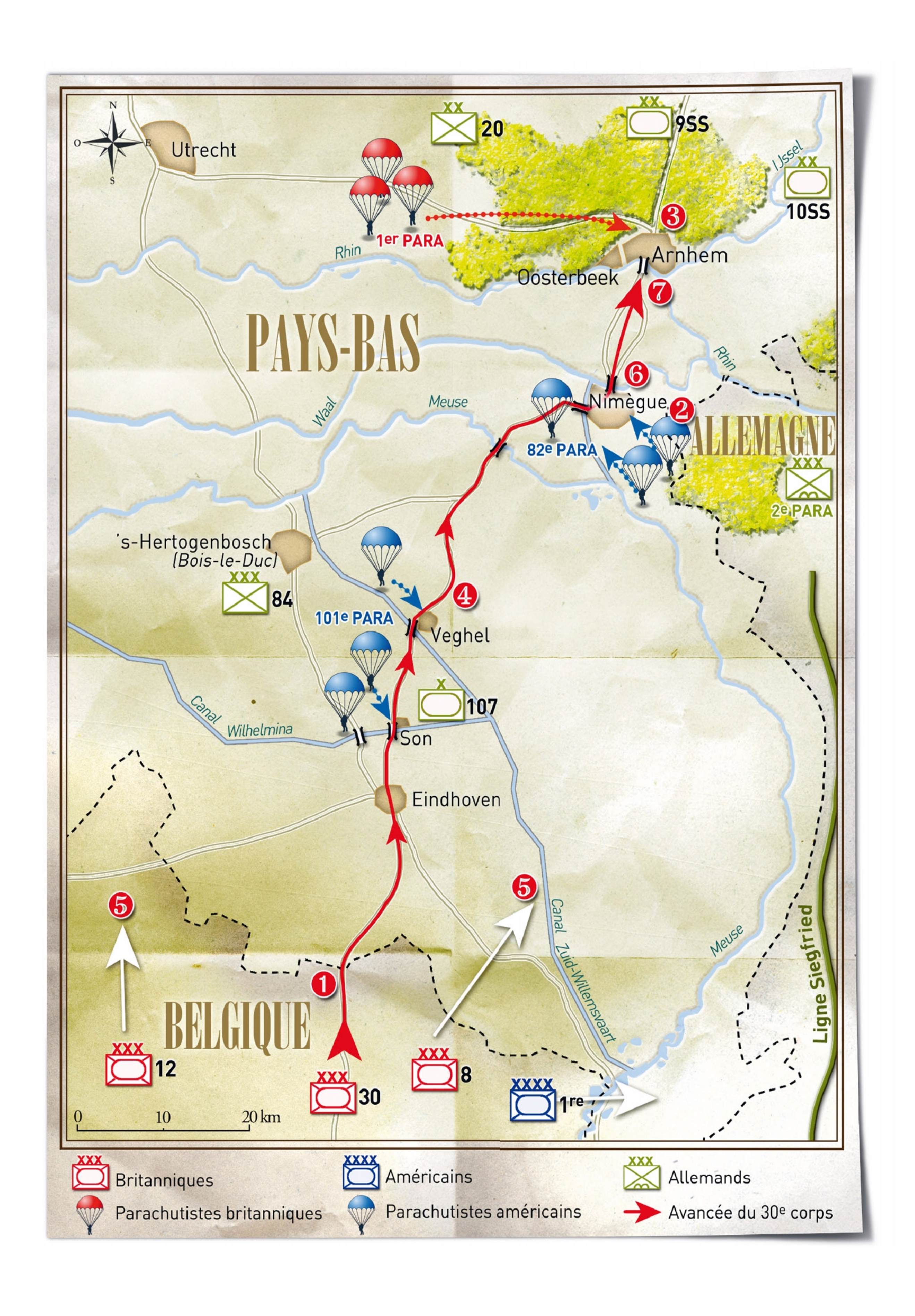


Le 23 septembre 1944, quatre parachutistes britanniques dans les ruines d'Oosterbeek, où ils ont été contraints de se réfugier après l'abandon du pont d'Arnhem.
© Sgt. D M Smith/Imperila War Museums via Getty Images

Les chefs ont-ils vu trop grand par excès de prudence ? Pas pour l'historien Sebastian Ritchie qui démontre, au terme d'une étude fouillée, qu'un calendrier plus ambitieux se serait fracassé sur la météo déplorable et aurait conduit à un retard et une pagaille bien plus importants. C'est ainsi : le manque de souplesse fait autant partie intégrante des opérations aéroportées que le parachute. En outre, le gonflement excessif conduit, paradoxalement, à une dilution des moyens. Initialement, en effet, les parachutistes devaient prendre trois ponts, alors que le « tapis » prévu avec la nouvelle mouture suppose de prendre treize objectifs. En triplant les moyens, Montgomery pense compenser. Erreur. Tout d'abord, le jour J, l'aviation ne parachutera pas la moitié des hommes, déficit aggravé par l'obligation de laisser des forces sur les zones de largage afin de les protéger. Ainsi, le 17 septembre, sur les 5 brigades prévues pour Arnhem, seules deux parviennent à sauter. La première reste sur place, seule la seconde marche sur le pont… Autant finalement que dans le plan initial, mais sans profiter du coup de main nocturne et de la surprise ! Les Américains ne font pas mieux. Un seul bataillon (sur 3) d'un seul régiment (sur 4) de la 82nd Airborne donne l'assaut au pont de Nimègue. L'augmentation des effectifs est contre-productive.

Il n'est donc pas surprenant qu'une fois au sol les parachutistes manquent de punch. À Arnhem, ils sont incapables de forcer les barrages établis en catastrophe par les cadets d'une école de sous-officiers. À Nimègue, quelques compagnies de sécurité suffisent pour leur interdire un pont. Les paras sont ensuite incapables de le forcer seuls. À Eindhoven, ils cèdent à plusieurs reprises face aux contre-attaques allemandes. Leur surcroît de matériels est insuffisant pour les combats à haute intensité, inévitables dès que les opérations se prolongent. Résultat d'une équation en fait insoluble, leur structure se révèle trop lourde pour la logistique, mais insuffisante pour le combat soutenu. Exigeant une méticuleuse planification, trop complexe à exécuter, soumis à trop de contraintes et manquant de puissance une fois au sol, le concept d'assaut aéroporté en masse n'est tout simplement pas réalisable, et encore moins dans l'urgence. À bien y regarder, ce n'est pas l'échec de « Market Garden » qui est surprenant, mais la performance des Alliés, venus mourir au pied du dernier pont.

LES 7 CLÉS DE LA BATAILLE


Utrecht
20
9SS
IJssel
10SS
1er PARA
Rhin
Arnhem
Oosterbeek
PAYS-BAS
Rhin
Waal
Meuse
Nimègue
82e PARA
ALLEMAGNE
2e PARA
's-Hertogenbosch
(Bois-le-Duc)
84
101e PARA
Veghel
107
Canal Wilhelmina
Son
Eindhoven
Canal Zuid-Willemsvaart
Meuse
Ligne Siegfried
BELGIQUE
12
30
8
1re
0 10 20 km
1
2
3
4
5
5
6
7
Britanniques
Américains
Allemands
Parachutistes britanniques
Parachutistes américains
Avancée du 30e corps

1. Le 30e corps attaque sur 2 000 mètres de front, perce, mais, peu à l'aise dans l'exploitation, prend du retard.
2. La 82nd US Airborne, qui croule sous les missions, saisit tous ses objectifs, sauf le plus important : le pont de Nimègue.
3. Seul le bataillon Frost atteint le pont d'Arnhem, le reste de la division est bloqué à Oosterbeek face à des troupes de circonstance.
4. Les Guards rattrapent le retard initial, couvrent une centaine de kilomètres et arrivent devant Nimègue en cinquante heures.
5. Les corps extérieurs, mal dotés, s'embourbent et ne fixent aucune troupe ennemie, laissant le 30e corps exposé en pointe. Avec des troupes de fortune, les Allemands contre-attaquent les flancs d'un corridor large de quelques kilomètres. À plusieurs reprises, l'unique route, surnommée Hell's Highway, est coupée. Les Britanniques dilapident de précieux moyens pour rouvrir ce cordon ombilical.
6. Le Waal est franchi le 20 (J + 4), mais la pointe blindée est émoussée. Ravitaillement et renforts, englués le long de la route, tardent. L'opération s'enlise à 17 km d'Arnhem.
7. Le 23, le 30e corps atteint le Rhin. Trop tard : les Allemands ont écrasé Frost ! La brigade polonaise est sacrifiée. Le 25, 1 741 parachutistes survivants sur 10 000 évacuent Oosterbeek. La bataille se poursuivra plusieurs semaines le long du corridor.

Ardennes 1944 : entre les crocs du Jagdtiger

Le 23 décembre 1944, il ne reste que 9 km à parcourir aux tanks du major Albin Irzyk[1] pour tenir le pari de Patton : libérer avant Noël les paras américains encerclés dans Bastogne. Mais les forêts ardennaises sont fréquentées par de monstrueux félins, armés de l'antichar le plus puissant de la guerre… Et bien décidés à faire la peau aux Sherman.

Propos recueillis par Maurin Picard

Guerres & Histoire. — Comment votre chemin a-t-il croisé celui du Tigre ?

Albin Irzyk. — Nous débarquons en Normandie le 13 juillet 1944 après deux ans d'entraînement intensif aux États-Unis. Nous sommes affûtés, nous maîtrisons bien notre arme blindée, nous sommes désireux d'en découdre. Et surtout, nous avons hérité du meilleur général de l'armée américaine : Patton, qui est déjà une légende dans la cavalerie blindée. Maîtres mots : audace et surprise ! J'ai 27 ans et je commande le 8e bataillon de chars du CCB, un des *combat commands* de la 4e division blindée. En douze jours, nous couvrons 530 km. Le 1er septembre, nous sommes en Lorraine, euphoriques, et certains d'être à Berlin dans dix jours. Au lieu de cela, on nous ordonne de stopper notre progression et nous restons enlisés tout l'automne, par un temps impossible…

Où vous trouvez-vous lorsque la bataille des Ardennes débute ?

Nous avons été retirés le 8 décembre du front de la Sarre, pour reconstituer nos forces en Lorraine. Depuis un mois, nous n'avons pas eu un repas chaud et nos Sherman n'ont reçu aucune maintenance. Il faut changer les chenilles, les moteurs, nettoyer les armes… Dormir au sec. Nous sommes au repos dans un minuscule village, Domnom-lès-Dieuze, à l'est de Nancy.

Puis les événements se précipitent…

Le 17 décembre, nous apprenons que les Allemands ont percé la veille dans le saillant [*bulge* en anglais] des Ardennes. Des rumeurs se répandent : quelque chose de sérieux se serait passé dans le Nord, des parachutistes auraient sauté un peu partout… Le 18 va être pour moi la journée la plus confuse de toute la guerre. Du petit matin à la tombée de la nuit, ordres et contrordres se multiplient. Le 19 enfin, nous recevons nos ordres de marche. Patton, à Verdun, a promis à Eis enhower, incrédule, qu'il pourrait lancer trois divisions sur le « point faible » des lignes allemandes dans le sud des Ardennes en quarante-huit heures. Et puis il a juré de rallier Bastogne pour Noël, sous les sarcasmes des officiers britanniques présents…

Quelles instructions recevez-vous ?

« Ralliez Bastogne. » Avec Patton, vous savez, les consignes sont simples. En général, un simple « Foncez ! » nous suffit. À ses officiers, il a l'habitude de dessiner un point de départ, une flèche symbolisant l'axe de progression et un gros cercle en forme d'objectif. Dans l'esprit de Patton comme dans celui de mon supérieur direct, le brigadier-général Holmes Dager, commandant du CCB, je dois atteindre Bastogne le premier. Nous serons en pointe.

Et vous partez…

Nous démarrons les moteurs le 19 décembre à 0 h 50, direction Neufchâteau, en Belgique. Nous allons couvrir 259 km en vingt-deux heures ! Un exploit, vu la météo et l'état des routes, sans compter l'obligation de rouler feux éteints. Nous sommes en terrain hostile et l'ennemi peut surgir des fossés à tout moment. C'est l'expérience la plus effrayante de ma vie. Le ciel est gris, le plafond bas, l'atmosphère sinistre et carrément menaçante. D'autant que notre axe de progression, une route secondaire qui mène directement à Bastogne, est plus un chemin de campagne défoncé qu'autre

chose, car Patton a parié qu'elle serait moins bien défendue. Le 20, nous sommes à Nives, où nous stoppons, tandis qu'ordres et contrordres se succèdent. Le 22 décembre, nous atteignons finalement Burnon, à 15 km au sud de Bastogne, et là, la défense devient très agressive. Je me rends compte que les derniers kilomètres ne seront pas une promenade de santé. Le pont qui devait nous permettre de passer la Sûre a sauté. Je fais venir le génie et nous finissons par franchir le cours d'eau au soir. Je décide de faire halte pour la nuit, afin qu'on se ravitaille en carburant et en munitions. Si tout se passe bien, nous serons aux abords de Bastogne demain, 23 décembre, et la promesse de Patton à Eisenhower sera tenue. Seul motif sérieux d'inquiétude : l'unité sœur du CCB, le CCA, est bloquée à Martelange, à 10 km au sud-est, par une compagnie de parachutistes allemands forcenés. Nous sommes seuls en pointe, sans protection sur nos flancs. Il est malgré tout décidé de foncer sur Bastogne sans perdre une minute.

Cet ordre émane-t-il de Patton ?

Oui, car il est mécontent de l'avancée des derniers jours, trop lente à son goût. Il donne pour instruction de pousser sans se soucier de l'obscurité ni de la fatigue, dans l'espoir un peu fou qu'avec de la chance nous serons à Bastogne au petit matin. « Avancez toute la nuit ! » me commande donc à 21 heures par radio le général Dager. C'est dur pour mes hommes, qui sont sur le pont depuis 3 heures du matin et n'ont pris aucun repos depuis le 19. Patton s'en voudra par la suite d'avoir poussé des hommes épuisés juste avant un affrontement majeur, mais pour l'instant, les ordres sont les ordres. Nous prenons la route peu après minuit.



Des chars américains devant Saint-Vith, durant la bataille des Ardennes. L'entreprise allemande était condamnée à l'échec faute de moyens. Elle n'a servi qu'à retarder l'offensive alliée vers le Rhin et à précipiter celle des Soviétiques vers l'Oder.

Quelles sont les conditions de ce nouveau mouvement de nuit ?

Sous une tempête de neige, la route est verglacée, le froid polaire. De nouveau, nous circulons tous feux éteints, sur une route secondaire. Le 23 décembre à l'aube, nous approchons de Chaumont, à peine 3 km plus loin dans le brouillard. C'est un petit bourg tapis au fond d'une cuvette d'à peine 1 kilomètre carré, qui compte une centaine d'habitants en temps normal. Il semble légèrement défendu. Mais les paras du Fallschirmjäger-Regiment 14 nous harcèlent déjà dans les bois environnants et détruisent plusieurs Jeep.

Et ce n'est qu'un début…

Oui. Presque immédiatement, les Allemands lancent une contre-attaque assez violente. Nous recevons 5 tirs directs de 75 mm, tirés par la trentaine de StuG III dont disposent les Allemands, en plus de quelques pièces de Flak de 88 mm. Les StuG détruisent 3 Jeep du 25e de cavalerie et un char léger M5 Stuart. Mon premier peloton

de Sherman détruit un StuG III et met les autres en fuite. Nous savons maintenant que Chaumont ne sera pas de la tarte. Bastogne s'éloigne encore un peu plus.

Quels ordres donnez-vous ?

Il est 13 h 30. Je dispose mes compagnies C et A sur les flancs et je lance la compagnie B, commandée par le lieutenant Ben Fischler, sur la route principale, avec des éléments du 10e bataillon d'infanterie blindée (10th Armored Infantry Battalion). Je me positionne en retrait de la compagnie B pour mieux communiquer mes ordres.

Pourquoi Chaumont est-il si important ?

Chaumont doit être pris et conservé, car la route servira d'artère vitale pour Bastogne libéré, lorsqu'il s'agira d'acheminer le ravitaillement et d'évacuer les blessés de la 101e. Mais survient alors une première tuile : le commandant de la compagnie C, le lieutenant Steve Stephenson, sur le flanc gauche, m'annonce que sa première section de 5 Sherman (sur un total de 11) est complètement embourbée. La poisse : malgré les températures polaires de cet hiver 1944, le plus rigoureux en soixante-sept ans dans les Ardennes, le sol légèrement marécageux à cet endroit précis, traversé par un cours d'eau souterrain, n'était pas gelé. Je décide malgré tout de poursuivre l'offensive, prenant le risque d'exposer mes flancs. Les combats durent toute la journée. Les paras sont inexpérimentés, mais résistent farouchement.

L'affaire est presque gagnée…

Oui, les parachutistes allemands commencent à lâcher prise, nous sommes en possession de la plus grande partie du village, où nous avons fait une centaine de prisonniers. Nous remontons vers le nord, en direction du prochain village, Grandru, que nous espérons enlever avant la nuit.

Que se passe-t-il alors ?

Il est à peu près 17 heures. Au croisement vers Grandru, à la sortie nord de Chaumont, à l'endroit où la route s'incurve, une grêle de fer et de feu s'abat soudain sur nous, au moment où je suis en train de donner l'ordre au reste du CCB de descendre la route pour nous rejoindre. Les Sherman touchés par des tirs latéraux

explosent, tandis que l'infanterie montée (6 ou 7 fantassins par blindé) se met à l'abri comme elle le peut. Ils ripostent tous azimuts, mais les 11 chars de la compagnie B sont mis hors service les uns après les autres. Le 10e bataillon d'infanterie blindée perd 65 hommes dans le village, assailli de toutes parts par les paras allemands qui dévalent les flancs de la cuvette.

D'où le danger vient-il ?

Les paras qui se repliaient en désordre viennent de recevoir des renforts inattendus et providentiels : 4 Jagdtiger, des monstres armés de canons de 128 mm, venus de nulle part. Depuis son QG de Hompré, à 3 km de là, le colonel allemand Kokott [commandant la défense du secteur Chaumont-Martelange] les a dirigés plus au sud vers Remichampagne et Chaumont avec l'ordre de voler au secours des paras. Il leur a adjoint des éléments d'infanterie de sa 26. Volksgrenadier-Division, plus expérimentés, qui déferlent sur Chaumont depuis les crêtes nord-est. L'un après l'autre, les Sherman de la compagnie B sont touchés, explosent, malgré un tir de barrage soutenu. Notre infanterie, submergée, clouée au sol par une puissance de feu très supérieure, est également en mauvaise posture et bat en retraite vers notre position de départ, les crêtes au sud. La Luftwaffe intervient aussi en soutien. Mais nos pièces antiaériennes descendent deux Focke-Wulf Fw 190.

Où vous trouvez-vous à ce moment ?

Je suis dans la rue principale, juché sur la tourelle de mon Sherman. Les chars flambent telles des torches devant moi, et nous sommes pris en enfilade comme des cibles de foire. Ce n'est plus qu'une question de secondes avant que nous soyons touchés de plein fouet à notre tour. Il faut bouger. Mais il n'y a pas la place pour faire demi-tour et opérer un mouvement circulaire dans ces conditions serait un suicide. Je crie alors à mon conducteur de faire marche arrière, tout en pivotant la tourelle dans le sens de la progression. Il appuie sur les gaz, le dos au mouvement, tandis que je le guide du mieux que je peux de ma tourelle. Nous remontons ainsi, tourelle retournée, toute la rue basse de Chaumont et fonçons vers les hauteurs au sud-ouest. Nous sommes presque en haut de la route lorsqu'une énorme déflagration, assourdissante, ébranle le char, le projetant plusieurs mètres en avant, comme balayé par la main d'un géant. Mon conducteur, mon tireur et moi-même sommes groggy, secoués comme des pruniers, les quatre fers en l'air, au milieu d'un désordre indescriptible.

Que s'est-il passé ?

Je mets quelques secondes avant de comprendre que nous avons été touchés de plein fouet par un obus… et que le char est intact. Stupéfait, je découvre une fissure à l'arrière de la tourelle, juste à côté du poste de radio, laissant deviner le jour. Une fissure ! C'est à n'y rien comprendre, une sorte de miracle. L'obus a ricoché à l'endroit exact où il y avait un renfort de 15 cm de blindage, sur un rectangle de 10 cm sur 12 à peine : 1 cm plus haut ou plus bas et nous étions réduits en poussière.

Que décidez-vous alors ?

Nous poursuivons notre marche arrière jusqu'à être définitivement hors de portée. Au loin, Chaumont brûle, reconquis par les Allemands. Nous avons essuyé une sacrée dérouillée. Et moi, dans mon char, je me sens un peu miraculé. Comment se fait-il que nous soyons encore de ce monde après avoir pris un obus de plein fouet ? Je n'ai pas le temps de me laisser aller à mes pensées, il faut battre le rappel, et constituer rapidement une ligne de défense sérieuse sur la crête au sud-ouest de Chaumont. Il reste 7 chars (sur 11) à la compagnie C, 6 (sur 9) à la compagnie A et aucun (sur 11) à la compagnie B. J'ai donc 14 chars, le mien compris, sur un total de 32 au départ ; 11 ont été touchés dans Chaumont, 6 d'entre eux seront réparés ultérieurement.

Est-on sûr qu'il s'agissait de Jagdtiger ?

Cette confrontation inattendue, inédite pour les officiers américains comme pour leurs homologues allemands, a fait couler beaucoup d'encre en soixante-huit ans. Il a toujours été considéré comme un fait établi qu'aucun Jagdtiger n'avait combattu de près ou de loin dans les Ardennes. Que nos rapports concernant Chaumont résultaient d'une confusion avec des StuG III, voire des Panther. Kokott lui-même s'est trompé dans son journal de bord, évoquant l'arrivée de « quatre chars Tigre ». Et pourtant, les Jagdtiger étaient bien là, je vous assure ! Un tir de 75 mm d'un de ces StuG n'aurait pas pu soulever ainsi mon Sherman, à 1 000 mètres de distance. Un tir de 128 mm, oui. Certains historiens, comme Charles McDonald, ont estimé qu'il pouvait s'agir de chasseurs de char Ferdinand [un chasseur de chars surblindé comme le Jagdtiger, mais « seulement » équipé d'un canon de 88 mm]. Or, il se trouve que le 653e bataillon de chasseurs de chars lourds [Schwere Panzerjägerabteilung 653] venait juste auparavant d'être rééquipé en Jagdtiger flambant neufs et envoyé en train rejoindre la Panzer Lehr Division engagée dans les Ardennes. L'état déplorable du

réseau ferré allemand a entraîné de nombreux retards dans le déploiement de l'unité, et seule une portion de la 3e compagnie du bataillon a pu être déchargée le 21 décembre à la gare de Blankenheim. Pour rejoindre la Panzer Lehr engagée plus à l'ouest, la route passait inévitablement au sud de Bastogne, par Hompré, là où Kokott les a vus arriver le 23 décembre.



Un chasseur de chars lourds Jagdtiger VI, dérivé du Tigre II. Ce monstre de 72 tonnes, équipé d'un canon de 128 mm long de 7 mètres, auquel ne pouvait résister aucun blindage, n'a été construit qu'à quatre-vingt-cinq exemplaires, quantité dérisoire.

Sait-on ce que ces quatre chars sont devenus ?

Les informations sont parcellaires. Ils auraient pu regagner la gare de Blankenheim d'où ils étaient venus, pour rejoindre leur unité engagée tout début janvier dans l'opération « Nordwind » en Alsace.

Si vous pouviez revivre cette journée fatidique du 23 décembre 1944, que feriez-vous différemment ?

Rien. Je referais tout exactement comme je l'ai fait. Les Jagdtiger qui nous sont tombés dessus font partie de ce que j'appelle « les impondérables du champ de bataille », exactement comme la boue inattendue qui a immobilisé mon flanc gauche le 23 au matin. Même Kokott ne s'attendait pas à recevoir ce renfort. C'était un coup du sort et c'est tombé sur nous.

Vous avez eu un peu de chance aussi, dans votre malheur…

Oui, paradoxalement, car, pour une raison qui m'échappe, les Allemands n'ont pas poursuivi leur attaque, alors qu'ils auraient pu nous rayer de la carte, et les Jagdtiger se sont évaporés. Sans doute parce que la nuit tombait et que nous avions réussi à nous replier sur les hauteurs plus au sud. Ce jour-là, les vrais professionnels, c'étaient nous. Les tankistes qui ont évacué leurs chars en flammes, les fantassins blessés, tout ce beau monde s'est replié en bon ordre et a établi une solide position défensive. Nous avons pu comme cela panser nos plaies et repartir à l'attaque de Chaumont le 25 au matin.

Que se passe-t-il le lendemain 24 décembre ?

McAuliffe, depuis Bastogne encerclé, a écrit sa « déception » à Patton de « ne pouvoir lui serrer la main » pour Noël. Mais mon CCB est alors trop faible pour tenter quoi que ce soit. L'ennemi pourtant ne nous laisse pas tranquilles, vient tâter nos défenses par petits groupes. Mais il a perdu le soutien des StuG III et des Jagdtiger, retirés de la zone des combats. C'est moi qui reçois des renforts providentiels à la tombée de la nuit, le 2e bataillon du 318e régiment de la 80e division d'infanterie. Des troupes fraîches, exactement ce dont j'ai besoin pour m'emparer de Chaumont. Il faut cependant se battre dur les 25 et 26 pour prendre enfin le village, puis Grandru.

Trop tard, désormais, pour tenir la promesse de Patton… C'est finalement une de vos unités sœurs, le CCR, qui atteint Bastogne le 26 décembre.

La défense acharnée de Chaumont a offert un répit aux Panzers de Manteuffel [le commandant en chef de l'offensive] qui tentent encore le 25 décembre de prendre Bastogne. Mais le lendemain, le CCR du colonel Wendell Blanchard, parti de Vaux-lez-Rosières, déborde les défenses allemandes sur notre gauche et perce. Après une violente bataille à Assenois, un peloton de Sherman atteint le périmètre défensif de

Bastogne à 16 h 50. Magnifique manœuvre, si l'on sait que l'essentiel des forces allemandes est engagé contre moi à Chaumont.

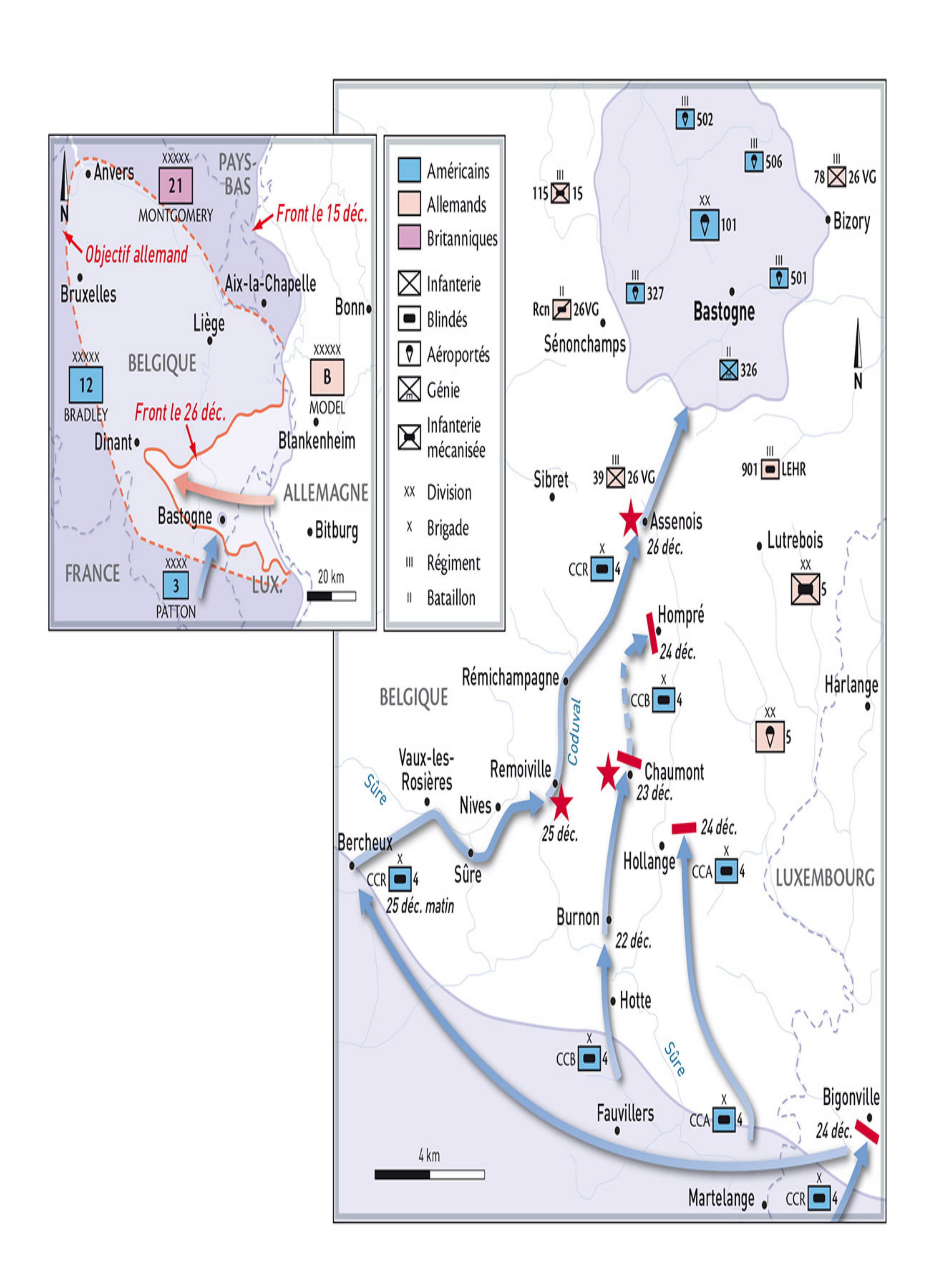
Que ressentez-vous ?

C'est dur, car nous avons fait l'essentiel de la route en tête, encaissé l'essentiel des combats et des pertes, et affronté tout ce que les Allemands pouvaient envoyer pour nous arrêter. Mais il faut avouer que la manœuvre de débordement a été brillamment pensée et exécutée. Je me suis souvent demandé qui pouvait l'avoir imaginée. Les historiens en attribuent la paternité au général Hugh Gaffey, tout juste nommé à la tête de la 4e DB. Soit. Mais je reste convaincu que c'était Patton lui-même. Il fallait un mental comme le sien, celui de l'officier de cavalerie audacieux, prêt à prendre tous les risques pour décrocher la timbale. Mais il n'en a jamais parlé, jusqu'à sa mort dans un accident de la route en Allemagne, en décembre 1945.

Neuf jours de combats acharnés

16 décembre	Début de l'opération « Wacht am Rhein » (« Garde sur le Rhin »), offensive allemande dans les Ardennes visant à séparer les armées britanniques et américaines en prenant le port d'Anvers. Les Alliés, incrédules, croient à une percée mineure, tandis que la météo cloue l'aviation au sol.
17 décembre	Les 82e et 101e divisions paras US sont dépêchées en renfort dans les Ardennes. 9 000 soldats américains sont faits prisonniers.
18 décembre	Le général Eisenhower stoppe l'offensive alliée sur la frontière allemande et redirige tous les renforts dans les Ardennes, où la situation est critique.
19 décembre	De Verdun, Patton promet à Eisenhower de lancer 3 divisions au secours de Bastogne, où la 101e para est en voie d'encerclement.
21 décembre	La VIe Panzerarmee SS est stoppée au nord. Au sud, Bastogne est encerclée par la Ve Panzerarmee.
22 décembre	Bastogne concentre les assauts allemands. À l'ultimatum allemand, le général McAuliffe, commandant la 101e, répond : « *Nuts* [“Que dalle”] ! »

23 décembre	Bataille de Chaumont, la 4e DB de Patton est bloquée.
24 décembre	Les Allemands reconnaissent leur échec, d'autant que le retour du beau temps libère l'aviation alliée. Bastogne repousse la dernière offensive du XXXXVIIe Panzerkorps.
26 décembre	À 16 h 50, le CCR de la 4e division blindée fait jonction avec la 101e dans Bastogne.



Anvers
XXXXX
21
MONTGOMERY
PAYS-BAS
Front le 15 déc.
Objectif allemand
Bruxelles
Aix-la-Chapelle
Bonn
Liège
XXXXX
12
BRADLEY
BELGIQUE
XXXXX
B
MODEL
Front le 26 déc.
Dinant
Blankenheim
ALLEMAGNE
Bastogne
Bitburg
FRANCE
XXXX
3
PATTON
LUX.
20 km
Américains
Allemands
Britanniques
Infanterie
Blindés
Aéroportés
Génie
Infanterie mécanisée
XX Division
X Brigade
III Régiment
II Bataillon
502
506
78 26 VG
115 15
101
Bizory
327
501
Rcn 26VG
Bastogne
Sénonchamps
326
N
901 LEHR
39 26 VG
Sibret
Assenois
26 déc.
Lutrebois
CCR 4
5
Hompré
24 déc.
Rémichampagne
CCB 4
Harlange
BELGIQUE
Coduval
5
Vaux-les-Rosières
Remoiville
Chaumont
23 déc.
Sûre
Nives
25 déc.
24 déc.
Bercheux
Hollange
CCA 4
CCR 4
Sûre
LUXEMBOURG
25 déc. matin
Burnon
22 déc.
Hotte
CCB 4
Sûre
Fauvillers
CCA 4
Bigonville
24 déc.
4 km
Martelange
CCR 4

Le 16 décembre 1944, 13 divisions allemandes regroupant 200 000 hommes et plus de 300 chars se ruent dans les Ardennes à l'assaut des lignes défendues par 83 000 soldats américains surpris. Objectif : gagner Anvers et séparer ainsi les groupes d'armées américain et britannique. Après quelques succès, l'avance allemande s'enlise. Et le 23, Patton lance sa 4e division blindée à la rescousse de la 101e division para encerclée dans Bastogne. La manœuvre est un classique : pendant que le CCA et le CCB (où combat Albin Irzyk) concentrent l'attention des défenseurs de la 26. Volksgrenadier-Division, le CCR roque plein ouest le 24 décembre et trouve le point faible à Remoiville : le 26 à 16 h 50, le siège de Bastogne est brisé.

1. Albin Felix Irzyk est né le 2 janvier 1917 à Salem (Massachusetts). Il a 27 ans lorsqu'il s'embarque pour l'Europe avec la 4e DB US. Deux fois blessé, il reçoit la *Distinguished Service Cross* pour héroïsme extraordinaire. En 1961, il commande le 14e régiment de cavalerie blindée lors de la crise de Berlin, puis, en 1968, les unités de police militaire de Saigon pendant l'offensive du Têt. Parti de l'armée en 1971 avec le grade de brigadier-général, il réside à West Palm Beach, en Floride. Ses Mémoires, *He Rode Up Front for Patton* (Ivy House Pub., 1996), restent un classique du combat blindé.

1945,
l'écrasement

La Wehrmacht s'est-elle battue jusqu'au bout ?

Jusqu'au dernier jour de la guerre, l'armée allemande se serait battue désespérément. Sans cesse, elle aurait su lever de nouvelles unités, les former et les jeter au combat. Ses Panzers, notamment, auraient donné de terribles coups de griffes jusqu'en avril 1945, colosses invincibles immobilisés seulement par la panne d'essence. Un tableau héroïque, mais largement faux.

Par Jean Lopez

La Wehrmacht aurait-elle conservé jusqu'au bout sa supériorité opérationnelle et tactique sur des adversaires qui n'auraient dû leur victoire qu'à leur écrasant avantage numérique et matériel ? Ce jugement flatteur pour les armes germaniques foisonne, de nos jours encore, dans la presse et la littérature populaires allemandes, mais aussi françaises, américaines, britanniques. Sous une forme moins fleurie, il est aussi présent dans divers ouvrages de l'historien israélien Martin van Creveld. « Jusqu'à la fin, écrit-il, sur le plan tactique, [...] la Wehrmacht est demeurée supérieure à la plupart de ses adversaires[1]. » C'est d'ailleurs la version officielle, celle que le haut commandement de la Wehrmacht (OKW) veut laisser dans l'histoire par son dernier communiqué, le 9 mai 1945 : « Le soldat allemand, fidèle à son serment, a accompli des performances à jamais inoubliables. L'arrière l'a soutenu de toutes ses forces jusqu'au dernier moment au prix des plus lourds sacrifices. Ce qu'ont accompli le front et l'arrière sera reconnu plus tard à sa juste valeur par le jugement de l'histoire. »

On ne peut contester que les 10 millions de membres de la Wehrmacht n'ont pas suivi l'exemple de leurs prédécesseurs de l'été et de l'automne 1918. Ces derniers, directement ou indirectement, avaient manifesté leur volonté de cesser le combat et rendu impossibles les plans jusqu'au-boutistes de leur direction militaire. En 1944-1945, en revanche, la Wehrmacht maintient sa fonction de rempart du régime bien après que tout espoir de victoire l'a quittée. Les chefs demeurent fidèles à leur alliance avec le nazisme, la troupe ne refuse pas de monter au front. Mais les choses ne sont pas aussi simples et divers historiens, Andreas Kunz au premier chef, chantent une autre chanson que celle de Martin van Creveld.



Un canon d'assaut durant l'insurrection de Varsovie, en septembre-octobre 1944. À cette date, la Wehrmacht a réussi, à l'est comme à l'ouest, un surprenant redressement. Celui-ci tient autant à l'épuisement logistique de ses adversaires qu'à sa capacité à lever de nouvelles unités. Néanmoins, la qualité n'est plus au rendez-vous et l'économie est en voie d'asphyxie.

Effondrement à l'ouest, combativité à l'est

Il faut distinguer deux questions. La première : la Wehrmacht s'est-elle battue jusqu'au bout ? La seconde : a-t-elle conservé son efficacité ? Ces deux questions sont liées. Que signifie, en effet, se battre jusqu'au bout ? Si l'on veut dire que des soldats allemands se sont fait tuer jusqu'au 8-9 mai 1945, la réponse est évidemment oui. Mais s'agit-il de cela ? Après tout, on pourrait tout autant relever qu'en 1939 et 1940, des soldats polonais et français ont perdu la vie jusqu'au jour de la signature de la capitulation ou de l'armistice. Se battre jusqu'au bout ne signifie

pas que le soldat Schmidt continue à faire feu dans son coin au moment où la capitulation est signée à Berlin, mais que la Wehrmacht – nous n'examinerons ici que sa composante terrestre – est encore capable de réactions un tant soit peu coordonnées et efficaces.

L'armée allemande demeure-t-elle offensive ? Oui : entre août 1944 et mai 1945, on relève une douzaine d'attaques impliquant au minimum 2 corps Panzer. Devant Varsovie, du 30 juillet au 6 août 1944, le Feldmarschall Model réussit à lancer 5 divisions Panzer (700 chars) contre la 2e armée de tanks soviétique et à détruire entièrement un de ses corps. Une autre série d'assauts, en août et septembre 1944, menés par 7 divisions de Panzers ou de Panzergrenadiers, cherche à éliminer les têtes de pont soviétiques à l'ouest de la Vistule. Elles n'atteignent pas leur objectif, mais les Soviétiques doivent s'accrocher. Le 16 août 1944, l'opération « Doppelkopf » implique plus de 6 divisions Panzer (659 chars et canons d'assaut). Elle parvient à rétablir une liaison terrestre, pour peu de temps, avec le groupe d'armées Nord enfermé dans les pays Baltes. Succès sans lendemain, donc, comme celui du 3e Panzerkorps qui, en octobre 1944, ralentit autour de Debrecen l'avance soviétique en Hongrie. La dernière offensive allemande à visée stratégique a lieu dans les Ardennes en décembre 1944, et elle échoue rapidement. La frappe dans le nord de l'Alsace, au début de janvier 1945 (opération « Nordwind ») est de moindre importance. En février 1945, les 7 divisions mobiles rassemblées pour l'opération « Sonnenwende » en Poméranie échouent misérablement face à Joukov. Néanmoins, de façon significative, le maréchal soviétique s'inquiétera pour son aile nord et, pour liquider la menace, retardera de deux mois son assaut sur Berlin. Encore plus puissante, l'opération « Frühlingserwachen » tente, en mars 1945, de délivrer Budapest assiégée par l'Armée rouge. Ce sont près de 24 divisions, dont 10 Panzer (environ 600 blindés de tous types), qui démarrent le 5 mars. L'affaire tourne au fiasco : les Panzers sont bloqués, puis mis en fuite par une contre-attaque soviétique. C'est la dernière grosse affaire montée par la Wehrmacht. Citons encore les contre-attaques locales de Lauban et de Striegau (mars 1945), et la dernière, près de Bautzen (18-20 avril 1945), qui endommage un corps blindé polonais et un corps mécanisé soviétique, sans ralentir le moins du monde la chevauchée de Koniev vers Berlin.

Entre août 1944 et avril 1945, l'ampleur et le succès de ces coups de patte offensifs décroissent avec le temps. Il s'agit d'affaires de plus en plus locales, de moins en moins capables d'influer sur la conduite de l'adversaire. Elles ne doivent pas cacher que la plupart des combats menés par la Wehrmacht sont défensifs. C'est

d’ailleurs là que les succès sont le plus notables, même s’ils sont acquis à des coûts de plus en plus lourds. Les alliés occidentaux éprouvent ainsi la vigueur allemande dans les combats de la forêt de Hürtgen (de septembre à novembre 1944), dans la poche de Colmar (20 janvier-9 février 1945), puis dans la marche au Rhin (janvier-mars 1945). Face aux Soviétiques, la résistance demeure dure en Courlande – où 200 000 hommes tiennent jusqu’au 9 mai 1945 –, devant Berlin, sur les hauteurs de Seelow (1618 avril 1945), en Silésie (siège de Breslau) et en Prusse-Orientale (janvier-avril 1945).

La Wehrmacht de 1945 ressemble à l’armée rouge de 1941

Pour impressionnante qu’elles soient, ces énumérations de combats offensifs et défensifs dissimulent plusieurs réalités. La première est que l’intensité et la durée de la résistance diffèrent beaucoup selon les fronts. Elle s’effondre complètement à l’ouest – et un peu plus tard en Italie du Nord – à partir de la mi-mars 1945, quand les Alliés passent le Rhin, sans grande opposition. L’OKW, les groupes d’armées ne sont plus capables d’acheminer leurs ordres aux unités. Le système militaire n’a plus ni cerveau ni colonne vertébrale. Les unités portées sur les cartes sont virtuelles, personne ne sait de quelles forces elles disposent ni où elles se trouvent exactement. Les Américains réussissent avec une facilité déconcertante le plus grand encerclement qu’a subi la Wehrmacht, celui de la Ruhr, entre le 1er et le 12 avril 1945. Au prix d’une poignée de pertes, les GI font 320 000 prisonniers : les restes de 21 grandes unités se sont simplement désagrégés sans tenter la moindre résistance. La période finale (1er avril-8 mai) est une promenade militaire, ralentie seulement par la répugnance des soldats alliés à risquer leur peau si près de la fin. Les rares combats, menés de façon décousue et de leur propre initiative par de petits groupes de soldats allemands, ont un caractère de guérilla. « L’écrasante majorité des soldats allemands, écrit Andreas Kunz, historien aux archives militaires de Fribourg, ont aspiré à sauver leur vie en prenant le chemin des camps de prisonniers[2]. » Malgré l’interdiction formelle d’Himmler, les drapeaux blancs ont fleuri partout et l’on s’est rendu en masse. À l’ouest, le combat de la Wehrmacht jusqu’à la dernière heure n’est donc qu’un mythe. La réalité est que 3 millions de soldats ont choisi de se rendre aux Américains.

La combativité demeure plus forte à l’est, la captivité en Sibérie n’étant une perspective riante pour personne. Pour autant, on enregistre aussi des paniques. Lors

des opérations « Bagration » (22 juin-fin août 1944) puis « Vistule-Oder » (janvier 1945), les armées germaniques reculent à chaque fois de 500 km dans ce qui apparaît, en de nombreux endroits, comme une fuite éperdue. Les isolés, les maraudeurs, les déserteurs se comptent par dizaines de milliers. L'historien Fritz Wüllner estime le nombre de ces derniers à 300 000 fin 1944. On abandonne armes et munitions, on oublie les blessés, on prend d'assaut des camions filant vers l'ouest. Koch, le Gauleiter de Prusse-Orientale, s'inquiète, en août 1944, de l'arrivée dans son secteur de milliers de soldats en loques, accompagnés de femmes russes, pillant sans vergogne la population prussienne. Des dizaines de milliers de soldats en situation irrégulière traînent autour des gares, à la recherche d'un train partant vers l'ouest. Dans la péninsule du Samland, à la mi-avril 1945, le commandant de la 5e division Panzer refuse de partir en contre-attaque et se lance dans une folle anabase pour aller se rendre aux Américains. Il échoue au bout de quarante-huit heures, avec 12 000 hommes, dans un camp soviétique. Ce comportement n'est pas général, il s'en faut de beaucoup. À de nombreuses reprises, les unités venues de l'arrière en pompier, souvent des divisions Panzer, freinent l'Armée rouge avec science et courage. Même dans les pires conditions, l'on verra des unités conserver de la cohésion – tel le 24e corps Panzer capable de retraiter, encerclé, sur 450 km durant 14 jours, en janvier 1945, au prix de… 85 % de pertes. Ce n'est qu'à partir du 1er mai 1945 que les forces soviétiques peuvent avancer partout sans entraves, sauf en Courlande où la mer empêche tout recul.



Une unité américaine se fraie un chemin dans un village dévasté par l'aviation lors de la bataille d'encerclement de la Ruhr, à la mi-avril 1945. Sans grande difficulté, les Américains font 317 000 prisonniers. Le feld-maréchal Model se suicide pour éviter la captivité.



Une vue des 82 000 soldats allemands prisonniers à Gummersbach, à la fin de la bataille de la Ruhr. Il n'y a plus de résistance organisée pour empêcher l'exploitation alliée vers l'intérieur du Reich. Contrairement à une légende tenace, ces prisonniers ont été bien traités.

La capacité de régénération de la Wehrmacht – elle lève ou reconstitue 150 divisions entre le 1er janvier 1944 et mars 1945 – est pour une large part un trompe-l'œil. Sans parler du Volkssturm, sans aucune valeur militaire, ces nouvelles formations manquent de tout : personnels, camions (60 par division en 1945 contre 600 en 1941), essence, chevaux, bottes, vêtements d'hiver… Le manque de matériels de transmissions devient le plus sérieux handicap à la conduite centralisée du combat. On voit renaître les estafettes à cheval et, à la Noël 1944, le commandant en chef à l'ouest donne ordre à tous les chefs de ne pas occuper les lignes téléphoniques plus de trois minutes ! Officiers et sous-officiers sont sans expérience et en trop petit nombre. Il y a trop d'hommes au-dessus de 45 ans et trop en dessous de 19 : 1,5 million des premiers, 650 000 des seconds. Beaucoup de soldats sont physiquement inaptes, notamment ceux qui ont perdu leur statut d'affecté spécial dans l'industrie et qui manifestent un mauvais esprit. Dans ces conditions, la cohésion des unités est faible. Les armes lourdes, faute de munitions, sont rarement engagées et l'on espère vainement que l'introduction massive du Panzerfaust maintiendra la puissance de feu. En réalité, à partir de mars 1945, une part croissante des soldats n'auront même plus d'armes individuelles. Dans les unités Panzer, le manque de pièces, le chaos des transports empêchent les réparations de matériels, à tel point qu'en mars moins de la moitié des chars présents sont capables de rouler. Même pour les déplacer de 50 km, il faut attendre les trains car le carburant est strictement réservé au combat.

Ayant perdu sa supériorité tactique, à l'exception, peut-être, de quelques unités blindées, la Wehrmacht ne sait plus que tenir rigidement ses positions. Il n'est plus question de « commander de l'avant » ou de « commandement par objectifs » (Auftragstaktik). La recherche du front fixe, de la guerre de positions a remplacé le dogme de la mobilité. Mais, dans ce type de combat, le courage personnel ou l'endoctrinement national-socialiste ne peuvent rien contre le manque d'entraînement, d'instruction et de cadres, de maintenance et de logistique. L'allant a disparu, dans la troupe comme dans l'encadrement. Le spectacle de la supériorité matérielle de l'ennemi – surtout de son aviation et de sa consommation de munitions – est complètement démoralisant. Un commandement lui-même dépassé recourt de plus en plus à la menace et à la répression pour maintenir les hommes en ligne. La

Wehrmacht de 1945 ressemble de plus en plus à l'Armée rouge de 1941. Si, notamment parmi les jeunes – pas tous, loin de là – et les nationaux-socialistes convaincus, l'on relève des comportements fanatiques, la masse des soldats a sombré dans l'apathie, la résignation, l'indifférence. Les ordres répressifs sont de plus en plus durs, les cours martiales volantes se multiplient, de même que les exécutions sommaires souvent par pendaison, avec un écriteau infamant accroché autour du cou. Les victimes sont bien plus nombreuses que les 19 600 exécutions enregistrées auprès des tribunaux militaires pour toute la durée de la guerre.

Contrairement à ce qu'écrit van Creveld, l'efficacité au combat de la Wehrmacht se réduit sans cesse à partir de l'été 1944, avant de s'effondrer en 1945. Le plus sûr indicateur est le nombre de tués (toutes causes confondues). Inférieur à 800 000 en 1941, 1942 et 1943, il bondit à 1,8 million en 1944 et bat tous les records durant les quatre premiers mois de 1945 avec 1,5 million. Ces pertes terrifiantes marquent et sanctionnent le rendement décroissant de la machine Wehrmacht, et illustrent le chaos qui l'engouffre en 1945. Au vu de ces chiffres, l'idée d'une supériorité tactique et opérationnelle maintenue en dépit de tout apparaît pour ce qu'elle est : une légende inventée après guerre par les généraux survivants pour sauver leur honneur professionnel et vendre leur savoir-faire dans la guerre froide. Au prix d'une hécatombe de leurs hommes. Enfin, les Alliés eux-mêmes ont alimenté cette légende en imaginant leur adversaire toujours plus dangereux qu'il n'était. L'inquiétude de Joukov pour ses ailes, en janvier 1945, n'était pas fondée, pas plus que celle d'Eisenhower qui déroute une bonne partie de ses forces vers le sud pour empêcher la constitution d'un « réduit alpin » inexistant.

La bataille de Berlin

La bataille de Berlin était inutile. Elle a représenté un défi complexe pour les Soviétiques, dont la performance est remarquable.

Inutile

La bataille pour Berlin, qui s'est déroulée sur l'Oder et ses hauteurs du 16 au 20 avril, a été gagnée par les Soviétiques, bien que plus difficilement que prévu. Cette victoire rendait inutile la bataille dans Berlin. La ville, comme le dit son dernier défenseur, le général Weidling, aurait dû être déclarée ouverte. Cela aurait épargné les 2,7 millions de civils, des femmes et des enfants aux deux tiers. Cette option se justifiait aussi sur le plan militaire : les effectifs, les munitions ne suffisaient pas pour organiser une résistance prolongée semblable à celle qu'ont offerte les Soviétiques à Stalingrad. Cette résistance n'avait d'ailleurs aucun sens, puisque, à la différence de la ville sur la Volga, le corps de bataille capable de délivrer la ville encerclée n'existe plus ; toute unité au combat dans Berlin était donc condamnée à la

destruction. Hitler ne prend la décision de se battre dans la ville que le 20 avril, lorsqu'il déclare qu'il n'ira ni à Berchtesgaden ni au nouveau PC secret construit à la hâte à Jonastal, en Thuringe. Le 22, lors de la dernière conférence générale, il annonce qu'il prend le commandement direct de la garnison de Berlin. Et c'est *in extremis*, ce même jour, que le général Krebs, chef de l'OKH, réussit à prendre le contrôle du 56e Panzerkorps qui voulait retraiter vers l'ouest, et qui devient la colonne vertébrale de la défense. La bataille urbaine s'engage le 22 avril et dure jusqu'au 2 mai 1945. Côté soviétique, aucune voix ne s'est élevée contre la prise de vive force de la capitale. Aux yeux des chefs, l'armée qui prendra Berlin restera dans l'histoire comme celle qui a vaincu le IIIe Reich. Cela se discute d'autant moins qu'Hitler est présent dans la ville. Pour les Soviétiques, l'éradication du national-socialisme, but officiel de la guerre, ne peut être obtenue que par la capture ou la mort du Führer. Néanmoins, les Soviétiques auraient pu se contenter de la solution adoptée par les Allemands à Leningrad : maintenir un blocus serré (total, celui-là, à la différence de Leningrad) et faire bombarder sans trêve par l'aviation et l'artillerie. L'Armée rouge se serait épargné quelques dizaines de milliers de victimes supplémentaires. Mais Staline s'exprime clairement à plusieurs reprises sur le sujet : il veut pouvoir inviter ses Alliés dans une ville conquise par ses troupes. La bataille de Berlin naît donc des volontés conjuguées de Staline et d'Hitler.

Défi

Le « Grand Berlin », dans ses limites de 1920, a une surface de 549 kilomètres carrés (5 fois Paris intramuros), mesure 37 km du nord au sud et 45 km d'est en ouest. La moitié de cette surface consiste en des lacs et des espaces verts. Si Stalingrad comptait environ deux douzaines d'usines de grande et moyenne importance, le Berlin de 1945 en compte cinquante fois plus. Stalingrad abritait 100 km de voies ferrées, Berlin, 4 000 km. La ville est sillonnée par plus de 220 km de canaux et de rivières, qui forment les obstacles les plus sérieux à la progression d'une armée. Des centaines de milliers de mètres cubes de décombres offrent également de formidables possibilités de défense. Trois énormes tours de DCA en béton armé, hautes de 40 mètres, dressent quatre paires de tubes de 128 mm guidés par radar et 4 pièces quadruples de 20 mm. Mais l'on compte aussi une centaine d'autres abris sous un mètre de béton, quasiment indestructibles. Durant toute la guerre, des milliers de caves ont été renforcées par des injections de béton et l'adjonction de poutres métalliques, et dotées de portes en acier pour en faire des abris antiaériens solides. Plusieurs kilomètres de galeries de métro ont aussi été renforcés. Les troupes allemandes ne manqueront pas d'abris. Il y a environ 90 000 défenseurs, dont une moitié d'hommes âgés du Volkssturm et 3 500 Jeunes hitlériens. Les 20 000 hommes du 56e Panzerkorps (18e et 20e PzGrenDiv, SSPzGrenDiv Nordland, Müncheberg PzDiv, 9e division parachutiste) en sont le meilleur élément. C'est cette formation qui explique que la résistance ait duré dix jours. Les défenseurs disposent d'environ une centaine de canons de campagne et de plus de 300 tubes de DCA, dont les trois quarts consistent en meurtriers 88 mm. Le 56e Panzerkorps amène avec lui une centaine de tanks, canons autopropulsés et half-tracks.

Performance

Les Soviétiques alignent environ 300 000 combattants de toutes armes. Ce qui donne un rapport de 3,5 contre 1 en faveur de l'assaillant. C'est loin d'être exorbitant. Après leur désastreuse attaque contre Grozny, en 1995, les Russes admettront qu'il faut être 6 contre 1 pour espérer l'emporter en zone urbaine sans trop de pertes. Environ 3 000 chars et 20 000 tubes d'artillerie, lance-roquettes et mortiers fournissent une puissance de feu écrasante en *openfield*, mais beaucoup moins en ville. L'aviation est peu utile dans les combats de rue. Avoir engagé leurs 4 armées de tanks dans une ville où chaque pan de mur peut cacher un Panzerfaust est la seule erreur des Soviétiques, qui s'explique néanmoins par le

manque d'infanterie. Ils le paieront de plusieurs centaines de chars détruits. Combien d'hommes ont-ils perdus ? Les chiffres donnés par le général Krivosheev, la référence, aboutissent à environ 15 000 tués, mais le débat n'est pas clos. À ce prix, 300 000 combattants ont conquis en dix jours une métropole géante défendue par 90 000 hommes. Pour comparaison, les Américains comptent 1 000 tués en 19 jours de combat pour prendre Aix-la-Chapelle, par exemple. C'est beaucoup de sang et beaucoup de temps pour une ville 40 fois plus petite que Berlin. Plus significative est la performance de Paulus qui laisse environ 5 000 tués entre le 13 septembre et le 18 novembre 1942 dans la conquête de 80 % de la ville de Stalingrad. Au moment où se livre la bataille de Berlin, les troupes américaines débarquent à Okinawa. L'affaire coûtera 8 000 tués à l'US Army et au corps des marines, face à 100 000 Japonais, du 1er avril au 23 juin. Le gros de la bataille s'est livré sur un territoire deux fois plus grand que celui du Groß Berlin, lui aussi truffé de cachettes et défendu farouchement. Ces derniers chiffres sont moins au désavantage de Koniev et de Joukov. Mais ils désignent aussi le principal facteur létal du côté soviétique : la hâte d'en finir à n'importe quel prix. La 6e armée de Paulus a en effet avancé de 5 000 mètres en soixante-cinq jours (77 m/jour), les 7 divisions américaines du général Buckner de 16 000 mètres en soixante jours (266 m/jour), les Soviétiques de 20 000 mètres en dix jours (2 000 m/jour)… Quel que soit le jugement porté, il semble impossible de refuser une chose à l'Armée rouge : aucune autre armée au monde n'aurait pu, à résistance égale, réaliser ce qu'elle a réalisé à Berlin.

Jean Lopez



Une vue de la bataille de Berlin, fin avril 1945. S'ils lèvent les mains face aux occidentaux dès la fin mars 1945, les soldats allemands continuent de se battre un mois de plus face à l'Armée rouge, avant de tenter de fuir en masse vers l'ouest pour se soustraire à la captivité en URSS.

Chronologie de l'effondrement final

3 janvier	Américains et Britanniques passent à la contre-offensive dans les Ardennes.
12 janvier	5 fronts soviétiques commencent la grande offensive d'hiver, de la Baltique aux Carpates.
17 janvier	La Wehrmacht abandonne Varsovie en ruine ; le 19, c'est au tour de Cracovie.
21 janvier	Les troupes de Koniev entrent en Silésie allemande.
26 janvier	La Prusse-Orientale coupée du Reich par l'avance soviétique. Début de l'évacuation par mer de 2 millions de soldats et de civils.
30 janvier	Dernier discours radiodiffusé d'Hitler. Le *Wilhelm Gustlow* est torpillé en Baltique par un sous-marin soviétique : 5 200 morts.
31 janvier	Les armées de Joukov atteignent l'Oder, à 70 km de Berlin.
4-12 février	Conférence de Yalta. L'Allemagne sera divisée en 4 zones, la frontière polonaise reculée vers l'ouest.
8 février	Début du siège de Breslau.
11 février	Chute de Budapest encerclée depuis le 26 décembre.
13-14 février	Destruction de Dresde par les aviations américaine et britannique.
23 février	Début de l'offensive américaine vers le Rhin, atteint le 5 mars au nord de Neuss.
5 mars	La classe 1929 appelée à servir dans la Wehrmacht.
6 mars	Début de la dernière grande offensive allemande, en Hongrie, pour reprendre Budapest et sauver les derniers puits de pétrole.
7 mars	Les Américains s'emparent du pont de Remagen sur le Rhin. La barrière du Rhin, ultime défense à l'ouest, est rompue.
15 mars	Koniev lance en Silésie l'offensive qui l'amène, huit jours plus tard, sur la Neisse. Échec de l'attaque allemande vers Budapest et début de la contre-offensive soviétique vers l'Autriche.

22 mars	La 3e armée américaine franchit le Rhin près d'Oppenheim. Les Britanniques le passent à Venlo, le lendemain.
27 mars	Dernier V2 sur Londres.
30 mars	Chute de Dantzig.
1er avril	Encerclement du corps de bataille allemand dans la Ruhr. La poche sera liquidée en deux semaines. 325 000 prisonniers.
4 avril	Le dernier soldat allemand quitte la Hongrie.
9 avril	Capitulation de la garnison de Königsberg.
10 avril	La 9e armée américaine prend Hanovre.
12 avril	Mort de Roosevelt.
13 avril	L'Armée rouge prend Vienne.
14 avril	La RAF bombarde Potsdam : 5 000 tués. Les Américains arrivent sur l'Elbe.
16 avril	Les armées de Joukov et de Koniev entament l'offensive vers Berlin.
18 avril	Les Américains prennent Magdebourg et entrent en Tchécoslovaquie.
20 avril	La 1re armée américaine prend Leipzig. Berlin sous le feu des canons soviétiques.
22 avril	Les Français à Stuttgart.
25 avril	Berlin encerclée par les troupes soviétiques. Américains et Soviétiques font leur jonction à Torgau, sur l'Elbe.
28 avril	Exécution de Mussolini à Milan. Le lendemain, capitulation de la Wehrmacht en Italie.
30 avril	Hitler se suicide. Les Américains à Munich.
1er	Dönitz devient chancelier du Reich.

mai	
2 mai	Capitulation de la garnison de Berlin.
3 mai	Dernier bombardement de la RAF (sur Kiel). Les Britanniques prennent Hambourg.
4 mai	Capitulation des forces allemandes en Hollande, au Danemark, en Bavière.
6 mai	Dernière offensive soviétique en Europe, vers Prague, libérée le 10 mai.
7 mai	Capitulation générale de la Wehrmacht à Reims.
9 mai	La cérémonie de capitulation est répétée le 9 mai à Berlin. Reddition des poches de Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle.
10 mai	Capitulation des 16e et 18e armées allemandes en Courlande (208 000 prisonniers).
14 mai	En Prusse-Orientale, capitulation de la dernière armée allemande encore au combat (150 000 prisonniers).

1. *Die Wehrmacht. Mythos und Realität*, p. 344.

2. Andreas Kunz, *Wehrmacht und Niederlage*, Oldenbourg, p. 3.

Kurt Klusmeier, le dernier défenseur de Breslau

Originaire de Basse-Saxe, notre témoin n'a que 18 ans quand il est envoyé en Russie, près de Leningrad. Il y poursuit le classique itinéraire du Landser, le fantassin de base. Plusieurs fois blessé, il en réchappe pour un ultime combat : la défense de la place de Breslau, tombée après Berlin.

Propos recueillis en décembre 2016 à Ganderkesee (Allemagne) par Yacha MacLasha

Guerres & Histoire. — Quel parcours vous a mené dans la Wehrmacht ?

Kurt Klusmeier[1]. — Je suis né en 1924, fils unique d'un père quadragénaire, officier vétéran de 14-18 qui faisait partie du Stahlhelm dont tous les membres ont rejoint le parti nazi. Il ne pouvait d'ailleurs pas faire autrement, car il était enseignant. En 1939, mon père, qui était capitaine de réserve, a été rappelé dans l'armée. Il a commandé une compagnie logistique d'abord en Pologne, puis en Norvège, en France et en Libye. Officiellement, il était responsable logistique, mais il travaillait aussi pour l'Abwehr, le service de renseignements. En Afrique, il a bien connu Rommel, dont il disait qu'il était très arrogant et peu soucieux du destin de ses hommes. En janvier 1942, sans avoir passé le bac, j'ai été convoqué par le *Reichsarbeitsdienst* [service civil de travail obligatoire], que j'ai rejoint en mars. En fait, je voulais m'engager tout de suite dans les Waffen-SS – car ils étaient les meilleurs – et mon père a écrit pour cela au responsable local de Brême, mais ça n'a pas marché. J'ai finalement été appelé dans l'armée en septembre 1942.

Dans quelle unité ?

J'ai été affecté à la 28e division de chasseurs [28. Jäger-Division], une unité d'élite. Après trois mois d'entraînement à Lübeck, j'ai pris le train pour la Russie le jour de Noël 1942. J'ai encore passé quelques semaines d'entraînement et, le 20 mars 1943, j'ai intégré le PC régimentaire du 83e régiment de chasseurs [83. Jäger-Regiment], cantonné alors à Tosno [53 km au sud-est de Leningrad].



Kurt Klusmeier.

Quel a été votre itinéraire sur le front de l'Est ?

J'ai reçu le baptême du feu le 6 avril. Le lendemain, j'ai été légèrement blessé à la jambe et au coude. Je n'ai retrouvé la première ligne que le 17 mai, pour un mois, le temps de participer à quelques combats. Puis le régiment a été envoyé à l'arrière, à Gatchina [45 km au sud de Leningrad], pour trois semaines de repos. Retourné au front au sud du lac Ladoga, j'ai été encore blessé le 31 juillet, mais je suis resté au PC sans être hospitalisé, et le 19 août j'ai reçu la croix de fer de 2e classe pour avoir fait des prisonniers. Le 3 septembre, j'ai eu droit à une permission et j'ai passé le reste du mois chez moi. De retour au front, je suis resté en réserve jusqu'à la fin 1943. En janvier, nous avons entamé notre retraite, pendant laquelle j'ai assuré la sécurité de l'état-major. Le 5 mai 1944, je suis parti en permission chez moi pour un mois. Début juillet, j'ai rejoint mon unité à Volodymyr-Volynskyï [100 km au nord-est de Lviv, en actuelle Ukraine], où la retraite a repris, par la voie ferrée. À la mi-octobre, j'ai été de nouveau blessé. Après une opération à Naumburg, j'ai été renvoyé en Basse-Silésie, où la routine a continué à l'hiver : retraite, combats… Début mars 1945, j'ai abouti à Breslau, terminus de mon odyssée militaire.

Auriez-vous voulu être officier comme votre père ?

Non. En 1943, j'aurais pu, mais je savais que je n'avais pas l'autorité nécessaire, que je ne serais pas reconnu comme chef par mes camarades. À Breslau, au printemps 1945, le général Niehoff [le commandant militaire du camp retranché] est venu dans notre bataillon. Après que j'ai fait mon rapport, il m'a demandé pourquoi je n'étais pas devenu officier. Je lui ai répondu : « Je n'ai pas eu la vocation. »

Qu'est-ce pour vous qu'un bon soldat ?

C'est un soldat qui se lève pour monter à l'assaut et dont la vie perd alors son importance : il se transcende en étant prêt à mourir et acquiert une estime de soi impossible à développer en temps de paix. Voilà pour moi ce qu'est un bon soldat. Et j'ai toujours essayé de me comporter ainsi, même à Breslau pendant les derniers jours de guerre. J'étais toujours volontaire pour aller en première ligne.

Comment combattiez-vous le froid en URSS ?

Nous étions très bien équipés. Par exemple, je portais deux paires de bottes : les bottes traditionnelles en cuir, et par-dessus des bottes de caoutchouc. Le manteau d'hiver était aussi très bon.

Aviez-vous des contacts avec la population russe ?

Oui, bien sûr. On nous a strictement ordonné de bien nous comporter vis-à-vis de ces gens, de ne pas chercher à nous nourrir chez eux. Nous échangions quand même des aiguilles et du fil contre des œufs et du lait – les paysans ne voulaient pas de notre argent, mais le fil et les aiguilles étaient des pièces rares là-bas. Je me souviens qu'en janvier 1944, à Louga [130 km au sud de Leningrad], la famille qui nous logeait était très heureuse de nous accueillir, car nous lui avons donné quelques conserves, un peu de pain et surtout une bouteille de schnaps. Ce n'est qu'à l'été 1944, dans les villages polonais, que j'ai découvert le sentiment antiallemand : ils ne cachaient pas leur haine. Mais en Russie, je ne l'ai jamais ressenti.



Cette photo prise dans Breslau encerclée par les Soviétiques le 3 mars 1945 est intitulée par les services de propagande de Goebbels : « Un père et un fils sur leurs positions défensives. » Tous deux arborent la croix de fer, distribuée à 3,3 millions d'exemplaires durant le conflit.

Est-ce que vous avez croisé des partisans ?

Avant de se loger dans un village, on fouillait toujours les maisons, mais, non, nous n'avons jamais eu affaire aux partisans.

Que faisiez-vous des prisonniers ?

Pendant l'été 1943, près de Tosno, j'ai fait quelques prisonniers avec mes camarades. Nous les avons très bien traités : nous leur avons donné du pain, des cigarettes. Puis nous les avons transférés au PC de la compagnie pour interrogatoire. J'ignore ce qu'ils sont devenus. C'est d'ailleurs pour cette capture que j'ai été décoré de la croix de fer et que j'ai été promu caporal. Mon père était très fier quand il l'a appris.

C'est important, pour vous, cette décoration ?

Quand je me suis retrouvé à l'hôpital en Allemagne en automne 1944 après une blessure, les infirmières ont commencé à m'appeler « Bubi » – une façon un peu péjorative de dire que j'avais l'air d'un gamin. J'ai sorti ma décoration et je l'ai mise à côté de moi. Quand elles l'ont aperçue, leur comportement a radicalement changé. Elles m'ont même proposé d'aller au cinéma.

Au front, de quoi aviez-vous le plus peur ? De l'artillerie, des chars, de l'aviation ?

Des orgues de Staline. C'était ça le plus dangereux et surtout le plus insupportable. Le hurlement qui accompagne le lancement de ces 36 fusées, je le sens toujours dans mes tripes ! Ça ne durait que 20 secondes, mais c'étaient les secondes les plus longues et les plus horribles de toute la guerre. Les orgues de Staline affectaient beaucoup le moral de notre infanterie.

Et laquelle de vos armes était la plus efficace ?

La mitrailleuse MG 42. Quand l'infanterie russe attaquait en criant « Hourra ! », on les fauchait facilement… Je n'ai jamais compris pourquoi ils venaient comme ça, de

front, en poussant ce cri…

Avez-vous été soumis à la propagande soviétique ?

Près de Leningrad, oui, tout le temps. Mais les tracts étaient si grossiers, si mal fichus, qui aurait pu y croire ? On nous promettait qu'en désertant on aurait trois repas chauds par jour, ce qui nous amusait beaucoup. J'ai rencontré des déserteurs allemands près de Tchoudovo, mais ils n'envisageaient jamais de se rendre comme ça aux Russes ! C'était pendant l'hiver 1943-1944. On nous a alertés sur la présence d'une patrouille russe dans le secteur, qu'il fallait liquider. En la cherchant, nous sommes tombés sur quelques soldats dans un abri. Nous les avons remis au commandement de notre régiment ; j'ignore ce qu'ils sont devenus.



Omniprésents dans les armées soviétiques, les lance-roquettes Katioucha délivrent un feu de saturation assez imprécis mais néanmoins dévastateur. Les roquettes d'une même batterie – qui ont une portée de 8 000 mètres – sont théoriquement réglées pour se recouvrir à raison d'un rayon de destruction de 20 mètres par tête.
© akg-images/Universal Images Group/Sovfoto

Quand avez-vous compris que la guerre était perdue ?

En décembre 1942 ou en janvier 1943. Après avoir vu l'armement dont disposaient les Américains, mon père m'a écrit d'Afrique en disant que, militairement, il était impossible de l'emporter. Comme je vous l'ai dit, il travaillait pour le

renseignement et je savais qu'il disposait d'assez d'informations pour avoir une bonne vision des choses. Donc, je l'ai cru. Et après, je suis devenu superstitieux. Je me disais que si nous devions gagner la guerre, je serais mort avant la victoire. Mais que si mon père avait raison, je survivrais à la défaite. C'est bête, mais j'avais cette idée fixe…

Et vos camarades ?

Entre soldats, on se disait : « Profitons bien de la guerre, car la paix sera terrible. » Mais vous savez, on vivait au jour le jour, on ne pensait guère au-delà du repas ou de l'attaque suivante. Aujourd'hui, les Allemands ne veulent pas comprendre que nous vivions comme ça, que notre vie était consacrée à résoudre des problèmes immédiats comme le froid ou la nourriture, pas à savoir si la guerre était juste ou non. Nous n'avions pas le temps de penser à autre chose. Il m'est arrivé de rester dans des tranchées pendant des mois sans pouvoir me laver ni changer de sous-vêtements. On souffrait beaucoup des poux. On vivait d'une blessure à l'autre, d'une décoration à l'autre… Et j'ai largement eu droit aux deux. À la fin de guerre, le 11 avril 1945, j'ai reçu la croix de fer de 1re classe.

On dit qu'à la fin du conflit les décorations tombaient facilement…

Écoutez, je peux vous dire que les combats à Breslau ont été les plus durs de tous ceux que j'ai connus. Voici comment je l'ai obtenue. C'était le 1er avril, le dimanche de Pâques, sous le bombardement incessant de l'artillerie et de l'aviation. Le soir, un char JS s'est approché de notre QG. Le commandant du régiment nous a envoyé un Jagdpanzer IV en renfort et j'ai montré à son équipage où se trouvait le char russe. On m'a demandé de grimper à 20 mètres de hauteur, caché derrière des ruines, pour surveiller et faire signe quand le colosse russe se mettrait en mouvement. Il a bougé, j'ai fait signe… Notre char est sorti de sa cachette. Il a tiré et frappé la tourelle du JS, qui a encaissé le choc et disparu. Le lendemain, l'ennemi a réussi à occuper le talus de la voie ferrée sur notre flanc droit. Notre bataillon a reçu l'ordre de le reprendre. Nous n'avions plus grand monde et mon chef m'a ordonné de prendre avec moi des transmetteurs radio. Pour attaquer, il fallait traverser 100 mètres de *no man's land*, au bon moment, quand notre artillerie commençait à pilonner l'ennemi, assez vite pour éviter les balles, mais pas trop pour ne pas nous retrouver sous nos propres obus à l'arrivée. Notre artillerie a ouvert le feu, j'ai crié : « En avant ! », mais seul un soldat a bougé… J'ai paniqué, crié encore, mais sans effet. Alors nous sommes partis à

deux… Heureusement, notre artillerie avait fait du bon boulot et les Russes avaient déjà vidé les lieux. Le lendemain, les autres gars sont venus me voir pour s'excuser de ne pas m'avoir accompagné.



Un soldat soviétique tire sur un sniper repéré dans un immeuble durant le siège de Breslau, en Silésie, en février 1945.



Des prisonniers allemands capturés en Silésie par le 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev. La prise de sa dernière région industrielle intacte sonne le glas du IIIe Reich.

Karl Hanke, le chef nazi de la forteresse de Breslau, est réputé pour avoir fait pendre tous ceux qui pensaient à se rendre. Pourquoi ces soldats n'ont-ils pas été punis ?

Parce que personne ne l'a su. Pendant le siège, nous étions abrités dans une cave, les Russes dans la rue voisine. Les liaisons entre le QG du bataillon et le régiment étaient pratiquement inexistantes. Chaque fois qu'il fallait transmettre une information, aller en reconnaissance, porter des munitions et de l'eau en première ligne, je devais traverser la ligne de feu. Et puis la ville était pilonnée sans cesse, les incendies faisaient rage. Tous les bâtiments étaient détruits. Un jour, j'ai vu un Junkers 52 atterrir dans les ruines. Je n'ai jamais compris comment le pilote avait réussi à se poser… Le moral des habitants de la ville était horrible. Un jour, près de la gare, j'ai choisi le sous-sol d'une maison pour installer le nouveau PC du bataillon et j'ai appris que toute la famille qui vivait là s'était suicidée. Et ce n'était pas un cas unique.

Et vous, les soldats ?

Le moral était également extrêmement bas, le comportement se dégradait. Je me souviens d'avoir vu des soldats qui tentaient d'entraîner une femme avec eux… Ils l'ont lâchée quand ils ont compris que j'étais prêt à leur tirer dessus. La ville était

pleine de militaires en maraude et le seul espoir de résistance tenait sur les SS… C'étaient des moments horribles. Cinq jours plus tard, je me souviens, les Russes ont attaqué notre PC, qui se trouvait dans le sous-sol de l'école. J'ai réclamé des ordres au commandant, mais il était complètement prostré. D'autres démontraient une sérénité stoïque, comme ce commandant de compagnie, un juriste quadragénaire qui venait d'arriver sans avoir jamais combattu. Mais les plus motivés, c'étaient ceux de la Hitlerjugend, des enfants de 13-14 ans qui vous saluaient tout le temps avec le bras levé. De la folie. J'avais l'impression de jouer avec des soldats de plomb. Les hommes du Volkssturm, en revanche, étaient prêts à se rendre dès qu'ils arrivaient au feu. Une fois, j'ai été obligé de leur expliquer en termes fort précis ce qui les attendait en captivité pour qu'ils reprennent le dessus. C'est ce jour-là, au PC, que le chef de bataillon m'a annoncé qu'au nom du général Niehoff j'étais décoré de la croix de fer 1re classe.

Buviez-vous pour tenir le coup ?

Près de Leningrad, on pouvait acheter de l'alcool à un kiosque de campagne de notre division, mais, comme je disais toujours, « la guerre n'est pas copine avec le schnaps » et je n'en ai bu qu'une seule fois. C'était là encore fin avril 1945, à Breslau. Ce jour-là, je vais au PC responsable du secteur voisin, tenu par des SS. Autour de la table à cartes, il y a deux officiers qui me font signe d'approcher. D'un air dédaigneux, l'un d'eux me demande ce que je leur veux. Je réponds que ses hommes ont laissé notre aile à découvert et que nous n'avons personne pour boucher le trou. Il me somme de désigner mon secteur sur la carte et me dit alors que nous avons tiré sur ses gars. Je lui rétorque que, depuis que les Russes y sont, on tire sur tout ce qui bouge. Et là, je me rends compte que j'ai affaire à Besslein et Rogge, les deux officiers les plus redoutables de la forteresse. Tout à coup, des obus explosent et les murs du sous-sol se mettent à trembler. Sans y prêter attention, Besslein désigne la carte et m'explique où passera la nouvelle ligne de défense. Puis il me dit : « Avant ton départ, buvons un coup » – et il me sert un verre. On a trinqué, j'ai bu et je suis reparti… De retour dans mon unité, quand j'ai raconté que Besslein lui-même m'avait invité à partager un verre, personne n'a voulu me croire. C'est la seule fois où j'ai bu du schnaps en première ligne, je ne l'oublierai jamais.

Aviez-vous d'autres distractions ?

J'ai trouvé un profond équilibre et une sérénité totale en lisant les œuvres de Hermann Löns. En Russie, quand le front était stable, le commandement organisait des projections dans une grange, ou bien un orchestre itinérant donnait un concert. Quand c'était calme, on avait droit à une journée pour aller à Gatchina. On y mangeait copieusement, on visitait le palais de l'impératrice Catherine II où se trouvait l'état-major de la Luftwaffe.

Qu'avez-vous pensé quand les Alliés ont débarqué en Normandie ?

Le régiment entier aurait voulu être transféré en France pour combattre les Américains.

Et à l'annonce de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler ?

On était en première ligne et deux officiers de l'état-major divisionnaire nous ont annoncé qu'un attentat avait été organisé contre le Führer et qu'il avait échoué. Ils ont ajouté qu'un officier de notre état-major y était impliqué, qu'il s'était enfui et que nous devions être vigilants. C'était tout. Les soldats n'en ont pas parlé. Nous avions d'autres chats à fouetter.

La mort d'Hitler ?

Je l'ai apprise à Breslau, le soir du 1er mai. J'ai croisé des soldats dans le centre-ville, qui m'ont dit qu'un certain Tönnes était désigné comme successeur. Puis j'ai su par la radio qu'il s'agissait de l'amiral Dönitz. Mais la nouvelle ne nous a pas affectés. Pour tout le monde, il était clair que c'était la fin.

Comment la reddition de Breslau s'est-elle passée ?

Le 5 mai, on a appris que notre commandement avait signé une trêve avec les Russes et que leurs unités étaient déjà en ville. Notre chef de bataillon m'a envoyé avec deux autres soldats voir ce qu'il se passait. Nous sommes allés vers la Königsplatz, où nous avons croisé les Russes. Ils étaient armés, nous aussi, nous nous sommes arrêtés pour nous saluer, et puis chacun a continué sa route. Après ça, les Russes nous ont promis la liberté si nous nous rendions. La nuit du 6 au 7 mai, nous leur avons livré la ville, mais ils nous ont trompés… J'ai été enfermé à Breslau, puis

complètement dépouillé et embarqué avec des milliers d'autres dans les wagons à bétail en direction du Caucase. Notre « voyage » a duré dix jours, en plein été… Il faisait très chaud. Nous n'avons reçu que deux gobelets d'eau pendant tout le trajet. Des prisonniers avaient la diarrhée… Après ce calvaire, nous sommes arrivés à Kirovabad [Gandja depuis 1990], dans les montagnes d'Azerbaïdjan, où on nous a mis au travail dans les mines de cobalt.

Quelles étaient les conditions ?

À Kirovabad, on avait très peu à manger, pain, soupe et kacha [bouillie de céréales]. La quantité de pain dépendait du travail accompli. Mais comme je connaissais l'alphabet cyrillique, j'ai obtenu un poste au bureau, où la vie était plus facile. Je pouvais manger autant de pain que je voulais et j'ai repris des forces, même si ça n'a pas duré longtemps… Ce qui m'a également aidé, c'est que je ne fumais pas : je pouvais échanger mes cigarettes contre du pain. J'ai passé comme ça trois ans, sans jugement. Je n'avais pas la moindre idée de combien de temps ça durerait…

Est-ce que vos parents savaient où vous étiez ?

Après une lettre retournée sans réponse, ce qui m'a fait craindre le pire, un ami de détention a été libéré pour raisons de santé. Mes parents ont ainsi appris en janvier 1946 que j'avais survécu. Quand mes camarades ont été finalement jugés et condamnés à vingt-cinq ans de prison ferme, j'étais hospitalisé avec le typhus : j'ai été épargné. Libéré fin août 1948, je suis rentré en octobre de la même année. J'ai eu de la chance que la commission de santé ait conclu que j'étais trop faible pour travailler.

Est-ce qu'au camp on vous a incité à entrer au parti communiste ou à faire partie du Comité national pour une Allemagne libre ?

Non. On nous disait seulement que mieux nous travaillerions, plus vite nous rentrerions chez nous. Quand j'ai regagné mon village, j'ai trouvé mes parents sans travail, dans une maison à moitié détruite par une bombe, partagée avec des réfugiés. Jusqu'en mars 1949, je suis resté à l'hôpital. Après, j'ai travaillé comme commercial. Mon salaire mensuel était de 50 DM, sur lequel je devais payer 20 DM d'amende en tant qu'ancien membre du parti nazi.

Quelle trace la guerre a-t-elle laissée sur vous ?

Je suis devenu dur, très dur. Hitler disait qu'il fallait être dur comme un acier Krupp et tenace comme le cuir… La guerre m'a rendu dur et tenace. Après, dans la vie, quand je croisais un homme de ma génération, je savais tout de suite s'il avait été un soldat du front ou un rat de l'arrière. Bismarck avait raison – on ne devrait jamais faire la guerre contre la Russie !

Breslau, dernier bastion à l'est

Breslau (aujourd'hui Wrocław, en Pologne), capitale de la Silésie, est encerclée par le 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev, le 16 février 1945. Les défenseurs s'appuient sur une double ligne de défense construite à partir d'août 1944, quand la ville est déclarée « forteresse » par Hitler. La garnison compte de 45 000 à 50 000 soldats issus d'une poussière d'unités, dont 15 000 membres du Volkssturm. La Luftwaffe affecte la totalité de ses Ju 52, He 111 et Do 17 au ravitaillement, au prix de 165 appareils abattus par les Soviétiques. Pour diminuer l'efficacité des tirs d'artillerie, les Allemands brûlent préventivement des centaines d'immeubles dont les ruines – et les caves bétonnées – forment de redoutables abris. Chaque mètre de rue est miné, les égouts et canalisations sont murés, les milliers de wagons de l'immense gare de triage couchés et formés en un système labyrinthique. L'ensemble de la population prête la main aux défenseurs. Le Volkssturm, dont l'efficacité a été proche de zéro sur le front de l'Ouest, se bat avec un acharnement exceptionnel. Malgré les assauts de la 6e armée soviétique – la plus faible du 1er Front d'Ukraine, il est vrai –, Breslau tient jusqu'au 6 mai 1945. Cette résistance, si elle n'a guère gêné l'avance finale de Koniev vers Berlin, a entraîné d'énormes pertes civiles. Selon l'historien britannique Norman Davies, les pertes militaires allemandes auraient été de 6 000, celles des Soviétiques de 7 000, mais 170 000 civils auraient péri !

Jean Lopez

UN PARCOURS CLASSIQUE



Comme la majorité des soldats allemands, Kurt Klusmeier n'a connu que le front de l'Est. Les trois batailles auxquelles il participe sont défensives. Devant Leningrad, la retraite se fait pas à pas. À Volodymyr-Volynskyï, en revanche, c'est un sauve-qui-peut devant l'offensive du 1er Front de Biélorussie. Breslau est un siège en règle, avec combats de rue au milieu d'une population civile importante. La durée de la captivité de notre témoin (trois ans) est courte au regard des centaines de milliers d'Allemands relâchés entre 1950 et 1955.

1. Kurt Klusmeier est né le 3 mars 1924 à Ganderkesee, village proche d'Oldenburg, en Basse-Saxe. Fils unique d'un ex-officier de la Grande Guerre, il est intégré dans la Wehrmacht en septembre 1942 sans avoir le temps de passer son baccalauréat. Il effectue toute sa guerre sur le front de l'Est avant d'être capturé. Libéré de Russie en 1948, il affronte une période difficile (son père meurt en 1949). Mais il entame une carrière de commercial et se marie en 1956. Il a deux fils, trois petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.

III. LES ARMES

« J’ai chassé le Mosquito sur Me 262 »

Jorg Czypionka[1] a eu de la chance. Celle d’échapper jusqu’à l’été 1944 aux plus durs combats de la Luftwaffe. De devenir chasseur de nuit. De piloter le Messerschmitt 262. Et enfin d’échapper aux caprices mortels du premier jet de l’histoire dans les cieux rougeoyants du Reich à l’agonie.

Propos recueillis et traduits de l’anglais par Maurin Picard à San Gabriel (Los Angeles, Californie), les 7 et 8 octobre 2013

Guerres & Histoire. — Comment votre guerre démarre-t-elle ?

Jorg Czypionka. — En 1939, toute ma classe décide de s’engager dans l’armée, histoire d’en « finir vite ». Nous n’avons aucune idée de ce qu’est la guerre. Moi, je n’ai qu’une chose en tête : devenir pilote ! En 1940, j’entre à l’école de pilotage à Wels, près de Linz, en Haute-Autriche. J’y reste comme instructeur de 1941 à 1944. C’est une époque bénie, loin des combats, où nous pouvons nous concentrer sur le pilotage pur : le vol aux instruments, de nuit, en formation, l’acrobatie en vol inversé ou sur la tranche au-dessus des rues des villages autrichiens. Tout ce que j’apprends va beaucoup me servir par la suite. La grande leçon, c’est qu’il faut être concentré en permanence. Ne pas laisser son esprit vagabonder, être à 100 % à ce que l’on fait, du décollage à l’atterrissage. Il faut connaître par cœur l’avion que vous pilotez, ne jamais lui demander ce dont il est incapable. Il faut le sentir et le respecter.

Pourquoi n’êtes-vous pas envoyé plus tôt en unité combattante ?

J’ai bien essayé. Nous voyons tous ces types comme Marseille qui décrochent cent ou deux cents victoires dans le désert ou sur le front de l’Est, et nous rêvons de les imiter. Mais il y a ce colonel chez nous, un vétéran de la Première Guerre mondiale, qui se comporte comme un père. Il refuse de nous laisser partir, parce qu’il a « trop besoin de nous » [*sic*] pour former les jeunes recrues.

Quand votre exil involontaire prend-il fin ?

En mars 1944, les pertes sont telles que trois camarades et moi sommes appelés à notre tour en formation de pilote de chasse à Ludwigslust [dans le Mecklembourg], sur de vieux Messerschmitt Bf 109 E et F. Les Bf 109 biplaces n’existant pas, vous êtes tout de suite lancé en solo. Un instructeur me briefe, puis me dit : « Vas-y, boucle ta ceinture, à toi de jouer. » Aussi simple que ça.

À l’issue de ces cinq mois en école de chasse, où êtes-vous affecté ?

Lorsque nous sommes brevetés, en juillet 1944, deux de mes camarades sont envoyés en escadre de chasse de jour, et les deux autres, dont moi, en chasse de nuit. Un coup de chance, car les affrontements de jour sont les plus meurtriers. Et puis j’aime relever les défis techniques, comme celui de voler de nuit. Nous arrivons le 20 août à Jüterbog [à 70 km au sud-ouest de Berlin] pour voler dans une unité de nuit spéciale, la 10. JG 300 [10. Staffel/Jagdgeschwader 300 : la 10e escadrille, dépendant de la 300e escadre de chasse].



Jorg Czypionka.

Qu'a-t-elle de spécial ?

Elle vient d'être formée pour lutter contre les Mosquito, notre bête noire. Ils déferlent par vagues de soixante appareils, mais chacun pour soi : un par minute et depuis les quatre vents. Ils s'en prennent toutes les nuits à Berlin et sont quasi

indétectables au radar. Nous les traquons en employant une tactique de chasse libre, sans assistance radar, appelée *Wilde Sau*. Notre seule chance est d'être au moins 2 000 mètres plus haut et de les attendre, pour piquer droit dessus quand l'un d'entre eux est accroché par les projecteurs. Nos Bf 109 G14 modifiés sont rapides avec leur moteur Daimler-Benz DB 605AS, le plus puissant à l'époque, équipé d'un turbocompresseur à trois étages, mais pas plus rapides que les Mosquito. Et puis notre autonomie est limitée à deux heures trente maximum, avec réservoir supplémentaire. Pas facile…

Avez-vous pu intercepter ces raiders solitaires britanniques ?

Oui, nous avons réussi, parfois, mais il faut faire vite, car si le Mosquito découvre qu'il est coiffé par-derrière, il plonge, puis redresse brutalement, et met de la distance rapidement. J'en accroche un à 11 000 mètres d'altitude. Je lui tire dessus, mais il monte en chandelle et mes obus passent en dessous. J'abandonne car nos Bf 109 plafonnent à 11 500 mètres. En fait, je ne suis pas plus motivé que ça. Ce sont des avions magnifiques et ça me fend le cœur d'avoir à les abattre. En outre, le temps est exécrable durant cet automne-hiver 1944 : le brouillard, la crasse, zéro visibilité les trois quarts du temps. Il faut percer cette épaisse couche de nuages, à 4 000 ou 5 000 mètres. Les Mosquito, eux, ont un radar de navigation et passent partout.

Pensez-vous la guerre perdue ?

Non, ce n'est pas aussi clair. Mais nous nous doutons bien quand même qu'elle est mal embarquée. Les bombardements s'intensifient, les appareils ennemis sont toujours plus nombreux et nos pilotes disparaissent à un rythme soutenu. Le carburant manque de plus en plus souvent…

Que vous offre la chasse de nuit, dans ces conditions ?

Nous ne sommes pas pris à partie comme nos camarades « de jour » par des nuées de chasseurs alliés. Nous affrontons un adversaire plus rare et quasi insaisissable. Oui, nous voulons des victoires, mais en fin de compte, cela n'est pas si fondamental. Avec des appareils monoplaces qui ne sont pas conçus pour la chasse de nuit, il ne faut pas s'attendre à un miracle. Ce qui nous fait vibrer, c'est de décoller

de nuit, trouver notre chemin avec la navigation, nous orienter et traquer les intrus pris dans la toile des projecteurs. Un vrai job de trompe-la-mort.

Avez-vous apprécié l'expérience ?

D'abord, vous ne choisissez pas. Vous faites ce qu'on vous ordonne de faire. Mais nous sommes vernis : la région de Jüterbog est assez plate. Lorsque nous décollons d'un pré, de nuit, sous la pluie, avec un plafond bas de 80 mètres et seulement des petits feux de balisage, l'absence de relief évite un paquet d'accidents. Je fais plusieurs décollages à l'aveugle, dans le noir complet : aux instruments, sans horizon ni direction, en maintenant une trajectoire aussi rectiligne que possible. Vous déviez d'un degré et c'est le crash. Certains de mes pilotes sont si inexpérimentés que, s'il fait trop mauvais, ils restent au sol. Nous, les vétérans, nous avons une autorisation spéciale : nous pouvons voler par tous les temps.



Une paire de chasseurs à réaction Messerschmitt Me 262 s'apprête à décoller de la base de Lechfeld, en Bavière, en mars 1945. Arrivés trop tard et en trop petit nombre, ces avions révolutionnaires, mais mal adaptés à des opérations de haute intensité, n'ont rien changé à la domination aérienne alliée.

Obtenez-vous des résultats ?

Il y a trois escadrilles, commandées par Kurt Welter, Karl Mitterdorfer et moi-même. L'unité abat à peine une dizaine de Mosquito… Et c'est Welter qui les descend presque tous. Sacré tireur d'élite. Il voit bien les limites du Bf 109 et se met en quête d'un appareil plus rapide que le Mosquito. Il décide d'aller tester deux jets au centre d'essais de Rechlin [dans le Mecklembourg], l'Arado Ar 234 et le Messerschmitt 262.

Quelles sont ses conclusions ?

L'Arado, malgré ses qualités, n'est pas adapté à la chasse de nuit. Sa canopée en Plexiglas reflète la lumière de la lune comme celle des voyants du tableau de bord, ce qui peut gêner le pilote. Welter manque d'ailleurs de s'écraser en se posant à Rechlin : trop de lumière dans le cockpit. Avec ce nez en Plexiglas, le pilote est en outre vulnérable aux débris si la cible explose à proximité. Le Me 262, lui, le séduit d'emblée. La légende raconte que par une nuit claire, en novembre ou décembre 1944, il aurait abattu 5 Mosquito de suite sur cet avion, quasiment sous les yeux de Göring. Je n'ai jamais pu vérifier… À la suite de quoi Welter obtient des Me 262 pour son Kommando : 8, pas un de plus ! Des monoplaces de chasse de jour, sans radar, donc. En mars 1945, il m'appelle et me dit : « Czypi, tu veux passer sur Me 262 ? » Bien sûr !

Comment vos débuts se déroulent-ils ?

J'arrive à Burg bei Magdeburg [en Saxe-Anhalt] le 20 mars 1945, vers 16 ou 17 heures. Ça ne traîne pas : Welter me dit d'aller me familiariser avec l'appareil. Vous n'allez pas me croire, mais la conversion sur jet, là encore, se fait sans passer par un biplace. Vous êtes lâché en solo sur monoplace après une brève introduction à la machine. Sur le tarmac, j'aperçois ces jets magnifiques sagement alignés. Mein Gott, ils sont superbes ! Je me dis : « Fantastique, c'est le futur ! »

Et vous vous installez dans le cockpit…

Le chef mécanicien m'explique tout pendant quarante-cinq minutes : la procédure de démarrage et d'allumage des moteurs, l'indice de température interne et le nombre de tours de la turbine des réacteurs, à surveiller comme le lait sur le feu.

La conception du cockpit est assez similaire à celle du Bf 109, avec commandes moteur d'un côté et navigation de l'autre. Puis je me rends dans la chambre de Welter qui est en train de se raser, avant de décoller de nuit. Il me fait simuler à haute voix une mission complète. Je ferme les yeux, je répète mentalement tout ce que je viens d'apprendre. Il me teste : « Et là, si ton appareil se cabre, et si un moteur s'éteint, que fais-tu ? » Quand j'ai fini mon atterrissage virtuel, il me dit : « OK, c'est bon, va faire ton premier vol. »

Décollez-vous dans la foulée ?

Oui, deux heures après mon arrivée à Burg ! Pas d'instruction, pas de combat tournoyant, rien. Et tout se passe comme sur des roulettes. C'est facile ! Passer des moteurs à hélice aux moteurs à réaction aurait dû être… intimidant. Mais non, pas du tout. Je sais qu'il ne faut pas pousser trop brutalement la manette des gaz ni partir en piqué, qu'il faut « sentir » l'avion. Et c'est un bonheur. Au sol, il est stable, il file droit grâce à la jambe de train avant qui le maintient à l'horizontale. La visibilité est excellente avec la canopée en bulle. Les turboréacteurs Jumo [Junkers Motoren] 004 tournent comme des horloges, l'accélération est forte, mais pas décoiffante. J'adore cet avion !



Des Messerschmitt Me 262 superbement camouflés. Les chasseurs alliés, qui connaissaient la vitesse supérieure de ces avions, tournaient sans cesse au-dessus de leurs bases, cherchant à les détruire au sol ou lors de leurs décollages et atterrissages.

Le Me 262, pourtant, a la réputation de ne pardonner aucune erreur…

Les autres pilotes sont habitués à mettre pleins gaz en combat. Surtout pas ! Si vous poussez trop brutalement la manette, par exemple pour accélérer et échapper à des poursuivants, vous risquez l'extinction des moteurs. Et, sur ce jet, ça ne pardonne pas. En fait, au décollage, je suis juste surpris qu'il faille freiner à fond tout en mettant la pleine puissance, avant de lâcher les chevaux d'un coup. À 160 km/h, je tire sur le manche, et à 220 km/h je suis en l'air. Quel silence en vol ! L'avion glisse dans l'air, atteint des vitesses phénoménales sans effort, et sans aucune vibration. Je sens le voile noir me monter au cerveau lorsque j'accélère en virage, alors je baisse les gaz et il disparaît. Je fais mon vol et reviens me poser comme une fleur.

Cela change-t-il la donne face aux Mosquito ?

Pas pour moi, car ils sont toujours aussi durs à intercepter et je ne vole pas beaucoup : le Kommando Welter n'a jamais plus de deux ou trois appareils

opérationnels. Le 27 mars, pourtant, je décolle, mais très tard. L'assaut sur Berlin est presque terminé. C'est une nuit sombre, seulement éclairée par une demi-lune. Cela fait une heure que je suis en vol. Le voyant de la jauge est allumé : il me reste quinze minutes de kérosène. Je crois être une nouvelle fois bredouille et je fais demi-retour vers Burg, quand un Mosquito surgit juste sous mon nez, sur la droite. Même vitesse, même altitude, à 6 000 mètres. Il ne m'a pas vu. Incroyable. Instinctivement, je le suis. Pas évident dans l'obscurité, mais je vois les flammèches de ses pipes d'échappement. Il balance un peu à droite, à gauche. Je reste calé dans son sillage, silencieux, pendant une bonne minute. Une éternité. Je n'arrive pas à tirer.

Pourquoi ?

Je sais que je dois, j'ai attendu ce moment depuis longtemps et cela ferait une victoire facile. Mais je ne peux m'empêcher de penser que ces deux types, là, devant moi, sont sûrement mariés, ont des enfants. La guerre est bientôt finie, alors à quoi bon ? Et puis je me ravise : ils viennent probablement de larguer une de leurs bombes de 1 000 kg, ont peut-être tué des milliers de civils. Alors je tire. Trois obus suffisent. Avec des canons de 30 mm… Le Mosquito est touché au moteur droit. Il frémit à l'impact et prend feu. Je le vois partir en glissade à droite et disparaître au loin, une lueur dans la nuit. Ma victoire est confirmée par la tour de contrôle.

En avez-vous su un peu plus sur cet équipage que vous avez descendu ?

J'ai appris plus tard qu'il s'agissait d'un Mosquito Pathfinder de la RAF squadron 139 « Jamaica » : pilote néerlandais Andre Van Amsterdam, navigateur canadien Harry Forbes. Ils n'avaient pas de bombe. Des années plus tard, j'ai cherché le nom de Harry Forbes dans le bottin au Canada et j'en ai trouvé huit… Le deuxième était le bon ! Nous nous sommes écrit et parlé au téléphone. Il m'a tout raconté. C'était leur dernière mission. Forbes s'est extrait du cockpit et a sauté en parachute. Van Amsterdam a voulu faire pareil : il s'est hissé sur l'aile de son avion, mais après, pffuitt… On n'a jamais su ce qui lui était arrivé. Forbes a été capturé. Il a pensé que la Flak les avait touchés. Quand on lui a dit que c'était un jet de chasse de nuit, un Me 262, il est resté bouche bée. Ils n'avaient rien vu, rien entendu : ils savaient que les jets opéraient, mais pas de nuit. Il m'a écrit une lettre bouleversante en me disant qu'il aurait « tant aimé pouvoir toucher ma main ».

Que vous arrive-t-il sur le chemin du retour ?

Je me dépêche de rentrer car je suis à court de carburant. Je suis à 1 km de l'aérodrome et à 600 mètres d'altitude quand le moteur droit tousse brutalement et s'éteint. Je bascule illico d'un réservoir à l'autre, bien qu'il soit lui aussi quasi vide. Comment j'ai eu ce réflexe et aussi vite, je serais bien incapable de l'expliquer. Mais cela n'a duré qu'une brève seconde et le moteur a redémarré. J'ai posé la question après la guerre à des experts. À cette altitude, qu'un moteur reparte, c'est un miracle, et personne d'autre, à ma connaissance, n'y est arrivé. La seule explication possible, c'est que c'est la seule altitude où la vitesse de l'air et celle de rotation de la turbine se croisent idéalement. Mon ange gardien m'a sauvé une deuxième fois. Et voilà que, soudain, les balises de l'aérodrome s'éteignent juste devant moi !



Un Messerschmitt Me 262 atterrit sur le ventre au centre d'essais en vol de Brétigny-sur-Orge, le 6 septembre 1945. L'armée de l'air française a récupéré un de ces avions, rétrocédé par les Américains, et a pu en reconstituer deux autres. Le turboréacteur Junkers Jumo 004, soigneusement étudié, servira à produire les premiers engins français de ce type.

Que s'est-il passé ?

Un type vient d'atterrir juste avant moi, avec un pneu crevé. La tour s'est emmêlé les pinceaux et a éteint les feux. Une autre piste s'allume pour moi, mais à un angle de 30 degrés par rapport à mon axe d'approche. Trop tard. J'entame une grande boucle de 330 degrés pour refaire une approche, à moins de 10 mètres du sol ! Je mets pleine puissance et abaisse mes volets au maximum, alors que je n'ai plus une goutte de carburant. Je me dis : « Allez, tu peux le faire ! Allez, tu peux y arriver ! » Je regarde le badin et je n'en crois pas mes yeux : il indique 160 km/h. *Mein Gott*, c'est la limite de décrochage ! Eh bien, l'avion tient le coup. Le 262 est merveilleux. J'en suis encore admiratif. Je me pose et, durant le roulage, les deux moteurs s'éteignent ! Revoilà mon ange gardien, pour la troisième fois la même nuit. Au sol, on ne me demande rien. Je n'en parle pas. C'est comme ça.

Vous êtes miraculé, mais l'Allemagne, elle, agonise…

Nous savons tous que c'est bientôt la fin. Nous continuons à décoller toutes les nuits. Nous ne nous préoccupons que de l'essentiel : comment faire voler nos Me 262 quand on manque de tout (personnel, pièces détachées, munitions, carburant). Et puis éviter de se faire tirer comme des lapins par les chasseurs alliés en maraude, lors des manœuvres délicates du décollage et de l'atterrissage. Nous avons toujours une patrouille de couverture de Focke-Wulf 190 D9 « long nez », mais cela ne garantit pas un retour sans encombre.

L'aérodrome de Burg est-il épargné ?

Non, il est littéralement rasé le dimanche de Pâques, le 10 avril, par des nuées de forteresses volantes. Je m'en tire de justesse, mais mon 262 est foutu. Je passe par Jüterbog où « j'emprunte » un petit bimoteur Siebel, au nez et à la barbe des Russes qui entrent dans le périmètre.

Où allez-vous ?

Direction Lübeck [important port de la mer Baltique], où les jets survivants se sont repliés avec Welter, en bord d'autoroute, près de l'aérodrome. C'est le chaos complet. Je décolle de l'autoroute avec mon camarade Becker pour chasser des Typhoon qui viennent de mitrailler le terrain. Nous les rattrapons, leur tirons dessus au jugé et rentrons à bride abattue. Mais Becker enfreint le silence radio et dévoile notre

destination en donnant l'indicatif de l'aérodrome, « 001 ». Quand nous arrivons au-dessus de Lübeck, 6 Spitfire nous attendent. Je dis à Becker de se poser de front, pendant que je ferai le tour et que j'atterrirai face à lui. Chacun prend le côté droit. Comme ça, nos poursuivants n'oseront pas se tirer dessus. Et ça marche ! Je prends des tirs en virage, deux balles traversent l'habitacle, miraculeusement sans me toucher. Je décide par prudence de me poser sur le ventre, car je ne connais pas l'étendue des dégâts. Ce n'est pas un problème avec le 262, car les deux nacelles moteur vous font glisser comme une luge, et puis je suis à sec. À ce moment-là, un Spitfire arrive à ma hauteur sur la gauche, incapable de ralentir pour rester dans mes 6 heures. À 10 mètres de lui, je hausse les épaules en signe d'impuissance, et il fait de même ! Je pose mon jet sur le ventre, sans me faire tirer dessus. Ouf !

C'est l'hallali pour la Luftwaffe. Mais vous n'êtes pas fait prisonnier.

Les ordres sont de détruire les appareils. Mais Welter, malin, suggère de les garder pour s'en servir de monnaie d'échange. Nous les convoyons à Schleswig, un des tout derniers aérodromes intacts, sur la frontière danoise, d'où il est convenu que nous nous rendrons aux Britanniques, sans détruire les 262. C'est chose faite le 4 mai 1945. En contrepartie des cours que nous donnons aux pilotes britanniques – mais qui n'écoutent pas forcément nos conseils, ce qui leur coûtera plusieurs accidents –, nous négocions des sauf-conduits. Et nous échappons ainsi au camp. Nos 6 derniers appareils, 3 biplaces et 3 monoplaces, s'égaillent les uns après les autres. Je les veille jusqu'au dernier. Et je peux rentrer chez moi.

Le Messerschmitt 262, l'illusion du miracle

Premier jet opérationnel de l'histoire, le Me 262 est souvent présenté comme une arme miracle, une de celles avec lesquelles le Reich aurait pu… Sur le papier, l'appareil paraît redoutable : sa vitesse en palier atteint 850 km/h et lui permet de rattraper (ou d'échapper à) tout ce qui vole. Trois obus d'un seul de ses 4 canons de 30 mm abattent un quadrimoteur. Mais l'avion n'échappe pas à la « courbe en S » qui caractérise les innovations technologiques : des débuts prometteurs, une longue période de déboires avant une montée fulgurante. Outre des problèmes aérodynamiques liés aux très grandes vitesses (qui rendent tout piqué suicidaire), le défaut majeur du Me 262 tient à sa motorisation. Faute de métaux nécessaires à une construction durable, les deux réacteurs Junkers Jumo 004 doivent être changés après dix heures de vol… Peu fiables, ils répondent mal aux demandes de gaz et imposent des précautions à l'atterrissage qui accroissent la vulnérabilité. Ces raisons, et non la volonté d'Hitler de faire du Me 262 un bombardier, expliquent le retard à la production et le très faible nombre des avions opérationnels simultanément en 1945 : guère plus de 200, sur environ 1 430 construits.

1. Jorg Czypionka est né à Grünewald, près de Berlin, le 21 mars 1921. Il grandit à Ostrava, en Tchécoslovaquie. À 18 ans, il s'engage dans la Luftwaffe. Pilote instructeur jusqu'en 1944 en Autriche, il est reversé en unité combattante, formé sur Me 109 puis Me 262, et affecté à la chasse de nuit. Échappant aux camps de prisonniers grâce au « troc » des précieux jets avec les Britanniques, il survit dans des conditions misérables de 1945 à 1947. Puis il se lance dans une carrière d'ingénieur.

Les *Experten* de la Luftwaffe, enfants prodiges du désastre

C'est aussi indéniable qu'impressionnant : les pilotes allemands dominent de façon écrasante le tableau des victoires aériennes de la Seconde Guerre mondiale. Mais ces succès concentrés sur une poignée d'as résultent en fait des profonds dysfonctionnements de la Luftwaffe. Et expliquent pour une large part sa défaite, consommée dès 1943.

Par Vincent Bernard

Trois cent cinquante-deux victoires pour Erich Hartmann ; 301 pour Gerhard Barkhorn. Ces scores sont si énormes qu'ils en deviennent abstraits. Pourtant, 653 avions, c'est très concrètement la totalité de la chasse française en mai 1940. Ou l'intégralité du Fighter Command de la fin juillet 1940, à l'aube de l'assaut aérien sur l'Angleterre. Comment gagner une guerre face à de tels surhommes ? Et pourtant, ce chiffre incroyable de 653 représente *trois fois* le total des chasseurs que la Luftwaffe est en mesure d'opposer début juin 1944 au débarquement en Normandie *et* à la grande offensive soviétique « Bagration ». Il faudrait être aveugle – ou s'appeler Hermann Göring – pour ne pas y voir un paradoxe.

Oui, c'est vrai, les 120 premiers as de la Seconde Guerre mondiale – et même de tous les temps – sont allemands, et encore parce que l'as des as finlandais, Ilmari Juutilainen, s'intercale (avec 94 victoires) à la 121e place avant une nouvelle marée de croix noires. Le premier allié, le Soviétique Ivan Kojedoub (62 victoires), arrive 228e. Chez les Occidentaux, le Sud-Africain Marmaduke « Pat » Pattle (51 victoires)

est 326e, l'Américain Richard Bong (40 victoires) 401e. Encore le premier réalise-t-il 26 de ses succès contre les Italiens en Méditerranée et le second opère-t-il dans le Pacifique ! Le plus haut score d'un pilote anglo-américain contre la Luftwaffe est celui établi par le Britannique James « Johnnie » Johnson : 34 victoires, soit 4,4 fois moins que les 151 obtenues par Hans-Joachim Marseille contre la Royal Air Force (RAF). Si l'on compare les pertes cumulées infligées par les dix premiers « as » de chaque pays, le ratio en faveur de la Luftwaffe s'établit aux alentours de 5 pour 1 vis-à-vis des VVS soviétiques, de 10 contre 1 vis-à-vis des Anglo-Saxons.

Pourquoi la Luftwaffe a-t-elle perdu sa guerre avec un tel différentiel ? Invoquer le travestissement des chiffres par la propagande a été une des premières réponses d'auteurs désireux d'atténuer après guerre la fascination morbide pour les « surhommes » magnifiés par le régime nazi. Elle n'est, au mieux, que marginalement satisfaisante. C'est vrai, les escadrilles de chasse où officient les *Experten*, ainsi que l'on surnomme les super-as, bénéficient de l'attention soutenue des *Propaganda Kompanien* et leurs victoires sont claironnées régulièrement dans les bulletins radiophoniques du Reich.

Le système d'homologation allemand n'en reste pas moins l'un des plus exigeants et, si l'on constate d'évidentes exagérations, elles sont partagées par *tous* les belligérants. Ainsi, le 18 août 1940, la RAF et la Luftwaffe annoncent respectivement 144 et 147 victoires, alors que la réalité est de 69 et 68 – 47 % seulement, un chiffre qui reste à peu près constant pendant toute la bataille d'Angleterre et qui s'explique, comme dans toutes les guerres, par le brouillard du combat : tel appareil considéré comme perdu a pu se traîner jusqu'à un terrain, tel autre a pu être touché quasi simultanément par plusieurs pilotes…

Certes, le système adopté par la Luftwaffe du « 1 victoire/1 pilote » peut alimenter l'idée qu'en cas de victoire partagée (où plusieurs pilotes abattent un seul adversaire) le crédit soit assigné à un expert afin de gonfler artificiellement son palmarès. L'étude en archives du score de Walter Schuck, crédité de 206 victoires et jusqu'à 30 non confirmées, ne valide ainsi que 181 succès et 9 probables (ce qui n'en exclut cependant pas d'autres). Reste qu'en dépit des erreurs et des manipulations possibles, les homologations restent crédibles et souvent très inférieures aux revendications, au contraire de ce que l'on observe chez les Alliés, nettement plus permissifs. Chez les Américains, les homologations confinent parfois au délire, avec des bilans jusqu'à six fois surestimés. Les Soviétiques, eux, attribuent souvent une

victoire à chaque responsable d'un succès collectif, gonflant ainsi les bilans, ou ajoutent au score les destructions au sol.

Les cadors de la Condor

Si la propagande et les exagérations n'expliquent pas tout, faut-il attribuer la supériorité des *Experten* à des compétences hors normes ? Au début, sans nul doute. De la guerre d'Espagne où elle a engagé près de 7 000 hommes dans la légion Condor, la Luftwaffe ramène 26 as, dont Werner Mölders (14 victoires en 1938 et le premier à atteindre 100 victoires en 1941 avant sa mort sur le front de l'Est) qui met au point la formation tactique en « quatre doigts » (deux paires), indéniablement supérieure aux formations à trois (un leader et deux ailiers) de l'armée de l'air française et de la RAF. L'expérience acquise profite ainsi à un premier noyau de pilotes, qui sont à l'époque triés sur le volet et équipés de l'excellent Messerschmitt Bf 109 dont la version E domine le ciel européen jusqu'à l'été 1941. Cet ascendant à la fois tactique et matériel est d'autant plus marqué que les Alliés ne disposent jusqu'à l'automne 1940 que d'une doctrine dépassée et d'appareils inférieurs (le Spitfire n'équipe encore qu'un tiers des *squadrons* du Fighter Command début septembre).

Les vétérans d'Espagne puis de Pologne assurent à la Jagdwaffe (« l'arme de la chasse ») l'indéniable supériorité qui explique les résultats spectaculaires de France et surtout d'URSS – on y reviendra. Mais le mythe de son invincibilité est sérieusement mis à mal par la RAF dès la fin 1940. L'échec n'est pas encore apparent, mais il est déjà patent à cause d'une gigantesque erreur d'anticipation. Non seulement les usines sont incapables de produire des avions en nombre avant 1943, mais quand bien même elles y parviendraient, les cockpits resteraient vides !

À la veille des accords de Munich en août 1938, la Luftwaffe ne dispose en effet que de 901 pilotes de chasse, dont 537 qualifiés de « pleinement opérationnels » et 364 en fin de formation. Ressuscitée seulement le 26 février 1935 et surtout mal organisée par l'ex-as Göring, la Luftwaffe manque d'instructeurs, voire d'appareils d'entraînement, que ses écoles sont incapables de fournir. Le résultat est que le noyau de compétences, remarquable, de 1939 est déjà entamé par la bataille d'Angleterre. Entre juin et novembre 1940, la Jagdwaffe voit ses effectifs opérationnels chuter de 25 %, quand le Fighter Command augmente les siens de 80 %. Pas difficile de comprendre comment la RAF a gagné. Dès 1940-1941, la Luftwaffe est à peine capable de combler ses pertes, et elle ne fait rien pour. En

1942, les écoles de chasse continuent le train-train d'avant guerre, avec stages de ski et de danse, et forment 1 662 pilotes de monomoteurs, huit fois moins que les US Army Air Forces (USAAF). Un curriculum resserré permet de passer à 3 276 brevetés en 1943 – toujours quinze fois moins que chez les Américains.



Le colonel Werner Mölders au retour d'une opération au-dessus de l'Angleterre en octobre 1940. Tacticien intelligent, il est le premier pilote à dépasser les cent victoires aériennes. Abattu par un Dewoitine D.520 durant la campagne de France, libéré trois semaines plus tard, il se tue par accident le 22 novembre 1941.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

Des aigles encadrant des pigeons

Ainsi se met en place le mécanisme qui produit à la fois les *Experten* et la défaite. Chez les Anglo-Américains, les pilotes accomplissent un « tour » limité en heures : deux cents (renouvelables volontairement) en principe pour un pilote de chasse de la RAF en 1943, deux cent soixante-dix puis trois cents à partir d'août 1944 pour ceux des USAAF. Au-delà, et au détriment de leur score, les survivants vont transférer leur savoir à un énorme réservoir de remplaçants bien formés : respectivement trois cent quarante et deux cent quatre-vingts heures de vol (dont soixante-dix et quatre-vingts sur avion d'armes) dans la RAF et les USAAF. Dans la Luftwaffe, en revanche, le gros des pilotes reste dès 1940 en escadrille jusqu'à l'épuisement complet, la blessure ou la mort. C'est ainsi que certains dépassent le millier de missions (à titre de comparaison, Pierre Clostermann, l'as des as français avec 23 victoires, totalise 432

missions en six cents heures). Et pas question de transmettre leur expérience, ce sont au contraire les écoles que l'on appauvrit en envoyant les instructeurs boucher les trous au front ! Pour compenser l'usure mensuelle des effectifs qui grimpe, irrégulièrement, de 3 % à 25 % entre 1942 et 1944 (avec un gros pic sur cette dernière année), pour économiser les avions et surtout l'essence qui se met à manquer dès 1942, on accélère la formation. De deux cent quarante heures (dont quatre-vingts sur avions d'armes), ce qui est mieux que la RAF entre 1939 et 1942, on descend à deux cent vingt heures en 1942-1943, puis à cent quatre-vingts et enfin à moins de cent vingt (dont quinze sur chasseur) en 1944-1945… Et peu importe que les avions arrivent enfin en nombre, si 40 % restent vides faute de pilotes.

Dès 1941, en fait, cohabitent donc 2 Jagdwaffe. La première est constituée d'un noyau de survivants chanceux, pour la plupart formés pendant la période faste qui leur a permis de se faire les dents. Barkhorn n'obtient sa première victoire aérienne qu'à sa 120e mission et doit en accomplir plus de 1 100 pour en décrocher 301. Forts de leur expérience, du maintien perpétuel en ligne et de l'arrivée sur le tard d'excellents appareils (Bf 109 G/K, FW 190 D puis Me 262 A à réaction), ces privilégiés parviennent à s'en tirer : 13 des 20 premiers *Experten* (65 %) survivent à la guerre, sachant néanmoins que la plupart auront été abattus, et souvent blessés, plusieurs fois (Barkhorn : 9 fois ; Günther Rall : 8 fois ; Galland : 4 fois). Au total, moins de ces 500 pilotes d'exception remportent la moitié des victoires et environ un millier s'en partagent les trois quarts.



En août 1940, un Messerschmitt Bf 109 E va décoller d'un aérodrome du Pas-de-Calais durant la bataille d'Angleterre. Construit en de multiples versions, cet excellent appareil demeure le cheval de bataille de la Luftwaffe jusqu'à la fin de la guerre.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK/Arthur Grimm

À côté des vieux briscards coexiste une seconde Jagdwaffe. Celle-ci est formée des rangs clairsemés de novices à peine capables de suivre leur leader et dont chaque décollage équivaut à une tentative de suicide, par accident – car le Bf 109 est une machine dangereuse – ou au combat. Pour ceux-là, les victoires sont rares. Alors que 42 % des pilotes de la 8e Air Force en obtiennent au moins une, plus de 80 % de leurs adversaires allemands restent bredouilles – ce qui n'est pas étonnant, au rythme de près de 400 pilotes tombés par mois entre 1939 et 1945, avec un pic en 1944-1945. Les bilans souvent cités en effet évoquent 27 000 pilotes hors de combat, dont plus de 18 000 tués et disparus sur un total probable d'environ 30 000 – soit un taux de perte de 90 % compatible avec l'étude minutieuse de l'historien Williamson Murray qui conclut que « l'usure des pilotes de chasse allemands au cours de la guerre se situe vraisemblablement très au-dessus du 90e centile ».

Ostfront, le facteur multiplicateur

Le cercle vertueux dont bénéficient les *Experten* – permanence au front, expérience, chance, meilleures machines… – peut expliquer pourquoi Hans-Joachim Marseille, par exemple, parvient à 158 victoires, mais tout de même pas les incroyables scores des 29 pilotes qui le précèdent. En fait, ces as tirent là d'abord profit, individuellement, de la défaite collective de la Luftwaffe. Ainsi, Günther Rall (275 victoires) justifie moins les performances de ses pairs par leur supériorité intrinsèque que par le nombre de cibles disponibles. En infériorité numérique dès 1941, les chasseurs à croix noires ont mathématiquement plus de chances de mettre un chasseur adverse dans leur viseur. Dans les cieux de plus en plus encombrés du Reich, on rencontre ainsi trois fois plus d'avions alliés au printemps 1944 puis plus de six fois plus à l'été. Sur le front de l'Est, le rapport est de 20 contre 1 à la fin du printemps. Comme le Fighter Command de 1940, dont les pilotes parachutés retournent immédiatement au combat, les *Experten* défendent leur territoire à partir de 1942, ce qui augmente encore leurs chances de survie.

Ce « facteur numérique » est en outre amplifié par un autre : le « facteur Est », où la Jagdwaffe remporte les deux tiers de ses victoires. Soixante-seize pilotes allemands remportent plus de 100 victoires à l'est – pour seulement 8 à l'ouest (théâtre méditerranéen compris). Ce phénomène a d'abord pour origine le déséquilibre qualitatif initial de 1941 qui permet de ravager les rangs des VVS non seulement surprises, mais dépassées techniquement et tactiquement. Jamais les pilotes soviétiques ne parviendront à égaler la formation des Anglo-Saxons. De 1941 à 1943, ils sont envoyés au front avec 100 heures de vol au mieux, sans expérience sur avion d'armes. À peine capables d'atterrir, ils suivent aveuglément leur leader – seul doté d'une carte et d'instructions, en quasi-absence de radar et contrôle au sol. « C'est de l'infanticide… », commente Kesselring, maréchal de la Luftwaffe pourtant rarement apitoyé.

Les choix tactiques des VVS, désastreux, accentuent le fossé. Ainsi, en 1943, les Soviétiques invitent à désorganiser les formations allemandes en « visant la tête », c'est-à-dire le pilote le plus expérimenté et le plus difficile à abattre. À l'inverse, les *Experten* comme Hartmann privilégient la chasse libre et traquent les traînards ou les pilotes montrant des signes de nervosité. Hartmann revendique ainsi 10 victoires le 26 février 1944 et de telles coupes franches entament le moral des « bleus » adverses. Ce n'est qu'en portant le temps de leur formation à deux cents heures de vol en 1944 que les « Faucons de Staline » pourront enfin se défendre.



Le pilote Erich Schmidt explique une manœuvre à un camarade durant la bataille d’Angleterre, tandis qu’un mécanicien ajoute une victoire sur la dérive de son appareil. Titulaire de quarante-sept victoires, dont vingt-huit à l’est, il est abattu et tué par la DCA soviétique le 31 août 1941.



Sur la base de Cazaux, dans la Gironde, un instructeur indique à un groupe de pilotes de chasse les dernières tactiques pour attaquer les quadrimoteurs britanniques. À partir de 1942, une part croissante de la Luftwaffe est immobilisée dans la défense du Reich et des territoires occupés.

© Coll. O. Calonge/adoc-photos

Ni surhommes ni invulnérables

Les conditions très différentes entre fronts conduisent avec le temps à une spécialisation de la Jagdwaffe. Habitués à opérer à basse altitude face à des formations nombreuses et acharnées, mais tactiquement ineptes, les pilotes affectés à l'est subissent des pertes très lourdes quand on les transfère à l'ouest face à la RAF et aux USAAF autrement mieux préparées et équipées. En moyenne, on constate que les meilleurs Allemands remportent une victoire toutes les 2 à 5 missions, contre une toutes les 3 à 6 missions côté anglo-saxon. C'est mieux, certes, mais loin de refléter les énormes ratios suggérés par les bilans bruts. On peut déduire de ces chiffres une relative supériorité tactique globale allemande, mais limitée aux meilleurs pilotes et due avant tout à leur expérience accumulée et à la « prime » représentée par le nombre de cibles à disposition.

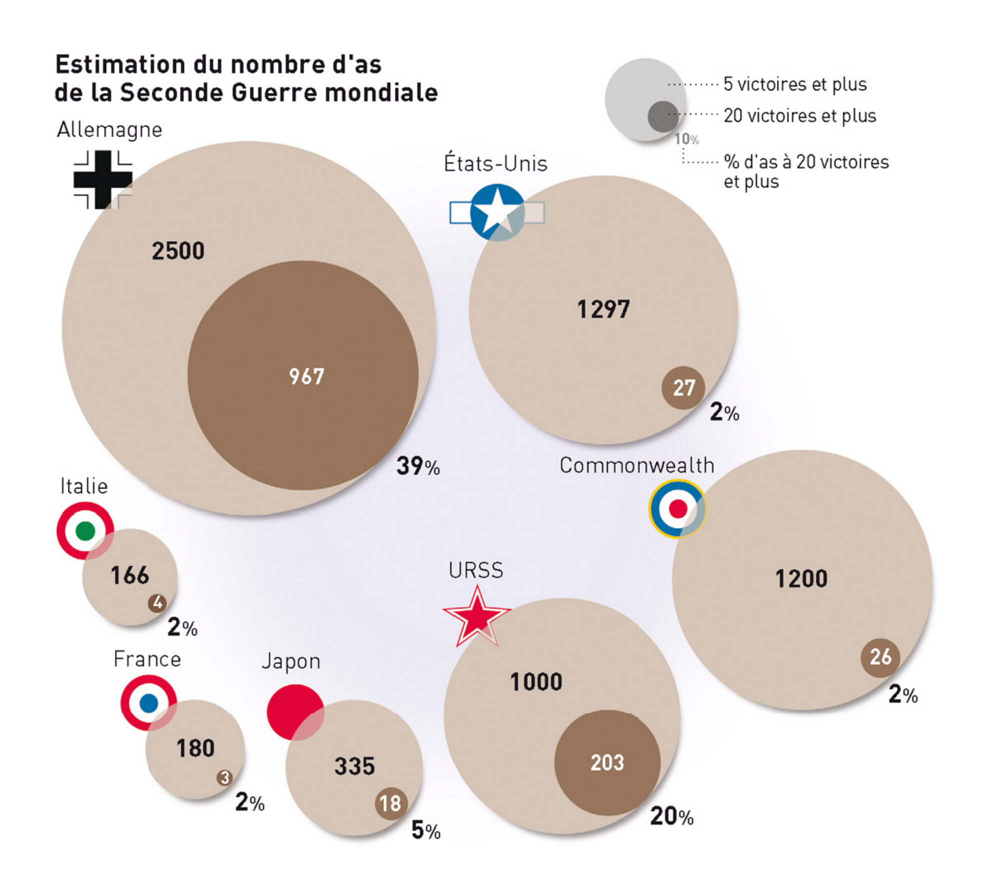
Le phénomène des *Experten* est finalement un leurre qui a servi opportunément, et sert encore, à masquer la réalité d'un désastre stratégique programmé. En misant tout sur une guerre courte et sur un front – fantasme récurrent des stratèges allemands depuis Frédéric II –, Hitler et Göring ont perdu la bataille avant même de l'avoir engagée. Comme l'armée et la marine impériales japonaises, la Luftwaffe, privée du vivier de pilotes que la médiocrité de son système de formation n'a pu lui procurer, ne pouvait que péricliter. S'ils n'ont évidemment pu enrayer un déclin fatal dès l'attaque de l'URSS, les *Experten* ont cependant joué un rôle. Face à une supériorité alliée écrasante, les survivants ont tenu à bout de bras des lambeaux d'unités sans expérience, jusqu'au bout : Hartmann remporte son ultime victoire le 8 mai 1945. Avant de pouvoir transmettre, enfin, leur expérience à une nouvelle génération. Quand l'Allemagne fédérale et l'OTAN accouchent en 1956 de la nouvelle Bundesluftwaffe, Hartmann, Barkhorn, mais aussi Rall et Batz, n° 3 et n° 6, sont présents au-dessus du berceau : quatre bonnes fées aux 1 165 étoiles !

Chasse ouverte la nuit

Afin de contrer les bombardements nocturnes, spécialité de la RAF, la Luftwaffe crée à l'été 1940 une première escadre de chasse nocturne, la NJG1 (Nachtjagdgeschwader 1). Appuyée sur le réseau radar littoral (la « ligne Kammhuber », du nom de son organisateur) et équipée pour l'essentiel de chasseurs bimoteurs capables d'embarquer un volumineux radar et un puissant armement, la chasse de nuit produit

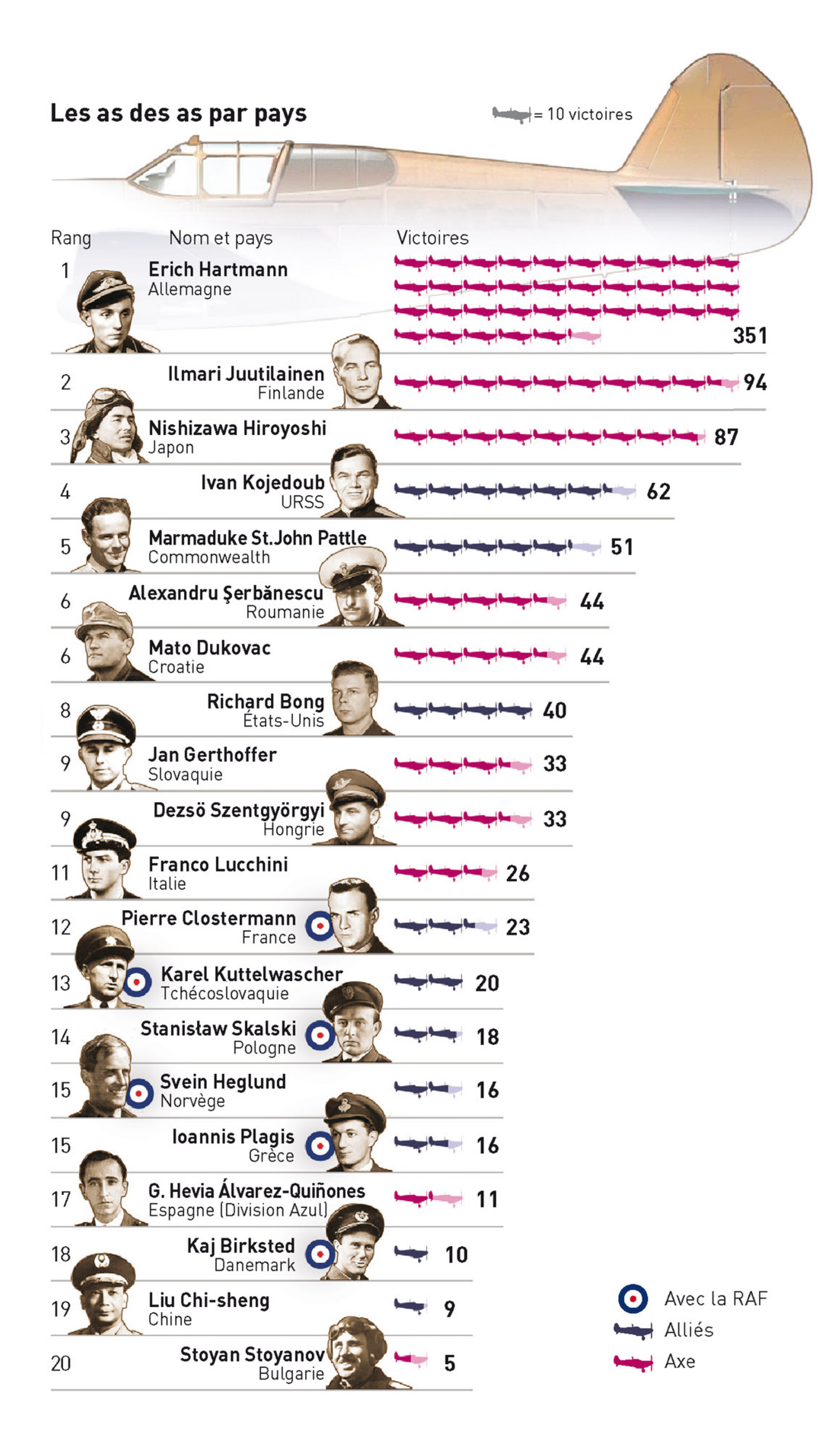
des *Experten* pour des raisons similaires à la chasse diurne : pléthore de cibles et maintien en ligne par manque de réserves. La difficulté inhérente au combat sans visibilité réduit cependant les scores et demande des spécialistes : sur les 57 *Nachtjägers* les plus capés (30 victoires et plus), moins d'une vingtaine auront obtenu également des victoires de jour. Derrière Heinz-Wolfgang Schnaufer, as des as avec 121 victoires (exclusivement de nuit), 5 pilotes seulement sont classés comme « as » diurnes et nocturnes, dont le n^{0} 2, Helmut Lent, tué en octobre 1944 (110 victoires, dont 8 de jour).

LA LUFTWAFFE, MACHINE À FABRIQUER DES AS



L'Allemagne domine sans exagérer ses scores (et même parfois l'inverse), du moins après 1940. Plus suspectes sont les revendications des USAAF. Il est vrai qu'elles combats systématiquement au-dessus du territoire ennemi, ce qui complique les vérifications. Côté français, une trentaine d'as proviennent du groupe de chasse 3 (ou « régiment Normandie-Niémen ») engagé par le général de Gaulle aux côtés de l'URSS et qui remporte 273 victoires pour 46 tués – le meilleur score d'une unité tricolore.

L'AXE DEVANT LES ALLIÉS



Les gros scores des as de l'Axe s'expliquent essentiellement par la faiblesse de leur adversaire soviétique. Deux exceptions : le Japon et l'Italie fasciste, opposée surtout à la RAF en Méditerranée et retirée du front de l'Est début 1943. Par ailleurs, les as alliés originaires d'Europe occupée (dont Pierre Clostermann) combattent d'abord sous les couleurs de la RAF. Notons que Marcel Albert, du Normandie-Niémen, est également crédité de 23 victoires, mais dont 16 sont partagées, selon la règle soviétique.

La clé du Débarquement est à décrocher dans le ciel

Début 1943, les stratèges alliés se querellent sur le rôle du bombardement stratégique. Doit-il, peut-il gagner seul la guerre ? Ou se contenter d'affaiblir la machine nazie avant le Débarquement ? Le massacre des « forteresses volantes » au-dessus de l'Allemagne en août tranche le débat : plus question d'invasion sans limer les dents de la Luftwaffe. Pour cela, les Américains ont quelques idées… Mais rien n'est gagné d'avance.

Par Benoist Bihan

La Libération ne s'est pas jouée le 6 juin 1944, sur les plages de Normandie. « Neptune », nom de code de la phase amphibie de l'opération « Overlord », n'est pas, comme le pensent les Allemands, l'affrontement décisif, mais la consécration de plusieurs mois d'efforts, essentiellement aériens, qui ont déjà garanti le succès du « jour le plus long ». Les soldats qui submergent les défenses du mur de l'Atlantique (*Atlantikwall*) parachèvent en réalité une défaite allemande déjà largement entamée par leurs camarades aviateurs des US Army Air Forces (USAAF) au début de l'année. Et la « forteresse Europe » qu'ils prennent d'assaut a en fait déjà été percée au terme d'une offensive aérienne massive, baptisée opération « Pointblank » (« à bout portant ») par les planificateurs alliés. Un qualificatif parfaitement adapté à l'objectif de la mission : briser l'échine de la chasse allemande.

Piège mortel par bien des aspects, « Pointblank » n'a pas eu une genèse aussi expéditive que le nom le laisse supposer. Tout commence en janvier 1943 à

Casablanca : en marge de la conférence, les chefs d'état-major interarmées alliés s'entendent pour mener une « offensive de bombardement combinée » (*Combined Bomber Offensive* ou CBO) destinée à réduire à l'impotence, depuis les airs, la machine de guerre germanique grâce aux efforts conjoints du Bomber Command de la Royal Air Force (RAF) et des bombardiers de la 8e Air Force (AF) américaine, qui monte alors en puissance en Angleterre.

Querelles autour du berceau

Cette belle unité n'est cependant que de façade. L'Air Marshall Arthur Harris, satrape jaloux du Bomber Command, focalise son action sur les villes, les populations allemandes et leur moral. Le Britannique rechigne à une attaque contre le tissu industriel, qu'il juge peu efficace, et tout autant aux opérations conjointes. Il n'accepte que contraint et forcé, en mars 1943, de participer à l'effort allié, en bombardant la Ruhr, centre industriel autant que démographique, de concert avec les Américains. Ces attaques, menées de nuit, freinent en 1943 l'expansion industrielle allemande, réduisant notamment la production d'acier et de charbon. Mais elles n'avancent guère la cause du second front et, loin de briser le moral ennemi, ne font que renforcer la mobilisation derrière le Führer.

Harris n'est cependant pas seul dans l'erreur. Dans la lignée de leurs théories d'avant guerre, les aviateurs américains pensent eux aussi pouvoir mettre l'Allemagne à genoux depuis les cieux. Leur idée est d'attaquer avec précision – de jour, donc – les goulots d'étranglement de la production de guerre à l'aide de bombardiers supposés presque invulnérables tant ils sont hérissés de mitrailleuses : le Boeing B17 n'est-il pas surnommé la « forteresse volante » ? Si ce plan réussit, l'industrie allemande s'arrêtera et le Reich s'écroulera de lui-même. Tous, cependant, ne sont pas convaincus que les bombes seules obtiendront la reddition sans conditions qu'exige Roosevelt depuis février 1943. Mais ceux-là estiment toutefois qu'elles réduiront la Wehrmacht à l'impotence, faisant du Débarquement une quasi-formalité.

De ce désaccord de base sur l'objectif final, la CBO hérite de son premier défaut majeur : le manque de hiérarchisation des priorités. Comme le désirent les partisans de la victoire par les airs, les planificateurs privilégient d'abord les cibles purement industrielles : usines de roulements à billes , production de carburant et de caoutchouc synthétiques en particulier. Mais pour satisfaire les défenseurs d'une préparation du Débarquement, on ajoute à la liste les chantiers et les bases de U-Boote, ainsi que l'industrie aéronautique. Les capacités de transport routier

deviennent aussi des objectifs secondaires. Au total, 19 catégories d'objectifs sont définies, sans cependant qu'un ordre soit précisément établi pour les frapper.

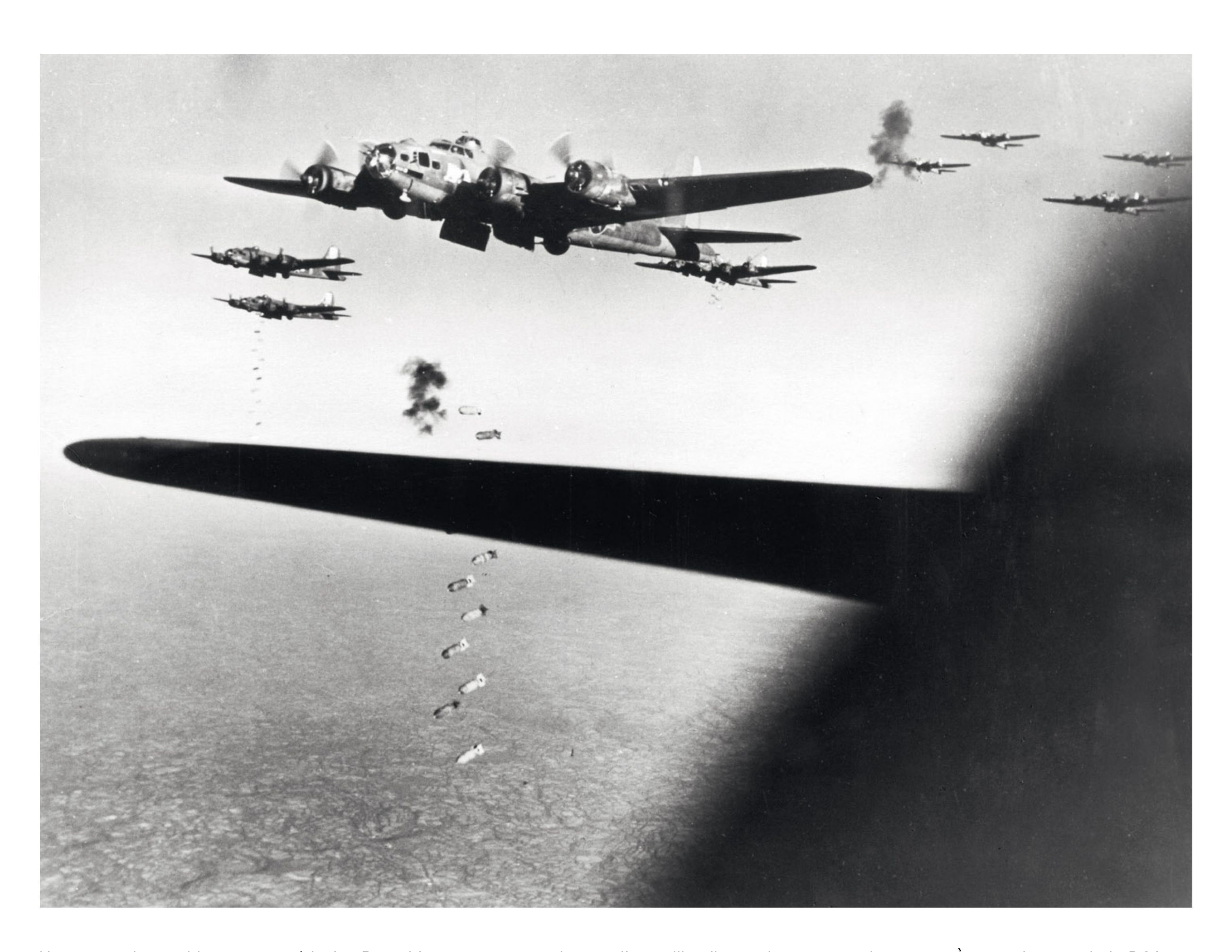
Une forteresse haute de 20 000 mètres

Des examens plus approfondis révèlent cependant bien vite les failles du plan. Le problème principal de l'ouverture du second front, en effet, ne réside pas tant dans le fameux mur de l'Atlantique, dont l'édification, en ce début 1943, débute à peine – il restera d'ailleurs jusqu'au Débarquement un ensemble disjoint de fortifications côtières, en mesure d'infliger certes des pertes sévères, comme on le verra sur Omaha Beach le 6 juin 1944, mais incapable de stopper longtemps un assaut résolu. La vraie muraille de la forteresse Europe est dans le ciel : c'est la Luftwaffe.

Si la Kriegsmarine n'est en effet pas de taille à contester en mer l'accès aux plages, la force aérienne dirigée par le Reichsmarschall Hermann Göring dispose encore au printemps 1943 d'une mâchoire bien pourvue, articulée depuis l'avant-guerre autour de deux missions : supériorité aérienne d'une part, et interdiction en profondeur des forces terrestres et navales d'autre part. Sans oublier une petite (mais redoutable) composante d'attaque au sol. Lors du raid britannique de Dieppe, en août 1942, la Luftwaffe conteste avec succès le contrôle des airs à la RAF, à qui elle inflige exactement deux fois plus de pertes (96 contre 48) en dépit d'un rapport de forces de 1 contre 3. Ce mauvais augure pour un débarquement n'est pas oublié.

En 1942 et même début 1943, la Luftwaffe démontre en outre en Méditerranée sa capacité antinavire (la Royal Navy y perd 28 grosses unités de surface en 1942, sans compter 83 navires marchands, essentiellement à coup de bombes et mines). Bien qu'écartelée entre la Tunisie et Stalingrad, elle dispute encore aux Anglo-Américains la supériorité aérienne au-dessus de l'Afrique du Nord. Certes, elle y a subi une défaite, mais conserve des moyens offensifs plus que respectables.

Le chef des USAAF, le général Henry « Hap » Arnold, perçoit bien la menace, de même que son supérieur à la tête de l'ensemble de l'US Army, le général Marshall. Le plan initial de la CBO est donc amendé dès juin par l'ajout d'une étape « intermédiaire » *sine qua non* : la réduction de la chasse de jour allemande, fondée sur les monomoteurs Messerschmitt Bf 109 et Focke-Wulf FW 190. Cette nouvelle orientation, baptisée donc « Pointblank », est confirmée en août à la conférence interalliée de Québec.



Un groupe de quadrimoteurs américains B17 vide ses soutes au-dessus d'une ville allemande en septembre 1944. À cette date, seule la DCA est gênante, la chasse ayant été balayée du ciel lors de l'opération « Pointblank ».

Les planificateurs alliés ont confiance dans la capacité des bombardiers à éliminer la chasse allemande. L'orientation presque exclusive de la Luftwaffe vers l'offensive aéroterrestre l'a conduite en effet à négliger la défense aérienne du Reich. Le rôle habituel de la chasse allemande est d'éliminer l'aviation adverse avant que les Panzers n'en coiffent les aérodromes, pas de défendre jour après jour (et nuit après nuit) un espace aérien. Et si les raids britanniques menés de nuit depuis 1940 ont abouti à la construction d'un réseau toujours plus dense de radars, de batteries de Flak et d'aérodromes de chasse, l'aviation allemande, en dépit de ses ambitions, n'est pas encore capable de tisser une défense impénétrable au-dessus du Reich.

Les B17 tombent de haut, les stratèges aussi

La première phase de la CBO prend donc les Allemands au dépourvu. Après une première mission américaine contre Brême en avril 1943, Américains (de jour) et Britanniques (de nuit) s'acharnent sur Hambourg du 24 au 30 juillet : la ville est rasée, plus de 40 000 habitants sont tués. Le Reich titube sous le choc. Les aviateurs alliés se félicitent, d'autant plus que les rapports de pertes semblent favorables : 87 B17 de la 8e AF (la grande unité qui concentre les quadrimoteurs et leur escorte de chasseurs, basée dans le sud de l'Angleterre) ont été abattus en 6 raids, soit un taux de perte de 10 % par mission. Bien que cela représente tout de même 30 % de l'effectif minimal nécessaire pour un raid majeur, ce taux est jugé acceptable au vu des résultats. Mais il est enregistré contre une défense insuffisamment prête, les chasseurs allemands n'ayant pas eu le temps d'élaborer une tactique pour s'attaquer aux formations massives de B17. En outre, les rapports prennent pour argent comptant les victoires délirantes des mitrailleurs de bombardiers, qui s'attribuent souvent plusieurs dizaines de fois le même appareil et annoncent comme abattus des chasseurs endommagés. Après Brême, la 8e AF revendique ainsi 63 chasseurs abattus quand la Luftwaffe en admet… 2.



De gauche à droite, les généraux Eisenhower, Spaatz, Doolittle et Kepner décorent le capitaine Gentile, pilote de chasse aux vingt victoires, engagé volontaire dans les forces aériennes canadiennes puis américaines. Alors que le temps de formation des pilotes alliés demeure très long, celui des pilotes de la Luftwaffe ne cessent de baisser, avec à la clé des pertes croissantes.

Convaincus que l'ennemi a perdu plusieurs centaines de chasseurs, confortés dans leur foi en la puissance défensive des « forteresses volantes », les planificateurs alliés jugent qu'un ou deux raids réussis supplémentaires suffiront à paralyser l'industrie du Reich. Ils entendent donc exploiter ce qu'ils perçoivent comme un succès majeur pour en finir avec l'industrie allemande. Le 17 août 1943, la 8e AF lance alors un double raid massif contre Schweinfurt et Ratisbonne. Mais cette fois, les chasseurs ont affûté les couteaux. Les pertes dépassent 19 %, avant de friser les 30 % quand les B17 renouvellent l'attaque de Schweinfurt en octobre ! Un taux absolument insoutenable. La forteresse Europe semble d'autant plus imprenable que la RAF encaisse durement, elle aussi : son taux de perte par raid fin 1943 dépasse nettement les 5 % considérés comme tolérables.

Fin octobre, le moral des chefs alliés décline plus vite que le soleil d'automne. Le Débarquement est devenu illusoire. Non seulement les flux de matériel, de munitions et de carburant vers les fronts où combattent les forces allemandes ne sont pas interrompus, mais la Luftwaffe demeure intacte, capable de couvrir la contre-attaque allemande qui menacera de mort toute tête de pont, même établie avec succès. La hantise des stratèges – l'enlisement des opérations et un retour à la guerre de positions comme en 14-18 – semble en passe de se réaliser. Sans suprématie aérienne, le prix à payer pour la libération risque d'être insupportable, la reddition sans conditions exigée de l'Allemagne nazie impossible à obtenir : la guerre va s'éterniser encore plusieurs années. Pas question de remettre « Pointblank » en cause : la directive va dans le bon sens. Mais un double changement de cap, dans la conception des opérations et leur exécution tactique, s'impose.

Nouvelle année, nouvelle équipe

La réorientation intervient avec l'arrivée en Grande-Bretagne d'un homme neuf : le général Eisenhower, nommé en décembre 1943 à la tête des préparatifs du Débarquement. En janvier 1944, il gagne auprès d'Arnold un point important : la nomination d'un homme de confiance, le général Carl Spaatz, comme patron d'une nouvelle organisation, les US Strategic Air Forces Europe (USSTAF). Spaatz contrôle par ce biais les deux forces de bombardiers lourds en Europe : la 8e Air Force en Grande-Bretagne et la 15e en cours de mise en place près de Foggia, en Italie. Ira Eaker, le chef de la 8e AF, jugé timide, usé et discrédité par la défaite, est muté en Méditerranée et remplacé par James « Jimmy » Doolittle, l'homme du raid sur Tokyo

en 1942, ex-second de Spaatz en Méditerranée. L'ancien patron des bombardiers de la 8e AF, le général Frederick Anderson, est quant à lui promu adjoint de Spaatz pour les opérations. Un autre changement clé intervient dès août à la tête des chasseurs d'escorte de la 8e AF : Frank Hunter, coupable de lenteur dans la mise en service des réservoirs supplémentaires, est viré au profit de l'excellent William Kepner.

La nouvelle équipe remet bien vite les opérations à plat. Spaatz et Doolittle ont constaté en Méditerranée que les forces aériennes alliées ne sont devenues réellement efficaces que lorsque toutes leurs composantes – chasse, bombardiers moyens, bombardiers lourds, transports… – ont été pleinement intégrées. Leur expérience montre que le concept de raids constitués uniquement de quadrimoteurs est inepte, ce que prouve d'ailleurs l'énormité des pertes.

Simultanément, Anderson (déjà aux commandes lors des raids d'août et octobre 1943) et les planificateurs des USSTAF réalisent que l'industrie allemande ne peut pas être détruite en une poignée de raids : ils décident donc d'adopter une campagne d'attrition progressive. Les bombardements deviennent un moyen d'affaiblir les unités de chasse et l'industrie aéronautique allemandes. À la suite de quoi, le ciel sera dégagé pour attaquer des cibles plus lucratives – comme les hydrocarbures – et, surtout, préparer le Débarquement dont Eisenhower fait une priorité. Le ciel libre, les forces aériennes dites « tactiques », chasseurs-bombardiers et bombardiers moyens, disposeront d'une suprématie aérienne totale au-dessus des têtes de pont.



Hambourg vu d'un bombardier Lancaster lors d'un raid nocturne, le 31 octobre 1943. En quatre ans, le grand port reçoit 107 000 bombes de gros calibres, 300 000 bombes au phosphore et 3 millions de plaquettes incendiaires. Des tornades de feu géantes tuent 34 000 habitants et détruisent les deux tiers de la ville.
© SSPL/Leemage

Le ciel ne peut pas attendre

La conception de « Pointblank » revue, il s'agit désormais d'en repenser l'exécution tactique. Les B17 et les nouveaux B24 voient leur rôle révisé. Ils vont certes continuer à pilonner les usines aéronautiques, mais il s'agit moins de les détruire (objectif dont les Américains mesurent désormais la complexité) que d'éroder leur production. Surtout, les bombardiers reçoivent une nouvelle mission : forcer la chasse allemande à décoller pour l'exposer à une arme jusqu'à présent reléguée au second plan, la chasse d'escorte à long rayon d'action. En janvier 1944, en effet, les réservoirs largables équipent enfin en masse les unités de P47, que se prépare à seconder une bête d'endurance, le P51 Mustang. Les machines ne sont pas tout, leur emploi change aussi : plus question de les coller aux formations de quadrimoteurs. Les pilotes, c'est nouveau, reçoivent pour instruction de traquer l'adversaire partout, dans les airs comme sur le sol des bases sur la route du retour.

Beau programme qu'il reste maintenant à appliquer. Pour cela, les planificateurs des USSTAF peaufinent un grand coup, pensé en fait dès novembre et baptisé « Argument » : une semaine de raids répétés au cœur du Reich mobilisant un millier de quadrimoteurs. Une agression délibérée destinée à provoquer la chasse allemande pour lui briser l'échine. L'enjeu se révèle capital : fin janvier, Eisenhower et consorts n'ont plus que trois mois avant le début de mai, mois prévu pour le D-Day. Or, le temps passe et la Luftwaffe se muscle sous un épais blindage nuageux. Le 11 janvier 1944, une éclaircie encourage la 8e AF à tâter le terrain : 663 Viermot (nom donné par les Allemands aux quadrimoteurs alliés, de l'adjectif *viermotorig*) sont dirigés sur l'usine Focke-Wulf d'Oschersleben. Le raid, contrarié par la météo et étrillé par une Jagdwaffe aux aguets, coûte 60 bombardiers. Le spectre de Schweinfurt n'est pas dissipé… Ni les nuages, d'ailleurs.

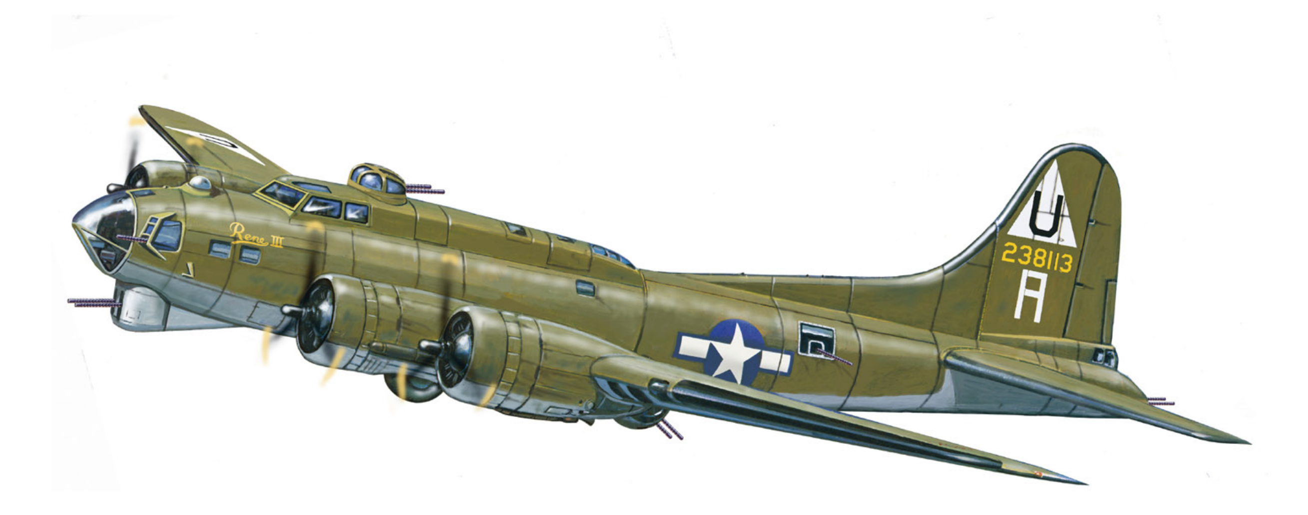
Il faut attendre le 19 février pour que la fenêtre d'opportunité semble s'ouvrir enfin : un rapport météo signale qu'un anticyclone venu de la Baltique pourrait souffler un vent glacial sur le Reich, éclaircissant les cieux pour une semaine. Faut-il lancer l'opération ? Un échec et c'est « Overlord » qui sera menacée : le canon de « Pointblank » n'a plus qu'un coup. « Argument », qui signifie « dispute » en anglais, est un nom approprié. Anderson est pour y aller, Doolittle contre, Kepner a des doutes : le froid redouté risque de givrer les ailes des avions. Eaker, préoccupé en Italie, refuse d'investir les bombardiers de la 15e AF. Aux petites heures du 20 février, un câble de Spaatz tranche : « *Let'em go.* »

B24 LIBERATOR : CELUI QUI COGNE



Le Consolidated B24 Liberator, qui vole fin 1939, est plus moderne que le B17. Son aile à faible traînée et grand allongement offre un gain de vitesse (350 km/h), de bombes (2 300 kg) et d'autonomie, avantages en partie annulés par la nécessité de voler avec des B17. Le B24 est en outre plus fragile et plus difficile à piloter. En tout, 18 482 B24 sont construits, dont 10 000 des versions H et J très similaires.
© Jean Restayn

B17 FLYING FORTRESS : CELUI QUI ENCAISSE



Le Boeing B17 Flying Fortress est déjà presque obsolète : sa conception remonte à 1934 et ses performances en souffrent. La vitesse de croisière ne dépasse pas 300 km/h, la charge de bombe est limitée à 2 000 kg pour les raids à longue distance. Mais l'avion, costaud, supporte des dommages considérables, qualité indispensable puisqu'il doit en principe voler sans escorte. Le B17 est rustique. Sans pressurisation ni chauffage efficace, l'équipage affronte des températures de –50 °C à 10 000 mètres. Les gelures sont fréquentes… 12 731 sont construits, dont 8 680 de la version G.
© Jean Restayn

Des Mustang et des bidons

L'arme qui détruit la Luftwaffe début 1944 est la plus simple jamais conçue : un vulgaire réservoir de carburant. Mais en triplant le rayon d'action de l'excellent chasseur Mustang, ce bidon largable permet d'escorter les bombardiers où qu'ils se rendent. Et d'imposer à la Luftwaffe une guerre d'usure qu'elle ne peut gagner.

Par Jean-Christophe Noël

En juin 1943, le général Arnold, chef des USAAF, envoie une requête au major général Giles, directeur de la division en charge de la définition des nouveaux avions. Il y souligne « l'absolue nécessité de construire un avion de chasse qui puisse aller et revenir avec les bombardiers. [...] Que vous utilisiez un engin déjà existant ou deviez partir de zéro est votre problème. Mettez-vous au boulot tout de suite, parce que pour janvier 1944, je veux un chasseur d'escorte pour tous nos bombardiers, depuis le Royaume-Uni jusqu'au cœur de l'Allemagne ». Ce message étonne moins par son caractère impérieux et peu nuancé que par ce qu'il révèle. Après quatre ans de guerre aérienne en Europe, les Américains n'ont toujours pas développé d'avions capables de protéger leurs bombardiers au-dessus de l'Allemagne face aux Messerschmitt et autres Focke-Wulf. Est-ce dû à des problèmes industriels ? Une mauvaise estimation des capacités de la Luftwaffe ?

La réponse a en fait des origines doctrinales et techniques. Doctrinales d'abord, car les Américains sont persuadés avant guerre que « les bombardiers passeront toujours », comme le proclame l'homme politique britannique Stanley Baldwin en 1932, à une époque où les radars ne sont pas mis en œuvre. Le ciel est grand et les avions de chasse ne pourront pas les intercepter tous. Et s'ils y parviennent, les

Américains comptent sur la puissance de feu de leurs bombardiers B17 ou B24 pour arrêter leurs adversaires les plus téméraires. Le B17 E, mis en service en 1941, emporte ainsi 8 mitrailleuses de 12,7 mm et une de 7,62 mm, justifiant son surnom de « forteresse volante ». Des raisons techniques expliquent également la carence américaine, car les responsables militaires sont persuadés que l'augmentation du rayon d'action d'un avion de chasse ne peut être obtenue qu'aux dépens de ses performances et de sa manœuvrabilité. Les cellules devront en effet être imposantes pour emporter plus de carburant et d'armement. Or le chasseur lourd n'a pas passé l'épreuve des combats. Le modèle du bimoteur allemand Bf 110, qui devait protéger les bombardiers allemands pendant la bataille d'Angleterre, est un échec. Plus de 220 exemplaires ont été perdus, alors que 237 avions de ce type étaient mis en ligne au début de l'été 1940 contre les Spitfire et les Hurricane. Conscients de la vulnérabilité de leurs bombardiers, Allemands et Britanniques ont alors privilégié les attaques de nuit pour limiter l'action de la chasse adverse.

Un bidon qui change tout !

Giles et la machine de guerre américaine se mettent au travail pour satisfaire les directives d'Arnold. Même si l'arme magique se fait attendre, des projets ont déjà été initiés et vont être mieux soutenus. C'est le cas par exemple des bidons détachables en vol. Ils améliorent sensiblement le rayon d'action des avions et il suffit de les larguer pour que le pilote puisse exploiter complètement les performances de son chasseur. Il faut pourtant attendre février 1943 et la multiplication des demandes provenant des théâtres du Pacifique et d'Afrique du Nord pour que les USAAF s'emparent de la question. Des problèmes techniques doivent alors être réglés, comme le dessin du profil aérodynamique qui ne doit pas altérer le comportement de l'avion ou la pressurisation qui est nécessaire pour monter en altitude. Il faut par ailleurs décider de la priorité qui doit être accordée à leur fabrication pour ne pas retarder d'autres programmes aéronautiques aussi urgents. Finalement, les premiers contrats pour la livraison de 150 000 réservoirs sont passés par l'Air Material Command en septembre 1943. Il était temps, car les besoins croissent sans cesse.

Toujours en septembre 1943, les aviateurs américains sur le front méditerranéen réclament la livraison de 23 000 bidons largables par mois, tandis que ceux de la 8e Air Force, basés en Angleterre, en exigent 22 000. Les unités d'Europe du Nord se voient accorder la priorité, de sorte que chaque base de la 8e AF qui accueille des

chasseurs fin 1943 dispose de 2 000 à 3 000 bidons d'avance, soit de 30 à 45 jours d'utilisation.

Si le problème du rayon d'action est en partie résolu, il reste néanmoins à trouver l'avion de chasse qui sera assez performant pour affronter la Luftwaffe au-dessus de ses bases. Le P39 et le P40 ont rapidement été mis de côté, leurs performances en haute altitude étant très insuffisantes. Le bimoteur P38 pourrait être une option, mais ses moteurs Allison V1710 souffrent des conditions météorologiques propres au théâtre européen. Les températures très froides en haute altitude diminuent sensiblement la durée de vie des moteurs et posent problème quand le pilote pousse la manette en avant pour obtenir la puissance maximale : un des moteurs peut lâcher soudainement. Plus de la moitié des pertes enregistrées sur P38 auront d'ailleurs pour origine des problèmes de propulsion. L'énorme P47 est un autre candidat, par ailleurs très apprécié des pilotes pour sa capacité à encaisser les coups. Mais son poids de 8 tonnes nuit à la qualité de ses performances. Et l'avion se trouve être particulièrement adapté pour les missions tactiques de frappe air-sol qui vont se multiplier en même temps que la date du Débarquement se rapproche. Il est progressivement reversé vers la 9e AF, spécialisée dans ce type de missions.

Le Mustang, monture idéale

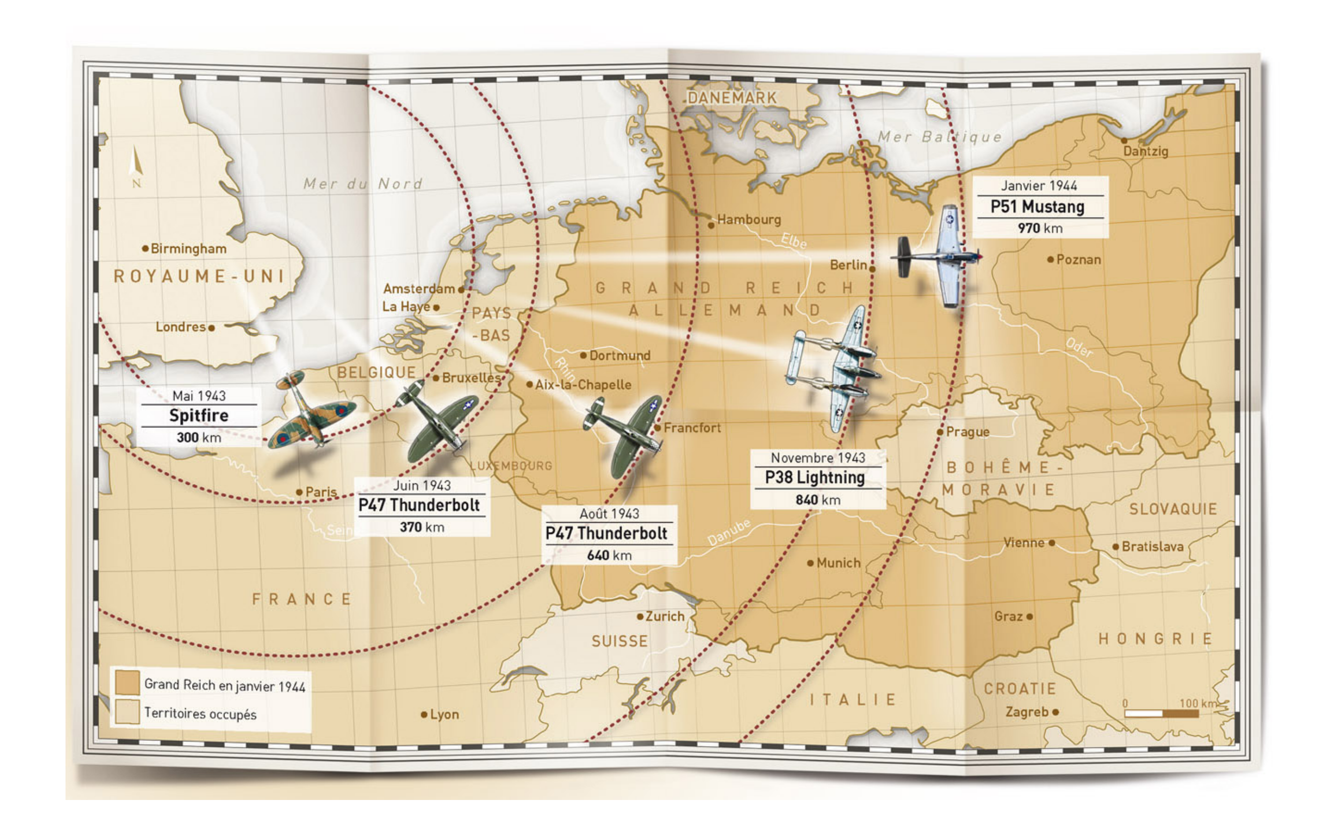
Finalement, c'est le P51 Mustang qui va rafler la mise. L'avion a été développé en seulement quatre mois par North American Aviation à la suite d'une demande du gouvernement britannique en 1940. Son aérodynamisme est révolutionnaire. Les ingénieurs ont pu profiter de recherches non publiées du National Advisory Committee for Aeronautics (NACA) et ont choisi un profil d'aile dit « laminaire ». Ses performances à haute altitude restent cependant moyennes jusqu'à ce que le pilote de Rolls-Royce Ronnie Harker indique dans un rapport après un vol d'essai qu'« avec un moteur plus puissant comme un Merlin 61, ses performances devraient être exceptionnelles ». Le coup est lancé et l'appareil version B transformé. Après avoir vaincu leurs propres réticences bureaucratiques contre un avion dont ils n'avaient pas initié le développement et qui est équipé d'un moteur anglais, les Américains sont enfin capables de répondre à l'ultimatum du général Arnold. Outre un rayon d'action remarquable qui peut le porter plus loin que Berlin, le P51 B possède une vitesse de pointe supérieure à celle du FW 190 ou du Bf 109 G à toutes les altitudes. Il évolue mieux dans le plan vertical que le Focke-Wulf et son rayon de virage est plus court que celui du Messerschmitt. Il peut distancer les deux types d'avion en piqué s'il est

menacé. Le nombre de chasseurs allemands abattus pour cent sorties est éloquent. Il est de 13 pour le P51, 4 pour le P38 et 3 pour le P47. Il n'est donc pas surprenant qu'en juillet 1944 tous les groupes de chasse de la 8e AF, sauf un, soient équipés de P51.



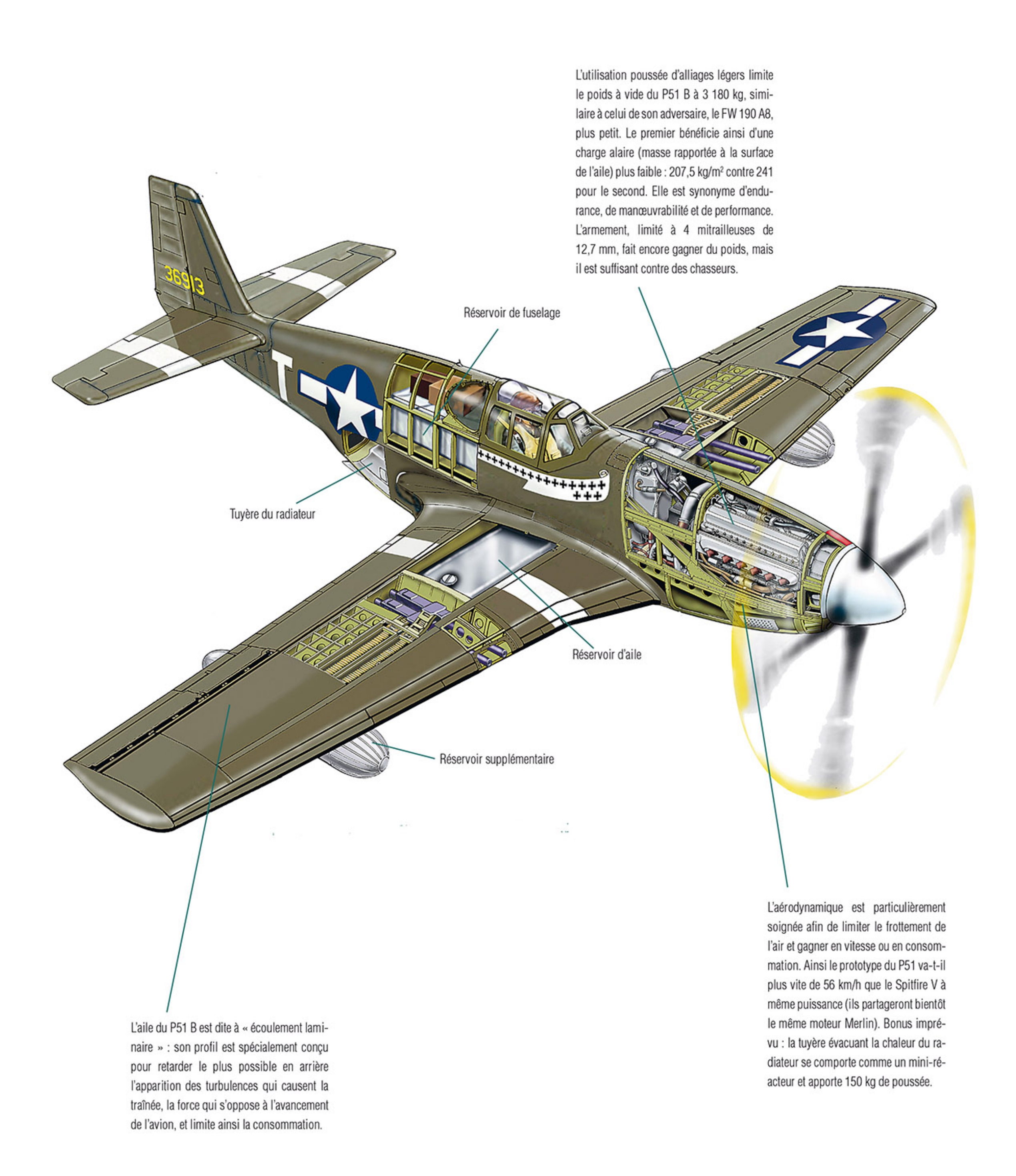
Quatre Mustang P51 escortent des forteresses volantes de la 8e Air Force au-dessus du Reich, en juillet 1944. Remarquez les réservoirs auxiliaires sous les ailes qui leur donnent l'allonge nécessaire.
© PhotoQuest/Getty Images

L'OMBRE DES AVIONS ALLIÉS S'ÉTEND SUR LE REICH



Bien que les avantages du réservoir largable soient connus et que son principe soit simplissime, il faut que les B17 se fassent étriller gravement en août 1943 pour que la 8e Air Force se résolve enfin à l'idée du chasseur d'escorte. Début septembre, P47 et P38 survolent l'Allemagne, prenant totalement l'adversaire à contre-pied. Furieux d'apprendre que des chasseurs américains ont été abattus à Aix-la-Chapelle, Göring refuse d'y croire et interdit ainsi à Adolf Galland, le chef de sa chasse, d'en faire part à Hitler… En réalité, le P47 avec bidons de 284 litres peut voler jusqu'à Francfort et, avec les P38 en novembre, pousser jusqu'à Berlin ! Les P51 qui apparaissent en janvier 1944 disposent, eux, d'assez de carburant pour accompagner les raids de bombardiers jusqu'à Prague.

LE P51 B MUSTANG : NÉ POUR ALLER (TRÈS) LOIN



Pour voler longtemps, il faut emporter beaucoup de carburant. Le P51 est doté de 2 réservoirs de 340 litres placés à l'emplanture de l'aile, auxquels s'ajoute un réservoir de fuselage amovible d'une capacité de 320 litres, placé derrière le pilote. Deux bidons supplémentaires largables (de 284 litres puis 416 litres) sont accrochés sous les ailes. Au total, plus de 1 800 litres ! La masse énorme du carburant handicape l'avion : il est recommandé ainsi de consommer d'abord le réservoir de fuselage, qui modifie le centrage de l'avion et rend son pilotage délicat.

Big Week et Berlin : deux coups à bout portant

En deux semaines d'opérations séparées par une semaine de pause, l'aviation américaine réussit sa mission : réduire la Luftwaffe de l'état de menace à celui de nuisance. Et à un prix bien plus bas que les stratèges alliés n'osaient l'espérer.

Par Pierre Grumberg, avec Christophe Reverchon

Pour les équipages du 392e groupe de bombardement, tout commence à 4 heures du matin, le 20 février 1944. C'est l'hiver, il fait nuit à Wendling, une des dizaines de bases qui saturent le Sud-Est britannique. Lorsque l'officier en charge du briefing dévoile l'objectif principal, les visages se ferment : l'usine d'Halberstadt, où Junkers fabrique les ailes de ses Ju 88, se trouve à 60 km au sud-ouest de Magdebourg. En plein cœur de l'Allemagne et bien au-delà du rayon d'action des P47 d'escorte. Les navigateurs font un calcul rapide : environ 1 200 km aller-retour en ligne droite, à 300 km/h. Avec la mise en formation, les aléas du vent, il faut compter au moins sept heures de vol, dont les deux tiers au moins en territoire hostile.

À 7 h 45, états d'âme ou pas, les 36 B24 H du groupe et leurs 360 aviateurs décollent dans l'air glacial et entament le long circuit qui permet d'assembler la formation, en *combat boxes* bien étagées. Deux avions rebroussent chemin pour panne – la routine. Après avoir passé la Manche sans encombre, le *stream* entame son long cours au-dessus du Reich, quand surgissent trois douzaines de chasseurs à croix noires. En dépit d'une escorte jugée excellente, 5 Liberator sont endommagés et font demi-tour. Puis une erreur de navigation fait manquer Halberstadt… La formation

arrose de 420 bombes la base aérienne de Helmstedt. « Les incendiaires qui explosent font comme des joyaux sur la neige… », remarque un bombardier, poète. À 15 h 30, la formation atterrit et les survivants se comptent. Des avions touchés, l'un est irréparable, trois autres se sont écrasés en Angleterre. De *Coral Princess,* il ne reste qu'un amas de débris dans une prairie et dix tombes. Sur *Dixie Dumper*, revenu avec deux moteurs en feu, le mécanicien du bord Landon Brent a eu plus de chance. Le chirurgien lui a fait cadeau de l'obus de 20 mm qui s'est logé dans son dos sans exploser.

Doolittle voit grand

Un raid épuisant de plus, des trous d'obus à boucher dans les carlingues, des blessés à l'hôpital, des croix de bois… C'est le quotidien de la 8e AF, dont l'enjeu échappe quelque peu aux simples participants. Pour leurs chefs, en revanche, ce 20 février est vraiment différent. Par l'ampleur de l'effort, d'abord : pour la première fois, la 8e Air Force mobilise plus de 1 000 quadrimoteurs, auxquels s'ajoutent 835 chasseurs d'escorte. L'objectif n'est pas moins ambitieux, tant par le nombre que par l'éloignement : une douzaine de cibles concentrées en trois zones clés pour la production aéronautique, dont Posen, l'ex-Poznań polonaise, à 270 km à l'est de Berlin (objectif finalement non traité). Le risque est énorme et Spaatz, patron des USSTAF, est prêt à payer, dit-il, cet effort colossal de 200 avions par raid.

Pour leurrer l'adversaire, l'énorme flot de bombardiers fait mine de se diriger vers Berlin, et le stratagème fonctionne : sur les 362 chasseurs que le I. Jagdkorps fait décoller, seuls 155 interceptent les assaillants. Attaquant en petites formations, ils n'abattent que 21 bombardiers (plus 5 détruits au retour) : 2,1 % de l'effectif engagé, dix fois moins que le coût redouté. Les usines visées, notamment celles de Junkers dans la région de Leipzig, ont souffert : un bon mois de production perdue… Même si les machines-outils résistent bien mieux que prévu aux destructions que les bâtiments (ce qui conduit les Alliés à surévaluer les dégâts infligés), les Allemands vont devoir accélérer, au pire moment, leur effort de dispersion.

Aux destructions infligées par les bombardiers s'ajoutent les ravages de l'escorte. Au prix de 6 des leurs, les chasseurs américains ont rayé définitivement 49 appareils des listes du I. Jagdkorps : un tiers des intercepteurs engagés ! Les mines inquiètes du matin cèdent la place aux sourires devant ce résultat remarquable, qui s'explique par la réforme tactique entreprise par Jimmy Doolittle depuis janvier. Livrant pour la

première fois toute sa mesure, ce changement va influencer notablement la suite de la campagne.

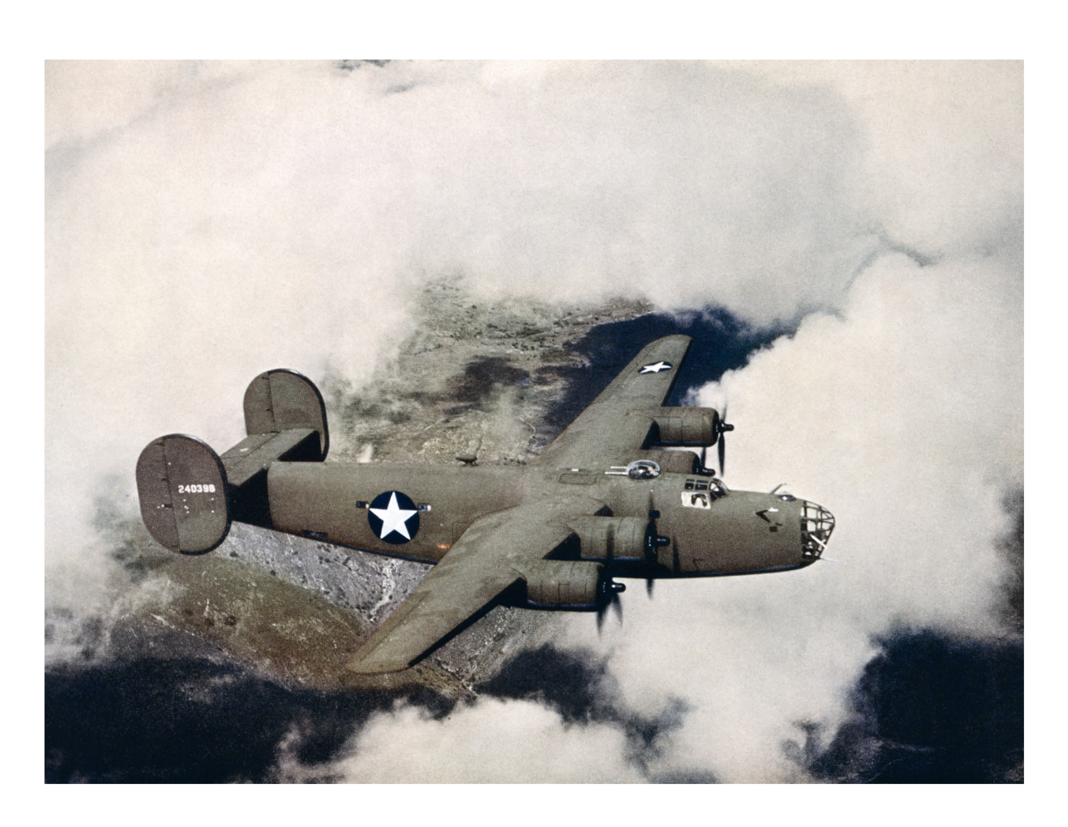
La Jagdwaffe s'essouffle en vain

Après cette ouverture grand style, tout l'objet de l'opération « Argument » est de poursuivre l'effort. Pas gagné, car le temps se gâte sur l'Allemagne le 21, masquant une partie des cibles. La Luftwaffe, qui sort peu, n'en perd pas moins 25 chasseurs. Le 22, c'est l'Angleterre qui se couvre, contraignant les deux tiers des bombardiers à faire demi-tour. Les malchanceux qui percent malgré tout les nuages, desservis en outre par une mauvaise synchronisation de l'escorte, se font étriller par 332 chasseurs : la 8e AF perd en tout 45 quadrimoteurs, soit 15 % de la formation… Le bilan, pourtant, n'est pas si mauvais. Les usines Junkers de Bernburg, notamment, ont souffert et le I. Jagdkorps subit une ponction de 27 avions. Surtout, la journée apporte une nouvelle première : la 15e AF, qui vole depuis Foggia en Italie, ouvre enfin le second front désiré par Spaatz. 183 B24 ont matraqué sévèrement l'usine Messerschmitt de Ratisbonne, le cauchemar de 1943. Les adversaires, épuisés, accueillent donc avec soulagement les stratus qui clouent les avions au sol le 23.

Lorsque le temps redevient favorable, la 8e et la 15e AF, encouragées par les faibles pertes, sont engagées ensemble par Spaatz, notamment contre les deux objectifs majeurs et maudits que sont les usines de roulements à billes de Schweinfurt et les ateliers Messerschmitt de Ratisbonne. La Luftwaffe relève le gant et la plus grande bataille aérienne jamais vue s'engage alors le 24 février au-dessus du Reich : 336 intercepteurs comprenant même des bimoteurs nocturnes – tout ce que la Jagdwaffe peut aligner – affrontent 923 quadrimoteurs et 767 chasseurs d'escorte. Plus de 2 000 appareils en tout !

Les assaillants subissent des pertes : l'usine des Me 410 à Gotha coûte 34 B24. À Steyr, l'usine de composants Daimler Puch vend ses murs encore plus cher ; 17 des 87 assaillants – soit 20 % – sont descendus par une chasse affûtée. Le *combat box* de queue avec ses 10 avions, le plus vulnérable, est totalement exterminé. Le lendemain, l'effort continue… Mais la Luftwaffe, trompée par des raids leurres menés par les bimoteurs de la 9e Air Force, n'envoie que 100 intercepteurs. Au terme des deux jours, pourtant, les pertes totales (5,6 % pour le 24, 4,2 % le 25) restent bien en deçà des craintes et ce sont les Allemands qui souffrent le plus. À Schweinfurt, les destructions, considérables, touchent des ateliers en partie évacués depuis les

attaques de 1943. En revanche, l'usine de Gotha, écrasée sous 424 tonnes de bombes, perd de six à sept semaines de production. À Ratisbonne, la production de Me 109 est divisée par trois. Surtout, la Jagdwaffe est saignée à blanc. Les deux journées lui coûtent 94 appareils, sans empêcher le moins du monde les destructions.



Un quadrimoteur Liberator B24 en mission en 1944. Rapide, il emmène plus de bombes que le B17 de conception plus ancienne. Américains et Britanniques sont les seuls à s'être dotés d'une véritable aviation stratégique.
© ullstein bild-Granger, NYC

Premier bilan, première inflexion

Le 25 février, le ciel bouché bloque la 8e Air Force qui reste à terre. Il est grand temps au demeurant de reposer les équipages éprouvés par une semaine sans précédent. Et de tirer un premier bilan à chaud. Spaatz ignore qu'il n'a pas obtenu le résultat escompté : l'industrie aéronautique n'est pas morte. En revanche, les planificateurs américains sont soulagés par des pertes bien inférieures aux prévisions : pas plus de 6 %. Le sacrifice de la 8e AF que Spaatz était prêt à consentir n'a pas été nécessaire, même si la 15e AF mal escortée a été gravement malmenée : ses pertes – 89 appareils – représentent 39 % d'un total de 226.

Si les bombardiers ont (partiellement) échoué, les chasseurs, eux, ont réussi de façon inespérée : le I. Jagdkorps a perdu 145 avions et, surtout, 122 aviateurs tués. Là encore, la modestie du chiffre peut tromper. Ces pertes, supérieures à 10 % en une semaine, sont insupportables pour les Allemands, surtout cumulées avec les dommages des autres fronts. En tout, 33 % des monomoteurs et 18 % des pilotes disparaissent en février ! La 8e AF atteint enfin l'ambition poursuivie depuis deux ans : la supériorité aérienne au-dessus du Reich qui lui permet de frapper au cœur du territoire ennemi, où elle le veut, quand elle le veut, et aussi longtemps qu'elle le veut.

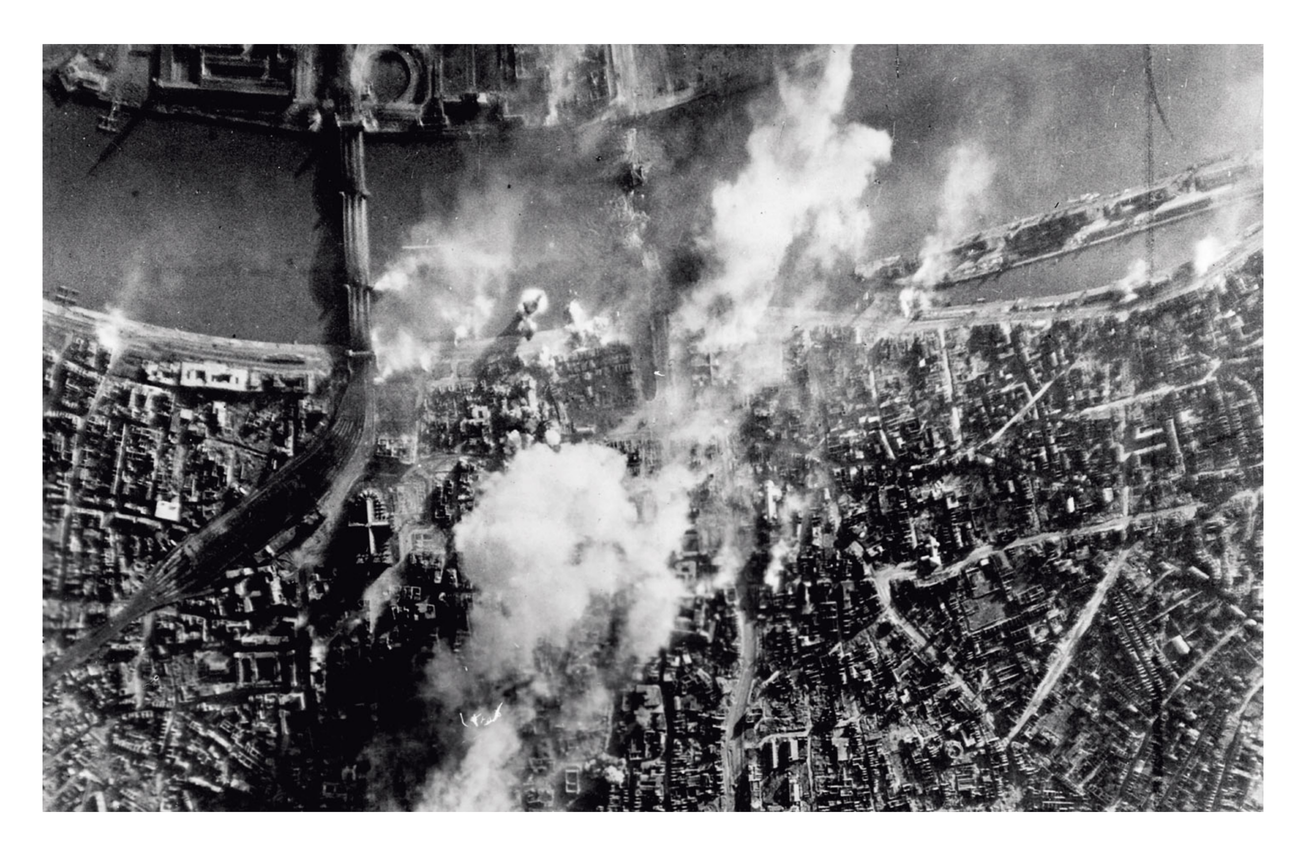
Reste maintenant à profiter de l'effort consenti, en battant, si l'on peut dire, la croix de fer pendant qu'elle est chaude. Tandis que les mécaniciens rafistolent les créneaux ébréchés des forteresses volantes, les stratèges des USSTAF donnent une inflexion au plan initial. Puisque les chasseurs sont efficaces, on va leur donner la priorité. Les bombardiers, du coup, deviennent l'appât qui doit attirer le loup hors du bois. Et pour forcer la bête à coup sûr, on l'obligera à défendre sa tanière la plus chère : la capitale du Reich.

Berlin, bataille au sommet

Si Berlin regorge d'objectifs industriels juteux, c'est bien ses défenses en l'air qui intéressent Doolittle : celui-ci bénéficie pour la première fois d'une force importante de chasseurs P51. Le raid planifié le 4 mars, gêné par la météo, est un faux départ. Mais la couleur est annoncée : c'est la première fois que les USAAF risquent une formation sur Berlin. Le 6, 814 bombardiers et 801 chasseurs décollent, *stream* interminable de 150 km. Et l'ennemi relève le défi, cumulant 528 sorties. La bataille aérienne qui s'engage est un des sommets de la guerre, par son intensité et les effectifs engagés.

À la fin du 6 mars, la 8e AF a perdu 69 quadrimoteurs, sa pire journée en chiffres absolus et une perte frisant les 10 %. Mais l'escorte, au prix de 11 pertes, détruit 66 ennemis. L'objectif d'attrition est donc une fois de plus rempli. Les jours suivants, la Luftwaffe a de moins en moins d'avions à mettre en l'air. Elle en est réduite à expédier à l'assaut les escadrilles vulnérables de ses bimoteurs et ses pertes s'accroissent en conséquence face à des escortes dont le nombre et l'audace ne faiblissent pas. Le 8 mars, 42 chasseurs allemands sont détruits (15 %). Le 9 et le 11, ils restent au sol, laissant aux nuages et à la Flak le soin de protéger le Reich. C'est un signe qui ne trompe pas… Le 16, un ultime coup de rein – le dernier de cette ampleur – aboutit à la perte de 46 avions (17 %). Ce qui n'empêche pas la 8e AF de continuer son effort au rythme d'un raid majeur au-dessus du Reich tous les deux jours. Le 24 est une date

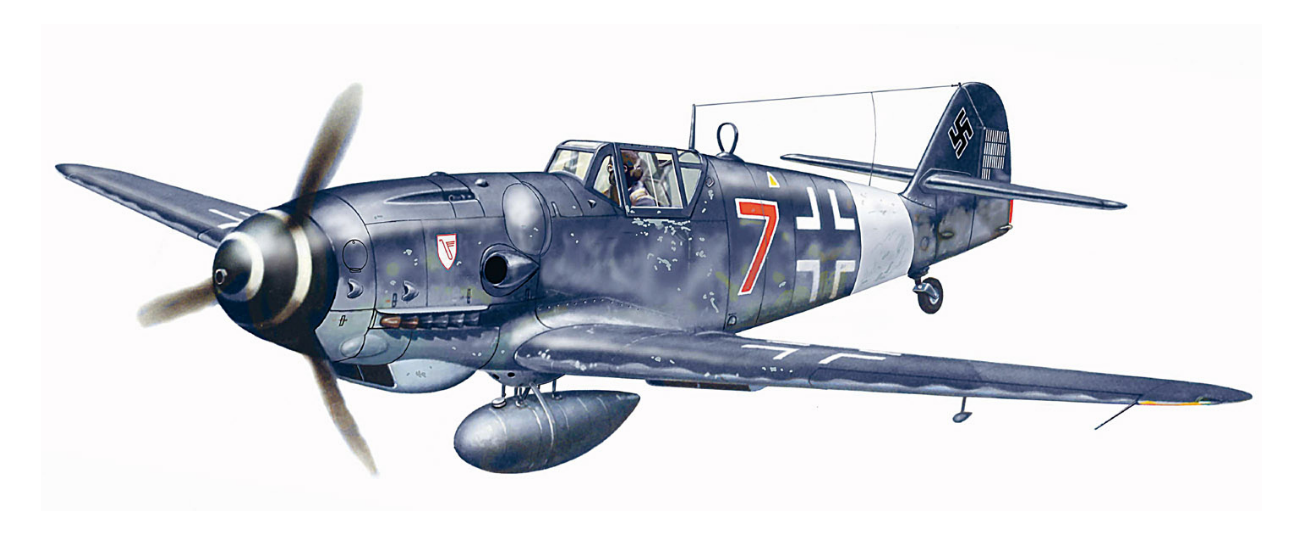
pivot, un symbole : ce jour-là, 230 B17 attaquent Schweinfurt, exactement autant que lors du raid maudit d'octobre 1943. Mais, cette fois, seuls 6 B17 sont perdus (4 %). Dix fois moins : la Jagdwaffe n'a plus de dents. Ce même jour, la 8e AF déplace son attention du Reich vers les aérodromes français, ciblant Saint-Dizier et Nancy, première étape dans la préparation du Débarquement. La Luftwaffe, saignée à blanc, ne peut rien faire : 56 % des chasseurs monomoteurs disponibles début mars ont été détruits, 22 % des pilotes mis hors de combat.



Une vue de Cologne en mars 1945. Un des deux grands ponts, le Hindenburg, sur le Rhin a été détruit. Remarquez la cathédrale à gauche, au débouché du grand ouvrage ferroviaire Hohenzollern, véritable plaque tournante du front occidental de la Wehrmacht.
© European/FPG/Getty Images

Mars 1944, pourtant, ne marque pas la fin de l'effort américain. Ce n'est au contraire qu'un début. En avril et en mai, les USSTAF maintiennent la pression. Faute d'opposition en l'air, les mitraillages d'aérodromes deviennent systématiques. Pour stimuler l'ardeur des pilotes, Doolittle leur accorde comme victoires les avions détruits à terre. Résultat, le nombre de « victoires » au sol bondit de 76 en mars à 527 en avril (au prix d'une taxe croissante concédée à la Flak). « Partout où nos chasseurs ne

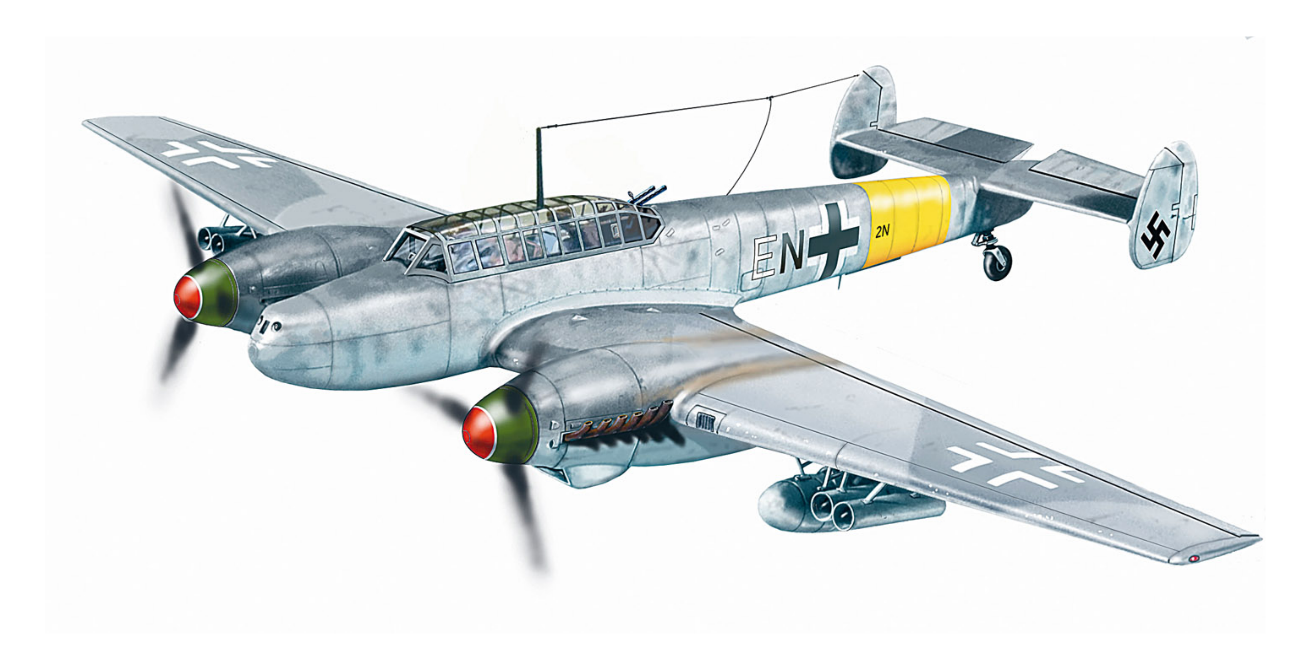
faisaient même que se montrer, les Américains se jetaient sur eux, écrit dans ses Mémoires Adolf Galland, alors inspecteur général de la chasse allemande. Nous n'étions plus en sécurité nulle part […]. De chasseurs, nous étions devenus chassés. » Entre janvier et mai, la Jagdwaffe perd 2 262 pilotes, soit 100 % de son effectif, et plus de 3 000 avions. Un carnage. Elle parvient tout juste à compenser ses pertes, alors que l'écart qui est apparu entre la 8e AF et elle entre octobre et février ne cesse de se creuser. À la veille du Débarquement, Eisenhower peut annoncer avec confiance aux troupes qui fixent le ciel dans l'attente du jour J : « Si vous voyez des avions, ce seront les nôtres. »



Le Messerschmitt Bf 109 G6 est le principal intercepteur allemand début 1944. Les bosses de capot abritent deux mitrailleuses de 13 mm, plus encombrantes mais plus efficaces que les 7,92 mm de la version F. Le G6 est le plus produit : 12 000 sur 33 000 Bf 109 construits.
© Jean Restayn



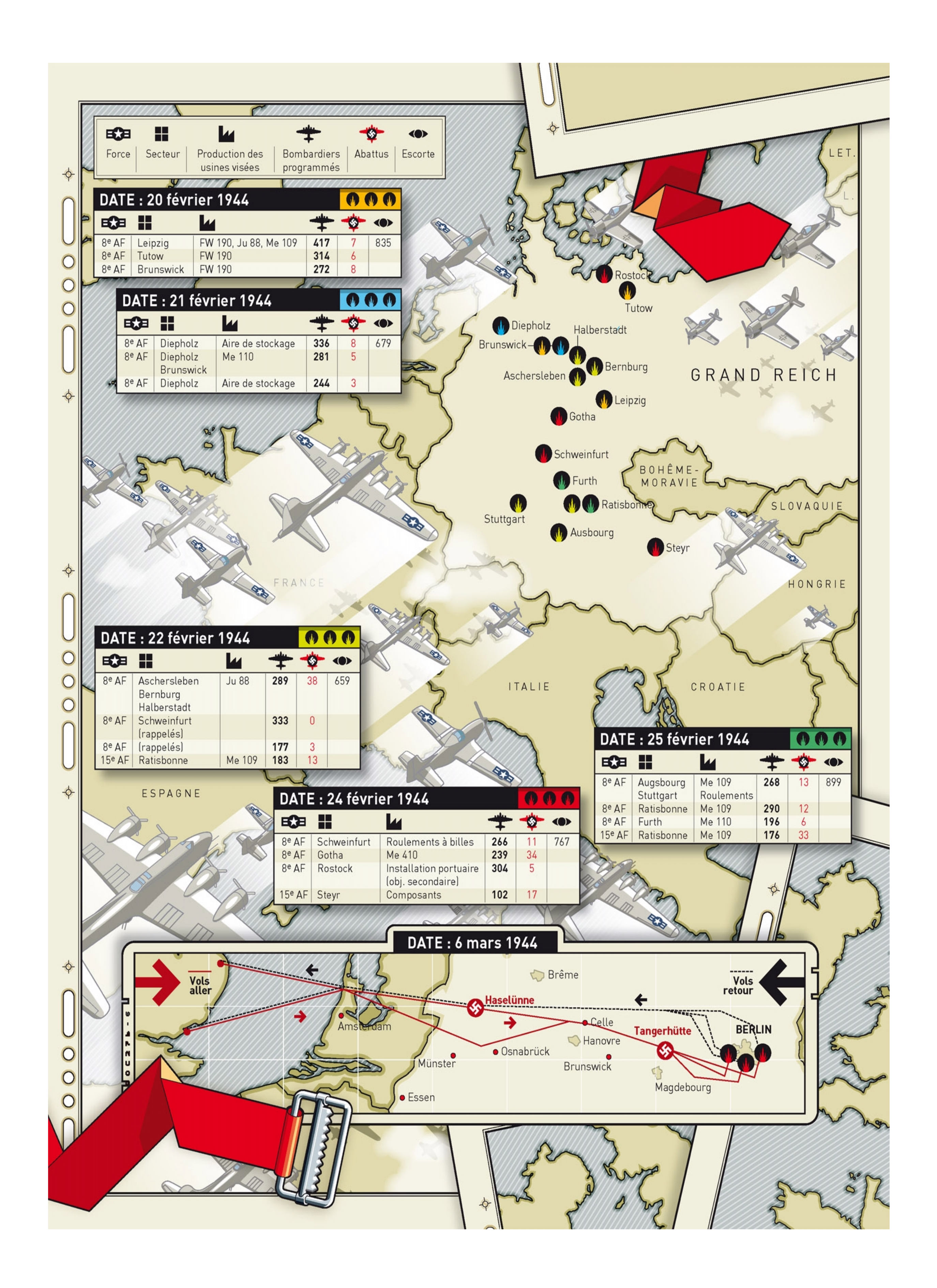
Le Lockheed P38 J Lightning est un cas unique : sa structure bipoutre dérive de la nécessité de loger un compresseur derrière chaque moteur. L'avion, apprécié dans le Pacifique pour son autonomie, surprend en novembre 1943 les Allemands qui ne s'attendent pas à des escortes aussi lointaines. Bien armé (canon de 20 mm, 4 mitrailleuses de 12,7 mm, concentrés dans le nez), il remporte de ce fait quelques succès. Mais les monomoteurs de la Luftwaffe, plus performants, surclassent rapidement le P38, remplacé aussi vite que possible par le P51 et bientôt cantonné à l'attaque au sol et à la reconnaissance.



Le Zerstörer (destructeur) Messerschmitt Bf 110 G2 spécialisé dans la lutte contre les bombardiers embarque 2 canons de 20 mm, 2 de 30 mm, 4 roquettes R4M… L'ennui est que le surpoids handicape un avion déjà lent, qui devient du coup une proie facile pour les chasseurs d'escorte.

Massacrés, les Zerstörer se réfugient au printemps 1944 dans le ciel de nuit.

DEUX SEMAINES D'EFFORT MAXIMAL



DATE : 20 février 1944

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte
8e AF	Leipzig	FW 190, Ju 88, Me 109	417	7	835
8e AF	Tutow	FW 190	314	6	
8e AF	Brunswick	FW 190	272	8	

DATE : 21 février 1944

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte
8e AF	Diepholz	Aire de stockage	336	8	679
8e AF	Diepholz Brunswick	Me 110	281	5	
8e AF	Diepholz	Aire de stockage	244	3	

DATE : 22 février 1944

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte
8e AF	Aschersleben Bernburg Halberstadt	Ju 88	289	38	659
8e AF	Schweinfurt (rappelés)		333	0	
8e AF	(rappelés)		177	3	
15e AF	Ratisbonne	Me 109	183	13	

DATE : 24 février 1944

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte
8e AF	Schweinfurt	Roulements à billes	266	11	767
8e AF	Gotha	Me 410	239	34	
8e AF	Rostock	Installation portuaire (obj. secondaire)	304	5	
15e AF	Steyr	Composants	102	17	

DATE : 25 février 1944

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte
8e AF	Augsbourg Stuttgart	Me 109 Roulements	268	13	899
8e AF	Ratisbonne	Me 109	290	12	
8e AF	Furth	Me 110	196	6	
15e AF	Ratisbonne	Me 109	176	33	

La Big Week est un nom inventé *a posteriori* par la presse. Mais les chiffres n'en sont pas moins impressionnants. Les raids décollent des bases situées en Angleterre, dans la région d'East Anglia (la « bosse » au nord de l'estuaire de la Tamise) : près d'une centaine de terrains s'y concentrent, où vivent plus de 100 000 navigants et « rampants » des 8e et 9e AF. À partir du 22 février s'y ajoutent les forces de la 15e AF, basées à Foggia, près de l'éperon de la botte italienne. Le bilan chiffré n'est pas moins éloquent : 3 800 sorties de bombardiers, 10 000 tonnes de bombes larguées pour 226 quadrimoteurs perdus (6 %). Les chasseurs accumulent, eux, 3 673 sorties pour 28 pertes. Les Américains perdent dans l'affaire 2 600 hommes, tués ou capturés.

En mars, l'effort se poursuit au rythme d'environ un raid tous les deux jours. Berlin est la cible prioritaire au début du mois, surtout le 6, paroxysme de toute la campagne. Ce jour-là, 814 bombardiers décollent d'Angleterre, escortés par 801 chasseurs de la 8e AF. Les Allemands concentrent l'essentiel de leurs 528 sorties sur deux points. À Hasellüne, entre 12 heures et 12 h 25, une grosse formation (*Gefechtsverband*) de 107 chasseurs frappe un secteur mal protégé et descend une vingtaine de bombardiers au prix de 12 avions. À Tangerhütte, entre 12 h 25 et 13 h 04, un second *Gefechtsverband* de 113 chasseurs, qui comprend 41 bimoteurs lourds et lents, se fait à son tour écharper par les Mustang d'escorte : 11 B17 sont abattus, mais au prix de 23 assaillants (dont 16 bimoteurs). En ajoutant l'œuvre destructrice d'une terrible Flak, le raid coûte 69 bombardiers et 11 chasseurs à la 8e AF. Lourdes pertes, mais rapidement compensées.



À l'été 1944, un P47 Thunderbolt américain détruit un convoi de munitions de la Wehrmacht. Les vols d'interdiction alliés sont si efficaces que le trafic des trains, des véhicules et des hommes se réduit aux heures nocturnes durant toute la campagne de Normandie.

Les sept péchés capitaux de la Luftwaffe

Une semaine d'opérations soutenues en février puis une autre en mars suffisent à faire plier la Jagdwaffe, l'orgueilleuse chasse allemande. Mais l'offensive américaine n'explique pas tout : la Luftwaffe a accéléré sa mise à mort en commettant sept fautes irréparables.

Par Pierre Grumberg

Un effort industriel anémique

Fin 1941, le coup d'arrêt de Moscou et l'entrée en guerre des États-Unis mettent fin aux illusions d'Hitler sur une guerre courte – sans pour autant que le haut commandement de la Luftwaffe en tire les conséquences. « Je ne sais pas ce que je ferais avec plus de 360 chasseurs [par mois]… », explique ainsi Hans Jeschonnek, le chef d'état-major, en mars 1942. En dépit d'un coup de rein en 1943, la production stagne : 2 332 chasseurs produits au premier trimestre, 2 853 au quatrième (3 299 et 5 974 aux États-Unis). Les usines tournent à peine plus vite en 1943 qu'en 1939, avec équipe unique et semaine de quarante heures ! Cette faiblesse aggrave la vulnérabilité de l'industrie, alors que la RAF et les USAAF entament leur grande offensive sur le Reich. Si les retards dans la production d'acier consécutifs au bombardement de Hambourg et de la Ruhr ne sont pas certains, les raids des B17 en août et octobre ont freiné l'expansion de la production entreprise par le ministre Albert Speer. Aux destructions s'ajoute la nécessité de disperser les usines, qui crée de

nouveaux délais. Résultat, début 1944, au moment critique, la dotation des unités de chasse est insuffisante pour encaisser les pertes.

La priorité accordée aux chasseurs trop tard

Le défaut du nombre aurait pu être en partie compensé si les chefs avaient compris plus tôt la priorité à accorder aux chasseurs monomoteurs. Mais Hitler, Göring et Jeschonnek veulent toujours des bombardiers pour venger les villes allemandes et dans le vain espoir de redonner à la Wehrmacht l'initiative au sol. À cela s'ajoute la nécessité d'affecter une partie de la production de chasseurs à des versions d'appui et d'interdiction destinés au front russe (c'est en particulier le cas du FW 190). Lorsque la priorité à la chasse est accordée en 1944, il est trop tard.

L'inconcevable surprise des chasseurs d'escorte

La Luftwaffe, qui en connaît l'usage, n'aurait pas dû être surprise par l'équipement massif des chasseurs alliés en bidons largables, qui permettent aux P47 enfin dotés d'une allonge suffisante d'infliger les plus lourdes pertes en février 1944. Mais Göring tombe des nues quand il découvre le rayon d'action exceptionnel du P51, contre lequel il n'a rien prévu. Une lacune gravissime, car toute la défense allemande repose sur l'idée que les bombardiers ne seront pas escortés sur l'ensemble de leur trajet et que les chasseurs lourds allemands pourront agir librement…

Des avions handicapés ou mal conçus

Les Allemands, agacés par l'incroyable capacité du B17 à encaisser les coups, ont doté de canons leurs Messerschmitt 109 et Focke-Wulf 190. L'efficacité fait un bond énorme : 17,7 % des Viermot attaqués sont abattus début 1944, contre seulement 3,6 % à l'été 1943. Mais cet armement alourdit des cellules qui n'étaient pas prévues pour lui et dégrade les performances face aux chasseurs d'escorte… Les bimoteurs type Me 110, efficaces mais lents, se transforment également en proies faciles. Surtout que la Luftwaffe, par manque d'avions, utilise de jour des chasseurs de nuit. Un bimoteur rapide aurait pu constituer la solution, mais le Me 410 est un fiasco. Quant au fameux Me 262, il n'est pas tant victime, comme Galland l'a laissé entendre, de l'obstination d'Hitler à en faire un bombardier que de problèmes

techniques sur son réacteur et de l'opération « Pointblank » : jamais la Luftwaffe ne parvient à libérer assez d'aviateurs pour les entraîner au délicat maniement de l'avion.

Des pilotes trop peu nombreux et mal instruits

Plus encore que la production de chasseurs, le vrai goulot d'étranglement de la montée en puissance de la chasse est le manque chronique de pilotes. En 1942-1943, alors que le Bomber Command et la 8e Air Force prennent leur essor, la Luftwaffe, dans la logique de ses errements industriels, n'a rien anticipé, à la différence des Américains qui lancent dès l'été 1941 un plan de formation annuel de 30 000 pilotes (auxquels s'ajoutent plusieurs dizaines de milliers d'autres navigants). Les écoles allemandes, de leur côté, fonctionnent encore en 1942 comme en 1938, avec stages de ski et de danse… Seulement 1 662 pilotes de chasseurs monomoteurs sont qualifiés en 1942. Même doublée, avec 3 276 brevetés en 1943, la formation compense à peine les quelque 3 000 pilotes perdus, empêchant l'établissement de réserves. Pis : l'enseignement est au mieux insuffisant, ce que n'arrange pas l'envoi au front des instructeurs pour remplir les vides, contraignant les unités de chasse à former elles-mêmes, sur le tas, leurs jeunes pilotes. En 1942, l'essence se met en outre à manquer, diminuant encore le temps de vol accordé à la formation et les vols d'entraînement en unité. Il en résulte un taux de pertes par accident supérieur à 40 %, notamment par temps couvert, le pilotage aux instruments étant un point faible endémique des pilotes allemands. Notons enfin que le manque de pilotes expérimentés capables de diriger du sol les formations d'intercepteurs nuit à l'efficacité du contrôle aérien.



Un groupe de biplans d'entraînement au pilotage Focke-Wulf Fw 44 en septembre 1943. Depuis son entrée dans la Luftwaffe jusqu'à sa première affectation, un pilote de chasse ou de Stuka reçoit treize mois de formation et cent cinquante à deux cents heures de vol, dont quarante à soixante sur son avion de combat. Faute de temps et de carburant, cette dernière durée est réduite de moitié dès 1943.
© akg-images/Sammlung Berliner Verlag/Archiv

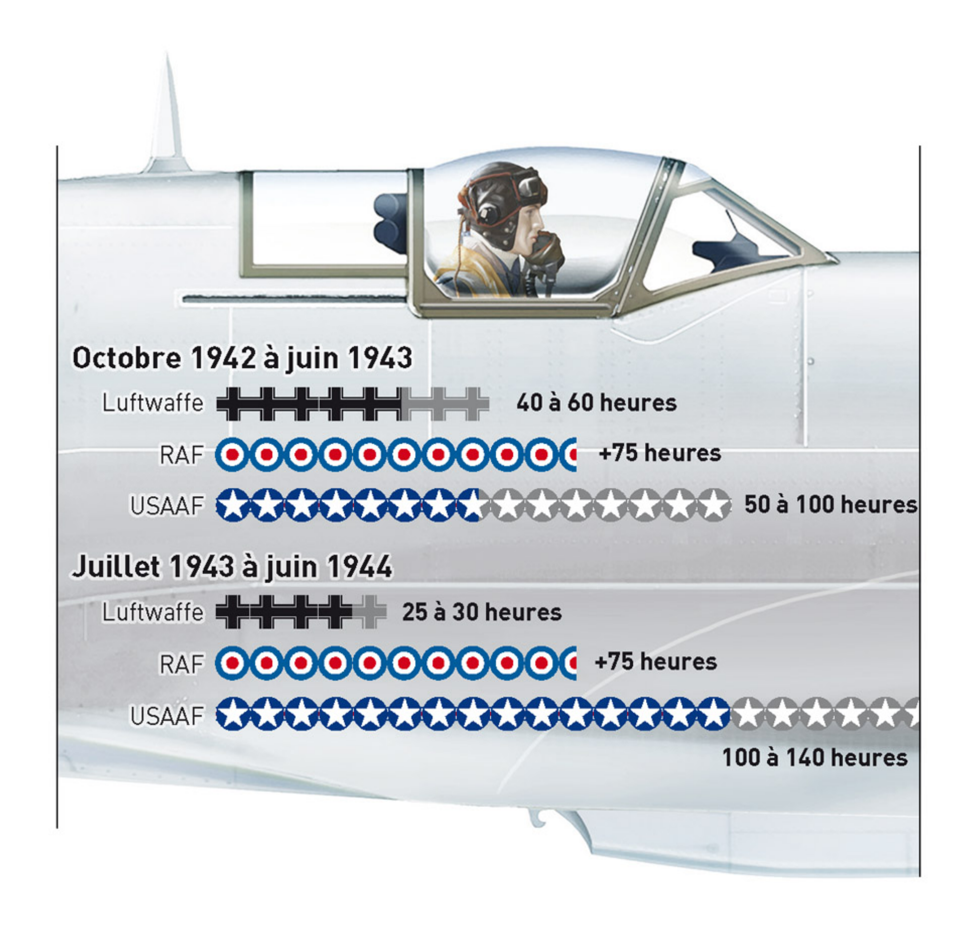
Un regroupement tactique à double tranchant

« Nous devons nous efforcer de rassembler des chasseurs à l'altitude de combat et de les amener contre les bombardiers en formation de combat serrée, recommande en janvier 1944 Joseph "Beppo" Schmid. De cette façon, nous pourrons maintenir une supériorité numérique à un moment et un endroit donnés. » Il n'y a là rien de bien neuf : la grosse formation d'intercepteurs, ou Gefechtsverband, est la version allemande du *Big Wing* expérimenté par la RAF en 1940. Elle est destinée à diviser et saturer par la masse l'énorme feu défensif de formations de 50 à 60 B17 ou B24, et ses effets peuvent être ravageurs. Reste que les rassembler en temps et en heure est extrêmement difficile. D'abord, parce que météo et leurres de l'adversaire déjouent souvent les efforts des contrôleurs. Ensuite, parce que le délai de

regroupement à l'altitude d'interception impose que l'alerte soit donnée à temps. Enfin, et surtout, parce que ces lourdes et rigides formations, adaptées à l'attaque des bombardiers, sont peu utiles et dangereuses face aux chasseurs d'escorte en maraude.

Manque de liberté accordée aux chasseurs

Göring insiste : la chasse doit se concentrer sur les bombardiers, cibles prioritaires, et refuser le combat avec l'escorte. Attitude logique, surtout vu du sol où les bombes pleuvent. Mais les chasseurs américains exploitent bien vite ce manque d'agressivité. Le ciel leur appartient et leur propre agressivité redouble, tandis que les pilotes allemands perdent l'habitude du combat contre les chasseurs… ou n'ont jamais le temps de la prendre.



Le nombre d'heures d'entraînement en vol des pilotes de chasse allemands s'écroule entre 1942 et 1944. Sur avion de combat, le contraste est encore plus saisissant : la Luftwaffe offre trente heures, contre plus de cent cinquante aux USAAF !

« Pointblank » ouvre les portes de la victoire

Quand s'achève la bataille aérienne de Berlin, fin mars 1944, la Luftwaffe est loin d'être anéantie. Mais ses dents sont limées et sa morsure n'a plus de tranchant. Les Alliés ont rempli les conditions requises pour remporter la phase suivante : la destruction des objectifs industriels clés et, surtout, la préparation du débarquement en Normandie.

Par Benoist Bihan

Mission accomplie ! Début avril 1944, la Combined Bomber Offensive prend formellement fin – et avec elle l'opération « Pointblank ». Les US Strategic Air Forces (USSTAF) de Spaatz, jusqu'ici directement sous l'autorité des chefs d'état-major interalliés, passent sous le commandement direct du général Eisenhower en prévision du Débarquement.

En mars 1944, la chasse allemande n'est pas morte, loin de là. Le I. Jagdkorps (1er corps de chasse), la principale grande unité chargée de la défense du Reich, culmine même en avril : il accomplit 4 522 sorties (presque deux fois plus qu'en février) et revendique 514 victoires (66 % de plus).

La Luftwaffe dispose en apparence de réserves humaines et ne manque pas de matériel, grâce aux efforts de Speer. En dépit des coups indéniables subis en février, la production de chasseurs au troisième trimestre représente plus du double de celle du premier (9 209 contre 4 297). Mais ces chiffres cachent une autre réalité. Les succès

américains de février et mars débouchent en effet sur trois conséquences stratégiques majeures, qui rendent inéluctable, dès l'automne 1944, la chute du Reich.

La Luftwaffe courbe l'échine

D'abord, le rapport de forces se creuse de façon vertigineuse. Les assaillants ne cessent de se renforcer : la 8e AF double le nombre de ses bombardiers opérationnels entre décembre 1943 et mai 1944 et augmente de moitié celui de ses chasseurs. Elle peut encaisser les pertes, dont l'augmentation en chiffre absolu reflète en fait celle de ses sorties, car le taux d'avions perdus par mission tombe de 6,5 % en octobre 1943 à moins de 2 % en mai 1944.

La situation est bien différente côté allemand, et Adolf Galland, l'inspecteur de la chasse, le résume parfaitement en avril dans un rapport : « La chasse de jour a perdu plus de 1 000 appareils ces quatre derniers mois, et avec eux nos meilleurs officiers. Ces vides ne peuvent être comblés. Les choses vont si loin que le danger d'un effondrement de notre arme [la chasse] existe. » En dépit des « miracles » de Speer, les effectifs chargés de défendre le ciel allemand stagnent : les avions déployés fin juin 1944 sont à peine plus nombreux qu'en juin 1943, soit moins de 450 monomoteurs opérationnels, la *moitié* des chasseurs de la seule 8e Air Force.

La principale raison, comme l'a bien saisi Galland, est le manque de pilotes. L'usure de la fin 1943, la ponction des opérations Big Week-Berlin (18 % des pilotes de chasse perdus en février, 22 % en mars ; 444 tués sur le front ouest-allemand sur la période) et l'accroissement de l'effort de la 8e AF sur la fin du printemps (546 tués en avril-mai) accélèrent la vrille infernale dans laquelle la Luftwaffe est piégée : plus les pertes augmentent, plus il faut compenser avec des novices, qui sont plus vulnérables, accroissant encore les pertes, etc. Le taux d'attrition par mission en mai est de 11 % !

Et la défaite de la chasse au-dessus du Reich a des conséquences sur toute l'Europe, front de l'Est compris, puisque la Luftwaffe ne peut y augmenter ses effectifs. Dès mars, grâce au rayon d'action du P51, la chasse alliée évolue librement au-dessus de l'Europe, mitraillant les terrains au retour des missions d'escorte, attaquant les avions de liaison et d'entraînement, empêchant les unités étrillées de récupérer. Pour compenser, la Luftwaffe siphonne ses unités de chasse de nuit, mais aussi de bombardement et d'attaque au sol, au profit de la chasse diurne : ainsi l'aviation allemande perd-elle ses capacités offensives. Capacités d'autant plus réduites que ses terrains avancés sont désormais exposés à un pilonnage permanent qui l'oblige à

redéployer ses unités de plus en plus loin vers l'est, sur des bases de plus en plus mal équipées pour la maintenance et l'entretien.

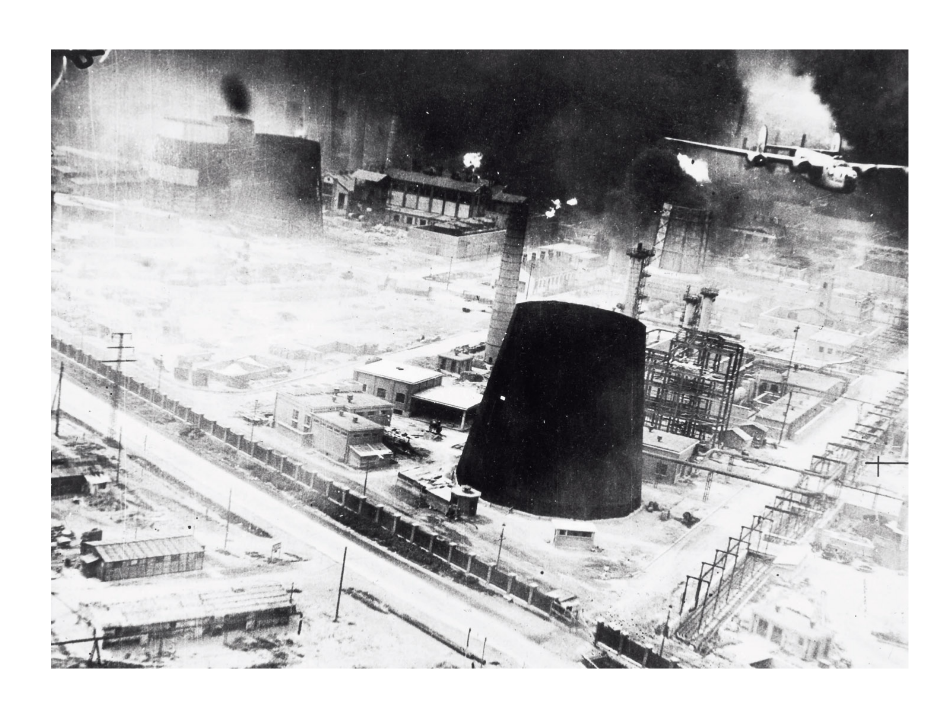
À la mi-août, l'orgueilleuse force qui avait étrillé les B17 sur Schweinfurt un an plus tôt est moribonde et Hitler enrage. « Je vais dissoudre la chasse ! hurle-t-il à Speer et Galland, interdits. À l'exception de quelques groupes avancés, je vais continuer la défense uniquement avec la DCA. La production doit basculer des chasseurs aux canons de Flak et augmenter immensément. » Speer, naturellement, n'en fait rien, mais la crise de foi du Führer n'est pas infondée : la Jagdwaffe ne mène plus qu'une action de guérilla suicidaire et de moins en moins efficace. Les ratios d'efficacité comparée de la chasse et de la Flak dégringolent de 10 pour 1 (10 victoires confirmées pour la chasse pour 1 appareil abattu par la Flak) en janvier à seulement 1,7 pour 1 en juin…

L'industrie allemande s'expose aux coups mortels

En réduisant la chasse allemande à l'état de nuisance, les opérations qui suivent la bataille de Berlin font passer de nouveau le bombardier du rôle d'appât à celui d'agresseur. Il s'agit de reprendre l'attaque des secteurs cruciaux de l'outil productif allemand, mais en réévaluant les priorités. Les frappes contre l'industrie aéronautique et les roulements à billes, menées en février, ont clairement montré leur incapacité à mettre la Luftwaffe (et le Reich) à genoux.

Préservées désormais des hécatombes de 1943, les USSTAF ont toute liberté pour se concentrer sur deux objectifs prioritaires. Le premier, conséquence directe du passage sous le commandement d'Eisenhower, est l'infrastructure de transport, notamment ferroviaire : il s'agit d'isoler la zone prévue pour le Débarquement afin d'entraver l'acheminement des renforts allemands vers la future tête de pont. Le second est l'industrie pétrolière et pétrochimique. Spaatz le considère comme plus important et complémentaire du premier objectif : il souligne, non sans raison, que la réparation des voies de chemin de fer étant relativement rapide, il est préférable de s'en prendre à elles seulement en quelques raids massifs dans les dernières semaines avant le déclenchement d'« Overlord ».

Comme avec « Pointblank », le but de ce « plan pétrole » est double : il s'agit de détruire à coup de bombes les installations, mais aussi d'accélérer la chute de la Luftwaffe en la forçant à combattre. Plus question cette fois de se contenter de cibles symboliques, comme au temps de l'opération « Berlin » : l'efficacité est à l'ordre du jour.



Des B24 Liberator américains partis d'Italie du Sud pilonnent les raffineries de pétrole de Ploieşti, en Roumanie (mai 1944). La chasse allemande et roumaine ainsi qu'une DCA puissante en font un des objectifs les mieux défendus.

Entreprises en parallèle aux opérations liées au Débarquement, les premières attaques contre les infrastructures pétrolières ont lieu à partir du 12 mai 1944. La Luftwaffe, consciente qu'elle joue ici sa survie, parvient à lancer ce jour-là 515 chasseurs, l'effectif le plus important de la guerre concentré contre un raid unique. Elle y perd 60 avions et 28 pilotes sans empêcher le désastre : raffineries et usines pétrochimiques sont dévastées. Fin juillet, 98 % de la production pétrolière allemande est hors service !

Le coup est fatal : ses stocks épuisés, la Wehrmacht tout entière se trouvera en novembre au bord de la panne sèche. Avec une liberté d'action retrouvée, les bombardiers alliés ont pu enfin peser de manière décisive, tout en appuyant par ailleurs le Débarquement et en continuant de frapper le reste de l'industrie du Reich. Les résultats de ces dernières attaques sont moins spectaculaires, certes, mais n'infligent pas moins des retards constants à la production, estimés de l'ordre de quatre à six mois à la fin de la guerre. Ces retards sont en partie dus, en outre, à la politique de dispersion accélérée orchestrée par Speer après la Big Week. Le passage de 27 grandes usines d'aviation à 729 (!) ateliers décentralisés réduit les risques de coup fatal, mais augmente la dépendance logistique, ruine la qualité, multiplie les besoins en main-d'œuvre…

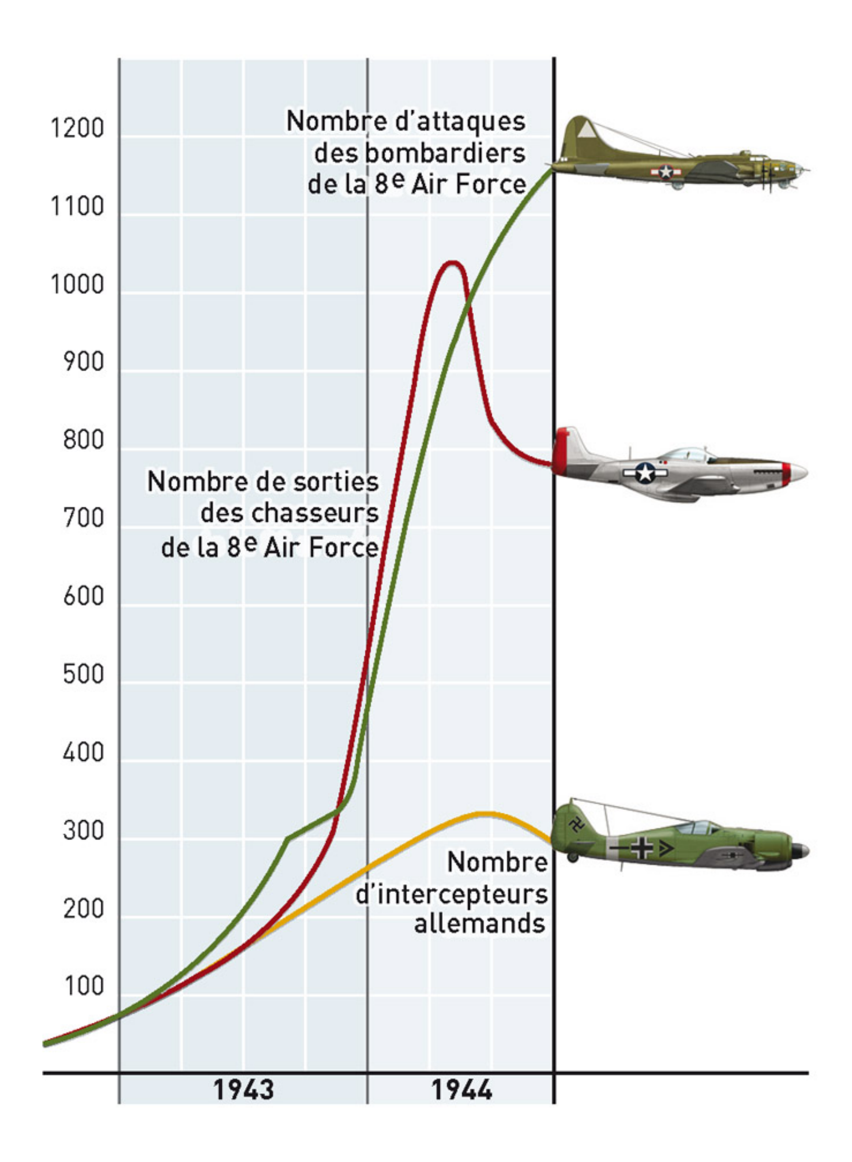
Le Débarquement est réussi, la Libération hâtée

Sans pétrole, quasiment sans avions au-dessus de la Normandie, sans protection aérienne ni Flak suffisante pour protéger ses approvisionnements, la Wehrmacht est condamnée à subir le tempo allié dès le succès du 6 juin, garanti par une maîtrise presque absolue du ciel en Europe de l'Ouest. Car le succès de « Pointblank » n'a pas seulement libéré les bombardiers lourds, mais aussi les bombardiers moyens et une large part des chasseurs alliés, transférés des missions d'escorte à l'attaque de cibles terrestres : ainsi la majorité des P47 de la 8e AF se voient réaffectés à la 9e AF, en charge des opérations d'appui aérien rapproché et d'interdiction.

Résultat : de la Normandie aux Ardennes, aucune contre-attaque allemande ne peut être lancée, sauf en terrain accidenté et par mauvais temps ; que le ciel se dégage ou que les Allemands débouchent en terrain ouvert, et ils sont immédiatement stoppés net par les bombes et les roquettes des chasseurs bombardiers alliés. Ce travail de destruction est déjà préparé par une usure permanente : les unités allemandes, matraquées dans les gares, sur les carrefours routiers, dans les convois, sont en outre épuisées par les détours dus à la destruction des ouvrages d'art… Faute d'une Flak concentrée dans la défense du Reich, elles n'arrivent plus au front que désorganisées et en ordre dispersé. Dans ces conditions, il est impossible aux Allemands de rassembler une masse de réserve, seule susceptible de réaliser une contre-offensive d'ampleur.

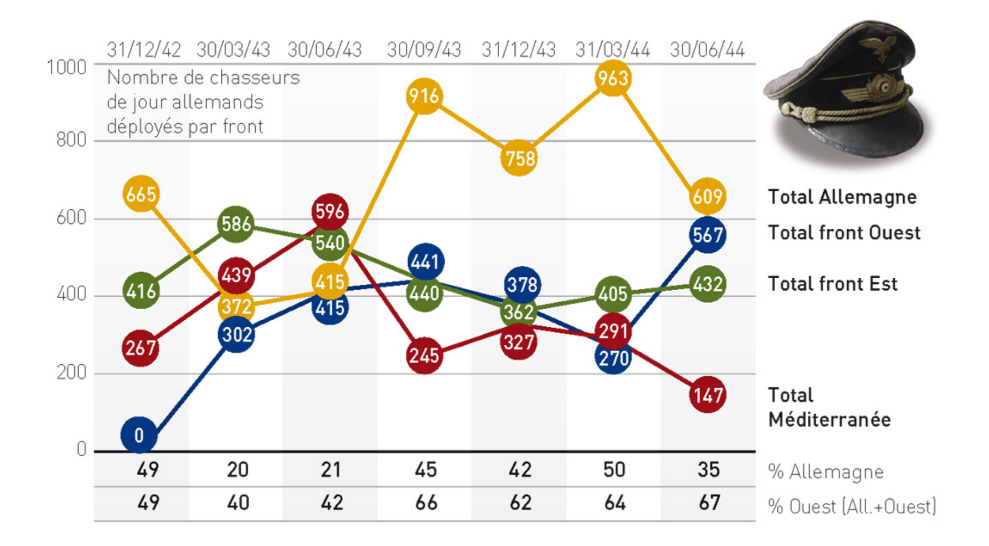
Le rythme de la poursuite, après la percée alliée hors de la tête de pont de Normandie, n'en est que plus rapide. Omniprésente, l'aviation alliée peut, simultanément et sans craindre une Luftwaffe elle aussi mobilisée sur le Reich, écraser la poche de Falaise et protéger les flancs de la percée d'Avranches. Totalement libres de leurs mouvements, alors que les Allemands sont de plus en plus statiques, les Alliés prennent alors une avance considérable sur leurs propres plans. Ils parviennent dès septembre 1944 aux frontières du Reich, en avance de plusieurs mois sur leurs estimations les plus optimistes.

AU PRINTEMPS 1944,
C'EST PLIÉ…



Ce graphe qui indique le nombre de missions alignées par la 8e AF et la Jagdwaffe résume tout : dès l'automne 1943, la différence se creuse… Si les Allemands parviennent à augmenter en chiffres absolus et continuent à descendre quantité d'assaillants (le pic est même atteint en avril en chiffres absolus), l'écart devient vite écrasant. Jusqu'à l'inéluctable : en juin, au moment du Débarquement, la chasse allemande a les reins brisés, comme l'avaient planifié les stratèges de « Pointblank ». Usée sur le Reich, écartelée entre les fronts ouest et est, la Luftwaffe n'est plus jusqu'à la fin de la guerre qu'un fantôme. Gênant, certes, mais qui ne fait plus peur.

UNE CHASSE DE JOUR ÉCARTELÉE



L'effort sur l'Allemagne fin 1943-début 1944 force la Jagdwaffe à déshabiller les autres fronts. À l'inverse, à l'été 1944, les offensives alliées en Normandie et en Biélorussie coûtent au Reich sa défense. On notera qu'en mars la moitié de la chasse est concentrée contre les raids de bombardiers. Le front de l'Est, pourtant immense, fait les frais de ce choix stratégique sans issue.
© ANYFORMS DESIGN

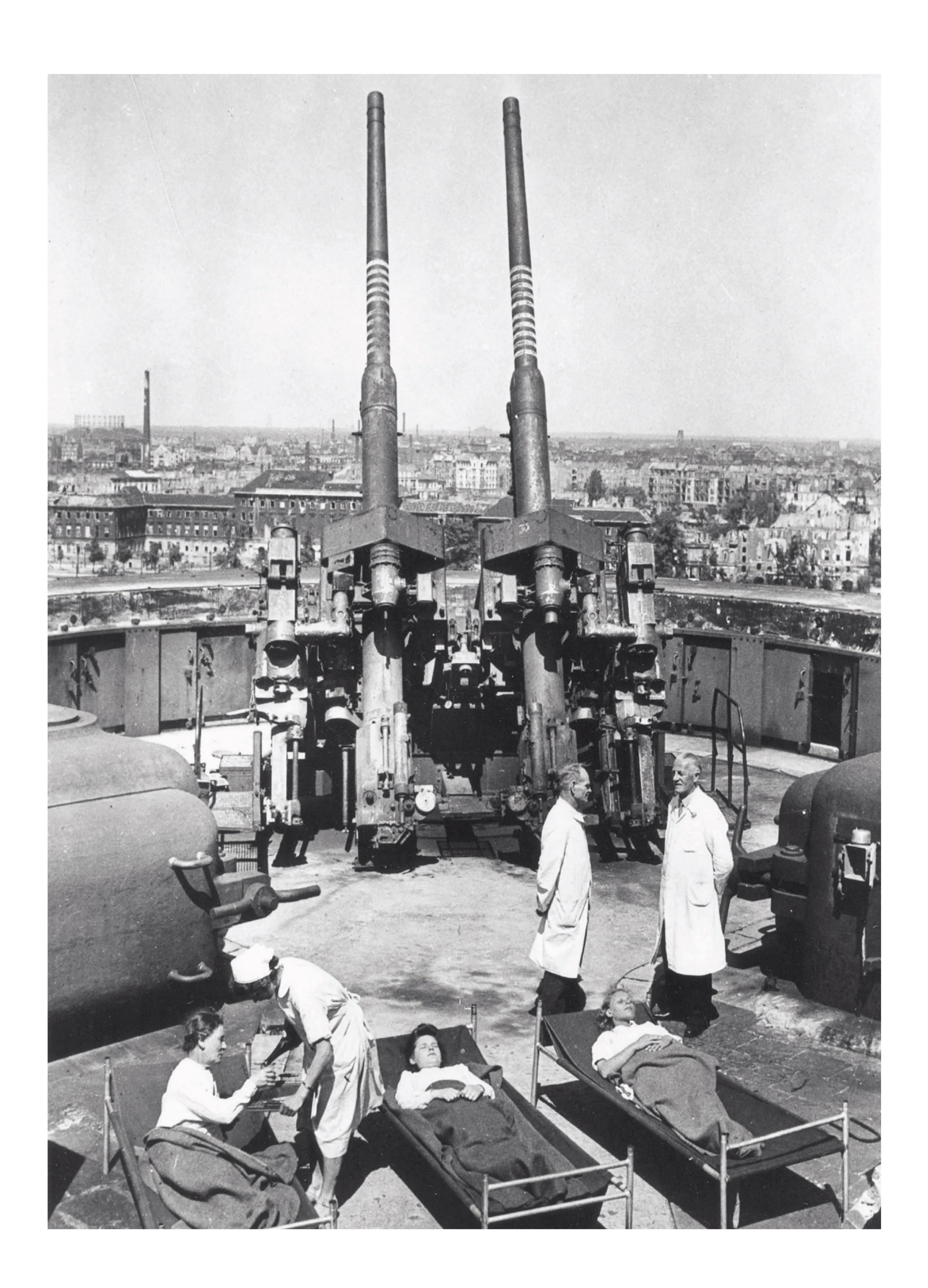
La puissance aérienne est un choix américain

Sur les 12 millions d'hommes sous les drapeaux en 1945, plus de 8 millions servent bien dans l'US Army. Mais seuls 2,8 millions sont affectés aux forces de combat terrestres proprement dites (34 %), alors que les USAAF rassemblent quasiment autant de soldats, près de 2,4 millions (et plus de 78 000 appareils de tous types) ; le reste est absorbé par les services de soutien. Cet accent mis sur la puissance aérienne, qui détermine le succès de « Pointblank », est un choix exclusif des États-Unis parmi les belligérants. Washington limite volontairement à 89 divisions les forces terrestres (sans compter, certes, les innombrables unités d'artillerie, chars, génie, logistique…) pour ne pas entraver la montée en puissance des USAAF et préserver le personnel qualifié de l'industrie d'armement. À titre de comparaison, la RAF ne représente à son apogée que 38 % à peine des effectifs de la British Army (1,1 contre 2,9 millions) et la Luftwaffe moins de 40 % de ceux de l'armée de terre allemande (1,7 contre 4,3 millions).

La Flak, un handicap grandissant

La faillite de la Jagdwaffe a pour conséquence l'augmentation de la charge pour la Flak… avec des inconvénients considérables. Les canons antiaériens légers et lourds qui s'amassent autour des villes et des usines allemandes (on dénombre 2 655 batteries de Flak lourde et 1 612 batteries légères en août 1944, qui mobilisent plus de 1 million de servants, hommes ou femmes), mais aussi de plus en plus autour d'aérodromes mitraillés en permanence, sont autant de pièces qui ne peuvent couvrir les manœuvres des Panzers. Plus du quart de la production de canons est voué à la DCA (on usine ainsi environ 1 500 canons de 88 mm par trimestre en 1944), au détriment des pièces de campagne ou des

tubes antichars. Il en va de même pour les munitions, dont la consommation mensuelle est effarante : 12,5 millions d'obus de petit calibre (de 20 à 37 mm) et 3,5 millions d'obus lourds (de 8 à 128 mm) à l'automne. De quoi engloutir 20 % du budget munitions de l'ensemble de la Wehrmacht.



Deux canons lourds de DCA de 128 mm, à Berlin, en février 1945. La défense aérienne mobilise des centaines de milliers de personnes, dont beaucoup de jeunes filles, et accapare une partie de la production de munitions.



Vu du sol, à Berlin, en janvier 1945, un raid britannique, toujours de nuit. On discerne les rayons des projecteurs de DCA et les éclatements des obus en altitude. La première attaque est française, dans la nuit du 7 au 8 juin 1940. La trois cent dixième et dernière, le 10 avril 1945, est américaine.

Sturmovik contre Stuka : le match de l'appui au sol

Avions d'exception, symboles, Sturmovik soviétique et Stuka allemand sont plus que de simples machines : leurs caractéristiques techniques et leur emploi sont indissociables des doctrines qui les ont vus naître. Ils incarnent deux conceptions opposées des opérations aéroterrestres.

Par Benoist Bihan

Est-ce un hasard ? L'Iliouchine Il-2 et le Junkers Ju 87 sont tous deux passés à la postérité, non sous le nom de leur modèle, mais sous celui qui décrit leur emploi. Aux yeux de l'histoire, l'Il-2 demeure le Sturmovik, un mot qui signifie simplement « appareil d'assaut » et désigne toujours aujourd'hui des avions et hélicoptères d'attaque russes. De même, le Ju 87 est le Stuka, abréviation de *Sturzkampfflugzeug* (« avion d'attaque en piqué »). Que ces termes génériques soient devenus leur nom d'usage montre bien à quel point ces avions ont incarné chacun une conception particulière de l'appui aérien. À travers l'évolution de leur emploi pendant le conflit, ce sont les doctrines de deux aviations conçues et structurées d'abord comme des outils d'appui aux opérations terrestres, la Luftwaffe allemande et les VVS (Voïenno-vozdoushnye sily, « forces aériennes militaires ») soviétiques, qui se reflètent en effet.

Le piqué, un choix original et délibéré

Biplace (pilote et radio-mitrailleur) entièrement en métal, à moteur en ligne, aile en W et train d'atterrissage fixe, le Junkers Ju 87 vole pour la première fois en septembre 1935. L'appareil est un bombardier léger conçu spécifiquement pour mener des attaques en fort piqué, au-delà de 60 degrés d'inclinaison. Ce choix est original : dans les années 1930, le bombardement en piqué est peu pratiqué. Si la technique est connue depuis la fin de la Grande Guerre – la première attaque répertoriée aurait été réalisée par un chasseur SE5a britannique en mars 1918 –, les aviateurs n'y voient guère d'utilité.

Après 1918, la majorité des forces aériennes envisagent de jouer le rôle d'une artillerie à très longue portée en frappant, loin derrière le front, réserves et nœuds de communication, voire usines et villes adverses. Ces missions requièrent des avions moyens et lourds. De tels appareils, qui bombardent en palier (en vol horizontal) et en altitude, doivent compenser la médiocre précision de leurs attaques de la même manière que l'artillerie en 1914-1918 : par un emploi en masse, en attendant que les progrès des viseurs améliorent la précision.

De surcroît, et malgré l'efficacité réelle de l'aviation des deux camps opposés pour appuyer (ou enrayer) les offensives terrestres en 1917-1918, les budgets contraints de l'entre-deux-guerres n'incitent pas les vainqueurs à se doter d'avions spécialisés. L'appui au sol est jugé secondaire par rapport aux missions d'observation d'artillerie, rôle des aviations dites « de coopération » française et britannique destinées à l'appui direct des grandes unités terrestres.

Certes, les appareils qui y sont destinés peuvent mener des attaques au sol, mais plus pour harceler des cibles d'opportunité peu défendues que pour mener des attaques massives et systématiques en appui immédiat des opérations terrestres, mission confiée aux artilleurs. Au tournant des années 1930, sauf dans le cadre colonial ou de « petites guerres » (où les marines américains l'emploient dès 1919), le bombardement en piqué n'est pratiqué que par les aéronavales, l'enjeu étant de frapper des cibles mobiles en mer avec des avions légers embarqués.

Bras aérien des forces au sol

Pour les cadres de la Reichswehr, convaincus que seules les opérations terrestres emporteront la décision, la future Luftwaffe, plus qu'une aviation indépendante, est envisagée comme la branche aérienne d'une force aéroterrestre intégrée. L'outil aérien doit servir d'accélérateur aux opérations terrestres, en « fluidifiant » la progression des unités amies par l'attaque systématique des centres de résistance de

l'adversaire, mais aussi de ses postes de commandement, de ses réserves et de ses réseaux de communication (nœuds routiers ou ferroviaires, relais de télécoms…). Objectif : désorganiser rapidement le système adverse et détruire certains points décisifs afin de favoriser l'anéantissement de l'armée ennemie que les Allemands supposent supérieure en nombre.

Plus qu'un avion de coopération, la Luftwaffe, à peine créée en février 1935, veut donc un bombardier de précision à effets immédiats et décisifs : elle se tourne naturellement vers l'attaque en piqué. Certes, des interventions individuelles, comme celle d'Ernst Udet, vont peser dans le choix du modèle Junkers par rapport aux prototypes rivaux du *Sturzbomber Programm* (programme de bombardiers en piqué), comme le Heinkel He 118 ou l'Arado Ar 81. Le choix de la technique n'en résulte pas moins d'une réflexion doctrinale de fond.

Tel qu'il apparaît en 1935, le Stuka est donc bien un pur bombardier, volant impérativement haut (typiquement entre 2 000 et 3 000 mètres) afin de piquer sur ses objectifs, attaqués comme son nom l'indique avec une bombe lourde (500 kg), et non à l'horizontale, au ras du sol, à l'aide de bombes légères et en privilégiant le mitraillage (*strafing*) comme un avion d'assaut. Artillerie volante de la Wehrmacht, le Ju 87 reçoit pour mission première le matraquage des objectifs placés sur les avants des grandes unités terrestres, et ensuite seulement d'appuyer les troupes, notamment les nouvelles Panzerdivisionen. Ce rôle incombe en fait à d'autres unités, les *Schlachtgruppen*, dotées d'appareils attaquant en vol rasant comme le Henschel Hs 123 (conçu à l'origine comme bombardier en piqué, mais jamais employé comme tel). Mais les avions de ce type sont si peu nombreux que les Stukas s'y substituent fréquemment, leurs pilotes bénéficiant d'un remarquable système de guidage de l'avant.

Du canon volant au chasseur de chars

La Luftwaffe, pionnière en ce domaine, met en effet en place des détachements d'observateurs contrôleurs aériens avancés dont les véhicules radio spéciaux accompagnent les unités, notamment blindées et motorisées, pour guider les frappes. Des avions de reconnaissance jouent le même rôle en avant des axes de progression et guident les Stukas depuis les airs. Dès la campagne de Pologne, en septembre-octobre 1939, le bombardier en piqué devient donc aussi un véritable canon d'assaut volant dont la précision se prête admirablement à l'appui rapproché.



Lent mais précis, le Junkers Ju 87 Stuka est le bombardier en piqué d'appui au sol archétypal des débuts de la guerre. Il connaîtra une seconde carrière à l'est après avoir été équipé d'un tube de 37 mm antichar sous le ventre. Il en sera construit 4 881 exemplaires.

Progressivement, ce rôle prend le pas sur celui de bombardier. Précis, agile, robuste, le Ju 87 est également lent et dépourvu de blindage. Redoutable face à des DCA faibles comme en Espagne (où le Stuka est engagé pour la première fois en 1937 au profit de Franco) et en Pologne en 1939, il est très vulnérable au feu antiaérien et davantage encore aux chasseurs. En France au printemps 1940, mais surtout au-dessus du Royaume-Uni à l'été 1940, les Stukas employés comme bombardiers sont étrillés : le total des pertes en août atteint 57 avions abattus et 16 endommagés sur 261 opérationnels au 1er août. En Méditerranée et au-dessus de l'URSS à partir de juin 1941, les Stukas profitent de la supériorité aérienne écrasante de la Luftwaffe pour reprendre leur rôle de bombardiers. Mais la montée en puissance des chasses alliées et la densification des feux depuis le sol interdisent bientôt les longs et repérables piqués : c'est désormais au ras du sol qu'attaquent les Ju 87, sous peine de destruction.

L'armement de l'appareil, dont les unités sont concentrées à l'est, évolue alors, comme son emploi, vers la lutte antichar, obsession allemande en URSS. Réarmé de deux canons de 37 mm en gondole sous l'aile, le Stuka devient à partir de 1943, avec sa version G blindée, un pur chasseur de T34. Les *Stukagruppen* (groupes de bombardement en piqué) se transmutent alors en *Schlachtgruppen.* Puis les Ju 87 obsolètes sont en 1944-1945 peu à peu retirés du service au profit de versions

spéciales du chasseur Focke-Wulf Fw 190, plus polyvalent et surtout capable d’autodéfense. Certains pilotes comme Hans-Ulrich Rüdel continuent de préférer le Ju 87 comme appareil antichar jusqu’en 1945, avec un certain succès. Mais ils font exception. Ainsi, sous la contrainte, le Ju 87 sera finalement, de Stuka, devenu un véritable *Panzerjäger* (chasseur de chars), après avoir joué malgré lui le rôle d’un Sturmovik.



L’Iliouchine Il-2 Sturmovik attaque au canon de 23 mm en vol horizontal à basse altitude, ce que lui permet son blindage capable de résister à la DCA de petit calibre. Il emporte aussi des munitions antipersonnel et des roquettes. Avec son ultime dérivé, le Il-10, il est construit à 42 000 exemplaires.

Sturmovik, le T34 du ciel

Si le Stuka devient avion d’assaut sous l’effet des circonstances, son homologue et adversaire soviétique, l’Iliouchine Il-2, qui effectue son premier vol en octobre 1939, est conçu d’emblée pour le rôle. Doté, lui, d’un moteur en ligne, mais avec une aile droite, l’appareil mono ou biplace est construit en métal et bois, afin d’économiser les matières premières et d’accélérer la production (avec, on le verra, des résultats spectaculaires). Cette architecture témoigne des choix différents des forces aériennes de l’Armée rouge en matière d’emploi de l’aviation.

Si le Stuka est pensé pour piquer presque à la verticale et larguer ses bombes au mètre près, le Sturmovik est un char volant. Moteur et cockpit blindés, l’avion peut se permettre de voler bas et de rester au-dessus de ses cibles assez longtemps pour

répéter ses passes. Certes, le poids des protections se paye par une capacité d'emport externe réduite à 800 kg de bombes. Cette faiblesse est cependant compensée par un puissant armement de bord : 2 canons de 23 mm et 2 mitrailleuses de 7,62 mm, contre 2 mitrailleuses de 7,92 mm dans les ailes du Ju 87 originel. La doctrine d'emploi fait le reste : pour les VVS, l'aviation d'appui opère groupée et, plus que le tonnage transporté, c'est le type de munitions qui compte. Là où le Stuka bombardier des premiers temps emporte une bombe explosive de 500 kg (1 000 dans la version Ju 87 D), l'Il-2 emporte des bombes à fragmentation pour un usage antipersonnel et des roquettes antichars/antistructures : plus légers, ces armements sont plus adaptés à l'emploi en masse de l'aviation anticipé par les travaux théoriques des Soviétiques.

Dans l'Armée rouge, en effet, l'aviation, surtout d'appui, n'est pas un bistouri destiné à l'ablation précise des centres névralgiques ennemis, mais un marteau, un outil de saturation destiné à écraser simultanément et en masse les points clés adverses. Le rôle des Stukas (et des bombardiers moyens allemands), au sein des VVS, est confié aux bimoteurs Petlyakov Pe-2, équivalents des Ju 88 et capables de bombarder en piqué, bien qu'avec un angle plus faible et donc une précision inférieure au Ju 87. Les Sturmoviks, eux, sont chargés de remplir des fonctions comparables en réalité à celles des canons d'assaut ou des chars des brigades d'accompagnement des armées interarmes soviétiques : l'appui direct des forces terrestres dans l'offensive et la défensive, la réduction des points de résistance adverses, ainsi que l'attaque des réserves, des postes de commandement tactiques de l'adversaire.

Une conception issue de la Grande Guerre

Cet emploi, classique, est en fait directement inspiré de celui de l'aviation engagée sur le front ouest en 1917-1918, particulièrement des avions d'assaut allemands en 1918, attentivement étudiés par les Soviétiques. Ces derniers, qui n'ont disposé que d'une poignée d'engins volants pendant la guerre civile russe, sont relativement conservateurs en matière d'emploi de l'aviation, et ce d'autant plus que, contrairement aux Allemands, ils ne disposent pas avant 1944 d'un système efficace d'observation et de ciblage de l'avant des frappes aériennes.

Les combats de la « Grande Guerre patriotique » à partir de juin 1941 font toutefois rapidement rattraper aux VVS l'expérience qui leur manque, dans des conditions extrêmement difficiles. Surclassés jusqu'à Stalingrad, les aviateurs de

l'Armée rouge reprennent l'ascendant en 1943 et appuient enfin avec une relative efficacité les unités au sol, juste à temps pour jouer un rôle important à Koursk, en juillet 1943, puis dans la succession d'offensives stratégiques qui ramènent la Wehrmacht à Berlin au printemps 1945.

Dans ces combats acharnés, les Sturmoviks jouent un rôle sans cesse croissant, et peuvent sans exagération être considérés comme les *alter ego* aériens des chars T34. Comme le leur, leur rôle évolue, bien qu'en sens opposé : si le T34, héritier du char d'exploitation (DD) des années 1930, finit par remplir tous les rôles dans l'Armée rouge (sauf celui de char lourd de rupture), l'Il2, d'appareil d'appui, devient progressivement un outil de frappe dans la profondeur, aux côtés des véritables bombardiers. Normalement employés à la rupture du front, les divisions et corps aériens d'assaut qui regroupent les régiments d'Il-2 deviennent les adjoints aériens des armées de chars qui sont l'instrument des opérations dans la profondeur. Grâce à un réseau radio de plus en plus développé, ces grandes unités blindées bénéficient ainsi d'un appui aérien de plus en plus efficace et réactif, même s'il reste toujours moins flexible que celui de la Luftwaffe.

En mai 1945, l'Il-2 – présent à seulement 249 exemplaires dans les rangs des VVS au 22 juin 1941 – représente 30 % du parc volant. En tout, les usines Iliouchine sortent 36 000 Il-2, qui gagne ainsi le titre d'avion de combat le plus produit de l'histoire (et même d'avion militaire tout court si l'on ajoute les 6 000 exemplaires de son dérivé immédiat, l'Il-10, devant le biplan d'entraînement et d'attaque légère Polikarpov Po-2).

Staline avait raison contre Göring

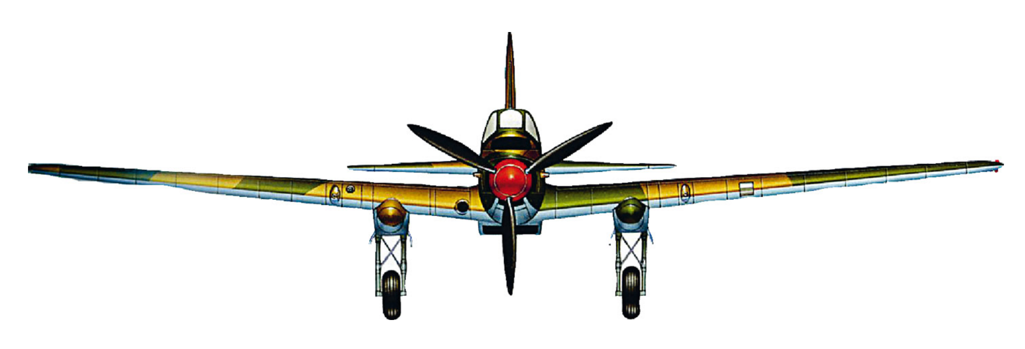
Que l'appui aérien ait été une composante essentielle des opérations aériennes pendant la Seconde Guerre mondiale est indéniable : Ju 87 et Il-2 incarnent cet emploi particulier de l'aviation. Le premier, pourtant, n'est devenu avion d'assaut que progressivement, tandis que, parallèlement, la Luftwaffe développait ses *Schlachtgruppen*, ceux-ci finissant par absorber les unités de Stukas. Ayant innové plus qu'aucune autre force aérienne de l'entre-deux-guerres en matière d'intégration aéroterrestre, la Luftwaffe, en procédant à cette fusion, s'est ainsi rangée à l'avis de… Staline, qui, parlant de l'I-l2, considérait les avions d'assaut comme « aussi indispensables à l'Armée rouge que l'air qu'elle respire et le pain qu'elle mange ».

La pression des bombardements alliés sur l'Allemagne orientant vers la chasse la production aéronautique, la Luftwaffe, handicapée par le manque de matières

premières puis, surtout, de carburant, n'a cependant jamais pu produire et maintenir en opération suffisamment d'appareils, Ju 87 ou autres, pour renouveler après 1943, face à une défense aérienne alliée considérablement renforcée, les exploits des Stukas de 1939-1942. L'Armée rouge, elle, a payé au prix fort – plus de 10 000 Il-2 perdus – le droit de relever le gant.



ILIOUCHINE IL-2M TYPE 3



Cette version produite en 1944 est l'archétype de la machine. Staline, inquiet de la lenteur des ateliers, menace Iliouchine de mort en 1942. Résultat : une réduction du temps de fabrication de 38 % et une productivité en hausse de 400 %. L'inscription sur le fuselage, *Mstitel*, signifie « Le Vengeur ».

Moteur : 1 V12 à refroidissement liquide Mikouline AM38F (1 720 ch)

Poids vide : 4 360 kg

Poids maximal : 6 160 kg

Équipage : 1 pilote, 1 mitrailleur

Vitesse max. : 414 km/h

Autonomie : 720 km

Plafond pratique : 5 500 mètres

Armement de bord : 2 canons de 23 mm et 2 mitrailleuses de 7,62 mm

Poste arrière : mitrailleuse de 12,7 mm, lance-grenades antiaérien DAG10 à l'arrière du fuselage

Armement externe : jusqu'à 600 kg de bombes, 8 roquettes de 82 mm ou 4 roquettes de 132 mm sous les ailes

Protection : de 5 à 12 mm de blindage sur le moteur et le cockpit

Longueur : 11,6 mètres

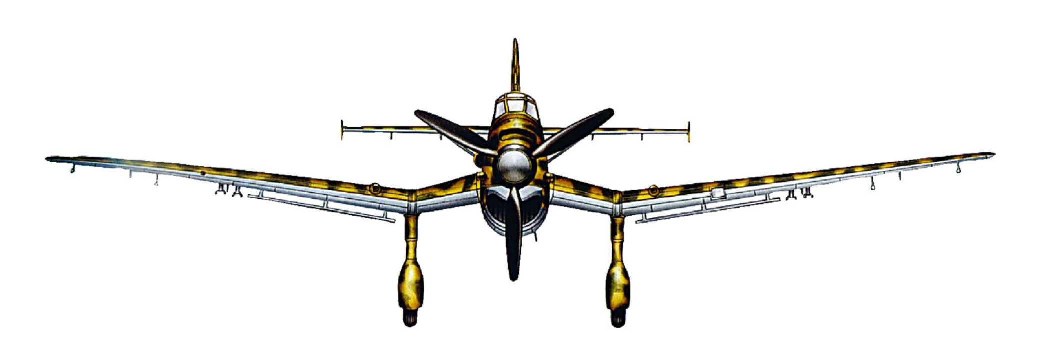
Hauteur : 4,2 mètres

Envergure : 14,6 mètres





JUNKERS JU 87 B2



La version B du Stuka est la première construite en série, fabriquée en tout à 922 exemplaires jusqu'en octobre 1940, avant de céder la place à la version D, mieux protégée et plus puissante. Le B2 présenté ici est un engin doté d'un filtre à sable, utilisé par le Sturzkampfgeschwader 1 (escadre de bombardement en piqué) en Libye, début 1941.

Moteur : 1 V12 à refroidissement liquide Jumo 211Da (1 200 ch)

Masse à vide : 3 205 kg

Masse max. : 5 000 kg

Vitesse max. : 390 km/h

Plafond : 8 200 mètres

Rayon d'action : 500 à 600 km selon la charge

Envergure : 13,8 mètres

Longueur : 11,1 mètres

Hauteur : 3,9 mètres

Armement de bord : 2 mitrailleuses de 7,92 mm dans les ailes, 1 mitrailleuse de 7,92 mm à l'arrière du cockpit

Armement externe : 1 bombe de 250 ou 500 kg sous le fuselage et 4 de 50 kg sous les ailes

Protection : aucune

© *Le grand livre des avions de combat* de Paolo Matricardi, W.S. Editions White Star



Spitfire contre Bf 109 : duel de haut vol

Dans l'esprit du public, le Messerschmitt Bf 109 et le Supermarine Spitfire résument à eux seuls la bataille d'Angleterre, voire l'affrontement à mort entre le IIIe Reich et l'Empire britannique. Mais lequel de ces deux chasseurs était vraiment le meilleur ? Tout dépend de la période de combat. Car leur rivalité a duré de 1940 à 1945… et même au-delà !

Par David Isby (traduit de l'anglais par Pierre Grumberg)

Ce duel est unique dans l'histoire de la technologie militaire : jamais aussi longtemps – près de dix ans – on n'aura vu s'affronter deux systèmes d'armes d'origines similaires, conçus pour les mêmes missions. Le Supermarine Spitfire et le Messerschmitt Bf 109 ont acquis un statut tel dans l'imagerie populaire qu'ils ont fini par incarner la guerre technologique opposant l'Empire britannique au IIIe Reich. Dans le combat incessant qui va des cieux de Dunkerque en mai 1940 à ceux de Berlin en mai 1945, puis continue au Moyen-Orient dans un curieux appendice, les deux appareils n'ont cessé de progresser en vitesse, plafond, armement, l'un et l'autre prenant tour à tour l'avantage – mais sans jamais parvenir à se départager véritablement…

Hitler sauve Willy

Bf 109 et Spitfire ont tous deux été conçus au début des années 1930, par deux des meilleurs ingénieurs aéronautiques de l'histoire de l'aviation. Willy Messerschmitt commence sa carrière en 1914. Sa société, fondée en 1926, fusionne en 1927 avec la Bayerische Flugzeugwerke (BFW, origine de l'abréviation Bf), dont il dirige les bureaux de conception à Augsbourg. Les errements de l'avion de transport commercial M 20 débouchent sur un conflit durable avec Erhard Milch, patron de la Deutsche Luft Hansa à laquelle le M 20 est destiné, qui jure sa perte. Lâché de tous, presque ruiné, Messerschmitt se rattrape de justesse en 1933 en courtisant Hitler et les huiles du parti nazi (dont il devient membre) et en concevant le M 37 avec l'ingénieur Robert Lusser. Ce petit monomoteur quadriplace de tourisme (qui volera en 1934 sous la nouvelle appellation de Bf 108 et deviendra le principal avion d'entraînement de la Luftwaffe) jette les bases de la formule : structure légère tout en métal, moteur en ligne, train rétractable et aile cantilever. Grâce à lui, Messerschmitt peut entrer, en février 1934, dans la compétition ouverte par le Reichsluftfahrtministerium (ministère de l'Aviation du Reich, RLM) pour la conception d'un chasseur monoplace.



En 1941, un chasseur britannique Spitfire Supermarine. Équipé d'un formidable moteur Rolls-Royce Merlin, bien profilé, il forme la colonne vertébrale de la chasse britannique durant toute la guerre.

Le 29 mai 1935, le Bf 109 V1 (V pour *Versuchsflugzeug*, « prototype ») est prêt à décoller, équipé provisoirement d'un moteur… Rolls-Royce, faute de fournisseur local dans une industrie alors en pleine renaissance. Ernst Udet, ex-as de la chasse et ami influent de Göring, n'est pas convaincu. Mais Adolf Galland, étoile montante de la chasse, saisit l'immense intérêt du nouvel engin après un duel aérien simulé avec le pilote d'essai du 109, Hans « Bubi » Knotzech. Non seulement plus véloce que son concurrent Heinkel He 112 V1, il est aussi plus sûr en sortie de vrille, meilleur en ascension et en piqué et plus facile à fabriquer. Le 12 mars 1936, le RLM commande 10 exemplaires de présérie du Bf 109 (à moteur Jumo de 630 ch), ainsi que du He 112, mais il est déjà acquis que le second a perdu.

Au coup d'envoi, le Spitfire crachote

La genèse parallèle du « cracheur de feu » n'est pas non plus exempte d'obstacles. Forte personnalité lui aussi, Reginald James Mitchell parvient également à sa formule d'avion de chasse par des recherches civiles. Entré en 1917 chez le constructeur d'hydravions Supermarine, à Southampton, il en devient directeur technique en 1927 et se consacre alors aux hydravions de course qui gagnent la coupe Schneider pour le Royaume-Uni en 1931. Cette année-là, en logeant un moteur en ligne Rolls-Royce de 2 350 ch sous un capot affiné à l'extrême, Mitchell pousse son S.6B à la vitesse record de 657 km/h – deux fois plus vite que les chasseurs de l'époque ! À l'instar de Messerschmitt, là encore, Mitchell a cependant du mal à accéder à un succès industriel. Le Type 224, projet de chasseur soumis en 1934 en réponse à un appel d'offres de l'Air Ministry, est raté et refusé. L'avion est toutefois baptisé « Spitfire », surnom de la fille turbulente de Robert McLean, le patron du groupe Vickers qui a racheté Supermarine en 1928.

Déçu mais pas découragé, Mitchell persiste et imagine, sans contrat, le Type 300, un avion bien plus ambitieux, dessiné autour du tout dernier moteur de Rolls-Royce, le PV12, un très prometteur V12 de 760 ch, le futur Merlin. En fait, le projet tombe à pic pour l'Air Ministry qui s'apprête à réarmer la RAF. Le développement est financé, et le prototype décolle le 5 mars 1936. Dévoré par le cancer, Mitchell voit, la gorge serrée, que son appareil a cinq mois de retard sur le Hurricane, rival moins ambitieux développé par Hawker, équipé aussi du V12. Or, tout délai peut être fatal. Mais le verdict délivré par Joseph « Mutt » Summers, le pilote d'essai, est aussi laconique que positif : « Ne touchez à rien ! » Le 3 juin 1936, le nouveau chasseur de Mitchell, toujours appelé Spitfire, est ainsi commandé à 310 exemplaires, parallèlement au Hawker Hurricane. Le second, encore partiellement entoilé, est plus facile à fabriquer. Or, Hitler menace et le temps presse…

À ce stade, le Spitfire de Mitchell, tout en courbes harmonieuses, et l'anguleux Bf 109 de Messerschmitt présentent des caractéristiques et des performances très proches, contraintes par une même vocation défensive : intercepter les nouveaux bombardiers bimoteurs rapides qui menacent d'attaquer, par les bombes et les gaz, villes et usines. Tous deux sont des monoplans métalliques construits autour d'un moteur à 12 cylindres en ligne à compresseur (l'anémique Jumo du Bf 109 C/D est remplacé fin 1938, sur la version E, par un Daimler-Benz DB 601 offrant 1 175 ch), et sont équipés d'une radio et d'un puissant armement.

Le Bf 109 prend l'avantage

Dans la course qui mène à la guerre, le terrain gagné par l'Allemagne, concrétisé par les neuf mois d'avance au premier vol du Messerschmitt, représente un sérieux avantage. Les 136 Bf 109 C et D, premières versions de série, sont engagés avec succès en Espagne dès l'été 1937, où leurs pilotes acquièrent une expérience irremplaçable, alors que le Spitfire n'est même pas en service. En outre, Mitchell meurt en 1937, et son adjoint, Joe Smith, bien que capable, met du temps à reprendre les rênes, ce qui retarde encore la production. Résultat : à l'été 1938, alors qu'éclate la crise de la Tchécoslovaquie, la RAF n'a qu'un unique Spitfire et une escadrille de Hurricane contre plus de 200 Bf 109 à la Luftwaffe. Le retard de la RAF au décollage est d'autant plus grave que faire voler et maintenir ces appareils en grand nombre est un défi nécessitant des pilotes et des mécaniciens pointus, longs à former. Fini le temps des biplans, où il suffisait de coller un morceau de toile pour boucher une déchirure du fuselage.

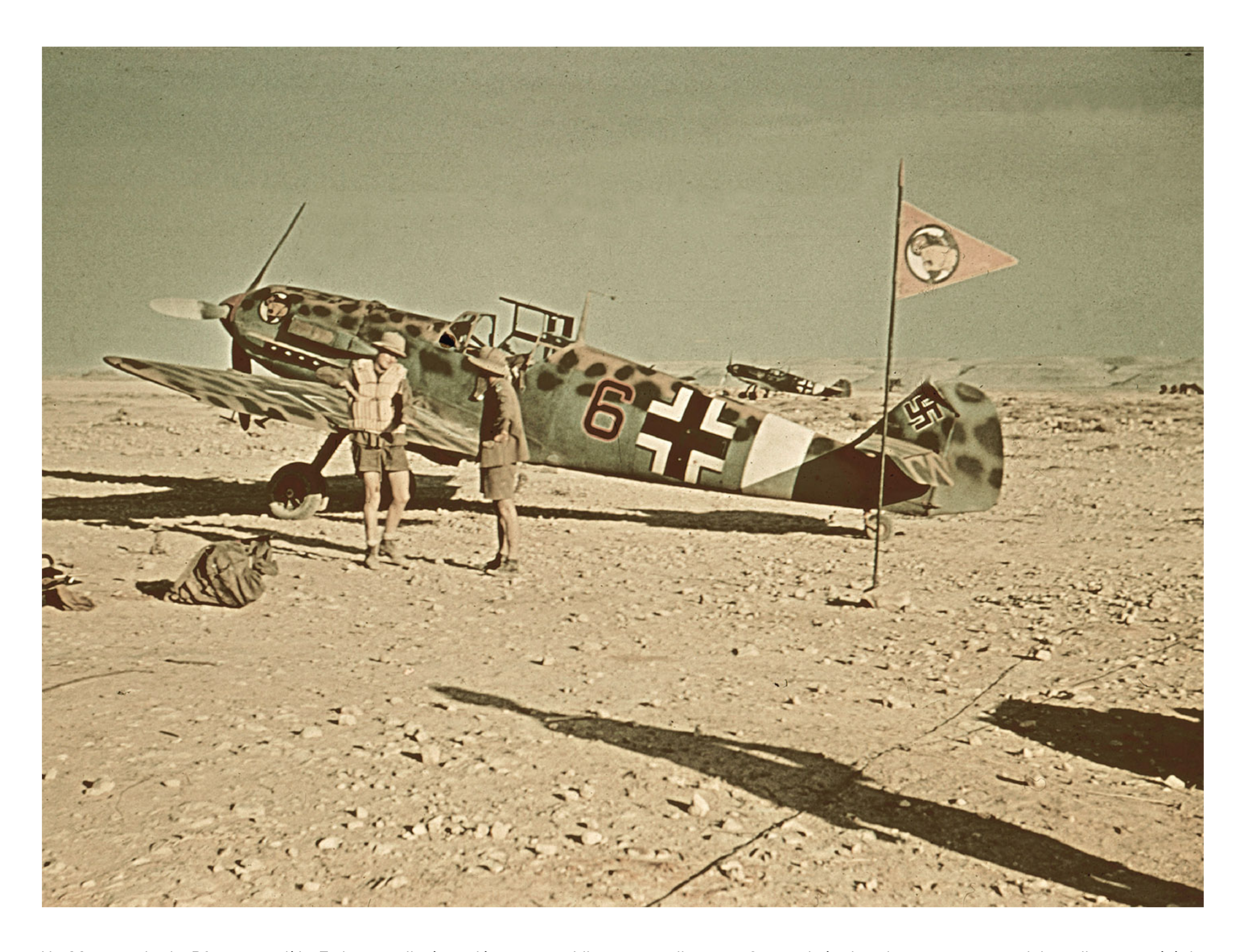
Lorsque la Wehrmacht lance sa grande offensive du 10 mai 1940, on ne compte aucun Spitfire en France. En revanche, le Bf 109, qui a balayé facilement en septembre 1939 la modeste chasse polonaise, contribue de façon spectaculaire à la victoire du Reich. Les avions allemands défendent avec succès les têtes de pont sur la Meuse contre les attaques aériennes franco-britanniques du 14 mai. De nombreux Messerschmitt accomplissent six ou sept sorties ce jour-là, grâce à la qualité du personnel au sol. Les succès de la chasse (et de la Flak) vident le ciel des cocardes tricolores et permettent l'avance rapide qui mène tout droit à Dunkerque. Et c'est au sud de Calais, le 23 mai 1940, que Bf 109 E-3 et Spitfire I, jusqu'à présent maintenu sur le territoire national par le Fighter Command, s'affrontent pour la première fois dans le cadre de la bataille décisive… sans résultat. Le lendemain, en revanche, 2 Spitfire bravent 3 adversaires.

Les premiers combats tournent plutôt à l'avantage des Allemands. Si les essais réalisés par chaque camp montrent que les deux avions ont des performances quasi similaires (avec une légère supériorité en piqué pour le Bf 109, mais un rayon de virage plus serré pour le Spitfire), les pilotes allemands dominent grâce à leur plus grande expérience du combat et à la tactique du *Schwarm*. Du 27 mai au 2 juin, le Fighter Command perd ainsi 48 Spitfire (et 49 Hurricane) au-dessus des plages de Dunkerque, contre 29 Bf 109. Les Allemands constatent toutefois que leur marge d'avance a diminué. Et la Luftwaffe, éloignée de ses bases et gênée par une mauvaise météo, se révèle incapable d'empêcher l'évacuation.

Égalisation durant la bataille d’Angleterre

Après la défaite française, consommée le 22 juin, le Fighter Command se retrouve seul en ligne face à la Luftwaffe, dont l’objectif est de prendre le dessus en vue d’une possible invasion. Dans la bataille d’Angleterre qui débute, la partie est équilibrée entre les Spitfire I et II et les Bf 109 E-3 et E-4, même si le chasseur allemand, mieux armé, peut également grimper plus haut. En fait, la différence se fait, comme à Dunkerque, sur une meilleure tactique collective des Allemands. Cet avantage, cependant, est atténué par des facteurs opérationnels. Le Bf 109 ne dispose que d’une très faible autonomie (660 km) : il opère au-dessus de l’Angleterre en limite de rayon et bien des avions doivent rompre le combat pour éviter la panne sèche. Un handicap aggravé par l’ordre d’escorter au plus près les bombardiers : ce « fil à la patte » les empêche de profiter à plein de leur vitesse et de leur plafond supérieur pour prendre l’initiative du combat.

Un autre élément vient encore rééquilibrer la balance. Le Spitfire fait partie d’un système de défense intégré : informées des raids ennemis grâce au réseau radar et aux observateurs au sol, les bases du Fighter Command guident les intercepteurs par radio. Petit à petit, les Britanniques gagnent en expérience, tandis que leurs adversaires se fatiguent… Le bilan chiffré de la bataille reflète la symétrie : en quatre mois, la Luftwaffe perd 610 Bf 109, dont au moins 122 au crédit des Spitfire. La RAF, elle, déplore 403 Spitfire détruits (et 631 Hurricane), dont entre 160 et 219 sous les coups du Bf 109. Le ratio serait donc favorable au Messerschmitt (de 1/1,3 à 1/1,8), si l’on négligeait le fait que le Fighter Command ne s’expose à la chasse que pour détruire les bombardiers et qu’il peut récupérer les survivants des avions abattus, au contraire des Allemands, qui sont capturés. De ce point de vue, la victoire bascule nettement du côté britannique. De mai à décembre, 720 pilotes de Bf 109 sont perdus, soit 65 % des effectifs au 10 mai 1940.



Un Messerschmitt Bf 109 modèle E dans sa livrée « désert », en Libye, en avril 1941. Construit à plus de 30 000 exemplaires, il est resté à la hauteur de la chasse alliée jusqu'en 1943, avant de voir son évolution technologique bloquée par sa structure même.



En 1940, au-dessus de l'Angleterre, un Messerschmitt prend en chasse un Spitfire. Le résultat du combat dépend avant toute chose de l'expérience du pilote.

Avec la bataille d'Angleterre, le duel entre Spitfire et Bf 109 atteint un sommet. Il est cependant loin d'être terminé. Lorsque au printemps 1941 le beau temps relance les combats, c'est au tour du Fighter Command de prendre l'offensive. Sur le Spitfire Vb, la puissance du nouveau Merlin 45 bondit à 1 470 ch. C'est néanmoins insuffisant pour compenser les avancées accomplies avec la version F du Bf 109. Profitant de recherches en soufflerie, Messerschmitt a en effet affiné la silhouette de son chasseur : les angles du capot sont polis, l'extrémité d'aile est arrondie, les mâts soutenant le plan fixe de la queue sont supprimés, les entrées d'air redessinées. En contrepartie, l'allègement provoque des ruptures structurelles fatales, notamment sur les premiers avions de la série.

Année noire pour la RAF

Avec le moteur DB 601N de 1 270 ch, le Bf 109 F-2 – version préférée des pilotes de Bf qui survivront à la guerre – frise les 600 km/h : certes pas beaucoup

plus que le Spitfire Vb, mais il progresse dans tous les autres domaines (vitesse ascensionnelle, piqué, plafond), tout en rattrapant son handicap de manœuvrabilité. Plus à l'aise en haute altitude, les pilotes allemands pratiquent leur attaque préférée : un piqué à grande vitesse depuis la direction du soleil, suivi d'une passe et d'une remontée. Le Spitfire Vb ne garde une marge que par l'armement : 2 canons de 20 mm et 4 mitrailleuses, contre un canon de 15 mm et 2 mitrailleuses dans le nez du Bf 109 F, un choix délibéré pour alléger l'aile.

De surcroît, le Bf 109 F est secondé par un nouveau et redoutable chasseur, le Focke-Wulf 190 A – 1941 est ainsi une année noire pour la RAF, qui perd 849 chasseurs (Spitfire, pour la grande majorité), contre 103 chasseurs allemands de tous types perdus en combat (et 133 par accident) sur la Manche. Mais la défaite n'est que relative. L'Allemagne, en effet, a reporté son effort contre l'URSS, ne laissant qu'une poignée de chasseurs (guère plus de 150) à l'ouest. Et à la fin de l'année, l'Amérique entre en guerre…

En attendant, les revers forcent Supermarine à réagir. Le Spitfire VIII, remplaçant du V, étant en retard, Supermarine sort en catastrophe, en mai 1942, une version IX intérimaire qui reprend la cellule du V, mais avec le moteur Merlin 61 de 1 560 ch, doté d'un compresseur à deux étages révolutionnaire. Et le chasseur britannique reprend l'avantage. Le Bf 109 a certes évolué, lui aussi, avec le nouveau moteur DB 605 de 1 455 ch de la version G, mais ce moteur, imparfait, surchauffe. Les limites de l'avion commencent par ailleurs à se faire sentir, lorsqu'il doit être adapté à une menace nouvelle : l'interception des bombardiers stratégiques américains. Car abattre un quadrimoteur requiert un armement puissant que la petite cellule et l'aile fine du 109 G ne peuvent loger. La solution, des canons placés dans des carénages sous la voilure, freine et alourdit l'appareil, désormais désavantagé face aux chasseurs d'escorte alliés.

La RAF au finish

Parallèlement, les progrès tactiques de la RAF et l'incapacité de la Luftwaffe à former suffisamment de pilotes aboutissent à une érosion qualitative. La production de l'avion en nombre astronomique et les bricolages de circonstance n'y changent rien : le chasseur vedette de Messerschmitt est obsolète début 1943. Le Spitfire XIV, propulsé par le Rolls-Royce Griffon, achève de consacrer, début 1944, la supériorité de la RAF. Mais il a peu d'occasions de se frotter aux Allemands. La faible autonomie

héritée de ses débuts l'empêche en effet d'escorter les raids de quadrimoteurs sur l'Allemagne, ce que font des avions américains.

Après le débarquement et la campagne de France, les Spitfire basés sur le continent se retrouvent à la portée des bases de la Luftwaffe en Allemagne. Le duel reprend, nettement à l'avantage du Spitfire XIV, qui affronte le Bf 109 K, ultime version de son rival. Tous deux ont été conçus pour la haute altitude, mais les rencontres se produisent le plus souvent près du sol, ce qui donne l'avantage au premier. Le 8 mai 1945, à l'heure du bilan, c'est ce dernier qui sort vainqueur de cinq années de guerre. L'avion de R. J. Mitchell a fini par dominer, d'une courte tête, en se révélant le plus capable d'évoluer. Le Bf 109, handicapé dès le début par sa petite taille, n'a pas pu suivre… Les motoristes allemands, privés par le blocus allié d'alliages métalliques avancés et handicapés par la mauvaise qualité du carburant, n'ont jamais réussi à compenser par la puissance. Willy Messerschmitt éprouvera cependant en 1948, dans la prison où il sera dénazifié, une étrange consolation : des Bf 109, frappés non plus de la croix gammée, mais de l'étoile de David, remporteront leur ultime victoire contre des Spitfire égyptiens. L'État juif secouru depuis les cieux par l'arme emblématique du IIIe Reich… Le Très-Haut a le sens de l'ironie.

Les victoires du Bf 109 : un travail d'équipe

En Espagne, où il combat en 1937, le futur grand as de la chasse aérienne Werner Mölders ressuscite une formation imaginée pendant la Grande Guerre : le *Schwarm* (« essaim »), composé de 2 *Rotten* (des paires associant un leader et un ailier). Disposés comme les doigts de la main, à environ 200 mètres de distance les uns des autres, les avions ont assez d'espace pour manœuvrer sans perdre de vue le ciel ni le partenaire. Ce dispositif est bien plus souple et efficace que la combinaison Vic de la RAF : à trois, en V serré, seul le leader surveille le ciel et mène le combat, tandis que ses ailiers se concentrent sur le maintien de la formation. L'espace de manœuvre est en outre restreint par les capacités de l'ailier intérieur au cours d'un virage, ce qui empêche de profiter pleinement des qualités du Spitfire. Mais la RAF s'obstine et n'adopte progressivement le *Schwarm* qu'au printemps 1941.

David Isby

1948 : ultimes joutes dans le ciel d'Israël

Contournant l'embargo international, des agents de l'État d'Israël en gestation parviennent à acheter 25 chasseurs S.199, version tchécoslovaque du Bf 109 G6 dotée d'un moteur Jumo de bombardier He 111. Arrivés à bon port le 20 mai 1948, ils se rendent vite irremplaçables : ils arrêtent le 29 mai une colonne

égyptienne et, le 3 juin, abattent les deux C47 qui cumulent les raids sur Tel-Aviv. Le 7 juin, un S.199 descend un des 30 Spitfire égyptiens (un Mk V) ; deux autres sont abattus le 18 juillet et le 16 octobre. Ces derniers succès du Bf 109 ne doivent rien à la qualité des S.199, en réalité peu fiables et dangereux, mais tout aux pilotes, des vétérans affrontant des adversaires inexpérimentés. En octobre, les Israéliens remplacent progressivement leurs médiocres S.199 par des Spitfire IX, retapés à partir d'appareils abattus ou acquis à 56 exemplaires, là encore à Prague. Ils cumulent 14 victoires, dont… 3 Spitfire et un Hawker Tempest britannique, descendu le 7 janvier 1949. C'est donc contre la RAF que la vedette de la bataille d'Angleterre remporte son ultime combat !

Pierre Grumberg

SPITFIRE I, L'ÉLÉGANCE D'UN POIDS LÉGER



Moteur

Le 12 cylindres en ligne Merlin III de Rolls-Royce délivre en principe un maximum de 1 030 ch. Mais la RAF fait passer, à l'été 1940, l'indice d'octane de son carburant de 87 à 100 (plus il est élevé, plus le carburant supporte la compression sans auto-inflammation, ce qui améliore le rendement). Le moteur atteint ainsi 1 340 ch, pour une vitesse de 560 km/h. Seul gros défaut, corrigé en mars 1941 : l'alimentation par carburateur coupe lorsque l'avion pique, obligeant à passer sur le dos au préalable.

Hélice

L'hélice tripale De Havilland à vitesse constante, qui adapte automatiquement son pas pour les différentes phases de vol, est introduite juste avant l'été 1940 et améliore les performances, notamment en montée.

Cockpit

À l'été 1940, le poste radio TR 9 haute fréquence est peu fiable et très critiqué. Il est remplacé progressivement par une radio très haute fréquence (VHF). Le dossier du siège et le pare-brise sont blindés. Le cockpit est étroit et peu profond : la verrière est bombée pour loger les pilotes de grande taille.

Armement

Les Spitfire I et II sont équipés de 8 mitrailleuses Browning de 7,7 mm. Si l'arme est fiable, son calibre est insuffisant pour causer de gros dégâts, surtout contre les bombardiers. La RAF expérimente donc un canon français de 20 mm Hispano sur le modèle Ib, sans gros succès, l'arme ayant tendance à s'enrayer.

Ailes
La gracieuse voilure elliptique offre une surface généreuse (22,5 mètres carrés) d'où l'avion tire son excellente manœuvrabilité, au prix d'une complexité et d'un coût élevés. Elle loge le train, dont la voie étroite est un gros handicap pour l'atterrissage : le Spitfire ne sera jamais un chasseur de nuit.

Cellule
L'élégant fuselage est 100 % métallique, un avantage structurel et aérodynamique par rapport au Hurricane partiellement entoilé. Ce dernier ne demande cependant que 10 300 heures de travail, contre 15 200 au Spitfire ! Les réservoirs contiennent 382 litres – peu, mais accordé au rôle d'intercepteur.
© Jean Restayn

BF 109 E-4, UNE BRUTE AU FACIÈS ANGULEUX



Moteur
Le 12 cylindres en ligne inversé Daimler Benz DB 601Aa délivre 1 175 ch (pour une vitesse de 560 km/h), mais il est plus lourd que le Merlin III et l'altitude à laquelle il délivre son maximum est inférieure (4 500 contre 5 640 mètres). L'injection de carburant garantit une alimentation permanente quelle que soit l'attitude de vol – gros avantage pour entrer en piqué plus rapidement. Vu les ressources pétrolières limitées du Reich, la Luftwaffe recourt essentiellement à un carburant médiocre à 87 d'indice d'octane.

Hélice
L'hélice tripale en métal est fabriquée par Vereinigte Deutsche Metallwerke (VDM). Sur la version E-3, le moyeu est percé pour le canon de 20 mm logé dans le moteur, mais le système fonctionne mal.

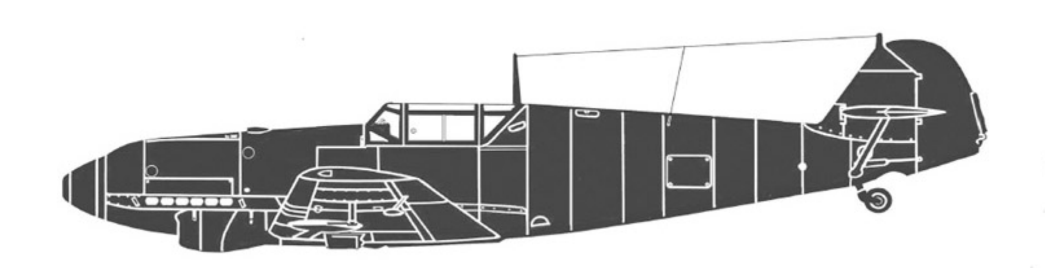
Cockpit
La radio Funkgerät 7 fonctionne bien… mais elle est incompatible avec celle des bombardiers que le Bf 109 doit escorter ! La communication se fait donc par fusées, signes de la main ou battements d'ailes… Le cockpit, étroit, offre cependant une bonne visibilité. Le pare-brise et le dos du siège sont blindés.

Armement
Le capot abrite 2 mitrailleuses MG 17 de 7,92 mm, et les ailes, sous des bulbes spéciaux, 2 canons FF de 20 mm aux obus dévastateurs. Le FF est remplacé fin 1940 par le MG 151 de 15 mm, plus compact et au tir plus rapide (740 coups/minute contre 540). Le E-4 peut également porter une bombe de 250 kg.

Ailes
La voilure anguleuse n'offre que 16,6 mètres carrés de surface. Légère, fine, elle est facile à produire, mais ne pourra jamais abriter un armement puissant. En outre, le train doit être monté sur le fuselage, d'où une voie très étroite génératrice de nombreux accidents au sol, notamment sur les terrains sommaires.

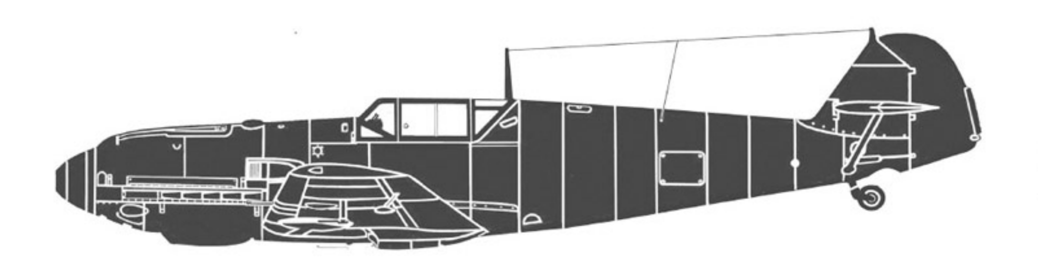
Fuselage

Tout en métal, il est conçu selon 2 demi-coques de section ovoïde assemblées par le milieu, solution pratique qui rend l’avion facile à construire par une main-d’œuvre peu formée (et souvent servile). La capacité du réservoir (400 litres) est insuffisante, de quoi combattre 10 minutes au-dessus de Londres…



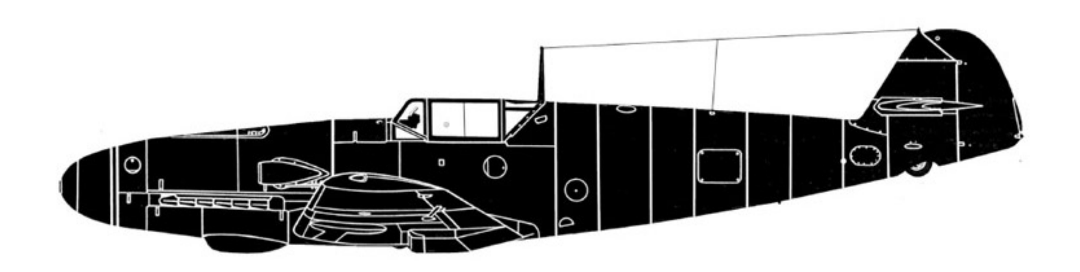
Bf 109 D

Moteur Junkers Jumo 210 de 670 ch. 2 mitrailleuses de 7,92 mm. Poids : 2 420 kg. Vitesse : 575 km/h. Vitesse ascensionnelle : 882 m/min. Plafond : 10 000 mètres. Production : 647 sur 1938-1939.



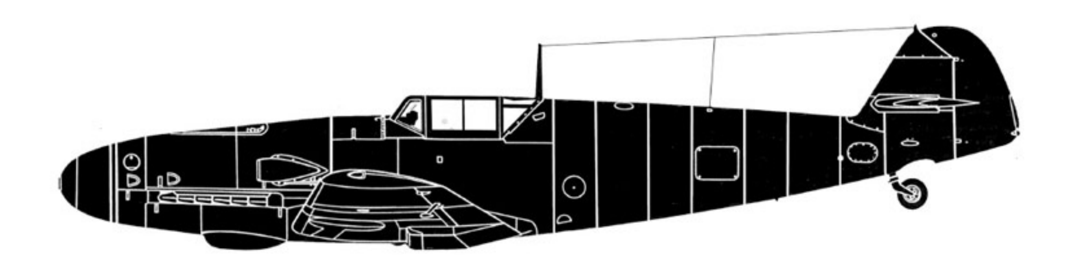
Bf 109 E-4

Moteur DB 601 de 1 175 ch. 2 mitrailleuses de 7,92 mm, 2 canons de 20 mm. Poids : 2 665 kg. Vitesse : 560 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 000 m/min. Plafond : 10 500 mètres. Production : environ 4 000 sur 1939-1941.

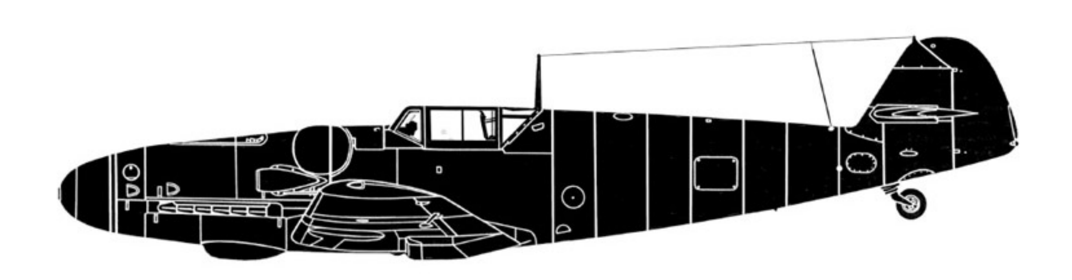


Bf 109 F-2

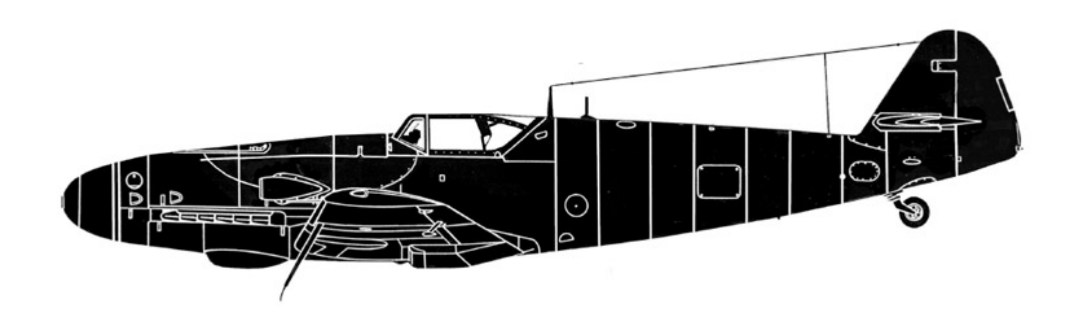
Moteur DB 601N de 1 270 ch. 2 mitrailleuses de 7,92 mm, 1 canon de 15 mm. Poids : 2 800 kg. Vitesse : 600 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 177 m/min. Plafond : 11 000 mètres. Production : 2 200 sur 1941-1942.



Bf 109 G-2
Moteur DB 605A de 1 475 ch. 2 mitrailleuses de 7,92 mm, 1 canon de 15 mm. Poids : 3 200 kg. Vitesse : 660 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 038 m/min. Plafond : 10 360 mètres. Production : 1 586 sur 1942-1943.



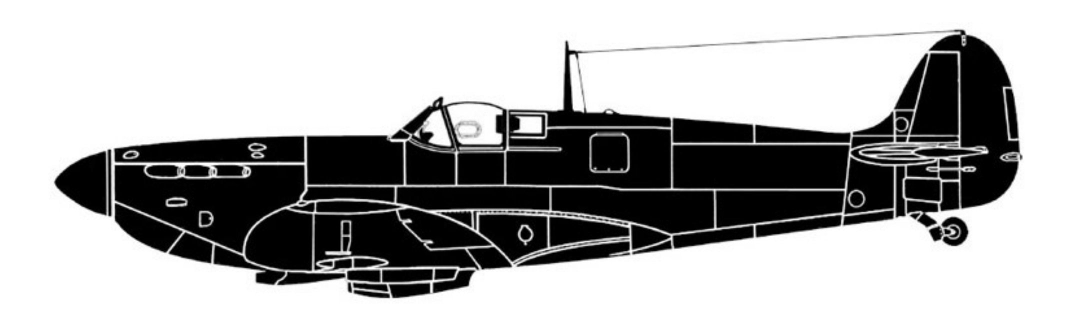
Bf 109 G-6
Moteur DB 605AM de 1 475 ch. 2 mitrailleuses de 13 mm, 1 canon de 20 ou 30 mm. Poids : 3 370 kg. Vitesse : 620 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 020 m/min. Plafond : 11 550 mètres. Production : 12 000 sur 1943-1944.



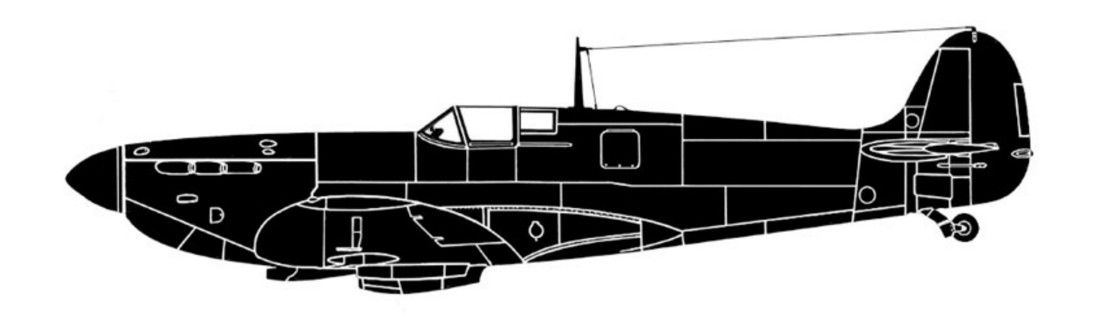
Bf 109 K-4
Moteur DB 605DB/DC de 1 850 à 2 000 ch. 2 mitrailleuses de 13 mm et 1 canon de 30 mm. Poids : 3 700 kg. Vitesse : 700 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 470 m/min. Plafond : 12 500 mètres. Production : 1 600 sur 1944-1945.

UN PETIT AVION ÉNORMÉMENT PRODUIT

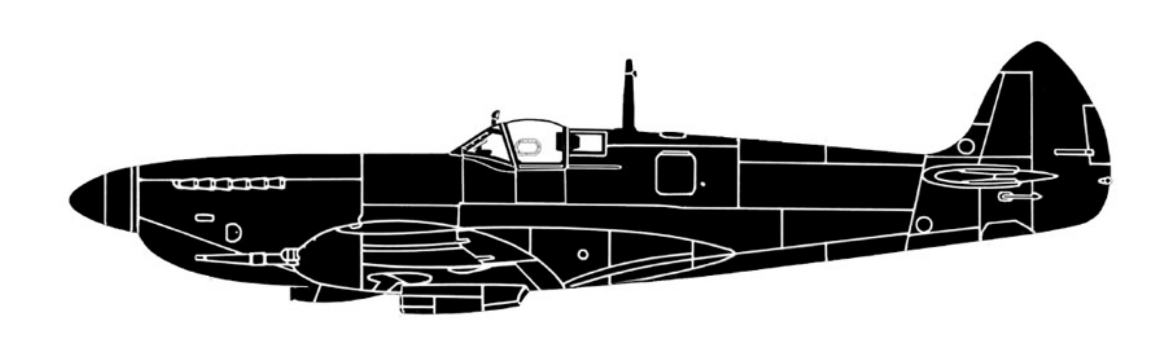
Si l’avion évolue radicalement de 1934 à 1945, période durant laquelle sa puissance moteur double, ses dimensions restent étriquées. Le modèle G mesure 8,85 mètres de long et son envergure est de 9,92 mètres (contre 11 mètres et 12,42 mètres pour l’énorme P47 américain). Mais, facile à fabriquer, il est le chasseur le plus produit de la guerre : 34 000 exemplaires, dont 24 000 G.
© Jean Restayn



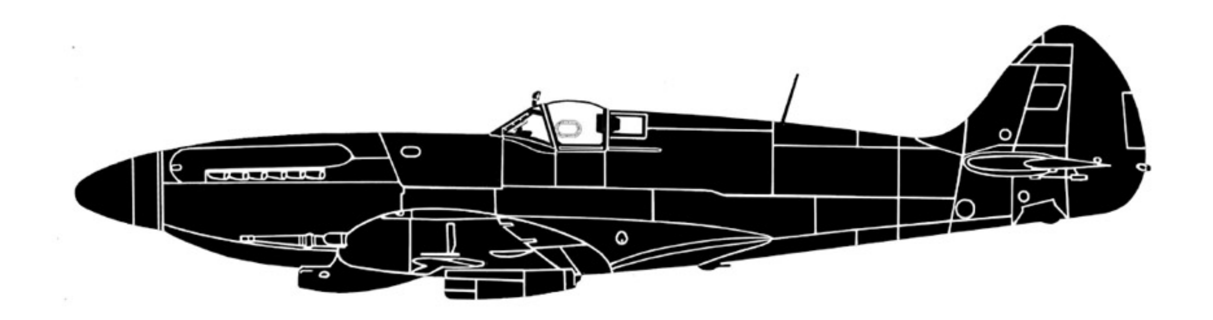
Spitfire Mk Ia
Moteur Merlin III de 1 030 ch. 8 mitrailleuses de 7,7 mm. Poids : 2 692 kg. Vitesse : 582 km/h. Vitesse ascensionnelle : 663 m/min. Plafond : 10 500 mètres. Production : 1 550 sur 1938-1941.



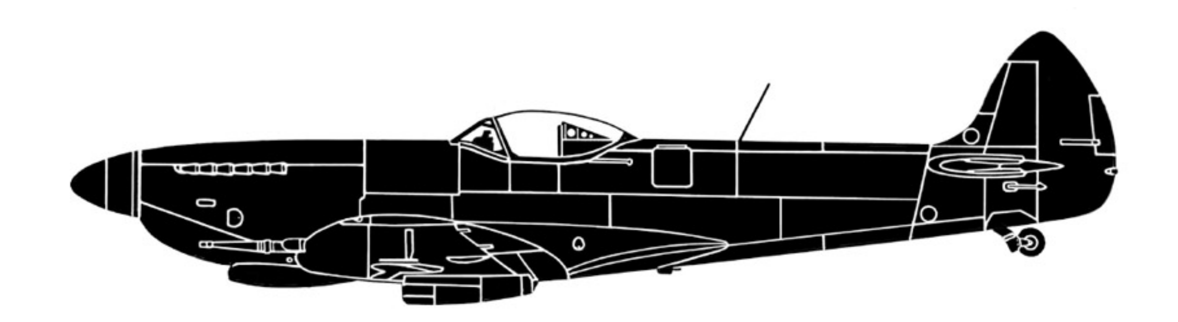
Spitfire Mk Vb
Moteur Merlin 45 de 1 470 ch. 4 mitrailleuses de 7,7 mm, 2 canons de 20 mm. Poids : 3 070 kg. Vitesse : 597 km/h. Vitesse ascensionnelle : 990 m/min. Plafond : 10 670 mètres. Production : 6 476 sur 1941-1943.



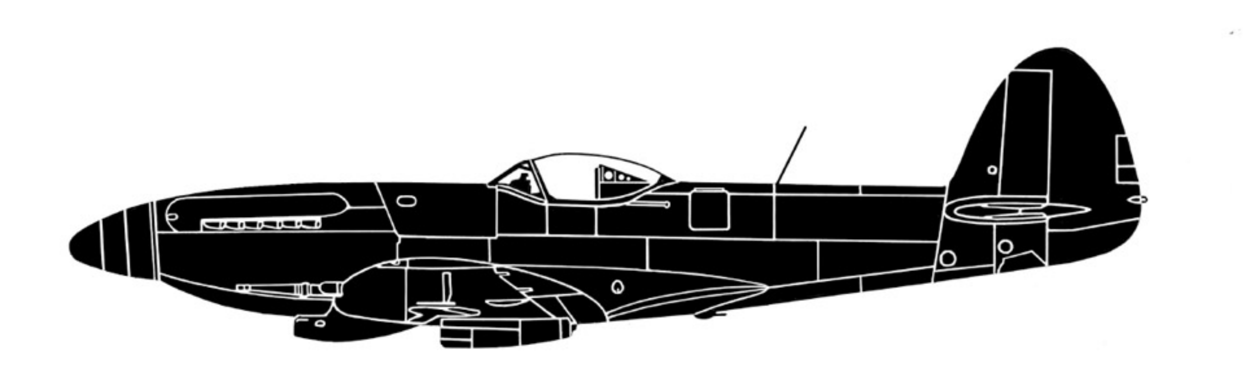
Spitfire Mk IX e
Moteur Merlin 66 de 1 720 ch. 2 mitrailleuses de 12,7 mm, 2 canons de 20 mm. Poids : 3 354 kg. Vitesse : 650 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 446 m/min. Plafond : 12 960 mètres. Production : 5 653 sur 1942-1945.



Spitfire Mk XIV e
Moteur Griffon 65 de 2 050 ch. 2 mitrailleuses de 12,7 mm, 2 canons de 20 mm. Poids : 3 889 kg. Vitesse : 722 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 432 m/min. Plafond : 13 560 mètres. Production : 957 sur 1943-1946.

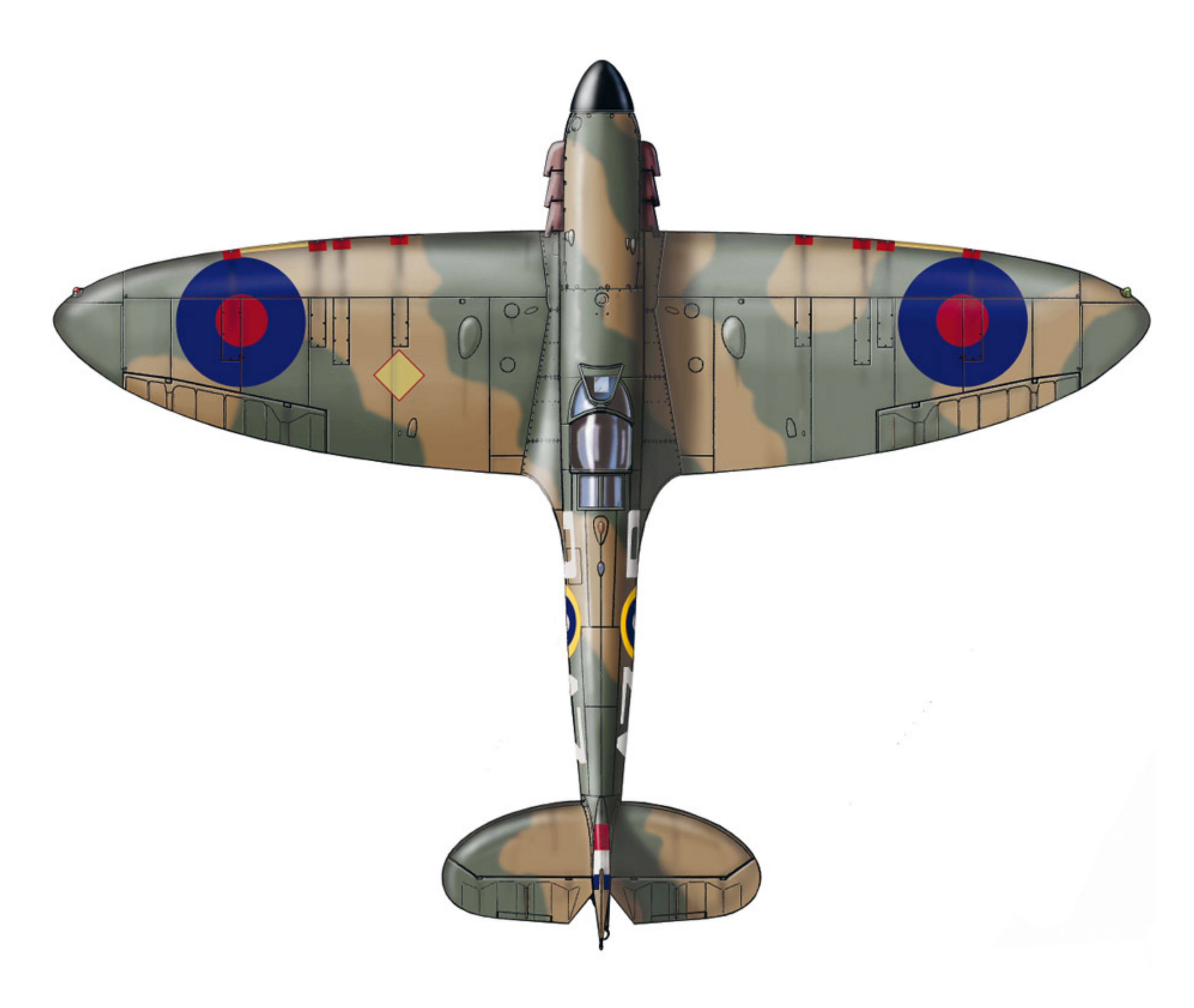


Spitfire Mk XVI
Un chasseur-bombardier Mk IX équipé de la version américaine du Merlin 66 (Packard-Merlin 266) et d'une verrière « goutte d'eau ». L'accent est porté sur la basse altitude. Production : 1 054 sur 1944-1945.



Spitfire Mk 24
Moteur Griffon 85 de 2 120 ch. 4 canons de 20 mm. Poids : 4 490 kg. Vitesse : 731 km/h. Vitesse ascensionnelle : 1 250 m/min. Plafond : 13 560 mètres. Production : 81 sur 1946-1948.

UNE BASE IDÉALE POUR ÉVOLUER



Entre 1938 et 1949, 20 351 Spitfire et Seafire (la version navale) sont construits : une longévité exceptionnelle due à leur remarquable capacité à évoluer. Leurs dimensions modestes (9,12 mètres de long, 11,23 mètres d'envergure pour le Mk V) suffisent néanmoins pour encaisser la nécessité d'alourdir l'armement et pour absorber des moteurs à la puissance plus que doublée.
© Jean Restayn

Trop tard pour sauver le *Tirpitz*

Muté dans la chasse en 1944, l'aviateur Kurt Schulze[1] décolle en urgence le 12 novembre 1944 à la rescousse du cuirassé *Tirpitz*, tapi dans un fjord norvégien. C'est compter sans l'acharnement de la RAF et les rivalités interservices allemandes… Il est ainsi témoin d'un retentissant fiasco.

Propos recueillis le 8 octobre 2013 par Maurin Picard à Vista (Californie du Sud)

Guerres & Histoire. — Dans quelles circonstances entrez-vous dans la Luftwaffe ?

Kurt Schulze. — Je voulais être pilote en 1939, mais je me fais recaler à cause d'un rhume des foins. Alors, va pour la radio ! Après cinq mois de formation, j'assure en 1940 la liaison au sol entre la Wehrmacht et la Luftwaffe aux Pays-Bas, en Belgique et en France. Puis, en 1941, je rejoins une unité de reconnaissance dotée de bimoteurs Messerschmitt Bf 110 C, sur le front de l'Est. Nous effectuons six missions lointaines en amont des colonnes de la 6e armée du général Paulus, qui se retrouvera prise au piège dans Stalingrad, un an plus tard. À partir de cette défaite [consommée le 2 février 1943], je me rends compte que la guerre est ingagnable. Je m'en ouvre à ma mère lors de mes permissions à Berlin, mais elle refuse de me croire. Il faut faire attention à ce que l'on dit, mais entre aviateurs, nous parlons assez ouvertement.

Où rebondissez-vous au retour du front de l'Est ?

Je suis transféré dans une escadre de bombardement de nuit, la I./KG2 [pour Kampfgeschwader 2], chargée d'attaquer l'Angleterre, sur Dornier Do 217. Magnifique avion ! Le 21 janvier 1944, pourtant, nos deux moteurs rendent l'âme au-dessus de la France, entre Le Havre et Rouen, et nous évacuons le bord. Avons-nous été victimes d'un de ces chasseurs de nuit Beaufighter qui nous traquent sans relâche ? Je n'en sais toujours strictement rien. Mon parachute se met en torche, mais je m'en tire avec un atterrissage un peu brutal.

Vous désirez alors quitter le bombardement pour la chasse.

Tout au long de l'année 1943, je tanne le commandant de l'escadre, le lieutenant-colonel Karl Kessel, pour qu'il m'apprenne les rudiments du pilotage entre deux missions. Grâce à lui, je reçois mes ailes en septembre, avant de demander une mutation en escadre de chasse. Après une longue attente, je suis finalement envoyé en formation, qui va durer cinq mois, de mars à juillet 1944, et dans des conditions difficiles : carburant rationné, heures de vol limitées. Je ne veux surtout pas être affecté à la Reichsverteidigung [la défense aérienne du Reich], face aux bombardements massifs des Alliés. Les pertes sont effroyables. Les jeunes pilotes, comme moi, ne tiennent pas trois missions. Si j'y vais, je suis condamné.



Kurt Schulze.
© Lasha Otkhmezuri

La chance vous sourit-elle ?

Oui. Début juillet, je suis Oberleutnant [lieutenant], affecté à la III./JG, basée à 360 km au nord du cercle polaire arctique : à Petsamo en Finlande [actuelle Petchenga en Russie]. C’est le bout du monde, à 270 km du cap Nord et 100 km de

Mourmansk ! L'air est frais et pur, je m'y sens tout de suite bien. Surtout, j'y trouve une camaraderie exceptionnelle. Il n'y a rien là-bas, même pas un village. Rien que notre aérodrome, au milieu de nulle part. La discipline militaire habituelle ne s'y applique pas. Notre chef d'escadron est le remarquable Heinrich Ehrler. Un chic type et un brillant pilote. Nous décollons parfois en pyjama, lorsque le soleil ne se couche jamais. Nous ne faisons pas le salut nazi. Un hiérarque du parti, un jeune exalté, est affecté un jour à Petsamo et exige que nous le rétablissions. Il nous assomme avec ses remontrances. Un jour que nous sommes attablés au mess, il recommence à pérorer sur la « grandeur » du national-socialisme. Plusieurs pilotes, dont mon ami Walter Schuck, le balancent à travers la fenêtre. Il ne nous embêtera plus.

Quelle est la mission de la Luftwaffe, dans ces contrées lointaines ?

Nous devons couper le trafic des convois alliés qui approvisionnent l'URSS via Mourmansk. Les bombardiers torpilleurs Ju 88 se chargent d'attaquer les cargos en mer de Barents. Nous assurons la couverture de chasse et la reconnaissance sur Mourmansk. Je me porte volontaire pour ces missions solitaires avec l'escadrille de reconnaissance F/124. Un sergent vient d'y être abattu, laissant la place vacante. Je suis jeune et inconscient !

Quelle opposition les Russes offrent-ils ?

Une Flak d'enfer au-dessus de Mourmansk ! Nous sommes obligés de plonger dedans, car il ne faut pas voler trop haut pour rapporter des clichés exploitables. De nuit, sur l'Angleterre, vous ne voyez que les explosions. Mais là, de jour, les champignons noirs de la Flak explosent tout autour de vous, c'est autrement plus terrifiant. Les Russes nous donnent la chasse avec leurs Bell P39 Airacobra. Sitôt nos photos prises, nous filons à bride abattue vers Petsamo.

Combien de temps cette situation dure-t-elle ?

Les choses se dégradent assez vite. D'abord, les nouvelles de l'attentat raté contre Hitler, le 20 juillet 1944, nous parviennent. À partir de ce moment, le salut nazi est obligatoire, même à Petsamo. Il faut faire acte d'allégeance. Un officier plus âgé et bardé de médailles est missionné par Berlin à la place du jeune fanatique renvoyé dans ses foyers. Mais nous continuons de porter des toasts en affirmant que

l'Allemagne est très bien comme elle est, et que nous n'en avons pas besoin d'une plus grande ! Je suis vraiment chanceux, comme mes camarades, de ne pas avoir eu plus d'ennuis. Tout le monde est suspect, surtout dans la Luftwaffe, qui est connue pour ne pas être franchement nazie. Le Reichsmarschall Hermann Göring estime que nous ne sommes pas assez combatifs, que nous ne descendons pas assez d'avions ennemis…

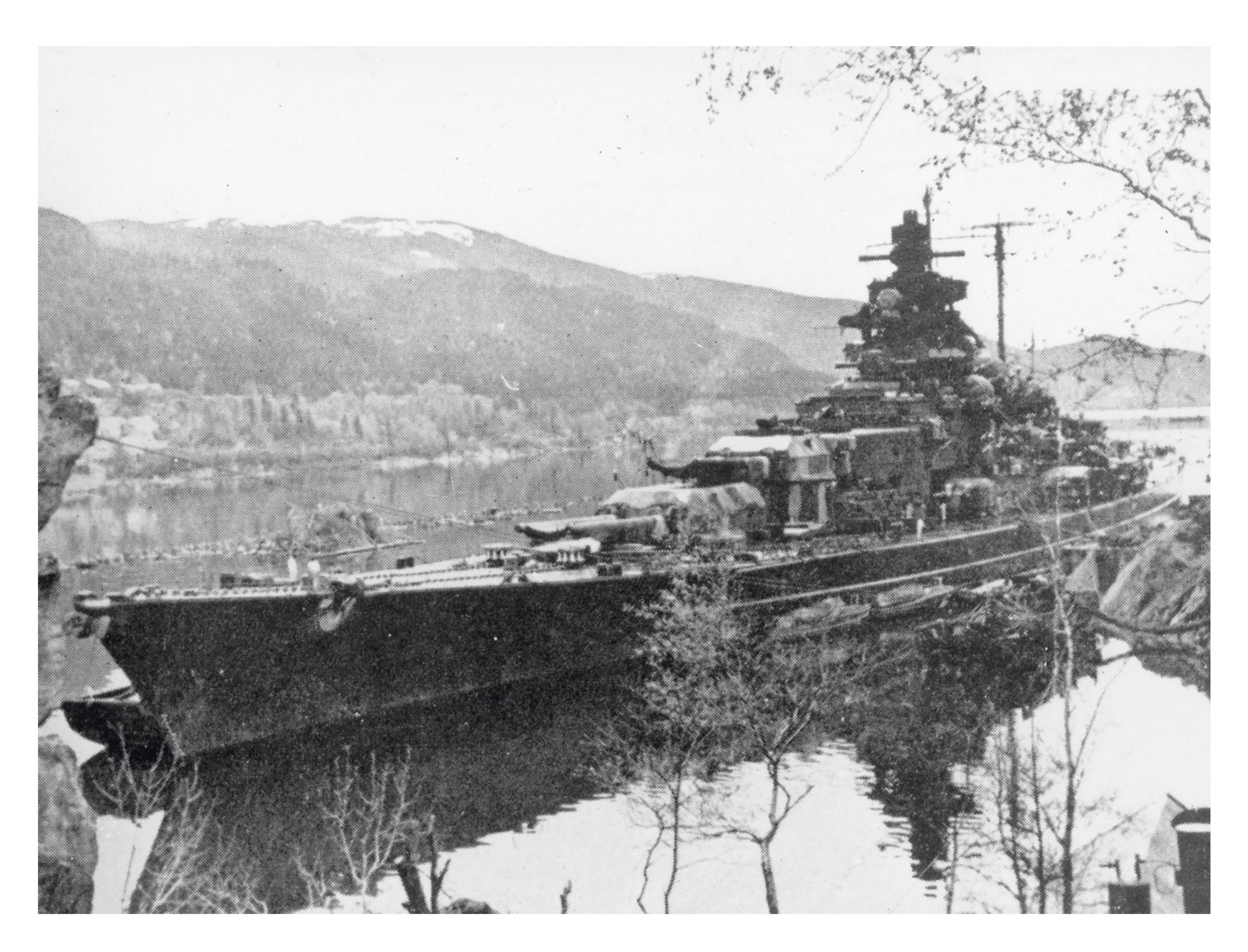
Cela ne va pas s'arranger…

Pas pour moi en tout cas, car je suis abattu le 16 septembre 1944. Le long de la frontière russo-finlandaise, nous croisons la route d'un bimoteur Petlyakov Pe-2 que j'abats immédiatement quand il part en virage. Mais mon ailier se fait descendre par les chasseurs d'escorte, et c'est mon tour. J'évacue ma machine au-dessus de la forêt, après avoir empoigné le sac à dos de secours, bourré de trucs utiles pour l'occasion. Je me pose comme un charme dans la forêt. J'ai mon Luger, mais il ne me sera pas très utile si je croise l'Armée rouge ou des partisans. Contre une bête sauvage, peut-être ? Heureusement, je tombe assez vite sur une patrouille de chasseurs alpins du général Eduard Dietl. Ils m'ont vu chuter et la section s'est portée à ma rencontre. Sauvé ! Je passe la nuit dans leur bivouac et je me fais ramener à mon unité le lendemain matin. Ils n'en reviennent pas de me voir, me pensant mort gelé dans la taïga. Ehrler débouche une bouteille de champagne en mon honneur !

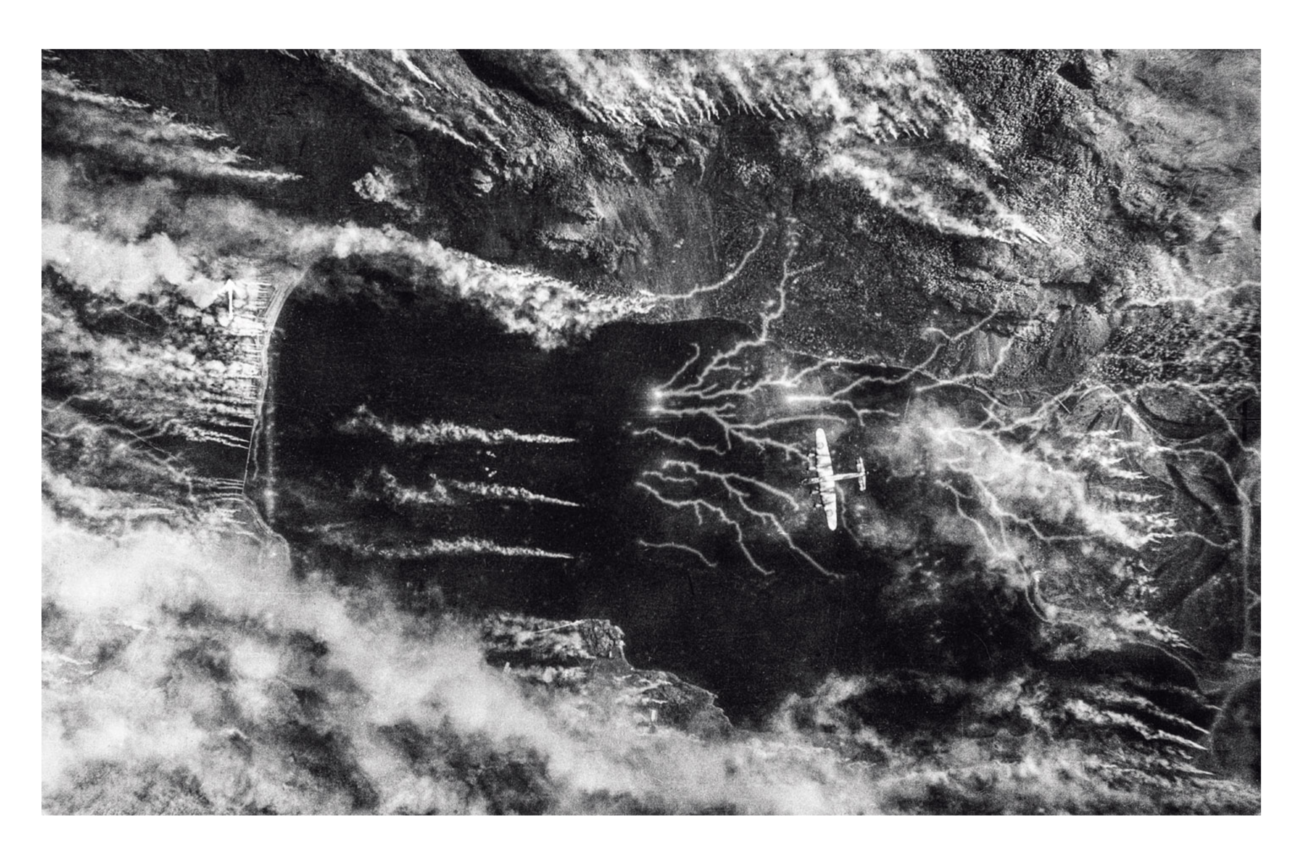
Intervient alors un changement majeur sur le front arctique…

Le 3 septembre, la Finlande a choisi de se rallier aux Soviétiques. Le 19, elle signe une paix séparée et exige le départ des troupes allemandes de son territoire. Le 9 octobre, les Russes enfoncent le front. Nous recevons l'ordre d'évacuer en catastrophe, quarante-huit heures avant la prise de l'aérodrome par l'Armée rouge. De gigantesques affrontements aériens nous opposent à la chasse soviétique. Mais nos nombreuses victoires [lui-même en remporte trois, qu'il rechigne à évoquer] ne peuvent dissimuler la débandade au sol. De repli en repli, nous parvenons en Norvège. Le 9 novembre, Heinrich Ehrler se rend seul à Bardufoss, au sud de Tromsø. Il doit y superviser le remplacement des Me Bf 109 de l'escadrille locale par 26 Focke-Wulf Fw 190 et former les pilotes inexpérimentés sur cette nouvelle machine. Il dispose de vingt-quatre heures pour mener à bien cette tâche, avant de remonter sur Alta, 200 km plus au nord, où patiente le reste de la JG5. Le lendemain, 10

novembre, j'arrive néanmoins à Bardufoss avec mon chef d'escadrille, Franz Dörr, pour épauler Ehrler dans sa tâche. Nous, les anciens *Eismeer* de Petsamo, allons rester vingt-quatre heures de plus avec lui pour aider les jeunes pilotes inexpérimentés à travailler les décollages sur alerte, les vols en formation, le combat tournoyant. Nous repartirons donc le 12 novembre au matin vers Alta, au lieu du 11.



Le cuirassé *Tirpitz* dans un fjord norvégien en 1943. Frère du *Bismarck*, il entre en service en mai 1941. Après la perte du *Bismarck*, Hitler lui interdit la haute mer et l'envoie mouiller en Norvège pour agir comme une menace permanente sur le trafic allié et mobiliser ainsi des moyens de la Royal Navy et de la RAF. Soumis à des dizaines d'attaques aériennes, il est coulé le 12 novembre 1944.



Une vue de l'opération « Pavane », le 15 septembre 1944. Des Lancaster partis de bases soviétiques attaquent le *Tirpitz* dans le fjord de Kaa, en Norvège. La défense ne déclenche les fumigènes que trop tard et le *Tirpitz* (flèche ci-dessous) est endommagé par un coup au but.

Que savez-vous à propos du Tirpitz ?

Personne à Bardufoss n'est informé précisément de sa présence dans le fjord de Tromsø, face à l'île de Håkøya. À 60 km de là où nous sommes, soit dix minutes de vol ! On nous a dit que le *Tirpitz* se trouvait dans le coin, mais il nous est bien signifié de ne pas nous mêler de ses affaires et de ne surtout pas approcher Tromsø. Et puis, pour tout vous dire, nous avons d'autres chats à fouetter. Sur le fond, la défiance entre Kriegsmarine et Luftwaffe est ahurissante. Aucune autorité navale n'a jugé bon de mettre dans la confidence la Luftflotte 5, qui regroupe tous les moyens de défense aérienne en Norvège ! La 9e escadrille de Bardufoss a reçu pour seule et unique consigne de protéger l'aérodrome, où sont basés les avions torpilleurs qui harcèlent les convois de Mourmansk.

La grande affaire intervient le 12 novembre. Comment la journée débute-t-elle ?

Le ciel est d'azur, limpide, l'air froid et cristallin. Heinrich Ehrler s'apprête à quitter le premier Bardufoss pour Alta. À 8 h 50, la tour de contrôle lui apprend que des « bruits d'avions » ennemis sont signalés par le *Tirpitz* lui-même. Première nouvelle ! En réalité, un vol de bombardiers anglais a bien été détecté dès 7 h 39 par les radars de la station de Mosjøen, à la hauteur de Bodø, 370 km au sud de Tromsø. Mais comme cela s'était déjà produit, les radaristes supposent alors que les intrus se rendent en Russie et ont coupé au plus court. À Tromsø, d'autres radaristes inexpérimentés commettent alors une erreur funeste : ils renseignent la position des intrus dans le mauvais quadrilatère, bien plus au nord, vers Hammerfest. Inutile dans ces conditions d'alerter Bardufoss, puisque les avions basés à Banak et Alta vont pouvoir « traiter » la menace.

Personne ne se rend compte de leur bévue ?

C'est un dimanche matin en Norvège ! Les bourdes et les retards s'enchaînent : les rapports de Mosjøen transitent par Bodø et Narvik, puis atteignent le central téléphonique de Bardufoss. L'officier de veille informe le *Tirpitz*, mais il omet d'alerter l'aérodrome proprement dit… jusqu'à 8 h 18. Les sirènes retentissent sur le *Tirpitz* à 8 h 40, puis l'alerte aérienne y est donnée à 8 h 50. Les messages répétés du cuirassé, où l'on espère une couverture de chasse, sortent enfin les contrôleurs aériens de leur torpeur. Chose effarante, ceux-ci répondent que Bardufoss est bien en alerte, alors qu'il n'en est rien ! À 9 h 14, les radars de Tromsø détectent enfin des anomalies provenant de l'espace aérien suédois, à 100 km au sud, soit quinze minutes de vol à peine. Mais le message envoyé par Tromsø à Bardufoss reste vague : « Bruits d'avions, position et altitude inconnues. »

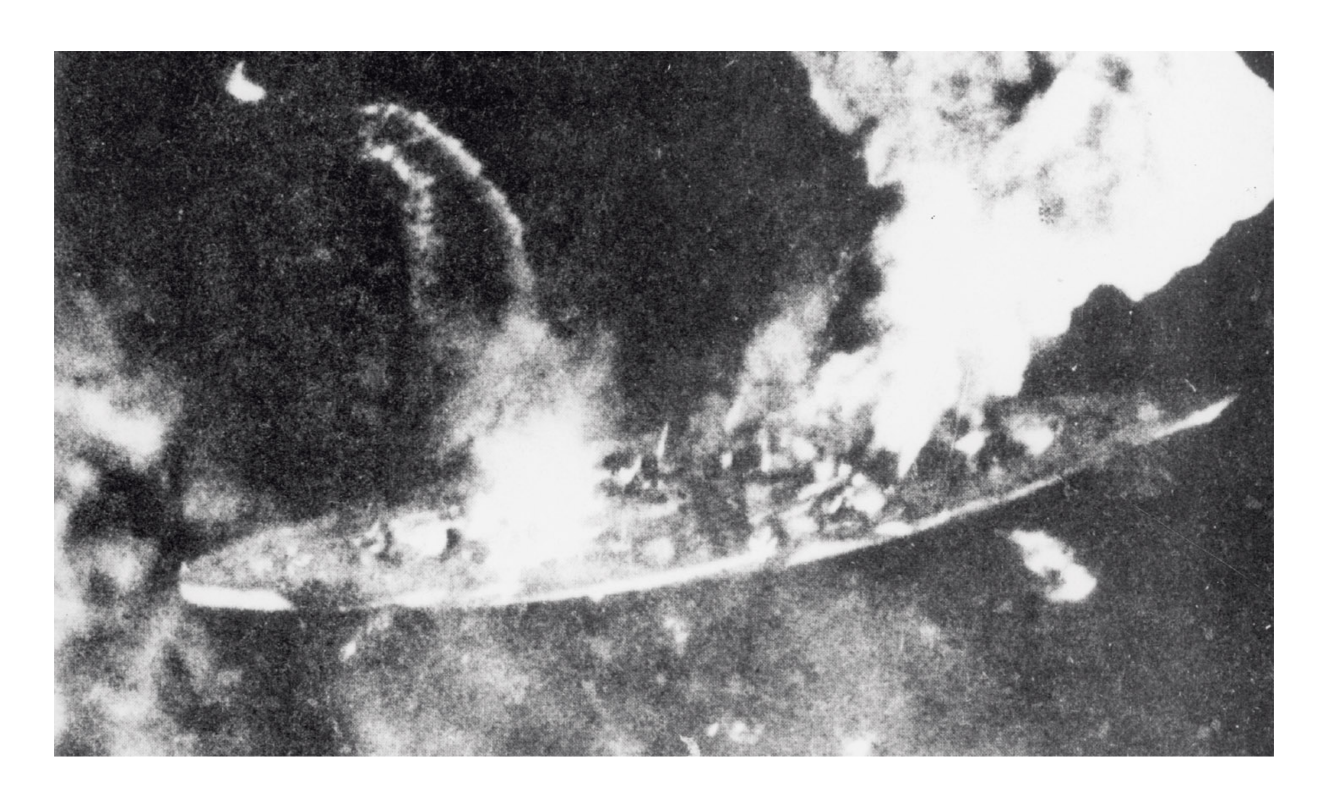
Quand êtes-vous enfin mobilisé ?

À 9 h 18. Les sirènes retentissent enfin et Heinrich Ehrler ordonne le décollage sur alerte de la 9e escadrille. Il fonce à son appareil et prend l'air à 9 h 25, sans aucun guidage. Il est seul car, derrière, personne ne peut suivre : quatre bimoteurs Junkers Ju 52, sortant du diable vauvert, reçoivent priorité pour l'atterrissage. Ils retardent ainsi de cinq bonnes minutes l'envol des autres chasseurs. Ehrler aperçoit bien en dessous de lui les Fw 190 immobilisés sur la piste, mais il ne peut communiquer par radio avec les autres pilotes : les appareils sont en effet de modèles différents et leur équipement de transmission n'est pas standardisé. À 60 km plus au

nord, le ciel de Tromsø résonne du vrombissement de quadrimoteurs. Mais nous ne serons jamais en position de nous interposer.

Et vous ?

J'arrive à l'aérodrome à 9 h 30 avec Franz Dörr, et nous découvrons le remue-ménage, les chasseurs, moteurs tournant, s'efforçant de décoller un peu dans la précipitation. Nous fonçons à nos avions, dans l'espoir de rejoindre Ehrler, où qu'il se trouve. Dörr prend l'air à 9 h 36, suivi par moi à 9 h 39. Le roulage est interminable, car Bardufoss est inadapté aux décollages sur alerte : barrée à l'ouest par un massif escarpé, la piste d'aviation fait face à l'est, obligeant les chasseurs à opérer un grand virage à 180 degrés après avoir décollé. À la radio nous entendons : « Flak au-dessus de Tromsø. » Nous vironset fonçons plein nord, la boule au ventre, avec ce pressentiment désagréable d'arriver après la bataille. Il nous faudra treize minutes de plus pour atteindre le fjord et découvrir le *Tirpitz* quille en l'air.



L'attaque décisive contre le *Tirpitz* qui, au final, n'aura guère quitté la Norvège.
© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

Ces assaillants ont bénéficié d'une chance insensée…

Nous aurions dû les tailler en pièces, car ils ne bénéficiaient d'aucune couverture. Avec Ehrler et Dörr, plus de 320 victoires à eux deux, ils se jetaient dans la gueule du loup ! Même en parvenant à se rapprocher du fjord du *Tirpitz*, ils auraient été coiffés par nos Bf 109 et Fw 190, bien plus rapides, une fois repassés au-dessus de la mer. Au lieu de cela, les Lancaster traversent le ciel de Norvège comme dans du beurre, puis parviennent à la verticale de leur cible, soleil dans le dos, afin d'éblouir les artilleurs. Ils s'éloignent ensuite vers le sud après avoir largué leurs Tallboy.

Ehrler, arrivé seul dans le ciel vide d'avions, choisit de reprendre son vol vers Alta, lorsqu'il aperçoit des tirs de DCA à la verticale de Tromsø. Ralliant le fjord comme nous, il découvre l'étendue des dégâts. Quant à moi, tout aussi bredouille, je retourne me poser à Bardufoss. Je ne mesure absolument pas l'ampleur de la tragédie. Je commence même à préparer les festivités pour l'inévitable 200e victoire d'Ehrler ! Il n'a jamais décollé pour un combat aérien sans en ramener une. Alors aujourd'hui, c'est du tout cuit, forcément ! Le voilà qui se pose à son tour, après avoir annulé son retour vers Alta, au vu des circonstances. À ma grande surprise, il s'extrait de l'habitacle, livide, mâchoire serrée.

Ses ennuis ne font pourtant que commencer.

Plutôt que d'identifier les vrais responsables – ceux qui n'ont pas daigné prévoir un plan concerté de protection du *Tirpitz* –, on cherche un bouc émissaire. Au premier galonné qui l'appelle d'Oslo pour lui demander des explications, Ehrler hurle : « Va te faire foutre ! » et raccroche, furibard. Il est convoqué le 17 décembre 1944 devant une cour martiale, en même temps que Dörr et divers responsables de la Luftwaffe. Dörr et lui sont accusés de lâcheté face à l'ennemi, de non-assistance au *Tirpitz* et d'abandon de poste sur l'aérodrome ! Ehrler aurait contrevenu aux ordres directs de Göring, en confiant Bardufoss à un sous-officier. Tandis que j'essaie de rassembler des témoignages afin de corroborer leurs dires avant qu'ils ne partent pour Oslo, Ehrler et Dörr ne me facilitent pas la tâche. Ils sont outrés par cette chasse aux sorcières et s'agacent : « Écoute, Kurt, si ça ne leur plaît pas, qu'ils viennent ici et aillent se geler les fesses dans les eaux glacées de Norvège. S'ils ne nous croient pas, qu'ils aillent se faire voir ! » Un état d'esprit pas franchement idéal, à la veille de l'audience.

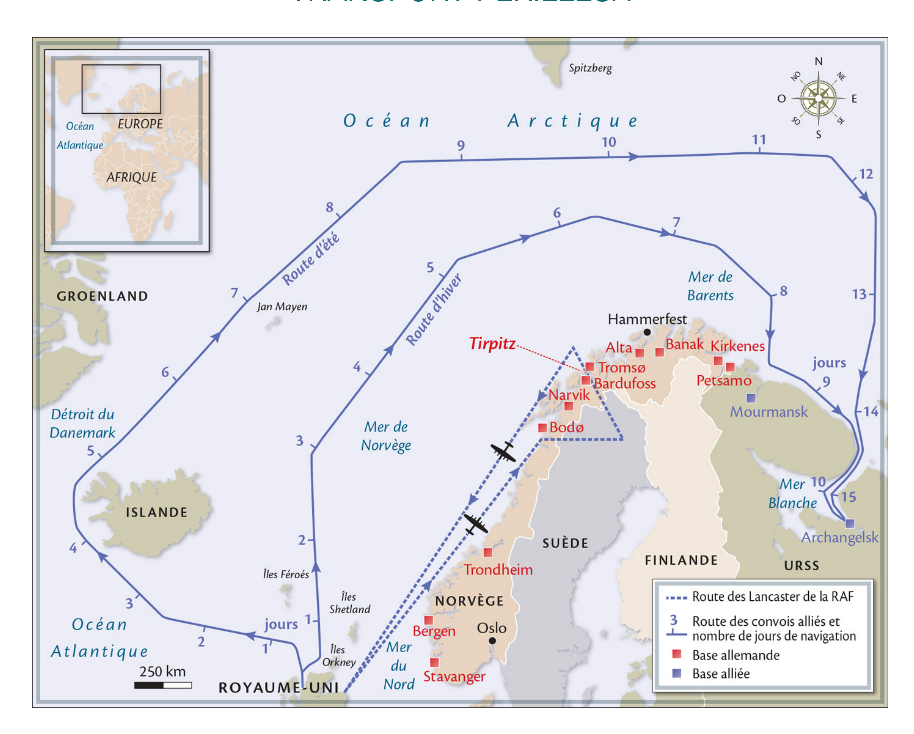
Qu’arrive-t-il à Ehrler ?

Il est placé aux arrêts dans la forteresse d’Akershus, à Oslo. Et il ne décolère pas ! Pour ne rien arranger, Franz Dörr s’assoupit pendant une audience. La sentence tombe le 20 décembre 1944. Ehrler échappe de peu au peloton d’exécution, mais il est dégradé et condamné à trois ans et deux mois de prison. Nous faisons alors quelque chose d’insensé : le 12 janvier 1945, nous adressons une pétition à tous les dirigeants du IIIe Reich, à Berlin, exigeant la relaxe d’Ehrler au motif que les charges retenues contre lui sont infondées. Hitler lui-même, Göring, Goebbels et Himmler ! Cela aurait pu nous causer de très sérieux problèmes, mais Göring a trop besoin de ses meilleurs pilotes, après le fiasco de l’opération « Bodenplatte » le 1er janvier 1945 et la disparition de nombreux vétérans expérimentés. Surprise, la chancellerie du Reich annonce illico qu’Heinrich Ehrler est blanchi ! Mais il doit néanmoins réussir sa « réhabilitation », en acceptant sa mutation à la chasse de jour, au-dessus de Berlin. J’ignore que son arrêt de mort est déjà signé : à Akershus, il a été brisé, physiquement et moralement. Affecté à la JG7 sur Messerschmitt Me 262 à réaction, il se tue au combat le 4 avril 1945, à l’âge de 28 ans, après avoir abattu 2 Boeing B17 américains, ses 207e et 208e victoires. Juste avant de percuter frontalement un B24 Liberator, il lâche par radio à son ailier : « Theo, j’ai épuisé toutes mes munitions. Je vais aborder celui-là. Adieu. Rendez-vous au Walhalla. »

Et vous, que devenez-vous ?

Début 1945, je quitte la JG5 pour commander une escadrille de Me Bf 109 à l’entraînement à Riesa, près de Dresde. Les conditions y sont épouvantables : nous utilisons des bœufs pour tracter les appareils jusqu’au point de décollage. Chaque goutte de carburant compte ! Le 2 mars 1945, j’accepte de prendre la tête de la I/JG51 « Mölders » sur Bf 109 G10 et tout juste désignée pour une tâche suicidaire : assurer la défense de Gdańsk [Pologne], assiégée par les Soviétiques. C’est là que j’effectue mes dernières missions de guerre. Le 2 mai 1945, quand tout s’écroule, je parviens à m’enfuir *in extremis* dans un bateau qui me dépose à Oslo. Surprise, j’y retrouve la JG5. Le chef de la 16e escadrille venant d’être abattu, je le remplace au pied levé, mais je n’ai plus l’occasion de combattre, et nous nous rendons aux Anglais à la cessation des hostilités.

TRANSPORT PÉRILLEUX



Les convois de l'Arctique acheminent 4,43 millions de tonnes d'aide matérielle, 22,7 % du total reçu par l'URSS. La route des cargos varie en fonction de la banquise, que les convois rasent au plus près pour s'éloigner des bases aériennes égrenées le long de la côte. L'impact des U-Boote, des bombardiers de la Luftflotte 5 et des intempéries est significatif : sur 811 navires envoyés dans les ports de la mer Blanche en 40 convois, 91 n'arrivent pas, soit 11,2 % de pertes. L'essentiel (71) est cependant perdu en 1942, contre seulement 9 en 1944. Le *Tirpitz* joue uniquement le rôle de menace virtuelle, sa présence mobilisant une flotte considérable à Scapa Flow, dans l'archipel des Orcades.
© Cyril Courgeau

Jagdgeschwader 5, les renards polaires de la Luftwaffe

Afin de maintenir sous pression les convois alliés et le port de Mourmansk, la Luftwaffe détache dans le Grand Nord d'excellentes unités, dont la Jagdgeschwader 5 « Eismeer » (le nom de la mer de Barents en allemand). Créée le 20 janvier 1942, l'escadre voit ses *Gruppen* (« groupes », soit une quarantaine d'avions divisés en 3 ou 4 Staffeln, « escadrilles ») échelonnés de Stavanger, au sud de la Norvège, à Petsamo, en Finlande (la JG5 est partiellement redirigée vers le Reich en 1944). Créditée à la fin de la guerre d'environ 3 200 victoires (pour au moins 380 tués et blessés), la JG5 compte de nombreux as, dont son commandant de mai à décembre 1944 Heinrich Ehrler (208 victoires, sans compter le Liberator percuté qui lui coûte la vie), Theodor Weissenberger (208), Walter Schuck (206), Franz Dörr (128), Jakob Norz (117)…

Coulez le Tirpitz !

Deux raids avortés, quelques obus contre une station alliée sur l'île glacée du Spitzberg : voilà le bilan militaire du *Tirpitz*, le frère jumeau du cuirassé *Bismarck* lancé le 25 février 1941. Plus de peur que de mal, donc, mais grosse frayeur tout de même pour la Royal Navy qui n'a rien à opposer au monstre de 53 000 tonnes, armé de 8 canons de 380 mm et capable de filer 30 nœuds (55 km/h). Tapi dans un fjord norvégien en janvier 1942, le *Tirpitz* joue les épouvantails : il bloque une escadre de cuirassés au nord de l'Écosse et perturbe le flux des convois arctiques. L'annonce de sa sortie le 2 juillet 1942 sème ainsi la panique. Les 33 navires du convoi PQ17, en route pour Mourmansk, sont dispersés pour l'éviter… et s'offrent ainsi sans protection aux coups des avions et des U-Boote : 24 bateaux sont coulés. Bien entendu, Londres a juré d'avoir la peau de la « bête », comme le surnomme Churchill, avant même que le navire soit terminé : pas moins de 25 missions (plus 1 mission soviétique) sont dépêchées contre lui du 8 octobre 1940 au 12 novembre 1944 ; 3 seulement sont couronnées de succès. Le 23 septembre 1943, des charges posées par 3 sous-marins de poche immobilisent le navire jusqu'en avril suivant. Le 15 septembre 1944, une bombe Tallboy lancée par un Lancaster ruine la proue. Enfin, le 12 novembre à 3 heures du matin, 32 Lancaster décollent de Lossiemouth (Écosse), à 1 700 km de Tromsø. L'opération, baptisée « Catechism », est risquée : pas question d'escorte vu la distance, et la tourelle dorsale des bombardiers est retirée pour gagner du poids. Les quadrimoteurs longent la côte norvégienne jusqu'à Bodø, puis obliquent plein est pour faire croire à un vol de transit vers l'URSS. Dans l'espace aérien suédois (violé sans réaction de Stockholm), ils repiquent ensuite plein nord, cap sur Tromsø. La ruse surprend les radaristes allemands. À 9 h 40, le *Tirpitz* encaisse deux bombes sur bâbord et s'incline, tandis qu'un incendie fait bientôt sauter la soute de la tourelle C. Déséquilibré par l'onde de choc d'autres projectiles dans l'eau, le cuirassé chavire à 9 h 52. Sur les 1 900 marins stupidement maintenus à bord, 971 sont mortellement piégés… La bête est tuée, au prix d'un unique Lancaster, posé endommagé en Suède et dont l'équipage est vite rapatrié.

1. Kurt Schulze est né le 30 juillet 1921 à Kassel, dans l'Allemagne de Weimar. Lycéen à Berlin, il a 18 ans en 1939 lorsque la guerre éclate. Il est envoyé en captivité en France en 1945, libéré en 1947, puis émigre vers les États-Unis en 1951. Tour à tour pompiste, agent immobilier et directeur de banque en Californie, il prend sa retraite en 1990 et consacre toute son énergie à réhabiliter ses camarades de la JG5, injustement accusés d'avoir failli à la défense du *Tirpitz*.

Bismarck contre *Richelieu*, un combat inégal

D'un côté, le *Bismarck*, nec plus ultra des productions du IIIe Reich, terreur des mers, souvent présenté comme le cuirassé le plus puissant jamais sorti d'Europe. De l'autre, le *Richelieu*, belle et courageuse tentative française de tenir son rang naval. Mais l'outsider supposé l'est-il vraiment ?

Par Pierre Grumberg

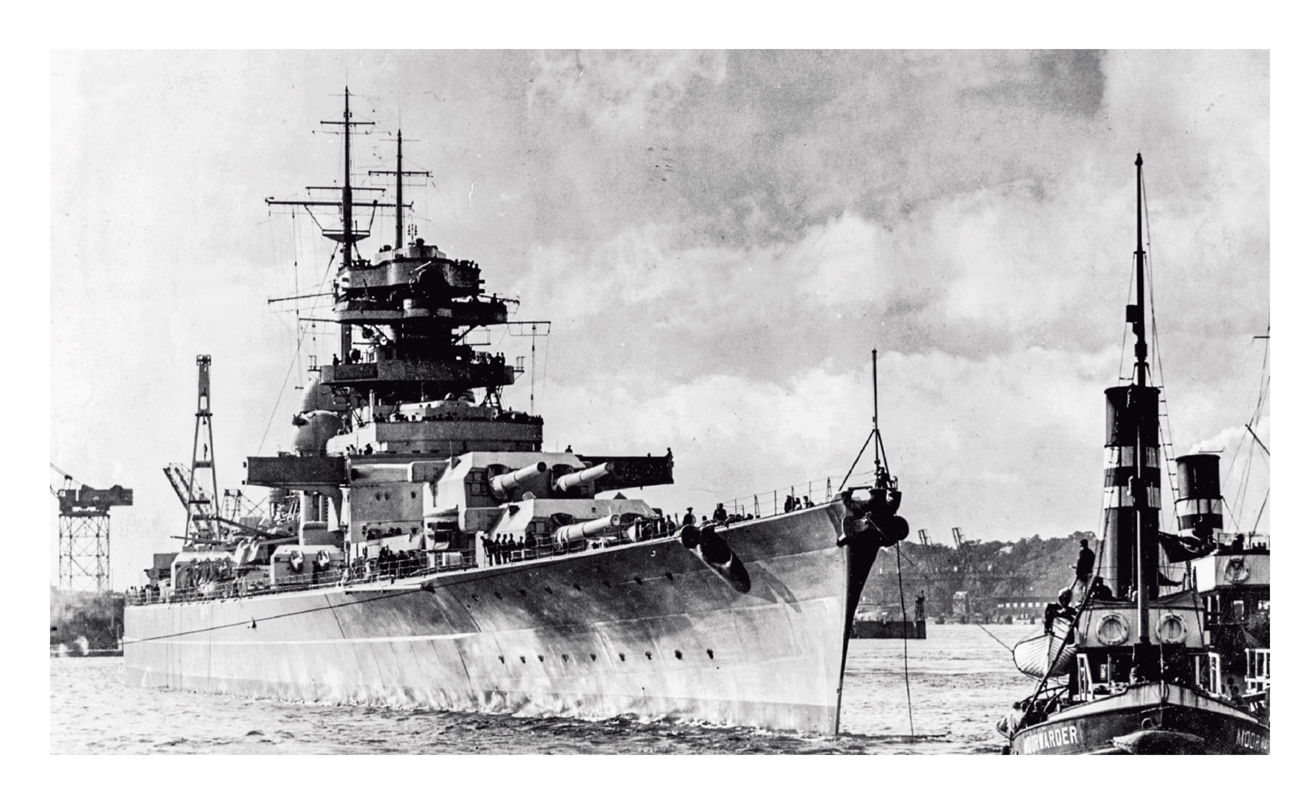
Bismarck contre *Richelieu* ? 16 à 4. S'il s'agit du choix de maquettes disponibles, pas de doute, le premier l'emporte facilement. La surcote accordée aux armes allemandes y est, comme toujours, pour quelque chose. Mais ce qui attire les modélistes vers le *Bismarck* est surtout la dramatique histoire de son unique sortie dans l'Atlantique, du 18 au 27 mai 1941 : la destruction du *Hood* le 24 après huit minutes de combat, le torpillage du cuirassé allemand par un avion Swordfish de l'*Ark Royal* le 26 qui le rend impotent et sa destruction (payée de la mort de plus de 2 000 de ses marins) le lendemain par une escadre de la Navy. Cette extraordinaire épopée, où le *Bismarck* affronte, en plus du *Hood*, trois cuirassés britanniques, continue de générer une abondante production, littéraire ou autres.

C'est vrai, l'épopée guerrière du cuirassé français peut sembler pâle en comparaison. Elle est pourtant loin d'être vierge. Échappé de Brest le 18 juin 1940 vers le Sénégal juste avant l'arrivée de la Wehrmacht, le bateau, considéré à Londres comme une menace après l'armistice, est cloué à Dakar par un Swordfish le 7 juillet. Le 23 septembre, le *Richelieu* contribue à repousser l'escadre anglo-gaulliste venue

débarquer au Sénégal. Remis en état et complètement rééquipé aux États-Unis en 1943, le *Richelieu* bombarde des bases japonaises en Insulinde en juillet 1944 et avril-mai 1945. En novembre, le cuirassé appuie enfin de ses canons la reprise de Nha Trang au Viêt-minh. Le temps des combats est terminé. Retiré du service en 1956, le navire est ferraillé en 1968, sans jamais avoir perdu un marin au combat.

La Royal Navy, voilà le véritable ennemi !

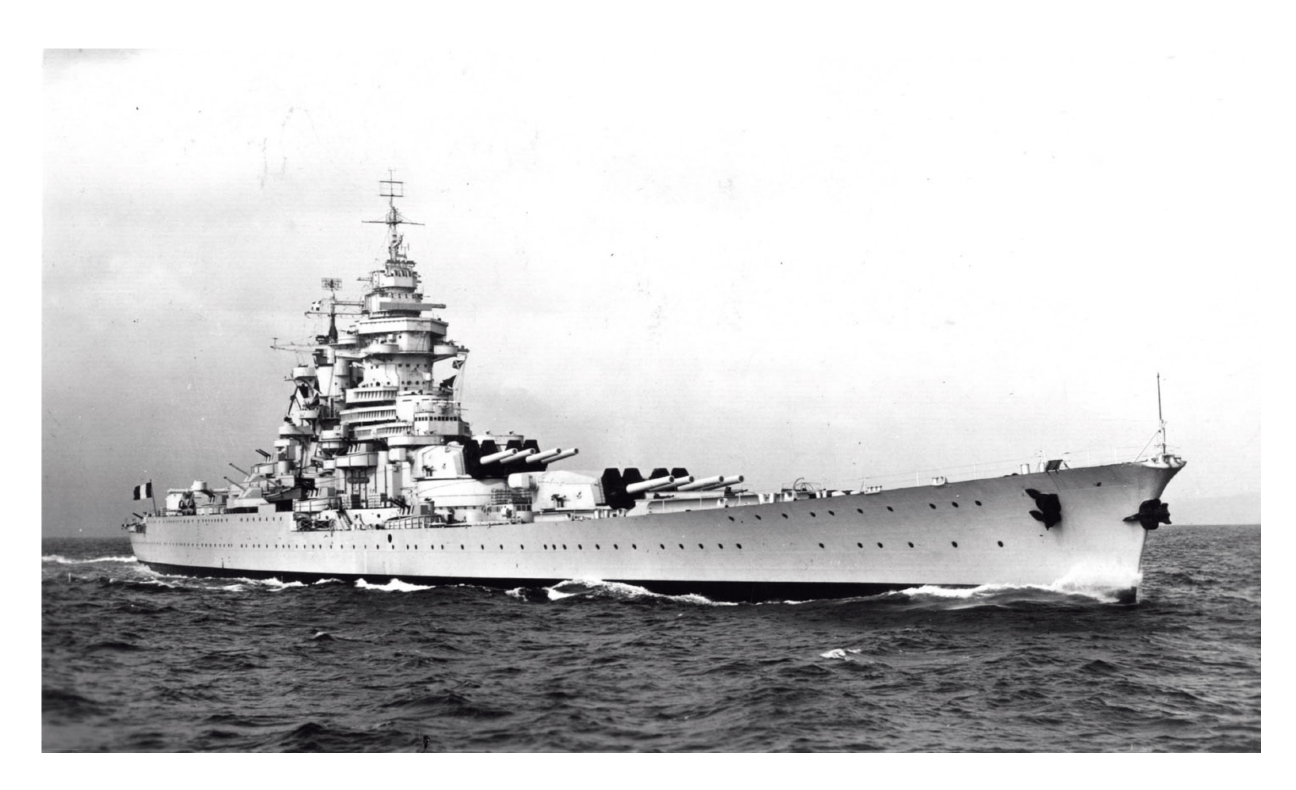
Si donc *Bismarck* et *Richelieu* ont (ironiquement) combattu le même ennemi, leur existence a été bien différente : brève, intense et tragique pour le premier, périlleuse au début, puis longue et sans dommages pour le second. Jamais les deux navires n'ont été placés face à face. Qu'aurait donné leur duel ? Les auteurs de *Et si la France avait continué la guerre…* n'ont pas manqué d'étudier ce cas d'école. Dans ce combat fictif, simulé selon des règles classiques de wargame naval, le *Richelieu* remplace le *Prince of Wales*, compagnon du *Hood* lors de la fatale rencontre du 24 mai 1941. Si ce dernier est très vite détruit – respect de la réalité historique oblige –, le vainqueur est… le *Richelieu*. Et en à peine plus d'une heure ! Matraqués par les obus de 380 mm, criblés d'obus plus légers et de torpilles tirés par les trois croiseurs et les six destroyers de l'escadre franco-britannique, le *Bismarck* et son tandem historique, le croiseur lourd *Prinz Eugen*, coulent à la suite d'un combat à sens unique, naturellement applaudi par le général de Gaulle.



Bismarck.
© SZ Photo/Scherl/Bridgeman Images

Les simulateurs français n'ont-ils pu s'empêcher de manipuler les dés ? « Bien au contraire, se défend Jacques Sapir, économiste et historien en charge de la reconstitution. À l'issue de notre premier jeu, le Bismarck était hors de combat en vingt minutes ! Ce qui risquait évidemment de compromettre la crédibilité du livre. Nous avons donc rejoué, en rajoutant le dysfonctionnement d'une des tourelles de 380 mm quadruples du Richelieu à la suite d'un impact, vraisemblable au vu des contraintes que leur poids énorme [environ 2 500 tonnes] exerce sur les roulements. Mais même privé de la moitié de son armement, le *Richelieu* s'en tire quand même, en se calant simplement dans sa zone immune [voir infographie ci-après], alors que le *Bismarck* n'en a pas. » Certes, l'artillerie de 203 mm des croiseurs joue dans le livre un rôle plus important que dans le combat historique. « S'ils ne percent pas la cuirasse du Bismarck, les obus ravagent en revanche tout ce qui est vulnérable, les équipements de conduite de tir en particulier, reprend Jacques Sapir. Cette méthode, appelée *soft kill* par les Américains, a démontré dans le Pacifique son efficacité pour mettre hors de combat un cuirassé. Elle n'aurait pas suffi pour couler le *Bismarck*, mais on peut parier qu'Hitler l'aurait fait saborder afin qu'il ne tombe pas entre les mains ennemies. » Reste que le gros du travail – faire taire les 4 tourelles doubles du

Bismarck – est accompli par le *Richelieu*. Un troisième jeu confirme enfin le verdict des deux premiers. Bien qu'il déplace 4 700 tonnes de plus que son adversaire en ordre de combat, le cuirassé allemand ne fait pas le poids. Surprenant ? En fait, pas tant que cela.



Richelieu.
© akg-images/arkivi

Londres donne du poids… à la Kriegsmarine

Richelieu et *Bismarck* sont de même génération : ils sont respectivement commandés le 24 juillet 1934 et le 16 novembre 1935 pour embarquer 8 canons de 380 mm. Pourtant, les options prises sont différentes. Pour des raisons budgétaires, mais aussi en vertu des restrictions imposées par le traité naval de Washington, le déplacement standard (à vide) du *Richelieu* est plafonné à 35 000 tonnes – le navire terminé atteindra 37 232 tonnes. L'Allemagne, qui a dénoncé en mars 1935 les clauses du traité de Versailles interdisant de réarmer, et signé le 18 juin 1935 un accord naval avec Londres, n'est limitée en pratique que par les dimensions des écluses du canal de Kiel et du port de Wilhelmshaven, de sorte que le navire terminé déplacera 41 700 tonnes standards.

Mais les dimensions et le tonnage ne sont pas tout : l'expérience aussi est importante. Or, les Français jouissent d'un sérieux avantage. Ils profitent en effet des études réalisées pour le *Dunkerque*, commandé en 1931 et dont le *Richelieu* n'est en fait qu'une version agrandie, mieux protégée et armée. Les deux navires concentrent ainsi leur armement principal en 2 tourelles quadruples placées à l'avant. « La raison de ce choix unique à la marine nationale est d'obtenir une citadelle [l'enveloppe renforcée destinée à protéger les organes vitaux] plus réduite, ce qui permet d'en renforcer le blindage sans augmentation de poids », explique Jon Parshall, historien naval américain et coordinateur d'un remarquable comparatif sur les cuirassés de la Seconde Guerre mondiale. L'animal [*sic*] est donc très bien protégé, mais – tout navire étant un compromis – en sacrifiant la dispersion de l'armement : si une cloison blindée sépare la tourelle en deux, de sorte qu'un obus ne puisse neutraliser plus de 2 canons, un coup heureux peut bloquer le mécanisme de rotation [c'est le cas repris dans le *What if* de Jacques Sapir]. »

Bien armé, rapide, le *Richelieu* aurait certainement bénéficié en 1941, s'il était resté dans le camp gaulliste, d'une excellente direction de tir radar britannique (il en sera équipé dans les faits en décembre 1943). Mais il n'est pas, bien sûr, exempt de défauts. Comme tous les navires français, il souffre en 1940 d'une DCA insuffisante. En outre, les obus de 380 mm sont mal conçus : leur culot est fragilisé par des alvéoles prévues pour emporter des gaz de combat, curieuse idée héritée de la Grande Guerre qui conduit à la destruction de 3 pièces à Dakar… En outre, on constate également que la dispersion des salves (dont dépend la précision de l'armement) est excessive, les obus interférant entre eux lors du tir. Ce défaut (dont souffre d'ailleurs le *Dunkerque*) est dû à la grande proximité des canons dans l'affût quadruple. Historiquement, on y remédiera seulement en 1948, en retardant le tir des pièces extérieures de 60 millisecondes : la dispersion sera alors divisée par trois.

Défaut de la cuirasse

Les défauts du *Richelieu* n'ont cependant rien de rédhibitoire : ils auraient dû être constatés et corrigés lors d'essais dont le navire, forcé de s'échapper lors de sa finition en juin 1940, a été privé. Le *Dunkerque*, son frère *Strasbourg* et le *Richelieu* justifient l'admiration de la Royal Navy… et son acharnement à les détruire en juillet 1940. Si les cuirassés n'ont plus guère de raison d'être en 1941, ils restent toutefois ultramodernes. Le *Bismarck*, lui, en dépit de ses fières apparences et de la crainte qu'il inspire à Londres, n'est pas aussi abouti. Le traité de Versailles ayant exclu les

grands cuirassés, les ingénieurs allemands sont pris de court au printemps 1934 quand la Kriegsmarine leur demande un projet. « Ils vont donc reprendre en partie, pour les moderniser, les plans du Bayern, le cuirassé le plus abouti qu'ils ont conçu avant la Première Guerre mondiale, raconte l'historien britannique Iain Ballantyne, auteur de plusieurs ouvrages sur la fin du *Bismarck*. Tout le problème est que ce navire n'a pas combattu lors de la grande bataille du Jutland en 1916 : il n'est pas éprouvé et l'on ignore ses faiblesses. »

Bien plus gros que le *Bayern* (32 200 tonnes), le *Bismarck* a comme lui un armement disposé en 4 tourelles doubles, 3 arbres d'hélices, et la même configuration de sa compartimentation et de sa cuirasse. Ainsi, le *Bismarck* est doté d'un pont principal blindé convexe, façon carapace de tortue, bouclier étanche aux coups tirés à courte portée. L'ennui est que ce pont est placé trop bas. « Toute une partie des équipements et des circuits de communication nécessaires au commandement et au contrôle ainsi qu'à la direction de tir sont laissés sans protection, souligne Iain Ballantyne. Le résultat est que si le *Bismarck* est quasi incoulable, il peut être rapidement mis hors de combat par des obus de calibre relativement modeste, comme ceux des croiseurs. C'est ce qui se passe lors de son dernier combat : criblé d'obus, le *Bismarck* muet est transformé en épave flottante. »

À ce défaut irrémédiable s'en ajoutent d'autres, moins graves, mais que les Britanniques vont avoir la chance d'exploiter. Lors du combat du 24 mai, un obus de 356 mm tiré par le *Prince of Wales* crève une soute de mazout mal protégée à l'avant : le carburant est pollué et le *Bismarck* doit se dérouter vers Brest, abandonnant sa mission. Deux jours plus tard, la torpille fatale du Swordfish frappe un gouvernail et une poupe vulnérables, défaut déjà constaté sur d'autres unités allemandes. D'autres défauts touchent l'armement. Le tir est très précis : le coup fatal qui coule le *Hood* est tiré à la 5e salve, à 18 000 mètres et après huit minutes de combat. Mais 4 des 7 obus (4 du *Bismarck*, 3 du *Prinz Eugen*) qui frappent le *Prince of Wales* n'explosent pas, le reste ne causant que peu de dégâts. Défaut des fusées ? Coups traversant des zones peu blindées ? Efficacité de la protection ? Manque de chance ? Mystère. Enfin, le radar du *Bismarck* est fragile (l'onde de choc d'une salve tirée le 23 mai met hors d'usage l'antenne avant) et sa DCA est inefficace : « En dépit d'un tir nourri, aucun des Swordfish n'est abattu », note Iain Ballantyne. Ainsi le colosse d'acier est condamné par de frêles biplans entoilés. Ce destin naval ne manque pas de sel.

LA ZONE IMMUNE, POSITION IDÉALE POUR LE DUEL



© WARFOG Julien Peltier

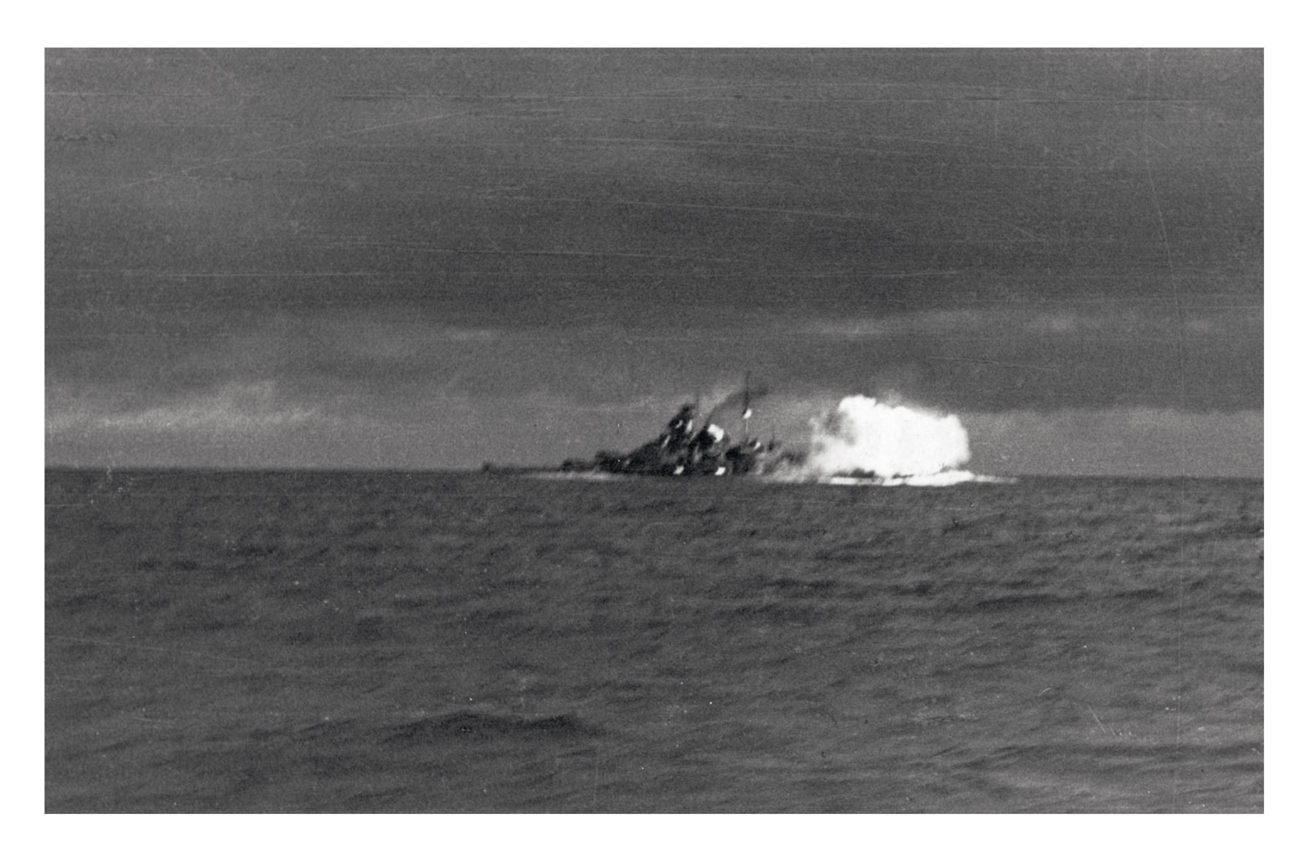
L'ÉMINENCE EN BRONZE

CUIRASSÉS ET ANNÉES DE LANCEMENT	1 – 1940 IOWA	2 – 1939 SOUTH DAKOTA	3 – 1935 RICHELIEU	4 – 1940 YAMATO	5 – 1937 KING GEORGE V	6 – 1936 BISMARCK	7 – 1934 VITTORIO VENETO
Armement principal Coefficient 4	10	8,5	9	10	8	9	7,5
Protection Coefficient 4	9,5	9,5	9	10	8,5	6,5	7
Contrôle de tir Coefficient 4	10	10	7,5	5	8	5	5
Protection immergée Coefficient 2	9	9	10	9	5	7	8
Vitesse, contrôle des dommages, stabilité... Coefficient 2	10	8,5	8,5	9,5	8,5	9	8,5
Artillerie secondaire Coefficient 2	10	10	8	9,5	5	10	6
DCA Coefficient 2	10	10	5	3	7	3	1
Autonomie, qualités nautiques Coefficient 1	8	9	9	8	5,5	8,5	7,5
SCORE TOTAL	206	196	174	170	152	146	130,5

Pourquoi exagérer la menace du *Bismarck* ? Parce qu'il était fort beau sur le papier, et pour expliquer le fâcheux désastre du *Hood*, répondent Jacques Sapir et Iain Ballantyne. L'étude comparative des cuirassés de la génération 1934-1940 coordonnée par Jon Parshall redonne son rang à une construction navale française tout à fait au niveau en 1940. Au final, le *Richelieu* – une fois doté d'un bon radar et ses défauts de jeunesse corrigés – se classe troisième, derrière deux américains bien plus récents que lui et devant le monstrueux *Yamato* japonais (62 300 tonnes et 9 canons de 460 mm). Le *Bismarck* pointe, lui, avant-dernier. Il ne prend l'avantage qu'en matière d'artillerie secondaire antinavire et, de justesse, en matière de plate-forme de tir et contrôle des dommages.
© WARFOG Julien Peltier

Prévoir le hasard ? Impossible

Le classement établi ci-dessus par Jon Parshall, bien expliqué et techniquement étayé, ne peut pas prendre en compte le hasard, si important dans les combats navals. Or on sait que la chance a joué un rôle majeur dans la destruction du *Bismarck*. À son avantage, pour commencer, puisqu'un obus heureux a détruit le *Hood* au tout début du combat : si ce dernier avait eu le temps de placer 2 ou 3 obus au but… Qui sait ? À l'inverse, la torpille qui atteint le *Bismarck* frappe pile à la poupe, son talon d'Achille ! Quelques mètres plus à l'avant et tout changeait… Même une simulation poussée ne peut prévoir ces aléas. « Je miserais sur le *Richelieu*, affirme cependant Jon Parshall. La protection de ses ponts et de sa coque sous la flottaison est supérieure, de même que sa direction de tir une fois équipée d'un radar. Le *Bismarck* aurait cependant sa chance dans un combat à courte portée en raison de l'agencement particulier de son pont blindé. » Longue ou courte portée… Qui sait, là encore, si un grain ou un brouillard passager, vraisemblable vu la météo de mai 1941, n'aurait pas bouleversé l'issue du combat ?



Dans sa course folle à travers l'Atlantique Nord, le *Bismarck* rencontre, le 24 mai 1941, le cuirassé *Prince de Galles* et le croiseur de bataille *Hood*. Une des premières salves du *Bismarck* – photographié ici depuis son navire d'accompagnement, le *Prinz Eugen* – touche la soute à munitions du *Hood* qui explose et disparaît avec son équipage.



Démarré le 1er juillet 1936, lancé le 14 février 1939 et admis au service le 24 août 1940, le *Bismarck* déplace 49 406 tonnes à pleine charge pour 250,5 mètres de long, 36 mètres de large et 10,2 mètres de tirant d'eau (son frère *Tirpitz*, détruit en 1944 sans avoir tiré sur un seul navire, atteint 52 600 tonnes). L'étrave « clipper » et le radar paraissent modernes, mais, faute de temps pour des plans neufs, la Kriegsmarine s'est largement inspirée de la structure, de la propulsion et de l'armement du *Bayern*, dont la quille a été posée en 1913.

Armement principal
8 canons de 380 mm équipent 4 tourelles. Chaque pièce (19,6 mètres pour 111 tonnes) peut tirer toutes les 26 secondes un obus de 800 kg à une vitesse initiale de 820 m/s avec une portée maximale de 35 550 mètres (30 degrés d'élévation). Chaque tourelle pèse 1 048 tonnes, avec un blindage variant de 360 mm (face) à 180 mm (toit), plus 340 mm sur la partie supérieure des barbettes (jupes de protection fixes sous la tourelle, protégeant les soutes à obus). La distance entre chaque canon est de 3,75 mètres, évitant les interférences et favorisant la précision.

Artillerie secondaire et DCA
12 canons de 150 mm ajoutent un redoutable potentiel antinavire. Sur le papier, la DCA est puissante, avec 8 affûts doubles de 105 mm et autant de 37 mm, plus 18 canons de 20 mm. En réalité, cette artillerie, lente à pointer et tirant trop haut, est inefficace contre les attaques au ras des vagues.

Conduite de tir et radar
Les 3 stations de contrôle de tir (blockhaus, superstructure avant et arrière) sont équipées de télémètres optiques (excellents) et d'une (fragile) antenne radar FuMO 23 ; 4 hydravions Arado Ar 196 assurent reconnaissance et réglage.
Propulsion
Le *Bismarck* est équipé de 12 chaudières alimentant 3 turbines Blohm & Voss. L'ensemble fournit 150 000 ch aux trois arbres d'hélice, garantissant une vitesse de 30,1 nœuds (55,7 km/h). 7 400 tonnes de mazout offrent une autonomie de 15 000 km à 21 nœuds. Le gouvernail, doté d'un double safran, répond ainsi plus vite à la manœuvre… mais est désemparé quand l'un des deux est bloqué.

Protection
La coque est ceinturée de 320 mm d'acier au plus large, optimisant le combat à courte portée attendu avec la météo bouchée de l'Atlantique Nord. Le pont blindé, épais de 80 mm (jusqu'à 95 mm au-dessus des soutes à munitions) et incliné vers l'extérieur, protège bien les œuvres vives des obus à trajectoire tendue. Mais ce blindage, bien secondé par la compartimentation, est placé trop bas pour couvrir des équipements vitaux pour le combat (transmissions, conduite de tir) et le pont reste vulnérable aux obus plongeants.
Commandement et équipage
Le *Bismarck* embarque 2 200 officiers et marins. La passerelle est protégée par 350 mm d'acier, ce qui est insuffisant puisque l'amiral Günther Lütjens et le commandant Ernst Lindemann sont éliminés très tôt lors du combat final. Sur les 700 marins qui évacuent le navire en feu, 166 seulement sont repêchés.

Protection immergée
La ceinture de protection s'arrête à 7,3 mètres de la quille. Les caissons internes antitorpilles utilisés pour stocker eau et mazout sont ainsi exposés à un obus frappant sous la flottaison. Et c'est effectivement ce qui intervient le 24 mai 1941.

RICHELIEU



Mis sur cale le 22 octobre 1935, lancé le 17 janvier 1939, le *Richelieu* est en cours d'essais quand il doit quitter Brest le 18 juin 1940 à 16 heures. Il attendra novembre 1943 pour sa mise en service officielle. Élégant avec sa longue plage avant, le navire déplace 44 698 tonnes en charge. Dérivé des plans modernes réalisés pour le *Dunkerque*, il mesure 247,85 mètres de long et 33 mètres de large, avec 9,9 mètres de tirant d'eau. Comme le *Bismarck*, le *Richelieu* a un frère : le *Jean Bart*. Inachevé en juin 1940, ce dernier parvient à s'enfuir à Casablanca où il est endommagé en novembre 1942. Il ne sera achevé qu'après la guerre.

Armement principal
Les 8 canons de 380 mm sont répartis en 2 tourelles. Chaque pièce (17,1 mètres pour 110 tonnes) peut tirer toutes les 45 secondes des obus de 890 kg à une distance de 37 800 mètres (35 degrés d'élévation) avec une vitesse initiale de 830 m/s. Chaque tourelle pèse 2 476 tonnes, blindée de 430 mm (face) à 195 mm (toit), plus 405 mm sur la partie supérieure des barbettes. La distance entre 2 canons est de 1,95 mètres seulement, générant des interférences (défaut réglé en 1948).

Artillerie secondaire et DCA
Le *Richelieu* n'a que trois tourelles triples antinavires de 152 mm. En juin 1940, sa DCA est misérable : 12 pièces de 100 mm et 8 de 37 (sur 12 prévues) en affûts doubles, plus 24 mitrailleuses de 13,2 mm (sur 32). En 1943, les 37 et 13,2 sont remplacées par 56 canons de 40 mm (en 14 affûts quadruples) et 50 pièces de 20 mm.

Conduite de tir et radar
Les 380 mm sont dirigés par 2 télépointeurs (superstructure avant, cheminée). Au radar posé début 1941 se substitue en 1943 un radar de surface SF (portée 44 km ; précision : 130 mètres) et un SA2 de veille aérienne (portée 68 km ; précision : 250 mètres), équipement modernisé par la suite. Le hangar des 3 hydravions Loire 130M est démonté en 1943.

Propulsion
Six chaudières fournissent la vapeur à 4 turbines Indret/Saint-Nazaire Penhoët. De quoi assurer un maximum de 175 000 ch, répartis sur 4 arbres d'hélice. Le *Richelieu* dépasse ainsi 32 nœuds (59 km/h) lors de ses essais le 13 juin 1940 ; 69 soutes embarquent près de 6 000 tonnes de mazout, pour une autonomie de 15 300 km à 20 nœuds. Solution simple et éprouvée, un safran unique permet la manœuvre au prix d'une forte inertie.

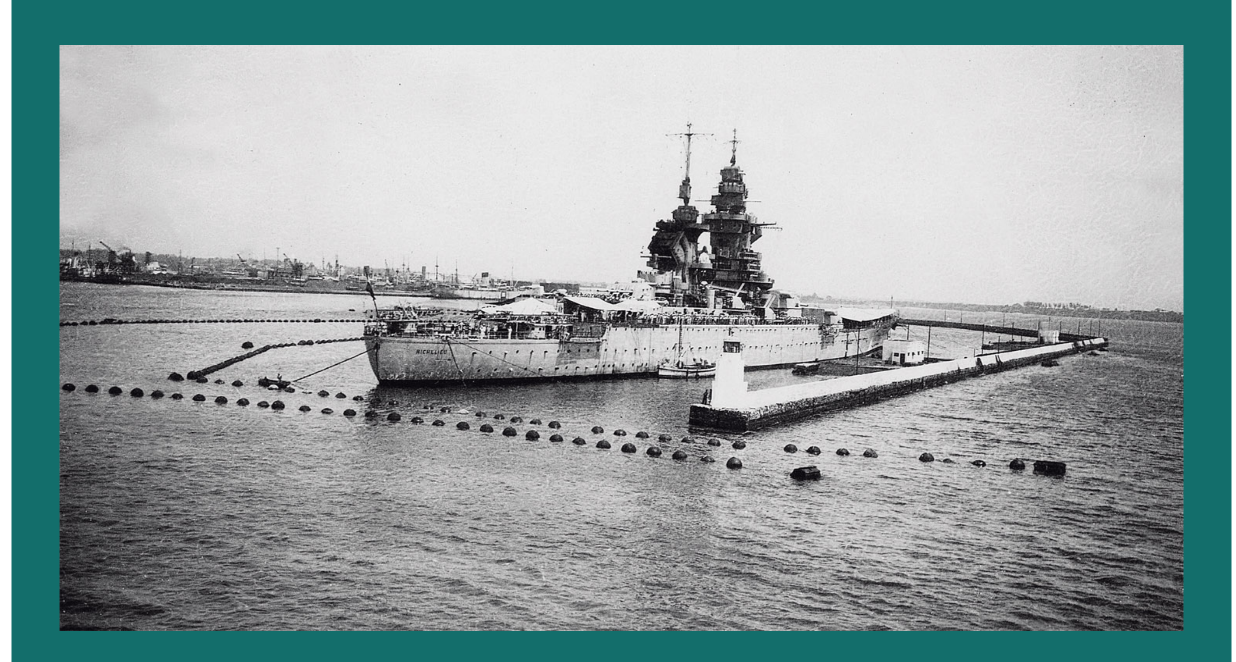
Protection
Le choix de 2 tourelles principales permet de renforcer la zone vitale à protéger en économisant sur la masse des barbettes. Et le *Richelieu* est fort bien cuirassé. Sa ceinture épaisse de 330 mm est inclinée de 15,5 degrés (ce qui équivaut à 360 mm) et couverte par une tôle extérieure capable d'arracher la tête d'un obus perforant et d'amenuiser son potentiel destructeur. Le pont blindé est épais de 150 à 170 mm, ce qui assure une bonne protection contre les obus plongeants et permet de se battre à distance.

Commandement et équipage
L'équipage prévu pour les opérations de combat comprend 1 569 marins et officiers, mais le *Richelieu* n'en embarque que 1 348 lors de son départ de Brest en juin 1940. La passerelle de commandement est protégée par 340 mm d'acier.

Protection immergée
À 3,5 mètres sous la ligne de flottaison, d'astucieux caissons bourrés d'ébonite-mousse absorbent l'énergie des torpilles, caissons séparés par des tôles ou des vides. Le bourrage joue le rôle de flotteur et limite les voies d'eau.

Opération « Menace » : le *Richelieu* garde Dakar à Vichy

L'histoire est parfois cruelle. Conçu pour damer le pion à la Kriegsmarine et à la Regia Marina, le *Richelieu* a livré son unique combat naval… contre la Royal Navy. Redouté par les Britanniques qui n'ont à lui opposer en 1940 que le *Rodney* et le *Nelson* bien plus lents (21 nœuds) ou le *Hood* mal protégé, le cuirassé français réfugié à Dakar encaisse le 8 juillet une torpille décochée par un Swordfish, causant une énorme brèche à sa poupe. C'est donc immobile qu'il affronte, le 23 septembre, avec les forces navales de l'amiral Landriau (2 croiseurs, 4 destroyers, 3 sous-marins), l'escadre de l'amiral Cunningham (cuirassés *Barham* et *Resolution*, porte-avions *Ark Royal*, 5 croiseurs, 11 destroyers), venue avec de Gaulle inciter la colonie à rejoindre la France libre. Le gouverneur Boisson, obéissant à Vichy, refuse cependant, et les tirs ne tardent pas. Protégé par la brume, mais aussi par un astucieux rideau de fumée tiré par les destroyers, le *Richelieu* échappe à plusieurs centaines d'obus et de bombes, n'encaissant en trois jours de combat qu'un unique coup de 380 sans conséquences. Si deux de ses canons de 380 sont détruits le 24 par des obus défectueux, le cuirassé français touche le *Barham* le 25. Sans gros dommage, mais cette résistance opiniâtre et, surtout, le torpillage du *Resolution* par le sous-marin *Béveziers* forcent Cunningham à jeter l'éponge… Le Sénégal va rester ainsi à Vichy jusqu'en novembre 1942 : un résultat stratégique sans commune mesure avec la sortie du *Bismarck* dans l'Atlantique.



Le *Richelieu* à Dakar en septembre 1940. Après s'être échappé de Brest le 18 juin, il mouille au Sénégal, où les Britanniques l'attaquent le 7 juillet. Endommagé par une torpille, il échangera des tirs du 23 au 25 septembre avec l'escadre britannique transportant de Gaulle. Début 1943, passé aux Alliés, il ira subir une cure de modernisation à New York.

Des troupes d’assaut à l’arme blindée

Les divisions Panzer ne sont pas sorties blindées, bottées et casquées du cerveau d’une poignée de généraux nazis : elles sont le fruit d’une longue réflexion menée dès le début des années 1920 par la Reichswehr, sous la conduite de son chef talentueux, Hans von Seeckt.

Par Benoist Bihan

Septembre 1939 : le monde stupéfait regarde la Wehrmacht déferler sur la Pologne, écrasée en trente-cinq jours. L’armée française, considérée comme la première armée du monde, ne tiendra en mai-juin 1940 que neuf jours de plus… À la pointe de ce que l’on qualifiera de guerre éclair figure la division Panzer, concentré de puissance en apparence invulnérable, meurtrière, insaisissable. Une révolution ? Pas vraiment. Loin de constituer une rupture radicale avec le passé, la création de ce type d’unité est au contraire l’aboutissement de deux décennies de gestation. Une genèse qui ne doit presque rien aux fantasmes nourris, au cours des années 1920, par les exaltés du char, comme le Britannique Fuller. Qui n’a pas, non plus, grand-chose à voir avec la « bataille dans la profondeur » soviétique, développée au même moment. Le futurisme radical de la doctrine promue dans l’Armée rouge sous la houlette du maréchal Toukhatchevski, et où chars et avions sont mis, en masse, au service d’offensives à la portée d’emblée stratégique, n’est pas le cadre envisagé pour l’emploi de la nouvelle arme blindée allemande.

La division Panzer n’a pas véritablement de doctrine d’emploi, ce qui n’est pas le moindre des paradoxes pour une force érigée en modèle par l’ensemble des théoriciens du combat blindé. La raison en est simple : elle n’est pas l’incarnation

d'une nouvelle pensée militaire, mais plutôt le mariage réussi entre des moyens nouveaux – le char, la radio – et des conceptions tactiques plus anciennes, forgées dans les combats de la Première Guerre mondiale, alors que le commandement n'a pas renoncé à remporter des batailles aux conséquences directement politiques. Le résultat est une division d'assaut mécanisée, dont la supériorité sur ses devancières réside dans sa capacité à exploiter ses succès au-delà du système défensif adverse.



Des Stoßtruppen entraînées en 1918 à franchir des barbelés au milieu d'un nuage de gaz. Formées aux tactiques d'infiltration, ces unités dotées d'un commandement autonome illustrent quelques principes de base de la guerre à l'allemande.

La matrice des tranchées

Revenons à 1917. Le problème fondamental des deux camps est celui de la percée. Depuis 1914, aucun attaquant n'est parvenu à déboucher de l'autre côté de réseaux défensifs de plus en plus profonds et puissants. L'emploi massif de l'artillerie permet certes, presque à chaque fois, d'ébranler ces réseaux, de les pénétrer. Mais pas de les traverser. Un assaillant peut escompter au mieux s'emparer des premières lignes et s'y retrancher, en espérant passer plus tard aux suivantes. Peine perdue : le temps nécessaire pour réorganiser les forces assaillantes est toujours supérieur à celui dont a besoin le défenseur pour reconstituer ses lignes.

Le problème n'est pas seulement la vitesse de progression, mais aussi son rythme. L'offensive n'est pas continue, elle avance par bonds saccadés, laissant le temps aux défenseurs de se reprendre. Se pose aussi la question du commandement des unités assaillantes. Les conditions du combat – artillerie omniprésente, gaz, poussière, dispersion des soldats dans le réseau défensif ennemi – compliquent le contrôle d'une grande unité, et les chefs militaires, faute de mieux, s'efforcent d'imposer leur volonté aux événements en suivant des plans rigides de progression, rapidement en décalage avec la réalité des combats.

Il faut donc rebattre les cartes de la tactique. Côté allié, c'est dans le char que l'on place les espoirs. Outre l'effet moral qu'il produit sur les troupes amies comme ennemies, il entretient le mouvement en avant sans rupture de rythme : il peut écraser les barbelés et n'a pas besoin de se mettre à couvert devant chaque mitrailleuse. Comme plate-forme d'armement mobile, il compense l'éloignement progressif des pointes attaquantes de leur artillerie, au moins le temps que celle-ci se redéploie – un processus difficile dans le *no man's land* qui sépare les lignes des belligérants.

L'Entente se dote en masse de ces machines, adaptées à des divisions d'infanterie normales pour qu'elles puissent mener des offensives ininterrompues – au moins jusqu'aux arrières adverses. Ce n'est qu'ensuite, et de manière encore très expérimentale, que l'on envisage de confier aux chars des missions de cavalerie : l'attaque des centres logistiques, des communications, des postes de commandement, pour achever de désorganiser la défense et enfin faire s'effondrer le front.

Les gladiateurs, rois de l'assaut et de la percée

Côté allemand, point de chars, jugés trop vulnérables après l'échec lamentable des tanks britanniques engagés par petits paquets sur la Somme en 1916. On s'en passe d'autant mieux que le pétrole manque. Ce que les Alliés attendent du matériel, les Allemands vont le demander à leurs soldats. Sur la base des détachements d'assaut expérimentés dès 1915, multipliés et sans cesse renforcés, et grâce à une réserve stratégique reconstituée après la sortie de guerre de la Russie en 1917, ils finissent par organiser suffisamment de divisions d'infanterie d'élite, dédiées à l'assaut et à la percée du front adverse. Ces « divisions de gladiateurs » que dénoncera Pétain sont les vraies ancêtres des Panzers.

Ces unités d'élite constituent la tête foreuse des offensives. Surtout, par leurs méthodes de combat, elles visent à maintenir le rythme non par la progression continue de l'ensemble – ce que l'Entente attend de ses vagues de chars –, mais par l'entretien d'innombrables combats partiels menés par des compagnies, des sections, voire des groupes d'une dizaine d'hommes. Si l'un de ces groupes est fixé par le feu ou embourbé dans une tranchée, qu'importe : un autre, 2, 10 continuent d'avancer. Quand l'Entente utilise les chars pour dompter le chaos du champ de bataille moderne, les Stoßtruppen (« troupes de choc ») allemandes l'acceptent pleinement pour pouvoir mieux l'exploiter. De planifiée, l'avance devient initiative locale, la bataille méthodique le cède à l'opportunisme.

Les résultats sont au rendez-vous : en 1917, la percée redevient possible. En septembre de cette année, les Allemands raffinent devant Riga leurs méthodes d'assaut, qu'ils combinent à un emploi maîtrisé – et, lui, très centralisé – de l'artillerie. Les clés de leur réussite : surprise, intensité et concentration du feu, exploitation rapide des effets de ce dernier par une noria d'éléments d'assaut au commandement décentralisé qui décomposent le front en une myriade de microbatailles et le disloquent. La méthode est réemployée avec succès dès la fin de l'année pour enrayer l'offensive britannique contre Cambrai, où le Tank Corps, employé pour la première fois en masse, démontre la capacité des chars, s'ils sont assez nombreux, à mener l'offensive dans la durée. L'échec britannique est lié au manque d'habitude des troupes et des chefs, qui laissent se dissocier chars et infanterie et brisent ainsi le rythme donné par le moteur à l'attaque.

L'année 1918 voit les deux techniques, maîtrisées, employées à fond par les belligérants. Mais elles montrent leurs limites. Techniques et logistiques pour les chars : les machines tombent en panne, sont vulnérables face à l'artillerie, trop lentes ; la régularité qu'elles donnent à la progression n'empêche pas les offensives de se livrer encore au rythme du fantassin et du cheval au pas. Limites en matière de contrôle des troupes, côté allemand : l'atomisation de la bataille en une infinité de combats locaux finit par faire perdre toute cohérence aux offensives « de la victoire » lancées au printemps, la conduite « par le bas » de l'offensive empêche la concentration des efforts, permettant à l'Entente de battre en détail les troupes allemandes, une fois l'effet de surprise dissipé. La fin de la guerre laisse les choses en l'état.

La forge de la Reichswehr

La nouvelle armée allemande issue du traité de Versailles, la Reichswehr, est réduite à la portion congrue : 100 000 hommes engagés pour de longues périodes, pas d'aviation, pas d'artillerie lourde, pas de chars. Mais, avec ses 4 000 officiers, elle garde un bon cerveau : en s'efforçant de tirer les leçons de la guerre, elle va se tourner vers les troupes d'assaut.

Pour le général Hans von Seeckt, patron de la Reichswehr, le problème central est le contrôle de la bataille. Aussi son armée « idéale » s'éloigne-t-elle du modèle de masse, pour comporter un peu plus de 300 000 hommes, quatre fois moins qu'en 1914. Ce n'est bien sûr pas le modèle de la future Wehrmacht. Mais la réduction de la quantité doit permettre, dans l'esprit de Seeckt, de privilégier la qualité, notamment par le retour à la tradition prussienne de la formation homogène des cadres. L'objectif : renforcer le contrôle en donnant une « unité de pensée » aux chefs, en instillant la confiance entre les différents échelons hiérarchiques – ce qui permet ainsi la délégation d'autorité nécessaire aux méthodes de combat « déstructurées ». Les officiers doivent en particulier être capables de résoudre des problèmes tactiques de complexité croissante, et de prendre des décisions pertinentes non seulement pour leur unité, mais en fonction de l'objectif qui leur a été confié : c'est l'Auftragstaktik, véritable ciment du système de commandement allemand.

Le deuxième point sur lequel insiste Seeckt est l'approfondissement d'un acquis de 1917-1918, le combat interarmes. Toutes les armes agissent de concert, au niveau supérieur – aviation, artillerie, infanterie, génie – comme au niveau inférieur : le fantassin allemand voit fleurir dans son environnement immédiat des mortiers et mitrailleuses de plusieurs calibres et une spécificité germanique, le « canon d'infanterie », pièce légère tractée à la main. Un rôle que reprendra plus tard le canon d'assaut, sur châssis… de char. Tout naturellement, la division Panzer sera avant tout une formation interarmes.



Lors du congrès nazi de Nuremberg du 7 au 13 septembre 1937, Hitler fait procéder à une parade spectaculaire avec blindés et aviation. Depuis le début des années 1930, un groupe d'officiers, parmi lesquels Guderian, s'essaient à marier au sein de la Panzerdivision les tactiques d'infiltration des Stoßtruppen avec la vitesse et le feu des chars.

Enfin, Seeckt envisage la motorisation de la Reichswehr. Non seulement pour manœuvrer et empêcher le retour d'une guerre de positions, mais aussi parce qu'avec 100 000 hommes, elle est trop petite pour défendre l'ensemble de ses frontières. La mobilité doit compenser la masse, un leitmotiv prémonitoire au regard du rôle défensif des Panzers pendant la Seconde Guerre mondiale… et un vrai embryon de doctrine, testé dès 1923 lors de manœuvres qui voient aussi les unités motorisées coopérer avec une « aviation » factice faite de pilotes circulant à moto.

Quelle place pour le char ?

Si, dans les années 1920, la question du char demeure au second plan des réflexions menées en Allemagne, elle n'est pas ignorée. Elle fait l'objet d'articles dans les revues militaires et la Reichswehr suit avec attention les expérimentations et les débats qui se déroulent alors ailleurs en Europe. La troupe s'entraîne même avec des

répliques de chars en bois et en carton bouilli sur châssis d'automobile ou de… bicyclette.

Dans ses Mémoires, le général Guderian insistera beaucoup sur son rôle de précurseur solitaire dans une Reichswehr qui, selon lui, ne comprenait pas le rôle révolutionnaire du char. En réalité, les chefs allemands des années 1920 sont moins sceptiques que réalistes : à leurs yeux, le char manque encore trop de fiabilité pour être plus qu'un appui pour l'infanterie. La question ne se pose d'ailleurs pas vraiment, puisque le traité de Versailles leur refuse ces engins. Cela leur épargne au passage les guerres picrocholines qui déchirent les armées française, britannique ou américaine pour savoir qui, de l'infanterie ou de la cavalerie, a légitimité pour contrôler l'arme nouvelle. À Berlin, les débats entre thuriféraires et détracteurs du char, s'ils ont lieu, sont menés *mezza voce* : ce qui est contesté n'est pas tant le char lui-même que l'idéologie de la supériorité de la technique sur l'humain que certains voient en lui. La Reichswehr ne manque pas pour autant de vrais enthousiastes, à commencer par Guderian et son supérieur direct, le colonel Oswald Lutz, qui observent attentivement les expérimentations étrangères.

Le modèle français n'attire guère les Allemands, surtout parce qu'il repose, à l'inverse du leur, sur l'engagement d'une armée de masse. En revanche, les manœuvres que conduisent les Britanniques à partir de 1927 dans la vaste plaine de Salisbury, au sud de Londres, les intéressent prodigieusement. La British Army, redevenue petite et professionnelle après 1918, y engage une Experimental Mechanized Force qui combine automitrailleuses, chars légers et moyens, infanterie, génie et artillerie motorisés. L'unité est interarmes, mais, nouveauté, elle place les chars en son cœur et non plus l'infanterie, réduite à un bataillon de mitrailleuses capable seulement de défendre le terrain. L'innovation est importante : pour la première fois, c'est le char qui est l'étalon de vitesse de toute une unité. Les observateurs allemands remarquent aussi la fiabilité nouvelle des machines.

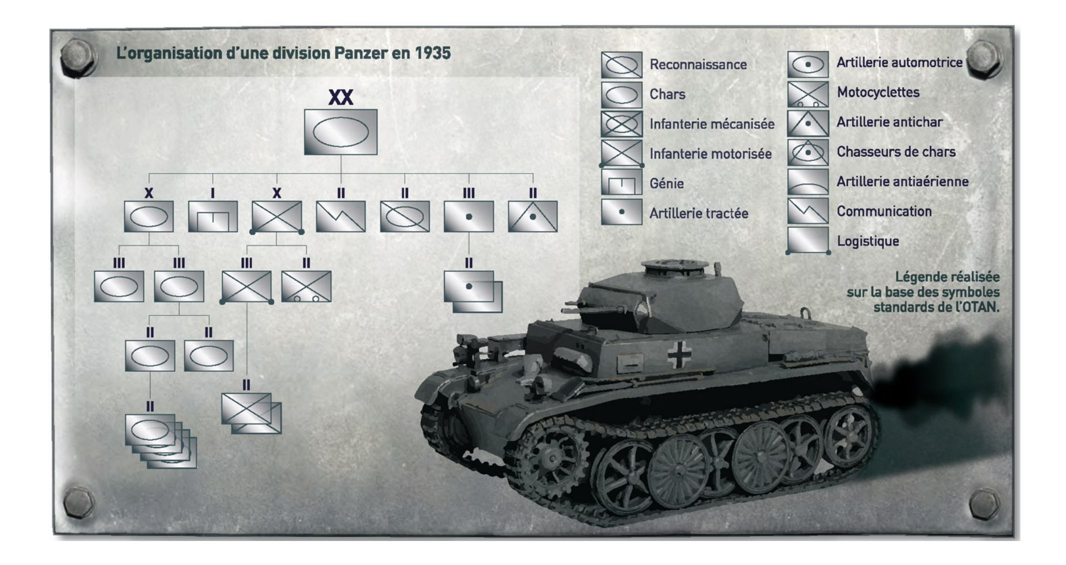
Si les essais britanniques ne sont pas transformés, les Allemands ont un autre modèle pour alimenter leur réflexion : l'Armée rouge, avec laquelle ils entretiennent une coopération technique clandestine qui atteint son apogée au début des années 1930. Or les Soviétiques mettent sur pied, en 1931, leur premier « corps mécanisé », une grande unité dotée de près de 500 blindés. Guderian, en particulier, critique la doctrine soviétique où les missions des chars sont partagées entre des unités distinctes, mettant en œuvre des matériels spécialisés différents, là où il préfère des chars polyvalents – l'une des forces de la conception allemande, qui finira par

s'imposer partout. En revanche, la mise sur pied de grandes unités blindées lui apparaît comme la marche à suivre.

Une innovation technique et non doctrinale

Au tournant des années 1930, la question est de définir la bonne organisation de ces unités. Comme toute innovation dans la Reichswehr, celle-ci émerge de multiples manœuvres où seuls les chars sont encore factices : la division Panzer est en route. Le principal problème, celui du commandement, est résolu grâce à la fiabilisation d'une autre technologie, la radio, qui permet enfin de maintenir le contact – et donc la cohésion de l'action – entre des unités menant des « microbatailles » en ordre dispersé et qui assurera aux Panzers la suprématie sur les champs de bataille du début de la guerre. Administrativement, il est décidé que les divisions blindées dépendront d'une arme nouvelle, la Panzerwaffe (« arme blindée »), créée sur la base du… train motorisé, où servent Lutz et Guderian. Un choix significatif : aux yeux des Allemands, l'innovation est technique, mais pas doctrinale, la nouvelle force devant s'intégrer au concert interarmes.

L'arrivée au pouvoir d'Hitler, en 1933, achève le processus… tout en le perturbant. En octobre 1935, la 3e division de cavalerie devient la 1re division Panzer (ou PzD), en même temps que sont levées les 2e et 3e PzD. Mais au départ, dans l'esprit de ses chefs, c'est toute la nouvelle Wehrmacht qui doit être motorisée. Chaque division d'infanterie doit être dotée d'un bataillon antichar et d'un autre de reconnaissance motorisée, mais aussi, à terme, d'un bataillon de chars ; et la cavalerie s'engage aussi sur la voie d'une mécanisation complète. Si ce plan n'est jamais réalisé, c'est parce qu'Hitler, une fois aux commandes, impose à ses généraux un changement complet de modèle militaire. Ceux-ci voulaient une armée semi-professionnelle compacte, apte à des guerres limitées ; le Führer veut un outil massif de conquête et de guerre totale, dont les nouvelles « divisions de gladiateurs » seront les Panzers.



La division modèle 1935 encadre 13 000 officiers et soldats, dont 7 000 (54 %) sont des fantassins, appuyés par 24 canons de 105 tractés. Chacun des deux régiments de chars compte deux bataillons à quatre compagnies de 32 tanks, soit 561 engins, chars de commandement inclus. Il s'agit cependant de modèles très légers, Panzer I et II.

La radio, à la fois squelette et système nerveux

On ne le dira jamais assez : tout autant que le « moteur cuirassé », l'arme décisive de la Panzer, c'est la radio. Les Allemands en constatent le caractère indispensable dès la fin de la Grande Guerre : l'une des faiblesses des Stoßtruppen est leur difficulté à rendre compte au commandement et, pour ce dernier, à orienter et coordonner les combats en retour. La dispersion des forces encore accrue par le moteur impose plus que jamais des liaisons performantes. Un bataillon de transmissions est donc affecté dès le début à toutes les divisions Panzer, pour lesquelles sont conçus toute une gamme de véhicules spécialisés chargés de tisser un réseau entre leur état-major et leurs unités subordonnées. Au sein des régiments de chars, chaque blindé dispose d'un équipier dédié au maniement des Funkgerät (FuG), les émetteurs-récepteurs. Le bataillon de reconnaissance dispose quant à lui d'une demi-douzaine de véhicules qui informent le commandement de la situation quasiment en temps réel, lui permettant de pénétrer mieux que ses adversaires le brouillard de la guerre… au moins au début des hostilités. La souplesse du réseau radio – quelques fréquences à réajuster, des indicatifs à changer… – favorise en outre la réorganisation en Kampfgruppen. Il facilite enfin le style de commandement « de l'avant » et permet la liaison air-sol. Seule limite : faute de disposer de quartz importé du Brésil, le Reich peine à produire des postes miniaturisés en nombre suffisant. Motos, Kübelwagen (équivalent allemand de la Jeep) et autres téléphones de campagne vont ainsi servir jusqu'en 1945.



Un Panzer IV voisine avec un half-track Sd.Kfz. 251/6 emportant un officier d'observation de l a Luftwaffe. Grâce à un équipement radio moderne, celui-ci est en mesure de solliciter et de guider l'appui aérien au sol. La Wehrmacht a été la première au monde à obtenir une réelle interaction avion-troupes au sol.

Corps soviétique et DLM française, deux rivaux imparfaits

Lorsqu'elle est créée, la Panzer n'a que deux équivalents : le corps mécanisé soviétique, apparu dès 1931, et la division légère mécanique française, mise sur pied en 1935. Le corps soviétique comporte 2 brigades blindées (chacune à 4 bataillons de chars et 1 d'infanterie motorisée), 1 brigade d'infanterie motorisée, 1 bataillon de reconnaissance (doté de chars légers) et 1 autre de transmissions. Depuis 1931, les Soviétiques ont simplifié cette structure, supprimant artillerie, génie, aviation organique, et réduisant le nombre d'unités. La raison : les grandes manœuvres ont montré qu'il est très difficile de contrôler ces unités massives – les 8 bataillons de chars regroupent un demi-millier de machines, auxquelles s'ajoutent plusieurs milliers de camions, autos, motos, tracteurs chenillés… Sans oublier que les capacités industrielles de l'URSS, encore limitées, ont du mal à concrétiser les visions grandioses des chefs de l'Armée rouge.

La division légère mécanique (DLM) française s'organise en 2 brigades : la première avec deux régiments d'« automitrailleuses de combat », autrement dit de chars, appelés ainsi pour éviter les conflits de possession avec l'infanterie, « propriétaire » en théorie de tous les chars français ; la seconde comprend un régiment d'automitrailleuses et un régiment d'infanterie motorisée (chasseurs portés) à trois bataillons. Un régiment d'artillerie à trois groupes, 2 de 75 mm et 1 de 105 mm, plus une compagnie

antichar et une autre antiaérienne, et des éléments du génie, de transmissions et de soutien complètent l'organigramme.

Par rapport à la Panzer, l'unité soviétique, qui s'en rapproche assez par ses missions, manque d'armes lourdes, de moyens de commandement et de contrôle adaptés. De surcroît, ses composantes combattent côte à côte, mais pas vraiment ensemble. La division française est plus équilibrée et sa structure, fondée sur celle des divisions de cavalerie classiques, est plus aboutie. Mais il lui manque la capacité de mener des actions autonomes. Elle est chargée plutôt d'éclairer puis de couvrir le déploiement du gros des forces, pas de percer ni d'exploiter, rôles pour lesquels elle manque de moyens logistiques et d'au moins un régiment de chars. Et, comme toutes les unités françaises, elle pâtit des lacunes des transmissions, la radio demeurant une denrée rare jusqu'en 1940.

« La coopération entre blindés et aviation était prévue dès le début »

Le lien étroit qui unit divisions Panzer et Luftwaffe remonte aux toutes premières heures de la Reichswehr, souligne l'historien américain James Corum[1]. La théorie a ensuite été perfectionnée par la pratique tout au long des années 1920 et 1930, en Allemagne… et en URSS. Bien avant d'être mise en pratique en Espagne !

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Guerres & Histoire. — En 1939, les Polonais découvrent à leurs dépens l'efficacité terrible du tandem char-avion. Pourtant, cette coopération n'a rien de nouveau ni d'improvisé… Quand la réflexion commence-t-elle ?

James Corum. — L'idée d'une coopération entre avions et troupes au sol est déjà mise en pratique par les Allemands en 1917, par exemple lors de la bataille de Riga, où la dimension aérienne est intégrée dans les plans de feu. Avant les Alliés, les Allemands déploient déjà des avions spécialisés dans l'attaque au sol tel le Junkers J.I. Fin 1917, 10,5 % de leurs avions sont voués à cette mission. L'aviation est déjà considérée comme une arme de percée, destinée à pallier le manque de chars.

Cela n'empêche pas l'Allemagne d'être défaite.

En effet. Mais la leçon n'est pas perdue et l'armée allemande excelle dans l'analyse de l'expérience. Début 1919, avant de devenir le premier chef de la Reichswehr, Seeckt met sur pied 57 comités de réflexions animés par 500 officiers, et

les Luftstreitkräfte [forces aériennes de l'armée impériale] y participent naturellement. De ces réflexions sort une idée fondamentale : Seeckt est l'un des seuls à identifier la mobilité, et non le feu, comme facteur déterminant pour les conflits futurs. L'emphase de la doctrine sur la manœuvre va faire des Panzers le fer de lance de l'armée, et c'est logiquement avec eux que l'aviation va nouer ses relations les plus étroites.

Comment la Reichswehr parvient-elle à élaborer une doctrine d'appui au sol quand elle n'a pas d'aviation ?

Le noyau de la future Luftwaffe de 1935 survit caché dans les rangs de la Reichswehr : Seeckt a insisté pour conserver 180 officiers des Luftstreitkräfte dans les 4 000 autorisés par le traité de Versailles. Ainsi, Wolfram von Richthofen, qui va jouer un rôle considérable dans la coopération avec les Panzers, est censé commander une certaine 8e compagnie d'ambulance prussienne… qu'il n'a probablement jamais vue ! En fait, il travaille à l'état-major, qui l'envoie à la Technische Hochschule de Berlin. Il y obtient en 1929 un doctorat en ingénierie, confidentiel mais fondamental, consacré aux techniques de construction aéronautiques. Quand Hitler arrive au pouvoir, tout est prêt pour la production – avions, chars –, d'où la rapidité et l'efficacité du réarmement. Les aviateurs, dirigés depuis 1920 par le major Helmuth Wilberg, participent aux Kriegsspiele et aux manœuvres, par simulation ou en louant des avions civils. Chacune des dix divisions de l'armée de terre intègre un officier d'aviation et un état-major destiné à superviser l'entraînement conjoint.

Il faut compter aussi avec l'URSS !

La future Luftwaffe s'est vu accorder par Moscou un centre de formation à Lipetsk [500 km au sud-est de Moscou], qui opère de 1925 à 1933. Mais les Allemands ouvrent aussi en 1929 une école des blindés à Kazan [au cœur du Tatarstan, sur la Volga], où les aviateurs interviennent. Il y a même des exercices conjoints, où l'on voit des tanks soviétiques survolés par les aviateurs de la Reichswehr chargés de leur appui. Les cadres des deux pays y défilent et y apprennent beaucoup. L'idée de transférer leur savoir aux bolcheviks, très avides, rend d'ailleurs les Allemands nerveux. Au point qu'en 1933 ces derniers ferment l'école et la transfèrent en Prusse-Orientale, au grand dam des Soviétiques.

Quand naît la doctrine de coopération entre Panzers et Luftwaffe ?

C’est Wilberg qui l’élabore, d’abord au niveau de toute l’armée. En 1925 ou 1926 – la date est incertaine –, il publie un premier petit opus qui définit les règles de l’appui tactique. Ce qui est certain, c’est que la Reichswehr, toujours plus motorisée comme le veut Seeckt, intègre l’appui aérien dans ses manœuvres, là encore dès 1926. L’association étroite entre blindés et aviation est en fait le fruit d’un élan réciproque. En 1935, la nouvelle doctrine [*Luftwaffendienstvorschrift 16 : Luftkriegsführung* ou « règlement n° 16 – conduite de la guerre aérienne »] est élaborée par Wilberg sous la houlette de Walther Wever, premier chef d’état-major de la Luftwaffe : l’appui fait partie des missions premières et, surtout, priorité est accordée aux troupes mobiles. Et la Panzerwaffe est réceptive : Oswald Lutz, son premier chef, ordonne aux unités Panzer de s’entraîner avec leurs voisines de l’aviation, notamment en matière de radio et de reconnaissance.

Concrètement, qu’est-ce que cela signifie dans l’organisation ?

« Coopération » ne signifie pas « subordination ». La Luftwaffe, indépendante de l’armée en 1935, compte bien garder la main sur les opérations. Elle place donc un Kommandeur der Luftwaffe (ou Koluft) auprès des armées et des corps, qui les conseille et fait part de leurs besoins à sa hiérarchie. Toutefois, en l’absence de ligne directe, les délais sont très longs. Aussi Wever a-t-il l’idée de détacher des pilotes au sein des divisions Panzer et même des régiments en 1940. Ces Flieger-Verbindungsoffiziere [officiers aviateurs de liaison ou Flivos] disposent de blindés dotés de radios pour expliquer la situation tactique à leur unité, voire aux avions en l’air en 1941, ce qui améliore grandement la réactivité. Les Alliés n’y parviendront qu’en 1943 ! À cela s’ajoute la proximité physique des QG, alors que les Alliés maintiennent une séparation formelle. En mai 1940, une porte sépare Kleist, chef du Panzergruppe chargé de percer dans les Ardennes, de Richthofen, commandant du corps aérien spécial chargé de l’appuyer.



Au début de la campagne de Pologne, des Stukas survolent un char léger. Il s'en faut alors de deux années que les liaisons sol-air soient au point.

Qu'est-ce que les Panzers peuvent attendre, en matière de missions et de temps de réponse ?

La communication directe donne la possibilité de profiter d'un appui rapproché, directement devant les chars, quand auparavant on n'intervenait que derrière le front, en bloquant par exemple la logistique et les renforts. En 1940, des Stukas se trouvent sur le terrain, armés, et peuvent intervenir au profit d'un régiment Panzer en quarante-cinq minutes, ce qui est stupéfiant. Il faut préciser cependant que la Luftwaffe a mis elle-même l'accent, dès les années 1920, sur la mobilité logistique, de façon à coller au plus près du front et à raccourcir le temps de vol. Vingt-quatre heures, voire moins, suffisent entre la capture d'une prairie et le premier décollage. Les Stukas cumulent de 4 à 5 sorties par jour, contre une seule pour les chasseurs français.

Quel rôle joue la guerre d'Espagne dans la coopération ?

Tout est déjà en place en amont. L'Espagne sert à raffiner les pratiques. On s'aperçoit notamment que le système de transmissions, encore en partie fondé sur le téléphone, fonctionne mal, ce qui conduit à accorder la plus haute priorité aux Flivos. L'entraînement conjoint entre soldats et aviateurs est en outre encouragé par la suppression des demandes d'autorisation. Le succès de l'appui incite à concentrer la moitié des Stukas dans le corps spécial confié en 1939 à Richthofen.

La coopération est-elle alors parfaite ?

L'expérience de l'Espagne fait de la Luftwaffe la force aérienne la mieux entraînée du monde en 1939, mais tout n'est pas au point. La campagne de Pologne révèle des problèmes de communication et de logistique. Les divisions Panzer, dont l'avance est mal suivie, sont plusieurs fois victimes des Stukas. L'armée reconnaît cependant le rôle capital de l'aviation dans le succès et en tire des leçons, alors que Français et Britanniques, témoins de ce qui s'est passé, ne font rien. En dépit du succès de la campagne de France, Richthofen n'est pas avare de critiques : il reproche à Guderian, rencontré le 25 mai 1940, de tout ignorer des capacités de la puissance aérienne, à l'image de la plupart des chefs de l'armée. La coopération atteindra son zénith en 1941, en Russie. Puis les Alliés apprendront et le déclin s'amorcera.

1. Ancien officier de l'US Army devenu historien, James Corum est l'un des meilleurs connaisseurs de l'armée allemande de l'entre-deux-guerres, à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages. Également spécialiste de la contre-insurrection, il enseigne actuellement à l'université britannique de Salford.

Une épée tranchante, mais fragile

Plus qu'à ses chars, la division Panzer doit son succès à sa mobilité, son autonomie et ses capacités interarmes. Ces trois qualités requièrent cependant un appareil humain et industriel solide dont les faiblesses apparaissent dès 1941.

Par Benoist Bihan

En 1938, la gestation de la division Panzer s'achève. Depuis la création des trois premières unités, à l'automne 1935, manœuvres et exercices divers en ont parfait la mise au point. Les leçons tirées confortent les Allemands dans la doctrine héritée de la Reichswehr. D'abord, refuser les fronts continus afin d'éviter l'enlisement redouté dans la guerre de positions. Ensuite, combiner feu et manœuvre pour déstabiliser l'adversaire (jusqu'à transformer en obsession la méthode préférée, celle de l'enveloppement par une ou deux ailes). À ces deux préceptes s'ajoutent le choix systématique du combat interarmes et l'adoption d'un commandement décentralisé, où la prise d'initiatives des cadres subalternes, jusqu'aux sous-officiers, est systématiquement encouragée. Ces premières manœuvres avec des unités blindées réelles n'en révèlent pas moins les lacunes : la lame est forgée, mais pas bien affûtée.

Le premier souci est matériel. Le coup d'accélérateur donné par Hitler au réarmement entamé depuis la fin des années 1920 est trop rapide : l'industrie de guerre, qui n'a plus tourné à fond depuis 1918, est dépassée, surtout pour la production des véhicules – blindés, chenillés ou non – qui doivent équiper la division Panzer. Les deux premiers modèles de chars développés, les Panzerkampfwagen I et II (« véhicules de combat blindé », abrégé en PzKpfw ou Pz), pensés comme des

engins d'entraînement et de transition, équipent toujours le gros des régiments de chars. Ils doivent, en théorie, être remplacés par le char moyen Pz III, destiné à armer 3 compagnies sur 4 dans chaque bataillon de chars, la quatrième étant équipée de Pz IV plus lourds chargés de l'appui des précédents et de celui de l'infanterie.

Le problème est que Pz III et Pz IV souffrent de maladies de jeunesse qui retardent leur mise au point à 1939 et 1936 respectivement, et que les usines ne tiennent pas les cadences de production prévues. Le résultat est que les médiocres Pz I et Pz II représentent plus de 80 % des chars alignés le 1er septembre 1939, et encore 60 % au 10 mai 1940. Les Pz III et Pz IV ne fournissent alors que 25 % du parc, le reste étant composé d'engins – dont l'excellent Pz 38 (t), la lettre signifiant « tchèque » – saisis lors de l'invasion de la partie tchèque de la Tchécoslovaquie en mars 1939.

Une armée à deux vitesses

En fait, l'insuffisance de l'appareil industriel face à l'ampleur et à la rapidité de l'expansion militaire oblige à oublier l'armée d'élite rêvée par Seeckt et contraint à une force à deux vitesses : si les Allemands veulent des formations blindées, il faut que celles-ci concentrent la quasi-totalité des véhicules disponibles, notamment les camions. Mais tout au plus parviennent-ils à motoriser 4 divisions d'infanterie en 1937 (plus 8 autres en novembre 1940, grâce aux camions pris aux Français). Ils ne pourront jamais motoriser leur armée de terre, contrairement aux Alliés occidentaux.

Même à son apogée, au lancement de l'opération « Barbarossa », l'arme blindée allemande souffre de lacunes matérielles. Ainsi, elle ne disposera jamais d'un nombre suffisant des très efficaces (mais complexes et donc longs à produire) semi-chenillés Sd.Kfz. 250 et 251, destinés à l'infanterie mécanisée, au génie et aux unités de reconnaissance ; au mieux, seul 1 bataillon d'infanterie sur 4 peut en être doté. *Idem* pour les automoteurs d'artillerie : les deux tiers des tubes d'une division Panzer sont sur des affûts tractés, certes par des véhicules à moteur, mais dont la mise en batterie, lente, ralentit le rythme des opérations.

Ces soucis d'équipement contraignent à des compromis organisationnels : si les cinq premières unités formées correspondent aux tableaux d'organisation initiaux (dont notamment 2 régiments de chars à 2 bataillons), la création de nouvelles unités se fait systématiquement au détriment des autres, qui doivent céder cadres et unités constituées pour renforcer les nouvelles formations. Au vu des projets démesurés

d'Hitler, la nécessaire expansion du nombre d'unités blindées se fait donc au détriment de leur performance individuelle.

Non contentes de s'affaiblir entre elles, les nouvelles divisions Panzer paupérisent le reste de l'armée. Les chefs disponibles rompus aux tactiques de choc pratiquées par les Panzer sont, on l'a vu, les héritiers des troupes d'assaut de 1917-1918, dont les méthodes ont servi de matrice à la doctrine de la Reichswehr. Pour encadrer les nouvelles Panzer levées jusqu'en 1941, la Wehrmacht va puiser dans ce vivier pour en tirer la crème du corps des officiers, les Guderian, Nehring, Hoth, Rommel et autres Model. Mais, comme pour les camions, leur attribution aux Panzer se fait au détriment des autres armes, qui s'emplissent, à la place, d'officiers nouvellement formés ou rappelés au service.

L'excellence tactique incarnée

Tout cela augure évidemment assez mal de l'avenir et explique pourquoi, au début de la guerre, les divisions Panzer sont les seules à pouvoir réellement mettre en œuvre le combat interarmes dynamique déjà théorisé par la Reichswehr et matérialisé dans l'idée de Kampfgruppe (littéralement « groupe de combat ») : un assemblage *ad hoc* d'unités de toutes les armes, constitué en vue d'une mission tactique donnée (s'emparer d'une position, défaire un groupement adverse, exploiter une percée…) et placé sous un commandement unique.

Dans l'armée idéale pensée dès les années 1920, toutes les divisions allemandes doivent combattre ainsi, réarticulant en permanence leurs composantes. En pratique, cela exige des cadres, encore des cadres… et les meilleurs sont dans les Panzer : revoici les « divisions de gladiateurs ». L'expérience du combat atténue ce différentiel de qualité après 1941, mais il demeure marqué en Pologne, en France, et dans les premiers temps de « Barbarossa », où seules les divisions Panzer sont pleinement capables d'organiser de véritables Kampfgruppen, et encore…



Un half-track léger près d'un Panzer II, obsolète, près de Vitebsk, en juillet 1941. C'est en URSS que les divisions Panzer ont donné la pleine mesure de leur capacité à percer et envelopper. À partir de 1943, malgré l'emploi de chars de plus en plus lourds, « l'ouvre-boîte » de la Wehrmacht mute en une excellente machine de contre-attaque à l'échelon tactique et opérationnel.
© Bundesarchiv/Bild 101I-351-1420-06/Freytag

De 1939 à 1942, en dépit de leurs faiblesses, les divisions Panzer n'en dominent pas moins sans partage le champ de bataille. Elles y bénéficient en effet de deux avantages. D'abord, un rodage en temps de paix, au fil des exercices, mais aussi lors des invasions menées sans combat. Comme celle de l'Autriche le 12 mars 1938, par exemple : la 2e division Panzer (ou PzD) dirigée par Guderian y souffre d'innombrables problèmes – pannes mécaniques et d'essence, surtout – qui conduisent à la réorganisation de la maintenance et du ravitaillement. La première reste jusqu'à la fin de la guerre l'un des atouts des Panzer, qui peuvent compter sur d'excellents ateliers divisionnaires et un dépannage efficace jusque sous le feu adverse. Le second sera la clé du franchissement des Ardennes en mai 1940, où les Allemands innovent en ravitaillant leurs machines à l'aide de bidons (le modèle, surnommé « Jerrycan » – « bidon boche » – par les Britanniques, est largement copié par les Alliés), au besoin largués par avion.

Après les opérations d'avant guerre, des combats de difficulté croissante aguerrissent les unités en gommant leurs dernières maladies de jeunesse. En Pologne, par exemple, les divisions Panzer s'illustrent, mais sans briller : la 4e PzD, en

particulier, que la Luftwaffe pilonne plusieurs fois par erreur, commet l'impair de s'engager seule dans les faubourgs de Varsovie et se fait sèchement corriger par la défense polonaise. Ces déboires sans conséquence stratégique servent de leçon, pointant vers de nécessaires améliorations. Le retour d'expérience est considéré comme vital : après la campagne de France, chacune des 10 Panzer soumet un rapport d'opérations dont les enseignements servent à mettre à jour leur manuel d'emploi.

Ouvre-boîtes pour front continu en France

C'est en France, justement, que les chars vivent leur première heure de gloire, en s'imposant dans la percée, un rôle que les théoriciens de la Reichswehr n'avaient pas envisagé. Se plaçant dans la perspective d'une défensive stratégique, ces derniers voyaient surtout dans les premières divisions Panzer des unités de contre-attaque, vouées à manœuvrer sur les flancs puis les arrières d'un assaillant pour faire s'effondrer son offensive. En Pologne, c'est ainsi (mais dans un cadre stratégique offensif) qu'elles avaient été utilisées. Il en va différemment en France, dont l'armée forme un front continu, configuration honnie des tacticiens allemands.

Il faut donc percer… La mission est normalement dévolue à l'infanterie, mais celle-ci manque désormais des appuis et de la mobilité indispensables pour exploiter une brèche dans la foulée et aller disloquer la défense adverse sur ses arrières. En réalité, la division Panzer est la seule unité capable de percer, puis d'exploiter elle-même ses succès initiaux, ce qui en fait l'outil idéal, même par défaut. D'abord, parce qu'elle dispose des troupes rompues aux tactiques d'infiltration et de choc héritées des Stoßtruppen. Ensuite, parce que ses chars et véhicules sont à même d'avancer à un rythme régulier et ininterrompu, assez rapide pour prendre de court l'adversaire. Enfin, parce que seules les divisions Panzer disposent des moyens de communication nécessaires pour préserver leur unité d'action à la fois lors de la percée (et de ses multiples combats partiels), puis lors de la poursuite qui disperse naturellement ses forces.

Le triomphe de Sedan, les campagnes des Balkans (avril-mai 1941) puis, surtout, l'invasion de l'URSS le démontrent à l'envi : les Panzers ne sont jamais plus à l'aise que lorsque, bénéficiant de l'initiative, ils peuvent opérer librement. Organisés en groupements tactiques compacts en terrain libre, ils sont alors libérés (même seulement temporairement) de la linéarité des opérations imposée par nécessité à l'infanterie. Celle-ci, forcée jusqu'à la fin d'avancer au rythme du pas des fantassins,

ne peut en effet refuser rapidement un flanc menacé en cas d'attaque par des forces mécanisées adverses. La division Panzer, elle, a ce pouvoir et joue largement de ses communications supérieures pour coordonner idéalement ses moyens et attirer ses adversaires dans des combats mobiles où ils sont vite surclassés.

Pièges mobiles en Russie

La supériorité de mouvement et de coordination des blindés allemands joue particulièrement en URSS. Là, les grands espaces et les mouvements pataugs d'une Armée rouge mal remise des purges et moins bien organisée tactiquement donnent aux Panzers toute liberté de manœuvre. On tend ainsi des pièges aux contre-attaques adverses, ou l'on contourne les défenses exigeant un marteau-pilon plutôt qu'un ouvre-boîtes… Après les revers de l'hiver 1941 et l'échec devant Moscou, les divisions Panzer s'offrent d'ultimes lauriers en écrasant la malheureuse offensive que tentent les Soviétiques contre Kharkov à la fin du printemps 1942. La 6e armée et la 1re armée Panzer, 4 divisions Panzer en tête, y écrasent 6 armées soviétiques. Avant de s'élancer vers Stalingrad…

Mais dès avant les désastres de l'hiver 1942-1943, des signes montrent que le « système division Panzer » s'essouffle. En dépit de la formation en 1941 de corps Panzer et d'armées Panzer – en fait, de simples états-majors qui commandent tout autant des divisions d'infanterie que blindées –, la Wehrmacht ne crée jamais de formations mécanisées au-dessus de ses divisions. Ces dernières combattent donc livrées à elles-mêmes dès lors que la situation devient fluide. La polyvalence tellement appréciée peut se transformer en piège, car à force de savoir tout faire, et parce qu'elles sont les seules à être réellement mobiles, les divisions Panzer sont utilisées pour toutes sortes de missions, dont certaines parfaitement à portée de l'infanterie : réduction de poches, prise de villes et, dès 1940, lorsqu'elles s'avancent trop puis à l'est à partir de l'hiver 1941, défense ferme.

La chandelle par les deux bouts

Surtout, il apparaît à l'usage que, sauf dans des cas exceptionnels comme Sedan où le front français est pénétré à peu de frais, l'usage répété des mêmes formations pour percer les use prématurément… au moins autant que les combats mobiles (même si le premier rôle coûte plus cher en hommes, surtout dans les Panzergrenadiers ou l'infanterie mécanisée, et le second en matériels). Leurs succès

donnent également de mauvaises habitudes à la Wehrmacht, qui finit par imaginer que des arabesques blindées la sortiront de tous les guêpiers… Il faut attendre l'hiver 1943-1944 pour que les Allemands s'attellent sérieusement, mais à regret, à la modernisation de leur doctrine défensive, délaissée depuis le début des années 1930.



Une division Panzer en 1941, à l'apogée de ses performances. Faute de défense antichar étoffée, l'Armée rouge ne parvient pas alors à bloquer frontalement les percées blindées. Faute de moyens blindés de contre-attaque convenablement commandés, elle ne parvient pas plus à aveugler les brèches.
© akg-images

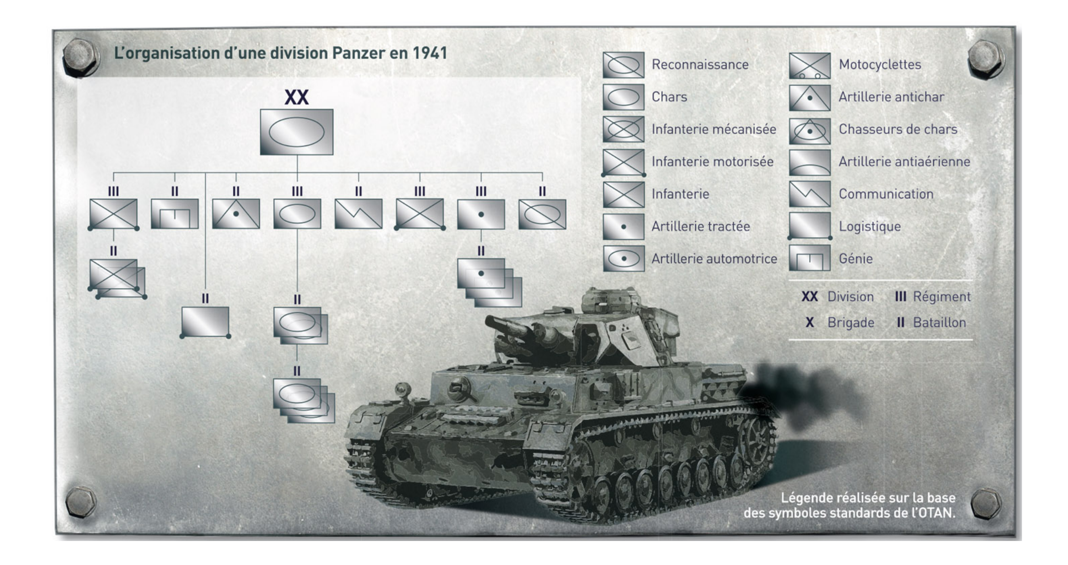
Surtout, les Alliés, même tardivement, ne manquent pas de s'inspirer des succès adverses. Les Américains calquent leur division blindée sur la division Panzer de 1940, qu'ils rééquilibrent en 1943 en 3 combat commands comportant en proportion égale chars, infanterie mécanisée et artillerie. Avec une énorme différence par rapport au modèle : cette version US des Kampfgruppen s'appuie sur des capacités industrielles qui permettent d'en mécaniser et standardiser entièrement l'équipement.

Les Soviétiques aussi apprennent studieusement les « leçons » douloureuses infligées par les divisions Panzer. Décidée dès l'automne 1941, une importante réforme simplifie l'organisation de l'Armée rouge afin de lui rendre de l'agilité. On

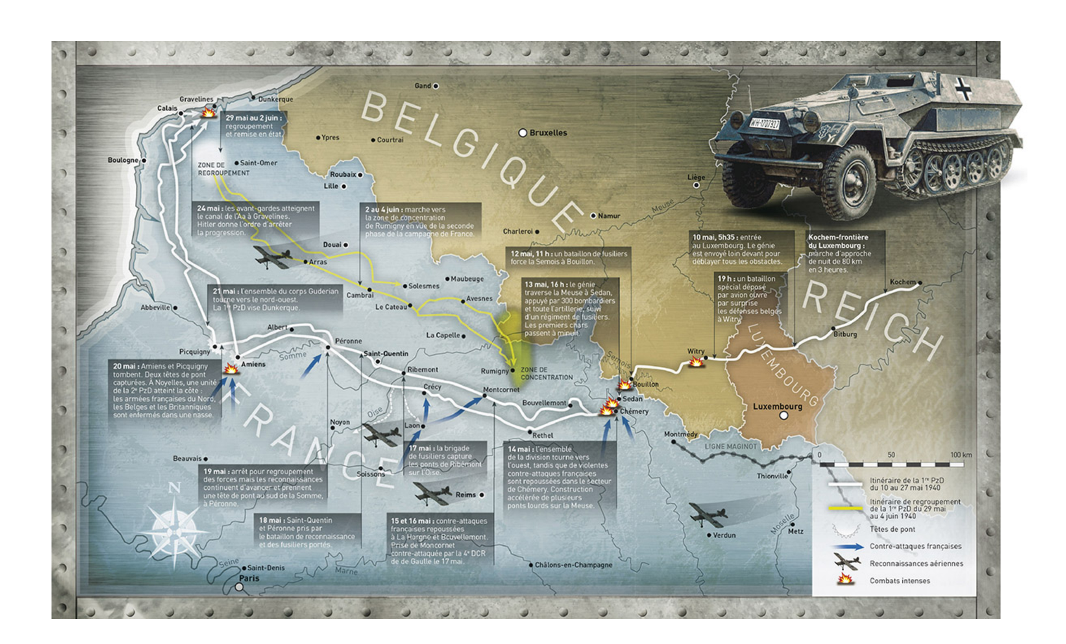
cherche également, et l'on trouve, des parades défensives : à Stalingrad par défaut en s'accrochant à la ville, puis à Koursk en saturant la rase campagne de lignes de défenses et de points d'appui. Les théoriciens et praticiens soviétiques, formés à la rude école de la Panzerwaffe, préparent même une réplique offensive, en ressuscitant les opérations dans la profondeur et en leur donnant une meilleure assise tactique grâce à des corps blindés et mécanisés. Seuls les Britanniques s'accrochent à des organisations et à des doctrines dépassées, prenant les conditions particulières du désert nord-africain pour la norme. À l'été 1942, la division Panzer devenue référence du combat blindé est parvenue au zénith. Et du coup au seuil du déclin.

Kampfgruppe, une unité taillée pour chaque situation

Comme dans le jeu de Pentomino, le puzzle qui permet de reconstituer n'importe quel motif à partir de pièces différentes, le Kampfgruppe (ou KG, groupe de combat généralement qualifié par le nom de son commandant et généralisé dans toute l'armée) se veut une réponse sur mesure à chaque défi tactique. Pour percer depuis Chem vers Moscou le 23 octobre 1941, la 3e PzD assemble, sous l'état-major de la 5e brigade Panzer, un puissant KG Eberbach renforcé en chars et constitué des 3 bataillons du 6e régiment Panzer, 2 bataillons de fusiliers et 1 de pionniers, plus 1 bataillon d'artillerie détaché du corps Panzer et l'artillerie divisionnaire. Pour exploiter la percée après le franchissement de la Meuse à Monthermé le 15 mai 1940, la 6e PzD crée une Verfolgungsabteilung (« détachement de poursuite ») Esebeck hypermobile avec un bataillon de chars, un bataillon de fusiliers à moto, une compagnie de pionniers, une compagnie antichar, un escadron de reconnaissance et une batterie de Flak. Pour faire face à la contre-offensive devant Moscou en décembre 1941, la 1re PzD est réorganisée en plusieurs Sperrverbände (« unités de barrage ») : le KG Westhoven assemble les restes d'un régiment à ceux de 2 bataillons détachés de la 2e PzD, le KG Knopff s'articule autour de 2 bataillons du génie et d'éléments isolés des 1re et 2e PzD. Le KG Wietersheim, destiné à contre-attaquer, concentre le gros des moyens mobiles : un bataillon de side-cars, un de fusiliers sur half-tracks et un autre ajoutant aux chars disponibles les débris d'un bataillon de chars lance-flammes. Par définition, tous les KG sont différents, mais l'évolution est notable au fil de la guerre. En 1940-1941, régiments et bataillons des divisions Panzer sont souvent engagés en corps constitués. En 1944-1945, le KG devient la norme.



La division Panzer réformée pour l'opération « Barbarossa » encadre en théorie 13 300 hommes (dont 5 142 fantassins en 2 régiments) et un seul régiment de chars à 2 bataillons, soit de 120 à 140 tanks (dont encore 30 % de Pz II). L'artillerie, renforcée, compte 24 canons de 105 et 12 de 150 mm.



Commandée par le général Kirchner, la 1re PzD est au centre du trident connu sous le nom de corps blindé Guderian (en fait XIXe corps motorisé), la dent de droite étant formée par la 2e PzD, celle de gauche, par la 10e. Le corps Guderian est la composante principale du Panzergruppe von Kleist chargé d'éventrer le dispositif allié. La 1re PzD comporte une brigade blindée à 2 régiments de chars (254 engins, dont 96 de type III et IV), une brigade de fusiliers dont un tiers des effectifs porté sur half-tracks. Le régiment d'artillerie est renforcé à 48 pièces, la dotation en DCA alourdie et une escadrille complète d'avions de reconnaissance mise à disposition. Dégagée de tout souci pour ses flancs, l'unité se concentre sur deux missions majeures : les franchissements d'obstacles et la vitesse de progression dans la profondeur. En quinze jours et quinze nuits, les 18 000 hommes et 1 300 véhicules parcourent 600 km, de Cochem à Gravelines.

Des crocs pour défendre le Reich

Après avoir bouté le feu à l'Europe, la Panzer devient en 1943 le pompier chargé de contenir les incendies qui dévorent la Wehrmacht. Convertie en môle de résistance mobile, elle parvient grâce à son excellence tactique à prolonger la guerre. Mais ses faiblesses opératives l'empêcheront d'en changer l'issue.

Par Nicolas Aubin

Pour la Wehrmacht, il y a un avant et un après Stalingrad. Pour les divisions Panzer, le déclin est plus lent à venir. En 1943, les unités blindées gardent leur posture offensive, réservées en théorie à des contre-attaques massives et profondes destinées à reconquérir initiative et terrain perdu. Les généraux restent fascinés par les manœuvres grand style, ballet complexe fait de rocades, de conversions, de cadrages débordements dont le coup de revers de Kharkov est l'apothéose au printemps 1943. Après l'échec de Koursk, sur le Dniepr, en juillet-août 1943, c'est au cours de l'hiver 1943-1944 que le Feldmarschall Manstein constate enfin que les élégantes arabesques tracées jadis par ses chars se transforment en pâtés brouillons, en bataille d'usure où 7 divisions Panzer sont éreintées. Pis : en février 1944, l'ambitieux contre-encerclement censé sauver 6 divisions encerclées à Tcherkassy s'embourbe ; 9 Panzer sont cette fois lessivées et laissent 300 chars sur le terrain conquis par les Soviétiques. Plus qu'à Koursk…

En fait, rééditer l'exploit de Kharkov est devenu une chimère : il implique en effet un désastre préalable, l'abandon de centaines de kilomètres, le sacrifice des divisions d'infanterie débordées par les pointes soviétiques et du carburant à foison. Or, l'infanterie et l'essence sont les biens les plus rares du Reich. Payant ce prix, Model

détruira avec 3 divisions Panzer la 2e armée de tanks aux portes de Varsovie en août 1944. Mais comment ce joli succès tactique pourrait-il compenser le désastre opératif subi pendant l'été ?

Tcherkassy annonce un tournant pour la Panzerwaffe. Désormais incapables de peser au niveau opérationnel, les Panzer sont réduites à jouer les pompiers. À l'est, elles sont rattachées en « pools » au profit de groupes d'armées qui les dispersent pour masquer une percée, la freiner ou tendre la main à des encerclés, ou encore servir de radeau de la *Méduse* à l'infanterie en déroute. À l'ouest, elles jouent le rôle de chiens de berger chargés de canaliser et de couvrir une retraite, ou, sous la forme de Kampfgruppen, de môles de résistance.

Pompiers sous-équipés

Les succès défensifs obtenus grâce à cette reconversion forcée s'appuient sur de nouveaux matériels. Depuis sa réforme entre l'été 1943 et le printemps 1944, la division Panzer dispose sur le papier de 99 Panther et 98 Panzer IV, plus 45 chasseurs de chars. Tout cela est théorique. La Panzerwaffe a perdu dans la grande retraite du début 1943 plus de 3 700 chars et canons d'assaut que l'industrie, en dépit d'une montée en puissance, est incapable de remplacer. Le sous-équipement endémique est accentué par l'attrition du parc (60 % par an) et la création de nouvelles divisions Panzer et d'unités blindées indépendantes. Entre octobre 1943 et juin 1944, les 7e et 20e PzD alignent ainsi une trentaine de blindés !

Les Allemands cachent leur misère en remplaçant des chars par des canons d'assaut, puis réduisent le nombre de tubes dans chaque compagnie : 22 en début de guerre, 17 en 1944, 10 en 1945. Certes, les canons de 75 longs ou de 88, dotés d'une optique remarquable, compensent une partie du déficit. À Koursk, 1 Tigre est perdu pour 36 chars russes. Le Panther gagne 99 % de ses duels ! Le général von Senger und Etterlin, à la tête du XIVe corps Panzer en octobre 1943, estime finalement qu'étant donné la mission dorénavant défensive de la division, la pénurie de chars n'est pas dramatique : « Comme leur force en infanterie ne dépassait guère 4 bataillons, un surplus de chars aurait été disproportionné. »

En effet, pour ses actions de freinage ou ses coups de griffes, la division s'organise de plus en plus autour de ses Panzergrenadiers appuyés par une poignée de chars. Même si un seul bataillon peut être effectivement mécanisé sur semi-chenillés (les autres étant motorisés et devant combattre à pied), tous sont

abondamment pourvus en armes automatiques et d'appui. Rien à voir avec un bataillon d'infanterie classique. Le bataillon de reconnaissance devient quant à lui une entité de combat essentielle : 950 hommes montés sur semi-chenillés, dotés de véhicules de combat à roues qui servent à la fois de force de réaction rapide et de bataillon de Panzergrenadiers mécanisé supplémentaire.

L'esprit avant l'acier

Le principal atout de la Panzer reste l'excellence de ses 14 000 hommes. Après quatre ans de guerre, l'encadrement est sans égal, l'esprit de corps au beau fixe et, malgré les saignées régulières, les recrues s'intègrent vite grâce à un entraînement axé sur la remontée d'expérience. Les transmissions, balbutiantes au début du conflit, sont maîtrisées, un atout sérieux dans les circonstances mouvantes de la retraite. L'ultime supériorité réside dans l'efficience des Kampfgruppen qui offrent polyvalence, souplesse et réactivité et permettent à la Panzer d'être une éponge capable de se dessécher en conservant un noyau opérationnel.

Exactement comme leur excellence offensive les a prématurément émoussées en 1941-1942, les Panzer paient leur qualité défensive par une usure accélérée. Mais comment les remplacer ? Muscler l'infanterie ne marche pas. La 78e division d'assaut (Sturm-Division), renforcée de canons d'assaut, puis la Volksgrenadier-Division dotée de chasseurs de chars n'empêchent pas une dégradation de la qualité des fantassins, facilitant les brèches dans lesquelles les Soviétiques s'engouffrent. Redistribuer les blindés ne marche pas mieux. Hitler a l'idée, à l'été 1944, de confier le rôle de pompier à des brigades Panzer moins coûteuses que les divisions. Mais la plupart sont gaspillées dans des contre-offensives en Lorraine, engagées trop vite et à contre-emploi telles des divisions blindées miniatures qu'elles ne sont pas.

Le fond de l'impasse est, en fait, déjà atteint en Normandie : les 10 Panzer patiemment rééquipées pour rejeter les Alliés à la mer sont aspirées en ordre dispersé, puis émiettées pour tenir le front lui-même. Le personnel invente la Panzer-Kampf-Trupp-Taktik, en apparence payante, mais en fait épuisante. La défense n'a plus de profondeur et, quand les Américains la déchirent, le passage à une bataille fluide vire au désastre pour les divisions blindées paralysées à Mortain (Manche), privées de logistique et étrillées comme jamais – les deux tiers des 1 500 chars perdus le sont après le 27 juillet.



La division de Panzergrenadiers Großdeutschland – en réalité une division Panzer – en action en Lituanie en août 1944. Unité d'élite, elle reçoit les meilleurs matériels et est engagée sur tous les points chauds du front de l'Est.
© akg-images/Sammlung Berliner Verlag/Archiv



En mars 1944, un groupe de Waffen-SS sur un Sturmgeschütz III passe devant un camion d'essence soviétique en train de brûler. La SS, armée du parti nazi, ponctionne des hommes et des matériels – les meilleurs – aux unités de la Wehrmacht alors qu'en moyenne sa valeur combative est inférieure, hormis cinq ou six divisions d'élite.

La victoire devenant de plus en plus hypothétique, Hitler compte sur une ultime offensive victorieuse pour amener les Alliés à négocier. Les Panzer peuvent la lui offrir. Mais ni à Koursk, ni en Normandie, ni dans les Ardennes, même rééquipées, elles ne pourront rééditer les exploits de 1940-1941. Ces échecs s'expliquent en fait par une impasse structurelle. Depuis 1942, on a assisté à un rééquilibrage qui place désormais l'offensive et la défensive sur un plan d'égalité. Percer puis exploiter exige des moyens, une planification, une logistique bien plus considérables qu'en 1940. À Koursk, les Panzer n'ont tout simplement plus le punch pour percer les défenses soviétiques en profondeur. Depuis 1943, Guderian s'époumone en vain, plaidant qu'en dessous de « 400 chars, l'appareil n'a plus la fonction d'une véritable puissance offensive ».

La situation empire en 1945. En Poméranie en janvier puis en Hongrie en mars, l'avance obtenue lors des ultimes offensives blindées devient dérisoire. Elle se brise sur les *Pakfront* soviétiques : une tactique défensive qui canalise les mouvements le long des routes à l'aide de champs de mines ; là, blindés et grenadiers se font étriller par des feux croisés massifs d'artillerie, de blindés et d'armes automatiques. À l'ouest, les divisions Panzer n'ont plus l'appui de la Luftwaffe et subissent en permanence la pression des chasseurs bombardiers alliés, qui empêchent les concentrations diurnes. Quand les rares attaques ne sont pas écrasées par l'artillerie, les Panzer ne peuvent les exploiter correctement, faute de logistique : les Allemands, habitués à piller les stocks de camions des pays conquis, se retrouvent fort mal dotés en 1944. Il faut attendre la fin de l'année pour que soit enfin formé un échelon administratif (la 6e armée Panzer SS) capable de suppléer aux besoins – et encore, médiocrement.

Chars lourds inadaptés à l'offensive

En perpétuel manque de munitions et, pis, de carburant, les divisions Panzer se trouvent en posture d'autant plus périlleuse que l'adversaire devient plus dur et le matériel plus gourmand (dans la boue de Tcherkassy, les 730 litres d'un plein de Panther lui offrent… 4 km). D'ailleurs, ces chars lourds qui font l'orgueil de la Panzerwaffe ne sont pas taillés pour l'offensive : trop complexes et fragiles, ils exigent une maintenance incompatible avec des mouvements en profondeur ; trop volumineux, ils n'ont plus la souplesse des Panzer III. Les itinéraires d'attaque deviennent des cimetières aux éléphants. La pointe blindée s'émousse d'elle-même en quelques dizaines de kilomètres. Même en se bornant à des opérations par temps couvert ou de nuit (ce qui explique les efforts déployés pour des systèmes de visée nocturne), dans des secteurs moins défendus et sur de courtes distances comme dans les Ardennes, la sanction tombe ! Par la force des choses, l'instrument de la Blitzkrieg a muté en un outil purement défensif où la puissance d'arrêt prime la puissance de pénétration.

Fin 1944, les écoles sont siphonnées, les soldats ont perdu le savoir-faire élémentaire. Le 25 mars 1945, une ultime réforme, inachevée, prend acte de l'effondrement de l'économie. Les divisions sont appareillées par paire au sein d'un corps afin de mutualiser les services et de réduire à un millier le nombre de camions. Chacune ne compte plus qu'un seul Kampfgruppe mobile de 8 600 combattants, 40 Panzers et 22 chasseurs de chars. Le reliquat va à vélo, le cheval revient au galop. Aucune distinction n'est plus faite entre division Panzer et division de Panzergrenadiers. Autant que les obus alliés, cette réforme donne le coup de grâce à

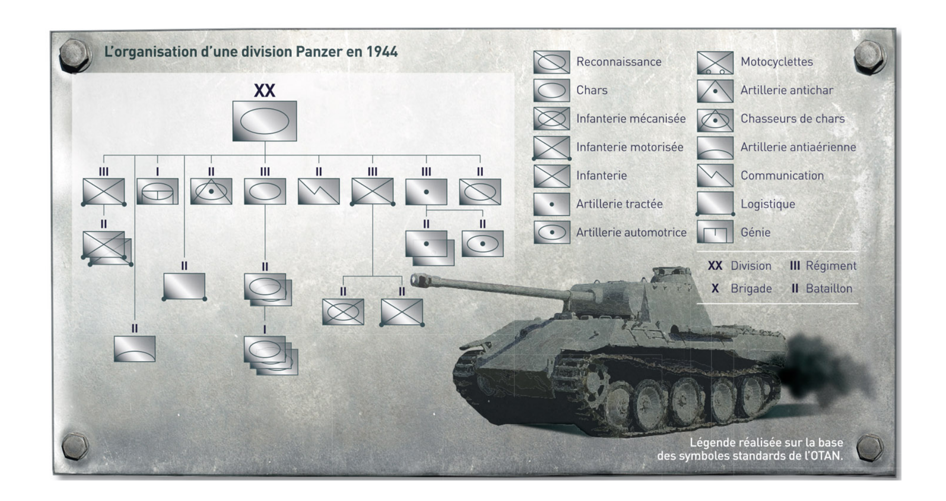
un mythe. Les dieux de la guerre, ou plutôt leurs représentants sur terre, Joukov, Patton et autres, ont sonné la dernière heure de la Wehrmacht. Mais la Panzerwaffe n’a pas dit son dernier mot.



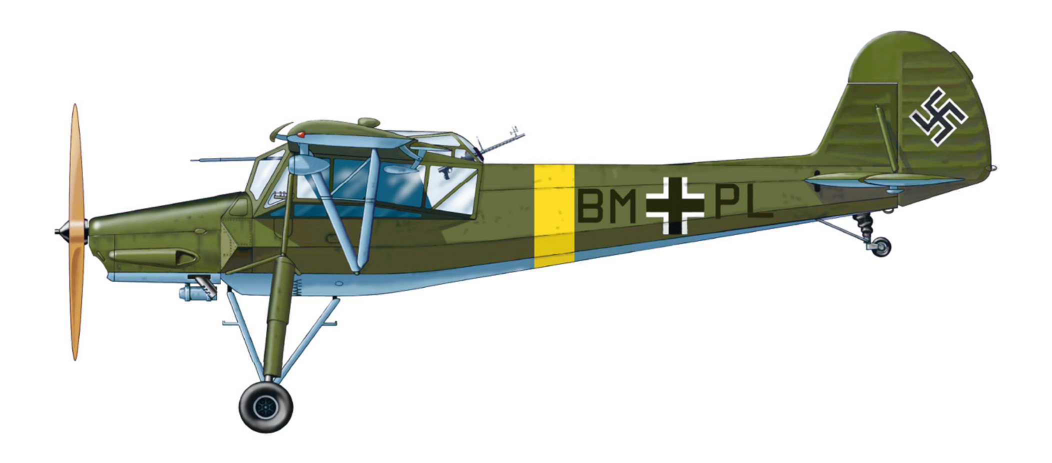
En juillet 1943, durant la bataille de Koursk, un Panzergrenadier prend une pause accoudé à un char Tigre. Constitués en unités à base régionale, les soldats de la Wehrmacht gardent longtemps confiance en leurs chefs et en leurs armes. Jusqu'en 1945, ils sont des adversaires coriaces.

La division Panzer SS, une garde prétorienne pas si efficace

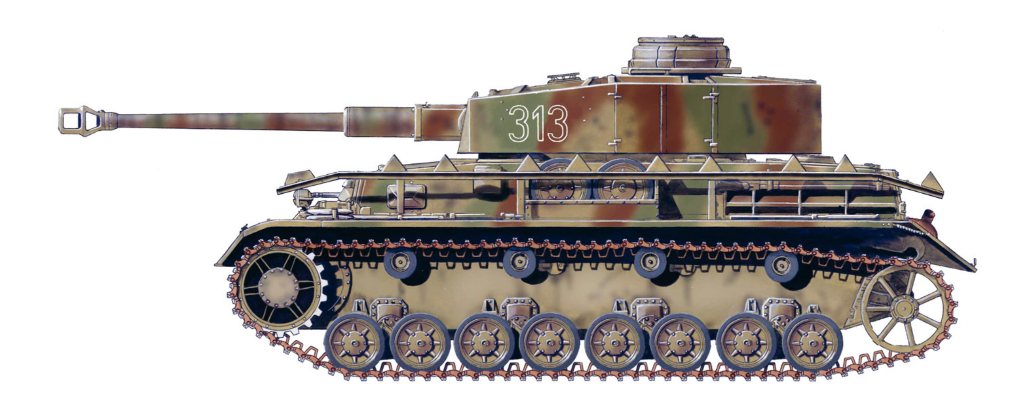
Outre des noms de baptême sans équivoque tels Totenkopf (« tête de mort »), les divisions Panzer SS ont le privilège d'appartenir à une organisation spéciale et peuvent ainsi compter sur un protecteur au cœur du pouvoir, Himmler. Elles sont mieux nanties en armes d'appui et en utilitaires, hormis, à partir de 1944, pour la dotation en chars – prérogative contrôlée par l'inspecteur général des troupes blindées, Guderian. Elles comptent 4 000 hommes de plus, car, pour reprendre les mots du général von Senger und Etterlin, « elles avaient 6 bataillons [de Panzergrenadiers au lieu de 4] et autant de chars que la division blindée. De ce fait, elles étaient organisées de façon plus rationnelle, pour toutes les sortes d'emploi dans l'attaque et la défense ». Bien vues du Führer, engagées dans les opérations jugées vitales, elles s'érigent en garde prétorienne. Leur vivier de cadres expérimentés limité (et dépendant beaucoup des transferts depuis l'armée de terre) produit des défaillances récurrentes dans les fonctions d'état-major et ramène au mieux leur performance au niveau des divisions Panzer.



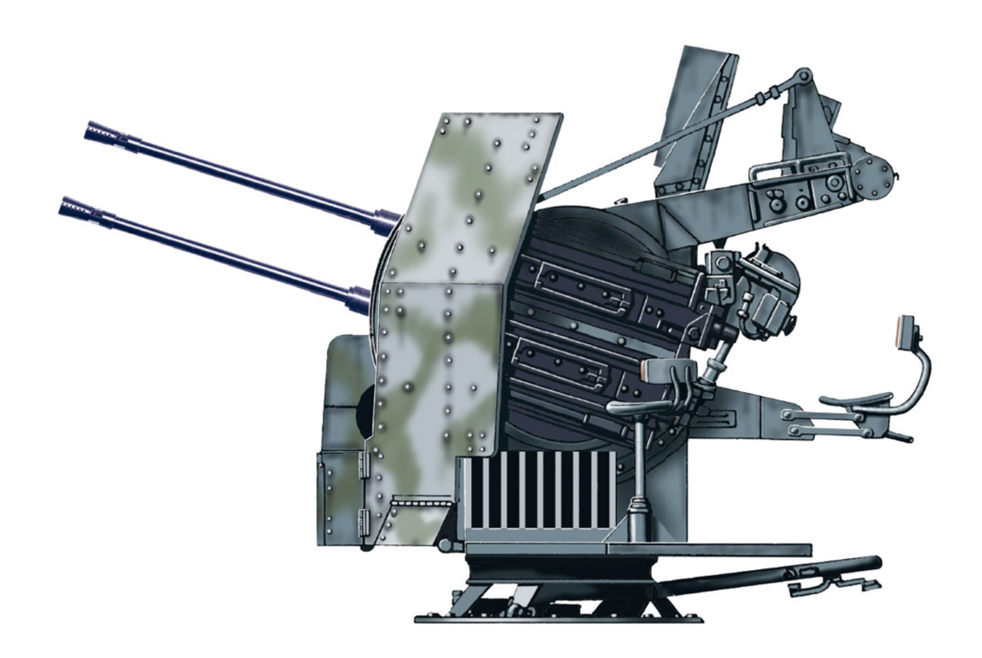
La division modèle 1944 intègre – en théorie, car la réalité est loin du compte – 14 053 hommes, 303 voitures, 852 camions, 95 tracteurs semi-chenillés, 171 motos, 31 chasseurs de chars, 372 blindés légers (dont 300 semi-chenillés et 16 autocanons), 25 pièces d'artillerie lourde et 179 chars (79 Panther, 81 Pz IV, 8 Flakpanzer, 11 engins de commandement et de récupération). La compagnie du génie est désormais blindée.



Ultraléger (1 260 kg à pleine charge), le Fieseler Fi 156 Storch (« cigogne ») se pose et décolle sur moins de 100 mètres, ce qui en fait l'avion d'observation et de liaison favori des officiers des Panzer. L'engin est cependant vulnérable aux tirs du sol. C'est ainsi que Theodor Eicke, commandant de la division Panzer SS Totenkopf, est tué le 26 février 1943.



Faute de produire assez de Panzer V Panther, le Panzer IV continue d'équiper 1 bataillon sur 2 dans les régiments de chars. Les versions 1944 (Ausführung H et J, 5 532 produits) n'ont plus grand-chose à voir avec celle de 1940. Mieux protégé, le Pz IV est désormais doté d'un redoutable canon de 75 mm long à l'optique de visée excellente.



L'affût quadruple de 20 mm Flakvierling 38 tire quant à lui en pratique 800 coups/minute et sert aussi bien contre les avions que pour l'appui-feu. L'imposante Flak divisionnaire compte en 1944 36 Flakvierling, mais aussi 6 canons de 37 mm, 8 canons de 88 mm (aux qualités antichars redoutées des Alliés), 16 pièces diverses sur semi-chenillés et 8 Flakpanzer, affûts de 20 ou 37 montés sur châssis de Pz IV.

Sturmgeschütz III, le blindé à tout faire de la Wehrmacht

Enfant chéri du futur maréchal von Manstein, ce char sans tourelle conçu à l'origine comme simple soutien d'infanterie se révèle un redoutable chasseur de chars. Mais le Reich constate trop tard son énorme potentiel.

Par Pierre Grumberg

Quel blindé a été le plus fabriqué par le IIIe Reich, sans discontinuer pendant toute la guerre ? Lequel a détruit le plus d'adversaires sur le champ de bataille ? Le racé Panther, le colossal Elefant, le terrifiant Königstiger ? Non pas. L'engin en question ressemble plus à un crapaud qu'à une bête féroce, et son nom ne sonne pas mieux : Sturmgeschütz III (StuG III en abrégé), signifiant « canon d'assaut ». Injustement ignoré, il figure pourtant parmi les systèmes d'armes les plus réussis de la Seconde Guerre mondiale.

Son existence, le canon d'assaut la doit à un très prestigieux personnage : rien de moins qu'Erich von Manstein. Celui-ci n'est encore que colonel, directeur de la branche opérations de l'état-major de l'armée de terre (Oberkommando des Heeres ou OKH), quand il rédige un mémorandum à l'automne 1935. Pour lui, c'est certain, les tactiques de l'infanterie de choc ne suffisent pas pour rompre un front : sans le soutien d'une artillerie encombrée par ses montagnes d'obus, l'assaut est facilement arrêté et l'ennemi gagne le répit nécessaire pour se reformer. « Il était clair pour moi que l'infanterie avait besoin d'une arme d'appoint qui, par l'effet puissant du tir au coup par coup, se trouvât en mesure de maintenir les pointes de l'infanterie sous son rayon

d'action de façon à pouvoir combattre en tir tendu les nouveaux nids de mitrailleuses apparaissant dans la profondeur du dispositif ennemi », résume le général après guerre. Or, ni les chars traditionnels, plus efficaces en masse que dispersés, ni l'artillerie traditionnelle, ni même les batteries d'accompagnement improvisées en 1918, mais pas assez mobiles, n'apportent la solution.

Victime des querelles de chefs

Manstein imagine alors un canon sur châssis de char léger à toit ouvert (ce qui favorise le repérage des objectifs), sorte de couteau suisse tactique capable de matraquer les points d'appui, d'écraser les nids de mitrailleuses et même de repousser des contre-attaques blindées. Comme l'engin n'est pas destiné à opérer seul, mais avec l'infanterie, il n'a pas besoin de protections tous azimuts. On peut donc supprimer la tourelle exiguë de l'époque pour loger un gros canon. Le tout sera confié à l'artillerie, puisque c'est elle qui mettra les canons en œuvre.

L'accueil réservé à l'idée nouvelle est mitigé. « Mon cher Manstein, ce coup-ci, vous avez mis à côté de la cible », remarque ainsi l'ex-artilleur Ludwig Beck, alors chef d'état-major de l'OKH. Les prophètes des Panzers détestent le canon d'assaut, le qualifiant, de « fossoyeur de l'arme blindée ». Mais Werner von Fritsch, le commandant en chef, vient de l'artillerie volante de la cavalerie, invention géniale de Frédéric II : saisissant tout l'intérêt de l'artillerie d'assaut, il fait commander un prototype à Daimler-Benz le 15 juin 1936. Présenté en 1937, le Sturmgeschütz III est ainsi baptisé car il est construit sur le châssis du Panzer III, le nouveau char moyen de la Wehrmacht. Comme l'avait suggéré Manstein, il est équipé d'un canon de 75 mm court (ce qui se fait de plus puissant alors), tandis que le Pz III ne porte qu'un 37 mm. Les concepteurs vont cependant enfermer le canon dans une casemate fermée, afin de mieux protéger l'équipage, qui pourra de toute façon combattre trappes ouvertes au besoin.

Les essais étant satisfaisants, Fritsch fonde la Sturmartillerie à l'automne 1937, avec pour objectif de doter sous deux ans chaque division d'infanterie d'un bataillon de 12 pièces. Malheureusement pour Manstein, à peine le nouvel engin a-t-il commencer à tracer son sillon que les nazis lui jettent des bâtons dans les chenilles : accusé d'homosexualité, Fritsch est en effet contraint à la démission le 4 février 1938, entraînant Manstein et sa Sturmartillerie dans la disgrâce. Artilleur de la vieille école, le remplaçant de Fritsch, Walther von Brauchitsch, fait annuler les plans de son prédécesseur, sans stopper toutefois la fabrication. C'est ainsi qu'en mai 1940 la

Wehrmacht aligne une trentaine de StuG III, saupoudrés en batteries indépendantes dans quelques unités d'infanterie.

États d'armes excellents

Le régiment d'élite Großdeutschland fait partie des privilégiés et engage les nouveaux engins pour la première fois le 12 mai à Villers-sur-Semois et Suxy, dans les Ardennes belges. Les StuG culbutent les défenses françaises, anéantissent nids de mitrailleuses et batteries d'artillerie hippomobiles, détruisent les maisons fortifiées, transportent mitrailleuses, mortiers, munitions… C'est un remarquable succès.

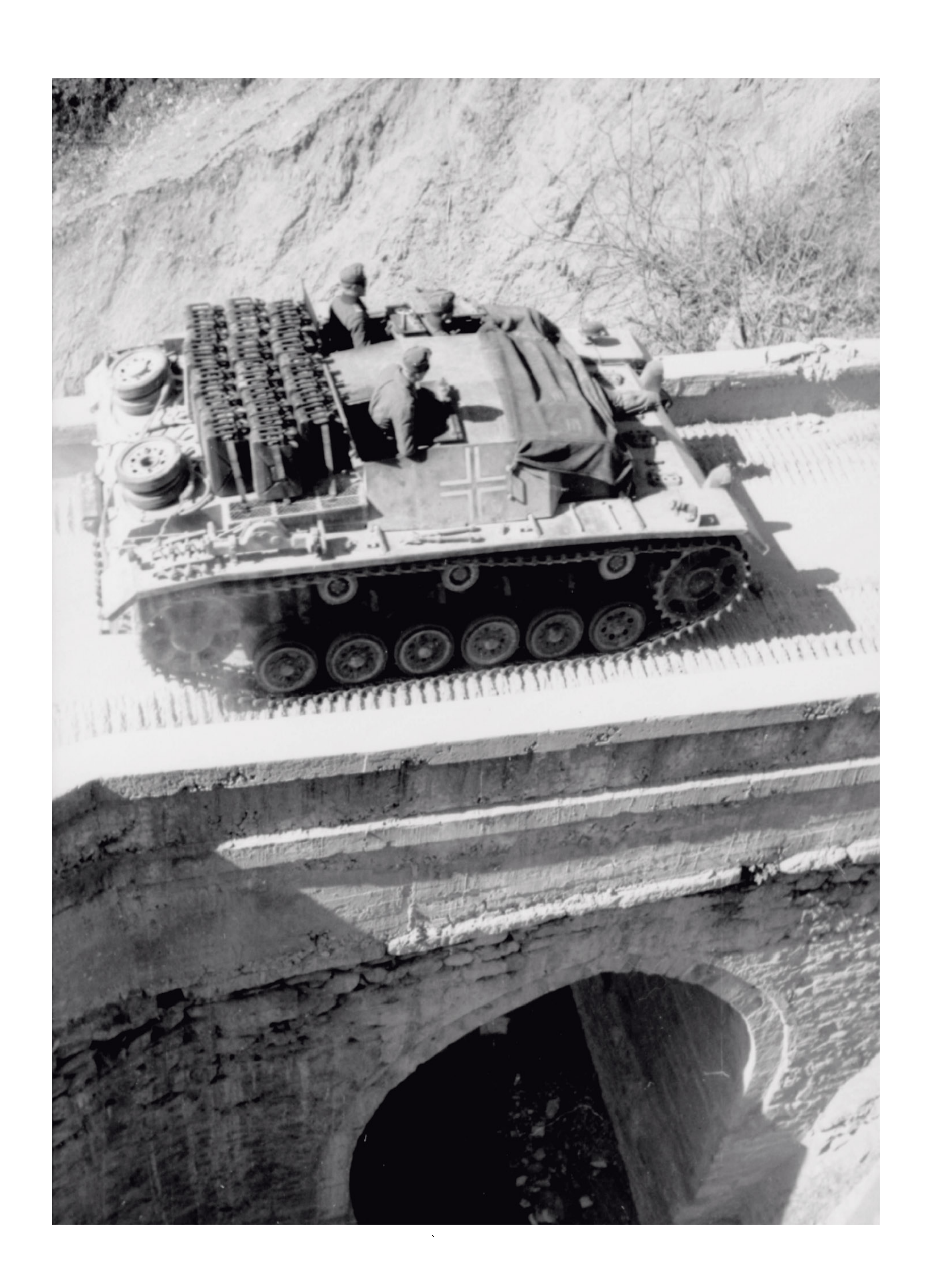
Si l'affaire française est vite réglée, l'opération « Barbarossa » redonne un an plus tard aux StuG III, étoffés à trois maigres centaines, l'occasion de briller. Pendant les quinze premières semaines de la campagne, une seule batterie de six engins détruit 91 tanks, en capture 23, démolit 23 bunkers, 10 trains et des centaines de camions. Ce n'est qu'un début. Avec le montage en juin 1942 d'un vrai tube antichar (le 75 mm L/48), les scores deviennent effarants. À l'hiver 1942, les 41 StuG III de la Sturmabteilung 226 (équivalent d'un bataillon) anéantissent, devant le lac Ladoga, 210 chars russes au prix de 13 détruits. Soit un ratio de 1 pour 16 !

« La première clé de la réussite est l'absence de tourelle, résume l'historien américain John Mosier. Le canon d'assaut est débarrassé d'un mécanisme complexe, pesant et étroit, que d'ailleurs aucune nation ne parviendra à maîtriser de toute la guerre. Sa silhouette ainsi surbaissée, il est bien plus difficile à repérer et à atteindre. » « Il est vrai que la liberté de mouvement du canon, 10 degrés en azimut, peut paraître limitée, remarque le lieutenant-colonel Dubois, directeur du musée des Blindés de Saumur. Mais aux distances de combat, soit de 800 à 1 000 mètres, cela permet de couvrir un front important. »

La vulnérabilité en cas d'attaque de flanc est compensée par la présence permanente de l'infanterie. Enfin, la Wehrmacht étant acculée de plus en plus à la défensive, le canon d'assaut, à l'affût dans les replis du terrain, se prête à merveille à l'embuscade, souligne l'historien américain Bruce Gudmundsson. Ultime atout imprévu : les artilleurs qui arment les canons d'assaut visent méthodiquement en encadrant la cible, ce qui donne de meilleurs résultats que le tir ajusté au jugé pratiqué par les tankistes. Tout cela contribue à faire du canon d'assaut un engin aussi redoutable que difficile à détruire. Ainsi, la Wehrmacht constate en 1942 que ses StuG III ne sont pas moins efficaces que ses Pz III ou Pz IV, pour une espérance de vie sept fois supérieure !

Trop peu, trop tard

En 1942, plus de doute : le canon d'assaut est un superbe succès, et les fantassins en demandent toujours plus. L'ennui pour eux est que l'industrie du Reich, alors notoirement inefficace, est incapable de répondre. Si elle produit chaque mois environ 350 châssis de chars moyens et lourds (types III, IV et VI Tiger), c'est trois fois moins que l'URSS, pourtant envahie, ou même que les États-Unis, seulement entrés en guerre en décembre 1941 ! Considérée comme secondaire, la production du StuG III stagne à moins de 50 unités mensuelles pour 1941, la barre des 100 n'étant franchie qu'en octobre 1942. Le résultat est que les Allemands disposent en tout de 210 canons d'assaut à la mi-juin 1942, alors que démarre la grande offensive vers le Caucase et la Volga. Puis la Wehrmacht ayant triomphé tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise souffla sur Stalingrad… Confrontés au déferlement des T34, les patrons de l'infanterie réalisent à quel point leurs défenses sont dérisoires : un rapport daté d'octobre 1943 cité par Bruce Gudmundsson mentionnera une moyenne de 9 tubes de 75 mm (ou 76,2 mm capturés) par division… Leurs collègues des Panzerdivisionen, éreintés dans la steppe, ne sont pas mieux lotis.



Un canon d’assaut Sturmgeschütz III dans les Balkans en 1941. A l’arrière, des jerrycans d’essence, une invention allemande reprise par les Américains. Le canon court de 75 mm du Sturmgeschütz III sera bientôt remplacé par un canon long plus apte au combat antichar.
© Bundesarchiv/Bild 101I-158-0085-01/Koch



Trois Sturmgeschütz III dans le Caucase en 1942. Le canon est pointé au maximum vers le haut. Son débattement latéral ne dépasse pas 30 degrés. Économique, polyvalent, bien protégé par sa silhouette surbaissée, doté d’un excellent canon, le Sturmgeschütz III est fabriqué en quantités croissantes jusqu’à la fin de la guerre.
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/image BPK

Voilà du coup le canon d’assaut objet de toutes les convoitises. Ainsi, Heinz Guderian, nouvel inspecteur de l’arme blindée et jusqu’alors ennemi juré de la Sturmartillerie, tente de mettre la main dessus, lors d’une conférence tenue à Vinnitsa le 9 mars 1943 en présence d’Hitler. « À ma suggestion, la conférence entière entra en émoi. Tout le monde, à l’exception de Speer [le patron de l’industrie], désapprouva, en particulier les artilleurs, déplore Guderian dans ses Mémoires. L’aide de camp en chef d’Hitler parla également contre moi, remarquant que l’artillerie d’assaut était la seule arme qui permette aux artilleurs d’obtenir la croix de chevalier. Hitler me fixa avec une expression de pitié, et dit finalement : “Vous voyez, ils sont tous contre vous. Je ne peux donc pas approuver non plus.” »

Un ersatz de tank pour repousser l’inévitable

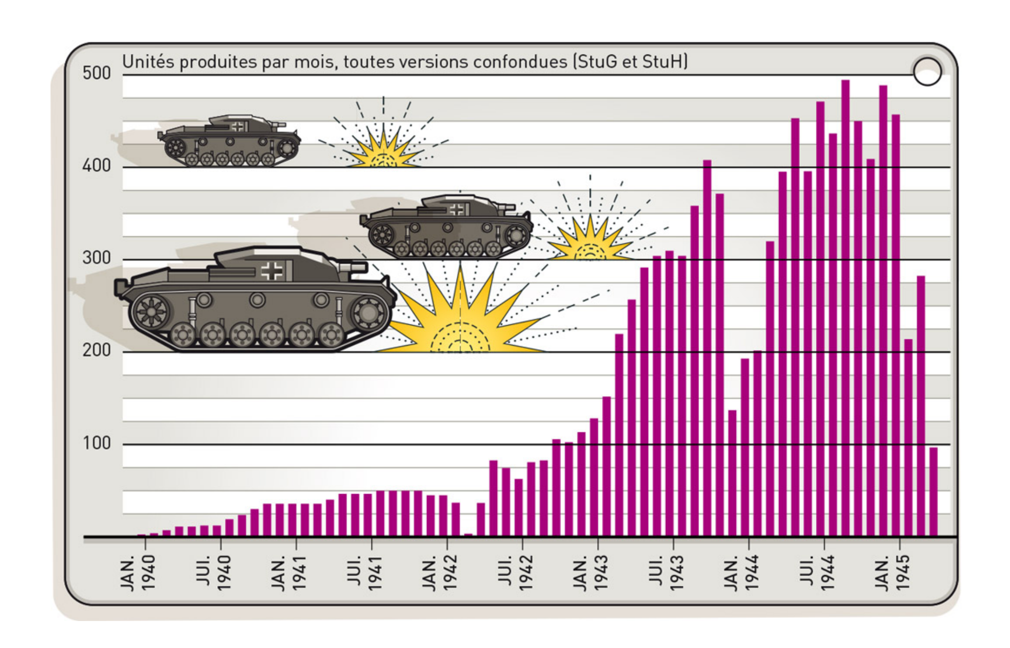
Si Speer approuve Guderian, c'est qu'il a compris que l'Allemagne n'a plus le choix. Pour tenir à l'est, il vaut mieux sacrifier le char au profit du canon d'assaut : ainsi, grâce à un accroissement tardif mais spectaculaire de la production, environ 7 200 canons d'assaut sont sortis en 1944 contre 6 800 tanks (la proportion était encore de 3 000 contre 5 100 en 1943). Simple affaire d'économies : le StuG III coûte 20 % de moins qu'un Pz IV à canon et efficacité équivalents, 30 % de moins qu'un Panther (avec une consommation de carburant inférieure de la même proportion, un atout sérieux quand menace la panne sèche). On en fabrique 3 pour le prix d'un unique Tigre I !

Voilà qui permet d'étoffer les unités : de 10 bataillons en juin 1941, on passe ainsi à 19 en juillet 1942, 37 fin 1943, 42 à l'été 1944… Le StuG remplace désormais systématiquement le char dans les rangs des Panzergrenadierdivisionen (divisions mécanisées) et voit sa part grimper au sein des divisions blindées. Fin 1943, la proportion des canons d'assaut à disposition de l'infanterie est tombée à moins de 60 %. Plus de 25 % ont déjà rejoint la Panzerwaffe de Guderian, sans compter 13 % distribués aux Waffen-SS.

Transformée en ersatz de Panzer, l'ex-arme d'infanterie n'en continue pas moins de faire des miracles. Selon les statistiques de la Wehrmacht pour les cinq premiers mois de l'année 1944, les canons d'assaut sur le front de l'Est détruisent pas moins de 2 031 chars pour 436 pertes, soit un taux éminemment respectable de 1 pour 4,6. Même si le StuG III continue d'infliger de lourdes pertes aux Alliés, même si se multiplient sous l'appellation Jagdpanzer (« chasseur de chars ») les canons antichars lourds sur châssis de char sans tourelle (Jagdpanther, Jagdtiger…), la guerre est déjà perdue pour l'Allemagne.

Bien que repris pendant la guerre froide, le concept de canon d'assaut est condamné dans les années 1970 par les nouvelles générations de chars dotés de vastes tourelles, abritant bientôt des canons stabilisés pour le tir en mouvement. Il est temps pour le crapaud d'entrer au musée et de disparaître dans l'ombre élégante du Panther…

UNE PRODUCTION À LA PEINE

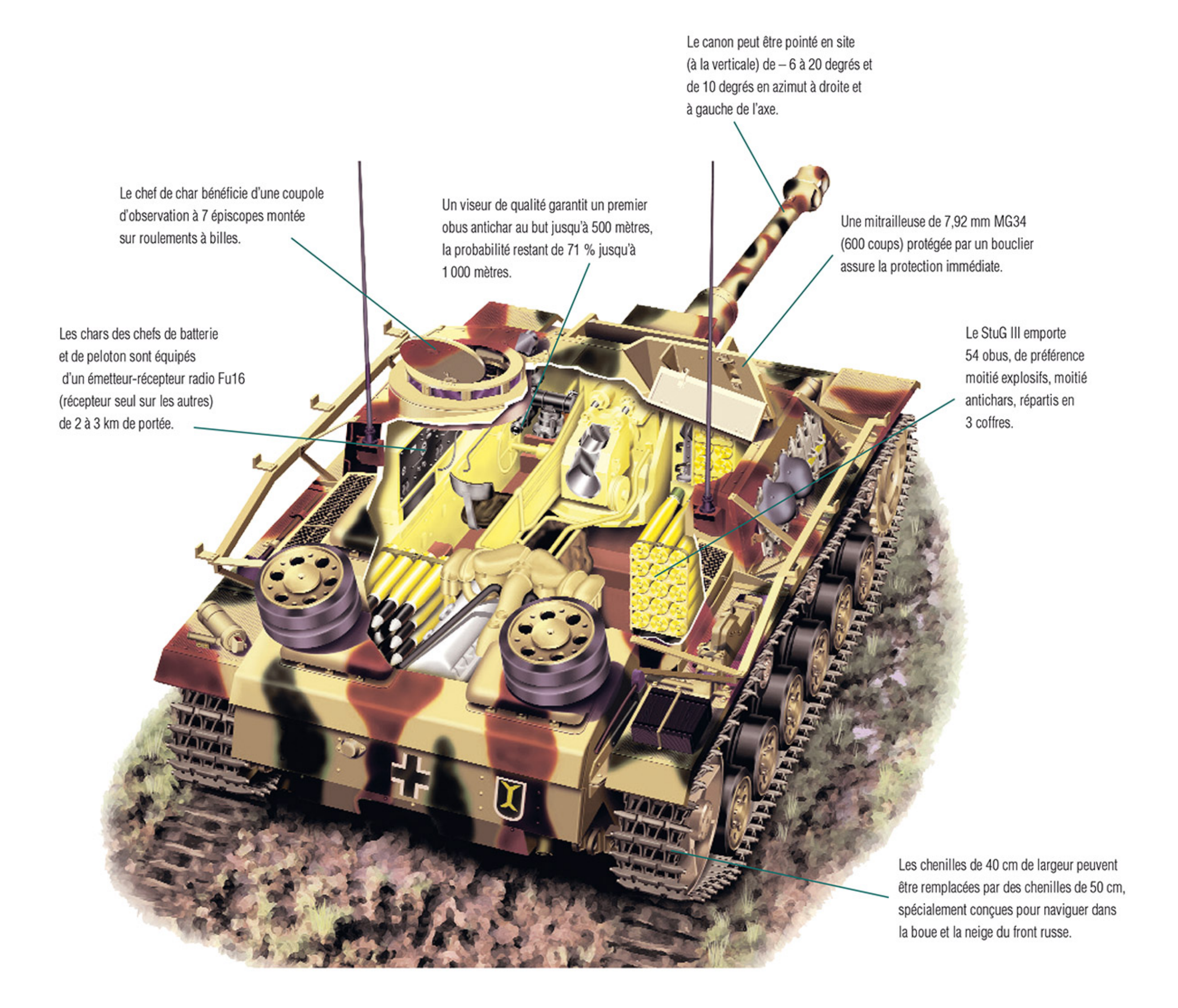


Les insuffisances de l'industrie allemande se lisent clairement dans les sorties mensuelles du StuG III, qui ne décollent réellement qu'à l'automne 1942. La chute de production de l'hiver 1943-1944 est causée par le bombardement aérien de l'usine berlinoise Alkett en novembre. Pour compenser, Krupp lance un StuG d'armement similaire fondé sur le Panzer IV (StuG IV), construit au total à 1 100 exemplaires.
© Stéphane Jungers



À droite, un Sturmgeschütz III dans une rue de Goldap, en Prusse-Orientale, fin 1944. À la fin de la guerre, sans les soixante-quatre brigades de trente et un Sturmgeschütz III chacune, l'infanterie allemande n'aurait jamais pu tenir et, surtout, décrocher à l'abri.
© Bundesarchiv/Bild 183-R64974/Hermann

LE PUNCH D'UN PANZER À MOINDRE COÜT



Un blindé agile

Le StuG III est propulsé par un moteur à essence Maybach HL 120 TRM de 12 cylindres, offrant 265 ch à 2 600 tours/minute et raccordé à une transmission 6 vitesses. Cette combinaison fournit de bonnes performances (40 km/h sur route, jusqu'à 15 km/h en tout-terrain) et de solides capacités de franchissement (tranchée de 2,3 mètres, talus de 0,6 mètre, pente de 30 degrés). Qualité très appréciée en Russie, le StuG III peut passer un gué d'une profondeur de 80 cm. Le réservoir de 320 litres offre une autonomie de 155 km sur route et de 95 km en tout-terrain.

Un redoutable chasseur de chars

Le StuG III Ausf. G est doté d'un excellent canon, le Sturmkanone (ou StuK) 40 L/48 (48 calibres) de 75 mm. Polyvalent, celui-ci tire un obus explosif classique ou trois types de perforants (tête renforcée et explosif, charge creuse et haute vélocité à flèche de tungstène). De quoi mettre, en visant la tourelle, un T34/85 ou un Sherman hors de combat à respectivement 700 et 1 000 mètres. Un obusier de 105 mm remplace le 75 mm sur le Sturmhaubitze (« obusier d'assaut », StuH 42, produit à 1 200 exemplaires).

Tout le blindage à l'avant

Le StuG III Ausf. G (le plus fabriqué, avec 7 700 exemplaires) est construit sur le châssis d'un Panzer III Ausf. M et pèse 24 tonnes. L'équipage (chef de char, conducteur, pointeur, chargeur) est protégé par un blindage frontal de 80 mm, invulnérable, au-delà de 100 mètres, au canon de 75 mm d'un Sherman ou, au-delà de 1 500 mètres, au 85 mm d'un T34/85. Le blindage des flancs est cependant limité à 30 mm et perméable aux munitions au-delà de 20 mm. Pour les protéger des fusils antichars soviétiques, des jupes blindées (Schürzen, ici démontées) sont ajoutées à partir d'avril 1943.

Panzer III contre Somua S35, les frères ennemis

Leurs genèses se ressemblent étrangement et leur unique rencontre donne un résultat indécis. En fait, une meilleure compréhension allemande de l'ergonomie conduit à un engin nettement mieux adapté au combat blindé que son alter ego français.

Par Nicolas Aubin

Matinée du 12 mai 1940, dans la morne plaine belge… Les chars de tête de la 4e Panzerdivision (PzD) approchent du hameau de Crehen, à 1 km au sud-ouest du bourg de Hannut. Soudain, 4 Panzer I s'embrasent : 25 chars français Hotchkiss H35 ainsi que des pièces antichars de 25 mm retranchées viennent d'ouvrir le feu. Pendant trois heures, la mêlée reste incertaine, jusqu'à ce qu'une compagnie de Panzer III surgisse et détruise méthodiquement 11 des 21 H35 encore intacts. Le village est pris… Et les Allemands reprennent leur progression en fin d'après-midi. Depuis son observatoire, le lieutenant-colonel Touzet du Vigier, chef du 2e régiment de cuirassiers (RC), assiste au débouché des Panzers. En catastrophe, il ordonne à l'artillerie de pilonner le secteur. En trente minutes, 2 760 obus disloquent l'attaque allemande. En parallèle, Touzet prescrit à 2 pelotons de chars Somua d'attaquer le flanc ennemi. Cette fois, c'est au tour des Allemands d'être accablés. Les 47 mm des Somua perforent un à un les Pz III, tout en encaissant sans broncher les 37 mm en retour. Les Allemands, pourtant en supériorité, sont contraints au repli. La 4e PzD

vient de faire connaissance avec le meilleur char français, victorieux du premier jour de la première bataille de chars de l'histoire… En apparence, au moins.

Les deux machines qui s'illustrent à Crehen, Pz III et Somua S35, ne se ressemblent guère. Le premier évoque un crabe, bas sur chenilles, doté d'une large tourelle. Le second est tout en hauteur, coiffé d'une cloche réduite d'où pointe le canon. Et pourtant, ces engins ont bien des points communs. Leur origine, pour commencer : ils sont tous deux destinés à devenir la pointe de leurs armes respectives, la Panzerwaffe d'un côté, la cavalerie française de l'autre. C'est la seconde qui tire la première. Après la Grande Guerre se pose en 1918 la question de son avenir – et davantage encore quand l'infanterie s'empare en 1920 du monopole des chars. La doctrine qui grave alors dans le marbre la « bataille conduite » cantonne la manœuvre au « déplacement des feux » : « L'attaque est le feu qui avance, la défense, le feu qui arrête. » Dans ce contexte, quelles missions subsistent pour l'arme du mouvement ? Ses partisans en recensent au moins trois.



Un Panzer III en Yougoslavie en 1941. Ce char constitue alors le gros des divisions blindées. En URSS, il se révélera trop léger et son canon trop faible pour affronter les engins de l'Armée rouge.
© Bundesarchiv/Bild 101I-185-0137-14A/Arthur Grimm

Manœuvres pour tourner l'infanterie

Constatant que les masses d'infanterie sont particulièrement exposées lors de la phase initiale où les deux armées marchent à la rencontre l'une de l'autre, les cavaliers soulignent l'importance de disposer d'un destrier capable de découvrir rapidement l'ennemi, assez discret pour se renseigner sur ses forces, mais assez costaud pour le freiner le temps que l'infanterie établisse ses positions. Autant de missions naturelles pour la cavalerie, à condition, souligne le général Flavigny, son directeur, de disposer « d'une grande unité mécanique seule capable de remplir avec plus de rapidité et de puissance ces missions ». Une division légère mécanique (DLM) est ainsi créée en 1933, mais elle ne dispose d'aucun matériel satisfaisant. Pour sa mission de freinage, Flavigny a d'autant plus besoin d'une puissante automitrailleuse de combat (AMC) qu'en 1936 l'apparition des premières divisions de Panzers conduit la DLM à devenir aussi l'outil qui « peut avoir à intervenir comme organe de choc s'opposant aux divisions blindées allemandes ». Automitrailleuse ? L'appellation est juste destinée à détourner l'attention jalouse de l'infanterie. Car le Somua S35 qui résulte du cahier des charges est un char, un vrai.

Outre-Rhin, le Panzerkampfwagen III (PzKpfw III ou Pz III) est le fruit d'une réflexion parallèle. Hans von Seeckt, le patron de la Reichswehr des années 1920, pense que la mécanisation permettra d'ajouter la mobilité nécessaire aux Stoßtruppen destinées à disloquer le front ennemi. Le char s'inscrit donc comme une innovation intéressante. Clandestinement – parce que le traité de Versailles les leur a interdites –, des chenillettes sont mises au point. Les Allemands dissèquent les expériences menées à l'étranger et, au début des années 1930, les progrès techniques convainquent les autorités de faire du char le noyau de ces unités de gladiateurs, assez souples et puissantes pour disloquer le front ennemi, puis assez réactives et rapides pour exploiter leur propre percée. C'est dans ce dessein que le Pz III est commandé en 1934 par la nouvelle Inspection des *Schnelle Truppen* (« troupes rapides ») pour devenir le char standard des Panzerdivisionen, pointe d'une armée en quête d'une guerre courte.



Le Somua S35, un des meilleurs chars français de 1940. La Wehrmacht en récupérera 297 qu'elle modernisera (radio, tourelle) et utilisera en Finlande et même en Normandie sous l'appellation Pz.Kpfw. 35-S 739 (f).

Les premiers polyvalents

Ainsi les deux engins sont-ils conçus pour former l'ossature d'unités interarmes autonomes et puissantes – la DLM française doit compter 180 chars, la Panzerdivision plus de 300. Bien que les doctrines soient sensiblement différentes sur les deux rives du Rhin, le cahier des charges menant aux deux engins assez mobiles, protégés et armés pour faire face à toutes les menaces, présente d'évidents parallèles, contraints par la technologie de l'époque : un poids de 13 à 15 tonnes, 40 km/h sur route pour 200 km d'autonomie, des aptitudes au tout-terrain, un armement à la fois antichar et antipersonnel combinant canon puissant (même si le 50 mm prévu pour le Pz III n'est pas encore disponible), mitrailleuse(s) et radio. La principale différence concerne l'ergonomie. Afin de décomposer et d'optimiser les tâches, les Allemands exigent un équipage à cinq hommes – conducteur, radio, tireur, chargeur et chef de char – dont les trois derniers doivent partager la tourelle. Celle-ci, nécessairement spacieuse, pèse plus lourd, ce qui implique un anneau-support au diamètre généreux (1,53 mètre), un châssis plus résistant et une motorisation plus

puissante… Tout le char enfle, et son prix avec. Pour limiter la facture, l'inspection réduit le blindage à 15 mm d'épaisseur.

En face, on envisage également une grande tourelle. Mais elle rétrécit à l'instar des budgets, d'autant que l'infanterie se satisfait de la solution monoplace. Par ailleurs, les Français sont attachés à la tourelle en acier moulé, technique uniquement compatible avec des formats réduits. Enfin, une tourelle monoplace économise deux membres d'équipage, alors que les classes creuses se profilent. Les ingénieurs proposent alors un compromis : la tourelle de l'AMC, dotée d'une mitrailleuse et d'un canon de 47 mm, n'aura qu'un occupant, mais l'anneau qui la supporte sera assez large (1,13 mètre de diamètre) pour que le mitrailleur assis dans la caisse puisse passer le torse et approvisionner le tireur chef de char. Afin de le soulager, on opte en outre pour un canon semi-automatique et un mécanisme de rotation électrique. Aggravés par la pénurie de radios performantes qui impose de communiquer par fanions, ces choix sont calamiteux. « Nous étions complètement inconscients de l'absurdité de la conception de la tourelle monoplace, se souvient le sous-lieutenant Baillou, du 1er régiment de cuirassiers (3e DLM). Demander à un chef de peloton, dépourvu de radio et d'interphone, de commander sa petite unité, d'observer, d'approvisionner ses deux armes, éventuellement de les désenrayer, de tirer et de se lier au reste de son escadron, tout cela, simultanément et dans l'ambiance surtendue du combat, est une impossibilité matérielle. » Mieux blindés, mieux armés et tout aussi mobiles que les Pz III, les futurs S35 sont impossibles à coordonner efficacement et leur cadence de tir est misérable.



Un Panzer III à canon long escorté par deux Panzergrenadiers de la 23e division Panzer, en URSS, à l'été 1942. Soigneusement composée par Arthur Grimm, un des meilleurs photographes des compagnies de propagande de la Wehrmacht et fournisseur du magazine *Signal*, l'image veut restituer l'alliance de modernité et de courage, de machine et d'humanité souhaitée par ses commanditaires.

Les rossinantes de Gamelin

Outre les problèmes budgétaires qui impactent la conception, Somua et Pz III partagent également une mise en production difficile. Initié dès 1931, le projet d'AMC s'enlise avant d'être profondément remanié en 1934. La Somua (Société d'outillage mécanique et d'usinage d'artillerie, filiale du géant Schneider), qui est candidate à la production, dispose d'une petite expérience dans les chars et peut s'appuyer sur l'apport technologique développé par une autre filiale de Schneider, le tchèque Skoda, auquel l'AMC emprunte le train de roulement. Pour le reste, Somua s'équipe auprès des meilleurs fournisseurs. La maison mère a le savoir-faire pour construire une caisse en seulement quatre parties moulées. Quand le prototype se présente en juillet 1935 (sans tourelle), l'état-major le juge « incomparable ». Un premier contrat est signé à la fin de l'année. Et pourtant quatre ans plus tard, en septembre 1939, la cavalerie ne dispose que de 246 des 450 montures chenillées commandées.

Pourquoi un tel retard ? D'abord, il a fallu de nombreux mois pour finaliser le modèle de série. Puis l'usine de Saint-Ouen souffre des lenteurs des aciéristes Schneider et Cail qui fabriquent des carcasses brutes, mais aussi de l'usinage artisanal. Inquiet, le général Gamelin, patron de l'armée, estime plus sage de trouver un destrier complémentaire. Pourquoi pas le Hotchkiss H35, que l'infanterie vient de recaler ? C'est vrai qu'il est lent, que sa pièce de 37 mm SA18 est inapte au combat antichar. Mais il est trois fois plus léger que le S35, bien moins cher et rapidement disponible. « Je ne pouvais refuser ce cadeau, concédera Flavigny dans ses Mémoires. Il n'était pas très heureux, mais j'avais un besoin pressant d'engins blindés. Toutefois, je fis bien préciser qu'en fin d'organisation, les divisions mécaniques seraient dotées entièrement de Somua. »

Gamelin a vu juste. Début 1938, alors que Hotchkiss a déjà livré 274 H35, la Somua, dépassée par la complexité de son engin, n'a sorti qu'une soixantaine de châssis et… 4 tourelles ! Les livraisons mensuelles ne dépasseront pas 21 exemplaires. Le constructeur souffre là des maux endémiques de l'industrie française. La dispersion des modèles entre constructeurs n'aide pas à rationaliser les chaînes et les petites séries commandées par l'État freinent l'investissement. Le 10 mai 1940, 400 S35 sont disponibles et les régiments des DLM restent à moitié équipés de H35 et de H39, version remotorisée et (parfois) équipée d'un 37 mm antichar.

Cahots sur la piste

La situation n'est pas meilleure en Allemagne. En février 1934, Daimler-Benz a remporté l'appel d'offres pour le châssis et Rheinmetall pour la tourelle. Mais le développement s'éternise ensuite cinq ans, le temps de trouver la bonne suspension et de fiabiliser la transmission. Le retard permet cependant de constater la minceur du blindage, qui est doublé. En décembre 1938, l'inspection lance enfin la production de la 5e mouture, ou Ausführung E. Trop tard. À la déclaration de guerre, la Wehrmacht n'a que 87 Pz III – dont 40 de présérie. En Pologne, aucun ne donne satisfaction ; 26 sont détruits, le reste retourne à l'atelier. La copie technique est encore revue pour aboutir à une Ausführung F, enfin satisfaisante. Il n'est que temps et l'armée exige d'augmenter la cadence : 7 usines d'assemblage sont mises à contribution pour produire une cinquantaine d'exemplaires par mois. Finalement, moins de 400 sont en service le 9 mai 1940, veille de l'attaque à l'ouest ! Pour compenser, la Panzerwaffe, comme Gamelin, a fait fabriquer des chars obsolètes et complète les rangs avec des Pz 38(t) saisis en Tchécoslovaquie. Ce qui explique

mieux la performance du 2e RC à Crehen : ce dernier compte 45 S35 et 42 H39, alors que les 2 PzD en face n'ont que 82 Pz III et 50 Pz IV modernes à côté de 486 Pz I et II périmés.

Si leur jeunesse montre d'étonnantes similitudes entre Pz III et S35, leurs destins se séparent nettement au lendemain de l'épreuve de Crehen-Hannut (voir encadré). D'une part, parce que les DLM, piégées en Belgique, vont fondre dans la débâcle qui mène à Dunkerque, où les quelques Somua restants se battent jusqu'au bout. D'autre part, même sans la défaite, l'anneau de tourelle trop étroit condamnait le S40 programmé, aux capacités tout-terrain améliorées. Le seul avenir possible pour le châssis s'incarne dans un canon d'assaut portant un 75 mm dont un prototype est à l'essai en juin 1940. Sans surprise, donc, les Allemands renoncent à récupérer les stocks saisis pour leurs divisions. Environ 300 servent cependant à l'instruction et équipent quelques bataillons de sécurité en France (certains sont repris par les FFI parisiens en août 1944), dans les Balkans et sur les arrières du front de l'Est.

Le destrier de « Barbarossa »

Le Pz III, lui, possède une grande marge de progression. Sur son ossature saine, les ingénieurs vont porter le blindage frontal à 70 mm sans gros impact sur les performances. Dès 1940, le 37 mm est remplacé par le tube 50 mm court prévu initialement, puis en 1942 par un tube long, et enfin par un 75 mm court. C'est insuffisant face à des chars ennemis mieux blindés (T34 et KV soviétiques, Valentine anglais), mais compensé en partie par l'excellence des équipages et/ou quelques obus à âme de tungstène, mortels à courte portée. Le Pz III reste ainsi le cheval de bataille de la Panzerwaffe jusqu'en 1943. Avec 5 700 exemplaires produits, c'est le char allemand le plus construit derrière le Pz IV et le Panther. Son châssis sert en outre de base au Sturmgeschütz III, canon d'assaut ubiquitaire, le blindé le plus fabriqué outre-Rhin (10 000 unités), en ligne jusqu'au 8 mai 1945. La comparaison des deux modèles phares de 1940 confirme donc qu'un char n'est pas simplement un canon mobile sous blindage : l'ergonomie est essentielle, tout comme la capacité à s'insérer dans le combat interarmes.

Fers croisés à Hannut

Comme prévu dès l'attaque des Pays-Bas et de la Belgique le 10 mai 1940, Gamelin ordonne à la cavalerie de couvrir le déploiement des armées françaises qui volent au secours des neutres envahis. Le corps de cavalerie du général Prioux (606 blindés des 2e et 3e DLM) doit ainsi interdire la trouée de Gembloux et s'installe le 11 mai autour de Hannut, où converge le XVIe corps motorisé d'Erich Hoepner (801 chars et automitrailleuses des 3e et 4e PzD). La bataille, qui oppose des unités spécifiquement pensées pour cet affrontement, s'étire du 12 au 14 mai, avec le 13 pour paroxysme. À midi, tandis que des forces légères fixent la 2e DLM, les gros allemands soutenus par artillerie et Stukas tentent de percer la 3e : 200 Panzers chargent… Comme prévu, les Somua contre-attaquent dès qu'un point d'appui est menacé. Le choc est terrible. Les 40 Pz III de la 3e PzD vident leurs magasins : 5 100 obus. Inférieurs en performances, les Panzers, mieux coordonnés par radio, ont l'avantage tactique. Tandis que les Pz I et II jouent les leurres et que les (rares) Pz IV assurent la couverture avec leurs 75 mm, les Pz III manœuvrent pour tirer les Somua de flanc, à bout portant et en masse. *A contrario*, les DLM tiennent un front trop étiré et le dos au mur, à moins de 30 km en avant de la position qu'ils doivent couvrir. Les Somua, taureaux puissants, mais sourds, muets et à moitié aveugles, se retrouvent isolés dans le chaos des combats, proies faciles dans une arène saturée de matadors. Au soir du 14, chaque camp se proclame vainqueur. Prioux a gagné le temps nécessaire à l'installation de la 1re armée. Hoepner a forcé le verrou de Hannut. Maître du terrain, il peut aussi réparer 80 % des 250 Panzers touchés – au contraire des Français, qui perdent plus de 160 chars, dont 70 Somua (8 % de pertes contre 60 %). Surtout, il a agité le chiffon rouge sous les yeux de Gamelin pour l'attirer dans le piège. Car l'estocade va venir 150 km au sud, à Sedan…



Longueur : 5,1 mètres
Largeur : 2,12 mètres
Hauteur : 2,62 mètres
Poids : 19 500 kg



© Richard Chasemore/Osprey Publishing

SOMUA S35



Mobilité

Le Somua est équipé d'un moteur V8 Janvier Sabin de 190 ch, pour un rapport poids/puissance de 9,5 ch/tonne – inférieur à celui Pz III. La vitesse (41 km/h sur route, 37 km/h en tout-terrain) reste cependant équivalente et l'autonomie est même meilleure, grâce au réservoir de 410 litres : 230 km sur route, 120 en tout-terrain – où l'engin, dont le centre de gravité est trop haut, a tendance à verser.

Armement

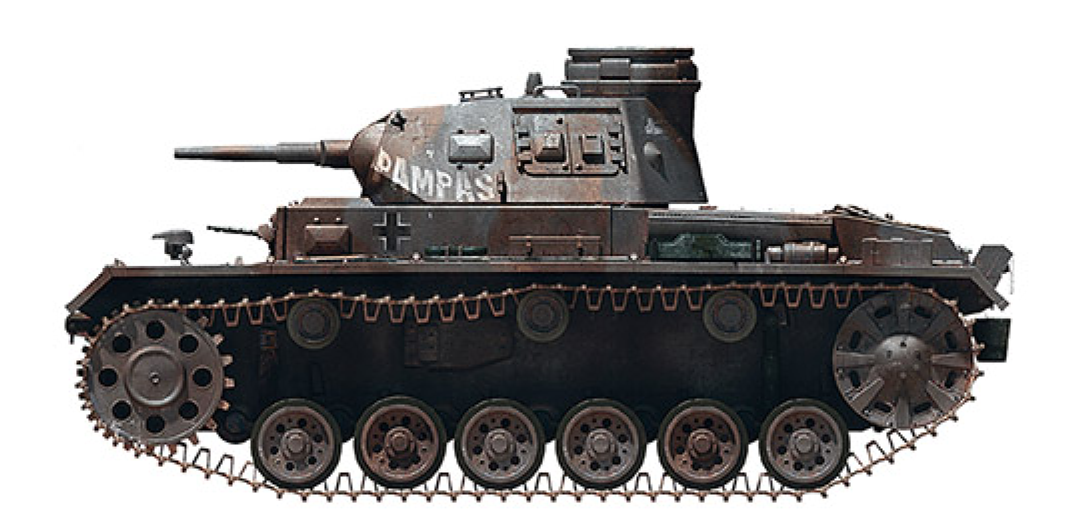
L'excellent canon SA35 de 47 mm français tire des obus antichars de 1,5 kg à la vitesse initiale de 700 m/s, capables de percer 33 mm de blindage incliné à 30 degrés à 500 mètres : redoutable contre le Pz III. L'arme, à la différence du 37 mm allemand, tire en outre des obus antipersonnel, ce qui compense la faiblesse de l'unique mitrailleuse de 7,5 mm MAC 31 contre l'infanterie.

Ergonomie

S’il est le plus polyvalent de l’hétéroclite parc français, le Somua est inconfortable. Les trois équipiers ont du mal à communiquer. Et le chef de char est submergé de tâches dans une tourelle monoplace mal conçue, où il faut quitter les épiscopes d’observation pour viser, et vice versa. Autre bémol : un entretien ralenti par le démontage de pièces de blindage pour atteindre des éléments mécaniques.

Communication
Si la cavalerie a prévu une radio par char dès 1931, 1 sur 5 est équipé en mai 1940 – avec un poste ER 29 incompatible avec ceux des dragons portés et de l’artillerie. L’émission est si faible qu’une haie lui fait écran, quand l’installation n’est pas défectueuse ou que l’opérateur n’est pas en permission ! Pour couronner le tout, les AMC ont pour doctrine de n’être engagées que par pelotons isolés de 5 chars, ce qui empêche de masser le tir.

Protection
La grande force du Somua est son blindage. Les Français sont alors les seuls à savoir mouler une tourelle d’une pièce, évitant les fragiles jointures. Autre avantage : le blindage est épais (47 mm et 57 mm respectivement sur l’avant pour la caisse et la tourelle, 45 mm de flanc) et partiellement incliné, ce qui améliore son efficacité. Un système d’extinction automatique prive en outre l’incendie d’oxygène.



Longueur : 5,38 mètres
Largeur : 2,91 mètres
Hauteur : 2,5 mètres
Poids : 19 500 kg



PANZER III AUSF .F



Mobilité
Son V12 Maybach de 265 ch donne au Pz III un excellent rapport poids/puissance de 16 ch/tonne, sans pour autant que les performances soient meilleures : la vitesse plafonne à 40 km/h sur route et 20 km/h en tout-terrain. La suspension à barres de torsion freine en effet le char et malmène l'équipage. Le réservoir de 310 litres restreint l'autonomie à 165 km sur route et 95 km en tout-terrain.

Armement
Le médiocre canon de 3,7 cm KwK 36 ne perce que 29 mm de blindage incliné à 30 degrés à 500 mètres (et 34 mm à 100 m), un punch insuffisant face au Somua, sauf à bout portant, de flanc ou sur une zone sensible (train de roulement, jonction tourelle-caisse…). Les Allemands compensent par un tir plus rapide, une meilleure optique de visée et, contre l'infanterie, par 3 mitrailleuses MG34 de 7,92 mm.

Ergonomie
Le point fort est la tourelle triplace (chef de char, pointeur et pourvoyeur). Spacieuse, elle offre une bonne visibilité, ainsi qu'un interphone pour communiquer avec le conducteur et le mitrailleur-radio dans la caisse. Tous les organes du Pz III sont surdimensionnés, au bénéfice de la fiabilité, de la longévité et de la protection, le châssis étant capable d'encaisser un surpoids.

Communication
Côté allemand, tous les chars disposent d'un récepteur FuG 2 pour opérer en masse et en équipe et sont coordonnés grâce à l'émetteur FuG 5 des chefs de peloton. La synergie fonctionne aussi avec l'aviation, un observateur aérien avancé étant présent au sein de chaque régiment blindé. La vraie fracture entre Somua et Panzer est là, dans son écosystème !

Protection
L'expérience polonaise, où le tiers des Pz III a été détruit, a montré l'insuffisance du blindage quasi vertical de 30 mm (front, flanc, arrière), vulnérable aux obus de 47 mm du Somua à 500 mètres. Mais la campagne de France démarre trop tôt pour rajouter de l'épaisseur. Les équipages compensent par la mobilité tactique qui permet, grâce à la coordination par radio, de tourner les points de résistance.
© Richard Chasemore/Osprey Publishing

Panther, le fauve boiteux du IIIe Reich

Le monstre devait prendre la relève des Panzer III et IV pour redonner l'avantage aux divisions blindées allemandes sur le front de l'Est. Dès son engagement en 1943, il révèle toutefois, malgré des qualités certaines, de graves défaillances – victime en somme de la recherche de la performance à tout prix au détriment de l'efficacité tactique.

Par Benoist Bihan

Un engin puissamment armé, bien protégé et mobile, capable de damer le pion à tous les chars alliés et produit en grande série afin de redonner aux divisions Panzer leur supériorité tactique : voilà ce que promettaient les concepteurs du Panzerkampfwagen (PzKpfw ou Pz) V Panther. À la place, en dépit de caractéristiques remarquables qui préfigurent celles des *Main Battle Tanks* d'après-guerre, ce char illustre surtout les errements de la mobilisation industrielle du IIIe Reich. Mal conçu, mal né, il n'a jamais été à la hauteur des attentes de la Wehrmacht.

La genèse du Panther commence en juillet 1941 dans la chaleur de l'été russe, alors qu'a débuté l'opération « Barbarossa ». Au sommet de leur art, les divisions Panzer sont en pointe et semblent impossibles à arrêter. Pourtant, les premiers combats contre l'Armée rouge produisent de sévères déconvenues, qui viennent rappeler aux généraux allemands les leçons ignorées de la campagne de France. Avec leur canon inadapté et leur blindage insuffisant, les Panzers, pas conçus pour le combat antichar, s'étaient trouvés pénalisés face aux engins français ou britanniques les plus lourds. Cinq avantages avaient cependant permis de l'emporter : mobilité,

fiabilité, radio (gage d'une meilleure coordination), tourelle triplace (qui permet aux chefs de char ou d'unité de déléguer le service du canon pour mieux conduire la bataille) et, enfin et surtout, meilleure organisation interarmes au sein de la division Panzer, doublée d'un excellent appui aérien.

Mauvaises rencontres dans la steppe

À l'été 1941, ces atouts continuent de jouer : les corps mécanisés de l'Armée rouge se font étriller, renforçant la Wehrmacht dans son sentiment de supériorité. Mais l'euphorie des premiers jours tourne à l'inquiétude lorsque remontent les premiers rapports mentionnant deux modèles soviétiques inconnus : le KV, lent mais très fortement blindé, et surtout le remarquable T34, mobile sur tous les terrains, bien armé et protégé par un astucieux blindage incliné qui améliore la protection par le simple jeu de la géométrie.

À l'automne 1941, les Allemands prennent subitement conscience de leur retard technique. Leurs meilleurs modèles restent les Pz III et Pz IV, tous deux dessinés en 1935. Leur remplaçant, projeté en 1938, est resté à l'état d'ébauche, déjà dépassée. Aucune étude n'a été lancée depuis le début du conflit. Dans l'urgence, on réarme les tourelles des chars disponibles de canons plus puissants. Quand la place manque, on installe une pièce fixe sur un châssis ouvert : les engins ainsi modifiés sont pompeusement baptisés « chasseurs de chars ». Enfin, la mise au point du char lourd Tigre est hâtée. Mais il ne sera disponible qu'à l'automne suivant. Il manque une réplique au T34… Et pour la concevoir, il faut partir de zéro.

Heureusement pour les Alliés et contrairement au mythe de la rigueur et de l'organisation germaniques, l'industrie de guerre du Reich est éclatée en innombrables fiefs dirigés par des barons incapables. Leur rivalité, si elle mine l'effort de guerre, a pour objet premier de faire d'Hitler l'arbitre suprême de *tous* les conflits, garantie de sa mainmise sur l'appareil d'État. Le Panther est la victime exemplaire de ce lamentable système. L'organisme chargé depuis 1936 de développer les nouveaux blindés, le Waffenprufamter 6 (« bureau d'essai de l'armement n° 6 »), est ainsi aux mains d'Heinrich Ernst Kniepkamp, ingénieur en chef obtus, obsédé par l'innovation de détail au détriment de l'essentiel. Si la mécanique lui échappe, il sait en revanche bien manier les rouages byzantins de l'État nazi pour favoriser les industriels de son choix.

Un choix politique en dépit du bon sens technique

La préférence de Kniepkamp va au projet de MAN (Maschinenfabrik Augsburg-Nürnberg), son ancien employeur, qui intègre la suspension à barres de torsion – une de ses lubies –, au détriment de celui de Daimler-Benz. L'engin conçu par ce dernier, trop proche du T34, ne serait « pas assez allemand » dans sa silhouette… alors qu'il est techniquement plus simple, donc plus facile à produire en masse et doté d'un moteur diesel. Car, s'il n'est pas encore au point, le diesel promet déjà une fiabilité supérieure et une consommation de carburant réduite : deux éléments essentiels pour assurer disponibilité et longévité opérationnelle au futur Panzer.

Hitler, pas toujours mal inspiré, saisit bien l'intérêt du projet Daimler-Benz. Mais Kniepkamp ne renonce pas. Il s'allie avec Karl-Otto Saur, nazi convaincu et adjoint du ministre de l'Armement Albert Speer. Saur, pour briller aux yeux du Führer – et passer par-dessus son chef –, promet en mars 1942 que le futur char sera prêt d'ici la fin de l'année, avec 250 engins en service pour mars 1943. La date paraît arbitraire, mais Speer, politique, n'y trouve rien à redire et pousse le projet MAN, seul capable d'aboutir dans les délais. Hitler accepte et, en mai 1942, Daimler-Benz est écarté.

Le problème est que MAN, qui n'a produit que des chars légers, est incapable de développer un engin bien plus complexe en moins de un an. Impossible de s'appuyer sur des études récentes : on l'a vu, les derniers plans remontent à 1938. En outre, le dessin du futur char ne cesse d'être modifié. Le devis de masse, en particulier, passe en trois mois d'un peu plus de 20 tonnes à plus de 30, puis à 45 lorsque le Führer exige une protection améliorée de l'arc frontal. Or cette surcharge a des conséquences désastreuses. Dans l'impossibilité d'allonger les études sous peine de dépasser les délais, on se contente d'ajouter du blindage à un châssis conçu pour un char presque moitié plus léger : transmissions et moteurs, sursollicités dans un châssis trop lourd pour eux, multiplient les pannes et leur durée de vie s'effondre, tandis que l'engin manifeste une furieuse tendance à décheniller. Le reste du développement est à l'avenant, d'autant que les militaires, qui veulent un char largement supérieur au T34, favorisent la complexité au nom de la performance. Et tant pis pour le coût et les heures de travail…

Koursk, double baptême

En dépit de ces multiples aléas, le prototype présenté à Speer en novembre 1942 a de quoi impressionner. Massif, le Panther est construit autour d'un canon de 75 mm

à tube long, la meilleure pièce antichar de la guerre, capable de détruire sans peine un T34 à près de 3 km. Du rival soviétique, justement, le Panther ne reprend finalement que le blindage incliné. Cependant, dès que le char quitte l'exposition statique, apparaissent les maladies de jeunesse engendrées par sa conception chaotique. Lors de la première démonstration, 6 engins sur 13 tombent en panne. Mais le IIIe Reich a besoin du nouveau char pour l'offensive prévue le 5 mai 1943 contre le saillant de Koursk, qui doit redresser la situation stratégique compromise à Stalingrad. Hitler repousse au 5 juillet le déclenchement de l'opération, baptisée « Citadelle », pour permettre à deux bataillons de Panther, environ 200 chars, d'y être engagés. Pour y parvenir, les essais sont réduits à presque rien. Les inévitables déboires dus à cette précipitation commencent avant même le début de l'opération. Afin de permettre le franchissement de gués profonds – ce que les militaires n'ont pas demandé –, le compartiment moteur du Panther est étanchéifié par des joints en caoutchouc spécial. Mais, dans la chaleur de l'été russe, les moteurs mal aérés surchauffent. Résultat : pannes et incendies se multiplient ; 20 engins en sont victimes entre leur position de départ et leur gare d'arrivée ; 4 autres prennent encore feu dans les premières minutes de « Citadelle ». Pas assez entraînés, les équipages des quelque 180 chars restants s'avancent trop loin dans les défenses : les côtés du Panther, pas aussi bien protégés que son glacis avant, révèlent leur vulnérabilité aux tirs de flanc, tandis que défaillances et déchenillages continuent. Au matin du 7 juillet, il reste 50 Panther en état. Le 16, à la fin de la bataille, ils ne sont plus que 25. Seuls 31 ont été détruits par l'adversaire, mais pas moins de 148 sont immobilisés pour pannes mécaniques. Préfigurant ce qui sera l'une des premières causes de pertes définitives de Panther jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands doivent, avant de faire retraite, détruire 70 engins irréparables.



Un hall de montage du Panzer V « Panther ». Fabriqué à plus de 6 000 exemplaires, il sort des usines MAN à Nuremberg, Daimler-Benz à Berlin, Henschel à Cassel et MNH à Hanovre.

Le Panther sort les griffes

Koursk montre le Panther sous son pire jour. Une fois les défauts compris, de nouvelles versions améliorent la fiabilité. Sans régler néanmoins tous les problèmes : la machine reste délicate et il suffit d'un équipage novice – de plus en plus courant à la fin de la guerre, en raison des pertes subies par les vétérans des Panzers – pour que les incidents ressurgissent. Bien manié, le Panther apparaît en revanche quasi invincible. Plus mobile que le Tigre, il se révèle en outre un redoutable tueur à longue distance, capacité mise à profit dans les grands espaces ukrainiens ou polonais où se déroule l'essentiel des combats de chars en 1943-1944. Il brille surtout en défensive, traquant à l'affût les chars alliés tout en étant hors d'atteinte de leur riposte. Mais dans les espaces plus restreints, comme en Normandie face aux Américains, ses grandes dimensions et sa vulnérabilité sur les flancs et l'arrière rééquilibrent les combats en sa défaveur.

Le plus grave problème du Panther, en fait, est surtout de combattre systématiquement en infériorité numérique : les combats de blindés ne se résument pas à une série de duels. Même si la production à environ 6 000 exemplaires se

compare favorablement à celle du Panzer IV, jamais la Wehrmacht ne réalisera son ambition d’en faire son modèle de char unique. Si les divisions Panzer sont progressivement dotées d’un bataillon de Panther, l’autre bataillon de leur régiment de chars conserve jusqu’à la fin de vieux Panzer IV ou, de plus en plus, des canons d’assaut, moins coûteux à produire.

Un prédateur mal nourri

Pire, le nombre de Panther par unité diminue : chaque compagnie (1 bataillon en compte 4) passe de 22 chars en 1943 à 17, puis 14, pour tomber à seulement 10 début 1945. Résultat, chaque perte ou chaque panne est plus durement ressentie. Or celles-ci augmentent fin 1944 lorsque la pénurie de carburant se combine à la qualité déclinante des alliages de blindage – auxquels manquent certains métaux issus des mines ukrainiennes reprises par l’Armée rouge – et que se multiplient les sabotages commis dans les usines par les ouvriers étrangers contraints de produire pour le Reich.

Fiabilité médiocre, manque récurrent de pièces, de munitions et de carburant, équipages mal entraînés, sous-nombre vont finalement plus que contrebalancer les qualités indéniables du Panther. S’il devient le *Main Battle Tank*, char unique remplissant toutes les missions, cette promotion ne doit pas cacher la médiocrité de ses performances. Précurseur, il reste une ébauche maladroite, victime de l’incurie de la bureaucratie nazie autant que de la propension allemande à confondre prouesse technique et besoins stratégiques.

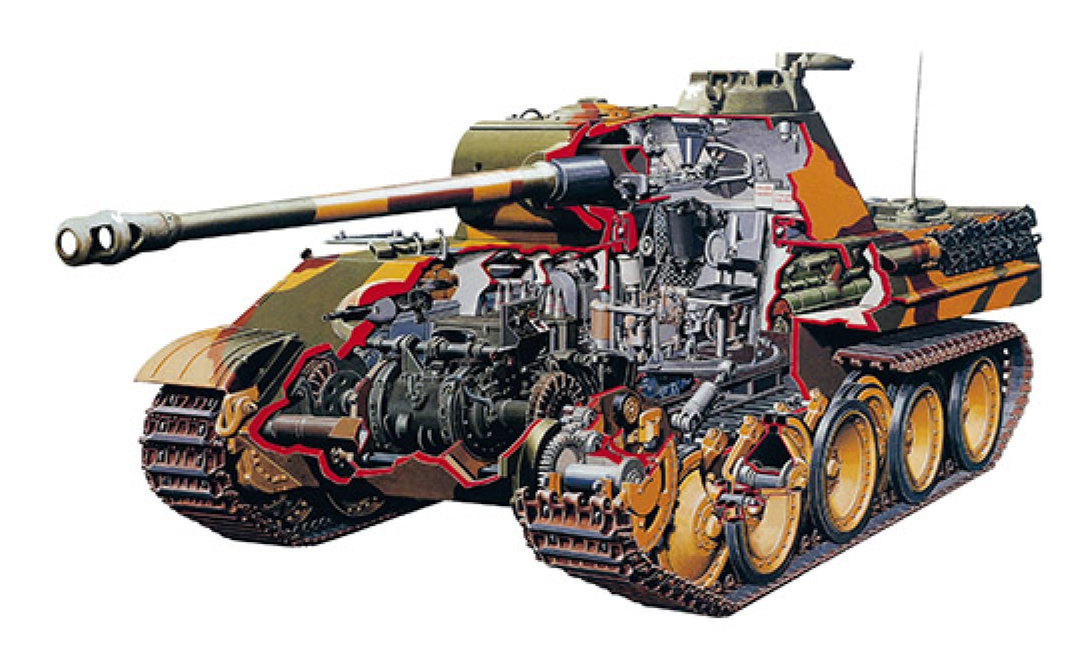
Pour donner la pleine mesure de ses capacités, le Panther avait besoin qu’un ensemble de conditions soient réunies : présence d’équipages aguerris, organisation interarmes performante et bien maîtrisée par les cadres, chaîne logistique efficace, industrie rompue à la production de masse de systèmes complexes et surtout stratégie pertinente. Or, dès sa conception, et de plus en plus au fil des revers allemands, il a au contraire été vu comme un moyen de pallier leur absence. Un char, aussi excellent soit-il, ne peut gagner une guerre à lui seul : même avec le meilleur des engins, on peut parier que la Wehrmacht aurait perdu la sienne.

Essence, le choix de la panne

En optant pour un moteur à essence plutôt que diesel, les concepteurs du Panther prennent une décision lourde de conséquences. Non seulement l'essence s'enflamme bien plus facilement, mais un moteur diesel (en particulier parce qu'il fonctionne avec un taux de compression plus élevé) délivre 20 % d'énergie en plus à consommation équivalente. Dans les faits, le moteur de 690 ch du Panther engloutit 280 litres aux 100 km sur route, contre 141 litres pour le diesel de 520 ch du T34. À puissance équivalente, le premier consomme donc 50 % de plus, ce qui a des répercussions en matière d'autonomie (250 km sur route pour le Panther, 432 km pour le T34), mais aussi de ravitaillement et de logistique. Un handicap de taille pour les Allemands, qui doivent acheminer leur carburant à travers la Russie en 1943, puis se trouvent en quasi-panne sèche fin 1944.

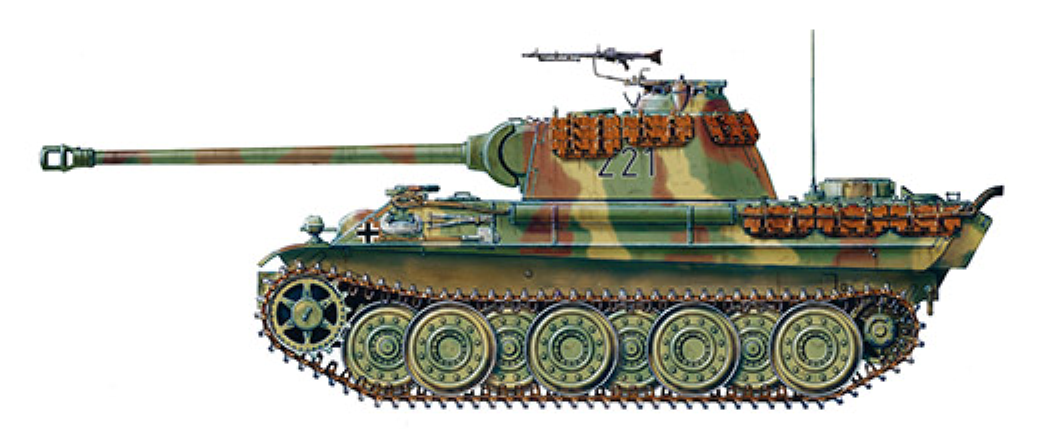


Des Panther de la division Großdeutschland attendent l'attaque soviétique dans la brume du petit matin, en Lituanie, le 25 août 1944.



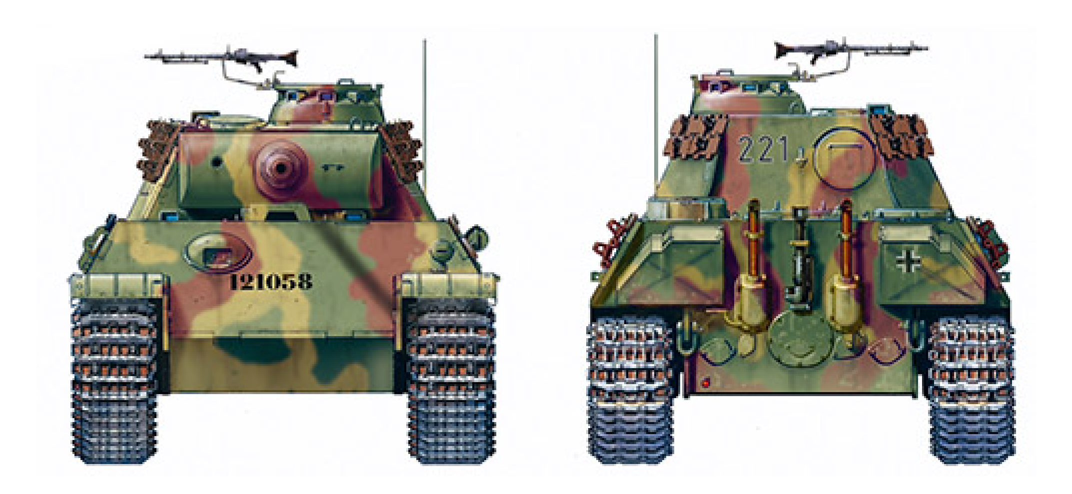
© Jean Restayn

UN MONSTRE DE 45 TONNES



Le Panther est un char imposant, dont la haute stature (2,99 mètres) offre au chef de char (qui combat souvent buste sorti) une meilleure vision du champ de bataille. L'engin mesure 6,87 mètres de long (8,66 mètres canon compris) et 3,27 mètres de large (3,42 mètres avec les jupes de protection latérale). Ce char de version G pèse 45 tonnes. Notons que le Panther donne naissance à une petite famille de dérivés, notamment le chasseur de chars Jagdpanther avec canon de 88 mm sous casemate (415 exemplaires) et le Bergepanther (330 exemplaires) destiné à la récupération et la réparation des chars endommagés.
© Jean Restayn

PANTHER : ARMEMENT MUSCLÉ SUR CHÂSSIS FRAGILE



Techniquement, le Panther est un superbe cas de contraste technologique. L'ensemble tourelle et armement, avec son couple canon-optique de visée sans égal au monde, est redoutable et fait du fauve allemand un tueur né de chars alliés. Mais la plate-forme roulante, caisse et moteur, peine à soutenir l'ensemble et souffre de multiples pannes. Enfin, l'engin est trop complexe pour une économie de guerre allemande minée par le manque de matières premières et de main-d'œuvre qualifiée. Au détriment de la production et, là encore, de la fiabilité.

Canon
Le 75 mm KwK 42L/70 du Panther perce 111 mm de blindage incliné à 30 degrés à 1 000 mètres, et encore 89 mm à 2 000 mètres avec un obus standard, à une cadence de 4 à 8 coups par minute selon la compétence des servants. Ces performances sont supérieures à celle du 88 mm monté sur le Tiger, plus que suffisantes pour percer tous les chars alliés. L'arme, la meilleure de la guerre, est produite en France après-guerre et installée sur des Sherman à tourelle modifiée et sur le char léger AMX13. Livrés à Israël au début des années 1950, ces engins luttent avec succès jusqu'en 1973 contre les nouveaux chars soviétiques et américains livrés aux Arabes.

Munitions
Avec 79 obus (82 sur la version G), le Panther est d'autant mieux doté qu'un seul coup au but suffit à détruire un adversaire. Pour engager des cibles variées, trois types d'obus différents sont emportés, « panachés » en proportions variables : explosif (contre l'infanterie et les cibles non blindées), antichar et antichar au tungstène (à pénétration améliorée, mais rare vu la pénurie de ce métal). La baisse de qualité des obus à la fin de la guerre sauve nombre d'équipages alliés.

Optique de visée
Elle est la clé de l'exceptionnelle portée du canon. Le collimateur TFZ 12 permet en théorie de toucher à plus de 3 000 mètres, même si les équipages expérimentés, surtout lorsqu'ils traquent à l'affût, attendent généralement que l'adversaire se rapproche plus près pour maximiser les chances de destruction au premier tir.

Mantelet du canon
Surblindé à 110 mm, il a le tort de dévier les obus vers le joint entre caisse et tourelle sur les premiers Panther (version A). Il est donc renforcé sur sa partie basse sur la version G.

Coupole de chef
Bombée et blindée à 100 mm, elle possède des épiscopes qui permettent au chef de char de conserver une bonne vision extérieure tout en restant protégé.

Tourelle
Triplace, comme toutes les tourelles des chars allemands, elle abrite le canon et une mitrailleuse coaxiale. Le diamètre de l'ouverture (165 ou 168 cm selon les versions) dimensionne le reste du char, et le poids de la tourelle, 10 tonnes, représente à lui seul près du quart de celui du blindé. À noter que le blindage varie selon les angles et les versions. L'épaisseur à l'avant varie de 80 mm à 78 degrés à 100 mm à 80 degrés sur les dernières versions. Les flancs et l'arrière sont en revanche amincis, avec 45 mm d'épaisseur à 65 degrés.

Radio
L'émetteur-récepteur FuG 5 porte en phonie à 1,5 km en mouvement ou 3 km en fixe. Les modèles de commandement disposent de postes à portée allongée (40 km en morse pour FuG 8).

Réservoirs
Avec une capacité limitée à 720 litres d'essence, les réservoirs sont l'un des points faibles du Panther, connu pour sa tendance à prendre feu en cas d'impact. Avec une consommation supérieure à 1,5 litre au kilomètre en tout-terrain – deux fois plus que le Pz IV –, la capacité d'emport est juste suffisante pour parcourir une centaine de kilomètres hors routes, à peine 200 sur les grands axes. Assez pour des engagements défensifs, mais pas pour de grandes « chevauchées » comme celles de 1940-1941.

Chenilles
Larges de 66 cm, elles offrent une bonne mobilité sur la neige et la boue en répartissant bien le poids : la pression au sol, en dépit de la différence de gabarit, équivaut à celle du T34/85 et reste inférieure à celle du Sherman. Avec ses 86 patins d'acier connectés par agrafes doublées de caoutchouc, la chenille reste fragile et justifie un transport par train à longue distance.

Blindage frontal
Jusqu'au printemps 1944, ses 80 mm d'acier inclinés à 35 degrés rendent le Panther quasi invulnérable. Supérieure à celle du Tigre, cette protection encaisse un premier tir sans grands dommages, accroissant d'autant la capacité à remporter les duels. De flanc, en revanche, tout change : 40 mm d'acier inclinés à 50 degrés peuvent être percés par les T34/76 et les Sherman.

Suspension
Un système de barres de torsion maintient les roues au plus près du sol, garantissant stabilité et adhérence sur les surfaces les plus inégales. L'ennui est que si cette technologie offre une mobilité tout-terrain que l'on ne retrouvera pas avant les années 1970, elle est mal maîtrisée et se révèle la grande source de défaillances du Panther : 5 % sont en panne avant que le char ait fait 100 km, 90 % avant 1 500 km. Le prix à payer est considérable, non seulement en fiabilité, mais aussi en coût – sans parler du retard pris sur le développement.

Armements secondaires
Pour protéger le char de l'infanterie à courte portée, celui-ci est équipé d'une mitrailleuse de 7,92 mm dans la caisse, servie par le radio, et d'une autre coaxiale au canon, servie par le pointeur. Une troisième mitrailleuse antiaérienne peut être installée sur la coupole.

Équipage
Il faut cinq hommes pour servir un Panther : 1 chef de char, 1 tireur et 1 pourvoyeur en tourelle, 1 radio et 1 pilote à l'avant de la caisse. Complexe à piloter et nécessitant pour être employé à plein rendement une étroite coordination, le Panther a besoin d'équipages entraînés. Qui manquent de plus en plus cruellement à la Wehrmacht après l'été 1944. Comme dans toutes les armées, l'équipage est également en charge de l'entretien courant du véhicule.

Moteur
Le moteur V12 Maybach HL 210 P30 à essence dérive d'un moteur d'avion (c'est courant sur les chars de l'époque). Il délivre 650 ch, de quoi atteindre 45 km/h sur route et 30 km/h en tout-terrain. Des performances honorables pour un moteur que le poids du char met à la peine, provoquant là encore de nombreuses pannes. L'une des plus graves maladies de jeunesse, jamais réellement réglée, est due aux pompes du circuit d'alimentation en carburant, sujettes à de multiples problèmes d'étanchéité et provoquant de ce fait des incendies de compartiment moteur, l'essence chauffée s'enflammant aisément.

Transmission
L'ultime faiblesse du Panther, et l'une des plus gênantes, réside dans la fragilité de sa transmission. Celle-ci transmet le mouvement aux chenilles par les deux barbotins (roues dentées) situées à l'avant de la caisse. Mais, conçue pour un char moins lourd, elle peine à imprimer le mouvement au mastodonte. Son positionnement la rend aussi vulnérable aux mines et aux tirs antichars, causant de nombreuses pertes par immobilisation.



Une vue du champ de bataille d'Oskol, au début de l'opération « Blau » (juillet 1942), prise à travers l'épiscope d'un Panzer IV.

GLOSSAIRE ET BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Glossaire

78e division d'assaut (Sturm-Division) : expérimentée début 1943 à partir de la 78e division d'infanterie, c'est une division gonflée à la force d'un corps d'armée (souplesse et mobilité en sus), avec le double de combattants, davantage de véhicules et d'artillerie, des canons d'assaut et des chasseurs de chars. Engagée sans grand succès à Koursk, elle est victime le 6 juillet 1944 de l'offensive soviétique « Bagration ».

Abrial, Jean-Marie (1879-1962) : brillant spécialiste de la lutte anti-sous-marine et du torpillage, rapidement promu avant guerre. « Amiral Nord » en mai 1940 – ce qui lui donne la responsabilité de Dunkerque –, il organise brillamment la résistance du périmètre. Il sert ensuite Vichy avec zèle, ce qui lui vaut d'être condamné à la Libération.

Accord naval anglo-allemand : établi le 18 juin 1935, il reconnaît à la Kriegsmarine le droit d'atteindre un tonnage équivalent à 35 % de celui de la Royal Navy (et à 100 % de son tonnage en sous-marins, ce qui est une gigantesque bêtise). L'accord est considéré comme une trahison par les Français, non consultés.

Active Defense : inspirée des combats menés en 1943-1944, l'Active Defense est adoptée en 1976 par l'US Army. Vivement critiquée, cette doctrine n'offrant pas de perspectives de victoire opérationnelle sera remplacée dès 1982 par la novatrice Airland Battle imprégnée d'opératique… soviétique.

Aile cantilever : aile fixée sur le fuselage en porte-à-faux, sans recours à des haubans.

Appui aérien rapproché (Close Air Support) : emploi de l'aviation comme « artillerie volante », en appui direct des combats des unités au sol.

Arado Ar 234 : biréacteur voué au bombardement, mais proposé avec radar pour la chasse de nuit. Engagé à l'automne 1944, il est le premier bombardier à réaction de l'histoire. Rapide (il atteint 750 km/h, ce qui le rend, comme le Mosquito, impossible à intercepter) et bien armé (1 500 kg de bombes), il est handicapé par des réacteurs peu fiables. On n'en construira que 210 exemplaires, pour un impact opérationnel (à partir de juin 1944) nul.

Armée de tanks : grande unité mécanisée (de 350 à 450 chars) dont la mission spécifique n'est pas la rupture, mais l'exploitation d'une percée en profondeur.

Arnold, Henry Harley « Hap » (1886-1950) : général, chef de l'US Army Air Corps de 1938 à 1941, puis des USAAF (qui lui succèdent) de 1941 à 1946. À ce titre, il préside à la formidable mobilisation de l'industrie aéronautique américaine et joue, avec son homologue George Marshall (US Army), un rôle décisif dans la conduite de la guerre, étant présent à l'état-major interallié, le CCS, installé à Washington. Il n'oublie jamais de mettre en avant l'importance – et les intérêts – des USAAF, en dépit de sa santé fragile. Il sera aussi le fondateur, après guerre, de la RAND Corporation, le plus grand *think tank* au monde.

Attlee, Clement (1883-1967) : leader du Labour depuis 1935, il intègre le gouvernement d'union nationale de Churchill comme lord Privy Seal (titre honorifique, son vrai rôle étant celui de vice-président des Communes). Son influence grandissante lui vaut en 1942 le poste de vice-Premier ministre en charge de l'Intérieur. Il succède à Churchill en 1945 après la victoire des travaillistes aux élections.

Avranches (percée d') : brèche réalisée à l'ouest du front allemand en Normandie à proximité de la ville du même nom, qui permet aux Alliés de déboucher en terrain libre. Après que Britanniques et Canadiens ont percé à leur tour à l'est, la jonction des deux groupes d'armées alliés crée la poche de Falaise (voir ce mot).

« Bagration » : offensive menée par l'URSS à l'été 1944. Le nom de « Bagration » a été choisi par Staline, en hommage au plus grand prince géorgien au service de la Russie. Figure des guerres napoléoniennes, le général Piotr Ivanovitch Bagration (1755-1812) fut mortellement blessé lors de la bataille de la Moskova (Borodino pour les Russes) en septembre 1812.

Barkhorn, Gerhard, dit « Gerd » (1919-1983) : au combat pendant la bataille de France et d'Angleterre, ce second as de tous les temps se fait descendre par la RAF le 29 octobre 1940. Puis il est transféré sur le front de l'Est, où il remporte 301 victoires. Envoyé à l'ouest le 16 janvier 1945, il vole brièvement sur Me 262. Il intègre la Bundesluftwaffe de 1956 à 1975.

Beck, Ludwig (1880-1944) : chef de l'état-major général de l'armée de 1935 à 1938. À ce poste, il s'oppose à Hitler sur deux points majeurs. D'une part, il espère maintenir la voix de l'état-major général de l'armée de terre dans la définition de la stratégie ; d'autre part, il freine les initiatives d'Hitler en politique étrangère, qu'il juge trop risquées. Il démissionne en août 1938, après avoir vainement tenté d'entraîner ses collègues dans la dissidence. Il devient ensuite l'animateur de la résistance militaire à Hitler et l'homme clé du complot qui aboutit à l'attentat du 20 juillet 1944. Il se suicide en apprenant son échec.

Besslein, Georg-Robert (1911-1993) : Obersturmbannführer (équivalent SS de lieutenant-colonel) commandant le SS-Festungs-Regiment 1 (1er régiment de forteresse), unité improvisée par la Waffen-SS pour la défense de la place de Breslau en février 1945.

Bock, Fedor von (1880-1945) : général colonel, il commande le groupe d'armées B, qui entre en Belgique par la route habituelle des invasions et doit servir d'« enclume » à l'écrasement des Franco-Britanniques, Rundstedt (voir ce nom) étant le « marteau ».

« Bodenplatte » : opération lancée par surprise le 1er janvier 1945 contre les aérodromes alliés aux Pays-Bas, en Belgique et dans le nord-est de la France, afin de redonner l'avantage à la Luftwaffe. Elle est payée par 235 pertes irremplaçables, contre 300 avions alliés détruits remplacés en une semaine.

« Bodyguard » : vaste opération d'intoxication montée par les Britanniques en préparation du jour J. À Téhéran, Staline a accepté de s'y associer. L'Armée rouge était censée simuler des débarquements au nord de la Norvège et sur la côte bulgare ou roumaine. Les historiens sont toujours incapables de déterminer si, oui ou non, les Soviétiques ont simulé ces opérations.

Bradley, Omar (1893-1981) : général américain. Après avoir participé à la conquête de la Sicile, il débarque en Normandie à la tête de la 1re armée américaine. Il commande ensuite le 12e groupe d'armées qui libère la Bretagne, puis entre en

Allemagne jusqu'à l'Elbe, où il fait la jonction avec les troupes soviétiques le 25 avril 1945.

Brauchitsch, Walther von (1881-1948) : nommé commandant en chef de l'armée de terre en 1938. S'il voit bien à quoi doivent ressembler les opérations militaires modernes, il est handicapé par la peur que lui inspire Hitler et ne réussira pas à imposer le respect dû à sa fonction.

Brereton, Lewis (1890-1967) : général américain et aviateur au bilan mitigé. Les forces aériennes américaines des Philippines qu'il commande sont écrasées en décembre 1941 par les Japonais. Puis, à la tête de la 9th Air Force, il est critiqué par Bradley qui lui préfère ses subordonnés, plus perméables aux innovations. Sa nomination à la FAAA peut être vue comme une sanction.

Canon d'assaut : canon sous casemate, donc sans tourelle pivotante, monté sur un châssis de char. Il répond à une logique similaire à celle du chasseur de chars, mais avec un canon de campagne ou un obusier voué au départ à l'appui de l'infanterie.

Carell, Paul (nom de plume de Paul Karl Schmidt, 1911-1997) : ancien SS responsable du magazine de propagande *Signal*, reconverti dans le journalisme. Il incarne l'aboutissement du processus de réhabilitation et de séduction de la Wehrmacht. Ses succès – *Sie kommen !* (1960), *Unternehmen « Barbarossa »* (1963) –, souvent traduits, ont durablement marqué l'historiographie.

Casablanca (conférence de) : se tenant du 14 au 24 janvier 1943, elle réunit Roosevelt, Churchill et les états-majors généraux américains et britanniques. Son principal objectif est de définir la stratégie militaire générale des Alliés pour libérer l'Europe occupée, en rapprochant les vues américaines et britanniques.

Chamberlain, Neville (1869-1940) : chef du parti conservateur, Premier ministre de Grande-Bretagne de 1937 au 10 mai 1940. Bien qu'ayant accéléré le réarmement, il incarne surtout, avec le très pieux secrétaire aux Affaires étrangères Edward Wood Halifax (voir ce nom), la politique d'*appeasement* qui aboutit aux accords de Munich en 1938. Mis en difficulté à la suite de l'échec de Norvège début mai 1940, Chamberlain choisit Halifax comme successeur… qui se défile au profit de Churchill. Chamberlain meurt d'un cancer en novembre. Halifax est éloigné comme ambassadeur à Washington.

Charge creuse : charge composée d'un explosif tapissé sur un cône de métal retourné. La géométrie de la charge aboutit lors de l'explosion à la formation d'un dard de métal en fusion capable de percer de fortes épaisseurs de blindage.

Chasseur de chars : châssis de char doté d'un canon antichar sous casemate. Peu coûteux (on récupère d'anciens châssis périmés), discret (surbaissé), bien protégé, le chasseur profite d'un calibre surdimensionné : ainsi, le Jagdpanther reçoit un canon de 88 mm contre 75 mm au Panther dont il dérive. Le Jagdtiger, lui, embarque un énorme 128 mm contre 88 mm au Tiger.

Combat box (« boîte de combat ») : formation étagée permettant aux 18 avions d'un groupe de bombardement de se couvrir mutuellement. Trois boxes étagés en altitude à intervalle d'environ 300 mètres composent une *combat wing* (« escadre de combat »).

Combat command : groupe de combat interarmes de la taille d'une brigade, employé dans l'armée américaine de 1942 à 1963 et constitué en général d'éléments blindés, d'infanterie et d'artillerie de soutien. Chaque division blindée en comprenait trois : CCA, CCB et CCR (pour réserve).

Comité des chefs d'état-major (Combined Chiefs of Staff) : direction militaire collégiale anglo-américaine installée à Washington, qui regroupe en théorie les chefs d'état-major des armées de terre, de l'air et des marines américaines et britanniques. En pratique, les Britanniques, que leurs fonctions obligent à demeurer au Royaume-Uni, y sont représentés par des « doublures ».

Comité national pour une Allemagne libre (Nationalkomitee Freies Deutschland, NKFD) : organisation fondée le 12 juillet 1943 en URSS par des militants antinazis allemands (principalement des communistes) sous l'égide de Moscou et qui tente de rassembler les prisonniers sous sa bannière.

Compresseur à deux étages : ce compresseur comprime grâce à un rotor à ailettes l'air qui entre dans un moteur, pour en améliorer le rendement et les performances. Un compresseur à deux étages combine deux rotors placés en série.

Corps mécanisé : dans l'URSS de 1941, grande unité encadrant en théorie 36 000 hommes et 1 000 chars, répartis en deux divisions de tanks et une d'infanterie motorisée.

Coup de revers : en janvier-février 1943, les Soviétiques regagnent le territoire perdu en 1942, mais Manstein échange du terrain contre du temps, rassemble

avec brio ce qui reste de ses blindés et les lance dans un coup, dit « de revers », qui frappe de flanc l'armée blindée de Popov. La victoire est totale contre un ennemi paralysé par le manque d'essence.

Croix de chevalier (Ritterkreuz) : deuxième plus haute décoration militaire du IIIe Reich, équivalente à la croix « Pour le mérite » de 1914-1918. Créée en 1939 par Hitler, elle a été décernée seulement 7 313 fois (contre 2,3 millions de croix de fer).

« Desert Storm » (opération de libération du Koweït, application de l'Airland Battle) : si l'enveloppement par le désert rappelle bien Gazala, « Desert Storm » est l'héritière de l'opératique soviétique et non de la Blitzkrieg (*maskirovska* construite autour de la menace d'un débarquement, attaques de dislocation sur un large front). Le nom est d'ailleurs un hommage à « August Storm », nom de l'opération soviétique contre les Japonais en 1945.

Dimitrov, Georgi (1882-1949) : communiste bulgare. Il organise en 1923 une insurrection communiste contre les militaires qui prennent le pouvoir à Sofia. Mis en échec, il se réfugie à Moscou où il devient, après avoir réchappé d'un procès en Allemagne en 1933, le secrétaire général du Komintern de 1934 à 1943. Il installe le communisme dans son pays natal en 1945 et meurt en 1949 au sanatorium de Barvikha, près de Moscou.

Divisions de campagne de la Luftwaffe (Luftwaffen-Feld-Divisionen, LwFD) : ces divisions naissent en octobre 1942, lorsque Hermann Göring, prié de concéder une partie des effectifs pléthoriques de l'aviation à la Heer (l'armée de terre), parvient à la place à former des unités d'infanterie sous son contrôle. Bien distinctes des parachutistes, les LwFD, de réputation misérable, passent fin 1943 sous contrôle opérationnel de l'armée de terre.

Doolittle, James Harold « Jimmy » (1896-1993) : pionnier de l'aviation avant guerre, avant de devenir cadre de Shell Oil, dirige la 8e Air Force à partir de janvier 1944. Seul réserviste à parvenir à un tel niveau de responsabilité dans l'USAAF pendant la guerre, il reste surtout connu comme étant l'artisan du raid audacieux – dit « raid Doolittle » – d'avril 1942 contre Tokyo, ses bombardiers décollant pour l'occasion du porte-avions *USS Hornet*.

Expert, Experten : nom que donnent les Allemands à leurs as aériens les plus capés. Ils sont une centaine de pilotes de chasse de la Luftwaffe à enregistrer plus de 100 victoires au combat, soit environ 15 000 appareils alliés abattus (soviétiques aux trois quarts) à eux seuls !

Fagalde, Bertrand (1878-1966) : il commande en 1940 le XVIe corps de la 7e armée, la meilleure de l'armée française. Avec Abrial, il organise et anime la résistance du périmètre de Dunkerque côté français. Capturé en juin 1940, il passe la guerre en Allemagne.

Falaise (poche de) : poche créée à la suite de la percée d'Avranches (voir ce nom) par la jonction des armées alliées britanniques et canadiennes, où sont piégés la plupart des défenseurs allemands. Matraqués par l'aviation, 10 000 ou 15 000 d'entre eux sont tués, près de 50 000 capturés. La majorité des unités Panzer parviennent cependant à sauver leurs hommes (mais pas leur matériel).

Festung, Festungen (forteresse[s]) : cité fortifiée – carrefour routier à l'est, port à l'ouest – qu'Hitler entend défendre et conserver à tout prix, exigence illusoire et terriblement coûteuse en hommes. Les Festungen de l'Atlantique immobilisent ainsi 200 000 hommes, l'effectif d'une armée.

FHO (Fremde Heere Ost, « service de renseignements oriental de l'armée de terre ») : organisme qui, au sein de l'état-major général de l'armée de terre (OKH – voir ce mot), est responsable du renseignement sur le front soviétique. À partir du printemps 1942, son chef est Reinhard Gehlen, futur ami de la CIA et fondateur du BND, l'actuel service de renseignements allemand. Le FHO livre à l'OKH et aux groupes d'armées des synthèses bimensuelles sur l'Armée rouge.

Flavigny, Jean (1880-1948) : grièvement blessé en 1918, ce général est nommé directeur de la cavalerie auprès du ministère de la Guerre de 1930 à 1936 et défend avec ardeur la motorisation, avant de former et commander la 1re division légère mécanique en 1936. À la tête d'un corps d'armée en mai 1940, il disperse ses moyens blindés et, capturé, passe le reste de la guerre dans un camp.

Flivos (abréviation de Fliegerverbindungsoffiziere) : officiers de liaison de la Luftwaffe auprès de l'armée de terre. Inventés en Espagne par Richthofen, ils accompagnent les divisions rapides, renseignent les états-majors aériens sur la

situation et peuvent demander des frappes au sol à leurs supérieurs, sans pouvoir les décider eux-mêmes.

Focke-Wulf Fw 190 : monomoteur mis en service en août 1941. Considéré comme le meilleur chasseur allemand de la guerre et construit à environ 20 000 exemplaires, il est décliné en de nombreuses versions, notamment comme chasseur bombardier. Le A8 de 1944 atteint 650 km/h et porte 4 canons de 20 mm et 2 mitrailleuses de 13 mm.

« Frantic » : coopération américano-soviétique en matière de bombardement stratégique du Reich. Les Soviétiques mettent à disposition des US Army Air Forces trois terrains en Ukraine où les B17 et les Mustang venus d'Angleterre pourront ravitailler avant de repartir vers l'ouest bombarder en navette. Un magnifique coup de la Luftwaffe (le 21 juin 1944) détruit au sol 43 B17 et coule *de facto* « Frantic ».

Freytag Loringhoven, Hugo von (1855-1924) : officier d'état-major et historien militaire prussien influent, proche de Erich von Falkenhayn. À la disgrâce de ce dernier en 1916, il devient jusqu'à l'armistice chef adjoint du grand état-major.

Front : dans la nomenclature soviétique, le Front est un groupe d'armées, soit l'équivalent, en effectifs, d'une armée allemande ou occidentale. Il rassemble entre trois et dix armées selon les lieux et les époques. Il possède son aviation et sa logistique propre. Il est l'agent de planification et d'exécution des opérations sur une direction donnée qui, en général, lui confère son nom. Ainsi, le Front de l'Ouest opère sur la direction ouest par rapport à Moscou.

FT17 : fabriqué par Renault depuis 1917, c'est un char léger hors d'âge en 1940, mais conservé dans les unités territoriales à plus de 1 000 exemplaires.

Fuller, John Frederick Charles (1878-1966) : un des principaux théoriciens militaires britanniques du XXe siècle. Ce pionnier de l'emploi des blindés et auteur prolifique se fait, dans l'entre-deux-guerres, le promoteur d'armées mécanisées, où les machines se substitueraient entièrement aux combattants, faisant de lui l'archétype du « prophète du char ».

Funkgerät (abrégés en FuG) : appareils radio. Les plus répandus sont les FuG 5 (liaison bataillon, portée d'environ 5 km en phonie), FuG 7 (liaison air-sol, 13 km en phonie) et FuG 8 (véhicules de commandement, 80 km en télégraphie).

Funnies (littéralement « comiques ») : surnom collectif donné aux blindés spéciaux regroupés dans la 79e DB britannique – chars lance-flammes, chars poseurs de ponts ou équipés d'un obusier lourd de démolition, etc. Conçus sous l'égide du Britannique Percy Hobart et rejetés par les Américains, ils préfigurent les blindés du génie actuel et sont précieux pour attaquer les fortifications allemandes.

Fusil wz.35 : arme antichar légère (10 kg) polonaise, dotée d'une munition de petit calibre (7,9 mm) dont la grande vitesse initiale (1 000 m/s) permet de détacher, par la force de l'impact, des débris de métal à l'intérieur du blindage touché. Redoutable contre les blindés légers, l'arme est récupérée par la Wehrmacht et inspire le fusil antichar soviétique Degtyarev de 14,5 mm.

Galland, Adolf (1912-1996) : aviateur intégré à la Luftwaffe en mars 1935, il combat en Espagne pour Franco en 1937, puis travaille au Reichsluftfahrtministerium (ministère de l'Air du Reich), avant de reprendre du service en 1939-1940. As de la chasse (104 victoires, toutes remportées à l'ouest), il abat 25 Spitfire lord de la bataille d'Angleterre. De novembre 1941 à janvier 1945, il est commandant de la chasse allemande, présidant à la montée en puissance de celle-ci. Limogé en janvier 1945, il reprend l'air et commande dans les derniers jours de la guerre une unité de Me 262.

Gamelin, Maurice (1872-1958) : général, esprit brillant, major de Saint-Cyr, il cumule, à partir de 1935 et jusqu'en mai 1940, les fonctions suprêmes de chef d'état-major de l'armée et de vice-président du Conseil supérieur de la guerre. Il devient l'homme clé du réarmement, puis généralissime en 1939. Gamelin encourage, suggère, louvoie, divise pour mieux contrôler, se couvre, mais ne tranche pas et ne commande guère. Il est limogé le 17 mai en pleine bataille sans jamais avoir pesé sur la conduite de celle-ci.

Georges, Alphonse (1875-1951) : poulain de Pétain, surnommé « l'anti-Gamelin ». Pur homme d'état-major, ce général d'armée très populaire dispose d'atouts pour devenir commandant en chef en 1935. Mais, blessé lors d'un attentat en 1934 (ce qui pourrait expliquer ses défaillances en 1940), il laisse le champ libre à Gamelin. Ce dernier ne peut cependant l'évincer et leur animosité pourrit le haut commandement.

Gort, John Vereker (1886-1946) : vicomte, officier de terrain, décoré en 1918 de la Victoria Cross pour bravoure exceptionnelle, promu rapidement dans l'armée réduite des années 1920-1930. Chef de l'état-major impérial, poste suprême en 1937, il se voit confier la BEF en 1939. Réputé peu brillant, mais obstiné et non dénué de bon sens, il est l'un des responsables du succès de Dunkerque, même si sa carrière s'y achève.

Greenwood, Arthur (1880-1954) : il entre avec Attlee au cabinet de guerre en mai 1940, sans portefeuille. Son soutien à Churchill et son éloquence éclipsent son incompétence et son alcoolisme. Il quitte le gouvernement en 1943 et prend la tête du Parti travailliste.

GRU (acronyme de Glavnoé Razvedivatel'noé Oupravlenié) : direction centrale du renseignement militaire de l'Armée rouge, de l'armée soviétique et plus tard des forces armées de la Russie. Ce service a été créé à l'automne 1918 et est soumis au chef d'état-major et au ministre de la Défense.

Gruppe, Gruppen : unité tactique et administrative de base de la Luftwaffe, la plus petite à laquelle sont confiées des missions autonomes. Elle s'organise en un état-major et trois escadrilles (Staffeln) composées chacune (dans les unités de Ju 87) de 9 appareils, pour un total d'une trentaine d'avions, une cinquantaine d'équipages et environ 500 personnels au total avec les équipes de maintenance.

Guderian, Heinz (1888-1954) : un des concepteurs de l'arme blindée allemande. Il a fait ses gammes au sein des transmissions avant de commander le 19e corps d'armée motorisé (3 divisions Panzer). Auteur de la percée de Sedan, il est le moteur principal de la ruée vers la Manche. C'est certainement, en 1940, le plus doué de tous les officiers de chars au monde. Il commande ensuite une armée blindée (en URSS). Tombé en disgrâce après son échec devant Moscou à la fin 1941, il est rappelé comme inspecteur de l'arme blindée en 1943, puis chef d'état-major adjoint de l'armée de terre. Prisonnier de guerre des Américains de 1945 à 1948, il est libéré sans être inculpé de crimes de guerre et devient un des conseillers pour l'organisation de la future armée de RFA.

Guerre soviéto-polonaise : elle démarre en février 1919 par une offensive de l'Armée rouge commandée par Toukhatchevski contre l'armée du général Piłsudski, soutenu par les Occidentaux (de Gaulle et Weygand servent de « conseillers »). Mais les envahisseurs se font étriller sous Varsovie et ce sont les

Polonais qui pénètrent bientôt en territoire soviétique, forçant Moscou à la paix en mars 1921.

Halder, Franz (1884-1972) : chef de l'OKH depuis 1938. Brillant, il se rallie vite au plan génial proposé par Manstein (voir ce mot) pour vaincre la France. Il considère qu'il a à gérer l'héritage du grand état-major prussien, d'où sa méfiance vis-à-vis d'Hitler.

Halifax, Edward Wood (1881-1959) : secrétaire aux Affaires étrangères britannique sous Chamberlain. Partisan comme son Premier ministre d'« apaiser » Hitler, il perd son poste au profit d'Eden en décembre 1940.

Harris, Arthur Travers (1892-1984) : Air Chief Marshal, chef du Bomber Command de la RAF qu'il dirige en quasi-autonomie. Partisan d'attaques massives sur les villes allemandes, il gagnera le surnom de Butcher (« le boucher ») au vu des pertes subies par ses équipages. Sa coopération avec les USAAF sera difficile, Harris refusant de placer « ses » bombardiers sous un commandement interallié.

Hartmann Erich, « Bubi » (1922-1993) : envoyé de l'école de chasse sur le front de l'Est en octobre 1942, ce pilote a la chance d'intégrer une unité d'élite (la JG52) où il peut s'aguerrir en sécurité. Spécialiste de l'embuscade, il accumule les succès et atteint 100 victoires le 20 septembre 1943, puis 300 le 24 août 1944, avec 11 victoires en une journée et deux missions… Titulaire de 352 victoires, il passe par les camps soviétiques avant d'intégrer la Bundesluftwaffe de 1956 à 1970, où son opposition (à raison) à l'intégration du F104 Starfighter lui vaut d'être écarté.

Hood (47 400 tonnes, mis en service en 1920) : bâtiment le plus puissant et le plus prestigieux de la Royal Navy en mai 1941, avec ses 8 canons de 380 mm et sa vitesse de 28 nœuds. Aboutissement du concept de croiseur de bataille pourtant mis à mal au Jutland, il est trop mal protégé pour affronter les cuirassés lancés dans les années 1930.

Horrido : terme de chasse, équivalent allemand de « taïaut ! », passé dans le vocabulaire militaire allemand du XVIIIe siècle et utilisé par les troupes de chasseurs, au sol comme dans les airs.

Iliouchine : bureau d'études aéronautiques soviétique , fondé en 1933 par Sergueï Iliouchine. Il se spécialise dans les bombardiers et appareils d'attaque, puis,

après-guerre, dans les avions de ligne et de transport militaire. Outre l'Il2, il conçoit après 1945 le bombardier moyen Il28 « Beagle » et des avions de transport à succès, comme l'Il76 « Candid », toujours en service dans nombre de pays.

Interdiction : emploi de l'aviation sur les arrières ennemis pour frapper les voies de communication, le ravitaillement, les transmissions, afin « d'interdire » toute liberté d'action à l'adversaire.

Ironside, William (1880-1959) : héros de la Grande Guerre, l'impétueux général est disgracié dans l'entre-deux-guerres pour avoir plaidé la modernisation de l'armée, puis rappelé grâce à l'appui de son ami Liddell Hart. Chef d'état-major de l'armée de terre en 1939, il est dépassé par le poste et obtient fin mai 1940 le bref commandement des forces chargées de contrer l'invasion, avant d'être mis à la retraite.

I. Jagdkorps (1er corps de chasse) : grande unité de chasse chargée de la défense du Reich. Commandée du 15 septembre 1943 au 26 janvier 1945 par le général Joseph « Beppo » Schmid (voir ce nom), elle est organisée le 23 février en trois divisions (Jagddivision 1, 2, 3) couvrant le nord de l'Allemagne, auxquelles est adjointe la 7. Jagddivision, qui couvre le Sud (Bavière, Autriche…) face à la 15e AF.

Jagdgeschwader (JG) : escadre de chasse comprenant 3 ou 4 Gruppen (groupes) de 40 à 50 appareils organisés en Staffeln (escadrilles).

Jagdpanzer IV : version chasseur de chars du classique Panzer IV, le Jagdpanzer IV est équipé d'un excellent tube antichar de 75 mm sous casemate. Il est construit à environ 2 000 exemplaires.

Jerrycan : bidon normalisé de l'armée conçu en 1937, il a une contenance de 20 litres, un bouchon bec verseur, des poignées et une forme qui facilitent l'embarquement sur les camions et le maniement pour des pleins rapides. Le modèle surnommé jerrycan (« bidon boche ») par les Britanniques est largement copié par les Alliés.

Johnson, James Edgar « Johnnie » (1915-2001) : après un passage dans la chasse de nuit, ce pilote britannique remporte sa première victoire le 26 juin 1941. Renouvelant ses tours d'opération, il est de tous les combats de la RAF,

jusqu'au-dessus de l'Allemagne. En 57 rencontres avec l'ennemi sur 700 sorties, il obtient 34 victoires. Il quitte la RAF en 1965 avec le grade d'Air Vice-Marshal.

JS (abréviation de Joseph Stalin) 2, modèle 1944 : mis en service en avril 1944, le char lourd JS (56 tonnes) est construit en 2 250 exemplaires. Son énorme canon de 122 mm est puissant, mais lent à recharger, et l'engin est plus destiné au soutien de l'infanterie qu'à la lutte antichar.

Junkers Flugzeug und Motorenwerke AG : avionneur et fabricant de moteurs d'avions allemand. La société est fondée en 1895 par Hugo Junkers et fabrique d'abord des radiateurs et des chaudières. En 1914, elle bascule vers la construction aéronautique et devient pionnière dans la fabrication d'avions tout en métal, dès 1915. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Junkers produit, outre le Stuka, le bombardier Ju 88 et ses dérivés, ainsi que de nombreux moteurs, via sa filiale Jumo (Junkers Motoren), dont les réacteurs Jumo 004 du Me 262, premier chasseur à réaction opérationnel de l'histoire.

Jutland : péninsule danoise au large de laquelle, le 31 mai et le 1er juin 1916, 151 navires britanniques (dont 28 cuirassés et 9 croiseurs de bataille) affrontent 99 navires allemands (dont 16 cuirassés et 5 croiseurs de bataille). Cet affrontement paroxystique coûte 3 croiseurs de bataille aux premiers et 1 aux seconds. Mais les Allemands rentrent au port, où ils vont rester bloqués.

Kleist, Ewald von (1881-1952) : il commande avec maestria le premier groupe Panzer de l'histoire, celui auquel les Français doivent leur défaite. Il s'agit d'une véritable armée groupant 3 corps motorisés, forts de 5 divisions Panzer et de 3,5 divisions motorisées.

Kluge, Hans Günther von (1882-1944) : général, il commande la 4e armée (13 divisions dont 2 Panzer), à droite de l'aile marchante allemande. Comme Rundstedt (voir ce nom), il est dérouté par les prises de risque de ses subordonnés, en particulier celles de Rommel (7e division Panzer).

Kokott, Heinz (1900-1976) : colonel commandant la 26. Volksgrenadier-Division lors de la bataille des Ardennes, où il reçoit la défense du secteur de Chaumont-Martelange. Officier expérimenté venu du front de l'Est, il a commandé un régiment d'infanterie à Koursk et pendant la retraite en Ukraine.

Komintern (abréviation de l'Internationale communiste) : organisation fondée en 1919 par Lénine pour fédérer l'action des partis et mouvements socialistes protocommunistes dans le monde afin, en principe, de propager la révolution bolchevique. Il s'agit en fait bien vite de téléguider leur activité au seul profit de l'URSS. L'organisation est dissoute en 1943.

Korsun-Tcherkassy (bataille de) : elle s'est tenue en janvier-février 1944 sur les bords du Dniepr. Deux Fronts soviétiques ont encerclé deux corps d'armée allemands. Une contre-offensive menée par Manstein, jointe à une sortie désespérée des assiégés, permettra de sauver environ 35 000 des 50 000 hommes enfermés dans la poche.

Koursk (saillant de) : lancée le 5 juillet 1943, l'opération « Citadelle » vise à piéger entre deux mâchoires les armées soviétiques enfoncées dans le saillant de Koursk, à mi-distance entre Moscou et Kiev. Dernière grande offensive de la Wehrmacht à l'est, elle implique environ 3 000 Panzers auxquels font face 5 000 chars soviétiques. Mais l'Armée rouge s'attend au choc et, en dépit de quelques progrès au sud, les Allemands sont contenus, puis contre-attaqués victorieusement dès le 12 juillet.

Large front : le plan directeur proposé en mai 1944 envisage de finir la guerre en Europe en privant les nazis de leurs poumons économiques : une offensive principale menée via Aix-la-Chapelle contre la Ruhr et une secondaire via la Lorraine pour conquérir la Sarre. Mais pour diverses raisons, notamment doctrinales et politiques, cette stratégie se délite au profit d'une offensive tous azimuts sur un large front d'Anvers à la frontière Suisse.

Léopold III (1901-1983) : roi des Belges, il hérite du trône en 1934. Influencé par les nationalistes flamands, il préfère en 1936 la neutralité à l'alliance avec la France et l'Angleterre, ce qui aura des conséquences dramatiques pour la coordination en 1940. C'est lui qui décide la reddition de l'armée le 27 mai, contre l'avis du gouvernement. Resté en Belgique pendant l'Occupation, il est contraint d'abdiquer en 1951.

Löns, Hermann (1866-1914) : journaliste, poète, écrivain et naturaliste, il a célébré la beauté des landes de Basse-Saxe, patrie de Kurt Klusmeier. Il est un des premiers écrivains victimes de la Grande Guerre.

Lutz, Oswald (1876-1944) : colonel de la Reichswehr, puis premier général des Panzertruppen (général des troupes blindées), il est l'un des pionniers de la motorisation, puis de la mécanisation de l'armée allemande. Logisticien spécialiste des chemins de fer, puis des unités de transport motorisées, il supervise certains des principaux travaux préparatoires à l'établissement des divisions Panzer. Il est cependant écarté par Hitler et meurt de maladie début 1944.

Manstein, Erich von (1887-1973), de son vrai nom Erich von Lewinski : Generalfeldmarschall, sans conteste l'un des meilleurs chefs de la Wehrmacht. Blessé en Pologne en 1914, il mène sa carrière au sein des états-majors, où son esprit vif le fait remarquer. Architecte du plan d'invasion de la France au printemps 1940, commandant un corps Panzer lors de l'invasion de l'URSS, il est nommé en septembre 1941 à la tête de la 11e armée, avec laquelle il achève la conquête de la Crimée et prend Sébastopol, dernier siège gagné par la Wehrmacht. Fait maréchal, il prend après Stalingrad le commandement de l'ensemble du sud du front de l'Est, remportant même une ultime victoire à Kharkov, en février-mars 1943. Mais il échoue à vaincre de façon décisive les Soviétiques, ce qui lui vaut d'être relevé de ses fonctions en mars 1944. Redoutable manœuvrier, il est cependant d'une complaisance coupable à l'égard d'Hitler. Condamné en 1949 à dix-huit ans de prison pour crimes de guerre, libéré dès 1953, il devient conseiller militaire de la Bundeswehr.

Marseille, Hans-Joachim (1919-1942) : l'as des as allemands sur le front d'Afrique (151 victoires sur 158 au total), du 20 avril 1941 au 30 septembre 1942. Tireur d'élite exceptionnel, il se tue en sautant de son avion en panne.

Marshall, George (1880-1959) : général commandant l'état-major de l'US Army. Discret, il joue avec son homologue Henry Harley Arnold (Army Air Force) un rôle décisif dans la conduite de la guerre américaine et même alliée, étant présent à l'état-major interallié, le CCS, installé à Washington.

Men Against Fire : ouvrage de l'historien militaire S. L. A. Marshall, publié en 1947 . L'auteur y affirme que les trois quarts des GI n'ont pas utilisé leurs armes, réflexe qu'il explique par l'intégration chez ces citoyens de l'interdit de tuer. L'authenticité de son évaluation a depuis été remise en cause.

Messerschmitt Bf 109 : chasseur standard de la Luftwaffe, construit de 1939 à 1945 à 34 000 exemplaires, en trois grandes versions successives (E, F, G) et une infinité de sous-versions, au détriment de la standardisation. La version G14 AS est une version destinée au combat à haute altitude, capable d'atteindre 650 km/h à 7 500 mètres et armée d'un canon de 20 mm et de deux mitrailleuses de 13 mm.

Messerschmitt, Willy (1898-1978) : concepteur de planeurs, puis, à 28 ans, directeur technique. En 1933, sa société est secourue par les dirigeants nazis, qui imposent la dénomination « Bf » aux modèles. Après le succès de son Bf 109, les modèles sont estampillés « Me ». En 1950, après deux ans de prison, il revient à l'aviation et dirige, de 1968 à 1970, la société Messerschmitt-Bölkow-Blohm (MBB), aujourd'hui intégrée au groupe européen EADS.

Mihailović, Draža (1893-1946) : général serbe. Ayant pris le maquis aussitôt après l'effondrement de la Yougoslavie, il organise le mouvement de résistance nationaliste des tchetniks, favorables au rétablissement de la monarchie. Il combat parallèlement au communiste Tito, avant d'établir avec l'occupant allemand un *modus vivendi* et d'affronter le mouvement partisan de son rival. Inculpé de haute trahison, il est fusillé après la fin de la guerre, avant d'être réhabilité en 2015.

Milch, Erhard (1892-1972) : officier puis administrateur compétent, chargé en 1940, en dépit de ses origines juives cachées par le régime, d'une production aéronautique chaotique laissée aux barons de l'industrie, dont Messerschmitt, qu'il déteste. Il y parvient en 1943, sous la direction d'Albert Speer. Condamné à la prison à vie à Nuremberg en 1947, il est libéré en 1954.

Mitchell, Reginald Joseph, dit « RJ » (1895-1937) : ingénieur chez Supermarine Aviation dès l'âge de 22 ans. Son talent lui offre une ascension rapide, jusqu'au poste de directeur technique. Après avoir conçu les hydravions vainqueurs de la coupe Schneider, il imagine le Spitfire, mais meurt du cancer sans l'avoir vu combattre.

Molotov-Ribbentrop (pacte) : Molotov et von Ribbentrop signent à Moscou, le 23 août 1939, un pacte de non-agression valable dix ans. Il est doublé par un protocole annexe, tenu secret, par lequel le Reich et l'URSS délimitent leurs sphères d'intérêts en Europe orientale. L'article 2 fixe la ligne de partage de la Pologne le long des fleuves Narew, Vistule et San.

Montgomery, Bernard Law (1887-1976) : maréchal britannique, vainqueur de Rommel en Afrique, modernisateur de l'armée, commandant des forces terrestres alliées en Normandie, occupe début septembre une position paradoxale. Le néo-maréchal est au faîte de sa gloire et pourtant il vient d'être dégradé au seul commandement des forces anglo-canadiennes. Convaincu qu'Eisenhower, son successeur, est incompétent, il s'épuise à lui imposer ses vues, plus conformes aux intérêts de la Couronne.

Mourmansk : principal port d'arrivée des convois arctiques envoyés par les Alliés, au nord de la péninsule de Kola sur la mer de Barents et à 360 km au sud-est du cap Nord. Gros avantage, ses eaux réchauffées par un ultime bras du Gulf Stream ne gèlent pas en hiver. L'ennui est que la frontière norvégienne et les Allemands sont à 100 km.

Munich (accords de) : conclus les 29 et 30 septembre 1938 par l'Allemand Hitler d'un côté, le Français Daladier et le Britannique Chamberlain de l'autre, par l'entremise de Mussolini, ces accords attribuent au IIIe Reich les Sudètes, territoires tchécoslovaques frontaliers du Reich où vit une forte minorité allemande et que les nazis agitent à dessein pour provoquer une crise. La Tchécoslovaquie, privée de ses défenses, est envahie par la Wehrmacht sans combat le 15 mars 1939 et démembrée en un protectorat de Bohême-Moravie inféodé au Reich et une République slovaque fantoche.

NKGB (acronyme de Narodnii Komissariat Gossoudarstvennoï Bezopasnosti, « commissariat du peuple à la Sécurité de l'État ») : en URSS, service d'espionnage et de contre-espionnage intérieur et extérieur qui existe du 3 février au 20 juillet 1941 (il reprend certaines fonctions du NKVD), puis renaît de 1943 à 1946, où il devient ministère de la Sécurité gouvernementale (MGB). C'est l'ancêtre du KGB, créé en 1954.

NKVD (acronyme de Narodnii Komissariat Vnutrennikh Diel, « commissariat du peuple aux Affaires intérieures ») : police générale de l'URSS, dirigée par Beria et chargée de la sécurité de l'État. En 1934, le NKVD absorbe la Guépéou, la police politique de Staline qui a remplacé la Tcheka bolchevique en 1922, et joue un rôle majeur dans les purges staliniennes et les déportations au Goulag. En 1946 lui succède le ministère de l'Intérieur (MVD).

« Nordwind » : opération ordonnée le 21 décembre par Hitler, irrité par les retards subis dans les Ardennes. Lancée en Alsace le 31 décembre, elle a pour objectif de détruire la 7e armée US en la prenant en tenaille. Bien renseignés, les Alliés se défendent, tandis que de Gaulle garde Strasbourg menacée d'évacuation. Le 25 janvier 1945, l'échec allemand entraîne la retraite.

OKH (Oberkommando des Heeres) : le haut commandement de l'armée de terre. Son chef, le maréchal von Brauchitsch, est un médiocre, ce qui n'est pas le cas du général Halder, chef de l'état-major général. L'OKH est en compétition avec l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht), haut commandement des forces armées, confié au maréchal Keitel, une structure rivale placée un cran plus haut. Après juin 1941, l'OKH ne s'occupe plus que du front de l'Est ; les autres théâtres d'opérations devenant du seul ressort de l'OKW.

Orgues de Staline (Stalinorgel) : surnom donné par les Allemands aux lance-roquettes soviétiques. Parmi ces derniers, le BM13, mis en service en 1941, bon marché et construit au final à environ 10 000 exemplaires montés sur camion, est le plus connu. Bien qu'imprécis et long à recharger (50 minutes), il peut tirer simultanément 16 ou 24 fusées de 132 mm à 9 000 mètres, ce qui en fait une arme de choc et de saturation redoutable.

OSS (Office of Strategic Services) : service de renseignements américain qui deviendra la CIA en 1947.

Panther : char qui passe pour être le plus réussi de la guerre. Conçu en 1942 en réplique au T34, le Panzerkampfwagen V Panther combine un redoutable canon de 75 mm à tube long et un blindage incliné épais (jusqu'à 12 cm à l'avant). L'engin, qui pèse 45 tonnes, est cependant mécaniquement fragile. Il est aussi complexe, donc coûteux, et la production ne dépasse guère les 6 000 exemplaires.

Panzerfaust : tube lance-roquettes individuel antichar d'un type nouveau, bon marché, produit en masse (6 millions d'exemplaires), fondé sur l'effet de charge creuse, connu depuis le XIXe siècle, et utilisable une seule fois. Sa charge creuse peut percer 200 mm de blindage à 60 mètres. Sa simplicité d'usage compense l'inexpérience des soldats. Il est surtout utile en combat urbain.

Panzer-Kampf-Trupp-Taktik : elle combine le retranchement de petites unités interarmes à l'intérieur de hameaux ou de fermes qui se laissent envelopper pour mieux engager l'ennemi à courte portée et sur ses flancs avec des contre-attaques de quelques chars positionnés en retrait immédiat.

Paris Kanonen (canons de Paris) : canons de 210 mm à très longue portée (128 km) spécialement conçus pour atteindre Paris depuis l'Aisne. Surnommés à tort « Grosse Bertha » (une pièce de siège de 420 mm et 10 km de portée) par les Parisiens, ces canons tuent 265 personnes et en blessent 620 entre le 23 mars et le 9 août 1918.

Pathfinder : éclaireur chargé par la RAF du marquage précis des cibles par des fusées colorées, références pour la visée des bombardiers.

Patton, George S. (1885-1945) : né à San Gabriel (Californie), officier de cavalerie apôtre de l'offensive à outrance, il est le plus brillant et audacieux des généraux américains en Europe en 1944-1945, à la tête de la 3e armée US. Célèbre pour son franc-parler, anticommuniste partisan d'un affrontement avec l'Armée rouge, il meurt dans un accident de la route le 21 décembre 1945.

Pavelić, Ante (1889-1959) : fondateur du mouvement croate séparatiste, terroriste et ultranationaliste de l'Oustacha en 1929. Sur proposition de Mussolini, Hitler accepte d'en faire, le 10 avril 1941, le *poglavnik* (« chef ») de l'état fasciste indépendant de Croatie. Pavelić entame aussitôt une politique d'épuration ethnique massive visant les Juifs, les Tsiganes et les Serbes.

Personnel de piquet : désigne l'équipe minimale chargée de rester aux postes de combat pour servir les armes.

Pervitine : dérivé de la métamphétamine, une drogue alors en vente libre en Allemagne, appréciée pour ses effets euphorisants et coupe-faim, dont plusieurs dizaines de millions de comprimés sont distribués au sein de la Wehrmacht. Elle permet, avec de graves risques pour la santé, de demeurer éveillé quarante-huit heures d'affilée.

Prêt-bail (loi du) [Lend-Lease Act] : en mars 1941, cette loi autorise le président Roosevelt à aider le Royaume-Uni, sans entrer en guerre, par le prêt, la location ou la vente de matériel militaire et contre un remboursement différé. L'URSS est admise au bénéfice du prêt-bail officiellement en juin 1942 : l'aide américaine s'élèvera à 11 millions de dollars de l'époque (non remboursés), soit près de 1

milliard de dollars actuels. Aux armes et aux munitions s'ajoutent des véhicules, des vivres, des médicaments…

Prince of Wales : à peine terminé en mai 1941, ce cuirassé est, avec son frère *King George V* mis en service en décembre 1940, la seule unité britannique moderne capable de se mesurer au *Bismarck* (et au *Richelieu*), bien que plus légèrement armé (10 canons de 356 mm contre 8 de 380) et plus lent (28 nœuds contre 30). Endommagé par le *Bismarck* le 24 mai 1941, il est coulé par les Japonais le 10 décembre suivant au large de la Malaisie.

PzKpfw VI Tiger I : issu d'un projet de char lourd démarré en 1937, il pèse 54 tonnes et est armé d'un canon de 88 mm. Exigeant à construire et deux fois plus coûteux que le Panther pour une efficacité marginalement supérieure, il n'est jamais disponible en nombre suffisant (1 347 sont produits en tout). Il est attribué pour cette raison à des bataillons autonomes et non aux divisions Panzer.

Rall, Günther (1918-2009) : après une première victoire pendant la campagne de France, ce pilote allemand combat sans succès la RAF, puis part pour l'Est en 1941, où il s'adjuge 272 victoires. De retour dans l'Ouest le 19 avril 1944, il est abattu et blessé définitivement le 12 mai après avoir encore descendu deux P47. Il rejoint la Bundesluftwaffe en 1956 et représente son pays au comité militaire de l'OTAN en 1974-1975.

Ramsay, Bertram (1883-1945) : commandant d'un destroyer en 1917, il se distingue en 1918 lors d'un raid sur Zeebrugge. À la retraite en 1938, il est rappelé par Churchill qui le nomme, fin 1939, commandant de la base de Douvres. Le succès de l'opération « Dynamo » fait de ce brillant improvisateur un spécialiste des opérations amphibies – Afrique du Nord, Sicile et, surtout, Normandie, dont il commande en chef le volet naval.

Reichsheer : armée de terre (Heer) de la république de Weimar, le terme « Reichswehr » englobant également la Reichsmarine.

Richthofen, Wolfram von (1895-1945) : cousin du « Baron rouge » Manfred, as de la Première Guerre mondiale, il travaille clandestinement dans la Reichswehr au maintien d'une force aérienne. En Espagne fin 1936, dans la légion Condor, il expérimente l'appui tactique avec les Stukas, spécialité qui va devenir la sienne en Pologne, en France puis en Russie. Brutal et efficace, nazi convaincu, il meurt d'un cancer en captivité.

Rogge, Alfred : Sturmbannführer commandant le 1er bataillon du SS-Festungs-Regiment 1 (voir Besslein). Il meurt de ses blessures en 1945.

Roulements à billes : composants clés de nombreux matériels mécaniques, en particulier les transmissions et les moteurs d'avions. Ils sont, à ce titre, identifiés très tôt comme un possible goulot d'étranglement de l'industrie de guerre allemande, et ce d'autant plus que leur production est concentrée sur seulement quelques sites, tel celui de Schweinfurt.

Rundstedt, Gerd von (1875-1948) : serviteur obéissant d'Hitler, il commande, lors de l'offensive allemande vers l'ouest, le groupe A, chargé d'appliquer le « coup de faux » à travers les Ardennes. Un paradoxe pour ce vieil officier qui comprend mal l'emploi moderne des chars.

Scharnhorst, Gerhard : brillant artilleur et écrivain militaire, né en 1755 de fermiers aisés hanovriens. Il passe en 1801 au service de la Prusse qui l'anoblit. Il enseigne alors à la Kriegsakademie de Berlin, où Clausewitz est son élève, puis assure en 1806 la fonction de chef d'état-major du duc de Brunswick. Après avoir combattu les Français à Auerstaedt et Eylau, il est nommé ministre de la Guerre par le roi Frédéric-Guillaume III, pour qui il réorganise l'armée prussienne. Il meurt en 1813 à Prague des suites d'une blessure reçue à Lützen.

Schlieffen, Alfred von (1833-1913) : rejoint l'état-major prussien en 1863. Présent à Sadowa (1866) puis en France (1870), il devient chef d'état-major en 1891 et entreprend de préparer la guerre contre la France, avant sa retraite en 1906.

Schmid, Joseph « Beppo » (1901-1956) : un des hommes clés de la défense allemande du Reich. Ancien chef du bureau renseignement à l'état-major de la Luftwaffe, il dirige de septembre 1943 à novembre 1944 (après un passage en Tunisie à la tête de la division « Göring » !) le I. Jagdkorps, qui contrôle les unités de chasse basées en Allemagne. Compétent, mais peu brillant, il est critiqué pendant et après la guerre, notamment par Galland.

Schneider (coupe) : lancée en 1913, la coupe d'aviation maritime Jacques Schneider, du nom du richissime amateur d'aviation qui la finance, doit récompenser le premier aéroclub national capable de remporter 3 courses d'hydravions sur une durée de cinq ans. Les Britanniques la remportent après 3 victoires (1927, 1929, 1931) assurées par Supermarine.

Schwere Panzerjägerabteilung 653 (653e bataillon de chasseurs de chars lourds) : un des 2 bataillons équipés de Jagdtiger fin 1944. Vétéran de Koursk, l'unité combat jusqu'à l'été 1944 au nord de l'Ukraine avant d'être rapatriée en Allemagne. La 1re compagnie est destinée aux Ardennes, mais détournée de sa mission pour participer à l'opération « Nordwind ». C'est probablement elle qui lutte en passant à Chaumont. Le bataillon fond dans les combats en Bavière en mars 1945. Il lui reste 4 Jagdtiger opérationnels à sa reddition le 5 mai à Strengberg en Autriche.

Seeckt, Hans von (1866-1936) : pur aristocrate prussien, architecte en 1915 des victoires de Gorlice-Tarnów et de Serbie, il dirige ensuite l'état-major de l'armée ottomane. Négociateur du traité de Versailles, il devient fin 1919 le premier chef de la Reichswehr. Théoricien et refondateur de la future Wehrmacht, ce nationaliste fervent la tient à l'écart de la république de Weimar qu'il déteste. Mis à la retraite forcée en 1926, il se rapproche des nazis puis part en 1934 réorganiser l'armée nationaliste chinoise. Il meurt d'une attaque cardiaque à Berlin en 1936.

SHAEF (Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force) : état-major interallié et interarmées (terre-air-mer) dirigé par Eisenhower, en charge de préparer et de conduire la libération de l'Europe occidentale et la défaite de l'Allemagne nazie.

Spaatz, Carl Andrew « Tooey » (1891-1974) : personnage décisif dans la réussite de « Pointblank ». Pionnier de l'aviation (il réalise en 1929 un record de durée de vol de plus de 150 heures en pratiquant certains des premiers ravitaillements en vol), il prend en décembre 1943 le contrôle des forces aériennes stratégiques américaines en Europe. Bénéficiant de la confiance d'Eisenhower, il devient le principal acteur des opérations aériennes contre l'Allemagne. Muté dans le Pacifique en juillet 1945, il préside au bombardement d'Hiroshima et Nagasaki. En 1947, il devient le premier chef d'état-major de l'United States Air Force.

Speer, Albert (1905-1981) : architecte de formation et nazi depuis 1931, il devient en 1942 le ministre de l'Armement et de la Production de guerre du Reich. Organisateur brillant et sans scrupules, il fait passer l'Allemagne dans la guerre industrielle totale. D'une grande ambiguïté dans ses rapports avec Hitler, il sera au procès de Nuremberg l'un des seuls dignitaires du régime à accepter une

responsabilité morale pour les crimes du nazisme, ce qui lui permet d'échapper à la corde.

Stahlhelm (« casque d'acier ») : organisation d'anciens combattants fondée en décembre 1918, qui compte 500 000 adhérents en 1930. Aile paramilitaire du parti d'extrême droite DNVP (Deutsche Nationale Volkspartei, « Parti national du peuple allemand »), le mouvement rivalise parfois violemment avec le parti nazi, dont il partage cependant l'antisémitisme et l'hostilité à la démocratie et au traité de Versailles, avant de l'intégrer en 1933.

Standbefehl : série d'ordres émis par Hitler entre le 16 et le 20 décembre 1941, au moment où le choc de la contre-offensive soviétique devant Moscou jette un début de panique dans l'armée allemande. Il exige une résistance fanatique sur les positions occupées et refuse à l'avance toute retraite.

Stauffenberg, Claus Schenk von (1907-1944) : comte, colonel valeureux, aristocrate catholique nationaliste, mais opposé à l'extrémisme nazi et attaché aux privilèges de l'armée. Après avoir découvert les horreurs du front de l'Est, il est blessé en Tunisie et prend en 1943 la tête d'un complot. Ses fonctions lui donnant accès au quartier général de Rastenburg, il y pose une bombe le 20 juillet 1944. Mais Hitler en réchappe et l'attentat échoue. Arrêté, Stauffenberg est fusillé le 21 juillet.

Stavka : état-major politico-militaire restreint qui, autour de Staline, prend les décisions stratégiques et opérationnelles en liaison avec l'état-major général de l'Armée rouge.

Stoßtruppen : troupes d'assaut conçues en 1917 pour percer le front ennemi en s'appuyant sur la surprise et l'initiative locale pour l'infiltrer et le disloquer.

Stream (« flot ou courant ») : formation de masse où les wings sont enchaînées les unes derrière les autres. Sa longueur dépasse souvent 100 km.

Sturmgeschütz III (abrégé en StuG III) : canon d'assaut (comme son nom l'indique), intégrant un canon de 75 mm court (822 exemplaires construits) sous casemate à un châssis de Pz III pour le soutien de l'infanterie. À partir de 1942, les versions F et G (8 416 exemplaires) sont armées d'un 75 mm long antichar, qui, combiné à sa silhouette basse et à son faible coût, le rend particulièrement efficace dans la défense antichar.

Svetchine, Alexandre Andreïevitch (1878-1938) : penseur militaire, sans doute le plus important du XXe siècle. Ancien officier d'état-major de l'armée du tsar passé dans le camp bolchevique en 1917, il devient après la guerre civile russe (1917-1922) professeur à l'Académie militaire, future Académie Frounzé. En 1926, son ouvrage majeur, *Stratégie*, tiré de ses cours, est notamment le premier à définir l'art opératif.

T34/76 : le meilleur char du monde en 1941. Rapide et mobile sur tous les terrains, y compris la boue et la neige, grâce à de larges chenilles et une suspension achetée à l'inventeur américain Christie, il est armé d'un canon polyvalent de 76,2 mm (le Pz III est armé d'un 50 mm) et propulsé par un moteur diesel. Le T34/85, version améliorée en 1944, reçoit une nouvelle tourelle dotée d'un puissant canon de 85 mm, meilleur en lutte antichar.

Tallboy : bombe de 5 400 kg mise en service en juin 1944 pour maximiser les effets sismiques contre les objectifs fortifiés. Atteignant 1 200 km/h à l'impact, elle peut percer 5 mètres de béton armé.

Todt (organisation) : du nom de son fondateur, l'ingénieur Fritz Todt, cette organisation fonctionne comme un service du génie annexe de la Wehrmacht. Elle fut d'abord chargée de la construction du réseau d'autoroutes allemandes (1933-1938), puis de travaux de fortification du Reich et des territoires occupés (ligne Siegfried, mur de l'Atlantique).

Toukhatchevski, Mikhaïl Nikolaïevitch (1893-1937) : le mieux connu des penseurs militaires soviétiques de l'entre-deux-guerres. Ce modernisateur féru de technique est le principal artisan de la mécanisation de l'Armée rouge. Il défend une doctrine de la bataille, puis des opérations dans la profondeur, qui marque la première mise en œuvre des théories relatives à l'art opératif. Maréchal en 1935 et véritable bras droit militaire de Staline, il est exécuté lors des purges de 1937.

Touzet du Vigier, Jean (1888-1980) : officier de cavalerie distingué en 1914, milite pendant l'entre-deux-guerres pour l'arme blindée. Évacué à Dunkerque après Hannut, il défend la Loire. Soupçonné (à raison) d'aider la Résistance, il est expédié en Algérie. En novembre 1942, il rallie de Gaulle et commande la 1re DB pendant la Libération. Chef d'état-major de l'armée fin 1945, il participe à sa réorganisation.

Triandafillov, Vladimir (1894-1931) : adjoint au chef de l'état-major général de l'Armée rouge, il est surtout connu pour avoir écrit *La Nature des opérations des armées modernes*, publié en 1929. Dans cet ouvrage très technique, il définit les conditions de la percée d'une défense (dite « bataille en profondeur »), en portant le feu simultanément sur la totalité de sa profondeur. Il édicte également des règles d'introduction et de progression des groupes mobiles chargés d'exploiter.

U-Boot type XXI : sous-marin classique, mais doté d'une coque profilée et d'un stock de batteries électriques surdimensionné afin d'améliorer la vitesse en plongée. Seuls 4 sur les 118 construits depuis 1943 sont en état d'opérer au 8 mai 1945.

Udet, Ernst (1896-1941) : le deuxième plus grand as allemand de la Grande Guerre (après le fameux Baron rouge), avec 62 victoires. Dans l'entre-deux-guerres, il devient pilote de voltige aux États-Unis, avant de rejoindre la Luftwaffe naissante sur l'insistance de son patron, Hermann Göring. Il y prend la tête des services techniques. Dépressif, réputé incompétent et semble-t-il en froid avec Göring et les nazis, il se suicide en novembre 1941.

Uhlan (graphie allemande du terme polonais ulan, lui-même emprunté au turc oglan, « jeune homme ») : désigne un cavalier armé d'une lance. La tradition apparaît en Pologne au XVIIIe siècle ; elle est récupérée plus tard dans les armées prussienne et autrichienne.

USAAF (US Army Air Forces) : elles comprennent toutes les forces aériennes basées à terre. En dépit de leur développement phénoménal (près de 2,4 millions d'hommes, soit 30 % des effectifs de l'US Army, et 80 000 avions en 1944), elles restent inféodées à l'Army et à son chef d'état-major, le général George Marshall. Leur rôle dans les opérations leur vaudra de gagner, en septembre 1947, leur indépendance : l'United States Air Force (USAF) est née.

Vassilevski, Alexandre Mikhaïlovitch (1895-1977) : maréchal de l'Union soviétique, il est avec Joukov l'un des deux artisans des « Quatre Planètes ». Ancien officier tsariste, rallié aux bolcheviks pendant la guerre civile, il est l'une des étoiles montantes de l'Armée rouge pendant les années 1930. À la faveur des purges de 1937, il accède à l'état-major général où il excelle. Adjoint des opérations pendant la contre-offensive de l'hiver 1941, coordinateur des forces

soviétiques dans le Sud jusqu'en mai 1944, il est ensuite envoyé dans le Nord et conduit l'offensive qui reconquiert les États baltes, puis prend la Prusse-Orientale. Il part ensuite pour l'Extrême-Orient, où il conçoit et exécute brillamment l'offensive d'août 1945 en Mandchourie face aux Japonais.

Victoires perdues (*Verlorene Siege*) : titre des Mémoires du maréchal Erich von Manstein, publiés en 1955. Il y fait porter la responsabilité des échecs de la Wehrmacht sur Hitler.

Voile noir (perte de la vue) : le pilote a un « voile noir » lorsqu'une accélération brutale, occasionnée par une manœuvre, diminue l'afflux de sang à son cerveau.

Volkssturm : milice populaire créée le 25 septembre 1944 par le IIIe Reich et recrutant dans les classes d'âge épargnées par la Wehrmacht, c'est-à-dire chez les plus jeunes (16-19 ans) et les plus âgés (45-60 ans), ainsi que certains affectés spéciaux et inaptes au service armé. Entre 300 000 et 400 000 hommes seront ainsi enrôlés en bataillons misérablement armés et équipés. Sans effet à l'ouest, le Volkssturm a pu jouer un rôle militaire local lors des sièges (Breslau) et combats urbains (Berlin) face à l'Armée rouge.

VVS (Voïenno-vozdoushnye sily) : littéralement, les forces aériennes militaires de l'URSS.

Washington (traité naval de) : en 1922, ce traité encadre le désarmement naval en plafonnant le tonnage des flottes et le déplacement des unités. États-Unis et Royaume-Uni sont ainsi autorisés à disposer de 525 000 tonnes de cuirassés (limités à 35 000 tonnes par unité), tandis que le Japon obtient 315 000 tonnes, les Français et les Italiens 175 000 tonnes chacun.

Wever, Walther (1887-1936) : issu de l'armée de terre, il est le principal artisan de la renaissance de la Luftwaffe. Commandant du ministère de l'Air en 1933, il devient en 1935 le premier chef d'état-major de la Luftwaffe. Sa mort accidentelle prive l'aviation allemande d'un brillant penseur et organisateur.

Weygand, Maxime (1867-1965) : homme de Foch, il commande l'armée de 1931 à 1935, malgré ses opinions d'extrême droite royaliste. Rappelé du Liban en mai 1940 pour remplacer Gamelin, ce chef réputé énergique ne comprend pourtant rien à l'urgence de la situation. Après un baroud d'honneur en juin, il est l'un des

premiers à parler d'armistice. Vichyste ardent, mais antiallemand, il est interné en 1942.

Wilberg, Helmuth (1880-1941) : pilote de la Grande Guerre, il dirige la force aérienne cachée de la Reichswehr et, en 1935, il rédige sa doctrine. Commandant de l'École supérieure de la Luftwaffe renaissante en 1935, il se bat en Espagne avec la légion Condor. Il meurt dans un accident en 1941.

Wilde Sau (« sanglier ») : tactique inventée au printemps 1943 par le major (commandant) Hans-Joachim « Hajo » Herrmann. L'idée est de pallier la défaillance des chasseurs de nuit, équipés de radars, mais débordés, par l'utilisation nocturne de chasseurs de jour, sommairement guidés du sol pour des interceptions à vue. L'efficacité est limitée, sauf par temps clair.

Witzig, Rudolf (1916-2001) : lieutenant qui a commandé le détachement Granit àÉben-Émael, ce qui lui a valu la Ritterkreuz (croix de chevalier, voir ce mot) et le grade de capitaine. Il participe en avril 1941 à l'assaut de la Crète où il est blessé. Il combat ensuite en Afrique du Nord en 1942, puis, en 1944, en Lituanie et en Prusse-Orientale. Après guerre, il devient colonel dans la Bundeswehr de 1956 à 1974.

Bibliographie sélective

Arbarétier, Vincent, *La Conquête de la Norvège*, Economica, 2014.

Bartov, Omer, *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, Hachette Littératures, 1999.

Denis, Éric, 1940, *La Wehrmacht de Fall Gelb*, Economica, 2018.

Feldmann, Daniel et Mas, Cédric, *La Campagne du Rhin*, Economica, 2016.

Frieser, Karl-Heinz, *Le Mythe de la guerre-éclair : la campagne de l'Ouest de 1940*, traduit de l'allemand par Nicole Thiers, Belin, 2003.

Laurent, Boris, *Les Opérations germano-soviétiques dans le Caucase (1942-1943)*, Economica, 2014.

Lopez, Jean, *Berlin. Les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, 2009.

Lopez, Jean, *Koursk. Les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Economica, 2e édition, 2011.

Lopez, Jean, *Barbarossa. Au cœur des ténèbres*, Passés/Composés, 2019.

Lopez, Jean, *Les Cent Derniers Jours d'Hitler*, Perrin, 2017.

Lopez, Jean, *Opération Bagration*, Economica, 2014.

Lopez, Jean, *Stalingrad*, Economica, 2010.

Lopez, Jean et Wieviorka, Olivier (dir.), *Les Mythes de la Seconde Guerre mondiale*, 2 vol., Perrin, 2015 et 2017.

Moutier, Marie, Chassain, Fanny *et al.*, *Lettres de la Wehrmacht*, Perrin, coll. « Tempus », 2018.

Rondeau, Benoît, *Être soldat de Hitler*, Perrin, 2019.

Rondeau, Benoît, *Rommel*, Perrin, 2018.

Stargardt, Nicholas, *La Guerre allemande. Portrait d'un peuple en guerre (1939-1945)*, traduit de l'anglais par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, Vuibert, 2017.

Töppel, Roman, *Koursk 1943*, traduit de l'allemand par Jean Lopez, Perrin, 2018.

Wette, Wolfram, *Les Crimes de la Wehrmacht*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, coll. « Tempus », Perrin, 2013.